BlogBooker

Low resolution pictures

From Blog to Book.

critiquehistorique.blogspot.fr

Contents

1. 2013

1.1 September

Introduction (2013-09-14 01:43)

Ce site s’intéresse à la critique de l’ « Antiquité », du « Moyen-Âge » et de la « Renaissance ». Il va à contre-pied de l’historiographie officielle car nous avons des raisons de penser que l’histoire de ces périodes est différente.

Il proposera divers types de documents: des études, des textes plus courts, des passages et des traductions de livres pertinents, des renvois à des médias intéressants, etc. Plusieurs langages seront utilisés, notamment le français et l’anglais. Les lecteurs peuvent contribuer en postant un commentaire ou en envoyant un document qui pourra être publié (courriel: non.liquet@laposte.net

).

Il ne suit aucune école de pensée et ne prétend pas détenir « la » vérité. La ligne éditoriale est donc ouverte ; nous éviterons simplement de nous attarder sur des thèses parodiques. Nous précisons que nous ne sommes pas forcément d’accord avec les textes publiés sur ce site.

This website deals with the critique of three historical periods: the “Antiquity”, the “Middle-Ages” and the “Renaissance”. Its stance goes against that of official historiography because we think that the history of these periods is different.

Various types of documents will be published: studies, shorter texts, passages and translations from relevant books, links to interesting media, etc. Several languages will be used, French and English in particular. Readers can contribute by sending a commentary or a document which may be published (email address: non.liquet@laposte.net).

This website does not follow any school of thought and we do not say that we hold “the” truth. As such, the editorial policy is open. We will simply avoid publishing parodic theses. Also, we do not necessarily endorse the theses contained in the texts which we publish.

T. L., 2013

Les fables des écoles bénédictines (2013-09-17 00:43)

Que le lecteur trace pour lui-même une carte représentant pendant la « Renaissance des Lettres » l’implantation de la religion chrétienne, c’est-à-dire celle des monastères, et il se rendra compte, bien mieux qu’avec une simple description, de la puissance qu’avait à cette époque l’empire temporel du Christ, qui était véritablement un empire occidental. Les plaines et les vallées d’Italie, de France, d’Espagne, d’Allemagne et d’Autriche sont parsemées de monastères bénédictins et des églises magnifiques sont élevées partout. Cependant, les centres littéraires étaient peu nombreux et, selon les critères modernes, très pauvrement fournis en livres durant toute la période allant jusqu’à la première moitié du seizième siècle. C’était selon l’instinct de chaque abbé que la littérature fut cultivée suivant la mode de l’époque ou que les efforts furent intégralement tournés vers la routine du service monastique et l’extension de la temporalité et de la juridiction de l’abbaye.

Cependant, il faut garder en mémoire que les productions littéraires de n’importe lequel des cloîtres les plus savants étaient la propriété de l’Ordre ; et que cela ne veut pas dire grand-chose que de considérer les écrits de tel ou tel moine particulier, quel que soit le sujet sur lequel il écrivit, puisque toute production littéraire faisait partie du système

théologique et de la Nouvelle Loi, dont la mission de l'Ordre était de la prêcher au monde. Il n'est donc pas nécessaire de faire un panorama complet des monastères savants ; mais simplement de démontrer que dans les monastères dits par les Bénédictins être les plus anciens et les plus prolifiques, la culture, et en particulier l'écriture d'histoires, était à ses débuts au moment de l'introduction de la typographie.

Monte Cassino

Il est dit que l'école la plus ancienne est celle à Monte Cassino, qui était, durant la période considérée, le siège de l'abbé des abbés, et le quartier général de l'armée spirituelle entière. Il est probable que le système entier de leur littérature fut conçu dans ce cloître, en coopération avec les moines grecs de Grotta Ferrata, qui dépendait de Monte Cassino hiérarchiquement, et qui était relié au berceau-cloître de Subiaco, l'implantation première attribuée à Saint Benoît où la première presse d'imprimerie aurait été érigée.

Thomas d'Aquin

Que se faisait-il donc, selon eux, à Monte Cassino pendant « le treizième siècle » ? Nous n'ennuierons pas le lecteur en parlant du « douzième siècle », car si Thomas d'Aquin ne peut pas être prouvé, il est impossible de confirmer n'importe quel fait antérieur et être certain de la véracité historique. L'histoire, telle que racontée dans le style particulier des Bénédictins, veut que Thomas d'Aquin (Aquin est une ville à quelques kilomètres du grand cloître), « une étoile de la plus forte brillance », ait illuminé par sa présence Monte Cassino pendant le treizième siècle. Il serait devenu moine au jeune âge de cinq ans, vers 1230. A la fois les Bénédictins et les Dominicains sont d'accord sur cette histoire ; et les détails peuvent être étudiés dans l'histoire du cloître écrite par Dom Gattola, un abbé de Monte Cassino (1).

Ce dernier admet que la véracité de l'histoire de Thomas d'Aquin a été contestée ; et, en réalité, à un critique extérieur il n'y a pas la moindre preuve qu'une personne connue du nom de Thomas d'Aquin ait jamais entrée le cloître. La question de l'idéal et de la réalité est constamment soulevée au cours de ces études. Les meilleurs personnages dans l'Histoire sont toujours ceux purement idéaux ; viennent après les personnages idéalisés. Mais Thomas d'Aquin, comme tous les saints de l'époque médiévale, prend la plus haute place. Il est le produit de la vision et de la fantaisie de l'Eglise. De plus, l'origine de son aspect idéal se trouve dans la Bible latine elle-même.

Dans les Ecclésiastes, on lit cela : « Au centre de l'Eglise, le Seigneur ouvrit sa bouche et le remplit avec l'esprit de sagesse et de compréhension. Il l'habilla avec la robe de la gloire ». Nous lisons la même chose dans le Livre des Services le 7 mars, la fête de Saint Thomas. On ne peut pas résoudre ce problème tant qu'on ne comprend pas que la congrégation d'Aquin créa l'idéal de leur patron avant que des livres ne commencent à être écrits sous son nom.

On dit qu'il était le fils du comte d'Aquin et d'une dame noble issue de la famille Teatine ; et, dans l'histoire de Monte Cassino écrite par feu l'abbé Tosti, on nous donne une anecdote agréable selon laquelle le garçon est amené par ses parents jusqu'à la porte du couvent, où l'abbé attend son arrivée. Cette scène est une allégorie de l'alliance des moines et des nobles. C'est un roman ecclésiastique, tout comme l'est la narration de Dante, où il nous fait pénétrer au paradis en compagnie du docteur angélique et nous fait écouter ses paroles mélodieuses. La chronique Villani, dont la date de composition n'a jamais été déterminée avec certitude, nous dit que Thomas fut empoisonné par Charles d'Anjou. Un passage de la « Comédie Divine » y fait allusion.

Saint Thomas dans la « Comédie Divine »

Il faut examiner tout document littéraire d'importance si nous voulons distinguer la poésie de la réalité. L'idéal de Saint Thomas se trouve dans la « Divine Comédie ». Remarquons que le poète n'établit aucun lien entre lui et Monte Cassino. Comment expliquer cela ? Il est très intéressant de constater que Monte Cassino, qui depuis le début aurait dû être très intéressée par la « Divine Comédie », ne connaît pas la date de composition de son manuscrit du poème. L'abbé Dom Tosti discute cette question et nous dit qu'exceptés les mensonges contenus dans la chronique de « Leo Marsicanus », l'inventaire le plus ancien des livres appartenant au monastère date du pontificat de Paul II, entre 1464 et 1471. Le second plus ancien date du pontificat de Clément VII, entre 1523 et 1534. Ces informations sont de la plus grande importance. Je n'hésite pas à parler de l'époque allant de 1464 à 1534 comme étant la première grande période de la littérature bénédictine en Italie. Quoi qu'il existait avant cette période, c'était, d'un point de vue quantitatif, très réduit et, donc, négligeable pour celui qui scrute l'Histoire.

Montfaucon, le célèbre paléographe bénédictin, n'évoqua pas le sujet de la « Divine Comédie », ce que l'abbé Tosti admit être inexplicable, s'il avait connu l'existence du manuscrit en question. Ce dernier apparut enfin dans les épais catalogues de Federici.

L'âge du manuscrit

En raison de ce manque de preuves, Tosti en fut réduit à inférer l'âge du manuscrit en menant des comparaisons graphologiques. Il conclut qu'il provient de la période entre 1326 et 1378 (2). Cependant, cette opinion ne peut pas être prouvée, car tout historien étudiant le sujet de la chronologie de l'Eglise sait qu'il ne peut rien prouver quant à la graphie du quatorzième siècle. Il ne faut pas non plus supposer un seul instant qu'un poème comme la « Divine Comédie », qui comporte des preuves internes indiquant la plume d'un clerc imprégné des sentiments antipapistes ayant mené à la Réforme, aurait pu rester inconnu de Monte Cassino jusqu'à une époque si tardive. Ce que nous devons penser de la légende de Dante sera le résultat d'un examen critique de la chronique de Villani. Hardouin, ici encore, a prévenu les travaux de certains historiens d'aujourd'hui. Les doutes portés sur la chronique de Villani sont les mêmes que ceux portés sur l'intégralité des chroniques occidentales. Je souhaite montrer que la question de l'ascension de l'idéal de Saint Thomas d'Aquin ne fait qu'une avec celle de l'idéal du « saint et bienheureux martyr » de Canterbury, ainsi qu'avec bien d'autres formes. Permettez-moi de dire que l'origine de ces êtres idéaux était la pieuse imagination des moines et des frères ; et que l'origine de leurs légendes écrites ne peut pas être prouvée comme étant antérieure à la dernière moitié du quinzième siècle (3).

La situation des bibliothèques

Je vais me servir de ce que j'ai dit précédemment en réponse à la thèse de Dom Tosti pour examiner la question de la bibliothèque de Monte Cassino. Une inspection scrupuleuse révèle que la légende de l'existence de bibliothèques anciennes s'effondre devant les faits prouvant leur récence, que ce soit à Monte Cassino, à Rome sous Nicolas V, à Venise sous le cardinal Bessarion, à Spanheim sous l'abbé Trithème ou, sous plusieurs personnages différents, à Paris, Canterbury et Oxford. A Oxford persiste la légende de la bibliothèque du duc Humphrey. Cela se passait vers la fin du quinzième siècle. On dit qu'elle abritait seulement 129 volumes, ce qui est probablement proche de la vérité. Jusqu'à l'époque de Sir Thomas Bodley, nous ne pouvons trouver aucune collection de livres qui aurait pu mériter d'être appelée une bibliothèque anglaise, dans l'acceptation moderne du mot. Thomas d'Aquin n'aurait pas pu être honoré du titre de docteur illustre tant que les bibliothèques ne se furent considérablement développées et que les professeurs appelés summistes ne commencèrent à travailler dans les écoles européennes.

Les listes des érudits

Il en va de même pour les listes des érudits illustres de Monte Cassino et des autres monastères. Ces listes durent être établies en accord avec la théorie de la grande ancienneté de l'Eglise mais, si on les examine dans le détail, elles ont autant de fondements que les listes des livres. En réalité, ce qui est décrit dans ces listes d'anciens personnages illustres, ce sont les études menées par les érudits chrétiens, qui ne faisaient que commencer lorsque les bibliothèques furent formées. Nous arrivons à ce fait remarquable: les moines prétendent avoir eu des érudits influents comme « Dionysius Exiguus », abbé de Rome, comme ils aiment l'appeler ; celui-ci vécut au sixième siècle, alors qu'à la brillante époque de la Renaissance ils ne peuvent en produire aucun, ou presque aucun, qui fleurit au quinzième siècle.

L'apparente inactivité jusqu'à la Renaissance

Ainsi, au quinzième siècle, la tradition de Monte Cassino n'est en mesure de nommer que le moine érudit Pyrrhus, référendaire de Martin V et conservateur des droits de l'église de Sainte Justine sous Eugène IV. Dom Gattola dit qu'il existe plusieurs sermons et exposés manuscrits attribuable à cette période mais on ne sait pas s'ils furent écrits par les moines de Monte Cassino. Ce silence et cette somnolence ne sont-ils pas curieux à une époque pleine d'enthousiasme pour le renouveau de l'activité intellectuelle ? J'ai beaucoup réfléchi à ces questions concernant Monte Cassino. J'ai réalisé de nombreuses visites dans les cloîtres d'Europe occidentale. J'ai utilisé avec précaution le télescope historique. Et il se peut que j'évite à l'étudiant des travaux d'investigation et une fatigue inutiles si j'annonce dès maintenant la raison expliquant ce curieux phénomène. Le plan de la littérature bénédictine fut conçu et commença à être exécuté vers l'époque où l'on sait qu'une collection de livres était présente dans le cloître. Notre terminus a quo est environ la date de l'invention de l'imprimerie (on ne peut pas la connaître précisément), c'est-à-dire le pontificat de Paul II,

et notre terminus ad quem est environ 1524, quand le bruit de la grande innovation et l'attaque contre la monarchie papale s'étaient diffusés dans le monde. Les agissements des moines de Monte Cassino vers la fin du quinzième siècle sont dissimulés dans les ténèbres. Au siècle suivant, il y a chez les moines et les frères une grande curiosité à lire le livre qui est nouveau pour le monde entier ; je veux parler de la Bible.

Quand, au moyen d'un effort soutenu, on perce les ténèbres de la fable qui s'est créée à propos de la grandeur de Monte Cassino, on parvient à concevoir un scriptorium datant seulement du quinzième siècle ; on parvient à visualiser un réseau de moines noirs occupés à écrire des œuvres qui seront bientôt révélées au monde, sous les noms de Paul le Diacre (4), Pierre le Diacre, Paul le Moine et beaucoup d'autres, dont Saint Pierre Damiani. Les moines de Monte Cassino adorent les noms de Pierre et de Paul ; ils devinrent fréquemment utilisés à partir de cette période.

Monte Cassino au seizième siècle

Suivant l'opinion concernant l'origine récente de la littérature à Monte Cassino, que nous venons d'exprimer, il est cohérent qu'il y eut soudainement dans ce coenobium au seizième siècle une telle efflorescence du savoir et de l'éloquence. Des poètes, des orateurs, des historiens, des philosophes, des théologiens, des canonistes et des polyglottistes apparaissent de toute part, comme par magie. Parmi eux, il y a le célèbre Anglais Gregory Sayre qui, selon les Bénédictins, aurait été un illustre ornement à ce mont sacré. L'abbé Angelo de Nuce donne une liste d'autres Anglais issus de lignées distinguées, savants et pleins de vertu, qui auraient vécu dans ce cloître durant ce siècle.

Pour faire court, ce n'était qu'au seizième siècle que les Bénédictins s'étaient réveillés de leur indolence intellectuelle qu'ils avaient choisie. Le développement de la typographie, la découverte du nouveau monde ; les troubles atteignant les ordres religieux en Angleterre, en France et en Allemagne ; d'un côté, la montée des Jésuites et, de l'autre, celle des Luthériens ; tout cela poussa les partisans du patriarche du monachisme à s'arroger dans la littérature la position qu'ils avaient gagnée et détenue jusque là par l'épée. Les hommes se tournaient vers les monastères car ils savaient que là, plus qu'à tout autre lieu, devait se trouver la clé du savoir. Les Bénédictins sautèrent sur l'opportunité. Ils n'avaient pas de registres, pas de documents d'un passé lointain authentiques. Ils n'avaient guère plus que le seul dogme de l'incarnation à partir duquel construire une théorie de l'histoire, qui serait ensuite transformée dans des moules historiques à l'aide des littératures classiques juive et arabe.

Ils ne purent pas totalement échapper à la censure, comme nous l'enseigne Lorenzo Valla et Poggio. Il y ici et là, à l'époque que nous examinons, des paroles rapportées de Rome indiquant que les hommes les plus instruits regardaient l'histoire écrite par les moines avec une incrédulité sarcastique. On ne les oublie pas facilement. Un moine ayant écrit une biographie de Paul II signale qu'il y avait dans Rome une sorte de club ou de guilde de jeunes hommes qui considéraient que la foi traditionnelle était « établie sur certains mensonges de saints plutôt que sur des témoignages historiques ». Et qui peut oublier ce qu'aurait dit le pape Léon X, qui était très intelligent et séculier d'esprit: « Comme cette fable du Christ nous a été d'un grand profit ! » Mettre les hommes au service d'un mensonge est quelque chose de facile ; et le travail systématique des Bénédictins, dirigé par des intellects des plus froids, fut plus fort que les protestations des érudits qui avaient une affection véritable pour les choses anciennes et la vérité. Cette attitude empreinte de sainteté des dirigeants bénédictins, que certains érudits estimaient comme étant le déguisement de la malhonnêteté et de l'hypocrisie, a vaincu une multitude d'opinions autres en s'imposant comme étant la vérité même. Les gens n'avaient pas conscience, ou ne voulaient pas voir, que l'union de la tradition et du mensonge audacieux étaient inséparables dès le début.

1. "Hist. Cassin.", sec. VIIII, v. 478

2. Tosti, Mai, "Specil. Rom.", v. 221; "Script. Vet.", III. 2, 183

3. Voyez Thomas Stapleton, le traducteur de Bède, "On the Three Thomases", 1588

4. Ce nom établit le lien avec l'Angleterre. Il est affirmé que "Paul le Diacre" fut le premier qui écrivit le terme d'"Anglo-Saxons".

Edwin Johnson, The Rise of English Culture, Williams and Norgate, 1904, pp. 64-71

Traduction par T. L.

La cathédrale de Cologne: un cas de falsification de l'Histoire (2013-09-18 22:21)

La cathédrale « gothique » et le château fort sont les deux monuments qui représentent le mieux le « moyen-âge », pour nous modernes. On les associe inévitablement à cette période reculée qu'est le « moyen-âge ». Nous utilisons des guillemets lorsque nous utilisons ce terme car il comporte une connotation péjorative: il fut créé par des humanistes qui n'avaient aucune affection pour les siècles passés, considérant que leur époque était supérieure à celle qui précédait ; le « moyen-âge » pourrait également être bien différent de ce qu'on en dit, notamment dans sa durée. « Gothique » a la même origine: des humanistes italiens créèrent ce nom pour qualifier le style architectural que l'on connaît sous ce nom ; ils considéraient, à tort, les Goths comme les créateurs de ce style (1). Dans leur bouche et dans celle de personnages comme Fénelon, Bossuet, Molière, Montesquieu, La Bruyère, Rousseau et Voltaire « gothique » veut dire « grossier » et « barbare » (2). Ainsi, le « Gothique » n'a pas toujours été apprécié et s'il est redevenu en vogue, c'est parce que il y eut une recrudescence de la ferveur après la révolution de 1789, pour ce qui concerne la France (3). Ces précisions faites, nous pouvons commencer à étudier la construction de la cathédrale de Cologne.

Nous évoquerons l'histoire officielle qui veut que la cathédrale actuelle soit un édifice venant du « moyen-âge », dont la construction « se termina pour la majeure partie au seizième siècle » (4). En parallèle, nous nous efforcerons de réfuter cette thèse et de montrer que, si la cathédrale fut commencée il y a « plusieurs » siècles, son « achèvement », au dix-neuvième siècle, doit être considéré comme une construction à part entière. Ainsi, la thèse que nous soutiendrons est que la cathédrale de Cologne est un édifice datant essentiellement du dix-neuvième siècle. Aussi invraisemblable que peut paraître cette thèse aux premiers abords, n'oublions pas la conception qu'on se faisait de la « restauration » d'un monument, exprimée par le célèbre architecte du dix-neuvième siècle Eugène Viollet-le-Duc, dont nombre de monuments anciens passèrent entre ses mains: « Restaurer un édifice, ce n'est pas l'entretenir, le réparer ou le refaire, c'est le rétablir dans un état complet qui peut n'avoir jamais existé à un moment donné » (5).

Celui qui écrivit en premier l'histoire de la cathédrale de Cologne fut l'Allemand Sulpiz Boisserée (1783 – 1854) dans *Geschichte und Beschreibung des Doms von Köln*, un livre publié en 1823 et qui fit l'objet de rééditions comportant des mises à jour et des ajouts ; une traduction française, que nous utiliserons dans cette étude, fut également publiée (6). La trame qu'il conçut devint, à peu de chose près, celle de l'histoire officielle. Il est important de mentionner que Boisserée était un artiste passionné par l'art médiéval germanique et l'architecture « gothique », auxquels il consacra sa vie. Il œuvra pour que cet art et cette architecture deviennent plus connus. Ainsi, il mena une véritable campagne de « lobbying » auprès du gouvernement pour l' « achèvement » de la cathédrale de Cologne.

Boisserée admet que l'origine de la cathédrale de Cologne « se perd dans une profonde obscurité ». Toutefois, cela ne l'empêche pas de supposer qu'il y avait « beaucoup de chrétiens » dès le troisième siècle et d'accorder croyance aux sources qui indiquent que l'évêque Maternus aurait construit une première cathédrale en 312, sous le patronage de Constantin, dont la mère Hélène aurait construit également une église à Cologne. Sans nous attarder sur les évènements des quelques siècles suivants, qui paraissent douteux, nous mentionnerons qu'au huitième siècle, une seconde cathédrale aurait été construite par l'évêque Hildebald, avec des fonds donnés par Charlemagne, exactement à l'emplacement de la cathédrale actuelle. Cette cathédrale, dont il ne reste rien aujourd'hui, aurait eu deux chœurs et deux cryptes selon les exigences de Charlemagne, qui se serait inspiré de l'église du Saint-Sépulcre à Jérusalem où la disposition était telle ; le chœur principal était celui à l'Orient. Autre fait intéressant, une église dédiée à la Vierge Marie aurait été ajoutée quelques temps plus tard ; ce culte était alors très répandu, selon Boisserée. Elle aurait été entièrement détruite une trentaine d'années plus tard par un incendie, en 1080, qui n'aurait endommagé que peu la cathédrale. On aurait immédiatement rebâti l'église et ce serait cette église qui fut détruite en 1817. Sous Frédéric Barberousse, deux tours auraient été ajoutées, bien qu'il n'y ait aucune information certaine selon Boisserée. Frédéric Barberousse aurait fait don de reliques très précieuses – les restes des « Rois Mages » –, qui auraient rendu Cologne très célèbre et fait que le nombre des pèlerins et des habitants augmenta grandement ; les princes auraient suivi et fait des dons immenses. Cette soudaine célébrité aurait amené la construction de la troisième cathédrale, qui serait le monument actuel, parce qu'il y aurait eu besoin d'une cathédrale plus grande, plus majestueuse, et aussi parce que la deuxième cathédrale aurait été dans un état de délabrement avancé. La date avancée pour le début de cette construction est 1225. Toutefois, on nous dit que vers 1248 un incendie se déclara et détruisit presque entièrement ce qui avait été construit. De suite après l'incendie, on aurait commencé à construire un autre édifice bien plus imposant

encore, selon les souhaits de l'archevêque Conrad, qui voulait une cathédrale bien plus importante et pour laquelle il avait déjà fait les plans. Opportunément, il aurait donc mis en œuvre les plans qu'il avait conçus.

Voilà la première partie de l'histoire officielle de la cathédrale de Cologne. Boisserée remarque, sans penser à dire qu'il s'agit d'une trinité, que chacun des trois grands empereurs chrétiens – Constantin, Charlemagne et Barberousse – construisit une cathédrale à Cologne. Quant à nous, sans nous attarder sur la question de savoir si les chrétiens étaient implantés dans l'Europe du Nord au quatrième siècle, nous disons résolument que tout cela ne semble être que mensonge et fable. Nous pensons que nous avons affaire à un cas flagrant d'invention d'une généalogie idéale et d'un passé brillant dont les buts pratiques sont de grandir sa réputation, de s'arroger des droits ainsi que des avantages et de paraître supérieur à son voisin – à l'archevêché voisin, par exemple, car les rivalités entre les archevêchés « allemands » étaient fréquentes et pouvaient conduire à la guerre –. Une erreur commune que font les historiens modernes est de croire sur parole ces vieilles chroniques, souvent monastiques. Les auteurs de tels documents ne connaissaient pas l'exactitude scientifique et la rigueur cartésienne ; ils ne cherchaient pas à narrer des faits « exacts » comme s'efforcent de le faire les historiens actuels. Nous sommes bien conscients qu'il est difficile d'avoir des certitudes à propos de faits aussi anciens quand seuls des écrits monastiques, plus ou moins douteux, subsistent pour, supposément, les prouver. Comme cette première partie de l'histoire officielle de la cathédrale de Cologne n'est pas celle qui nous intéresse le plus, nous ne nous y attarderons pas trop. Notons seulement que les cas d'invention d'un passé reculé et idéal sont nombreux dans la littérature supposément ancienne. Par exemple, beaucoup de biographies des « saints » catholiques doivent être considérées comme des inventions.

Enfin, nous voulons noter deux éléments qui semblent récurrents, et suspects, dans les histoires des cathédrales, dont celle de la cathédrale de Cologne:

-la confusion des bâtiments, soit qu'un bâtiment est détruit sans qu'il ne reste aucune trace, soit qu'un bâtiment est détruit et qu'un autre est rapidement et directement construit à la place de l'ancien

-le grand nombre d' « incendies » mentionnés dans les chroniques anciennes, qui ressemblent à des actions de type « deux ex machina », car ils permettent souvent de passer à une autre étape, c'est la dire, souvent, la construction d'une nouvelle cathédrale après que l'ancienne ait été entièrement détruite

La deuxième partie de l'histoire officielle de la cathédrale de Cologne commence donc en 1248 et s'achèvera au début du dix-neuvième siècle. Boisserée remarque que très peu d'informations sont disponibles. En effet, d'une manière générale, il y a très peu de documents sur la construction de l'édifice, si bien qu'on ne connaît que certains faits isolés. Ainsi, on n'a presque aucune connaissance des architectes et des travailleurs.

Boisserée dit que quarante ans après le début de la construction, les travaux de construction du chœur, placé à l'Orient, n'auraient pas été achevés, en raison de guerres et du manque d'argent. Le chœur aurait été consacré en 1322, bien que la construction de la cathédrale aurait été loin d'être terminée, notamment le côté occidental, car on accordait plus d'importance à l'*oriens* et, aussi, au Sud, comme nous allons le voir. Cependant, même la partie orientale ne semblait pas être terminée car il aurait été décidé d'y adjoindre quelques constructions légères, afin de donner l'apparence d'une église achevée, qui auraient été détruites par la suite. On nous dit, qu'à partir de cette date, la construction aurait progressé à une vitesse irrégulière. Plusieurs raisons sont avancées: des guerres, des querelles entre le clergé et les bourgeois de Cologne, des détournements de l'argent destiné à financer la construction, le découragement des fidèles, etc. Les travaux de la tour sud et de la nef auraient continué durant la seconde moitié du quinzième siècle, alors que la tour nord était à peine commencée. Vers le début du seizième siècle, la nef aurait été élevée jusqu'à la hauteur des chapiteaux des bas-côtés ; on aurait commencé alors à construire les voûtes de la partie latérale du nord et la partie de la tour nord qui y est attenante, jusqu'à la hauteur des voûtes. C'est également vers cette époque que les travaux auraient cessé soudainement pour trois ou quatre siècles, jusqu'au dix-neuvième siècle, sans que des raisons précises soient connues. Boisserée évoque « l'indifférence de l'époque pour tous les monuments de l'ancien art germanique » et une époque de « discordes civiles ». De plus, il note que l'histoire de la cathédrale cesse à partir de ce siècle.

Telle est la deuxième partie de l'histoire officielle de la cathédrale de Cologne. L'année de 1248, comme date marquant le début de la construction de la cathédrale actuelle, citée par toutes les sources les plus récentes, est loin d'être

certaine. L'historien et archéologue Félix de Verneilh dira, dans un ouvrage allant contre les thèses de Boisserée, que « ce qui est sûrement, incontestablement de l'année 1248, dans la cathédrale de Cologne, c'est le *plan par terre* du chœur. Rien de plus » (7). Pour lui, le style des éléments architecturaux de la construction primitive est le style du quatorzième siècle ainsi que celui du quinzième siècle. Il explique également qu'il y a des textes qui indiqueraient qu'il n'y eut pas de reconstruction immédiate dès 1248. La date à laquelle les travaux s'arrêtèrent est tout aussi floue. Toutes les dates sont évoquées: 1437 (8), 1473 (9), les années 1520 (10) et les années 1560 (11). Il semble donc qu'on n'ait pas de certitude. Nous avons trouvé de vielles représentations de la cathédrale de Cologne mais elles ne nous sont guère utiles. La plus ancienne date de 1492 (Annexe 1) et montrerait la cathédrale dans le même état qu'au début du dix-neuvième siècle. Méfions-nous de ces représentations (Annexe 1 et 2), forcément améliorées, car venant d'artistes ; comme nous le verrons, les dessins de la cathédrale par des architectes au début du dix-neuvième siècle seront moins flatteurs et montreront que la construction était moins avancée. Notons également que c'est toujours le côté sud, le plus avancé, qui est dépeint dans les diverses représentations. Le côté nord était à peine commencé, notamment la tour. Il faut aussi noter que, comme la représentation la plus ancienne ne date que de 1492, la cathédrale pourrait avoir été construite, par exemple, en cinquante ans à partir du début du quinzième siècle ; ou bien même bien plus tard, au seizième siècle ou au dix-septième siècle car l'arrêt des travaux pour trois siècles est suspect. Toutes les suppositions sont possibles.

La dernière partie de l'histoire officielle de la cathédrale de Cologne, celle sur laquelle nous passerons le plus de temps, commence donc au début du dix-neuvième siècle, une période charnière pour l'histoire de l'Allemagne. Les provinces allemandes, vaincues par les Républicains et Napoléon, parvinrent à se redresser au travers des « guerres de libération ». C'était une époque où l'Allemagne avait commencé à devenir une nation – dans le sens moderne du mot – et où l' « unité allemande » se réalisait. Le patriotisme, chose nouvelle, combiné au romantisme, était ardent ; l'idée d' « empire allemand » était prévalente dans les consciences. Cependant, la première moitié du dix-neuvième siècle était aussi une époque aride, où l'art désespérait d'une renaissance car les valeurs contemporaines n'offraient rien de suffisamment élevé pour être immortalisées dans la sculpture et la peinture (12). Tous ces facteurs firent que l'Allemagne se plongea dans son passé: l'empire romain germanique, les sagas germaniques du « moyen-âge », l'art architectural médiéval et, plus particulièrement, le style « gothique ». On « découvrit » que le « gothique » était *le* style allemand ; cela, d'ailleurs, engendra des querelles entre les savants français et allemands, qui rendent la vérité à propos de la cathédrale de Cologne encore plus difficile à entrevoir.

Ces précisions étaient nécessaires car, aujourd'hui, pour expliquer la reprise des travaux, seules des raisons vagues sont mentionnées. Boisserée lui-même ne dira que très pudiquement que ses « efforts de donner par mesures et dessins une idée de ce grandiose édifice et de son achèvement furent accueillis avec une bienveillance inespérés (...) ; un grand nombre d'homme influents se prononcèrent pour une restauration complète et même pour la reprise de la construction ». C'est lui d'ailleurs qui persuada Goethe d'adopter une opinion plus favorable à l'égard du style « gothique » (13). A propos de Goethe, il visita la cathédrale de Cologne en 1772 et écrivit une année plus tard une brochure célèbre sur l'architecture gothique et les cathédrales de Strasbourg et de Cologne, dans laquelle il se réfère à cette dernière comme étant une « ruine » (14). Nous avons trouvé deux dessins, que nous insérons en annexes 3 et 4, faits dans des livres sérieux du dix-neuvième siècle, représentant la cathédrale de Cologne à la fin des années 1830, quand des travaux légers avaient été entrepris depuis le début des années 1820 ; ces travaux étaient la réparation des parties extérieures notamment, éliminant plus ou moins l'aspect de ruine du monument. Toutefois, on voit clairement que la cathédrale était loin d'être finie, d'autant plus que les dessins de l'époque montraient toujours la partie sud, la plus avancée. Notons que, de nos jours, de tels dessins ne sont pas montrés au public ; six millions de visiteurs déambulent dans la cathédrale de Cologne chaque année, de nos jours. Ils ne savent pas qu'ils visitent et admirent une cathédrale essentiellement bâtie au dix-neuvième siècle.

Nous pensons que c'est l'endroit idéal pour insérer cette remarque que fait Chateaubriand en 1792, dans ses Mémoires d'Outre-Tombe, lors de son émigration: « A Cologne, j'admirai la cathédrale: si elle était achevée, ce serait le plus beau monument gothique de l'Europe ». Le parallèle qu'offre cette phrase avec celle que Pétrarque aurait prononcée cinq siècles avant est saisissant: il parle de la cathédrale comme « suprême temple, le plus beau, bien qu'il n'est pas achevé

» (15). A comparer ces phrases, on croirait que Pétrarque et Chateaubriand n'étaient pas séparés de cinq siècles. Revenons brièvement sur ce que dit Chateaubriand: si cette « ruine » aurait pu être considérée comme le plus beau monument gothique de l'époque, alors quel pouvait bien être l'état des autres cathédrales, des françaises notamment ? Reprenons l'historique de la construction de la cathédrale de Cologne.

Lorsque Cologne était sous domination française (1794-1814), il n'y eut plus de fonds pour faire des travaux ou subvenir à l'entretien. Napoléon refusa d'accorder des demandes d'argent pour que la cathédrale soit entretenue, alors qu'il avait pourtant ordonné l' « achèvement » de la cathédrale de Milan qui, soit dit en passant, aurait contribué à détruire toute trace du style plus ancien, selon Goethe (16). Vers 1819, le petit clocher fut démoli, la toiture du chœur fut réparée ainsi que les gouttières ; la grue, que l'on voit sur plusieurs représentations, fut « renouvelée » ; elle était devenue un symbole de la ville, les habitants étant habitués à la voir depuis des siècles. Aux alentours de 1821, l'ancien archevêché de Cologne fut rétabli, ce qui eut pour conséquence de garantir un apport de fonds régulier pour la cathédrale ; le grand toit avec sa couverture de plomb fut réparé, des fenêtres furent restaurées tandis que d'autres furent détruites et rebâties ; les contreforts furent restaurés à partir de 1828. Au début des années 1830, de gigantesques échafaudages entourèrent le chœur, le roi ayant accordé des fonds encore plus considérables, qui permirent des travaux d'envergure ; environ 3/5 des sommes qui rendirent possible la restauration et l'achèvement de la cathédrale provinrent du roi, donc de l'Etat ; « on a plus dépensé pour la cathédrale dans les dix-huit ans passés que dans la longue période des trois siècles antérieurs », selon Boisserée. Enfin, dans les années 1830, l'architecte Zwirner restaura complètement tous les contreforts avec leurs appuis, les balustrades et les tourelles, « avec une telle précision et pureté qu'il est impossible de distinguer les parties nouvelles des anciennes ». Ce n'est qu'en 1842 que commencèrent les gros travaux de maçonnerie, toutefois. La cathédrale fut terminée dans les années 1880. Nous insérons quatre représentations (annexes 5, 6, 7 et 8), dont des photos, illustrant l'avancement des travaux à partir de 1842.

Telle est la dernière partie de l'histoire officielle de la cathédrale de Cologne. Nous en avons déjà réfutée une certaine partie dans le paragraphe précédent en montrant que la cathédrale de Cologne, au dix-neuvième siècle, n'était qu'un début de construction en mauvais état. Nous continuerons en donnant quelques exemples de l'étendue que prirent les travaux.

Avant cela, nous voulons réfuter la thèse, prévalente aujourd'hui, selon laquelle la cathédrale aurait été rebâtie « selon les plans du moyen-âge » ; on prétend en effet que le plan original survécut. Outre la grande improbabilité que des documents si anciens nous parvinrent dans leur forme authentique, croire qu'il y eut un plan originel, gravé dans la construction primitive, dénote une méconnaissance de la façon dont étaient construits les monuments médiévaux. En effet, « les dessins d'élévation courent toujours le risque d'être renouvelés ou remaniés jusqu'au moment où ils sont exécutés en entier (...) Chaque fragment d'une grande construction se rapporte bien plus nettement au temps où on l'a bâti qu'à celui où on l'a projeté » (17). De Verneilh poursuit en analysant les différents styles qu'il trouve dans la cathédrale telle qu'elle était au début du dix-neuvième siècle. « Heureusement, il n'est point vrai qu'une exacte harmonie ou qu'une parfaite unité de style règne dans la cathédrale de Cologne ; il n'est point vrai que toutes ses parties soient conformes à un *plan original*. Par plan, nous n'entendons pas seulement que toutes ses parties soient conformes à la disposition générale qui ne varie jamais beaucoup, une fois les travaux les commencés, mais aussi des détails de construction et d'ornementation, des profils, des sculptures, du dessin, en un mot. Eh bien, même dans le chœur, le dessin change par suite de la lenteur des travaux, à plus forte raison dans la grande façade occidentale » (18). Ainsi, on découvrit, au dix-neuvième siècle, après un examen approfondi du côté nord, qu'il avait été prévu de construire des contreforts non saillants au côté nord, ce qui permit supposément de déterminer, par des calculs compliquées, le plan original. Ferdinand de Roisin, qui nous conte cette affaire, dit ce qu'il faut penser de cette idée de « plan original » : « Le plan original ! C'est un grand mot et sur lequel on sait à Cologne de pieuses illusions, à part les initiés aux saines doctrines archéologiques, lesquels se portaient défenseurs de M. Zwirner » (18) ; ce dernier continua à construire des contreforts saillants, montrant ainsi tout ce qu'il pensait de l'idée de « plan original ».

Reprenons. Il y avait tout à construire et, pour que cela fut, beaucoup de ce qui existait fut détruit: « nulle partie complète, quelques-unes simplement ébauchées ; ainsi, à part un fragment de pilier de 13 pieds de haut (portail nord), nul vestige de portails latéraux et une fondation partielle (...) ; une tour atteignait environ le tiers de sa hauteur,

l'autre sortait à peine de terre » (19). D'après les chiffres données par de Roisin, avant le début des gros travaux en 1842, il y eut tout de même environ 70 ouvriers, dont 40 tailleurs de pierre, qui travaillèrent à la cathédrale pendant une quinzaine d'années, à partir de la fin des années 1820. A partir de 1842, ce furent au moins 300 ouvriers qui travaillèrent sans relâche. Les piliers furent refaits ; les transepts, la nef, les voûtes et les murs d'enceinte édifiés ; les statues, les gargouilles et les décorations des portails sculptées ; les fresques, repeintes, car la restauration de ce qui restait n'était pas jugé « exécutable » ; les peintures du chœur faites dans leur quasi-intégralité (20), etc. Bref, il n'y eut pas une partie de la cathédrale qui ne fut pas laissée comme elle était. De plus, les matériaux utilisés se dégradèrent tellement rapidement que des restaurations supplémentaires furent nécessaires au début du vingtième siècle. Il y eut plusieurs opérations de restauration au cours du vingtième siècle. Bizarrement, la cathédrale fut largement épargnée lors des opérations de bombardement massif des villes allemandes initiées par les forces anglo-américaines – les photos qui existent sont saisissantes. Il faut peut-être y voir un choix délibéré fait par l'esprit américain, très religieux et superstitieux, qui ne trouve pas de problème à réduire en cendres des villes entières tant que la « maison de Dieu » est épargnée. Cette « mansuétude » ne fut pas infinie, toutefois. On sait que l'intérieur de la cathédrale fut converti par des « GIs » en stand de tir dès juin 1945.

Pour conclure, et en guise de résumé, nous pouvons affirmer trois choses:

-la première partie de l'histoire officielle de la cathédrale de Cologne, avant le treizième siècle, nous apparaît comme étant une fable, un pieux mensonge

-la seconde partie de l'histoire officielle de la cathédrale de Cologne, du treizième siècle jusqu'au début du dix-neuvième siècle, est douteuse ; nous pensons que ce qui fut construit – quelles que en furent les proportions – est plus récent que ce qui est affirmé ; il est difficile d'avoir plus de certitudes

-la dernière partie de l'histoire officielle de la cathédrale de Cologne, commencée au début du dix-neuvième siècle, est plus documentée et prouvée ; ce qui est contestable, ce sont les textes modernes qui cachent la nature réelle de la « restauration » du dix-neuvième siècle et font croire que la cathédrale est un monument ancien

–

–

Notes et références

1. Giorgio Vasari fut l'un des premiers a parler des Goths comme créateurs d'un style architectural ; dans son livre de 1550 sur la vie des artistes fameux, il dit « Questa maniera fu trovata da' Gotthi »

2. J. Corblet, *L'architecture du moyen-âge jugée par les écrivains des deux derniers siècles*, Librairie de Ch. Blériot, 1860, p. 21

3. D. Ramée, *Manuel de l'histoire générale de l'architecture chez tous les peuples et particulièrement de l'architecture en France au moyen-âge*, Paulin Libraire, 1843, Tome II, p. 4

4. A. Wolff, *Cologne Cathedral – Its History – Its Works*, Greven Verlag Köln GmbH, 1995, p. 8

5. E. Viollet-le-Duc, *Dictionnaire raisonné de l'architecture française du xie au xvie siècle*, Bance et Morel, 1868, article « restauration »

6. S. Boisserée, *Histoire et description de la cathédrale de Cologne (Nouvelle édition refaite et augmentée)*, 1843

7. F. de Verneilh, *La cathédrale de Cologne – Etude archéologique*, Librairie archéologique de Victor Didron, 1848, p. 10

8. C. Daly, *Du projet d'achèvement de la cathédrale de Cologne*, Bureaux de la revue générale d'architecture, 1842, p. 6

9.

http://www.villageantiques.ch/prints/topographical/Bede-Cologne.html

10. W. Swaan, *The Gothic Cathedral*, London Omega, 1988

11. http://luna.wustl.edu:8180/luna/servlet/detail/19Cent 16 7 160563 124300:Cath edral-of-Cologne,

Interior-view ; cette opinion est partagée par plusieurs spécialistes

12.

http://www.dhm.de/ENGLISH/ausstellungen/bismarck/46.htm

13.

http://www.dhm.de/ENGLISH/ausstellungen/bismarck/46.htm

14. J. Goethe, *Von Deutscher Baukunst*, 1773

15. S. Boisserée, *Histoire et description de la cathédrale de Cologne (Nouvelle édition refaite et augmentée)*, 1843, p. 20

16. J. Goethe, *Von Deutscher Baukunst*, 1773

17. F. de Verneilh, *La cathédrale de Cologne – Etude archéologique*, Librairie archéologique de Victor Didron, 1848, p. 33

17. F. de Verneilh, *La cathédrale de Cologne – Etude archéologique*, Librairie archéologique de Victor Didron, 1848, p. 7

19. F. de Roisin, *La cathédrale de Cologne – Notice archéologique*, Duval et Herment, 1845, pp. 33 et 34 ; à propos de Zwirner, l'architecte qui « restaura » la cathédrale de Cologne, un véritable « pape » de l'architecture médiévale et gothique, il est intéressant de noter qu'il restaura aussi des bâtiments du style « néomauresque », comme la synagogue de la Glockengasse à Cologne, détruite en 1938

20. F. de Roisin, *La cathédrale de Cologne – Notice archéologique*, Duval et Herment, 1845, pp. 3 et 4

21. De Roisin, p. 34, fait cette remarque intéressante sur le chœur: « En effet, le côté Nord du chœur présente une ornementation simple et grandiose qu'il est loisible de préférer à l'exubérante richesse du côté Sud. On explique cette différence en alléguant que l'architecte n'a pas voulu exposer à l'intempérie du Nord cette végétation murale si délicate ; nous avons même entendu parler de symbolisme ; le Nord regarde la barbarie, le Sud la civilisation ; certes, en fait d'architecture ogivale, ce n'est pas du Midi qu'est venue la lumière ».

T. L., 2013

Annexes

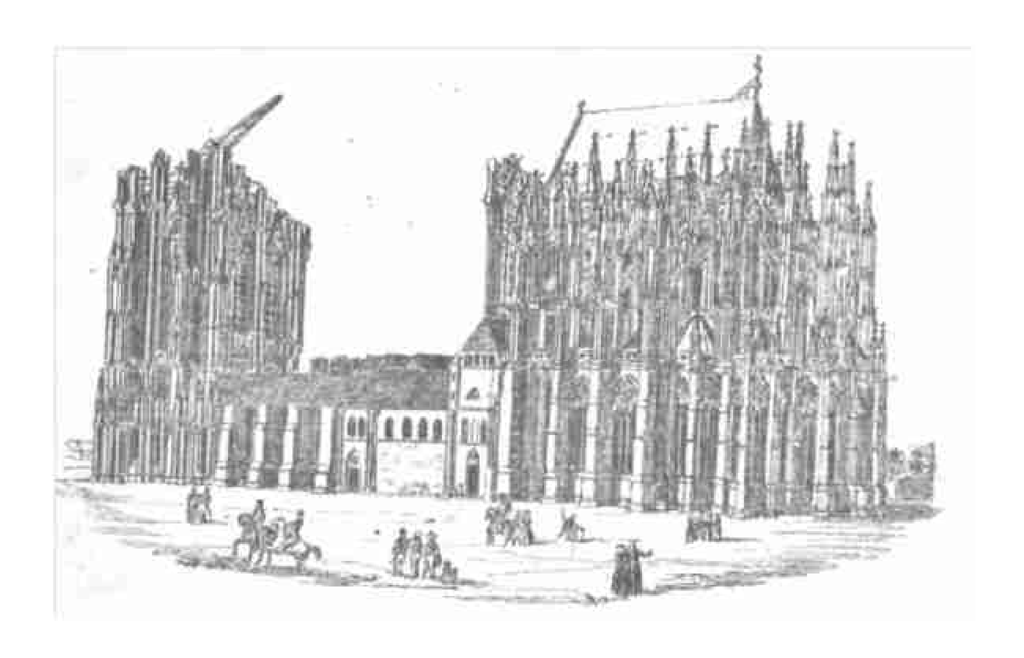
Annexe 1: la cathédrale de Cologne sur la châsse de sainte Ursule par Hans Memling, en 1492



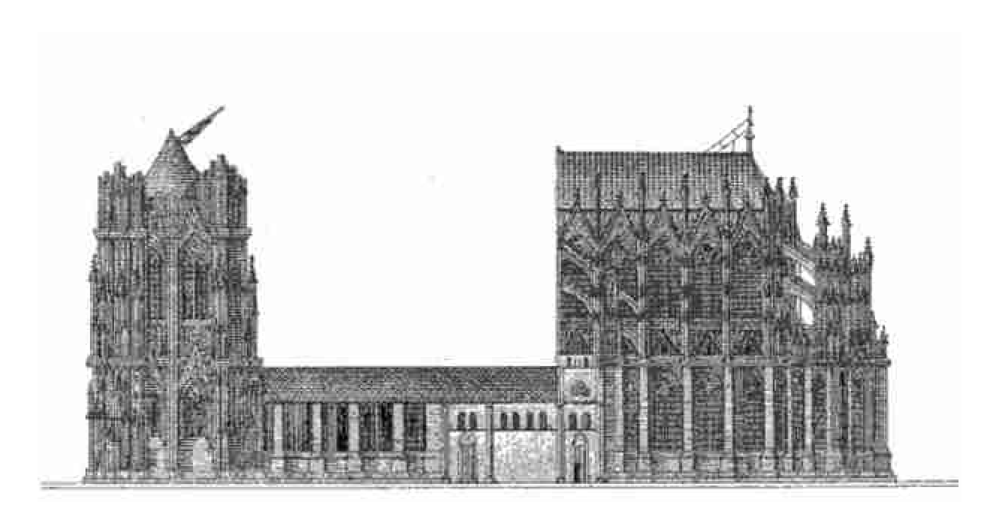
Annexe 2: vue de Cologne par Anton von Worms, en 1531



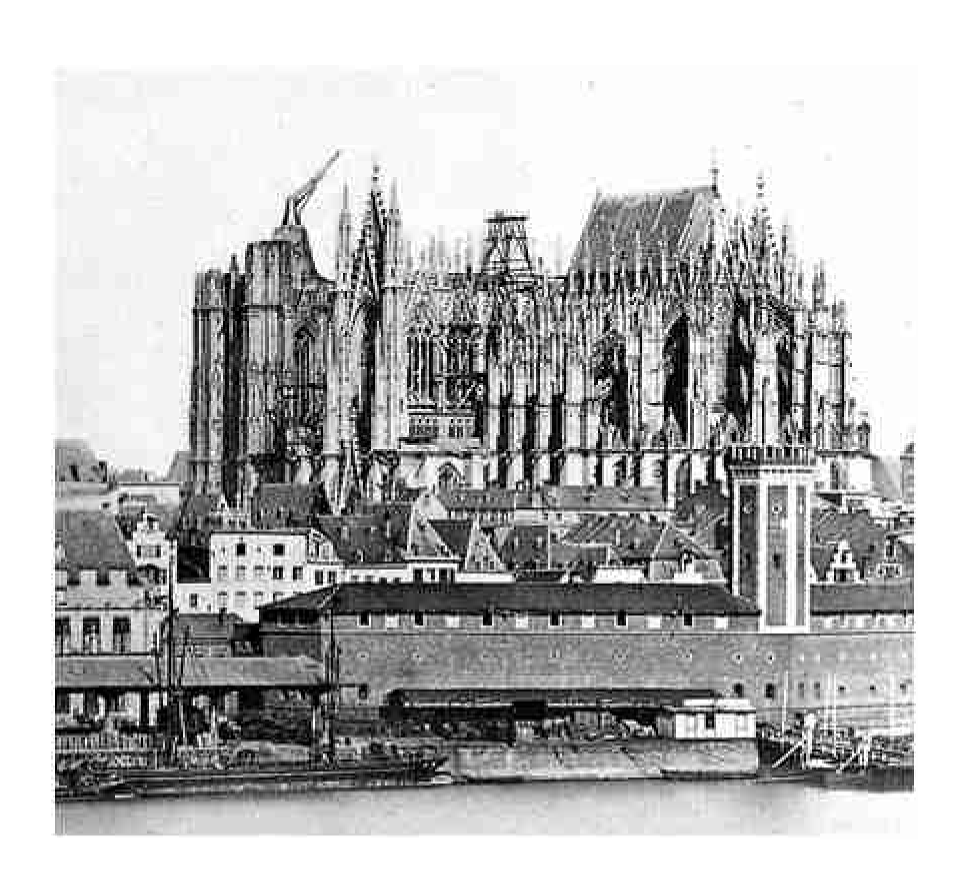
Annexe 3: la cathédrale de Cologne par F. Massau, en 1841



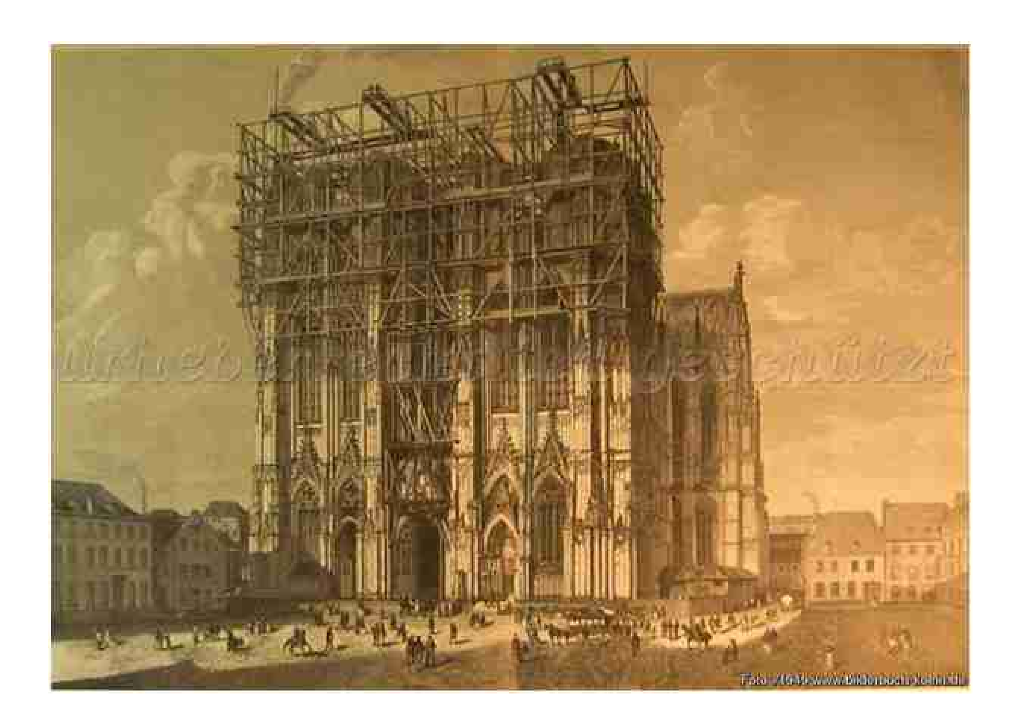
Annexe 4: la cathédrale de Cologne par M. J. de Noël, en 1835



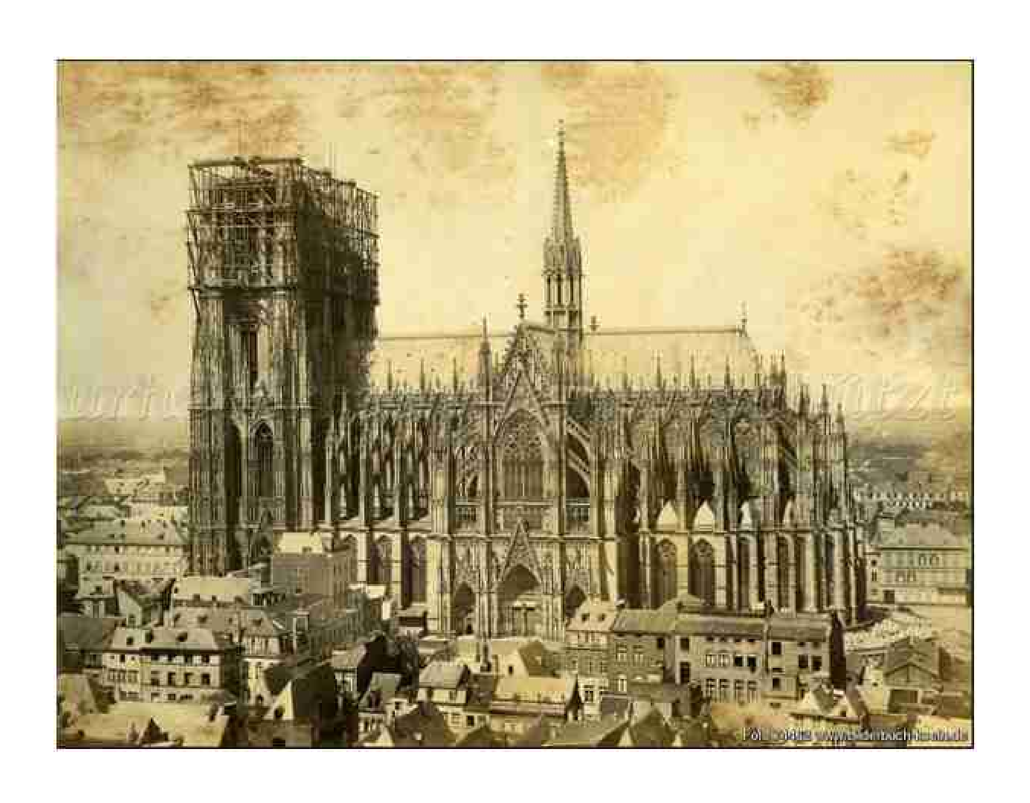
Annexe 5: la cathédrale de Cologne en 1856 (photo)



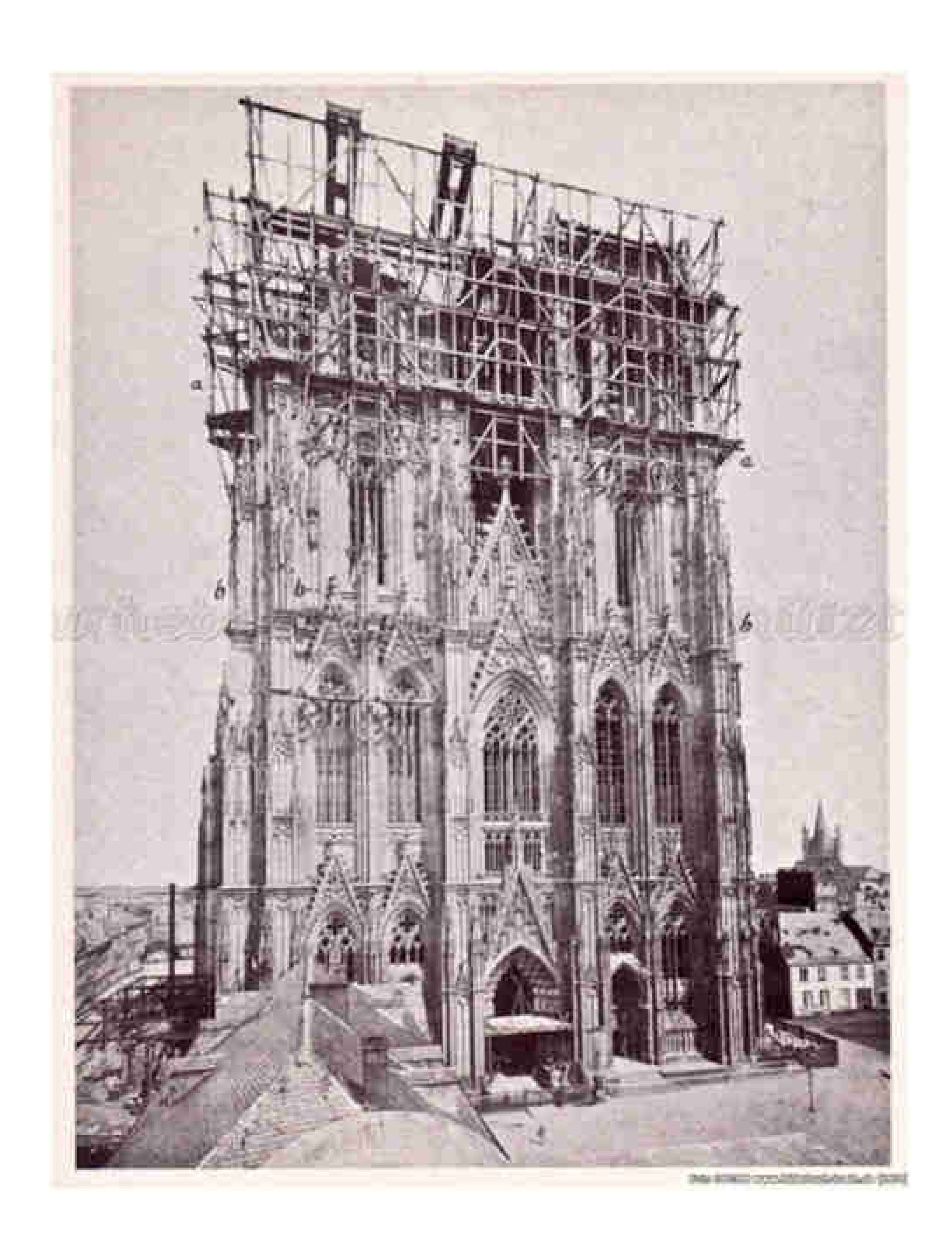
Annexe 6: la cathédrale de Cologne en 1872



Annexe 7: la cathédrale de Cologne en 1875 (photo)



Annexe 8: la cathédrale de Cologne en 1876 (photo)


a
a
a
b
b
b

Des textes peu connus écrits par ou sur J. Hardouin **(2013-09-18 23:04)**

Textes peu connus écrits par ou sur Jean Hardouin, d'un intérêt plus ou moins grand relativement à sa critique de l'Histoire.

Lien: http://tuxfile.com/1fdvhppbvk87

Liste:

9 juin 1682 - Contestation entre deux savants à l'occasion de ce qui a été avancé touchant les monnaies d'or des anciens Romains

10 mars 1682 - Extrait d'une lettre du père Hardouin, jésuite, écrite à M. de Carcavy touchant les monnaies d'or des anciens Romains

19 mars 1729 - Le fondement de la chronologie de M. Newton, Anglais, imprimé à Londres en 1726, sappé par le père Hardouin, jésuite

1691 - De trinummo Sammaritano Epistola

1701 - Extrait d'une dissertation latine sur deux médailles anciennes, dans l'une desquelles il est parlé d'un commencement de siècle, et peut-être d'un siècle de l'ère chrétienne

1707 - Examen abrégé du nouveau système du P. Hardouin sur la critique des anciens auteurs par M. V. La Croze

1725 - Lettre d'un professeur de l'Université de Paris à Monsieur X sur le Pline du P. Hardouin

1729 - Lettre du R. P. de Belingan, alors recteur au Collège de Louis-le-Grand, ensuite provincial de la province de France, sur la mort du P. Hardouin

1729 - Lettre d'un ex-jésuite, touchant les ouvrages faussement attribués aux Pères de l'Eglise, et le fameux système du P. Hardouin sur ce sujet

1729 - Platon expliqué, ou censure d'un écrit de M. l'abbé Fraguier, inséré dans les Entretiens de Cicéron sur la nature des dieux

1731 - Article sur Jean Hardouin (Bibliothèque des auteurs écclésiastiques)

1733 - Réflexions sur la protestation des Jésuites, à l'occasion des oeuvres diverses du P. Hardouin

1733 - Sur les Opera Selecta du P. H. J.

1736 - Discours préliminaire de M. La Croze, touchant le système étonnant et les Athei detecti du Père Hardouin

1737 - Lettre de M. La Croze à Monsieur de Beausobre sur le premier article du Tome XXIV de la Bibliothèque Françoise

1741 - Eloge du P. H. J. par le P. Marteret

1741 - Joannis Harduini, e SJ, commentarius in Novum Testamentum (Extrait en français)

1741 - Traduction de deux lettres latines manuscrites du P. Hardouin

1756 - Les grandeurs de Jésus-Christ, et la défense de sa divinité, contre les PP. Hardouin et Berruyer, jésuites

1768 - Article de Lacombe sur le P. Hardouin (Dictionnaire des portraits historiques)

Août 1724 - Prélude de la réfutation du livre entier du R. P. le Courayer

Août 1725 - Article sur le nom de César, que justifiera le P. Hardouin

Août 1726 - Difficultés proposées sur quelques médailles du Roi Arsaces

Août 1726 - Difficultés proposées sur quelques médailles du Roi Arsaces

Août 1728 - Remarques sur l'article XLI des mémoires d'avril dernier

Août 1729 - Généalogie de l'Empereur Alexandre Sévère, prise sur les médailles

Avril 1707 - Explication d'une médaille fort singulière de l'Empereur Claude, surnommé le Gothique

Avril 1720 - Lettre d'un savant sur le livre du R. P. Dom Anselme Banduri, intitulé Numismata Imperatorum Romanorum Latina, Graeca, Aegyptiaca, a Trajano Decio ad Palaeologos

Avril 1729 - Défense de l'explication d'une monnaie de Philippe Auguste, donnée dans ces mémoires, en octobre 1701

Avril 1729 - Médaille singulière de Tibère, et quelques autres, expliquées

Décembre 1704 - Explication d'une médaille insolente adressée par les Huguenots à Henry III, Roy de France, au commencement de son règne, avant son mariage

Décembre 1705 - Deux médailles singulières, l'une de l'Empereur Constantin, l'autre de Decentius César, expliquées par le P. Hardouin, jésuite

Février 1712 - Explication de deux médailles samaritaines

Février 1723 - Nouvelle explication de la fameuse énigme, Elia, Lelia, Crispis, par un savant antiquaire

Février 1711 - Explication d'un passage tiré du 1er Livre des Rois, Chap. VII, 6

Février 1734 - Article sur l'oeuvre du P. Hardouin, où se trouve un jugement du P. Brumoy sur les écrits du P. Hardouin (2)

Février 1734 - Observations sur les systèmes des PP. Hardouin et Berruyer, par le P. Berthier (2)

Janvier 1707 - Médaille de Louis XII expliquée par le P. H., jésuite

Janvier 1724 - Histoire d'Alexandre I roi de Syrie, tirée du premier livre des Machabées, et justifiée par les médailles

Janvier 1734 - Article sur l'oeuvre du P. Hardouin, où se trouve un jugement du P. Brumoy dessus

Janvier 1734 - Observations sur les systèmes des PP. Hardouin et Berruyer, par le P. Berthier

Juillet 1701 - Explication de quelques médailles, où sont marqués les jeux que les Empereurs romains avaient établis pour le divertissement du peuple

Juillet 1713 - Sentiment du P. H. sur deux médailles d'Annie Faustine

Juillet 1727 - Les deux premiers versets du cinquième chapitre d'Isaïe expliqués

Juillet 1729 - Généalogie de l'Empereur Trajan et Hadrien, prise sur les médailles

Lettre de Daniel Huet au P. Jobert sur un endroit des notes du Père Hardouin sur le vingtième chapitre du sixième livre de l'Histoire Naturelle de Pline

Mai 1701 - Dissertation sur le mot de Libertinorum

Mai 1711 - Explication de quelques noms de villes, qui sont en abrégé sur les médailles grecques

Mai 1725 - Explication de quelques passages du quatrième chapitre de la Genèse

Mai 1725 - Explication de quelques passages du quatrième chapitre de la Genèse

Mai 1727 - Deux exemples des falsifications remarquées par le P. Hardouin, Jésuite, dans la défense du P. le Courayer

Mars 1685 - Censures publiées contre le père Hardouin, et les réponses de ce dernier

Mars 1701 - Explication d'une médaille fort rare de l'empereur Antonin, fils de l'Empereur Sévère

Mars 1707 - Explication d'une inscription qui est au bas d'un tableau de Notre Seigneur, qu'on appelle la Véronique ou la Sainte Face

Mars 1727 - L'article LXXXI des Mémoires du mois d'août 1725, sur le nom de César, justifié par le P. H., J.

Moreri sur Hardouin

Novembre 1727 - Fausseté d'une médaille d'Arsaces II, roi des Parthes

Octobre 1707 - Médaille de Philippe Auguste, expliquée par le P. H.

Octobre 1707 - Médaille grecque d'Auguste, expliquée par le P. H.

Octobre 1726 - Explication du Taurobole et du Criobole

Octobre 1726 - Réponse aux deux lettres de M. Crevier sur le commentaire de Pline

Octobre 1728 - Remarques sur l'article XLI des mémoires d'avril dernier (3)

Octobre 1729 - L'apparition du sauveur dans la Galilée, dont parlent S. Matthieu et S. Marc, expliquée par le P. H. J.

Septembre 1701 - Explication des noms Abracas Abracadabra

Septembre 1701 - Observations de M. Galland sur l'explication d'une médaille grecque de Caracalle et réponse du père Hardouin

Septembre 1711 - La version vulgate justifiée dans un passage des Proverbes

Septembre 1728 - Remarques sur l'article XLI des mémoires d'avril dernier (2)

Sur l'éditeur des oeuvres posthumes de Hardouin

GOTHIC AND SARACEN ARCHITECTURE.

Although the terms "Gothic" and "Saracen" are improper and unscientific, they have been sanctioned by long use, and are supposed to denote two widely different modes of historic art. Both terms have been derived from the writings of literary monks, and if replaced by modern equivalents mean nearly the same with Western Christian and Mohammedan. It is believed—perhaps it may be said that it is known—to many students, that the historic relations of the two great religious systems has never been thoroughly examined, and therefore never correctly understood since the revival of learning. There is evidence on this subject from the facts of architecture which have never been brought into the emphasis they deserve, and which perhaps at the present time it may be of interest to lay before the intelligent public.

Sir Christopher Wren, whose great monument is the classic church of St. Paul's, who repaired what was in his time "the ancient and ruinous structure" of Westminster Abbey, and who built some fifty other churches in the City, was one of the first serious students of the history of his noble art. Notwithstanding the too scanty and unsatisfactory materials at his disposal in the monastic chronicles, Wren wrote down some hints on the subject which are well worthy of attention, of criticism, and of expansion. In his Survey of Salisbury Cathedral—a MS. which is or was in the Registry of the Dean and Chapter, and bears date 1668—he made some notes on the "rise and progress of the Gothic mode." He says that the term "Gothic" is a vulgar and inaccurate expression; and that more properly we should designate the pointed style "Saracen architecture refined by the Christians."

On the point of taste, it is a curious fact that distinguished men of the letters and art, the contemporaries and followers of Wren, were far from being of opinion that the "Gothic" was to be preferred either to the classic or the Oriental style. The Abbé Corblet, in a monograph published in 1859, maintains that during the period of Wren's activity and later, the Gothic was treated with contempt by men of all religious opinions. He refers to Fénelon, to Bossuet, to Molière, to Montesquieu and La Bruyère, to Rousseau and Voltaire, and other French *virtuosi*. It seems that having associated the epithet "Gothic" with all that was rude and barbaric, their taste was governed by this foregone opinion. A passage in Smollett's *Humphry Clinker*

will be recalled by many, wherein he refers the Gothic to a Saracen original, and declaims, in a fashion surprising to men of nineteenth century education, on the ugliness of the minsters of York and Durham. Such particulars form a valuable chapter in the history of the variations of judgment and taste. If we have been brought up to accept as an axiom the proposition that the Gothic is to be admired, this is due, as all are aware, to the ecclesiastical revival of our age.

But to return to Wren. His notion of the origin of the Saracen mode was that it "began in the East, after the fall of the Greek empire, by the prodigious success of those people that adhered to Mahomet's doctrine; who out of zeal to their religion built mosques, caravanserais, and sepulchres wherever they came." Wren then enters on debatable historic ground. He says that the Moslems adopted the round form, because they would not imitate "the Christian figure of the Cross," nor the old Greek or idolatrous style, as they held it. But it has never been proved, nor can it be proved, that cruciform buildings of the monks were in existence before the earliest mosques in Syria and Arabia; nor can it be proved that the Moslems neglected the old Greek style, to "fall into a mode of their own invention," as Wren believed. He points out the remarkable fact that St. Mark's, Venice, "is built after the Saracens' manner."

Wren's chronology was the chronology of his time; and it surely needs re-examination in the interests of historic science. The "fall of the Greek empire," for example, is a phrase which would call down the rebuke of Mr. Freeman; yet neither he nor Finlay has rigorously investigated that mass of chronicle and legend relating to mediæval Byzantium, which was written down much later than is commonly supposed, and which has very few marks of genuineness about it. I may remark on this head that Chalcondylas, an officer of the Duke of Athens, living late in the fifteenth century, and perhaps the last of the Byzantine series, is the strongest witness that can be imagined against the opinion that the Turks found a Christian culture highly developed at Byzantium in the middle of the fifteenth century. They called the place Stamboul (εἰς τὴν πόλιν) after the Greeks; nor is there evidence that they knew the name Constantinople, the rise of which is connected with the rise of the legend of Constantine the Great. That legend certainly cannot be traced higher than the revival of letters, the time of the great critic, Laurence Valla. You will find in Chalcondylas a clear and intelligent acquaintance with the system of the Mohammedans, whom he appears profoundly to admire, together with a profound ignorance of the "Nazaræans" (for he never speaks of Christians), which would be inexplicable had culture in the West been as ancient and as diffused as the fables of the monks of the order of St. Benedict invite us to believe.

Sir C. Wren, despite the vagueness of his historic retrospect, justly believed that it was "the Holy War," in other words, expeditions of the knight-errantry to the East, which had caused an "imitation in the West" of the buildings of the Moslems. He repeats that the Christians "refined upon it every day" in their building of churches. Somewhat grudgingly he admires the elegance of the Moslem cupolas; and says that the Orientals thought columns and heavy cornices "impertinent," and to be omitted. On the question of taste we will not dispute. A catholic love of grandeur and beauty will find place and estimation for the Alhambra and St. Mark's, for York and Durham. But the important point in reference to historic science is that an expert in his art like Wren never doubted that our abbeys and cathedrals were imitations of the Mohammedan buildings in Spain, Italy, and the East. A Mohammedan scholar is not the least surprised to find this acknowledged, with all the logical deductions from the fact; he is merely surprised that educated Westerns are so tardy to admit the priority of his culture over that of the monasteries.

The opinion of Wren has not, I believe, been challenged, and is not likely to be challenged, by any serious scholar. But when we endeavour to ascend beyond the bare fact of the dependence of the abbey on the mosque, and to arrive at more precise details of the epoch of church building in the West, we approach one of the greatest enigmas of history. I refer to the rise of various orders of knighthood, especially the Templars, and of the great corporation of artisans known as the Freemasons. Concerning these corporations strange tales have come down to us from some period during the revival of letters, which have been repeated again and again, and have been believed in spite of their incredibility, apparently on no other ground than that they have never been contradicted. Critics have failed to observe that they all emanate from one quarter; that they reflect the passions and the interests of the regular clergy; that they were made known at a time when the terror of the Inquisition silenced any disposition to apologies or criticisms on the other side.

We must despair of arriving at the truth respecting the Templars and the Masons from any modern representatives of their traditions. But, on the other hand, a careful critique applied to the monastic tales would show that they are not to be trusted in particulars whether of time, place, or person; that the evident intention of the all-powerful order of St. Benedict was to bring the Masons, as at a later time the Printers, into subjection to its own rule and ambitions. Sir Christopher Wren's observations on the operative Freemasons may still, in this light, be perused with great interest.

He believed that some Italians with certain Greek refugees from the East constituted the nucleus of the fraternity. French,

Germans, and Flemings joined with them. They procured Papal Bulls and privileges for their encouragement; and styling themselves Freemasons, ranged from nation to nation as they found churches to be built through the piety of multitudes. They had a regular government, and pitched a hill camp near the building in hand. There was a chief surveyor, and every tenth man was a warden or overlooker. The gentlemen of the neighbourhood, either out of charity or to commute a penance, gave the materials and the carriage. Such particulars Wren derived from the perusal of certain records in the religious houses, which he believed went back to the late thirteenth century. He expresses admiration for the skill and speed with which the lofty structures were erected.

The opinion of Wren that the abbeys and cathedrals were, in some instances, near four hundred years old in his time, was based upon very slender and dubious evidence, as the researches of Mr. Thorold Rogers in our own age have shown. If we inspect with great critical care the traditions concerning Winchester and Wykeham, concerning Canterbury, Westminster, and other old centres of devotion, we shall discover that there have been great illusions in reference to the antiquity of our literary documents which it may be hard to part with, but which should be resolutely dispelled, if we are to aim at a clearer knowledge of our past. If, for example, we try to recover the idea of Westminster as Wren saw it, half in ruin, and from that point move upward till we are arrested by the name of Henry VII. and his chapel, beyond that point we plunge into the darkness which only conjecture can illumine. The monk who traced the meagre and fabulous story of the minster from the late fourteenth century wrote during the revival of letters.

The belief of Sir Christopher, then, was that the Gothic architecture ran its course of some two hundred years, and degenerated into unbounded fancies and extravagances, until, coincidently with the reform of the Roman language and the invention of printing, the architects became ashamed of "their modern barbarity of building," and began to study carefully the ruins of old Rome and Italy, and so to restore a scientific architecture. It is obvious enough that all the variations of the "Gothic mode" might easily have occurred within a much less space of time than two hundred years. The sixteenth century saw the most extensive efforts in church and civic architecture; and it seems a moderate opinion, founded on all branches of evidence hitherto examined, that the rise of the so-called Gothic architecture coincides with the rise of letters under the influence of the Greek and Latin scholars.

It is evident that the formation of the great monastic corporation under the Benedictine rule and that of the Freemasons must be parts of one great historic phenomenon, which has been enveloped in a cloud of fable, highly poetic and illusory. After prolonged

study of the subject, I must venture to say that, until that cloud has been rolled away, we shall never understand the origins of our modern culture, and the debt under which we rest in every branch of science and art to the Mohammedans. It was writers in the Benedictine minsters who told how St. Dionysius the Areopagite came to Paris, and St. Joseph of Arimathæa to Glastonbury, in the Apostolic age; how King Lucius patronised British churches in the next age; how St. Benet appeared in the same age with Mohammed, and how at the end of that age St. Augustine appeared on the English shore; and how St. Dunstan made a new start in monachism more than three centuries later. St. Anselm is theirs, and Lanfranc, and Becket. All these tales were written down at a time when the world hears nothing of them. They were not read till long after the printing presses had been set up.

The Benedictines of St. Albans undertook to tell the story of the Freemasons. It was Elias Ashmole, contemporary of Wren and a zealous Mason, who made inquiry into their antiquities. Antony Wood says that much of his collections was destroyed in a fire at the Temple; but a letter on the subject from the pen of Dr. Knipe another fellow of the fraternity, has come down to us. It appears from this that Ashmole did not believe the tale that the Freemasons were founded by a Papal Bull in the thirteenth century; he yearned for a loftier antiquity. We are then regaled with the story that St. Alban, proto-martyr of England, was the founder of Freemasonry here; that King Athelstan granted them a charter, and the Norman princes showed them favour. But when we come to the time where clearer information should begin—namely, the fifteenth century—all particulars are, as usual, scant and dubious.

It is supposed that they were proscribed by Act of Parliament under Henry VI.; that the Act was repealed, and that Henry VI himself became initiated into the craft; that during the Wars of the Roses the Masons were mostly Yorkists, that consequently they were favoured by Edward IV., and suspected by the "wise king" Henry VII., who pursued a policy of watchful jealousy towards them. We know from Polydore Vergil, the earliest and best narrator of that little known reign, that the religious houses as hot-beds of sedition and refuges of conspirators gave Henry much anxiety. The Freemasons as a secret society may well have been involved in the suspicions of the Lancastrians; but nothing authentic is known. The interested reader may compare some unfavourable remarks on them in Plot's *History of Staffordshire*. It would be a fascinating story, could it be traced out, how this society, once in the employ of the Abbots and taught to revere St. Alban, and to practise, it is said, an initiation resembling that of the Benedictines, has become the object of the constant and bitter invectives of the Catholic clergy. The reason probably was, that men gathered out of different

nationalities, who had learned their art from the Orientals, had a strong propensity to some Unitarian form of belief. At this day, the Jews, and perhaps the Mohammedans, are very numerous in the lodges of the Freemasons.

It should be remembered also that in the strange tales told to the discredit of the Templars by their bitter enemies, complicity with Oriental beliefs and practices is expressly charged against them as a crime. But no apology from the Templars themselves has come down to us. If we extend the inquiry to other orders which have come down to us from the Middle Ages, like that of the Garter, which Ashmole also attempted to investigate, without much success in the void of authentic records, we are again impressed with the general fact of Oriental influence, without being able to trace out the exact channel by which it was conveyed from Arabia and from Spain. The chapel of St. George at Windsor commemorates the institution of the knights under the patronage of that saint, who looks to the Arabian or Persian tradition for his original in the heroic martyr of monotheism, Girghis. From St. George the transition is easy to Sant' Iago, or St. James of Spain. And the knights of St. James have been traced to an original in the Rabitos or Almoravhides of the Moors of Spain.

If we prefer, as a clue to historic science, the architecture of nations to their literature, and if we look for the beginnings of our modern culture in the land on which the Mohammedans have made so deep an impression—namely, Spain—we shall find ourselves far on the way to clear up many of the obscurities which beset the end of the Middle Ages. At Cordova, Seville, Toledo, Granada, the evidence is clear beyond dispute that the Moslem architecture is the oldest since the Roman time. When we gaze at the Alhambra, we seem to contemplate the beautiful parent of a multitude of so-called Gothic daughters, fairer or less fair, according to the taste of the particular student. Something may also be learned that is very impressive concerning the relation of the Moslem and the Jew, from the inspection of the synagogues of Toledo.

We may then advance to the comparison of the literatures that were composed and used in "Saracen" and "Gothic" buildings respectively. The great difficulty in the study of which few scholars appear to be aware, is that the various chronicles are not based on scientific data, as we now understand the phrase. They are based on ideal genealogies, and are all inspired by that craze for immense antiquity which is apparent everywhere in the literature which gradually came to light during the revival of letters. Rival stories from different ecclesiastical parties have involved the early periods of Spanish culture since the Romans in great confusion, which it will be found possible by the patient industry, perhaps of some future generation of German scholars, to clear away.

Gothic and Saracen Architecture. 649

Meantime, I would remind all those who are interested in the attempt to ascertain exact historic knowledge, that the position laid down by Sir Christopher Wren—the dependence of the Christian on the Mohammedan architecture—will be found to offer the sure clue, through the labyrinth of monastic histories or fables, to the day-light of fact. And I may close this brief paper by citing the dictum of another of our English authorities on architecture, Mr. Owen Jones, who says that the art of the Arabians is the offspring of the Koran, as the Gothic architecture is of the Bible. It might be better to say that the religious art of the Arabians, both in building and in literature, is the organic product of their religious genius. The so-called Gothic buildings and the Gothic letters prove on examination to be the organic product of the religious genius of the order of St. Benedict. And I believe that a complete proof exists, both in the canonical and the apocryphal writings of that order, of its dependence on the sacred traditions of the Mohammedans.

EDWIN JOHNSON.

Biographie de Wilhelm Kammeier **(2013-09-19 18:55)**

Friedrich Wilhelm Ferdinand Kammeier naquit le 3 octobre 1889 à Nienstädt, dans la Basse-Saxe. Il était issu d'un milieu modeste: son père était mineur et forgeron. Sa mère, née Horstmeier, était issue d'un village voisin, Liekwegen. Kammeier perdra son père vers 1912.

De 1909 à 1911, Kammeier alla au séminaire afin de devenir instituteur. Lors des examens finaux, à l'épreuve écrite d'Histoire, il obtint la mention "satisfaisant". Aux épreuves orales d'Histoire, cependant, il obtint trois "insuffisants". Il devint tout de même instituteur à Wendthagen, grâce à l'appui du directeur du séminaire, Ernst Schwerdfeger, qui jugea que sa pensée avait tendance à errer dans les "hautes régions", c'est à dire les questions complexes. Nous pouvons noter que c'est une qualité indispensable, avec un certain idéalisme, pour espérer entrevoir les choses dans leur essence et se détacher des opinions reçues. Schwerdfeger entendit faire changer Kammeier en le plaçant, en tant qu'apprenti-instituteur, aux côtés de l'instituteur titulaire Hans-Helmut Reese, qui était reconnu comme un homme « pratique », très ancré dans le « réel » et « énergique ».

Kammeier enseigna à Wendthagen de 1912 jusqu'à 1918, au moins. Altruistes, Reese et Kammeier se donnèrent la mission de parrainer les élèves les plus doués afin qu'ils puissent continuer leurs études, même après qu'ils aient atteint l'âge légal pour quitter l'école, et de les intéresser à la culture et au sport. Ainsi, Reese et Kammeier mirent en place un système de « cours du soir » et un club de théâtre. Kammeier se chargeait de la mise en scène et de l'écriture de certaines pièces, tandis que Reese supervisait l'organisation générale du club.

Malgré cette bonne entente, il semble que Kammeier n'appréciait pas entièrement son travail car on sait que son poste sera indiqué comme vacant en 1921. On ne sait pas exactement quand et pourquoi il le quitta. On peut avancer que, peut-être, le directeur de l'école n'appréciait guère le club de théâtre, jugé trop frivole, comme le suggère une étude, et que de mauvaises relations empoisonnèrent l'environnement de travail de Kammeier. Il semble que Kammeier continua à enseigner à Hanovre, jusqu'au début de la seconde guerre mondiale. Notons qu'Anatoly Fomenko fait de Kammeier un notaire. Or, il ne semble pas y avoir d'éléments prouvant cela. Toutefois, ce point n'a pas beaucoup d'importance. Il est à noter que les informations sur sa vie deviennent plus difficiles à trouver à partir de cette époque.
Aux alentours de 1921 et 1922, Kammeier publia ses deux premiers textes, « Über die rassische Zugehörigkeit der Bewohner Schaumburg-Lippes sowie der mittel- und norddeutschen Trachtengebiete überhaup » (Sur l'origine raciale des habitants du Schaumburg-Lippe et les costumes régionaux portés dans l'Allemagne Centrale et du Nord) et « Einige chinesisch-mongolische Stammwörter in Niedersachsen » (Quelques radicaux grammaticaux d'origine sino-mongole dans la Basse-Saxe). C'est vers cette période qu'il commença à s'intéresser aux vieux documents et à la critique historique. Le sujet l'intéressa grandement, si bien qu'il commença à écrire un manuscrit sur la falsification de l'Histoire (Titre original: « Die universale Geschichtsfälschung »), qui fut terminé en 1926. Dans ce livre, il fait une critique rigoureuse de nombreux documents historiques qui servent à établir l'histoire de l'Allemagne médiévale, et conclut à leur falsification. Il voulut informer la communauté des historiens et des scientifiques de ses découvertes et, à cet effet, demanda à l'Académie royale des sciences de Prusse la permission de faire un discours, afin que ses découvertes soient connues. Cela lui fut refusé, sous prétexte qu'aucun particulier ne pouvait faire un discours à l'Académie, quelle que soit la qualité de ses recherches. Bien sûr, il ne put trouver aucun éditeur pour son livre. Ce n'est qu'en 1935 que son livre put être publié (Titre: « Die Fälschung der deutschen Geschichte »), sous le régime national-socialiste, dans lequel étaient autorisées des recherches pouvant amener à réinterpréter intégralement le passé. Toutefois, Kammeier n'était pas membre du NSDAP et aucun de ses livres n'a été publiquement soutenu ou approuvé par des dignitaires nationaux-socialistes.
Kammeier écrivit plusieurs autres livres, ainsi que des brochures plus courtes:

-« Rom als Urheberin der Fälschungsaktion » (Rome comme auteur de l'action de falsification) en 1935

-« Die Fälschung der deutschen Geschichte: Die Fälschung der Germania des Tacitus » (La falsification de l'histoire allemande: le caractère faux de la Germania de Tacite) en 1935

-« Die Fälschung der urkundlichen Quellen des deutschen Mittelalters » (La falsification des sources documentaires relatives au moyen-âge allemand) en 1935

-« Die Wahrheit über die Geschichte des Spätmittelalters » (La vérité sur l'histoire du haut moyen-âge) en 1936 et en 1938

-« Neue Beweise für die Fälschung der Deutschen Geschichte » (Nouvelles preuves relatives à la falsification de l'histoire allemande) en 1936

-« Die historischen Welträtsel: Antworten an meine Kritiker » (Les énigmes de l'histoire mondiale: une réponse à mes détracteurs) en 1937

-« Rätsel Rom im Mittelalter » (L'énigme de la Rome du moyen-âge) en 1937

-« Dogmengeschichte und Geschichtsfälschung » (L'histoire des dogmes et la falsification de l'histoire) en 1938

-« Die Gründung der römischen Universalkirche » (L'établissement de l'Eglise universelle romaine) en 1939

-« Die handschriftliche Überlieferung des Neuen Testamentes » (La tradition écrite du Nouveau Testament) en 1940

-« Die Fälschung der Geschichte des Urchristentums » (La falsification de l'histoire du christianisme primitif), un livre qui ne sera publié qu'après la mort de Kammeier et qui lui causera nombre de problèmes. Il semble qu'une courte brochure sur l'origine des l'Eglise, préfigurant l'œuvre mentionnée ci-dessus, fut publiée en 1942.

On sait que Kammeier était, dans les années 1940 et 1941, un chercheur indépendant sur les thèmes de « la méthodologie de la critique historique, l'histoire du moyen-âge, l'histoire de l'Eglise et l'histoire des religions ». Les

bombardements systématiques des villes allemandes initiés par les Anglo-Américains obligèrent Kammeier et sa seconde femme, Lotte, à quitter Hanovre. Ils rejoignèrent Reese, avec lequel Kammeier était resté en correspondance, à Petzen, dans le Bückeburg, où les risques de bombardements étaient bien moins importants. Le chaos de la guerre fit que Kammeier dut interrompre ses recherches. Bien que trop âgé pour être un soldat régulier dans la Wehrmacht, il participa aux actions militaires sur le sol allemand en 1944 et en 1945, probablement dans le cadre d'une unité de la Volkssturm. Il fut fait prisonnier et connut les duretés soviétiques.

Il semble que Kammeier put retrouver un emploi d'instituteur dans la nouvelle RDA. On n'a pas plus de détails, cependant. Dès lors, il consacra tous ses efforts à la question des origines du christianisme primitif et écrivit le manuscrit de « Die Fälschung der Geschichte des Urchristentums ». Il fit connaître son manuscrit aux autorités de la RDA, comptant peut-être sur une attitude bienveillante de leur part, étant donné qu'elles faisaient tout pour asseoir l'athéisme communiste en RDA. La réaction des autorités soviétiques fut toute autre. Kammeier eut son manuscrit confisqué. Il perdit son poste d'instituteur et fut exproprié de son logement. Condamné à la misère, lui et sa famille, car il n'y avait pas d'aides sociales en RDA, il interrompit pour de bon ses recherches. Il fut persécuté le restant de ses jours et mourut vraisemblablement de malnutrition chronique le 23 mai 1959, à Arnstadt. Sa sœur et sa femme, lui survécurent une vingtaine d'années. Cette dernière mourut en 1979.

Kammeier ne pouvait pas savoir que le communisme bolchévique était très directement lié au (judéo-)christianisme, qui est communiste dans ses fondements idéologiques. Ainsi, attaquer le christianisme historique, c'était attaquer l'idéologie bolchévique.

Thèses

Nous allons maintenant passer en revue les idées et les trouvailles de Kammeier, telles qu'exposées dans ses livres. Nous indiquons que n'avons pas lu ses livres puisque nous ne lisons l'allemand que difficilement. Notre synthèse en français se base sur des synthèses en anglais et en allemand.

La thèse principale de Kammeier est la suivante: vers le quinzième siècle, un groupe d'environ un millier d'individus, tous lettrés et au service de l'Eglise romaine, ont été dispersés dans des monastères ou des ateliers spécialement mis à leur disposition dans le but de falsifier de fond en comble l'histoire du moyen-âge.

Selon Kammeier, le but principal de cette opération s'étendant sur plusieurs années était d'envelopper de ténèbres l'histoire allemande et européenne pré-chrétienne, de la minimiser et de la rabaisser. Un autre but était de légitimer les possessions détenues par l'Eglise et les seigneurs catholiques, qui avaient été obtenues par la ruse et la violence.

Voici d'autres conclusions auxquelles Kammeier est arrivé:

-les lettrés humanistes ont collaboré avec le clergé catholique à falsifier l'histoire, surtout au quinzième siècle ; le but était de donner de l'importance à l'Eglise en augmentant sa durée d'existence et en lui attribuant toutes sortes d'actions positives

-les documents des « Germains anciens » furent détruits et remplacés par des falsifications venant de Rome et de France

-il est impossible qu'il y eut des papes catholiques avant la prétendue « captivité d'Avignon »

-l'histoire d'avant le treizième siècle ne peut pas être reconstruite parce que tous les documents originaux furent détruits et remplacés par des falsifications

-il n'y eut jamais de guerres entre hérétiques et catholiques ; les guerres furent entre églises nationales et ce n'est que plus tard qu'elles furent peintes comme des guerres entre hérétiques et catholiques

-la littérature de l'antiquité est largement falsifiée ; c'est le cas de la Germania de Tacite, par exemple

-c'est le clergé catholique qui créa de toute pièce le Nouveau Testament

-l'Eglise continue, jusqu'à nos jours, de créer des manuscrits falsifiés afin de s'en servir pour prouver l'authenticité des textes évangéliques.

L'élément qui a immédiatement interpellé Kammeier, et qui l'a amené à faire les conclusions mentionnées ci-dessous, est que la majorité des documents diplomatiques, c'est à dire les documents officiels, sont incomplets, comportent des ajouts ultérieurs très nets et sont, en général, très incohérents tant dans la forme que dans le fond. Kammeier étudia en détail les documents dont l'objet était une donation, c'est-à-dire le type de document légal le plus courant au moyen-âge. Il remarqua que nombre de ces documents n'avaient pas de date, que la date avait été introduite bien après la date supposée du document (ou que le style de la date était anachronique), que les noms de famille étaient fréquemment absents, que des documents identiques se référant à une même affaire avaient été signés dans deux localités différentes, etc. D'un point de vue strictement légal, de tels documents sont nuls et non avenus.

Une analyse minutieuse de ces documents révèle que les empereurs allemands étaient sur la route chaque jour, allant de ville en ville, couvrant des distances souvent gigantesques, pour signer des actes de donations envers leurs fidèles sujets ! Ainsi, ils étaient souvent comme indiqués avoir été présents dans deux villes différentes au même moment.

Annexe

Sommaire, traduit en français, du livre de Kammeier, « Die Fälschung der deutschen Geschichte »)

Première partie : la falsification des sources authentiques du moyen-âge allemand.

Préface : la grande question.

Chapitre I : Introduction. Les historiens professionnels entre eux.

Chapitre II : Les vieux documents et leur critique.

Chapitre III: La falsification des documents du moyen-âge : chiffres, auteurs et buts recherchés.

Chapitre IV : Les falsifications locales et régionales. Eventualité d'une opération de falsification mondiale.

Chapitre V : Les falsifications du moyen-âge ne sont pas dues à des « raisons pratiques ».

Chapitre VI: L'état d'esprit singulier des falsificateurs du moyen-âge.

Chapitre VII : « La bêtise comme explication la plus fiable ».

Chapitre VIII : Preuves supplémentaires pour la prétendue épidémie de folie des rédacteurs de documents du moyen-âge.

Chapitre IX : La cause des confusions chronologiques dans les documents du moyen-âge.

Deuxième partie : la falsification des sources historiques narrées.

Transition.

Chapitre I : Deux prédécesseurs.

Chapitre II : La méthode du manque de bon sens.

Chapitre III : Les documents en double et la production de nouveaux documents.

Chapitre IV : Les modifications de dates et les trous existants

Chapitre V : Des falsifications isolées à des fins pratiques ou bien une falsification générale « apprise » ?

Chapitre VI : Utilisation des caractères graphiques diplomatiques.

Chapitre VII : L'aspect littéraire de la tradition. Parallèle avec la falsification.

Chapitre VIII : Les techniques de falsification et les traces de falsification dans les sources historiques narrées.

Chapitre IX : La « comptabilité multiple » comme technique de falsification.

Troisième partie : Rome est l'initiatrice de l'opération de falsification.

Chapitre I : L'énigme des rois francs.

Chapitre II : « Vie de Charlemagne » par Eginhard.

Chapitre III : Le registre des papes du moyen-âge est un faux.

Chapitre IV : Le manque d'archives et de registres mondiaux.

Chapitre V : Rome comme centre de l'opération de falsification au moyen-âge.

Chapitre VI : Les dates de l'opération de falsification.

Quatrième partie : les mensonges romains sur la barbarie des Germains

Transition.

Chapitre I : Les instigateurs de la falsification.

Chapitre II : L'histoire du droit comme témoin de la falsification.

Chapitre III : Les mensonges du livre « Germanie » de Tacite.

Chapitre IV : Les mensonges romains sur la barbarie des Germains.

Chapitre V : La création de l'empereur Heinrich IV du Saint Empire romain germanique, surnommé « allant à Canossa ».

T. L., 2013

Biographie de Jean Hardouin (2013-09-28 18:25)

Jean Hardouin naquit à Quimper, en Bretagne, le 23 décembre 1646. Fils d'un libraire-imprimeur, on peut dire qu'il vécut toute sa vie parmi les livres. Il commença son noviciat dans la Société de Jésus le 25 septembre 1660. Il enseigna les belles-lettres, la rhétorique et la théologie positive pendant quinze ans. Puis, il devint bibliothécaire au Collège de Paris. Il mourut à Paris le 3 septembre 1729.

Une liste des écrits du grand érudit peut être trouvée dans la nouvelle édition de 1893 de la Bibliothèque de la Compagnie de Jésus, éditée par le Père C. Sommervogel. Je propose de ne donner que des détails afin de seulement illustrer les opinions de Hardouin sur l'Histoire.

En 1690, la société savante fut scandalisée par une dissertation écrite par le fameux jésuite, qui, depuis longtemps, avait acquis la réputation d'érudit de premier ordre. Dans cette œuvre, Hardouin affirmait que la plupart des écrits sous les noms de « Facundus Hermianensis, Liberatus, Marius Mercator, Victor de Tunis, Cassiodorus » ne venaient pas de ces auteurs. Il en allait de même pour certains des écrits attribués à « Saint Isidore » et « Saint Justin, le martyr ». Il déclarait que les vrais auteurs étaient des imposteurs qui avaient écrits ces textes bien plus tard. Il faut faire remarquer que tous ces auteurs étaient des auteurs bénédictins que Hardouin qualifiait de « légion d'imposteurs ». C'est contre eux qu'il mena sans relâche son combat. Dans la même dissertation, il s'en prit à un traité sur « le Corps et le Sang du Seigneur », qui venait soi-disant d'un moine bénédictin, de Ratramnus ou de Bertram, de l'abbaye bénédictine de Corvey. Hardouin soutenait que ce n'était pas une œuvre médiévale mais une œuvre moderne qui avait servi à « fonder l'invention et la défense de l'hérésie calviniste ».

Il est important de comprendre que Hardouin suspecta ces écrits pour des motifs théologiques. Il avait un flair pour l'hérésie très développé. Il réalisa peu à peu que les écrits qui constituaient les foyers de vice des Jansénistes, des Luthériens ou de la doctrine calviniste, avaient été composé en secret dans les monastères, et publiés a une époque récente sous des noms d'auteurs inventés.

C'est ainsi que Hardouin se vit forcé d'attaquer une soi-disant « Epître de Chrysostome au moine Caesarius ». En réponse, un professeur nommé Muhlns s'efforça de montrer que, premièrement, l'épître était authentique et que, deuxièmement, elle « renversait absolument le dogme catholique de la Transsubstantiation ».

Hardouin lui-même dit, dans le présent traité traduit, comment, au cours des années 1690, 1691 et 1692, il repéra les hérésies dans les écrits attribués à « Augustin », ainsi que dans d'autres écrits monastiques que les Protestants placent en grande estime, comme ceux venant des « Pères et des Docteurs ».

Hardouin publia deux livres sur la chronologie en 1697. Dans l'un d'eux, appelé Chronologie de l'Ancien Testament, il révéla au monde ce qu'il appelait son « système », c'est-à-dire sa théorie. Il en était arrivé à la conclusion que tous les écrits qui avaient passé pour être « anciens » avaient été composés au quatorzième siècle, à l'exception des livres de Cicéron, de l'Histoire Naturelle de Pline, des Géorgiques de Virgile, des Satires et des Epîtres d'Horace, ainsi que quelques autres. On verra plus loin qu'il changea quelque peu son opinion sur Horace. Mais sa faute ne fut pas de changer son opinion à la reconsidération des preuves. Elle fut dans sa manière irréfléchie et présomptueuse d'exprimer des opinions autant extraordinaires, sans donner les raisons qui le poussaient à croire cela.

Hardouin était devenu expert dans l'étude des pièces et des médailles anciennes. Il devint convaincu qu'un grand nombre d'entre elles étaient des contrefaçons. Quant à celles qui étaient authentiques, elles ne cadraient pas avec l'Histoire telle que racontée dans les livres anciens. Plus il étudiait, plus le scepticisme le gagnait. Il n'y a rien qui prouve qu'il changea d'opinion.

Au contraire, l'âge semble l'avoir renfoncé dans ses opinions. Il montra un ardent scepticisme historique, si je peux me permettre d'utiliser cette expression. Dans un fragment qui n'a pas péri, il explique que les dates des Papes anciens et d'autres figures importantes de la littérature de l'Eglise, tel que Saint Martin de France, des dates importantes d'un point de vue chronologique, n'ont pas encore été établies. Il démontre, avec une ironie tranquille qui rappelle Pascal ou Gibbon, que la date de la mort, ou de l'ascension au ciel, de Saint Benoît lui-même, ne peut pas être établie. Il dit brièvement, mais avec efficacité, que les auteurs qui prétendent dire la vérité, « comme elle l'est dans Jésus », ou n'écrire que ce qu'ils ont vu ou entendu, sont des menteurs éhontés. Il n'est pas allé jusqu'à dire que Saint Benoît et Saint Martin n'étaient que des personnes idéales créées par des moines artistes mais il devait savoir que c'était le cas. On peut lire ce fragment dans Mémoire d'une Société Célèbre du P. Gosier, de la Société de Jésus.

Un savant, appelé La Croze, entreprit de réfuter les opinions de Hardouin et, il semble que Hardouin fut obligé de se rétracter en 1708 à cause de cela. Mais ce n'était qu'une rétractation pour la forme car son dernier livre fut celui-ci, les Prolégomènes. Les Opera Selecta furent publiés à Amsterdam en 1709 car les Jésuites parisiens avaient mis la main sur cet ouvrage et l'avaient condamné. Ils obligèrent Hardouin à donner une rétractation en 1708.

En 1714 et 1715, l'Edition des Conciles de Hardouin, qui fut imprimée aux frais du Roi, et pour laquelle l'auteur reçut une pension, fut immédiatement interdite. Trois Docteurs de la Sorbonne auraient dit qu'elle contenait des maximes contraires aux droits de l'Eglise gallicane. Des accusations de manipulation d'écrits furent portées contre lui. C'est à propos de l'Edition des Conciles qu'on raconte cette petite histoire: on lui demanda comment une personne telle que lui, si sceptique en ce qui concerne les Conciles antérieurs à Trente, pouvait écrire leur histoire. Il répondit que « seul Dieu et lui le savaient. »

En 1723, fut publiée son édition de l'Histoire Naturelle de Pline, qui reçut un accueil formidable. Cependant, elle suscita quelques controverses en raison des opinions originales et paradoxales exprimées dans les notes.

Les Opera Varia furent publiées à Amsterdam en 1733 et mises à l'Index en 1739.

Edwin Johnson (Introduction à sa traduction des Prolégomènes de Jean Hardouin)

Hampstead,

Londres, N. W., 1894

Traduction T. L., 2012

Polydore Hochart on Tacitus' Annals and Histories (2013-09-29 11:24)

French historian Polydore Hochart (1831-1916) wrote several texts on "Antiquity" which contained revisionist views. He wrote in particular on the writings attributed to Tacitus and argued that the "Annals" and the "Histories" were

forgeries from the “Renaissance”. We will give a short summary of his main book “De l’authenticité des Annales et des Histoires de Tacite“ (1).

The humanist who is held responsible for forging the two Tacitus books is Poggio Bracciolini (ca. 1380 – ca. 1460), an ambivalent man who had a genuine admiration for Ancient Rome – he was learned – but who was also cunning, amoral and whose love of sensual pleasures demanded large sums of money. As his position as papal secretary did not bring enough money and fame to him, he created a book-copying business, thanks to which he had under his orders an army of skilled scribes whom he boasted he had himself trained. He also “specialized” in “finding” and buying “old manuscripts”, which supposedly came from monasteries located in such remote places as “the dark forests of Germany” or “small Danish islands”. The two Tacitus manuscripts have such dubious origins (supposedly, one manuscript came from the Benedictine monastery of Hersfeld). These books were sold for a large sum of money to royal families or rich prelates, when they were not rejected as fakes. Hochart has found out that many papal dignitaries (e.g. Tomaso de Sarzana who became a pope, archbishop Perotti, etc.) learned men (e.g. Filelfo, Valla, Aurispa, Guarino, Biondo Flavio, Leonardo Giustiniani, Cosimo de Cremone, egt.) and Jews (e.g. Henoch and David d’Ascoli) were involved in that lucrative business.

In the second part, Hochart explains why the two manuscripts cannot be authentic. He carefully analyses both the outer appearance of the manuscripts and their contents. We will simply mention a argument that we found interesting: Tacitus, in the Annals and Histories when he dwells so much on trivial and base facts, does not show the the solemnitas and the gravitas expected of such a Roman historian. The author, in the last part, further deconstructs the ”Annals” and the ”Histories” and argues that Poggio is in all likelihood the author.

(1) http://archive.org/details/delauthenticitd00hochgoog

T. L., 2013

Les actes subreptices et récrits **(2013-09-30 23:56)**

CHAPITRE I

ACTES SUBREPTICES ET ACTES RÉCRITS

§ 1. Des actes subreptices. — Définition. — Lettres pontificales obtenues subrepticement. — Exemples : bulle subreptice pour Jean V d'Armagnac. — Officiers de la cour romaine condamnés comme faussaires à la fin du XVe siècle. — Formules relatives aux actes subreptices dans les lettres de la Chancellerie de France.

§ 2. Actes refaits ou récrits. — Caractères des réfections d'actes. — De la critique des actes récrits et faux. — Chartes de Saint-Calais. — Actes récrits du Xe au XIe siècle. — La charte de fondation de Saint-Germain-des-Prés. — Rareté des actes récrits après le XIe siècle. — Les titres de l'ordre de Grandmont.

1. Des actes subreptices.

Il y a eu dans toutes les chancelleries, à certaines époques, des agents accessibles à la corruption, qui ont abusé de leur situation pour faire insérer par surprise dans certains documents des clauses subreptices, ou même qui ont réussi à faire authentiquer frauduleusement et à l'insu de ceux qui étaient censés les avoir faits, certains documents contraires à toutes règles ou rédigés en violation des lois. Souvent des pratiques de falsification se sont, comme on le verra, mêlées à ces fourberies. Les formalités de contrôle, que ne cessaient de multiplier les règlements de chancellerie, et les solennités dont l'apposition du sceau était partout entourée avaient pour objet de prévenir ce genre de fraudes; elles furent impuissantes cependant à l'empêcher jamais tout à fait.

La chancellerie pontificale, dispensatrice de tant de faveurs, est l'une de celles qui, malgré le luxe de précautions dont la confection des lettres apostoliques y était entourée, paraît avoir expédié le plus de documents subreptices. Il suffira d'en citer quelques exemples.

Dès le début de son pontificat, le pape Léon IX dut punir un prêtre du nom de Gibert, qui avait corrompu le chancelier de la cour romaine afin d'obtenir en faveur de son évêque, suspendu par le Saint-Siège, des lettres de réintégration[1].

1. « Furtivas litteras et apostolico sigillo signatas. » (Baronius, *Ann. eccles.*, année 1049, n° 27, d'après [illegible], *De rebus gestis sanctissimi papae Leonis.*)

Au xv[e] siècle, Jean V d'Armagnac, excommunié pour inceste, réussit à corrompre le référendaire du pape, Ambroise de Cambrai, ainsi qu'un notaire apostolique, et à obtenir par leur entremise une bulle subreptice de dispense, en vertu de laquelle il fit célébrer solennellement par son chapelain son mariage avec sa propre sœur. Poursuivi devant le Parlement de Paris, en 1457, il s'y présenta muni de lettres qu'il avait obtenues de la chancellerie royale, mais qui, déclarées subreptices, ne l'empêchèrent pas d'être condamné au bannissement, pour être, il est vrai, bientôt gracié à l'avènement de Louis XI. Quant au principal faussaire, arrêté à Rome, il réussit à s'évader, devint évêque d'Alet en 1455, puis maître des requêtes du roi Louis XI, chancelier de l'Université de Paris en 1482, et mourut comblé d'honneurs en 1491[1].

Vers le même temps un écrivain apostolique, un notaire de la chambre apostolique, un clerc du registre et le procureur de la pénitencerie furent condamnés à mort et exécutés pour des crimes analogues. Ils s'enquéraient des suppliques adressées au pape, s'abouchaient avec les solliciteurs, convenaient du prix, et faisaient ensuite expédier en bonne forme des faveurs sans conséquence et d'obtention aisée, mais dont ils avaient eu soin d'écrire une partie de la teneur avec une encre spéciale, facile à effacer. La bulle scellée, ils en faisaient disparaître cette écriture par un lavage, la remplaçaient par des dispositions nouvelles, écrites cette fois de bonne encre, modifiaient le chiffre de la taxe, et délivraient aux parties des lettres dont tous les signes d'authenticité étaient véritables et dont il était dès lors bien difficile d'établir la fausseté. Burchard, qui dans son journal raconte toute l'affaire avec sa précision habituelle, évalue à 50 ou environ le nombre des bulles ainsi falsifiées : dispenses à des moines mendiants pour recevoir des bénéfices, unions de bénéfices à des menses abbatiales, autorisation de garder sa femme à un prêtre marié du diocèse de Rouen, etc.[2].

On trouve dans les textes, jusqu'à l'époque moderne, de fréquentes mentions de documents subreptices[3]. Dans les actes des rois de France, il n'est pas rare de voir figurer depuis le xiv[e] siècle, parmi les formules finales, une clause de dérogation qui y est relative; elle est généralement conçue en ces termes : « nonobstantibus quibuscumque litteris subrepticiis impetratis in contrarium vel etiam impetrandis ».

La critique peut discerner les documents de cette espèce lorsqu'il s'y mêle des falsifications du genre de celle qui a été signalée plus haut, ou encore lorsque la fraude est évidente, mais la plupart des actes subreptices échappent nécessairement à son action, lorsque aucun témoignage

1. Mathieu d'Escouchy, *Chronique*, éd. de Beaucourt, t. II, p. 200 et suiv.; Thomas Basin, *Hist. de Charles VII et de Louis XI*, éd. Quicherat, t. II, p. 281 et suiv.; Raynaldi, *Ann. eccles.*, année 1460, n[os] 110 à 113.
2. Burchard, *Diarium*, 5 sept. 1489, éd. Thuasne, t. I, p. 365 et suiv.
3. Voy. notamment la mention qui en est faite dans l'ordonnance d'Orléans, de janvier 1560, à propos des lettres de cachet (ci-dessus, p. 782, n. 1).

extérieur ne vient l'avertir. Rien n'est plus difficile que de prouver la subreption ; les allégations des contemporains ou les décisions judiciaires n'y suffisent même pas toujours, car il n'est pas sans exemple que l'intérêt politique ou d'autres influences aient fait déclarer subreptices des actes régulièrement expédiés et parfaitement authentiques.

2. Actes récrits.

On a déjà eu l'occasion d'exposer plus haut en quoi consistent les actes récrits ou *refaits*[1]. Les reconstitutions de titres faites sans intention de fraude pour réparer les pertes des archives ont été extrêmement nombreuses, surtout pendant la première partie du moyen âge et jusqu'à la fin du XIe siècle. Bien qu'il existât des moyens légaux de renouveler les titres détruits[2], il ne semble pas que les réfections librement faites, sans intervention de l'autorité publique, et qui se donnaient l'apparence d'originaux, aient été considérées comme absolument illégitimes et soient tombées sous le coup des lois en matière de faux.

Beaucoup de ces documents, rédigés d'après d'anciennes mentions qui rapportaient une partie de la teneur des textes perdus, copiés pour le reste sur de bons modèles (formules ou actes authentiques), et à une époque assez voisine de la date des actes à reconstituer, ont été assez habilement faits pour passer pour des originaux, même à des yeux exercés, ou du moins pour se sauver par une apparence d'authenticité. La critique en est particulièrement délicate lorsque, le prétendu original ayant disparu, elle ne peut plus se prendre aux caractères extérieurs et doit s'exercer exclusivement sur les termes de la teneur.

Mais le plus souvent les bons matériaux faisaient défaut pour ces reconstitutions. Le rédacteur opérait sur des traditions anciennes plus ou moins altérées, sinon fausses ; il utilisait les renseignements que pouvaient lui fournir des sources narratives, vies de saints, annales ou chroniques ; il ne résistait pas aux suggestions de la vanité, qui le poussaient à insérer hors de propos dans ses compositions, et à y développer sans mesure des traits, qui ne se rencontrent jamais dans les actes sincères, mais qu'il jugeait avantageux à son église ou à son couvent ; le même sentiment le poussait à substituer aux formules vagues et aux réserves circonspectes en usage dans les chancelleries des affirmations catégoriques ; enfin, malgré ses préoccupations d'archaïsme, il ne manquait guère de se trahir par des anachronismes : expressions nouvelles, allusions à des institutions de son temps, formalités diplomatiques récentes, etc.

Il suit de là que, pour faire la critique de documents de cette espèce, — et cela s'applique du reste aussi bien aux actes complètement faux qu'aux actes récrits, — les moyens d'investigation les plus sûrs sont la recherche

1. Voyez plus haut, p. 12.
2. Voy. plus haut, p. 13 et suiv.

des sources et celle des anachronismes. Je laisse de côté la critique paléographique qui n'est possible que dans les cas assez rares où les prétendus originaux se sont conservés. M. Julien Havet a dit très justement : « Un trait auquel on peut reconnaître presque toujours les documents faux, c'est qu'il n'apprennent rien qu'on ne puisse aussi bien trouver ailleurs. Les faussaires, le plus souvent, n'ont pas assez d'imagination pour inventer, ils se bornent à compiler, et il suffit de soumettre leurs productions à une analyse rigoureuse pour en retrouver tous les éléments dans des textes connus d'ailleurs[1]. » Quant aux anachronismes, il est sans exemple qu'un faussaire, si instruit, si soigneux, si habile qu'on le suppose, ait pu y échapper. Presque nécessairement il lui arrivait de donner aux noms propres les formes usitées de son temps plutôt que les formes anciennes, d'ajouter aux noms de personne les titres et qualités requis par l'étiquette qu'il était habitué à observer, de faire quelque allusion aux institutions au milieu desquelles il vivait, d'employer le formulaire en usage à son époque, et surtout de mentionner des garanties ou des signes de validation dans les formes auxquelles il était accoutumé.

Sans valeur pour l'époque à laquelle ils sont attribués, de tels documents « doivent être considérés, dit J. Quicherat, comme des notices historiques plus ou moins habilement composées, à l'égard desquelles par conséquent il appartient à la critique de procéder comme elle procède à l'égard des chroniques[2]. » « Ils sont, dit-il encore, ce que seraient des chroniques composées dans les mêmes circonstances. Au lieu de les rejeter absolument comme de la fausse monnaie historique, il faut en séparer les éléments par la critique, et assigner l'emploi de chacun d'après le temps auquel il se rapporte[3]. »

Les guerres, les invasions, les incendies, la négligence, ont causé la perte de nombre de documents, de titres, de privilèges, dont la tradition, des témoignages, voire des analyses ou des mentions conservaient seuls le souvenir. Les établissements religieux d'ancienne fondation s'appliquèrent souvent à réparer les pertes de cette nature qu'ils avaient subies, soit lorsqu'un temps de tranquillité leur en laissait le loisir, soit lorsqu'un abbé soigneux entreprenait de mettre de l'ordre dans l'administration domaniale, soit plus souvent lorsqu'un procès, des revendications, des empiètements rendaient nécessaire la production de leurs titres.

L'abbaye de Saint-Calais* (*Anisola*), au diocèse du Mans, fondée, selon la tradition, au temps de Childebert Ier, avait perdu la plupart de ses anciens privilèges, à l'exception des préceptes d'immunité que lui avaient concédés Clovis III, Childebert III et Dagobert III, de deux privilèges de

---

* J. Havet, *Questions mérovingiennes*, IV. *Les Chartes de Saint-Calais*, ci-dessus, p. 707.

1. *Questions mérov.*, IV. *Les chartes de Saint-Calais*, p. 51.
2. *Critique des deux plus anciennes chartes de l'abbaye de Saint-Germain*, p. 554.
3. *Ibid.*, p. 558.

Pépin le Bref plaçant l'abbaye sous la protection royale et de trois diplômes de Charlemagne et de Louis le Pieux, lorsque l'évêque diocésain, Aldric, prétendit, vers le milieu du IXe siècle, la ranger parmi les possessions de son évêché. Pour se défendre, les religieux produisirent les titres qui leur restaient et refirent ceux qu'ils avaient perdus. A l'aide des vies de leurs premiers abbés, saint Calais et saint Siviard, composées l'une au IXe, la seconde au VIIe ou au VIIIe siècle, à l'aide d'une brève mention de Grégoire de Tours et des diplômes de Pépin le Bref, ils reconstituèrent le diplôme de fondation de Childebert Ier et trois autres actes, attribués au même Childebert, à Chilpéric Ier et à Thierry III, plaçant l'abbaye sous la protection royale. Tous ces documents nous sont parvenus dans une copie moderne du recueil, formé au IXe siècle par les moines, et grâce auquel ils purent successivement triompher de leur évêque, d'abord au concile de Bonneuil en 855, puis, en 863, devant une assemblée présidée par le roi à Verberie, et enfin, la même année, auprès du pape Nicolas Ier. Tous ces faits ont été admirablement mis en lumière par M. Julien Havet, dans une étude des chartes de l'abbaye de Saint-Calais qui demeurera un modèle de critique pénétrante et lumineuse.

On sait que les invasions du IXe siècle furent l'occasion de calamités effroyables dont les établissements ecclésiastiques furent les principales victimes. La plupart des églises de la Gaule furent alors saccagées, renversées ou livrées aux flammes, puis désertées pendant un temps par leurs moines, que les récits contemporains nous montrent errants de refuge en refuge et réduits à une condition quasi nomade. On devine ce que fut en ces conjonctures le sort des archives. Quand, au cours du Xe siècle, l'ordre se fut un peu rétabli, lorsque les religieux, réinstallés dans leurs monastères reconstruits, purent songer à remettre de l'ordre dans leurs affaires, ils s'occupèrent à reconstituer leurs chartriers et à en combler les lacunes. C'était la première précaution à prendre pour étayer de titres la propriété des biens qui leur restaient, pour se mettre en mesure de revendiquer ceux dont les désordres de l'époque précédente et l'abandon où ils les avaient laissés avaient favorisé l'usurpation, pour maintenir les droits, les prérogatives, les privilèges dont ils voulaient continuer à jouir, pour se défendre enfin contre les convoitises des seigneurs féodaux. Un grand nombre d'actes soi-disant mérovingiens ou carolingiens furent refaits dans ces conditions du Xe au XIe siècle.

Il faut citer parmi les plus célèbres un prétendu diplôme de Childebert Ier, de 558, qui a longtemps passé pour l'acte original de la fondation de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, et dont Jules Quicherat a montré l'origine par une discussion critique admirablement conduite et qui ne laisse subsister aucun doute dans l'esprit du lecteur*. Deux fois

* J. Quicherat, *Critique des deux plus anciennes chartes de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés*, dans *Bibl. de l'École des Chartes*, 6e série, t. I (1864-1865), pp. 513-555.

saccagée par les Normands au IXe siècle, l'abbaye avait perdu son titre fondamental et ne possédait plus sur les circonstances de sa fondation que des traditions douteuses que recueillit à la fin du même siècle un religieux du nom de Gislemar pour écrire une vie de saint Droctovée, le premier abbé. Ce fut cette vie qui servit de modèle au moine qui entreprit de reconstituer le diplôme du roi Childebert.

Les documents mérovingiens de cette espèce sont nombreux. Ceux de l'époque carolingienne n'ont pas échappé davantage à ce travail de réfection; mais comme du IXe au XIe siècle le style diplomatique, les institutions et les usages avaient subi des modifications moins profondes, comme les bons modèles à imiter se trouvaient en plus grand nombre à la portée des faussaires, il est souvent plus difficile de les démasquer.

Le XIe siècle n'est pas le dernier où l'on ait procédé ainsi à des reconstitutions de titres perdus; néanmoins, les exemples postérieurs sont beaucoup plus rares. D'une part, en effet, la perte ou la destruction de titres ne furent plus, après le bouleversement général causé par les invasions normandes, que des accidents isolés, et d'autre part la notion juridique longtemps assez indécise de l'authenticité des actes se précisa, comme on l'a vu plus haut, au cours du XIIe siècle. Cependant, au XIIIe siècle encore, les religieux de l'ordre de Grandmont, qui s'étaient montrés jusqu'alors fort peu soucieux de la conservation de leurs titres de fondation et de dotation, n'employèrent pas un autre moyen pour réparer, fort maladroitement du reste, les pertes de leurs chartriers*.

* L. Delisle. *Examen de treize chartes de l'ordre de Grammont*, dans *Mémoires de la Soc. des antiquaires de Normandie*, t. XX (1854).

A. Giry, Manuel de Diplomatique, Librairie Félix Alcan, 1925

1.2 October

The falsified archives of the monastic Order of Grandmont (2013-10-01 20:01)

The monastic Order of Grandmont, which is said to have reached its zenith in the eleventh and twelfth centuries with dozens of monasteries being built mostly in France, has a very obscure history as a large part of its charters and diplomas were entirely falsified.

We will briefly analyze the nature and the extent of these falsifications in order to illustrate that, to the monks, a lie was encouraged as long as it was a pious one. We will base ourselves on the study written by M. L. Delisle, "Examen de treize chartes de l'Ordre de Grammont", published in "Mémoire de la Société des antiquaires de Normandie" (Volume XX), 1853 (1).

The clues indicating a falsification are numerous in the Order's charters: a general style which does not fit the period, unusual address forms, a wrong date or an unusual date format, anachronism, an inadequate seal, bizarre or extravagant dispositions, prolixity, a lack of relevant legal terms, etc. Each of the thirteen charters and diplomas examined by Delisle contains one or several of these clues.

The falsifiers aimed at two things when they created the documents.

Firstly, to give to their Order glorious founders and patrons. It is no fewer than two popes – Gregory VII and Adrian IV – and three kings – Henry II, Richard the Lionheart and Saint Louis – who either would have allowed, blessed the creation of the Order or favoured it in one way or another. It is noteworthy that the falsifying monks liked to call themselves "les Bons Hommes" (the Good Men) in their fraudulent documents.

Secondly, to obtain undue benefits such as land, various incomes, tax exemption, military protection, the ability to dispense justice, etc. For example, in an extravagant way, they make Richard the Lionheart say the following: "If one of my heirs or successors would dare to act against the privileges of the Grandmont's monks, I will disinherit him as an ingrate and I will name as my heir and successor the King of France, provided that he be the defender, protector and auxiliary of the Order of Grandmont's Good Men."

However, as coarse the falsified charters were, they were confirmed by several French and English Kings, despite the probable fact that some sort of trial was launched by pope Alexander IV against the Grandmont's monks, who had gained the reputation of being falsifiers. We say "probable" because it led to nowhere and the monks kept falsifying documents afterwards.

Delisle says that it is probable that the falsifications were carried out during the thirteenth century, which is only a probability given the extent to which this historical period is falsified.

Moreover, it is interesting to note that several of the falsified Grandmont charters were reported as being authentic by the two Benedictine authors of "Nouveau Traité de Diplomatique", a much-acclaimed book published in the eighteenth century. It shall not be forgotten that the supposed founder of the Order of Grandmont, Etienne de Thiers, would have closely followed the rule of Saint Benedict.

(1) http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k34966z.image

T. L., 2013

Un diplôme faux de Pépin le Bref pour le monastère de Notre-Dame de la Règle dans le Limousin **(2013-10-02 13:31)**

LE

DIPLÔME FAUX DE PÉPIN LE BREF

POUR NOTRE-DAME DE LA RÈGLE

EN LIMOUSIN.

Le monastère de femmes de La Règle, qui prétendait faire remonter sa naissance jusqu'à l'époque lointaine de la mission de saint Martial et avoir eu cet apôtre du Limousin pour fondateur, posséda dans ses archives un diplôme non scellé, qui, tout en attestant cette illustre origine, donnait à la maison des moniales pour second fondateur un roi du nom de Pépin. Celui-ci, que pour sa piété on avait surnommé Pépin le Pieux, avait, au cours de la guerre contre le rebelle Gauferius, détruit de fond en comble la ville de Limoges et dévasté par le fer et par le feu un grand nombre de monastères et d'églises, en particulier cette église de Notre-Dame de La Règle, dans laquelle Jésus était apparu au saint fondateur en prières et lui avait prédit sa mort toute prochaine. Pour réparer ce désastre, il affectait à la reconstruction de l'église et à l'entretien des nonnes des biens pris sur le domaine royal et sur la mense de l'abbesse Guntrada et situés dans les vallées de la Gartempe, de la Benaize, de l'Anglin et de la Creuse; il en concédait la pleine propriété aux moniales. Enfin, il plaçait cette donation sous sa mainbour et sous celle de ses successeurs, édictait contre les infracteurs une amende de dix livres d'or, les menaçait de la colère de Dieu et de la Vierge Marie et leur souhaitait de partager en enfer le sort du traître Judas. L'acte était donné le 28 juin, au palais de « Joenciacus », dans la 25e année du règne, dans la seconde année de l'indiction et en l'an 837 de l'incarnation; souscrit par le très glorieux empereur auguste Pépin et par les grands

Emeno, Theofredus et Landericus; reconnu par le clerc Umbertus.

Ce diplôme a été récemment réédité dans les *Monumenta Germaniae historica*, d'après l'édition incomplète que Bonaventure de Saint-Amable en avait donnée au XVII[e] siècle : trois copies, inconnues du dernier éditeur, nous ont livré l'acte intégralement et fourni, avec la date et les souscriptions, des raisons nouvelles de ranger ce document parmi les faux.

La fausseté de ce titre de donation est évidente. Ce n'est pas là un acte sorti d'une chancellerie royale; et, comme le dernier éditeur E. Mühlbacher l'a dit, c'est un faux forgé sans modèle authentique, dont l'auteur a fait des emprunts au formulaire des chartes privées. Mühlbacher a également déclaré que le faussaire travaillait probablement au XII[e] siècle et il s'est servi des arguments suivants : le monastère de femmes de Notre-Dame serait mentionné dans la *Vita Hludovici Pii* de l'Anonyme, si l'on en croit l'un des manuscrits de cet ouvrage[1], avec son nom moderne de La Règle qui est aussi consigné dans notre diplôme; mais, en réalité, l'addition « de Regula » après les mots « monasterium puellare S. Mariæ » dans l'œuvre de l'Anonyme est une interpolation tardive. Au surplus, l'auteur de la plus ancienne *Vita sancti Martialis* qui écrit au IX[e] siècle[2] ne sait rien encore de la vision mentionnée dans la charte; cette vision apparaît pour la première fois dans la *Vita sancti Martialis* du pseudo-Aurelianus[3] qui est de basse époque. — Toutefois, comme Mgr Duchesne croit l'œuvre fabuleuse d'Aurelianus du début du XI[e] siècle et est tenté d'en attribuer la paternité à Adémar de Chabannes[4], nous pourrions être portés à avancer la date de la fabrication de notre diplôme jusque dans le XI[e] siècle; mais il vaut mieux, à notre avis, nous en tenir à l'opinion du diploma-

1. *Vita Hludovici*, c. 19, éd. Pertz, *Monumenta Germaniae historica*, *Scriptores*, t. II, p. 617.

2. Bellet, *la Prose rythmée et la critique hagiographique* (Paris, 1899, in-8°), p. 43 et suiv.

3. *Vita sancti Martialis* : « Decimo quinto die veniam ad te, charissime »; éd. Surius, *De probatis sanctorum vitis* (Colonia Agrippinensis, 1618), jun. t. II, col. 373; éd. Birch de Gray, *The life of St. Martial by Aurelianus* (London, 1877, in-8°), p. 6.

4. Duchesne, *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, t. II (Paris, 1899, in-8°), p. 104-110. Cf. *Annales du Midi*, 1892 p. 289-330.

tiste allemand : nous allons voir tout à l'heure que le faussaire a utilisé le *Chronicon* d'Adémar de Chabannes, tel que cet ouvrage nous est parvenu dans le manuscrit *C* de l'édition de Jules Chavanon. Ce manuscrit (Bibl. nat., lat. 5926) contient une édition interpolée de la chronique, et les interpolations datent vraisemblablement de la première moitié du XIIe siècle[1]. D'autre part, le faux ne peut être postérieur à 1264, puisque le 2 mars de cette année la teneur de l'acte était transcrite dans le vidimus de Guy, préchantre de Limoges.

Si nous nous en tenions aux données chronologiques qui nous sont fournies par notre diplôme, nous pourrions croire que le faussaire avait voulu nous donner un acte de Pépin Ier d'Aquitaine. Mais, en 837, nous ne trouvons aucun fait historique auquel puisse se rapporter la destruction de Limoges, et la date est incohérente : non seulement l'année de l'incarnation 837 est la quinzième de l'indiction (et non la deuxième), mais encore la 25e année du règne de Pépin Ier tomberait le 2 mars en 839, qui a bien 2 comme chiffre d'indiction, et, à cette dernière date, ce prince était mort depuis le 13 décembre précédent. Nous sommes, en fait, en présence d'une de ces dates fantaisistes qu'il serait vain de tenter d'identifier. Il n'est pas douteux, en effet, que le faussaire eut l'intention de fabriquer un diplôme de Pépin le Bref, comme l'avaient supposé Bonaventure de Saint-Amable et dom René du Cher, l'auteur de la copie que nous signalons plus loin sous la lettre *D*, et comme l'admirent, sur la foi du premier, l'abbé de Foy et E. Mühlbacher. Cela ressort des deux observations suivantes; en un endroit de l'acte, le roi est censé

1. La question des manuscrits de cette chronique a donné lieu dans ces dernières années à quelques controverses. Cf. A. Molinier, *les Sources de l'histoire de France*, n° 958 (t. II, p. 3 et suiv.). Voir les travaux parus postérieurement à la publication de ce répertoire : F. Lot, *Études sur le règne de Hugues Capet*, p. 355 et suiv. — L. Halphen, *Une rédaction ignorée de la Chronique d'Adémar de Chabannes*, dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*, t. LXVI (1905), p. 655-660. — J. de La Martinière, *Saint-Cybard* (Paris, 1908, in-8°), p. 186-264. Il résulte de ces controverses que la rédaction *C*, la plus récente, est du XIIe siècle. Nous pouvons ajouter aux arguments fournis en faveur de cette opinion celui-ci : le manuscrit *C* contient une interpolation relative à la fondation et à la consécration miraculeuse de Figeac (*Chronicon*, I, 57; éd. Chavanon, p. 58, note) qui ne peut être antérieure à 1095, comme l'établit l'histoire du différend qui divisa les monastères de Figeac et de Conques.

dire : « Ego Pipinus rex de pietate cognomen habens pius... » Notre faussaire nous montre ainsi qu'il a connu la *Chronique* d'Adémar de Chabannes, le plus ancien texte où Pépin le Bref est appelé Pipinus Pius[1]. C'est, sans doute, à cette même source qu'il emprunta l'idée du passage où le roi déplore que la ville de Limoges, avec tant de monastères et d'églises, ait été incendiée pour le venger du rebelle Gauferius : il y a là évidemment une allusion à la guerre de Pépin le Bref contre Waïfre, telle que la rapporte Adémar d'après la continuation des chroniques du pseudo-Frédégaire : « Et propter iram Waiferii ducis decertando supradictam provinciam usque Lemovicas, et quia non eum susceperunt Lemovicenses in pace, fortiter expugnans cepit ipsam civitatem et muros ejus destruxit[2]. » Mais le faussaire était brouillé avec la chronologie, dont il paraît faire peu de cas, comme nous l'allons voir : il donne vingt-cinq années de règne à un prince qui n'a pas régné dix-sept années pleines, à moins qu'il n'ait pris pour point de départ de son calcul la mort de Charles-Martel, c'est-à-dire le 22 octobre 741 ; dans ce dernier cas, la 25e année du gouvernement de Pépin correspondrait à 766, qui est la quatrième année de l'indiction et qui n'est pas celle de la prise de Limoges : ce dernier événement est de l'année 762. Encore, en faisant cette hypothèse, ne tenons-nous pas compte de l'année de l'incarnation dont le quantième pourrait être, à l'extrême rigueur, le résultat d'une interprétation erronée de l'auteur du vidimus, comme le nom du rebelle Gauferius est une cacographie pour Gaiferius due soit au faussaire, soit au copiste du XIIIe siècle, si nous n'avions un motif de craindre que le faussaire n'eût voulu se moquer du monde : notre homme est allé prendre dans un autre livre de la *Chronique* d'Adémar, selon la rédaction interpolée du ms. lat. 5926[3], quelques éléments de son eschatocole. Au chapitre 16 du livre III, nous trouvons réunis les noms de deux des souscripteurs, Emenon qui était encore en 837 comte de Poitou[4] et Landri qui

1. *Ademari Chronicon*, I, 55-57, et II, 1 ; éd. Jules Chavanon (Paris, 1897, in-8°. *Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire*), p. 56-58 et p. 68-69.

2. *Ademari Chronicon*, I, 58 ; p. 60.

3. *Ibid.*, p. 131, note y, et p. 132, note e.

4. A. Richard, *Histoire des comtes de Poitou* (Paris, 1903, in-8°), p. 13.

devint comte de Saintes en 839, le nom de lieu aussi « in palatio Jogentiaco » qui n'apparaît dans toute la chronique qu'en ce passage et dont la forme cacographique pour « Jocundiaco » doit bien être la source de notre « in palatio Joenciaco » du diplôme[1], et enfin des données chronologiques qui ont pu inciter le faussaire à adopter la date de 837 ; il y a même dans ce passage de la chronique une date exprimée par la notation des calendes de juillet comme le quantième du mois dans notre document.

Nous devons continuer à considérer le faux diplôme comme un acte supposé de Pépin le Bref, puisque l'intention du faussaire ne paraît pas douteuse d'avoir voulu forger un acte de « Pépin le Pieux » ; mais il était bon de reprendre l'examen du diplôme en se servant des données des trois copies jusqu'à présent inutilisées et surtout de rééditer le texte.

Léon Levillain.

837, 28 juin. — Joenciacus (le Palais ?).

Le roi Pépin le Pieux attribue des biens du domaine royal et de la mense abbatiale au monastère de femmes de La Règle, fondé sur les bords de la Vienne par saint Martial, pour la reconstruction de l'église qui avait été incendiée au cours des guerres contre le rebelle Gauferius et pour les besoins des nonnes, place cette donation sous sa mainbour et sous celle de ses successeurs, frappe les infracteurs de cet acte d'une lourde amende et les menace de châtiments éternels.

A. Original perdu.

B. Copie du XVIIe siècle pour Gaignières, Bibliothèque nationale, ms. lat. 17116, fol. 142, d'après le vidimus de Guy, préchantre de Limoges et de l'official, donné le 2 mars 1264 (n. st.) ; et collationnée[2].

1. Jocundiacus est aujourd'hui Le Palais, cant. et arr. de Limoges, Haute-Vienne.

2. « Universis presentes (presentes, *D*) litteras inspecturis Guido (Guydo, *D*), precentor Lemovicensis, et officialis curiae (curie, *C*) Lemovicensis, aeternam in Domino salutem. Sequentem chartulam (cartulam, *D*) foelicis recordationis Domini Pipini quondam regis imperatoris augusti cum signis consimilibus et

Léon Levillain, Bibliothèque de l'école des chartes (Tome 75), 1914

The True History of the Bible (2013-10-02 16:38)

The title of this paper implies that the true story of the Bible has not yet been told to the world. A story, or rather a series of stories, has long been published by various bodies of clergy, Mohammedan, Jewish, and Christian, respecting a system of literature which is alleged to have been "revealed" to favoured persons, to have "come down from heaven", and the like. It is time to treat all such expressions as mere ecclesiastical figures of speech. It is the same class of men who have denounced the exertion of reason upon the question of an alleged sacred literature; and it is time to restore to words their just and proper meaning, and to say that the reviled Rationalist has the only true method of study, and that the only orthodoxy we should aspire to is the habit of thinking rightly about books and authors, and the mode in which writings of any kind have been composed and handed down to us from distant times.

So great is the haze and mystery that have been drawn over the subject, there are still writers of the greatest ability in many directions who, like Mr. Gladstone, find it difficult to fix their minds upon the simple fact that the Biblical treatises were written, with ordinary implements, in ordinary libraries or writing-rooms, and in certain cities which can be discovered on the map of Europe ; that, although the thoughts of independent men of genius may have been embodied in them, the arrangement and editing of the books most certainly imply the existence of combinations and collaborations of Churchmen who were necessitated by their position to conceal their proceedings from the knowledge of the world.

Wherever it was that the various priesthoods in West or East undertook to tell the vulgar how and when the world had been created, and to trace the course of events since that first beginning, they undertook an impossible task, as every enlightened person must now acknowledge. Creation is a figure of speech ; the event is merely in. the dream-life of the mind ; and, therefore, the attempt to deduce the actual state of the world from something that never was enacted is a failure at its very inception. To dismiss this a priori construction and this deductive dream, and to inquire at what epoch the literary confederations conceived and proceeded to execute this system of poetry that we call the Bible, is the simple problem of the modern critical student.

I have arrived, after long, and I hope sufficiently comprehensive, consideration of the evidence, at a position to which I believe no just objection can be taken. It is this, that all our knowledge of the past culture of the world can be attained only through an examination of the state of literary documents at the epoch called the Revival of Letters. Any alleged ancient documents have come down to us through the hands of the literary men of that time. They knew essentially all that was to be known of the matter ; what they did not know they I could not hand down ; but they could and did hand down to us a mass of inventions and frauds by which our intelligence and conscience have ever since been darkened. The phenomena of the Revival of Letters are the phenomena more properly of the Beginning of Letters for modern Europe as distinct from the old Roman time; and when those phenomena are better understood, it will be found that we must erect in imagination a dark barrier and wall beyond that Age of Publication, commonly called the "sixteenth century", to remind us that there had elapsed some indefinite period of barbarism and prostration of all literary culture following on the decay of

the old Roman system. To express in a word the fact which is always so unpleasant to contemplate, and is therefore so often cheated of its force by the self-deluding action of the spectator's mind, you cannot possibly, from any extant sources, give any exact account of the state of Moslem, Jewish, or Christian letters at the epoch when our first Tudor prince came to the throne. The opinion has, indeed, been assented to, like many opinions which have been forced upon us by irresistible tyrannies, that a great body of literature had come through the ecclesiastical channels. But the opinion has never been held, in the sense in which a judge is said to hold an opinion, after an attentive consideration of the evidence, both favourable and adverse, as a whole. I say, without the smallest hesitation, that the knowledge of the Bible, in any form of it, was not being revived in Europe; it was absolutely beginning something like four hundred years ago. And that is now to us an epoch of extremely ancient history !

Has the evidence to be found in "The Advancement of Learnins"; and in "The Life of Henry VII.", both ascribed to Francis Bacon, ever been really mastered and understood by our historians ? I think not. If Bacon viewed the time of the first Tudor as "ancient"; if he found the light, as he says, so "dim" by which to trace his portrait; if, in point of fact, he has not been able to add a particle of genuine information about that prince to the pages of previous writers,

Bacon could certainly not ascend beyond that dim and distant epoch, nor, therefore, can we. I insist with great firmness upon this negative position, because, painful as the shock of its recognition must at first be to the prejudices of education and habit, it will be presently felt that the erection of that terminus a quo means an enormous saving of brain-waste and life-waste among students and teachers, and a corresponding gain to the science which is the light of our lives. Is it not time to reverse the ordinary method of studying any human development ? Should we not now, warned by our experience in illusions, trace the stream from its lowest point up towards the source, instead of tracing its course downward from a beginning which has proved imaginary and Utopian ? The immense circulation of the English versions, authorised and revised, of the Bible, is one of the great literary facts of our age. Would it not be well to inquire how long the books have really been in the hands of a reading public, as distinguished from a listening public, in the Churches; and of what extent has that public been ? It will then be understood how readers dwindle the further we recede from the present time, until we reach some faint beginning in the time of Henry VIII. The question, then, respecting the Hebrew and the Latin-Greek texts resolves itself into the general questions of the Revival of Letters, and admits, as I believe, of an approximate solution, satisfactory to the demands of science.

I cannot, within the limits of a brief paper, traverse the whole of this period; but may hope, by means of a few suggestive hints, to point out that the published or vulgar story of the Bible is far from being a true story, and that the true story may, in great part, be con-jecturally made out from the statements of those who must have been in the secret of the translation.

Let us go back to the year 1769, which is the date assigned to a corrected and revised Bible by Dr. Blayney, under the direction of the Vice-Chancellor and delegates of the University of Oxford. This has been regarded as the standard edition, down to the time of the present revision of "King James's Bible". I suppose there can be but a comparatively small number of copies of this 1769 Bible extant; and, on general grounds, the state of literature and of general culture of the time will hardly allow us to suppose that there was much reading of the Bible even among professional students of literature.

When we move up to the year 1753 David Hume is writing his History of England, beginning at the reign of James I. Though he gives a brief account of the Hampton Court Conference, he says not a word about any proposal there made for a new translation of the Bible.

I know not how to account for his silence, as he had Fuller's "Church History" before him ; and still less can I explain why, in his sketch of the literature of the reign, he should entirely ignore "King James's Bible", while he devotes a

passage to the works ascribed to that monarch's own authorship.

Hume says that every science, as well as polite literature, must be considered as in their infancy during that reign. He thinks there is a tendency to overrate the greatness of Shakespeare's genius; that English prose was inferior to English poetry, "writ in little regard to the rules of grammar, with a total disregard to the elegance and harmony of the period ; stuffed with Latin citations and sentences, it imitated those inversions which are entirely contrary to the idiom of the English". Still not a word of the English Bible, which most people consider to be the most important book of the reign, and a great monument of the resources and the beauty of our native language.

What can we infer but that in Hume's time the Authorised Version" had not acquired that rank in the estimation of men of the highest taste which we have imagined was from the first secured to it; and that the superstitious idolatry of the books which has been so prevalent must be a comparatively modern result of the efforts of the ecclesiastical bodies? It was in 1753 that young Edward Gibbon was converted to Rome by the reading of Jesuit writings. He was a voracious reader; yet he gives few symptoms of having read the Bible closely. Has it ever been accounted for that in his celebrated discussion of the origin and progress of Christianity he ignored the New Testament, and buried himself in the writings of the alleged "Fathers of the Church" ?

When we move up to the year 1736 we find Bishop Butler publishing a work against the opinion of "many persons" who thought that "Christianity was"not so much as a subject of inquiry, but that it had been at length discovered to be fictitious". At that time the intellec-tual and reading class must have been very small indeed; and the admission of the befogged Bishop, who has probably written the most obscurant and sophistical apologetic work ever penned (greatly admired because not understood), seems again to point to a state of intelligence inconsistent with any slavish

superstition about the Bible. It was near that time that Mr. Lewis, Vicar of Minster, was writing the first special treatise on ”The Translation of the Bible”, and that Mr. Peck, the clerical antiquary, was unearthing some curious particulars in reference to ”King James's Translators”. Now, the earlier decades of the last century are illustrated by the name of one of the greatest critics in England or the world, Richard Bentley. He was well aware that the Latin and Greek MSS, which had hitherto been used, were not more than two hundred years old; but there were impostors who would have persuaded him that others had been brought to light of an age of no less than one thousand years. Did Bentley digest this fable ? I much doubt it ; at all events, it is a pleasure to reflect that his great fame has not been darkened by complicity with the fraud : and it is, in my opinion, a reasonable conjecture that he abandoned the task of editing the New Testament because the fraud could not escape his lynx-eyed scrutiny, and his conscience would not allow him to foist it upon the public. His silence is much to be regretted, because, if there ever was a scholar who could have assisted Hardouin in his exposure of the falsehood relating to the Septuagint and other matters, it was our acute countryman. Unhappily, in his : case, as in that of Hardouin, a fine Biblical critic was spoiled by the corrupting influence of the priesthood.

Conyers Middleton is supposed to have deterred Bentley from his task by his bitter attacks; and there can be no question that the details of this controversy contain evidence of the most decisive kind against the antiquity of any of Bentley's few and recently-discovered MSS. Equally important is the contemptuous dismissal by Middleton, who was Cambridge librarian, and intimate with leading Continental scholars, as a ”pious invention”, of the opinion that men who were guilty of false statements, of false and trifling arguments like the Evangelists, could be inspired or specially commissioned by God. He quotes from Erasmus the saying of Cardinal Hugo, that the story of the two thieves at the Crucifixion was a lie, or such an one as a man might write ”in his cups”. Have these matters fallen into convenient oblivion ?

To return to the English version. The knowledge of its real history was confined to a small number of Oxford and Cambridge clergymen. We are told that corrections had been made in 1711. The year 1683 seems to date a first correction of the alleged Bible of King James ; and I now come to ask the question when the first full and circumstantial account of that translation was given to the world? It is to be found in the tenth book of Fuller's ”Church History”, the first edition of which bears date 1655-6. Here the long list of forty-seven names of translators is set forth, not one of whom was probably living at the time. The whole question of the truth of the tale must turn upon the genuineness of the passage in Fuller, who is certainly a very interesting writer, though not a very trustworthy reporter, and who has been accused, not without some reason, of desiring to turn Church history into drollery and romance.

Still retracing our steps, the first date at which the alleged transla-tion is mentioned is 1641, in Baker's ”Chronicle”, first edition ; at the interval, therefore, of a whole generation after the stated time of publication. This ”Chronicle” was the most popular book of English history, and is said to have lain on every squire's hall table. The absurdities of which the book is full shows in what a weak condition of mind must have been that of any small reading public for whom the work was

designed.

A few paragraphs have been devoted to the affairs of the Church in the reign of King James. We are told that, at the Hampton Court Conference, 1604, Dr. Reynolds, the foreman of the Puritan party, moved that there might be a new translation of the Bible, because the present translations were corrupt, and not answerable to the truth of the original. One example only in Psalms cv. 28 is given. ”It was agreed”, says the ”Chronicle”, ”that a new translation should be made, and, accordingly, soon after was performed by the most learned divines of the kingdom, and is that which is now used”. That is all. A very meagre and unsatisfactory account in every particular, to say the least: but the evidence requires us to go further, and to decide that, if there be some germ of truth in the statement that the project of transla-tion originated at the Conference, the whole of the details to be found in Fuller and in Peck must be regarded as sheer inventions, there not being any sufficient body of proof that anyone of the forty-seven scholars on the list took the part assigned to him in this work.

We may test the question by reference to the case of the alleged translator, of whom the most circumstantial account has been given-Mr. Bois, Rector of Boxworth, in Cambridgeshire. The ”Life” of him in Peck is put down to the pen of a

Dr. Walker, and is mostly a silly production, characterised by that fulsomeness so disgusting in most biographies. We are invited to believe, for example, that when at Cambridge this prodigious student entered the library at four in the morning, and continued reading without intermission until ten o'clock at night; that soon after marriage he sold all his books to pay his debts; that, when appointed translator, he toiled from Monday to Saturday during the two years occupied by the work, receiving only his commons in reward ; that he was appointed one of the six final revisers, whose work extended over nine months; that they met in Stationers' Hall, London, and each received thirty shillings a week during that time.

We consult "The Records of the Stationers' Company" (edited by Professor Edward Arber), only to find very meagre entries about any books at all of the period, and not a solitary word about this great enterprise of translating the Bible. Mr. Arber refers to some important pamphlets, from the tenor of which it may readily be inferred that the book, destined to be known at a late epoch as the Authorised Version, was in all probability composed in secret, gradually and cautiously advertised and brought to light, and that the evidences of its true origin have been carefully effaced. With regard to Fuller, assuming for a moment that the Church history was mainly the composition of the wag who passes under that name, it is obvious that he could not have executed the work without the assistance of a large number of clerical collaborators and conspirators. His looseness in the matter of dates, or his inventiveness, has been urged against Fuller; not that he was worse in this respect than others. It is quite possible that one sees in him a man who was obliged to utter, or to repeat in the interests of his profession, many a deliberate falsehood, which he regarded with contempt, and that he found relief in the indulgence of those sallies of _ wit which denote the keenness of a penetrating mind.

If my readers will now peruse the dedication to King James, and the preface of the translators to the reader, they will find these documents to be doubly condemned, both by their own evidence and by the fables in support of them. These documents are anonymous; no clergyman has dared to set his name to them; and the statement that Dr. M. Smith, afterwards Bishop of Gloucester, wrote the preface is a bare statement, and no more. The preface is a vague, rambling rigmarole, which could not be understood by any but the most learned clergy ; and contains no single exact or trustworthy statement from beginning to end. A series of falsehoods told by the Benedictine monks, under the name of "St. Hierome" (Jerome), is here repeated, not one of which is older than the sixteenth century; and they are followed by fresh Anglican falsehoods. It is pretended, for example, that "John Trevisa" translated the Bible in the reign of Richard II ; yet, strange to say, neither Wiclif nor Tyndale is named ! They say, however, that many English Bibles are extant in MS., "translated, as it is very probable", in the days of Richard II.

But the truth peeps out as usual, because of the anxiety to hide it. "To have the Scriptures in the mother tongue is not a quaint conceit lately taken up by the Lord Cromwell in England", etc. They would have us believe it goes back to the conversion of the nations and the Seventy Interpreters under Ptolemy Philadelphus! They show themselves to be timidly trembling at the talk that is going on. "Has the Church been deceived all this while ?" men are saying. "Was the translation good before ? Why do they now mend it"? and so on.

The preface alludes further, in the same vague way, to translations "in King Henry's time or King Edward's [if there were any translation or correction of a translation in his time], or Queen Elizabeth's, of ever renowned memory". When they come to King James they briefly tell what they call "the very historical truth" that the Puritans' complaints about false translations "in the communion book" led his Majesty to give the order for the new translation. No details whatever of the persons appointed, or of the time occupied, are given. How can such phenomena be possibly explained except on the hypothesis that the real translators—nay, the Church itself—dared not face the public openly, and therefore disguised themselves as King James's men, and pretended that the work had been published a generation before their time ?

I may sum up by saying that the published story of the Authorised Version is not true, and that the analysis of it leads to discoveries which must in time change the opinion of the educated world entirely as to the origin and development of the Biblical writings in any language.

The preface, though false, is not skilful in falsehood. Consequently, it can be taken good advantage of for the purpose of groping your way upwards through the dubious sixteenth-century stories till you arrive at Erasmus and the alleged

Complutensian editors. It is one of the most monstrous illusions besetting this subject that men should admit the monkish fable that "St. Jerome" flourished more than one thousand years before Erasmus. Bishop Westcott says of that ideal saint "He writes like a sixteenth-century scholar". Certainly ! because he—that is to say, the literary monks of the Order of St. Benedict who invented him—are writers of that age and contemporaries of Erasmus.

During the last two hundred years the Bible can only have very slowly been insinuated into general knowledge, and has only become a popular book with the growth of nonconformity during the present age, and the efforts of the Bible Society. In a word, the true story of the Bible is not that of a collection of books which had a divine or mysterious beginning in any proper sense of the word, but of a collection of books which had a human origin and a human final cause, and which could not, consistently with the pretensions of the writers and translators, and of the hierarchies at their back, be honestly advertised, published, or explained to the world. Is it not a remarkable fact that, from the first publication of the Hebrew books among the Jews themselves, down to the beginning of the present revision, there is no record whatever of any general sensation created by a new apparition of the Bible ? Like the fabled temple, the "noiseless fabric" of the great system of texts and commentaries has grown up from generation to generation, till our libraries, in their mere infancy, three hundred years ago, have become bloated, corpulent, unwieldy, and flatulent; and we suffer miserably from the intellectual diseases which have been brought on by a surfeit of false learning.

Will a sudden crash as of some great collapse be heard, and a swift sensation as of loss which is a gain pass round the world, and men find their way back through the ruins and the dust to the light of truth as their only salvation ? Or will some great effort yet be made to prop and save the decaying structure? Time will show. Meantime let every truth-lover do his part in the case of honest letters, a cause so shamefully betrayed by the iniquities of past generations of scribes.

Edwin Johnson, The Agnostic Annual, 1894

Doutes sur l'âge du Dante (2013-10-04 02:09)

Quand on dit le Dante ou le Tasse, on entend ordinairement le poème et l'on ne désigne qu'indirectement celui qui est en l'est auteur. Il s'agit ici néanmoins de l'âge du poème, et de celui du poète. L'opinion commune et véritable est que Dante est mort à Ravenne en 1321. L'auteur le plus sûr qui nous l'apprenne, c'est Raphaël Volaterranus, dans son Anthropologie, livre XXI, page 638, où il le fait naître en 1265, et lui donne quarante-six ans de vie. Il l'a su par la tradition des savants du pays ou par quelque autre monument plus authentique que le témoignage de Jean Villani, ou d'autres qui l'ont suivi.

C'est cette tradition qui a déterminé le poète, s'il est autre que Dante lui-même, à ne mettre dans la descendance de Hugues Capet que des Philippes et des Louis. Car Charles-le-Bel, qui est le premier du nom dans la troisième race, commença à régner en 1322, dès le second jour de janvier. Le poète eût dû joindre des Charles, Carli, aux Philippes et aux Louis, s'il eût vu ce règne, qui ne fut que de six ans.

Mais si le poète n'a point vu ce règne, du moins en partie ; d'où vient qu'au XXème chant du Purgatoire, il met au nombre des saints Thomas d'Aquin, dont la bulle de canonisation est datée de 1323 ?

Et s'il n'a pas vu le règne entier de Charles-le-Bel, comment a-t-il pu, au XXVIIème chant du Paradis, prédire l'entrée de Louis de Bavière à Rome, pour y créer l'antipape Pierre de Corberia, en 1328, la première année de Philippe de Valois ? Dante était-il prophète ?

C'est où il répand des injures atroces contre le Saint-Siège, qui ressentent fort de l'école de Wiclef. Car il y fait dire à Saint Pierre, que hors les seize premiers de ses successeurs jusqu'à saint Urbain, l'orgueil et l'avarice des autre le fait gémir, mais principalement les extorsions des papes français. Voici le portrait calomnieux qu'il en fait, et que je ne rapporterais pas, s'il n'était expédient, comme on le verra dans la suite, de faire voir le caractère d'un poème qu'on vante trop, et celui d'un poète qu'on ne connaît pas assez.

In vesta di pastor lupi rapaci

Si veggion di quassu per tutti i paschi :

O difesa di Dio, perchè pur giaci !

Del sangue nostro Caorsini e Guaschi

S'apparecchian di bere : o buon principio,

A che vil fine convien che tu caschi !

Ma l'alta providenza, che con Scipio

Difese a Roma la gloria del mondo,

Soccorra tosto, si com' io concipio.

E tu, figliuol, che per lo mortal pondo

Ancor giu tornerai, apri la bocca,

E non asconder quel ch' io non ascondo.

Le pape cahorsin, dont il parle, est Jean XXII, natif de Cahors : le Gascon est Clément V, son prédécesseur, né dans le diocèse de Bordeaux. Le poète fait donc prédire par saint Pierre, qui lui ordonne de rendre sa prédiction publique, que la providence, par le bras d'un second Scipion, secourra bientôt Rome, et lui rendra, comme le premier le fit autrefois, l'avantage d'être la plus glorieuse ville du monde, y mettant le pape et la papauté, et la retirant d'Avignon. Si le poète n'est pas prophète, il n'a pu faire parler ainsi saint Pierre qu'après l'évènement. C'est la révolte de Louis de Bavière contre le Saint-Siège et Jean XXII qui l'avait déposé, que le poète a eue ici en vue : révolte qui le porta à créer un antipape à Rome, et à y publier une loi qui est rapportée par Raynaldus, à l'an 1328, n. 21. Que le pape serait obligé de résider continuellement à Rome, sous peine de déchoir du pontificat, ipso facto ; ce fut, selon le poète, rendre à Rome son ancien éclat : action digne d'un Scipion, d'un généralissime des armées romaines.

On est surpris que Dante étant guelfe, il favorise toujours l'empereur et l'empire dans son poème. Quelques-uns conjecturent de là qu'il tourna casaque et fit Gibelin. C'est plutôt que le poète haïssaint les papes, autant que Wiclef les haïssait, il favorise ici les empereurs même excommuniés, comme le vrai Dante, dans son livre « De la monarchie », qui l'a fait traiter d'hérétique par Bartole, Voleterran et saint Antonin, et par le Saint-Siège. Or cette entrée triomphante dans Rome, et la création de l'antipape Pierre de Corberia, n'arriva qu'en 1328, comme j'ai dit. Le poème est donc plus récent que la mort du vrai Dante.

Il y a plus. Je crois m'apercevoir dans son XXème chant du Purgatoire, qu'il est plus récent que le vrai Dante de plus de 90 ans. C'est où il fait parler Hugues Capet, selon l'édition de Venise, 1491, qui me paraît la plus exacte :

Chiamato fui di là Ugo Ciapetta :

Di me son nati i Filippi e i Luigi,

Per cui novellamente è Francia retta.

Figliuolo fui d'un beccar di Parigi :

Quando li rego antichi venner meno

Tutti fuor ch' un redutto in panni bigi.

L'édition de Mantoue, de 1472, a « Figliuol fu ïo d'un beccaio di Parisi », qui ne rime pas avec bigi, qui suit. Celle de Venise de 1477, qui a été suivie par l'académie della Crusca, « Figliuol fui d'un beccaio di Parigi », vers rude et dont la césure est mal placée et forcée.

Le poète fait donc dire au roi Hugues : « De moi sont issus les Philippes et les Louis, qui depuis peu gouvernent la France. J'étais le fils d'un maître boucher de Paris, lorsque la race des anciens rois vint à manquer, hormis un qui avait été réduit à se faire moine. On me donna à cette occasion le surnom de Hugues Capet. » Il paraît ici dans ce poète de l'ignorance et de la malignité. Des deux premières races de nos rois, qui sont dans toutes nos histoires, il n'en fait

qu'une, dont il dit que le dernier fut Daniel, autrement Chilpéric II, qui s'était réfugié dans un monastère. Il donne ensuite une étymologie maligne du surnom de Capet, qu'il dérive en latin du verbe capere ; en italien de chiappare, qui signifie rapere, arripere, asti aggredi : pour donner à entendre, que Hugues s'empara adroitement de la royauté, lorsqu'il vit le trône vide.

Il ne veut pourtant pas dire ensuite, que Hugues Capet fût le fils d'un boucher, à prendre ce mot à la lettre. Il ne prétendait pas avilir l'origine de la maison de France. S'il avait eu le dessein de la dégrader jusque-là, il se serait contenté de dire le fils d'un boucher. Car boucher de Paris en ce sens-là ne relève pas plus que boucher de Vaugirard, si boucher ne signifie que qui tue bœufs, veaux et moutons et qui en vend la chair. Il savait que boucher de Paris était quelque chose de considérable au quinzième siècle. Il savait, et il ne le nie pas, que Hugues était fils du comte de Paris ; mais il a voulu plaisanter, à l'occasion de ce qu'il voyait de son temps. Paris étant fort resserré du temps de Hugues, être compte de Paris, qu'était-ce sinon être redouté dans Paris, avoir de l'autorité dans Paris, faire trembler Paris ? Et ce n'est, dit le poète bien instruit sur ces articles, ce n'est que ce que fait de nos jours un maître boucher de Paris avec ses assesseurs ; quoique Paris soit maintenant deux fois plus grand. En effet, les maîtres-chefs-bouchers, quelques fois échevins de Paris, prévôts des marchands, et dans d'autres charges de la robe, étaient gens riches, accrédités parmi le peuple, et qui ne faisaient pas par eux-mêmes le métier en détail. Leur crédit s'accrut tellement, qu'en 1411 (c'est la juste époque de ce poème et du faux Dante), ils faisaient trembler tout Paris par l'autorité qu'ils avaient sur les gens de ce métier et sur la populace, dit le P. Daniel, dans son Histoire de France, tome III, pages 909 et 910. Cela est bien différent de l'idée grossière que tous les savants même se sont formée de la pensée du poète ! Mais il se trahit sans y penser. Il fait connaître à qui l'entend bien, qu'il vivait 90 ans après la mort du vrai Dante. Il ne s'attendait pas que son énigme trouverait quelque Œdipe.

Avant ces vers-ci, pour faire croire encore que son poème est l'ouvrage de Dante, il n'a pas voulu passer le temps de Philippe le Bel, dans le récit de quelques faits de nos rois. Il lui fait reprocher par Hugues Capet d'avoir pris dans la Flandre, Douai, Gand, Lille et Bruges.

Ma se Doagio, Guanto, Lilla e Bruggia

Potesser, tosto ne farian vendetta.

Il fait prédire par le roi Hugues, que ces villes flamandes que Philippe le Bel avait prises, se vengerait de lui par la défaite de son armée, qui arriva en 1302 ; mais il se trompe ici sur quelques articles. En 1294, (quelques-uns mettent 1297), Philippe le Bel prit Douai ou les forteresses d'alentour et Lille. Bruges, dit-on, lui ouvrit ses portes : mais il n'osa attaquer Gand. Un écrivain du temps de Philippe le Bel eût-il pu ignorer ce fait que tous les historiens rapportent, et mettre Gand, où l'on n'osa se présenter, au nombre des villes conquises ?

Au XXIXème chant du Purgatoire, en parlant des vieillards de l'Apocalypse, il dit qu'ils marchaient couronnés de fleurs du lis :

Coronati venian di fior da liso.

C'est ce que nous appelons aujourd'hui les Fleurs de lis : mais elles n'ont été sur les couronnes de nos rois, ni dans leurs statues, ni dans leurs véritables sceaux ou sur leurs monnaies que sous Philippe de Valois pour le plus tôt ; et cet usage est fort rare jusqu'à Charles V ou le Sage lui-même n'est couronné que de trèfles sur la porte de l'église des Grands-Augustins à Paris, comme la statue de saint Louis à la porte de l'église des Quinze-Vingts. Et Charles VI n'a commencé à régner qu'en 1379.

Cependant, il faut savoir gré à ce poète de nous apprendre par ce mot da liso la véritable origine des fleurs de lis dans les armes de la France. Ce sont les fleurs qui croissent sur les bords de la rivière du Lis, qui sépare l'Artois et la France d'avec la Flandre, depuis le mariage de Philippe Auguste avec Isabelle de Hainaut. Le poète répète encore le même mot, lorsqu'il raconte l'insulte qui fut faite au pape Boniface VIII dans Anagni : c'est au même chant XX du Purgatoire.

Veggio in Alagna entrar lo fior da Liso

E nel vicario sio Cristo esser catto.

Pétrarque, né à Arezzo, en Toscane, et qui est mort en 1374, n'a point vu ce poème de son compatriote. On dirait qu'il n'a jamais cru que le vrai Dante fût grand poète ; car voici tout ce qu'il en dit au second livre Rerum memorabilium,

cap. IV, pag. 480 : « Dantes Aligherius et ipse concivis nuper meus, vir vulgari eloquio clarissimus fuit, sed moribus parum per contumaciam et oratione liverior, quam delicatis et studiosis aetatis nostrae pincipum auribus atque oculis acceptum foret. » Sa plus grande réputation était de savoir bien parler sa langue, c'est-à-dire la langue toscane ; mais il était un peu décrié pour sa fierté et opiniâtreté, et pour sa trop grande liberté à parler des grands et devant eux. Ils ne le pouvaient souffrir, parce qu'il les aigrissait par ses mots piquants. Voilà à quoi aboutit l'éloge qu'en fait son illustre compatriote. Il raconte ensuite son exil et sa retraite à Vérone : c'est tout.

Raphaël surnommé Volaterran, parce qu'il était de Volaterra en Toscane, et qui fleurissait sur la fin du XVème siècle, n'a point connu poème, lorsqu'il faisait l'éloge du vrai Dante au XXIème livre de son Anthropologie, page 638 : « Dantes poeta Florentinus, è gente Aligheria, Drantes ab initio vocatus, interciso deindè, ut fit in pueris, vocabulo, natus anno MCCLXV… Poëticae deditus ab ipsâ pueritiâ fuit : Amavit in adolscentia Beatricem, cui carmina multa dicavit. Majora deindè secutus studia, opus egrgium quod nunc exstat, latinis plane carminibus inchoavit; cujus initium Ultima regna canam : Quod minimè, venâ succedente ad vernaculum deflexit sermonem : in quo maximè princepts emicuit… Spe omni amissâ Ravennam profectus est… Otiumque quale optavera nactus, opus suum absolvit… Ex animi dolore extinctus est, anno aetatis LVI (c'est l'an 1321). Scripsit praeter hoc opusculum de Monarchiâ, etc. » Y a-t-il là une seule syllabe qui indique ce fameux poème, la triple comédie de l'Enfer, du Purgatoire et du Paradis ? Ne dit-il pas positivement qu'outre le petit Traité de la Monarchie, il n'a fait qu'un seul ouvrage, qu'il ébaucha d'abord en vers latins ; et parce qu'il n'y réussit pas, qu'il refondit ensuite en italien, en quoi il excellait ? Mais cet ouvrage est tout autre que la triple comédie, et il est perdu. Par tradition l'on savait les inclinations que Dante avait eues pour une certaines Béatrix, dont Volaterran parle ici. C'est sur cette tradition que l'auteur du poème l'a prisé, pour la faire apparaître à Dante dans les derniers chants du Purgatoire. Ainsi le poème de ce fondateur et de ce père de la langue toscane, au jugement de Paul Jove, quelque part qu'il ait été fait, en Lombardie ou ailleurs, n'était pas encore arrivé en Toscane sur la fin du XVème siècle. Dante n'y était pas connu par cet ouvrage des savants ses compatriotes, quoi imprimé à Venise dès l'an 1472.

Jean Villani et Mathieu son frère, et Philionne fils de Mathieu, qui ont, dit-on, continué l'histoire de Jean, sont trois auteurs qui n'en font qu'un, ainsi que plusieurs auteurs qui n'en font qu'un, ainsi que plusieurs autre qui paraissent sous le nom de continuateurs d'Aimoin, de Sigebert, de Nangis et semblables : Villani, dis-je, qui a parlé de Dante et qui lui attribue la triple comédie de l'Enfer, du Purgatoire et du Paradis aux IXème livre, chap. 135, et les deux qui l'ont continuée, dit-on, ne sont connus que par ces noms qu'ils ont forgés, pour les mettre à la tête de leur histoire. Personne n'a parlé d'eux, ni de leur ouvrage avant la fin du XV siècle. Ainsi comme leur ouvrage peut être postérieur de plus de 40 ans au poème dont il s'agit, il ne faut pas s'étonner que Villani en parle comme il fait, soit qu'il y ait été trompé lui-même, ou qu'il ait voulu nous tromper.

Ceux qui regardent ce poème du faux Dante comme un poème épique ou héroïque, comme Castelvetro et l'auteur assez connu de la grammaire italienne de Port-Royal, ne savent pas les premières règles, ni quelles sont les principales parties d'un poème épique, qui sont : le commencement ou le nœud ; le milieu ou le dénouement, et puis la fin ou le but du poème. Telle est l'Iliade d'Homère. Le nœud y est la colère d'Achille, qui arrête le progrès des armes des Grecs ; le dénouement, c'est la mort de Patrocle son ami, à qui il avait prêté ses armes pour aller combattre, et qui fut vaincu et désarmé par Hector ; car la résolution qu'Achille prit alors d'aller reprendre ses armes et venger la mort de son ami, rompit le nœud, et disposa à la fin qui était la destruction de la maison d'Ilus, laquelle arriva par la mort d'Hector. Cette extinction de la race d'Ilus est le titre du poème, et c'en est la fin. Qu'y a-t-il de semblable dans les trois cantiques du faux Dante ?

Le père Rapin, dans ses réflexions sur la poétique, donne une fort médiocre idée de cet ouvrage. Il n'a que le titre de comédie dans toutes les éditions. C'est plutôt une histoire en rimes des siècles passés, que le poète réduit à ce qu'il a vu, dit-il, dans son extase, en enfer, en purgatoire et en paradis. Au VIème chant du Paradis, il fait un abrégé de l'histoire romaine et de celle de la Lombardie ; et au XIIIème chant de l'Enfer, voulant passer pour Florentin, il raconte que Florence fut ruinée par Attila, quoique tous les historiens attestent positivement qu'Attila ne mit jamais les pieds dans la Toscane. On dirait qu'il a eu principalement en vue de nommer tous les auteurs ecclésiastiques et profanes des temps passés ; pères, philosophes, orateurs et poètes grecs et latins qui étaient alors dans les bibliothèques. Il les fait passer tous en revue, comme pour leur faire leur procès ; car il en met plusieurs en enfer, d'autres en purgatoire

et les autres au paradis. Au VIIème chant du second cantique, les enfants morts sans baptême sont à la porte du purgatoire, à l'antipurgatoire, dans les ténèbres seulement, sans douleur. En purgatoire, au Xème chant, est l'âme de Trajan, Plaute, Térence, Stace et quelques autres poètes ; entre autres un nommé Agathon, que personne ne connaît.

Il rime aussi quelques fois en hébreu ; il a voulu montrer qu'il en savait ; mais c'est selon les règles de quelques écrivains de son temps. C'est au commencement du VIIème chant du Paradis pour coelestium regnorum :

Osanna sanctus Deus sabaoth,

Superillustrans claritate tua

Felice signes borum Malahoth !

Il eût fallu dire selon la grammaire Malcuoth ; mais ses règles, comme j'ai dit, lui permettaient de parler ainsi.

La religion du poète, à en juger par son poème, m'est très-suspecte, pour ne rien dire de plus. Car, outre ses emportements wiclefistes contre le Saint-Siège, il paraît établir l'éternité du monde au XXIXème chant du Paradis, et enseigner que le premier moteur n'a pu être sans produire du mouvement. Paul Jove dit que cettre triple comédie est pleine de maximes platoniciennes : Triplex comoedia platonicae eruditionis lumine perillustris. La divinité que le poète y adore n'est pas seulement celle qu'il invoque, c'est-à-dire son propre esprit, comme le P. Rapin lui reproche ; c'est une essence, une et trine divinité, par conséquent métaphysique, qu'on peut entendre de la nature ou du Destin, qui donne le mouvement à tout, là-haut et ici-bas, avec amour de soi-même et désir de se communiquer.

C'est au XXIVème chant du Paradis :

Ed io respondo : Io credo in uno Dio

Solo ed eterno, che tutto il ciel muove,

Non moto, con amore e con disio…

(…)

E credo in tre persone eterne, e queste

Credo una essenzia si une e si trina…

Ou, comme il dit dans son credo par où il fini sa troisième partie ou son Paradis, dans l'édition de Venise, en 1477 :

Credo in una sancta Trinitade,

Padre, Figliuolo e Paraclito santo,

Coeterni in une personlitade.

En paradis l'âme bienheureuse, selon lui, ne peut plus se tromper, parce qu'elle a devant elle la première vérité. C'est au IVème chant :

Alma beata non poria mentire,

Perocchè sempre al primo vero è presso.

Au XXXIIème chant, il enseigne que la foi des parents sauve les enfants. Il y a dans ce poème une foule d'autres articles, que je ne rapporte pas ici, parce que cette matière est trop éloignée de mon sujet. Un poète qui a tous les défauts que j'ai rapportés, est-il incapable d'avoir mis son ouvrage sur la tête d'un homme mort 90 ans auparavant, afin donner plus de vogue au poème, et pour éviter d'être responsable en justice de la mauvais doctrine qu'il renferme ? S'il a eu encore quelque autre vue, je la laisse à deviner aux critiques savants et catholiques.

Jean Hardouin, Mémoires pour l'Histoire des Sciences et des Beaux-Arts (Journal de Trévoux), août 1727

The discovery of Dante (2013-10-04 14:25)

Dante is one of the most enigmatic and mystic figures of world history and culture. Despite the fact that in the middle of the 19th century they began to call him the Central Man of the World, as early as the end of the 18th century he remained practically unknown not only to the reader at large, but even to specialists. Voltaire's skeptical exclamation in the "Philosophical Dictionary," that, per se, no one reads Dante, is well known.

At the end of the 18th century, he was considered a little known, medieval Italian poet, the author of a composition under the name of "Satire" (Filip Nereusz Golanski, "On Articulation in Poetry," 1808.)

Read on:

http://revisedhistory.org/dante.htm

The manufacturing of relics: the case of Elizabeth of Hungary (2013-10-04 23:50)

Seven years ago, the 'Master', specialist in the repression of heretics and Grand Inquisitor of Germany, Konrad, lived and reigned here.

In 1231, Pope Gregory IX wrote to Konrad thanking him for having exterminated the heretics, in a manner that had since become common practice, and he conferred the following mighty powers to "his dear son": Konrad could take on collaborators, as and when he saw fit; and he could censure and banish from society whomsoever he pleased. — This Master of heresy and his henchmen (one such called Hans boasted of being able to see through the walls of a house if heretics were inside) reigned over Germany with a regime of terror the like of which Germany had never seen. They kept a careful ear out for any denunciations and demanded explanations from all those accused of heresy. Those who pleaded innocence were burnt "the same day as their trial without any possibility of self-defence or appeal". The accused had but one way to escape the stake: to declare himself or herself a repentant heretic. Then his life would be spared, but his hair would be shaved above his ears, a cross would be sewn on his clothing and every Sunday, between the Epistle and the Gospel, he would have to take himself, half-naked, to church to be whipped.

When, in 1212, heretics were arrested at Strasbourg, "a great and deep ditch was dug in which to burn them alive, a ditch that is still called the "ditch of the heretics". The heretics were brought out amidst the shouts of the crowd. Their children and friends beseeched them to recant, but they remained firm, singing and praying fervently to God, claiming that they could not flinch before him. They rushed into the flames of their own volition. Extra wood was added and they were reduced to ashes amid the hissing and clamour of the crowd. They must have numbered around a hundred, amongst them many nobles". Many attest that Konrad von Marburg took part in these mass executions. "Everywhere in Germany an incalculable number of heretics were heard by Meister Konrad, by virtue of his apostolic authority, they were delivered to secular justice and burnt". One day, in his natal village of Marbourg, he ordered the "arrest of a few knights, priests and other excellent persons". Some recanted, the rest were burnt behind Marbourg Castle, at the place which, to this day, still bears the name Ketzerbach, the 'river of heretics', for this reason.

The Ketzerbach of Marbourg is now a street like any other. Only its name recalls the atrocities perpetrated here by the Special Legate of Rome. Even the primitive Gothic church of St. Elizabeth, built to shelter the saint's tomb and which seals off the Ketzerbach with its mass, would in no way remember them if Konrad had not been the director of the landgravine Elizabeth's conscience. — Without Konrad von Marburg, there would indeed have been a Landgravine Elizabeth of Thuringia, but no Saint Elizabeth!

Elizabeth's husband, the landgrave Louis VI of Thuringia and Hesse, was Konrad's sovereign. Elizabeth, daughter of King Andreas of Hungary, was brought to him and betrothed while she was only a child. At the tender age of fourteen, she became Louis' wife, and at fifteen, she bore his first child.

We do not know what caused the landgrave Louis VI of Thuringia to bestow on Meister Konrad, delegated by the Pope to be his wife's director of conscience, such extraordinary powers. And even some truly extraordinary ones! The

following facts were reported by Isentrud von Hörselgau, the landgravine's lady-in-waiting: one day, Konrad ordered his penitent to attend a sermon. Elizabeth, however, did not attend, as a relation, the Margravine of Meißen, visited her unexpectedly. Konrad then informed the young landgravine that because of this disobedience, he would no longer concern himself with her. Elizabeth was forced to throw herself at his feet begging him to recant his decision, and the young woman's servants, naked usque ad camisiam — to the waist —, had to be bene sunt verberatae — flagellated at length — by him, before he deigned to give his pardon. On another occasion, a certain Rudolf Schenk of Vargila believed it was his duty to inform the landgravine of the gossip that surrounded her and her confessor; she showed him her back wounded by whip lashes administered by Konrad and declared that such was the testament of her director of conscience's love for her and her own love for God. At twenty-one, she is widowed: her husband dies during a Crusade in Palestine. She leaves Wartburg to settle in Marbourg, where Konrad resides. A special Papal Order has placed her even more clearly under the Master's protection. I will pass over her life in Marbourg in silence. I will simply record a chronicler's statement that, "towards the end, she thanked God for having delivered her from any love for her children". She reneged on her maternal sentiments in order to become a saint...

She died eventually at the age of twenty-four. The crowd of believers threw themselves upon her body to procure relics. Even her breasts were cut off. Then Elizabeth was buried in the chapel of St. Francis in Marbourg. Four years later she was canonised. Her remains were taken from the tomb and placed in a shrine; this was to be exposed on the altar of the chapel. For reasons of the State, Emperor Frederick II (1) assisted in the transfer. He placed a golden crown on the saint's head and donated a golden bowl to rest with her bones. The dead saint rested in peace until a Papal Bull of Innocent IV, in 1249, ordered a new transfer of the corpse. The text of the Papal Bull explains that the chapel of St. Francis had become too small to cope with the number of pilgrims. It is not disclosed where the landgravine's remains were taken. When, twenty-five years after her death, they were once again transferred elsewhere, it was remarked that "a marvellous perfume exuded from the skeleton" and that "the lines around her face were impregnated with a fragrant liquid resembling oil of Provence. Her brain was as fresh as at the moment of her death". This perfume had already been remarked upon before, as Elizabeth's contemporary — and her first biographer — Cäsarius von Heisterbach, wrote according to eye witness reports that: "Three days after the transfer, which had been scheduled for the 1st May, the prior Ulricus (probably Ulrich of Durne, a close relation of Rupert of Durne, who was said to have been Wolfram von Eschenbach's host at Wildenberg Castle and for whom he had sung a marvellous song about Parzival, the Grail and Provence) and seven brothers went to the chapel at night where the sepulchre was to be found. On having closed the door, they are said to have dug around the tomb, then opened the sarcophagus; from which emanated an extraordinary perfume. They then separated the head from the body, took the rest of the skin, hair and flesh off, so that the saint did not look terrifying". Three days later, Emperor Frederick accomplished his pious work. — During the ensuing centuries, the Grand Masters of the Teutonic Order, to whose care the relics had been conferred, gathered the aromatic oil that flowed without interruption from the remains and sold it, expensively, as a remedy against every imaginable illness. The worst and most appalling was yet to come:

In 1250, at Eisenach, Sophie, Elizabeth's eldest daughter, was made to pledge herself to the Margrave Heinrich of Meißen on one of her mother's ribs! The same year, Duchess Anne of Schlesien — a daughter-in-law of Saint Hedwig (or Edwige), who was Elizabeth's aunt — offered the church another rib set in gold and silver from the monastery of Trebitz. At the same time, an arm was sent to Hungary, Elizabeth's country. In the seventeenth century, a certain Winckelmann, whom I know through his work Description of Hesse, saw at Altenbourg near Wetzlar, beside the relics of Gertrude, Elizabeth's youngest daughter, a hand of the saint adorned with precious gems and set in gold! A man by the name of Walther Probst, living in Meißen, is in possession of the relic of a finger! What happened? Very simply that the Teutonic Grand Masters sold the saint, piece by piece...!

In the sixteenth century (2), Philip the Magnanimous, landgrave of Hesse (3), was accused by Emperor Charles Quint, on the Teutonic Grand Masters' initiative, of having stolen and hidden the saint's remains, which had been transported (probably in 1283) (4) to the church of St. Elizabeth in Marbourg which had been built specifically to house them. It is already astounding that Philip should have still been able to find the remains in the celebrated grandmother's shrine, as the Teutonics had been trading in these relics for three hundred years. But Philip finally wrote to the Emperor: "Saint Elizabeth was an admirable and pious Queen of Hungary. However, his Princely Grace [that is, himself, the landgrave Philip] found that her relics had become the object of much idolatry, that without any doubt she [Saint

Elizabeth] would not have tolerated. For this reason, he [his Princely Grace Philip] had had them buried in the St. Michael cemetery near the house of the Teutonic Order of Marbourg, not together, but one bone here, another there, and mixed in with other bones…" — Thus, he scattered them in the earth — But in 1547, during the War of Smalkalde (5), Philip was taken prisoner by the Catholics, as the result of a betrayal. It is put to him, at the behest of the Grand Master of the Teutonic Order, who is in the Emperor's good graces, that he will be brought to Spain, unless he returns the saint's remains. On the 12th July 1548, "a head with a jawbone, ditto five straight bones, large and small, ditto a rib, ditto two shoulder bones, and a large bone" are given to the Teutonic Masters, without anyone really aware of their origin. It is likely that these bones are returned the church of St. Elizabeth. Time passes until 1625, when the following takes place: a bedstead, said to have been part of Elizabeth's bed, is found in Marbourg. The landgrave Louis V takes a piece of this bedstead to prepare a sort of elaborate cane. He gives it to the bigot Infanta Isabelle, in Brussels. Louis' son, Georges II, made an identical gift to the Elector Prince and archbishop, Ferdinand of Cologne. While the Thirty Years War was raging, and when the situation in Hesse was particularly catastrophic, this same Georges decided to write to a certain President of Bellersheim ordering him to unearth all that was left of Saint Elizabeth's remains and to send them to him; he wished them for "a secret purpose", which should "bring a great happiness to him and his country". Bellersheim carried out the order. The remains were returned to the landgrave, who offered them… to the Elector Prince and Archbishop Ferdinand of Cologne. In 1636, the landgrave Georges converted to Catholicism. There you have the "secret purpose".

From then on, the relics — which have long since ceased to be authentic —remained in Cologne. But, according to the book that I have before me, "it seems that the Elector Prince also trafficked in them. Around this time, they turned up in Brussels where the Infanta Isabelle gave them to the convent of the Carmelites. It was whilst there that they disappeared during the French Revolution". However, the head is said to have been saved and can be found at the hospital St. Jacques in Besançon.

On the other hand, the Masters of the Teutonic Order claim that the saint's true remains have never left the walls of the church of St. Elizabeth: in 1718, the Grand Master of the Order at that time, the Elector Prince François-Louis de Trêves, affirms that the secret of the hiding place of Elizabeth's remains had been "passed on by word of mouth in the Order's circle of masters". It does not matter. Already by the sixteenth century, in the Occident there were ten times more bones than Elizabeth could, in reality, have possessed.

Before concluding this chapter, which I had to write even though it was disgust that guided my hand, I should like to note this: Elizabeth of Thuringia, who never belonged to the Court of Lucifer, must have incurred the curse of Lord Sabaoth — the very same with whom Isaiah menaced Lucifer and his own people —: she was not buried in the same way as others.

(1) Frederick II Hohenstaufen, 1194-1250, grandson of Emperor Frederick I Barbarossa. He passed for a freethinker, tolerant of different cultures. His life was studded with conflicts; these were almost constant with the Papacy. He was even excommunicated, but in spite of this, took part in a Crusade… whose only effect was to reinforce the Pope's vindictive view as, in Palestine, in stead of arms, he preferred dialogue. He has been associated with different legends of "sleeping emperors" who would wait in grottoes until woken when they would then deliver their people.

(2) Precisely in 1527, Philip had passed scandalously over to the Reformation and was determined to put an end to the cult of relics.

(3) Philip I of Hesse, known as the Magnanimous (Marbourg, 1504–Kassel, 1567). After having led the peasants' revolt in Thuringia in 1525, he espoused the cause of the Reformation the following year. On becoming Chief of the Protestants, he founded the first German Protestant University in Marbourg. With Jean-Frédéric of Saxony, he founded the League of Smalkalde in 1530 (see note 5 below). After his incarceration, then his liberation by the Treaty of Passau, he tried to reunite Catholics and Protestants. He was notoriously bigamous.

(4) Date of the end of construction, begun in 1235 — year of the saint's canonisation. It was the first Gothic church in Germany. Marshall Hindenberg, hero of World War I and also President of the Weimar Republic, is buried there.

(5) In 1530, the Protestant princes under the leadership of Philip I of Hesse and Jean-Frédéric of Saxony concluded a League in the town of Smalkalde (Schmalkalden, in East Germany) to oppose Charles Quint, who had just reclaimed

the instating of the Worms Treaty and the restitution of ecclesiastical goods. Beaten by the Emperor, the League was taken in 1552 with the Passau Treaty proclaiming an amnesty.

Otto Rahn, Luzifers Hofgesind, eine Reise zu den guten Geistern Europas, 1937 (Tr.: Craig Gawler)

On the authenticity of the known and unknown catholic saints (2013-10-05 19:21)

This text is a development based on the booklet "Dissertation sur le culte des saints inconnus" (Dissertation on the cult given to unknown saints) which was written and first published in 1698 by French monk Jean Mabillon, the founder of diplomatics and paleography. It has the form of a letter written in response to an inquiry by French monk Jean Hardouin, who used the nickname of "Theophile François" as the subject was sensible. We will focus in this text on the historicity of the catholic saints, both "known" and "unknown", and not on the theological question, which has little interest.

As the title says it, Mabillon wrote on the catholic cult given to the "unknown saints". The general public today does not know much about the "unknown saints" in Christianity. Christian theology and historiography have always stated that Christianity had had hundreds, if not thousands, of saints in ancient times of whom nothing is known, in many cases not even their names, the times that they lived in and the deeds that they accomplished. Even less known is how these "unknown saints" – or rather their supposed remains, their "relics" – were the object of a vivid cult in a great number of catholic churches up to a recent time. In short, a local bishop would "order" from Rome the – supposed – remains of a saint and would have them celebrated in great pomp for eight days each year, which was not even done for "known saints" of great importance such as Martin. Hardouin found it very displeasing that remains of which practically nothing was known would get such a treatment; that is why he asked Mabillon what he thought on all this: [1] whether the bodies retrieved from ancient graves in Rome, in the Catacombs, were those of christians, [2] whether they were those of martyrs and saints and [3] whether from a theological point of view they should be given such an exuberant cult.

To answer point [1], Mabillon provided flimsy literary evidence. For example, he pointed out that Saint Laurent wrote that Rome was full of "hidden saintly bodies". Also, he was aware that the tombs in the Catacombs could have been those of "heathens". We will not remain on this point much as it is linked to a wider subject, that of early Christianity, which we cannot address here.

Point [2] will be discussed in greater length. There were two types of tombs in the Catacombs which were opened by the prelates to obtain remains: those which bore an inscription – mentioning the name of the deceased and other information – and those, i. e. the majority, which did not bear any inscription. Mabillon revealed that the remains which could not be ascribed to a name were simply "attributed" a name by the Roman vicar-cardinal. This seems to have created a lot of confusion, especially when the name attributed was already the name of an "authentic" saint. As for the tombs which bore an inscription, there is flimsy evidence that they were those of christians. Mabillon also stressed that there was no literary evidence to illustrate the lives of all these "unknown saints". It is astonishing to learn that as late as in the seventeenth century some catholic prelates were writing lives for these "unknown saints" out of nothing. This is the case for "Ovid", a supposed saint and martyr from the second century, whose life was written out of nothing sound and firm in 1667 by Médard, a French monk. Mabillon said that everything in this life was fabricated. Moreover, the "evidence" which were required to proclaim that the remains were those of a saint and martyr were ridiculously thin. Finally, it seems that the Roman prelates ran out of "marketable" remains quickly as a letter from the so-called "Gregory III" would tend to indicate it.

It is easy to determine the reasons why the prelates of a local church chose to "order" the remains of saint from Rome. Firstly, to improve the reputation of the local church; secondly, as Mabillon wrote, to amass riches through the generous offerings made by the superstitious population; thirdly to increase the control of the Church over the hearts and minds.

A final note on the “known saints”: Mabillon wrote that practically nothing is known with certainty on major saints such as George and Christopher.

T. L., 2013

A critical analysis of Fomenko’s theories (2013-10-05 23:56)

Anatolii Fomenko is a distinguished Russian mathematician turned popular history writer. He is the founder of New Chronology, part of the explosion of pseudo-history that has emerged in Russia since the collapse of the Soviet Union. Among his more startling claims are that the Old Testament was written after the New Testament, that Russia is older than Greece and Rome and that the medieval Mongol Empire was in fact a Slav-Turk world empire, a Russian Horde, to which Western and Eastern powers paid tribute.

Fomenko takes inspiration from Mikhail Lomonosov, Russia’s most celebrated eighteenth century scientist and self-taught patriotic historian. Lomonosov was a layman in matters of history, who was given to patriotic excess but whose account of the past fell within the bounds of what is usually considered to be history. The same is not true of Fomenko whose account of the past is as fantastic as it is popular. The question of this thesis is why such accounts of the past are written and, more importantly, read in post-Communist Russia.

I conclude that Fomenko’s version of the past is popular because he finds in history a simple and usable answer to the question of who the Russians are. Fomenko taps into existing Russian notions of identity, specifically the widespread belief in the positive qualities of empire and the special mission of Russia. He has drawn upon previous attempts to establish a Russian identity, ranging from Slavophilism through Stalinism to Eurasianism. Fomenkos account of the past speaks to the Russian present, which, in the absence of Ukraine and Belarus, is much more firmly placed at the centre of the Eurasian land-mass than it was under the Tsars or Communists. While fantastic, Fomenko’s pseudo-history strikes many Russian readers as no less legitimate than the lies and distortions peddled not just by Communist propagandists but also by tsarist historians and church chroniclers.

S. Konstantin, Lomonosov’s bastards: Anatolii Fomenko, pseudo-history and Russia’s search for a post-communist identity, PhD thesis, School of History and Politics, University of Wollongon, 2004

Full study (PDF file):

http://ro.uow.edu.au/cgi/viewcontent.cgi?article=1222 &context=theses

---

Deux diplômes faux pour les monastères de Saint-Julien de Brioude et de Sauxillanges (2013-10-07 01:17)

Deux diplômes faux pour des monastères by tlfrc10

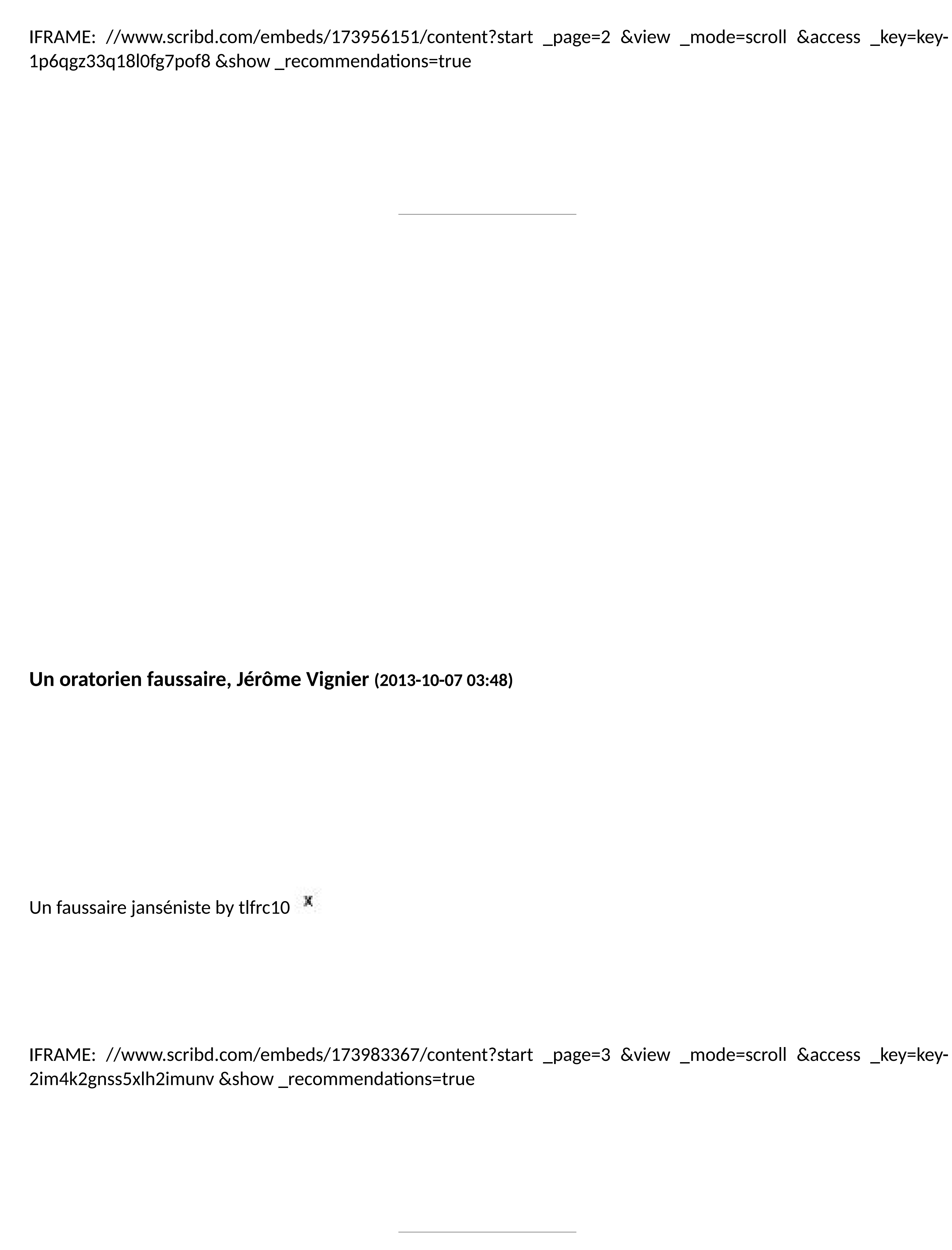
IFRAME: //www.scribd.com/embeds/173950127/content?start _page=2 &view _mode=scroll &access _key=key-7vezm26u567py94trcw &show _recommendations=true

---

Le Glozel espagnol (2013-10-07 01:33)

Le ”Glozel” espagnol.pdf by tlfrc10

IFRAME: //www.scribd.com/embeds/173956151/content?start _page=2 &view _mode=scroll &access _key=key-1p6qgz33q18l0fg7pof8 &show _recommendations=true



Un oratorien faussaire, Jérôme Vignier **(2013-10-07 03:48)**

Un faussaire janséniste by tlfrc10

IFRAME: //www.scribd.com/embeds/173983367/content?start _page=3 &view _mode=scroll &access _key=key-2im4k2gnss5xlh2imunv &show _recommendations=true

L'INSCRIPTION DE CASARIE ET POLYCARPE DE LA RIVIÈRE

L'inscription de Casarie[1] est certainement une de celles qui ont été le plus souvent éditées. Telle qu'elle est donnée par les plus récents commentateurs, elle se compose de deux parties ayant chacune une histoire bien différente. L'une, comprenant quatorze lignes, nous est arrivée en morceaux après des péripéties nombreuses. Avant 1789, on la voyait sur le mur d'une chapelle dédiée à la Sainte, dans l'Abbaye de Saint André (Mont Andaon). Cette abbaye fut vendue pendant la Révolution. Le propriétaire ayant fait démolir la plupart des constructions, l'épitaphe fut brisée et ses débris recueillis par un habitant de Villeneuve-les-Avignon. On ne savait plus ce qu'elle était devenue, lorsque le 16 mars 1868, A. Meissonnier, tout en causant dans une maison de la cour de l'ancien chapitre avec un neveu du chanoine Malosse[2], aperçut, servant de support à un poêle, des fragments de marbre avec lettres gravées. Il les examina et fit part de sa découverte à un amateur, M. Coulondres, qui acheta ces débris à un prix très modique. C'était l'inscription de Casarie qui venait d'être retrouvée. Elle fut déposée au Musée de Villeneuve-les-Avignon jusqu'au jour où l'abbé (aujourd'hui Mgr) Fuzet la fit encastrer dans le mur de la chapelle de

[1] Pour ne pas multiplier les notes au bas des pages, je donne à la fin de cette étude une bibliographie complète des travaux dont cette inscription a été l'objet.

[2] Un des plus réputés archéologues de notre région, au début du XIXe siècle.

l'église paroissiale placée sous le vocable de cette vierge. Le marbre n'était plus entier ; heureusement que des copies faites au xviie et au xviiie siècle, permettent de reconstituer l'inscription. Je la transcris ici pour la clarté des explications qui vont suivre.

MENSI[*bus et geminis conclu-*]
DENS TEMP[*ora vitae,*]
VIVIT IN [*æternum nullum*]
MORITV[*ra per ævum*]
ISTA VALENS [*fieri fletu manan-*]
TE ROG[*avit*]
IVRA [*sacerdotis servans*]
NOMENQUE IVGA[*lis*]
† OBIIT BON M̅ CASARIA ME
DIVM NOC̅T̅ D̅ D̅NICO INLVCISCENTE
VI I̅D̅ DECEM̅B̅ QVATRAGIES
ET VI P̅C̅ BASILI IVNIOR V· C· C·
AN̅N̅ XII REG̅N̅ DOMNI CHELDE
BERTI REG̅I̅ INDICT QVINTA[1]

La date exacte établie par Guilhermy est l'année 587, et le

[1] Mensibus et geminis concludens tempora vitæ,
Vivit in æternum nullum moritura per ævum,
Ista Valens fieri fletu manante rogavit,
Jura sacerdotis servans nomenque jugalis.

† Obiit bon(æ) m(emoriae) Casaria medium noct(is) d(ie) d(omi)nico inluciscente sex id(us) decemb(res) quatragies et sex p(ost) c(onsulatum) Basili(i) junior(is), v(iri) c(larissimi) c(onsularis) ann(o) duodecimo regn(i) dom(i)ni Cheldeberti regi(s) indict(ione) quinta. » — « ....En....ans(?) et deux mois terminant le cours de sa vie, elle vit éternellement et ne mourra plus jamais. Valens, baigné de larmes, a demandé, en vertu de ses droits de prêtre et de son titre d'époux, qu'on lui élevât ce tombeau.

† Casaria, de bonne mémoire, est morte au milieu de la nuit, à l'aube du dimanche, le 6 des ides de Décembre, quarante six ans après le consulat de Basile le Jeune, personnage consulaire, clarissime, la douzième année du règne du seigneur Childebert roi, cinquième indiction.

8 décembre, jour où la fête de Casarie est marquée dans les Martyrologes[1].

Je n'insisterai pas davantage sur ce texte qui a été longuement étudié. Je ferai seulement remarquer que contrairement à l'opinion de Fantoni et de Ménard, les mots « mensibus geminis » ne peuvent constituer le commencement de l'inscription. Le sens de la phrase et l'état matériel de la pierre s'y opposent. C'est précisément cette mutilation qui a donné à Polycarpe de la Rivière l'idée de suppléer à ce qui manquait en y mettant un début de sa composition.

Ce sont en effet les dix vers de ce début qui forment ce que j'appellerais la deuxième partie de l'inscription. Ils ont été publié tardivement et dans des conditions curieuses. Lorsque en 1715, dom de Saint Marthe eut donné, dans le premier tome du *Gallia Christiana*, la partie dont nous possédons encore les fragments, un moine de l'abbaye de Saint André, Jacques Boyer, lui indiqua un texte plus complet. La copie qu'il lui adressa fut insérée dans le tome deuxième, aux « animadversiones » du tome I. Elle resta de ce fait complètement inaperçue. Le document communiqué par Boyer n'était pas tronqué, comme on l'a dit, mais incomplet par suite d'une simple erreur matérielle. Il comprenait les neuf vers et le début du dixième suivi du signe : *etc.*[2] Ce fut seulement en 1875 que le chanoine Albanès les publia inté

[1] Après l'institution de la fête de l'Immaculée-Conception, établie par Sixte IV en 1476, la fête de Ste Casarie fut reportée au 9 décembre.

[2] Boyer (ou le *Gallia*) en écrivant « epitaphium, quale legitur apud S. Andream » donne lieu à une illusion. Ces dix vers ne pouvaient se lire sur le marbre, en 1770, à St André, attendu qu'ils n'existaient plus. Ils ne pouvaient donc être connus de Boyer que par des copies. Je dis que ces copies ne peuvent être que celles provenant de Polycarpe ou de Forner, car si ces dix vers s'étaient trouvés dans les Archives du Monastère de St André, pourquoi Valadier en 1604, Suarès en 1648, Nouguier en 1660, Fantoni en 1678, de Veras en 1750, Eusèbe Didier, Cambis Velleron et Morenas en 1755, etc. ne les auraient-ils pas vus ? Et surtout, comment ces copies anciennes auraient-elles échappé à Chantelou et à Ménard qui, avant 1770, avaient copié tant de pièces des archives de ce couvent ?

gralement dans la *Revue des Sociétés savantes*, d'après la copie qu'en a laissée Polycarpe de la Rivière. Voici ces vers tels que je les ai soigneusement transcrits des *Annales* du célèbre chartreux. Le texte diffère légèrement de ceux donnés par Albanès, Le Blant et le Père Leclercq[1] :

« Condita Caesariae sunt hoc pia membra sepulcro,
Cui probitas, virtus, facies, mens, nomen, origo,
Connubiumque fuit simili splendore refulgens,
Et dulcis proles, post cuius fata superstes
Se totam vovens caro cum conjuge Christo,
Jeiunans, orans, mendicis laeta ministrans,
Has solas censebat opes mercedis opimae,
Quas illis, sacrisque dabat de divite censu
Templis. Unde satis meritis felicibus aucta,
Lustris jam denis, et quatuor insuper annis ... »

Lors de leur publication, en 1875, ces vers provoquèrent les critiques de l'abbé André et surtout de Canron. Albanès et Le Blant les défendirent et depuis, ils ont été généralement acceptés comme authentiques. Il est vrai que les objections tirées de l'orthographe du mot *Casaria* et du style de ce document constituaient plutôt des présomptions que des preuves. Aussi Le Blant pouvait-il dire : « Jusqu'à production d'arguments décisifs, il serait donc, à mon sens, hasardeux d'écarter des vers rendus suspects par le seul nom de dom Polycarpe, mais qui ne semblent présenter par eux-mêmes aucune marque de supposition. »

Je reprends à mon tour la question espérant produire ces « arguments décisifs » qui démontrent nettement le caractère apocryphe de ces dix vers.

***

Et d'abord n'est-il pas tout à fait étonnant que seul Poly-

[1] Ces dix vers étant l'œuvre de Polycarpe, il est inutile de signaler les variantes de Forneri ou du Gallia, dues à de mauvaises lectures.

carpe de la Rivière ait vu ce début ? Baronius et Claret, son correspondant d'Arles, Valladier, qui connaissait à fond l'histoire de notre région, ont ignoré ces hexamètres. J'ajoute qu'après Polycarpe, personne ne les a revus, ni Suarès, ni Nouguier, historiographes de l'église d'Avignon, ni Chantelou, qui pourtant a fouillé les archives de l'abbaye de Saint-André et en a extrait de nombreuses chartes et documents, ni Ménard, qui a copié dans ce même fonds des nécrologes et des textes qu'il a transcrits de sa main, aucun, dis je, ne les a soupçonnés. Ces dix vers sont donc connus par un seul témoin et quel témoin !

Polycarpe de la Rivière prétend les avoir tirés de très anciens manuscrits de l'abbaye de Saint André [1]. Or Polycarpe a joui d'une influence trop considérable et d'un crédit encore trop grand pour ne pas dire quelques mots des sources que cet auteur prétendait utiliser. Polycarpe usait principalement de quatre manuscrits. Le premier était celui du président Savaron [2] « qui mourut sans connaître cette portion de son bien [3]. » Quant aux autres, je ne saurais mieux faire pour donner une idée de leur valeur que de céder la parole au P. Eusèbe Didier [4]. « Il est encore trois autres manuscrits dont Polycarpe se prévaut sur notre seule histoire. Je n'ai rien à dire sur le premier qu'il appelle sien par excellence et que je n'ose soupçonner de ne l'être que trop en effet [5]. Pour les deux autres, il nous assure les tenir l'un des archives

[1] « Nos vero minime mutilum et lacerum sed plane sanum et sine vulnere integrum velut illud nacti sumus vetustissimis membraneis Sanctandreani cœnobii exhibemus. » Polycarpe, *Annales*, I., p. 357.

[2] « Is enim codex, dit Polycarpe (p. 15), ante annos quingentos in folio oblongo et latitudine palmari semiuncialibus fere litteris exaratus ex quo multa mihi fecit vir clarissimus et optimus exscribendi potestatem quae Gallicanæ ecclesiæ initia contingebant. »

[3] P. Eusèbe Didier, *Panégyrique de Saint Agricol, citoyen, évêque et patron de la ville d'Avignon*. Avignon, 1755, in-4°, p. 18.

[4] P. E. Didier, ibid. p. 20.

[5] C'est le « Codex rerum Avenionensium » que Polycarpe prétendait avoir en sa possession.

de l'église d'Avignon[1] et l'autre de celles des Bénédictins de Villeneuve[2].... Par quels prodiges deux monuments aussi précieux avaient-ils échappé aux infatigables perquisitions du zèlé Valadier chez qui on n'en trouve pas le moindre vestige? Et qu'étaient-ils devenus après que D. Polycarpe s'en fut servi? Nouguier retouchait, justement la même matière que sortait de traiter D. Polycarpe... comment ne pensa-t il pas à recourir aux mêmes sources? » Plus loin, l'ironique Récollet ajoute[3] : « Polycarpe, dont on a retrouvé les papiers, est malheureux en originaux. Celui de la Grande-Chartreuse périt deux jours après qu'il l'eut cité ; ce n'est pas Launoy qui le dit, mais c'est Théophile Raynaud[4] qui en convient. On a, à Caumont, l'acte de fondation de l'église du lieu. D. Polycarpe, de qui on la tient, dit l'avoir extraite des archives d'une abbaye où on a été la chercher inutilement.[5] Les livres de Saint Denis, pape[6] et d'un certain Accace,[7] sur lesquels ce chartreux s'appuie, — dans un siècle où les livres se sont bien plutôt multipliés que perdus — sont tombés dans un anéantissement total. Des quatre manuscrits, bien comptés, qui, outre le fragment de Saint Amat, ont servi à D. Polycarpe pour

[1] Les chanoines de la Métropole lui refusèrent communication de leurs archives.

[2] Il s'agit des *Indices Sanctandreani* ou *Series Sanctandreana Avenionensium episcoporum*. Le P. Eusèbe Didier n'a pas très exactement identifié les manuscrits dont se servait Polycarpe. Il y avait le *Codex Savaronis*, puis les *Codex rerum Avenionensium*, les *Indices Sanctandreani* ou *Series Sanctandreana Avenionensium episcoporum*, les codices *Cartusiae Portarum*, le codex d'*Anianensis*, la *Chronique manuscrite de Jérôme Pusque* (p. 22), plus des fragments divers, des catalogues, etc.

[3] P. E. Didier, *Réponse Apologétique à l'auteur des réflexions critiques et historiques sur le panégyrique de Saint Agricol*. Avignon, 1755, in 4°, p. 19.

[4] Un admirateur de Polycarpe, qui recueillit son manuscrit.

[5] Il s'agit de l'abbaye d'Aniane. Polycarpe donne les chartes de la fondation de Bonpas comme en provenant.

[6] Polycarpe cite un prétendu document où sont marquées les limites que ce pape assigna aux diocèses du monde en 266. (Polycarpe, I., p. 443.)

[7] D'après Polycarpe (p. 60), cet Accace serait l'auteur d'un traité *De Passionibus Sanctorum*.

composer notre histoire, il n'en est pas un qui existe, pour notre consolation ; avouons qu'un malheur aussi constant, qui en suppose tant d'autres, est bien propre à faire adorer les jugements de Dieu et à confondre ceux des hommes ! » On ne saurait trop le redire, personne n'a jamais vu les prétendus manuscrits de Polycarpe, ni Bouche[1], ni Théophile Raynaud, ni de Remerville[2].

Or, c'est de ces manuscrits que sont sortis l'étonnant discours de Saint Amat, martyrisé par Crocus,[3] et l'incroyable épisode des « cendres des martyrs de Lyon, jetées au Rhône et recueillies par les Avignonnais[4] », le récit de l'entrée de Clovis à Avignon [5], le sermon qu'Astérius tint, en 257, à ses ouailles, pour être enterré à Saint André,[6] les inscriptions antiques à Diane, à Jupiter,[7] etc., l'épithaphe du patrice Dynamius,[8] celle de Remegisus,[9] les diplômes de Charles Martel et de Charlemagne en faveur de Bonpas,[10] et nombre

[1] Bouche, *La chorographie ou description de la Provence*, t. I, p. 590. Polycarpe ne lui montra pas le ms. de Savaron, mais un exemplaire des *Concilia* du P. Sirmond qu'il avait annoté. — P. E. Didier, *Panégyrique*, p. 8.

[2] Le *Gallia christiana* (I, p. 795) prétend que le fragment du discours de Saint Amat fut trouvé parmi les « Schedas » de Polycarpe. C'est une erreur, et de Remerville envoya aux auteurs du *Gallia*, non pas une copie prise sur l'original, mais une copie de la copie de Polycarpe.

[3] Polycarpe, I, p. 57.

[4] Voici ce texte extraordinaire (p. 37) : « Anno itaque centesimo septuagesimo nono, fideles ecclesiæ avenionensis filii, sanctorum martyrum Lugdunensium et Viennensium reliquias et cineres in Rodhanum jactatos et inspersos ab impiis, ne quid ad memoriam qualemcumque eorum relinqueretur, magno studio et reverentia colligunt, et prout quisque potest sibi pro thesauro ingenti vendicant, ac mox ad revelationem sancti episcopi urbis factam, ex illius mandato uno in loco simul condunt in ecclesia beatæ Mariæ ubi quandiitissimi visi et culti sunt frequenti Avenionensis populi et vicinorum concursu. »

[5] Polycarpe, p. 289.

[6] Polycarpe, I, p. 49.

[7] Polycarpe, I, pp. 17, 19, 88, etc.

[8] Polycarpe, I, p. 383.

[9] Polycarpe, I, p. 410.

[10] Polycarpe, I, pp. 440 et 487.

de pièces apocryphes qu'il serait même trop long d'énumérer[1]. Les sources auxquelles Polycarpe prétendait puiser n'ont donc aucune valeur ou plutôt aucune existence. Tous ces fameux manuscrits ont donc été inventés et forgés par lui. C'est en vain que Polycarpe essaye de donner le change au lecteur par des ruses puériles. Tantôt il décrit minutieusement le manuscuit dont il se sert[2], tantôt il mentionne de prétendues variantes[3], tantôt il déclare n'avoir pu restituer le nom de l'évêque en fonctions et il le désigne seulement par une initiale[4]. Ou bien il établit des vacances[5], et pour donner plus d'autorité aux dates précises[6] — trop précises — qu'il donne, il signale les contradictions des manuscrits sur ce point ou leur manque de renseignements[7].

[1] Ajoutons les chartes de 853 (p. 521), de 863 (p. 528). Tantôt c'est S[t] Just qui convertit le Capitole d'Avignon en église S[te] Croix, tantôt c'est Igilius qui bâtit une église dans le Cirque en 134 (p. 29) ou la consécration de l'église N. D. des Doms par Aventius, en 327, après la réédification de Constantin (p. 101), la consécration de l'église de S[t] Pierre et S[t] Paul par Debo, en 436 (p. 189), etc. Je me réserve de signaler et de discuter plus en détail les inventions de Polycarpe dans mon mémoire sur les *Origines de l'église d'Avignon*, qui paraîtra prochainement.

[2] Ainsi pour le ms. de Savaron, qu'il décrit minutieusement. (Voir ci-dessus, p. 9 n. 2.)

[3] *Igilius*, forme donnée par le ms. de Savaron, *Vigilius*, par celui de Saint André (I. p. 29). *Ebulus* d'après le ms. de Saint André, *Ebolus* d'après Savaron (p. 39). *Asterius* ou *Aeterius*, d'après le ms. de Savaron (p. 44). *Amantius* ou *Amatius* ou *Amatus* (p. 54). *Regilius* ou *Reginius* (p. 102). *Debo* ou *Bebo*, *Elutherius* ou *Eleutherius*, etc.

[4] Ainsi les évêques X... en 175 (p. 36), N... en 404 (p. 145), N... en 590 (p. 372), O... en 628 (p. 384), R... en 639 (p. 388).

[5] Il donne à ces vacances le nom d'*interpontificium*. Le 1[er] va de 267 à 281 (p. 61), le 2[e] de 408 à 414 (p. 150), le 3[e] de 474 à 475 (p. 240).

[6] Ainsi *Antistius* est sacré aux kal. d'avril et il meurt en juin 372 (p. 130); *Elutherius* meurt fin septembre 498 (p. 258); *Julianus* le 4 des id. de décembre 515 (p. 270); R..., le 2 kal. de mai 654 (p. 388); Ratfridus, le 14 kal. de février 895 (p. 556), etc. Un *interpontificium* va du début de 474 à juillet 475, etc. On peut multiplier les exemples.

[7] Ainsi pour *Johannes*, le ms. de Saint André lui donne 15 ans d'épiscopat et celui de Savaron 14 ans seulement (p. 187). Pour *Cædicius*, les ms., dit il, ne donnent pas la date de sa mort. A propos de *Vigilius*, qui aurait fait bâtir une église dans le cirque, Polycarpe corrige le *cerco extra urbis pomærium*, donné par le ms. de Savaron, en *circo extra urbis* etc. (p. 29).

Malgré tous ces artifices, Polycarpe sait bien que ses dires ne méritent aucune créance. Aussi, le voit on mettre tout en œuvre pour rassurer le lecteur. Toutes les fois que Polycarpe produit un faux, il commence par nous faire l'éloge du manuscrit dont il prétend l'avoir tiré. Tantôt c'est un « bonus et vere aureus Codex[1] », tantôt un « Codex optimæ notæ et indubitatæ fidei », ou un « Codex bene vetustus[2] », « antiquus et probus noster codex[3] ». A propos de l'épitaphe de Dynamius, il écrit « quam cum aliis quibusdam fideliter nobis representat vetustissimus codex toties a nobis jam supra laudatus[4] ». Ce dernier trait me dispense d'insister[5]. Or, en marge des dix vers de l'inscription de Casarie, il écrit : « decem hi priores versus probi et sinceri desunt Baronio[6] ». Loin de nous rassurer, l'affirmation de Polycarpe doit éveiller notre méfiance.

Mais voici qui est capital. Je doute fort qu'Albanès et Le Blanc aient vu le manuscrit de Polycarpe[7], car, à la seule inspection du texte, ils eussent rejeté les dix vers dont ils essaient de justifier l'authenticité. En effet, rien n'est plus facile — et en dehors même de tout examen au fond — de reconnaître les faux de Polycarpe. Il suffit de jeter les yeux sur son manuscrit. La plupart des actes faux qu'il produit présentent des ratures. L'auteur modifie, corrige et amende très souvent sa première rédaction. Or, si vraiment Polycarpe prétend nous donner une copie, on ne comprend pas ces rectifications Il est impossible d'admettre qu'ayant un modèle

[1] Polycarpe, I, p. 57.
[2] Ibid. p. 37.
[3] Ibid. p. 357.
[4] Ibid. p. 383.
[5] Le P. Eusèbe Didier avait aussi remarqué qu' : « Il s'y met même quelquefois de mauvaise humeur contre tout lecteur qui refuserait de l'en croire et substitue des excuses qu'on ne lui demande pas à des justificatione qu'on est dispensé de lui demander » (*Panégyrique*, p. 20).
[6] Polycarpe, I, p. 358.
[7] Ils ont dû, très probablement, se faire adresser une copie du manuscrit.

sous les yeux, il puisse changer le *sens* ou les *termes* d'une phrase. On peut accepter des fautes de copistes, on ne saurait comprendre ce que j'appellerais des corrections d'auteur. Ce procédé est nettement visible dans l'inscription de Dynamius, les chartes de Bonpas, le discours de Saint Amat. Son manuscrit en fourmille d'exemples.

Or, en ce qui concerne le début de l'inscription de Casarie, nous avons la preuve que Polycarpe s'y est pris à trois fois pour établir le septième vers.

Polycarpe avait d'abord écrit « *quidquid opus cumulans reputans mercedis ope...* ». Soit que la pensée lui parut un peu obscure ou la tournure inélégante, à cause des deux participes présents et du rapprochement de *opus* et de *ope*, il biffa d'un trait le mot *reputans* et écrivit au-dessus, en interligne, *censebat*. Le vers devenait *quidquid opus cumulans censebat mercedis ope*. Polycarpe ne fut pas satisfait. Il gratta *censebat*[1] et, rayant *quidquid opus cumulans*, il écrivit au-dessus de ces trois mots: « *Has solas censebat opes* ». Puis il transforma *ope* en *opimae*, en faisant de l'*e* un *i* et en ajoutant *mae*. Dès lors, le vers devint: *Has solas censebat opes mercedis opimae*.[2] En vérité, comment s'expliquer ces changements, si Polycarpe avait, comme il l'assure, un modèle sous les yeux qu'il s'est borné à transcrire ? Surtout si le modèle était *minime mutilum et lacerum sed plane sanum et sine vulnere integrum*.

Je n'insiste pas. C'est bien là, je crois, l'argument décisif que demandait Le Blant et cette triple rédaction ne peut laisser subsister aucun doute sur le caractère apocryphe des dix vers du début de l'inscription.

La preuve matérielle du faux est faite; elle me dispenserait de tout autre argument, si je ne tenais cependant à faire re

[1] Ce grattage pourrait laisser croire à un examinateur superficiel que l'encre est différente. Les queues des *d* de *quidquid* ont été aussi grattées pour permettre de placer *Has solas censebat...* en interligne.

[2] Ajoutez que Polycarpe met *VIII* au lieu de *VI* et que l'*E* de *berti* est en interligne.

marquer que les critiques de l'abbé André et de Canron auraient dû inciter à plus de prudence. L'orthographe de *Casaria* changée en *Caesaria*, la faute de quantité de *vovens* pour *vōvens*, sont à mettre au compte de Polycarpe. Quant à l'accumulation des substantifs du deuxième vers, elle est, quoiqu'en dise Le Blant, tout à fait anormale. Ces substantifs sans qualificatifs, jurent avec la série d'épithètes laudatives que nous offrent les inscriptions chrétiennes.[1] Enfin, Canron a relevé les réminiscences classiques que l'on retrouve dans ces dix vers.[2]

Mais, surtout, Polycarpe s'est mis en contradiction avec la tradition qui fait de Casarie une vierge. Albanès, Le Blant et le P. Leclercq ont traité dédaigneusement cette tradition. Il est vrai que l'abbé André ne la justifiait pas. Or, elle est très vieille et très ferme. Dans un martyrologe de l'abbaye de Saint-André, composé en 1026 et 1061[3], on trouvait, au 8 décembre, cette mention : «Sur le mont Andaon, Sainte Casarie, vierge». A coup sûr, voilà une annonce précise et ancienne. Casarie a toujours été tenue comme Vierge[4] et Polycarpe ne l'ignorait pas, puisqu'il cite le *Bréviaire de*

[1] Le Blant ne trouve à mettre en parallèle que ces vers de Fortunat, IV, XXVI :

«Ambo pares, animo, voto, spe, moribus, actu
«Certantesque sibi menti, decore, fide...

Généralement, on trouve une épithète accolée au substantif : «vir magnus ac mente benignus». Le Blant, *Insc. chrét.* N° 373 A, etc.

[2] Le *fata superstes*, qui est de Virgile ; le *dívite censu*, d'Horace, etc.

[3] C'est la date que lui assigne M. de Manteyer, qui a bien voulu me communiquer une copie de ce manuscrit. Ce manuscrit faisait partie de la collection Cambis-Velleron. M. de Manteyer l'a retrouvé à la Bibliothèque Nationale de Madrid, Malheureusement, le martyrologe, complet au temps de Cambis, qui en a donné une longue description *(Catalogue raisonné des principaux manuscrits du cabinet de M. Joseph Louis Dominique de Cambis*, Avignon, 1770, in 4°), a perdu ses deux derniers feuillets. De telle sorte qu'actuellement le mois de décembre manque et que la mention de Sainte Casarie ne nous est plus connue que par l'ouvrage de Cambis Velleron (p. 609).

[4] Voyez dans Chantelou, à l'année 1519, un acte où Casarie est qualifiée vierge. Cf. aussi le *Martyrologe Gallican* au 9 décembre.

l'Eglise de Saint-André (édition de 1553) où Casarie est considérée comme telle. En lui donnant un fils, Polycarpe s'est mis en complet désaccord avec une tradition ininterrompue.

Pour conclure, il est impossible de conserver les dix vers du début de l'inscription de Casarie. Ils sont l'œuvre d'un faussaire trop longtemps pris au sérieux. En l'état actuel, il faut donc nous résigner à ne pas connaître les vers qui précédaient ceux que le marbre nous a conservés.[1]

[1] Ce mémoire était en épreuves quand j'ai eu connaissance du livre de M. A. Vachez. *La Chartreuse de Sainte Croix-en Jarez* (Lyon 1904 in 8). L'auteur consacre un chapitre à Polycarpe de la Rivière et essaie de défendre sa mémoire. Il insiste d'abord sur la faveur dont ce chartreux jouissait dans son ordre et sur ses relations avec les savants de son temps. Mais le P. Eusèbe avait déjà répondu à cet argument *(Réponse Apologétique*... p. 13). Je ne suis pas du tout de l'avis de M. Vachez quand, contrairement au P. Eusèbe, il assure que l'œuvre de Polycarpe était prête à voir le jour. Un seul coup d'œil sur le manuscrit suffit pour constater qu'il n'était pas la rédaction définitive. De très nombreuses pièces y sont seulement indiquées par les deux ou trois premiers mots suivis de la formule : « qu'il faut descrire de notre thrésor... » D'autre part les pages du début sont presque illisibles tant les ratures et les surcharges sont nombreuses. Enfin, M. Vachez pense que Polycarpe n'est pas un faussaire, mais qu'il manquait de sens critique et il ajoute que Gerson, Surius. etc. se sont trompés eux aussi. Sans doute, mais aucun de ces auteurs n'a accepté une aussi grande quantité de fables, aucun n'a donné asile à tant de chartes apocryphes, à tant de pièces fausses. On connaît leurs sources, et le plus souvent on sait chez qui ils ont pris leurs erreurs. Il n'en est point de même pour Polycarpe.

En somme, je ne vois à ce débat que deux solutions : ou Polycarpe a fabriqué lui-même les manuscrits dont il se sert et alors il est un faussaire. Ou bien il a seulement utilisé des documents qui lui ont été remis par d'autres (peut-être par Muselli). Mais dans ce cas, il a fait preuve d'une telle naïveté, à une époque où Valadier, Peiresc, Sirmond, Baronius, etc. montraient du bon sens, que, poussée à ce degré, la crédulité devient de la bêtise. J'ajoute que la première hypothèse me paraît mieux fondée. Elle explique admirablement que personne n'ait jamais vu les documents dont se servait Polycarpe, les ratures de son manuscrit, le silence de ses prédécesseurs et de ses successeurs sur des événements si bien connus de lui, enfin l'admirable ordonnance de ses pseudo manuscrits qui se complètent les uns les autres, au point d'assurer à ses *Annales* un développement majestueux et ininterrompu bien fait pour étonner.

E. Duprat, Annales de la société d'études provençales, 1908

Addendum: "Dom Polycarpe de La Rivière assure avoir vu dans les Archives de l'église métropole d'Avignon, un ms. très ancien qu'il appelle: Codex optima notae, et indubitatae fidei, et bonus, et veri Aureus Codex, qui dit que presque toutes les villes des provinces narbonnaise et viennoise furent exposées au pillage et ensuite brûlées par ces Barbares,

et que plusieurs évêques souffrirent le martyre, parmi lesquels furent saint Albin à Vaison, Firmus à Venasque, Firmum ad Vendanicum, Valentin à Carpentras, Victor à Arles, Lucius à Orange, etc.”.

Jean-Julien Giberti, L’histoire de la ville de Pernes, manuscrit écrit au dix-huitième siècle

---

Sur de faux journaux romains (2013-10-09 00:59)

Sur de faux journaux romains by tlfrc10

IFRAME: //www.scribd.com/embeds/174592876/content?start _page=274 &view _mode=scroll &access _key=key-2bp1ti7l401c33bpojvx &show _recommendations=true

---

Sur la fausse charte d’Alaon et plusieurs évènements du ”Moyen-Âge” (2013-10-11 19:43)

Sur la fausse charte d’Alaon et plusieurs évènements du ”Moyen-Âge” by tlfrc10

IFRAME: //www.scribd.com/embeds/175388312/content?start _page=10 &view _mode=scroll &access _key=key-iwnkoe9vzk2w2lmxtup &show _recommendations=true

---

XXIX. Ici se termine la partie de ma tâche relative à l'origine et à l'authenticité des divers personnages mentionnés par la Charte, comme descendants de Charibert. Dans le cours de cette discussion, j'ai eu occasion de relever les preuves intrinsèques et matérielles de suppositions que la Charte porte en elle-même. Je compléterai ce que j'avais à dire sur ce sujet, en passant à l'examen des preuves qui résultent soit de l'histoire de la Charte, soit des formes de sa rédaction. Je crois pouvoir dire que, sous ces deux rapports, j'ajouterai des faits nouveaux à ceux qui ont déjà été relevés par d'autres, et que je porterai la question sur un terrain que l'on n'avait pas encore abordé.

Les preuves que M. Fauriel a exposées, relativement à l'existence matérielle de la Charte, constatée, selon lui, pendant huit cents ans, n'étant au fond que celles données par Diego-Jose Dormer, historiographe d'Aragon, qui fournit au cardinal de Aguirre la copie sur laquelle la Charte fut imprimée dans les conciles d'Espagne, nous reprendrons et nous discuterons, une à une, les assertions originales du savant aragonais. Lorsque le cas l'exigera, nous répondrons, chemin faisant, au petit nombre d'inductions que M. Fauriel a ajoutées à la notice de Dormer. Mais, préalablement, je suis bien aise de faire remarquer les analogies que présente l'histoire de la Charte avec celle de tous les documents apocryphes dont l'Espagne a été inondée aux XVI[e] et XVII[e] siècles. On sait que dans ce pays les fraudes littéraires de ce genre furent poussées si loin, qu'il devint presque impossible de retrouver

le véritable terrain historique au milieu de ce labyrinthe de fables. Qu'on me permette d'en citer deux ou trois exemples, afin de faciliter le rapprochement.

Au commencement du XVII[e] siècle, Jérôme Roman de la Higuera publia une *Chronique* ou *Histoire universelle*, sous le nom de *Dexter*, écrivain mentionné par saint Jérôme, et qui vivait par conséquent vers la fin du IV[e] siècle[1]. Cette chronique avait été tirée, selon l'éditeur, de la bibliothèque du célèbre monastère de Fulde. Inutile de dire que le manuscrit original n'avait jusque-là été vu de personne, que depuis lors on ne le montra pas davantage, et que les savants qui firent faire des recherches en Westphalie, n'en purent jamais trouver de traces. Mais Roman de la Higuera prétendait en avoir reçu une copie par l'entremise d'un père Toralba, de la Compagnie de Jésus, qui lui-même l'avait transcrite à Worms, d'après une autre copie qu'un particulier qui ne fut jamais nommé avait prise dans le monastère. Tout cela signifiait que D. Roman de la Higuera n'était qu'un imposteur, comme il fut amplement démontré par la suite, et que l'histoire de Dexter n'avait jamais existé.

[1] *Flavii Lucii Dextri M. maximi Cæsaraugustæ Episcopi, Chronicon., etc.* L'auteur de la Bibliothèque espagnole dit en parlant de l'engouement des contemporains pour les falsifications de la Higuera : Quibus monumentis mirum valdè est quàm obnoxii ac venerabundi hujus sæculi homines, atque in iis non pauci ex nostratibus, necnon et exteris, docti sagacesque, assurrexerint... Bibl. Hisp. T. 1. p. 456.

Quelques années plus tard, Lorenço Ramirez de Prado, ami de la Higuera, donna une chronique et d'autres pièces attribuées à *Julien Perez*, archidiacre de Tolède, au XIe siècle. La copie d'après laquelle l'édition avait été faite (car le manuscrit original manquait également) avait été tirée de la bibliothèque d'un illustre personnage, le comte d'Olivarès, qui la tenait lui-même d'un homme non moins grave, le comte de Moxa (Pedro de Sandoval), lequel à son tour l'avait reçue d'un sien frère. Et, en définitive, de quelle source cette copie attestée, certifiée par tous ces grands noms, provenait-elle? Du faussaire que nous connaissons déjà, de Roman de la Higuera, qui prétendait l'avoir tirée, comme l'histoire de Dexter, de l'abbaye de Fulde.

Encore un trait. Vers le milieu du même siècle, D. Argaïz, bénédictin, publia deux chroniques, l'une sous le nom d'*Hautbertus* de Séville, l'autre sous celui de *Liberatus*, abbé de Pampelune[1]. Mais D. Argaïz n'avait eu entre les mains que des copies de ces chroniques, et ces copies lui étaient venues de D. Antonio Lupian de Zapata, qui prétendait avoir tiré l'histoire d'Hautbertus d'un manuscrit de l'abbaye de Saint-Denys en France, et celle de Liberatus, d'un manuscrit du monastère de Ripoll (M. *Rivipullense*). Vérification faite, il fut prouvé que ni à Saint-Denys, ni à Ripoll, on n'a-

[1] *Hautberti Hispalensis chronicon, cum annotationibus*, etc. L'ouvrage ne parut qu'après la mort de Lupian. — Bibl. Hisp. p. 131. — Lupian était un moine bénédictin, et la Higuera un professeur de théologie.

vait jamais eu connaissance du manuscrit en question, et que les catalogues et les archives de ces deux monastères ne contenaient aucune indication, aucune pièce qui se rapportassent le moins du monde aux ouvrages publiés. C'était Zapata qui avait inventé le tout [1].

Notez que ces falsifications n'étaient point isolées; elles étaient combinées au contraire avec une application et une méthode capables de dérouter la critique. Ainsi, l'authenticité de la prétendue chronique de Dexter, dont l'idée avait été puisée dans une phrase de saint Jérôme où le nom de cet Espagnol se rencontre, était garantie par un passage du faux Julien, qui la citait comme existante encore de son temps. L'histoire d'Hautbertus, à son tour, parlait de celles de Julien et de Dexter, et ainsi de suite. En soutenant les impostures les unes par les autres, en les contre-butant, pour ainsi dire, comme des pièces de charpente, on plaçait les critiques ombrageux dans la cruelle alternative ou de rejeter le tout, ce qui paraissait exorbitant, ou de tout accepter, quelque évidente que fût la supposition.

M. J. Rabanis, Essai critique et historique sur les Mérovingiens d'Aquitaine, Actes de l'Académie Royale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux, Troisième année, 1841

19

L'espace - Le temps - La terre

Dans les pages qui précèdent, nous avons attiré l'attention sur le fait que l'homme traditionnel et l'homme moderne ne se différencient pas seulement par leur mentalité et leur type de civilisation. La différence porte également sur les possibilités mêmes de l'expérience, sur la façon de les vivre dans le monde de la nature, donc sur les catégories de la perception et la relation fondamentale entre le Moi et le non-Moi. L'espace, le temps, la causalité, ont eu, pour l'homme traditionnel, un caractère très différent de celui qui correspond à l'expérience de l'homme des époques plus récentes. L'erreur de ce qu'on appelle la gnoséologie (ou théorie de la connaissance), à partir de Kant, est de supposer que ces formes fondamentales de l'expérience humaine ont été toujours les mêmes, et, en particulier, celles qui sont familières à l'homme actuel. En réalité on peut constater, à cet égard aussi, une transformation profonde, conforme au processus général d'involution. Nous nous bornerons ici à examiner la différence en question pour ce qui est de l'espace et du temps.

En ce qui concerne le temps, le point fondamental a déjà été indiqué dans l'introduction: *le temps des civilisations traditionnelles n'est pas un temps « historique ». Il n'y a pas d'expérience du « devenir ».* Le temps, le devenir, sont immédiatement reliés à ce qui est supérieur au temps, de sorte que la perception s'en trouve spirituellement transformée.

Pour éclaircir ce point, il est utile de préciser ce que le temps signifie aujourd'hui. Il est l'ordre simple et irréversible d'événements successifs. Ses parties sont homogènes les unes par rapport aux autres et, de ce fait, mesurables comme une quantité. En outre, il comporte la différenciation de l'« avant » et de l'« après » (passé et futur) par rapport à un point de référence tout à fait relatif (le présent). Mais le fait d'être passé ou futur, situé à un moment ou à un autre du temps, ne confère aucune qualité particulière à un événement donné: il le relie à une date et c'est tout. Il existe, en somme, une sorte d'indifférence réciproque entre le temps et ses

contenus. La temporalité de ces contenus signifie simplement qu'ils sont portés par un courant continu qui ne revient jamais en arrière et dont, au fond, chaque point, bien qu'il soit toujours différent, est cependant toujours égal à n'importe quel autre. Dans les conceptions scientifiques les plus récentes - comme celles de Minkowski ou d'Einstein - le temps perd même ce caractère. On parle en effet de la relativité du temps, du temps comme « quatrième dimension de l'espace », et ainsi de suite, ce qui signifie que le temps devient un ordre mathématique, absolument indifférent aux événements, qui peuvent se trouver dans un « avant », plutôt que dans un « après », uniquement en fonction du système de référence choisi.

L'expérience traditionnelle du temps est d'une nature toute différente. Le temps n'y est pas une quantité, mais une *qualité;* non une série, mais un *rythme.* Il ne s'écoule pas uniformément et indéfiniment, mais se fractionne en cycles, en périodes, dont chaque moment a une *signification* et donc une valeur spécifique par rapport à tous les autres, une individualité vivante et une fonction. Ces cycles ou périodes - la « grande année » chaldéenne et hellénique, le *saeculum* étrusco-latin, l'éon iranien, les « soleils » aztèques, les *kalpa* hindous, etc... - représentent chacun un développement complet, formant des unités closes et parfaites, donc identiques, en se répétant, elles ne changent pas et ne se multiplient pas, mais se succèdent, selon une heureuse expression, comme « une série d'éternités »(1).

S'agissant d'un ensemble non pas quantitatif mais organique, la durée chronologique du *saeculum* pouvait aussi être flexible. Des durées quantitativement inégales pouvaient être considérées comme égales du moment que chacune d'elles contenait et reproduisait tous les moments typiques d'un cycle. C'est pourquoi on voit revenir traditionnellement des nombres fixes - par exemple le sept, le neuf, le douze, le mille - qui n'expriment pas des quantités, mais des structures typiques de rythme, permettant d'ordonner des durées matériellement différentes, mais symboliquement équivalentes.

Le monde traditionnel connut ainsi, au lieu de la séquence chronologique indéfinie, une hiérarchie fondée sur les correspondances analogiques entre les grands cycles et les petits cycles et aboutissant, à vrai dire, à une sorte de réduction de la multiplicité temporelle à l'unité supratemporelle (2). Le petit cycle reproduisant analogiquement le grand cycle, on disposait virtuellement ainsi d'un moyen de participer à des ordres toujours plus vastes, à des durées toujours plus libres de tout résidu de matière ou de contingence, au point de rejoindre, pour ainsi dire, une sorte d'*espace-*

temps, une structure immuable à travers laquelle transparaissent des significations éternelles (3). En ordonnant le temps d'en haut, de manière que chaque durée se répartisse en périodes cycliques reflétant cette structure, en associant à des moments déterminés de ces cycles des célébrations, rites ou fêtes destinés à réveiller ou à faire pressentir les significations correspondantes, le monde traditionnel, à cet égard aussi, a agi dans le sens d'une libération et d'une transfiguration; il a arrêté le flux confus des eaux; il y a créé cette transparence à travers le courant du devenir, qui permet la vision de l'immobile profondeur. On ne doit donc pas s'étonner que le calendrier, base de la mesure du temps, ait eu autrefois un caractère sacré et ait été confié à la science de la caste sacerdotale, ni que certaines heures du jour, certains jours de la semaine, et certains jours de l'année aient été consacrés à certaines divinités ou reliés à certains destins. Il en reste d'ailleurs une trace dans le catholicisme, qui connaît une année constellée de fêtes religieuses et de jours plus ou moins marqués par des saints, des martyrs ou des événements sacrés, où se conserve encore comme un écho de cette antique conception du temps, rythmée par le rite, transfigurée par le symbole, formée à l'image d'une « histoire sacrée ».

Le fait que pour fixer les unités de rythme, on adopta traditionnellement les étoiles, les périodes stellaires et surtout les points de la course solaire, est donc loin de venir à l'appui des interprétations dites « naturalistes »: le monde traditionnel, en effet, ne « divinisa »jamais les éléments de la nature et du ciel, mais, à l'inverse, s'en servit comme de supports pour exprimer analogiquement des significations divines, significations perçues directement par des civilisations qui « ne considéraient pas le ciel superficiellement ni comme des bêtes au pâturage » (4). On peut même admettre que le parcours annuel du soleil fut primordialement le centre et l'origine d'un système unitaire (dont le calendrier n'était qu'un aspect) qui établissait de constantes interférences et de constantes correspondances symboliques et magiques entre l'homme, le cosmos et la réalité surnaturelle (5). Les deux courbes de la descente et de la montée de la lumière solaire dans l'année apparaissent, en fait, comme la réalité perceptible la plus immédiate pour exprimer le sens sacrificiel de la mort et de la renaissance, le cycle constitué par la voie obscure descendante et par la voie lumineuse ascendante.

Nous aurons à nous référer, par la suite, à la tradition selon laquelle la région correspondant aujourd'hui à l'Arctique fut le siège originel des souches qui créèrent les principales civilisations indo-européennes. On peut penser que lorsque se produisit la glaciation arctique, la division de l'«

année » en une seule nuit et un seul jour ait fortement dramatisé l'expérience du parcours solaire, au point d'en faire un des meilleurs supports pour exprimer les sens métaphysiques indiqués, en les substituant à ce qui, comme pur symbolisme « polaire », et non encore solaire, se rapportait à des périodes plus lointaines.

Les constellations zodiacales se prêtant d'une façon naturelle à la fixation des « moments » de ce développement, articulations du « dieu-année », le nombre douze se trouve être un des « sigles de rythme » qui reviennent le plus fréquemment à propos de tout ce qui a le sens d'une réalisation « solaire » et il figure aussi partout où s'est constitué un centre ayant, d'une façon ou d'une autre, incarné ou cherché à incarner la tradition ourano-solaire, et partout où le mythe ou la légende ont exprimé sous forme de figurations ou de personnifications symboliques, un type de régence analogue (6).

Mais dans le parcours duodécimal du soleil à travers douze signes zodiacaux, il est un moment critique qui a une signification particulière: c'est celui qui correspond au point le plus bas de l'écliptique, le *solstice d'hiver*, fin de la descente, début de la remontée, séparation de la période obscure et de la période lumineuse. Selon des représentations qui remontent à la haute préhistoire, le « dieu-année » apparaît ici comme la « hache » , ou le « dieu-hache », qui coupe en deux parties le signe circulaire de l'année ou d'autres symboles équivalents; spirituellement, c'est le moment typiquement « triomphal » de la solarité (présenté dans différents mythes comme le résultat victorieux de la lutte d'un héros solaire contre des créatures représentant le principe ténébreux, souvent avec une référence au signe zodiacal dans lequel se trouve, selon les âges, le solstice d'hiver). Cette « séparation », qui est une résurrection, est aussi une initiation à une « vie nouvelle », à un nouveau cycle: *natalis dii solis invicti*.

Les dates correspondant à des situations stellaires susceptibles - comme la situation solsticiale - d'exprimer en termes de symbolisme cosmique des vérités supérieures, restent d'ailleurs pratiquement inchangées lorsque la tradition change de forme et se transmet à d'autres peuples. Une étude comparée permet de relever facilement la correspondance et l'uniformité des fêtes et des rites calendaires fondamentaux, grâce auxquels le sacré était introduit dans la trame du temps afin d'en fractionner la durée en autant d'images cycliques d'une histoire éternelle, que les phénomènes de la nature venaient rappeler et rythmer.

année » en une seule nuit et un seul jour ait fortement dramatisé l'expérience du parcours solaire, au point d'en faire un des meilleurs supports pour exprimer les sens métaphysiques indiqués, en les substituant à ce qui, comme pur symbolisme « polaire », et non encore solaire, se rapportait à des périodes plus lointaines.

Les constellations zodiacales se prêtant d'une façon naturelle à la fixation des « moments » de ce développement, articulations du « dieu-année », le nombre douze se trouve être un des « sigles de rythme » qui reviennent le plus fréquemment à propos de tout ce qui a le sens d'une réalisation « solaire » et il figure aussi partout où s'est constitué un centre ayant, d'une façon ou d'une autre, incarné ou cherché à incarner la tradition ourano-solaire, et partout où le mythe ou la légende ont exprimé sous forme de figurations ou de personnifications symboliques, un type de régence analogue (6).

Mais dans le parcours duodécimal du soleil à travers douze signes zodiacaux, il est un moment critique qui a une signification particulière: c'est celui qui correspond au point le plus bas de l'écliptique, le *solstice d'hiver*, fin de la descente, début de la remontée, séparation de la période obscure et de la période lumineuse. Selon des représentations qui remontent à la haute préhistoire, le « dieu-année » apparaît ici comme la « hache » , ou le « dieu-hache », qui coupe en deux parties le signe circulaire de l'année ou d'autres symboles équivalents; spirituellement, c'est le moment typiquement « triomphal » de la solarité (présenté dans différents mythes comme le résultat victorieux de la lutte d'un héros solaire contre des créatures représentant le principe ténébreux, souvent avec une référence au signe zodiacal dans lequel se trouve, selon les âges, le solstice d'hiver). Cette « séparation », qui est une résurrection, est aussi une initiation à une « vie nouvelle », à un nouveau cycle: *natalis dii solis invicti*.

Les dates correspondant à des situations stellaires susceptibles - comme la situation solsticiale - d'exprimer en termes de symbolisme cosmique des vérités supérieures, restent d'ailleurs pratiquement inchangées lorsque la tradition change de forme et se transmet à d'autres peuples. Une étude comparée permet de relever facilement la correspondance et l'uniformité des fêtes et des rites calendaires fondamentaux, grâce auxquels le sacré était introduit dans la trame du temps afin d'en fractionner la durée en autant d'images cycliques d'une histoire éternelle, que les phénomènes de la nature venaient rappeler et rythmer.

partiellement ou complètement, consciemment ou non - des structures et des symboles supra-historiques. Par là-même, ces faits ou ces êtres passent alors d'un temps dans l'autre, en devenant des expressions nouvelles de réalités préexistantes. Ils appartiennent simultanément aux deux temps, sont des personnages et des faits à la fois réels et symboliques, et peuvent être ainsi transportés d'une période dans une autre, avant ou après leur existence réelle, lorsque l'on considère l'élément supra-historique qu'ils représentent. C'est pourquoi certaines recherches des savants modernes au sujet de l'historicité de divers événements ou personnages du monde traditionnel, leur souci de séparer l'élément historique de l'élément mythique ou légendaire, leurs étonnements devant les chronologies traditionnelles « infantiles », certaines de leurs idées, enfin, relatives à ce qu'on appelle les « évhémérisations », ne reposent que sur le vide. Dans le cas en question - nous l'avons déjà dit - ce sont précisément le mythe et l'anti-histoire qui conduisent à la connaissance la plus complète de « l'histoire ».

En outre, c'est plus ou moins dans le même ordre d'idée qu'il faut chercher le véritable sens des légendes relatives à des personnages enlevés dans l'« invisible » et cependant « jamais morts », destinés à « se réveiller » ou à se manifester à nouveau après un certain temps (correspondance cyclique), comme par exemple Alexandre le Grand, le Roi Arthur, « Frédéric » , Sébastien, incarnations diverses d'un thème unique, transposées de la réalité dans la supra-réalité. C'est ainsi, enfin, que l'on doit comprendre la doctrine hindoue des *avatara* ou incarnations divines périodiques sous les aspects de figures différentes, mais qui expriment cependant une fonction identique.

Julius Evola, Révolte contre le monde moderne

The Rise of English Culture (Edwin Johnson) **(2013-10-12 02:31)**

The Rise of English Culture.pdf by tlfrc10

x

IFRAME: //www.scribd.com/embeds/175457265/content?start _page=7 &view _mode=scroll &access _key=key-14lwwmu7yl0lj4hm0ofe &show _recommendations=true

---

Sur l'authenticité de Saint Martial **(2013-10-12 23:10)**

78.45 LANDES (Richard.), PAUPERT (Catherine).

Naissance d'Apôtre. La Vie de Saint Martial de Limoges. Un apocryphe de l'an Mil. Louvain, Brepols, 1991, 104 p. (Coll. Mémoires Premières).

Saint Martial, évangélisateur de l'Aquitaine au IIIe siècle d'après Grégoire de Tours, fut le premier évêque de Limoges et son tombeau, le lieu d'un pèlerinage et d'une abbaye qui comptèrent parmi les plus illustres sur les chemins de Saint Jacques de Compostelle.

On sait depuis les travaux de l'abbé Duchesne (1892) que la tradition faisant de saint Martial un cousin de saint Pierre et un disciple du Christ trouvait sa source dans les remaniements apportés à la *Vie* du saint par le liturgiste et historien médiéval Adhémar de Chabannes (*Vita Prolixior*, circa 1028). L'abbaye de Saint Martial pouvait à ce titre revendiquer une liturgie apostolique pour le culte du saint et le statut de plus ancienne Église des Gaules pour le diocèse de Limoges dont il était l'évangélisateur. On se trouverait devant un cas banal d'embellissement par la rencontre du désir de

prestige (et de richesse) des clercs pour leurs sanctuaires et de la crédulité populaire! Il fut plus difficile d'admettre que les inventions d'Adhémar de Chabannes avaient essuyé un cuisant échec au XI[e] siècle et qu'il avait passé la fin de sa vie non seulement à accumuler les fausses preuves de cette version, allant jusqu'à racheter pour les gratter et corriger les documents d'abbayes voisines concernant la vie de saint Martial, inventer un faux incendie qui aurait détruit les *Vies* précédentes... mais qu'il avait déployé le même talent de chroniqueur pour faire croire au succès de son affabulation. C'est seulement après 1975 que les historiens du Limousin se rallient aux thèses soutenues depuis 1925-30 par Mgr Saltet, puis Dom Leclerc concernant cette double supercherie. Le présent ouvrage, situe la complexité du dossier historique en présentant dans le même recueil la traduction de la *Vita Prolixior* par Catherine Paupert, et l'analyse que fait Richard Landes, professeur à l'Université de Pittsburgh, des conditions de sa production, c'est-à-dire de la « naissance » en l'an mil d'un apôtre inconnu des évangiles!

Quelles raisons trouver au succès dans le diocèse de Limoges pendant des siècles pour cette thèse si controversée ailleurs que Rome n'autorisera la liturgie apostolique qu'en 1854 ? le patriotisme local où Limoges supplanterait Lyon pour la primature des Gaules ? la dérive populaire d'une ecclésiologie où toute Église est fille des apôtres ? Les auteurs mettent en relation les origines de la *Vita Prolixior* et le développement en Aquitaine de la Paix de Dieu. Le développement de la féodalité et la multiplication de ses armées menaçaient à la fois l'Église, les pèlerins et le peuple désarmés... Les miracles de saint Martial, en particulier celui qui est à l'origine du culte encore actuel des Ostensions des reliques de saints en Limousin, à savoir le miracle des Ardents (où l'ostension des reliques en 994 guérit des milliers de malades atteints de fièvre due à l'ergot de seigle), sont l'occasion de grands rassemblements des clercs, de l'aristocratie et du peuple et d'actions de grâce et de repentance, de promesses de paix et de justice. Promesses fragiles! L'exaltation du culte de saint Martial aurait été ainsi un poids supplémentaire donné aux engagements de paix pris autour de ses reliques.

Ce petit livre, remarquable à bien des égards souffre d'un sujet trop étroitement circonscrit alors qu'il met en jeu le nœud de la culture spirituelle du Limousin, et d'une trop grande brièveté. D'un incontestable intérêt par les questions qu'il pose et le souci de mettre en rapport piété populaire et histoire sociale, his-

toire des spiritualités et forces politiques, il est cependant d'une certaine confusion dans l'exposé des tribulations de l'histoire du bon saint Martial. De plus, on nous dit beaucoup ce qu'elle eut de falsifiée et peu ce qu'on en sait vraiment! Sur le plan hagiographique même, les auteurs semblent ignorer l'existence d'un texte du IX[e] siècle conservé à Karlsruhe et qu'il serait utile de comparer à la *Vita Prolixior*. On ne dit rien non plus de l'incontestable rayonnement culturel de l'Abbaye de Saint Martial si ce n'est quelques allusions aux tropaires. Le tout produit une impression réductrice peut-être aussi fallacieuse que l'exaltation légendaire. La thèse du lien entre le mouvement de la paix de Dieu et la légende de l'apostolicité de saint Martial est cependant d'autant plus intéressante qu'on en trouve des échos dans la culture limousine encore actuellement.

Françoise Lautman.

Les fraudes archéologiques en Palestine (2013-10-12 23:33)

Les fraudes archéologiques en Palestine by tlfrc10 x

IFRAME: //www.scribd.com/embeds/175625966/content?start _page=8 &view _mode=scroll &access _key=key-1aq1ds9l7l6j3lhe48ey &show _recommendations=true

---

Tacitus and Bracciolini: the Annals forged in the Fifteenth Century (John Wilson Ross) (2013-10-13 01:39)

Preface

The theory broached in this book involves a charge of the grossest fraud against a most distinguished man, who rose to high posts in public affairs and won imperishable fame in letters. There being blots on his moral character, it would be censurable to fasten upon his memory this new imputation of dishonesty, were it not substantiated by irresistible evidence.

The title of this book quite explains what its design is,—to contribute something towards settling the authorship of the Annals of Tacitus, which encomiastic admirers imagine to be the most extraordinary history ever penned, and the writer "but one degree removed from inspiration, if not inspired." This wondrous writer I assert to be the famous Florentine of the Renaissance, Poggio Bracciolini, in favour of which view I have tried to make out a case by bringing forward a variety of passages from the "History" and the "Annals" to show an extensive series of contradictions as to

facts and characters, departures from truth about matters connected with ancient Roman life, laches in grammar and use of words that never could have proceeded from any patrician or plebian of the world-renowned old Commonwealth, with a number of other things that will readily strike the intelligent and sober mind as utterly inconsistent with the existing belief of the "Annals" being the production of Tacitus. All this is case in the shade for the fullest light to be thrown on the subject, when not wishing to make my theory a matter of speculation but founded in common sense, I give a detailed history of the forgery, from its conception to its completion, the sum that was paid for it, the abbey where it was transcribed, and other such convincing minutiae taken from a correspondence that Poggio carried on with a familiar friend who resided in Florence.

A reader of acumen and critical faculty following a writer in an inquiry of this nature places himself in the position of a lawyer who will not accept the interpretation of an Act of Parliament, or even a clause in it, as correct, except,—as his phrase goes,—it "runs upon all fours:" he knows that it is with a speculation in a literary matter as with a chapter of a statute: he struggles to raise only a single valid objection against what is advanced: if successful he at one destroys the whole of the theory, from thus exposing it to view as not "running upon all fours;" the fabric is, in fact, discovered to be reared on a false foundation; it must, therefore, fall as at the slightest breath a child's house built of cards; and the theory becomes one more added to the list of those that are apocryphal. If on examination it should be agreed that the theory in this book is without a flaw, I conceived that I shall have done not a small, but a considerable service to the cause of true history.

John Wilson Ross

LONDON, April 3, 1878

Read full book on: http://www.gutenberg.org/cache/epub/9098/pg9098.html

---

The plague and syphilis at the cradle of modernity (2013-10-23 23:26)

The plague and syphilis at the cradle of modernity

A medical interpretation of History

Introduction

To truly understand History special attention should be paid to what Julius Evola and others called the third dimension of History, i.e. to consider that actions and events may have hidden causes and consequences, invisible to the unaware observer and the "party historian", whose historiography is often based, naively, on secondary and uncertain elements. The questions that will be investigated in this essay are the following. Could pathological factors have played a bigger role in the last few centuries than it is commonly assumed? It has been proven that numerous European kings and leaders suffered from a mental illness or a physical affliction, which of course affected their actions to more or less significant extent (1). Could the same have happened to a large part of the European peoples and modify the course of History on a large scale? More generally, from a traditional viewpoint, how have the deadliest diseases impacted Europe's History? The two major diseases which will be examined are the plague and syphilis. The latter will be examined in greater length because we think that syphilis has been, so to speak, left out of the radar by all historians; and we think that syphilis, in a cycle characterized by the importance of sex and woman, has played a major and unsuspected role. The former has already been examined by a few writers; our text will be a summary but not only as a few new points will be made.

The plague

As we said, the first disease that will be examined is the black plague that spread in Europe during the fourteenth century. It came from Asia and it seems that it is traders who brought it to Europe and not rats as today's historians pretend. It is the lack of borders and international trade which enabled the transmission. It is easy to notice the similarity with today's open borders policy and "free trade", as Europe is flooded with harmful junk coming from third

world countries; not only with toxic toys but also defective key industrial components which go in sensitive industrial facilities.

Let us go back to the black plague. Dozens of millions of Europeans died in a few years. Many villages ceased to exist. The dysgenic results were obvious. Hundreds of thousands of old family lines disappeared. And there is ground to think that this epidemic is the root cause of the great acceleration in the racial "denordification" of Europe and the rise of the brachycephalic elements which took place during that time, as explained by race researcher de Lapouge (2), who, however, was unable to explain it. It was all the more catastrophic as a large part of Europe's best racial stock had disappeared earlier during the "crusades", fighting vainly in the desert sand; French historian Fernand Braudel has estimated that up to four or five million European men could have been killed in the crusades. Soon after the plague had disappeared, the surviving men and women, perhaps encouraged by the Church, felt that they had to repopulate the Earth and unions were more anarchical than in the past; twins and triplets were common (3).

However, these were not the only consequences of the black plague, as it seems that it sealed the death of medieval civilization and marked the beginning of a new cycle, whose nature was clearly more capitalist and bourgeois. Below are a few points which tend to indicate it.

Due to the great depopulation, serfdom gradually became obsolete and the aristocracy lost economic power and, as a result, a certain form of competition between aristocrats and peasants began. Aristocrats started looking for paid offices in cities while individual peasants could acquire wealth thanks to cheaper land prices and international trade due to the food surplus that could be sold abroad. Also, a large number of surviving individuals got rich through the inheritance that they obtained and indulged in a hedonistic lifestyle. However, even if many became much richer, the general living conditions had become worse, which increased the dysgenic effects. Aside from these socio-economic changes, general mental health of the population was durably affected and superstition increased. For example, because of the plague, up to 800,000 people in Germany and Northern France joined the ranks of the flagellants.

Another point is how the plague could have affected literature and how it was falsified. To take an example, the Valhalla and the Ragnarök concepts could have Christian origins for the following reason. It seems that Iceland (and Norway, too) was precisely the land which was the hardest hit by the plague as almost the whole of its population was destroyed (4). The question is whether this "apocalyptic" event could have had an influence on Nordic writings such as the Edda, which, however, official chronology assumes it was written in the thirteenth century. If it is really from the thirteenth century, could it have been altered to suit the new general mindset that was born out of the catastrophe? On a related subject, the black plague certainly made it easier for Christian evangelists to convert Scandinavia. Finally, it should be mentioned that several "recentists" have sought to reinterpret the black plague to fit their own particular scenario.

Syphilis

The second disease that we wish to examine is syphilis, whose uncertain origins have been generating a heated controversy for centuries. A summary can be found on the internet (5). It should be noted that, from what we have read, the history of syphilis is more complex and nuanced than what is summarized there. However, as this is off the subject, we will not talk much about it. We will simply say that the "Columbian theory" looks very plausible to us, and that the syphilis outbreak in Europe could have happened thanks to sexual relationships between "native Americans" and Colombus' crew and soldiers. If so, thanks to Colombus, this would be the first American import to Europe.

The goal of this study is not to examine the obvious dysgenic effects and the negative social consequences of syphilis. It will instead examine the more or less hidden mental consequences of the malady and how it participated in triggering the "Renaissance", as that era came to be called in the "syphilitic" nineteenth century (6).

The epidemics of 1494

Before talking about this, it is necessary to be factual and describe the syphilis epidemics of 1494. Historical research indicates that early syphilis, a few years on after 1494, was frequently deadly and extremely contagious. Historian Sabellicus estimated in 1502 that the twentieth of Europeans had syphilis; however, Albrecht Dürer wrote: "God save me from the French disease. I know of nothing of which I am so afraid... Nearly every man has it and it eats up so many that they die

";

Erasmus, himself a late-stage syphilitic whose doctors were afraid to come close to him for fear of contracting the disease, wrote that it was "the disease that killed the most people"; and Leo Africanus estimated that nine tenths of the North Africans were infected. Regarding the Europeans, that is not surprising given their sexual habits, as finely illustrated in Guy Breton's book "Histoire d'amour de l'histoire de France". It should be mentioned that, obviously, it is very difficult to come up with a precise estimation of the number of people who were affected.

The malady evolved a lot overtime. It caused millions of deaths only during the first few years after the outbreak of 1494 and became less deadly as the decades passed, although this does not mean contagion ceased. As a contagious, hereditary, lifelong malady, syphilis was almost never cured effectively and consistently before the 1940s when it was found that penicillin worked as a healing drug. The most used form of treatment during the "Renaissance" was mercury; it was seldom effective and often aggravated the patient's state; and if it was able in some cases to cure secondary syphilis, it did not prevent neurosyphilis according to modern scientists. These are the reasons why it is reasonable to assume that syphilis frequently persisted under hidden forms: "for the most part, after the initial chancre and rash had cleared up, the disease only showed such lesions when it relapsed during the first few years. Other than that, it was invisible and therefore secret, and although the victim was often dreadfully sick much of the time and complained of feeling poisoned, the aches and pains were rarely attributed to syphilis" (7). It was only in the nineteenth century that syphilis was recognized as having the potentiality to cause any disease; as such, it was nicknamed "the Great Imitator". If syphilis often went undetected as the root cause of harsh physical sufferings, it is sound to assume that its consequences on mental health went undetected even more. They could have been even more invisible as they often may not have resulted in sheer dementia; syphilis does not alter clarity of mind, at least until the last stages of the disease. It is now time to describe what has been called neurosyphilis, which is at the core of the second part of this study.

Neurosyphilis as a mental disease

Neurosyphilis is the last stage of an untreated syphilis. It is likely to happen a few years after the initial infection if the first stages have not been lethal to the subject. The symptoms are diverse: "Prodromal or warning signs, often occurring over as much as a decade, may be obvious to family and friends, who are often shocked and confused when they observe long periods of extreme clarity and typical behavior alternating with episodes of bizarre, uninhibited, even criminal acts, and loss of previously held ethical values. William Osler described 'a change in character (...) which may astonish the friends and relatives' and warned to watch for 'important indications of moral perversions manifested in offenses against decency'. In the final period close to the onset of paresis, mood shifts become more extreme as euphoria, electric excitement, bursts of creative energy, and grandiose self-reflections alternate with severe, often suicidal depression. Delusions of grandeur, paranoia, exaltation, irritability, rages, and irrational, antisocial behavior define the progression toward insanity. The patient may suddenly begin to gamble, go on absurd spending sprees, or imagine owning vast riches. A calm person becomes emotional, a neat person sloppy, a timid one aggressive. Here the condition is often misdiagnosed as paranoid persecutory psychosis or schizophrenia" (8). The same author also writes that "paresis often begins with a dramatic episode characterized by delusions; grandiosity; identification with religious, mythic, or royal figures; and sometimes rage and violent acts". A medical encyclopedia mentions the following symptoms: "abnormal walk (gait), blindness, confusion, dementia, depression, headache, incontinence, inability to walk, irritability, numbness in the toes, feet, or leg, poor concentration, seizure, stiff neck, tremors, visual disturbances, weakness" (9). Other studies are more evocative and make a direct link between neurosyphilis and "creative, intellectual or philosophical activity" (10). The pathological manifestations that we will pay special attention to are, of course, of a mental nature. More precisely, it is about the influence of syphilis on the brain's creative capabilities that we are going to examine – but not only however – because the "Renaissance" has been an era characterized by a great efflorescence in a number of areas.

The matter at hand is, firstly, to determine the extent to which neurosyphilis occurred in the sixteenth century and, secondly, the role it played in triggering the great upheavals of that time, namely the "Renaissance" and Protestantism, and, as a consequence, "our" modern world. The first question cannot be answered with certainty as neurosyphilis went undetected; that is the reason why data is unavailable. However, as millions of Europeans died from syphilis

in a few decades, and as other hundreds of thousands caught syphilis but did not die, it is safe to assume that a large number of Europeans developed neurosyphilis. The second question is at the core of this essay and it will be discussed at greater length. We would like to say our readers that we do not state that syphilis always had a total influence on a person's works – whatever these works were. We do not do any facile, simple-minded reductionism. However, we argue that syphilis' influence should be revised upwards. We will conclude by saying that we hope that our study will not be accused of being "fanciful"; serious illnesses do have consequences on someone's mental health and relationship to the world. Although the topic of syphilis is little-discussed and even less known by the medical community, a few medical practitioners have written interesting texts; for example, impressionist Edouard Manet, a few years before his death at the age of 51, as he had been eaten away by syphilis for the last 13 years, suddenly chose to paint still lifes and pretty girls, sometimes naked, which he had never done before when he was sound (11). Toulouse-Lautrec, another unfortunate painter, knew a similar fate. Born in 1864, the toll that syphilis had taken on his health became very visible as early as in the early 1890s; he caught it from his model-turned-mistress and, probably, prostitutes as well as it is known that he spent a lot of time studying brothels for his art. It is around that time that he created a series of paintings, called "Elles", depicting the various occupants of the red light district in a sympathetic and humane way, which shocked the French society.

The impact of neurosyphilis in the "profane" world during the "Renaissance"

As a start to our investigation, the characteristics of the "Renaissance" must be briefly examined first and compared to the pathological phenomenon neurosyphilis induces. As for the various representative figures of that period, it is often not possible, due to the significant unavailability of unequivocal records, to determine whether this or that great figure had syphilis. We have found that the best method to reach some results was to examine their works, deeds and general behaviour. Of course it is not possible in this study to do it in a comprehensive way, as this would imply scrutinizing the biographies of hundreds of "Renaissance" men. That is why it can only be considered introductive (12). We will quote a few more extracts from J. Hayden's book to illustrate how a retrospective diagnosis should be performed. "Often, having no reason to suspect it (syphilis) and seeing no whisper of it in the literary archive, they (biographers) just miss it. Sometimes it has been covered up or discreetly ignored out of consideration for family members still alive. Some have found it irrelevant. Others have cited it parenthetically, or in a footnote, or at most in paragraph, as if instead of being a life-changing and defining event, infection with syphilis was of no more importance than a passing head cold. And many have found mentioning it to be rude and inappropriate. The reluctance to attribute a shameful disease like syphilis to a great person, the danger that the work will in some way be linked to the disease, an oeuvre tainted and denigrated – all contribute to sparse references to syphilis." (...) "The syphilologists left lists of questions to ask when interviewing a patient about a suspected syphilitic infection than can be modified for the retrospective biographer digging through a literary archive. First, was there a pattern of infection during youth? Look for indications of high-risk sexual behavior, especially with prostitutes; an admission of having syphilis, perhaps written circumspectly to a friend or close family member; or a diagnosis by a physician, even if revealed only posthumously. Was there at the possible time of infection a severe fever (typhus, typhoid, malaria) accompanied by extreme malaise? At any time were there indications of treatment with mercury or arsenic or, later, potassium iodide? Was there a sudden change from relatively good health to a lifetime of mysterious, painful ailments? Was there unexpected vow chastity? Social withdrawal? Sudden misanthropy, reworking of values, taking on (or casting off) of religion? Next, over the following decades, was the person subject to a wide variety of illnesses, in one part of the body after another, that were suspicion arousers of a developing case of syphilis? Were there episodes of bizarre, uncharacteristic behavior? In the later stages, were there personality changes that warned of approaching neurosyphilis: grandiosity, euphoria, rages, violent or criminal behavior, extreme depression? Or were there sharp and mysterious pains, acute gastrointestinal distress, or an imbalanced gait that warned of tabes dorsalis?" (...) "The following pattern of revelation is often seen when researching a biographical history where syphilis is suspected: 1. Keeping it secret: Although statements are made privately by friends and doctors, syphilis is not publicly acknowledged during a person's lifetime. 2. Diagnosing it: The first medical biographies, often written with experience in long-term untreated syphilis, accept a diagnosis based on the mental and physical condition of the subject and on the statements of friends and doctors. 3. Ignoring it: Syphilis is then dropped by subsequent biographers, who for decades sideline the question of health in general as being rude or irrelevant. 4. Missing it: The file is reopened and a debate begins in the literature. Specialists not

trained to identify syphilis, often harboring mistaken ideas about the disease, tend to look and reject each clue in turn without considering the larger pattern over the lifetime. Medical consensus runs against syphilis."

As previously said, the main characteristic of the "Renaissance" is a great creative efflorescence in several domains. We will now examine in turns several of those and make inferences. We will begin with the world of the arts, although other areas will necessarily be approached in the meantime. The "Renaissance" – especially from the beginning of the sixteenth century – was characterized by an admiration of classical Antiquity, as it suddenly became worthy of attention and, for example, ancient mythology became respectable and was in some respects considered as prefiguring Christianity. That period came to be looked with envy and a number of "Renaissance" men identified with what they thought was Antiquity. That was not all: there was a will to recreate what was perceived as Antiquity. The result was a confused mix between Greco-Roman Antiquity themes, biblical themes and sixteenth century themes. That sudden exaltation for Greco-Roman Antiquity, which for its most part was previously held as infamous due to the supremacy of Christian theology, could be attributed to a certain extent to neurosyphilis, as it can produce such exaltation and "loss of previously held ethical values". Also, that identification with mythological, extraordinary, legendary, figures is typical of neurosyphilis. Finally, that will oriented towards grandiosity, to – superficially – imitate Antiquity, and even recreate it, is clearly of a hubris nature generated to some extent by neurosyphilis.

"Renaissance" was also characterized by "humanism". Let us focus on this word, which is recent, as we know that it was introduced in the French language by Pierre de Nolhac in 1886. Firstly, "humanism" means emancipating from various things. Secondly, it consists in exalting "human genius" and man's creative power. Thirdly, it implies than every man must do all that he can to develop his own faculties. Historian Braudel wrote that "humanism" was always against something; against the submission to God; against any doctrine which would disregard man; against any system which would reduce man's responsibility; etc. "Humanism" is always about claiming something; it is the fruit of pride, hubris.

As a result, in the world of the arts during the "Renaissance", esthetics played a greater role and "profane" works became more numerous. Individual "man" appeared much more, be it in painting, sculpture or literary works. Painters and sculptors strove to reach a "perfect" realism in their works, which, in other words, amounted to recreate reality. That explains why scientific techniques and mathematical calculations were devised at that time by painters to reach "perfection". The invention of all those techniques indicates that a great intellectual activity took place. And, as we will see further on, syphilitic man often has a great intellectual activity, if not voracity, as he wants to learn and know everything and be "universal". We take this opportunity to remind that neurosyphilis, far from weakening one's mental faculties, is likely to strongly increase them; a little-known but well-documented case is that of poet Heinrich Heine, whose neurosyphilis rendered him very prolific (13).

It is interesting to consider whether the Christian cathedrals, whose construction for many of them seems to actually have been started during the "Renaissance", could be the product of the hubris that we have described, of that will to recreate what was the most visible of Greco-Roman Antiquity, that is the large monuments. For instance, the clergy of Beauvais in Northern France did build a cathedral whose spire was 153 metres high – however, the spire collapsed in 1573, four years after the completion of the works. The "gargoyles" and the other sculptures showing half-human half-animal creatures within cathedrals could be interpreted in the same vein, as the desire to create a new, hybrid being, thus imitating "God" who created humans, according to Christian theology. This general hypothesis is all the more sound since the priests and the prelates, far from being abstinent, suffered from syphilis as much as the rest of the population, if not more; we know well the story of young Cesare Borgia who was so disfigured by syphilis that he had to wear a facial mask.

Let us now focus on Leonardo, Raphael, Michelangelo, three "big shots" of the "Renaissance", and also "fathers" of modernity in a way, in order to illustrate what we have written. We have chosen these well-known individuals because we can access extensive biographical documents; however, through their individuality, we also wish to provide a general portrait of the time and the reader should considerate that what we are going to describe may have happened in one way or another to hundreds of thousands of people. Of course, we encourage our readers to perform similar investigations on famous or less-famous "Renaissance" characters.

Regarding Leonardo, it has been claimed that his mother may have been an Arab slave (14) and there is evidence that he indulged in homosexual debauchery in his youth (15). But historians have never agreed whether Leonardo was

homosexual and whether in his adult life he remained chaste or not. Freud wrote an interesting book on Leonardo, "Eine Kindheitserinnerung des Leonardo da Vinci", in which he argues that Leonardo was homosexual. In the possible case that Leonardo would have had a dissolute life in his early years and later stopped pursuing relationships altogether, this would be of significant importance because a sudden vow of chastity is, according to J. Hayden, a fact that medical biographers should not hesitate to interpret as the result of a syphilitic infection. Just by looking at Leonardo's self-portrait we do think that he was syphilitic, as a scholar put it when he compared syphilitic Heinrich Heine to Leonardo: "Bloodshot eyes, violet lips, half-open eyelids gave him the sub-human appearance of a veiled and mysterious da Vinci" (16). It is also noteworthy that Leonardo suffered a progressive paralysis during the last few years of his life, a symptom typical of syphilis. That is not all. There are other elements of a more subtle nature which point to a syphilitic condition. Firstly, Leonardo's eclecticism – he was, among other things, a painter, a sculptor, a musician, a poet, a philosopher, a writer, a scientist, an engineer, an architect, an inventor, a botanist and an anatomist – is a sign of intense intellectual activity, which could be caused by neurosyphilis. Secondly, as many syphilitic people, he showed in his works a marked, if not manic, interest for sex, although in the case of Leonardo it is more or less hidden. His drawing of the "Vitruvian man", which has now become very famous and used by a variety of "counter-initiation" forces, is a good example of this tendency; in this drawing, which supposedly shows the analogy between man and the universe, it is the genitals of the crucified man which are at the centre. In passing, could the crucified man be the Christian God? Thirdly, Leonardo had a marked taste for ugliness and strangeness, which is visible in a number of his drawings representing freakish, monstrous faces and bodies, as well as in at least two of his paintings, Mona Lisa and St John, which are likely to represent androgynous persons. Such a taste can of course be correlated to neurosyphilis as this disease is likely to provoke not only severe depression and a constant state of anxiety but also makes the mind gravitate towards inverted, "negative", if not evil, conceptions. We have mentioned the famous Mona Lisa portrait. We will analyze it, as a final point. The Mona Lisa portrait is known for being very enigmatic. There has been a lot of speculation about the real identity of the person painted – we say "person" because, as we have said, there is ground to assume it is an androgynous being. According to two prevalent theories, it could represent Leonardo himself or his mother. A proof of that would be that Mona Lisa was the work that Leonardo cherished the most. As such, he refused to hand it over to the man who had paid for it. And medical experts have concluded that the person painted was ridden with various diseases, including syphilis (17). As Leonardo was well-versed in anatomy, he could have represented these pathological symptoms without difficulties. Finally, we will mention that a group of scientists has recently sought to exhume Leonardo's supposed remains in France in order to examine his bones and check any pathological conditions which may have caused his death (18). It seems that syphilis and tuberculosis were on top of their list.

It is generally admitted that Raphael died of syphilis at the age of 37, while his father, coincidentally, died in 1494, the year the epidemics began (19). As most artists of the time and perhaps today, he led a dissolute life and had several mistresses besides his fiancée, who also died of malady, just three months after him. We can trace the influence that syphilis had on Raphael's works. Firstly, Raphael aspired to grandiosity, in the sense that he was greatly preoccupied by the appearance of his painting style and did not spare any effort to better it, so much that a critic said that he was the first artist to put beauty before thought, thus ending medieval art and beginning modernism (20). We are aware that such an aspiration may have other causes; however, as we have uncovered the powerful influence that syphilis carries, it is worth mentioning. Secondly, as with Manet and Toulouse-Lautrec, there has been a marked change in his paintings which had been so far for most of them of a religious nature and portraits of sovereign figures: three or four years before his death, probably as the physical pain and psychological torment increased, he started painting his mistresses either naked or making a gesture with sexual overtone (21).

The more we look into the lives of the men of the "Renaissance" who have been revered the more we discover how disreputable they actually were. Michelangelo is another shady character, which can be guessed simply by looking at his physiognomy (22); as a note, we will mention that he was involved in faking works of art and pass them off as coming from Antiquity. He was a homosexual and one "lover" of his has been identified; these are facts that historians have tried to hide until recently by arguing that he had no sexual life (23). Thus, there is a possibility that he caught syphilis. We also have a letter from a close friend of Michelangelo in which he celebrates the fact that the artist has been "cured of a malady from which few men recover" (24). To us, this malady can only be syphilis and the "recovery"

the disappearance of some physical symptoms. Also, the fact that Michelangelo died at an old age and, it seems, without the physical symptoms that syphilis induces does not constitute a rebuttal to our theory because syphilis may manifest itself either physically or psychologically (25). And we are going to see how Michelangelo presented psychological symptoms typical of syphilis. Firstly, he identified with a god and made himself known as “Il Divino”. Secondly, as in the case of Leonardo, he was eclectic intellectually; he was not only a painter but also a sculptor, an architect and a poet. Thirdly, again as in the case of Leonardo, he had a marked taste for strangeness; his paintings are full of bizarre beings, such as those having a woman’s face and a man’s muscular body. Fourthly, he was asocial and a misanthrope, which can be, according to J. Hayden, caused by neurosyphilis. Finally, he had a marked interest for sexuality; for example, the nudes in his famous Last Judgment caused outrage and underpants were added later. Regarding that specific work, a contemporary of Michelangelo said it should be for “the public baths and the taverns” and not for a church. As for us, what caught our attention about this painting were the fear and the suffering which are present everywhere on it; these are the products of a brain ridden with dread. It is all the more true since Michelangelo was allowed by papal authorities to do as he liked to paint this fresco.

We will now discuss in a similar, synthetic fashion the world of literature during the sixteenth century and the early seventeenth century. We will approach various themes: poetry, theatre play, philosophy, novel, etc.

Poetry followed the same course which was explained a few paragraphs before: sexuality as a poetical theme became prevalent; feelings in general, especially suffering, became a theme worthy of poetry; Antiquity poets were imitated, sometimes in a bombastic way; many new poetical forms, as well as words, were created; the emphasis was put on external beauty; etc. Again, we think that it would not be imprudent to assert that “Renaissance” poetry was the product of syphilis to a large extent. We can reach such a conclusion only by scrutinizing the lives of a few of the poets of the era who, for many of them, had syphilis; we can see then that it was the true driving force which made them write poetry.

It is beyond a doubt – even if numerous biographical texts do not mention it – that the French “prince of poets and poet of princes”, Pierre de Ronsard, had syphilis. He suddenly became deaf in his late teenage years, which made him choose poetry as a “career” course, and, then, had various illnesses throughout his lifetime. This is not surprising as it seemed that he was sexually promiscuous; his notable work “Les Amours” is dedicated to, and mentions, at least a dozen of his female lovers. Ronsard was above all eclectic and showed a great intellectual activity. He strived to imitate Greco-Roman poets and surpass them. A bombastic work of his was “La Franciade”, an epic poem on the history of France mimicking Virgil’s Aenid. This work is typical of the hubris of the time because there simply was no historical reason to write such an epic poem; there was no Augustus who had restored, at least to some extent, France’s former grandiosity. It is also noteworthy that Ronsard and his colleagues of the group “La Pléïade” gave themselves the grandiose task to create a new French language, which was to be more polished than the “barbarian” language of the fifteenth century. How their work influenced the shaping of the ideas of the masses through language modification remains to be investigated.

Ronsard’s colleague, Joachim du Bellay, the “French Ovid”, also had syphilis, as his father perhaps. He also developed numerous pathological conditions throughout his life, which was short; he was eaten away much quicker than Ronsard as he died at the age of 37. His work is full of tales and complaints on his sufferings and his poor destiny, besides the numerous love stories. Or are these really about love? When “Renaissance” writers talk about love and employ words such as “burning”, “fire”, “contagion”, “disease” and “infection”, they may be talking about their own experience of syphilis and not so much about unrequited love. As many “Renaissance” men, he was enamored with what he thought was Greco-Roman Antiquity; following his stay in Rome, he wrote in a few poems how he was deeply disappointed that sixteenth-century Rome had nothing to do with what he thought that it was.

Although that he did not write only poetry, their most famous English counterpart was Shakespeare, the “founder of the English language”, whose syphilis can barely be doubted – if he really existed and authored all those texts, as indeed many critics have put into question Shakespeare’s very existence; others have proponed various original hypotheses, such as Martin Lings who argued that Shakespeare was a Sufi initiate (26); as this is not our subject, we will consider that Shakespeare was as he is described by official history. We do not have much work to do here because Shakespeare’s probable syphilis, as well as its influence on his work, has already been investigated in a 2005

academic paper (27). We will just say that Shakespeare's disease may have had other, more subtle influences on his work that remain to be investigated; we will not do it as we do not have a thorough knowledge of Shakespeare's works. We will now quote the abstract of this study: "Shakespeare's obsessive interest in syphilis, his clinically exact knowledge of its manifestations, the final poems of the sonnets, and contemporary gossip all suggest that he was infected with 'the infinite malady'. The psychological impact of venereal disease may explain the misogyny and revulsion from sex so prominent in the writings of Shakespeare's tragic period. This article examines the possibility that Shakespeare received successful treatment for syphilis and advances the following new hypothesis: Shakespeare's late-life decrease in artistic production, tremor, social withdrawal, and alopecia were due to mercury poisoning from syphilis treatment. He may also have had anasarca due to mercury-related membranous nephropathy. This medical misadventure may have prematurely ended the career of the greatest writer in the English language." Other interesting passages include the following: "Fabricius concludes that the 'picture of William Shakespeare is clearly that of a Bohemian and libertine who is the ringleader of an aristocratic jet set specializing in the courtship of beautiful ladies' and implies that Shakespeare had venereal disease. However, the strongest evidence that Shakespeare had a sexually transmitted disease is that he tells us so himself, in the sonnets" and "Shakespeare's fellow writers Robert Greene, Thomas Nashe, and George Peele all died young, apparently from syphilis acquired in the London brothels. Is there evidence that Shakespeare's own lifestyle put him at risk for syphilis?". The author of this study received criticism for interpreting Shakespeare's life to some extent in terms of syphilis. The usual accusations of "insufficient evidence" and "extrapolation" were made. However, we are forced to extrapolate to a certain extent given that strictly medical data is often insufficient. This critique rather shows that truthfully analyzing the far-reaching role of syphilis amounts to revisionism; thus an "Establishment" scholar is not free to say how the "Renaissance" was to a certain extent the result of a disease.

Let us now uncover François Rabelais's relationship with syphilis, which has been censored, ignored or downplayed by most scholars. The latter, however, have been praising Rabelais as one of the great writers and creators of modern European writing. To the best of our knowledge, there is no definite proof indicating that Rabelais had syphilis. However, his life path is telling, aside from his possible homosexuality (28). He suddenly became very interested in medicine, so much that he left his monastery to study medicine. Two years later, he became a medical doctor and in 1532 he chose to work in a public hospital in Lyon so that he could care for syphilitic patients; such a career choice is all the more strange since that, given his proven accomplishments and known connections, he could have pursued a comfortable monastic career, among other possibilities. That is not all. The very fact that he started writing books seems to have been caused by syphilis (29). Indeed, what most scholars have omitted to say about Rabelais' books is that syphilis and syphilitics are everywhere in them. It is not the place to do a dry literary analysis. We will only say that Rabelais dedicates his books to syphilitics, whom he calls "mes amours", and talks of them in a large number of passages, mostly to describe them and their sorry fate. Moreover, his books were especially written for them, to be read as an alleviating treatment; this practice was actually not so uncommon at the time; for example pregnant women used to "apply" to themselves the Life of Saint Margaret. Besides this medical side of Rabelais' books, two elements are noteworthy in respect to the subject of this study. Firstly, the world that Rabelais constructed is particularly bizarre and one can wonder whether it is the product of disease. Secondly, Rabelais, a devout Christian and a former monk, bitterly attacked Christianity in his books, which is clearly a case of loss of previously held values. And, according to Hayden, casting off a religion may be the result of neurosyphilis. As a conclusion, would Rabelais, that "great writer and creator of modern European writing", have written books if syphilis had not occurred? Probably not. And today's readers of Rabelais do not know that they are reading medical literature.

Rabelais once wrote to Erasmus, the "Prince of Humanists", – who popularized the word "syphilis" – that he regarded himself as his "spiritual child", which is not surprising given their numerous similarities. Erasmus had a large number of mistresses and, as a consequence, had syphilis, as we said. However, we will not go into the detail of his life. We will only say that it is highly probable that neurosyphilis affected his life path: a former monk, he showed a great intellectual activity – as well as a great, disease-caused vanity and self-complacency – which he employed to attack the Church; he became the leader of a reactionary movement; he thought that reviving letters meant reviving Ancient Greece; he was obsessed with the salvation of the souls, going against scholasticism of the time which was busier having "metaphysical" speculations, etc.

We will stop here analyzing particular individuals who have shaped the worlds of arts and philosophy. However, what we have done could be repeated for many other notable individuals of the "Renaissance". As two final examples, we could mention Montesquieu who alluded to his syphilis in his – raving – writings (30) and Machiavelli who felt the need to leave us the account of one of his numerous couplings with a prostitute: "His work accomplished, Cesare took to the streets. Machiavelli, his contemporary and a man with a wit as unflinching as his politics, has left a chilling account of his coupling with a prostitute who, when he lights a lamp afterwards, is revealed as a bald, toothless hag so hideous that he promptly throws up over her" (31).

Machiavelli also left us a well-known description of how he spent his evenings and wrote "The Prince": "On the coming of evening, I return to my house and enter my study; and at the door I take off the day's clothing, covered with mud and dust, and put on garments regal and courtly; and reclothed appropriately, I enter the ancient courts of ancient men, where, received by them with affection, I feed on that food which only is mine and which I was born for, where I am not ashamed to speak with them and to ask them the reason for their actions; and they in their kindness answer me; and for four hours of time I do not feel boredom, I forget every trouble, I do not dread poverty, I am not frightened by death; entirely I give myself over to them. And because Dante says it does not produce knowledge when we hear but do not remember, I have noted everything in their conversation which has profited me, and have composed a little work On Princedoms, where I go as deeply as I can into considerations on this subject, debating what a princedom is, of what kinds they are, how they are gained, how they are kept, why they are lost." Scholars and biographers alike have considered this passage only as being full of imagery. However, there may be a literal meaning behind these words given the pathological mental conditions Machiavelli probably endured. We also know that Machiavelli strongly identified with Polybius, while Erasmus chose Latin author Lucian, as did Rabelais and Bonaventure des Périers. Could Machiavelli have considered Polybius as his personal daemon, in a similar fashion to the daemon of Socrates? Moreover, the extent to which the humanists altered and falsified, to fit their own views, the writings of ancient authors remains to be ascertained.

We have chosen not analyze the pathological lives of the various European kings of the "Renaissance" even though their actions may have been strongly influenced by syphilis. This choice was explained by the simple fact that the actions of these sovereigns have not had an influence as durable as that of "philosophers" and "artists" who have strongly contributed to shape the forma mentis of the future generations. Hence our decision to examine only characters coming from the world of ideas.

The impact of neurosyphilis in the "sacred" world during the "Renaissance"

As was hinted at a few paragraphs up, we believe that neurosyphilis played a role in the creation of what came to be called Protestantism, which is, after all, only another form of "humanism". It is probable that the founder of Protestantism, Luther, had syphilis even if, again, there is no definite proof. Several Luther biographers such as Denifle, Grisar and O'Hare (32) argued that he was syphilitic whereas others argued the contrary. The life of Luther must be analyzed carefully given the bias present in both Catholic and Protestant writings about him. However, in the case of his possible syphilis, the matter seems to be substantiated. O'Hare wrote the following: "By his own admission Luther made no scruple of drinking deeply in order to drive away temptations and melancholy, and whilst his enemies may have gone too far in charging him with gross immorality, there is, however, much in this direction which cannot be ignored or excused. His ghastly utterances, his bubbling over with obscenity, his boiling spring of sensuality were known to all, and it could not be wondered at if men thought that these defects could only be explained and partially defended on the ground of an abnormal sexual condition which was supposed to have been heightened by licentious irregularities. In the "Analecta Lutherana" by Theodore Kolde, there is a medical letter of Wolfgang Rychardus to Johann Magenbuch, Luther's physician, dated June II, 1523, taken from the Hamburg Town Library, which is of a character to make one wonder on reading it whether Luther did not at one period suffer from syphilis, at any rate in a mild form" (33).

There is more. A number of Luther's acts and decisions, which historians have not explained in a satisfying manner, may have been the direct result of syphilis. We will not dwell on traits typical of neurosyphilis that he had his whole post-adolescent life: melancholy, despair, depression and frequent mood swings from cheerfulness to gloom. Overall, he was of a violent, despotic and uncontrolled nature. He had a titanic pride but he was also a tireless worker, a forceful

writer and a great orator.

The first element of Luther's life which will be examined is his becoming a monk. Nothing at all predisposed him to be a monk as, according to his father's will, he was to work in the field of law. Luther's behavioural dispositions were definitely not those expected of a monk, as his friends told him when they tried to dissuade him from entering the monastery during an unusual "farewell to the world" supper that he gave. However, despite everything, he suddenly chose to become a monk at the age of 22 (34). There are two reasons which are commonly given to explain this decision – that he was gradually attracted to theology though the study of philosophy and that during a thunderstorm a lightning bolt struck near him, which he saw as a divine call to the monastic life – but they bear little historical truth because Luther himself explained later in one of his letters why he took such a vow: "When I was over-stricken and overwhelmed by the fear of impending death, I made an involuntary and forced vow". We propose that this fear of death – and thus his becoming a monk to seek a refuge and salvation eventually – was due to syphilis that he had contracted a few months or years before.

The second element that we wish to examine is his outlook towards himself and man in general, which of course durably affected Protestantism later. Luther himself admitted that he was driven into a religious career by despair ("I entered the monastery and renounced the world because I despaired of myself all the while"). He saw nothing in himself but sin and in the Christian God nothing but anger and revenge. He created his own mortification methods, which were very harsh, because, being original and self-opinionated and stubborn-minded, he disregarded the usual remedies which were encouraged in the monasteries. Eventually, as the disease was evolving on the mental plane, he developed his own religious conceptions – based to a large extent on the question of "salvation" – which necessarily reflected the opinion that he had of himself. He held that man was fundamentally of a corrupt nature; he wrote the following: "Conceived in sorrow and corruption, the child sins even in his mother's womb, when, as yet, a mere fetus, an impure mass of matter, before it becomes a human creature, it commits iniquity and incurs damnation. As he grows the innate element of corruption develops. Man has said to sin, 'Thou art my father', and every act he performs is an offense against God; and to the worms, 'You are my brothers', and he crawls like them in mire and corruption. He is a bad tree and cannot produce good fruit; a dung-hill and can only exhale foul odors. He is so thoroughly corrupted that it is absolutely impossible for him to produce good actions. Sin is his nature; he cannot help committing it. Man may do his best to be good, still his every action is unavoidably bad; he commits a sin as often as he draws his breath." Such a view can only have stemmed from a deep pathological state. As a consequence, "all action whatever, even that which is directed towards good, being an emanation from our corrupt nature, is, in the sight of God, nothing more or less than deadly sin: therefore our actions have no influence on our salvation; we are saved by faith alone without good works". Predestination – that is the idea that man cannot shape his destiny – is the next step. To sum up, we propose that Luther's pessimistic and passive conception of man was the consequence of his syphilitic state.

The final element that we will examine is Luther's rebellion against the established order, thus launching what later came to be called "Protestantism". It is necessary first to remind that Luther created his own religious conceptions because he saw the Christian ones as ineffective and unable to "save" him. He eventually came to despise a large part of Christian theology, its doctrine of salvation particularly. He chose to strike it openly in 1517, after being a monk for twelve years. We propose that it is not by chance that Luther attacked first the indulgences, as they were closely linked to Luther's obsession – salvation –, which were being sold in Germany by a papal commissioner. We also contend that "Protestantism" made progress not only because a large part of the people had had enough of Church abuse but also because at that time syphilis was hitting will full force every class of the people. Luther in a way allowed a greater propagation of the disease by insisting on the importance of faith alone – without the "good works" (35). In short, pleasure was given more space through "Protestantism", which is perhaps one of the reasons why sex historically has been playing a greater role in certain Anglo-Saxon peoples, namely the English and the Americans, both in a repressive way – in Puritanism for example – and a favouring way – in modern American "culture" for example.

Syphilis in the next centuries

The ravage caused by syphilis of course continued in the next centuries but they will not be investigated in this study. We will only mention that neurosyphilis has played a role in certain decisive currents and events. The "French Revolution" – as well as other long-lasting revolutionary currents – is a striking example (36).

The whole Romantic Movement – as well as other cultural phenomena such as the development of “classical music” – is another.

As a final word, we would like to remind that History is shaped by only a few individualities whose mental health is of tremendous importance as it will affect their actions and, thus, the course of History. And, however, that is precisely the reason why one must remain cautious when the accusation of syphilis is launched against someone; it is used as a smear or a device to sell books. A notable example is Adolf Hitler who has been made a syphilitic by some historians, although there is no proof at all that it was so: “Morell (Hitler’s physician) routinely performed on Hitler both the Wassermann and Meinecke tests, which are tests for syphilis, and they came up negative in 1940. There is not the slightest hint of syphilis in Morell’s diaries or in his medical notes on the man who was his patient from 1937 to 1945” (37).

Notes and references

1. Two books in French dealing with the subject extensively have been identified:

-http://archive.org/details/lhrditdesstigma00boucgoog

-http://archive.org/details/pathologiemental00brac

However, they contain a few inevitable mistakes; for example, the well-known prognathism of the Habsburg family should not be regarded as the consequence of a disease or “consanguinity” but of race mixing with non-European elements.

2. G. de Lapouge, Race et milieu social: évolution anthropologique de la population de la France, 1909

« Le Moyen-Age a été une époque très belliqueuse: cependant le grand accroissement de la richesse et de la population jusqu’à la veille de la guerre de Cent ans montre que les pertes étaient promptement et amplement réparées. Certes l’état des choses n’était pas parfait, mais jamais, même sous la paix romaine, le pays n’avait connu une pareille prospérité et de si rapides progrès. L’émigration était faible, l’immigration purement individuelle et presque négligeable. L’institution du servage limitait beaucoup les déplacements intérieurs de population. Il ne semble pas y avoir jamais eu un temps où la population ait été plus stable. C’est cependant à cette époque que commence la plus remarquable transformation que l’on connaisse. L’élément brachycéphale qui, pour des raisons inconnues, commence à se multiplier dans des proportions si grandes, est notre Alpinus contemporain ».

3. A. Philippe, Histoire de la peste noire (1346-1350) d’après des documents inédits, 1853

4. A. Philippe, ibid.

5. https://en.wikipedia.org/wiki/History _of _syphilis

6. It is well understood from the author of this study that other, non pathological, factors allowed the “Renaissance” to happen; we do not claim that syphilis is the sole initiating factor of the “Renaissance”.

7. D. Hayden, Pox: Genius, Madness, and the Mysteries of Syphilis, 2003

8. D. Hayden, ibid.

9. http://www.ncbi.nlm.nih.gov/pubmedhealth/PMH0001722/

10. For example: http://www.academia.edu/1362620/Sex _Syphilis _Psychiatry _part _1

11. http://peintresetsante.blogspot.fr/2012/08/la-syphilis-dedouard-manet-1832-18 83.html

12. D. Hayden, in her book, proposes a method to determine whether a famous figure of the past had syphilis; however, she considers mostly individuals of the nineteenth century for whom detailed biographical documents are extant.

13.

http://europepmc.org/articles/PMC1815551/pdf/procrsmed00307-0057.pdf

14.

http://www.guardian.co.uk/artanddesign/2008/apr/12/art.italy

15. http://en.wikipedia.org/wiki/Leonardo _da _Vinci's _personal _life #Leonardo.27s _sexuality

16.

http://europepmc.org/articles/PMC1815551/pdf/procrsmed00307-0057.pdf

17. http://www.scientistsofamerica.com/?texte=26

18. http://www.landrucimetieres.fr/spip/spip.php?article2430

19. It seems that debauchery in the fifteenth and sixteenth centuries was even more prevalent in Italy than in France, especially among the well-off and the "artists".

20. J. Ruskin, Pre-Raphaelitism, National Library Association, 1853

21. The sexual gesture is the right hand on the heart or on the breast, depending on how one interprets it. That gesture could also express a pathological condition.

22. http://en.wikipedia.org/wiki/File:Michelangelo-Buonarroti1.jpg

23. They were not the only one to do it; a descendant of Michelangelo in the seventeenth century falsified his poetry, which was of homoerotic nature.

24. R. King, Michelangelo and Pope's Ceiling, Pimlico, 2003, p. 185

25. Painter Titian (1488-1576) knew a similar fate; he had syphilis but died old. We know from a visitor to his studio that he was exhausted from sleeping with his models and that, perhaps as payment for a cure, he painted the portrait of Girolamo Fracastoro, the doctor who coined the name for the sexually transmitted disease syphilis in his 1530 poem.

26. http://archive.frontpagemag.com/readArticle.aspx?ARTID=10805

27. J. Ross, Shakespeare's Chancre: Did the Bard Have Syphilis?, CID 2005:40 (1 February); http://cid.oxfordjournals.org/content/40/3/399.long

28. http://www.academia.edu/3647301/Queer _Rabelais

29. L. Randall, Representations of syphilis in sixteenth-century French literature, The University of Arizona, 1999,

http://arizona.openrepository.com/arizona/handle/10150/284029

30. R. Cottrell, Montaigne Studies - An Interdisciplany Forum (Vol. III), Ohio State University, 1991, p. 11

31.

http://www.theguardian.com/books/2013/may/17/syphilis-sex-fear-borgias

32. http://beggarsallreformation.blogspot.com/2011/07/martin-luthers-syphilis-vs- syphilis-of.html

33. P. F. O'Hare, The Facts about Luther, Frederick Pustet Inc., 1916

Historian Grisar says the following:

The new material furnished by Theodore Kolde in his "Analecta Lutherana" consists of a medical letter of Wolfgang Rychardus to Johann Magenbuch dated June 11, 1523, taken from the Hamburg Town Library, and is of a character to make one wonder whether Luther did not at one period suffer from syphilis, at any rate in a mild form.

The circumstances of the letter are as follows: Luther was recovering from a serious attack of illness which he himself believed to be due to a bath. We learn from Melanchthon that this indisposition was accompanied by high fever. On

May 24, however, the patient was able to report that he was better, but that he ”was over-burdened with distracting labours.” At that time a certain Apriolus, a renegade Franciscan and zealous disciple of Luther’s (his real name was Johann Eberlin), was staying with Luther at Wittenberg. He forwarded detailed accounts of Luther’s illness to a physician with whom he was intimate, Wolfgang Rychardus, at Ulm. Rychardus was also a great admirer of the Wittenberg professor and at the same time, as it would appear, a devoted friend of Melanchthon’s. In consequence of Apriolus’s reports he wrote the medical letter now in question to another physician then studying at Wittenberg, Johann Magenbuch of Blaubeuren, who also was intimate with the Wittenberg Reformers, had helped Melanchthon in his Greek lexicon with regard to the medical side, and was then in attendance on Luther. It was Magenbuch who had first brought Rychardus into touch with Luther, and both had already exchanged letters concerning him. Rychardus remained Luther’s friend at a later date.

Rychardus wrote to the physician attending Luther, that he had heard of the illness of the new ”Elias ” (Luther), but now rejoices to learn he is convalescent. It was evident that God was preserving him. In the meantime, out of pity [in a letter not extant], Apriolus had given him various particulars concerning Luther’s illness and his sleeplessness. He points out that it was not sufficient that Luther should only enjoy some sleep every second night, though, of course, his mental exertion explained his sleeplessness, hence, as a careful physician, he recommends his friend Magenbuch to give the patient a certain sleeping-draught, which he also describes, and with which Magenbuch (”qui medicum agis”) must already be acquainted. ”But if,’ he says, ”the pains of the French sickness disturb his sleep” these must be alleviated by means of a certain plaster, the mysterious components of which, comprising wine, quicksilver (”vinum sublimatum”), and other ingredients he fully describes; this would induce sleep which was absolutely essential for the restoration of health. ”For God’s sake take good care of Luther,” he concludes, and adds greetings to Apriolus his informant.

Divergent interpretations have naturally been placed upon this letter by Luther’s friends and enemies. It might have sufficed to detail the circumstances and the contents of the letter, did not the somewhat violent objections raised against the view, that, owing to the information given him by Apriolus, Rychardus took Luther to be suffering from the French sickness, render some further remarks necessary. It has been said that Luther was not ill at all at the time Rychardus wrote, but had recovered his health long before. It is true that in June, 1523, his life was no longer in danger, since Rychardus had heard from Giengerius, who came from the fair at Leipzig, that Elias had recovered (”convaluisse Helium”); but then his friend Apriolus forwarded the above disquieting accounts (”multa de valetudine adscripsit”) which led Rychardus to write his letter, which in turn is an echo of his informant’s letter. The circumstance that Luther was on the whole much better is therefore, as a matter of fact, of no importance.

It has also been said that ”Rychardus can be understood as speaking in general terms without any reference to Luther.” According to this view of the matter the physician’s meaning would amount to this: ”Luther must be made to sleep by means of the remedy well known to you [and which he describes], but if along with it (’cum hoc’) the pains of the French sickness should disturb anyone’s sleep, they must be allayed by a plaster,” etc. It is surely all too evident that such an explanation is untenable.

Again, the word ”if” has been emphasised; Rychardus does not say that Luther has syphilis, but that if he has it. But, as a matter of fact, he does not write ”if he be suffering from it,” but, ”if this malady disturbs his sleep”; taken in connection with the account of the illness, supplied by Apriolus, the most natural (we do not, however, say necessary)interpretation to be placed on his words is that he was aware the patient was suffering from this malady, perhaps only slightly, yet sufficiently to endanger his sleep. ”But if, when use is made of the sleeping-draught indicated, syphilis should prevent his sleeping,” is surely a proviso which no physician would make in the case of a patient in whom syphilitic symptoms were not actually present; Rychardus would never have spoken of the ”new Elias” in this way unless he had reason to believe in the existence of the malady. It would have been far-fetched to introduce the subject of so disgusting a complaint, and much more natural to speak of other commoner causes which might disturb sleep.

It must, however, be allowed, that, both before and after this letter was written, no trace of such an illness occurs in any of the documents concerning Luther. The ”molestice ” twice mentioned previously, which by some have been taken to refer to this malady, have, as a matter of fact, an altogether different meaning, which is clear from the context.

34. Luther would only start the “Reformation” in 1517, which means that he was a monk for more than twelve years – that must not be forgotten.

35. Luther also gained protection by favouring the lust of the higher classes; for instance he gave a dispensation to Philip of Hesse to commit bigamy.

36. New levels of sheer atrocity were reached during the “French Revolution” with, for example, “butchers” cutting and selling “aristocrat meat”. To what extent such actions were the result of pathological conditions?

37. http://www.fpp.co.uk/Hitler/docs/medical/Syphilis3.html

T. L., 2013

L’imitation et la contrefaçon des objets d’art antiques au XVème et XVIème siècles (2013-10-24 00:45)

L’imitation et la contrefaçon des objets d’art antiquess au XVème et XVIème siècles by tlfrc10

IFRAME: //www.scribd.com/embeds/178540133/content?start _page=3 &view _mode=scroll &access _key=key-1uqbujaia1c9pp7ovos &show _recommendations=true

---

The Coming of the Friars (Augustus Jessop) (2013-10-25 23:22)

The Coming of the Friars by tlfrc10

IFRAME: //www.scribd.com/embeds/179047916/content?start _page=10 &view _mode=scroll &access _key=key-xfdk3nj2q5y1t4tklij &show _recommendations=true

---

On the falsification activities being carried out in nineteenth century Palestine **(2013-10-26 23:59)**

Certain silver coins of "Eleazar the Priest," marked (by the alphabetic characters used) as being of the Hasmonæan age, have been rashly attributed to Eleazar, who defended the Temple in 70 A.D. In at least one instance the coin is regarded as a forgery by both de Vogüé and de Sauley, and this appears to apply to all the so-called "coins of the revolts." The copper ones bear blundered imitations of genuine inscriptions from coins of Simon the Hasmonæan. They have been struck on much defaced Roman coins of Vespasian, Titus, Domitian, and Trajan, but more probably in the nineteenth century than in the second century. One such coin bears the name Simon, and is struck on a silver tetradrachm of Antioch attributed to Vespasian. It does not seem to have occurred to the scholars who suppose it to have been struck by Simon, son of Gioras, in 70 A.D., that as Vespasian had then only been emperor a few months, and as Jerusalem was besieged, it is quite impossible that an old coin of his reign could have been found in the city in the year of its fall. The forgery of Jewish coins is still common in Palestine, and the forgers did not foresee that the remains of the original legend on a coin would be read by the trained eye of some European specialist, while they thought that the worn surface of the coin would show its antiquity, but that its value would be much higher if it was regarded as being Jewish. The same observation applies to all the restruck copper coins, which have been variously attributed to Simon son of Gioras, to Simon son of Gamaliel, and to Bar Cocheba, who has been conjectured to have been also named Simon—of which there is no proof at all. The latter assumption was necessitated by the fact that some of the coins used by the forgers were as late as the reigns of Domitian and Trajan. It may, however, be remarked

that if the Jews, in 135 A.D., struck any coins at all, the lettering is not likely to have been in the same characters used about 139 B.C., but would have been in those used at the time, that is to say, practically in square Hebrew. We may regard these coins, therefore, as forged imitations of those of Simon the Hasmonæan, and they have no bearing on the question whether Jerusalem had been rebuilt before 135 A.D. Appian[1] was a contemporary historian, but says nothing about any siege of Jerusalem, which city he tells us was "razed to the ground by Vespasian." He adds, "And anew by Hadrian in my time"—the word "built" having perhaps dropped out, unless further demolitions were needed to clear the site for the new city.

There is no allusion to any coins of Bar Cocheba in the Mishnah, and certain passages in the Aramaic commentaries which are supposed to support this theory seem to have been ill translated,[2] and belong to later ages. Thus in the Tosiphta (after 500 A.D.) a passage referring to "second tithes" appears to say that they are "not to be redeemed by coins of persecution [*marud*] not current, or not engraved. How is this to be understood? When they have false coins, even coins of Jerusalem, they must not redeem with them . . . yet they might redeem with coins of former kings."[3] This statement, at most, indicates the existence of forged Jewish coins in our sixth century. Again, in the Jerusalem Talmud—a little earlier—the passage on which the above is a comment runs: "Coins of persecution, or of a son of falsehood [*Ben Kôziba*, that is, "a forger"], cannot be used for release. Depreciated coin, according to the decision

[1] "De Rebus Syriac.," 50. He wrote in Rome—though an Alexandrian—in 130-47 A.D.

[2] The Aramaic texts are given by Madden, pp. 329-33.

[3] Tosiphta, *Ma'aser Sheni*, i. 5.

of a case by Rabbi Ime, is to be thrown into the Salt Sea."[1] A third passage, yet later, reads: "They durst not release with coins not current, as for instance false coins of Jerusalem, or of former kings."[2] The last passage quoted by scholars is equally indefinite: "They wanted to retain denarii of Hadriana Turiyina, coins for Jerusalem."[3] This passage might, however, have been in the mind of a later Jewish coiner when he used coins of Trajan. It does not clearly refer, any more than the other passages, to Bar Cocheba.

These questions have been noticed in some detail because they effect our conclusions as to the history of Jerusalem before the revolt of Bēther. Christian historians, writing two centuries later, believed in a second destruction of the city by Hadrian. Eusebius, though in one passage he speaks of Jerusalem as in ruins, yet in another says it was half destroyed by Titus and half by Hadrian. Jerome also says that Hadrian "threw down the walls." They regarded this as a fulfilment of prophecy,[4] especially in connection with that of Daniel, and with the expectation of an approaching end of the world; but a modern student of the passages to which they allude would be more apt to conclude that the history had been misunderstood, and that the true facts did not accord with such interpretations of the prophets.

Who are the Samaritans? What is their origin, and relation to the other natives of the country? The answer is usually a short one. They are Cuthim, strangers from beyond Jordan—settlers who replaced the Israelites led away by Sargon. It seems to me, however, that these conclusions must be received with great reserve.

Soon after my arrival we received a visit from Amram, the Sa-

maritan high-priest, accompanied by Jacob Shellaby. The high-priest was a wonderfully handsome old man, with fine aquiline features, and he wore the crimson turban distinctive of his race. He could speak no languages except Arabic and Samaritan, and his ideas were perhaps rather limited, as he pronounced Gerizim to be the highest mountain in the world. We represented to him that Ebal, close by, was nearly 230 feet higher. He allowed that it appeared to be so, but could not in reality be, because Gerizim was the highest mountain in the world. This fine old dignitary died in 1874. It was thought that his successor was to be a mere doll in the hands of Jacob Shellaby; a gentleman who is an accomplished savant. In England he appeared for some time in the character of a Samaritan prince. He supplied travellers with many ancient Samaritan hymn books, purloined, it is said, while the congregation were reverently prostrating themselves. He described to us with immense gusto the mode of preparing ancient manuscripts, by steeping a skin in coffee-grounds, and placing it for a month or two under the pillows of the diwan. Many an unwary traveller has been taken in by his false antiquities, stones, and manuscripts. It was thought that Shellaby would succeed, on the death of Amram, in obtaining the ancient roll of the law itself; but this is the Samaritan Fetish, and the young high-priest would not connive at such a deed—which would indeed have been the killing of the golden goose, as the manuscript brings in a yearly income—and excommunicated Jacob, who, after holding an heretical passover of his own on Gerizim, finally left the congregation and repaired to Jerusalem, where I saw him in 1875.

Jacob Shellaby's ideas were perhaps not far in advance of the high-priest's. He related very naïvely his delight at the supposed discovery of a gigantic emerald, which he showed us, and which was merely a large fragment of green slag from some old glass-works. He also fully believed in the story of a cave guarded by genii, and full of gold, which might be carried away, but invariably flew back by night to its place, from wherever it might be taken.

" the forgery of Jewish coins continues actively to be pursued in Palestine. . . At Sidon, Phœnician antiqnities, Moabite pottery, etc. At Nablous . . . Samaritan rolls. . . . Synagogue prayer-books, steeped in coffee-grounds, assume an age of about three thousand years in the space of three weeks." —" Heth and Moab," 1883, pp. 431, 432.

Sources: the various books written by Claude Reignier Conder (1848-1910)

A critical walk through nineteenth century Jerusalem and its holy places **(2013-10-27 03:27)**

A critical walk through nineteenth century Jerusalem and its holy places by tlfrc10

IFRAME: //www.scribd.com/embeds/179261040/content?start _page=483 &view _mode=scroll &access _key=key-4useqo4sc3iavef5gtr &show _recommendations=true

---

The Franks: a Critical Study in Christianisation and Imperialism (Frans Los) **(2013-10-27 23:35)**

Frans J. Los - The Franks by ArchiefCR

IFRAME: //www.scribd.com/embeds/106343138/content?start _page=1 &view _mode=scroll &access _key=key-275ivhirznct4zv95wtf &show _recommendations=true

---

The strange relationship between Luther, Paul and Augustine **(2013-10-28 23:14)**

[116] CHAPTER XII.

LUTHER AND PAUL.

I COME now to deal with the relation of Luther to Paul. Here again peculiar difficulties arise from the nature of the evidence. The life of the Reformer has been written partly by his friends and followers, partly by his opponents; and in many respects so badly written that we still remain in doubt as to what manner of man the Augustinian monk really was, and how much of the literary remains ascribed to him was really his production.

We must content ourselves with general impressions. These are very striking; and I believe the candid reader will come to the conclusion, independently of the evidence I have already advanced, that Paul was not heard of until the time of Martin Luther; that the party represented by Luther had something to do with the framing of the Epistles, and that the struggles of the Reformation time have caused the Epistles to reflect both Catholic and Protestant doctrine.

The statement put into the mouth of Luther, that the Bible was unknown about the beginning of the Age of Publication, and that he himself found to his great astonishment and joy a complete copy of the Bible in Erfurt Convent, gives a very just idea of the prevailing unculture, and the general ignorance of the monks of the period, which cannot be too strongly insisted on, if we are ever to understand the subject in hand.

Then in later years his great glory is that he translated the Scriptures into the vulgar tongue. He is represented as saying to all : " Here is the Book of Life ! there are no more veils, no more darkness for you ! you are judges of the sense of Scriptures; it is for you to translate, whether [117] God has granted or refused you the difficult gift of interpretation !"

But it is well known that Luther is said to have freely treated the New Testament books as what I have been proving them to be : recent human productions. It must have been known to the Augustinian monks, at all events to the scholars among them, that the books had come from the monasteries of the order of St. Benedict, and by monks of that order (of which the Augustines are merely a branch) could alone be explained. The Abbot Trithemius of Spanheim is stated to have been a contemporary of Luther. To him is ascribed one of the great catalogues of the " Illustrious Men " of his order ; and I feel certain that he and the contemporary German Abbots were in the secret of all that fictitious historical composition which it has been my business to expose.

Is it not a surprising thing that a man who is supposed to have been long familiar with the Bible, and especially with Paul, should be writing to Melancthon (the date is given as 1521) for an explanation of a passage in 1 Corinthians vii. 14., which seems perfectly clear in the Latin : "otherwise your sons would be unclean ; but now they are holy"? Luther (in rather halting Latin) wants to know how his friend treats this passage : " You would not understand it of adults only, or of the sanctity of the flesh, would you ?" I confess I cannot understand the question of the Reformer, who admits in another letter that he finds the Latin Bible difficult to translate. The explanation lies in the haste with which the Latin text had been constructed. For it will be found, I believe, that Luther writes the same kind of Latin with that of the New Testament.

The great enthusiasm with which the Lutheran translation was received by literary men in Germany marks an epoch in culture. As I have pointed out, Latin letters were recent in that land. But I wish we could be certain of our dates ! It is stated that the translation of the New Testament was published entirely in 1522. Yet the Library of Wittemburg boasts of possessing the original edition in folio, which has *no name of translator, nor of printer, nor any date !*

Then the statement has been made that the printers reproduced the *chef d'œuvre* of the monk with an elegance [118] and purity of types unknown at the present day —a thing to me incredible. It is stated that Hans Lufft founded characters for the purpose, that he threw off 3,000 folios a day, and that between 1537-1574 no less than 100,000 German Bibles were printed ! So difficult is it to obtain anything like a simple unvarnished statement about anything relating to the "sixteenth-century" literature.

There are other tales which strongly show how novel was Biblical knowledge in any tongue, even among the clergy. Noble ladies are represented as taxing them with crass ignorance of Latin ; Luther was the only man who knew the original tongues! Proselytes go so far as to make Luther an apostle, and a greater apostle than Paul; and his version the veritable word of God. " Shame upon him," exclaims one of them, "who holds that version suspect ! The word of the doctor is a divine sound. Even if the Reformers were to desert that word, I should defend it, and support its honour."

But then there are counter-stories from the Catholic side, which fully confirm the impression derived from the Lutheran works themselves, that the Reformer had his share, in a certain sense, in making the Bible. At least he could not have so treated books which he believed in his heart to be either divine or of venerand human antiquity. At the moment when reformed Germany appears to be receiving the Lutheran version of the New Testament like a book fallen down from heaven, a Catholic scholar is said to have sprung a mine upon the Reformer. "Emser took the new version, dissected the preface, in which the milk of Lutheran doctrine was adroitly concealed; discovered the poison of the small notes on the margin of the book, where the doctor posed as a Father of the Church.25" He keenly pointed out alleged systematic corruptions of the text. Luther retorted with a volley of abuse. Emser was " a basilisk, a disciple of Satan," and what not ! However, Luther had to revise his work, all the while denouncing the "asses of papists, who were unworthy to judge of his labours."

Says Emser : "He has falsified the Bible in almost every chapter, and has hidden about 1,400 heretical errors and [119] lies." Bucer makes a similar charge. Here are some of the errors alleged by Emser in the text of the Pauline Epistles.

Romans iii. 26: "We hold that a man is justified by faith without works." Luther is accused of adding the word *solam*, " alone," in order to make Paul the mouthpiece of his theology. " *Allein durch den Glauben* " is certainly the German reading. Surely this is very serious evidence to any thoughtful mind that the translator could not have stood in any awe of Paul, that he must have known Paul to be merely the mouthpiece of the Catholic Church.

Now, what does Luther say in reply ? " If a papist loses his temper and makes a difficulty about the word *sola*, say at once, a papist and an ass is the same thing : I will have it so, I command; let my will stand for reason !" (quoting a well-known

Latin sentence). He adds in the edition of his works : "The papists contend that faith alone formed by charity justifies. Here we ought to resist with all our might, here we ought not to yield a nail's breadth, neither to the angels in heaven, nor to the gates of hell, nor to Saint Paul, nor to a hundred emperors, nor to a thousand popes, not to the whole world ; and let this be my countersign and symbol!"

Here, then, Luther avows himself a greater doctor than Paul; and the charge against him (or his faction) of having falsified Paul, and turned him from a Catholic into a Protestant, must be regarded as having some foundation. No question, the Catholic doctrine is of justification through "faith formed by charity." Faith is the firm and constant assent of the mind to God as the revealer of His mysteries, as the catechism teaches. But justification being the complete renewal of the man, faith alone cannot render him just in the eyes of God ; faith must be formed —that is, animated, vivified from the source of charity, and must operate by works, and be as a hearth whence the fire of love may radiate.

But in the Lutheran or Protestant sense faith is something altogether different. It is, Luther says, a pearl that Jesus deposits in the heart, that shines by his own fire, needing no charity nor work that it may radiate. It seizes God as the light seizes the darkness. This is Luther's dream, and he endeavours to make it a Pauline dream.

[120] In his commentary on Galatians he teaches that men cannot be disinherited of heaven by any sin save unbelief. Repentance and confession, satisfaction and works, are mere human inventions. Eating and drinking, labour, teaching, are all "works," and as such sins. Of what use are the indulgences sold by Tetzel, if you have found the pearl which will cure you of every malady?

It seems that this was the great and original invention of Luther; he taught the terrified and victimised folk that what they desired, and had been paying for, they could have for nothing: " Believe that you have it, and you have it already" ! It is equal to saying : "The disease is imaginary, therefore the cure must be imaginary." Was this the invention of a theological quack, or of a practical philanthropist and a statesman ? Was it originally designed to form a Church on this principle? Clearly it strikes a blow at all priesthoods, makes all Church institutes useless, and converts every man into his own priest.

Both the Catholic and the Protestant ideas are in the Pauline Epistles ; and I am showing that they were inserted in the Apostle on the eve of, or during, the Reformation itself.

The Catholic doctrine is that justification is of grace, which remits our sins, and renders us pleasing to God. The effect of this is that we come to have justice in ourselves, just as we must have knowledge and virtue in ourselves in order to be learned and virtuous. I quote from Bossuet. This doctrine is in the Pauline Epistles.

But Luther will have nothing in as that can justify us and render us pleasing to God. He will have it that God imputes to us the justice of Jesus Christ as if it were our own, and because we can appropriate it by faith. And this strange doctrine is also found in Paul.

Moreover, the justifying faith consisted not merely in a general faith in the Saviour, His mysteries, and His promises, but in the certain conviction of each person that his sins are forgiven. We are justified the moment we believe with certainty that we are ; and the certainty is not merely the moral certainty which is founded on reasonable motives, and excludes agitation and trouble, but absolute

and infallible certainty by which the sinner may believe that he is justified by the same faith with which he believes that Jesus Christ came into the world.

[121] It is not necessary that we should be assured of the sincerity of our penitence. The new doctor says to the sinner: Believe that you are absolved, and you are absolved whether you be contrite or not ! It is evident that Luther really dispenses with both priest and sacrament. I quote again from Bossuet.

There are other tales about Luther's early life, in which he is reported to have learned this notion of an all-justifying faith at the lips of an aged monk, who had found it in St. Bernard. Such tales are late inventions ; but, of course, the mere fact remains, that the teaching is to be found in the Gospel, in Paul, and in some of the monkish writings. I can only account for the fact by suggesting that the difference of opinion had existed in the monasteries before the great schism. The earlier teaching of the monks appears to be on the all-sufficiency of charity (1 Corinthians xiii.), which itself is said to " believe all things," and, in fact, to be almost identical with the "faith" of Luther.

In the peculiar juggle with words and ideas, I detect that same flexibility of the system, that principle of "all things to all men," which, as we have noticed elsewhere, Paul's example was designed to illustrate.

Another instance of the alleged interpolations of Luther in the Pauline text is I Corinthians ix. 5 : "Have we not power to lead about a sister?" The words "for a wife" have been added. In the German the words are : *eine Schwester zum Weibe*.

What can we infer from facts so striking as these ? The Church History, being older than the New Testament, says that Paul had a wife, like other apostles. In the Epistles he is made to represent himself as a celibate, and, like a true monk, he is made to extol virginity over marriage, which state of life is indulged to human weakness. Matrimony is now condemned, and now pronounced to be honourable in all. Thus once more we have an apostle Facing-both-ways—one who blows hot and cold upon the same object, and is a model of studied duplicity. Finally, we see him converted into an apologist for marriage, as well as a Protestant, by another stroke of he pen.

The whole relation of Luther to Paul is a very curious one, and well deserving of patient attention, in spite of the [122] insuperable difficulty of finding any good evidence in the exact sense of the word. But the Pauline Epistles having been written in the monasteries by men vowed to celibacy, Luther and his fellows being the first monks of whom we hear who broke their vows, it is not possible for me to trace certain passages to any secret authorship, except that of him or his party. Who could have put into the mouth of Paul the denunciation of liars and hypocrites and enemies of marriage (1 Timothy iv. 2) but the Augustinian monks, who, according to Cochlaeus, went up and down the country, selling Lutheran tracts at the doors of the churches? It is a quarrel between these laxer clergy and those who still observed the strict rule of St. Benedict that we detect, and without reading very hard between the lines. Let me give a few more illustrations.

I cannot accept the " Table Talk " and other writings as genuine in their entirety. But, as before, we may collect some general impressions of the truth.

Luther is reported to have said : " I regard Jerome as a heretic, who is always talking of fasting, of virginity, of celibacy. I would not have him for a chaplain." But Jerome —that is, the monks who invented him, knew the secret of the composition of

the Bible; so did Augustine, of whom Luther also speaks with extreme contempt, though in another place he contradicts himself, calling Augustine the "purest of all the doctors." He says that the Fathers did not understand the text of St. Paul on the widows who have broken their first faith. " Augustine thinks the vow of chastity was meant ; but I understand the text better than a thousand Augustines. This Father ought to be sent to school. The Fathers are fools who have all written nonsense about celibacy ; besides, the Apostle only speaks of widows; she (Bora) is not a widow, nor am I!"

Yet, undoubtedly, the text (1 Timothy v. 12), cited by the Catholics in all their disputes on the question, was written to prove the necessity of the vow of continence in widowhood.

The story is more than once told of theologians who argued that, because Paul taught that a bishop should be the husband of one wife, he allowed that one who was not a bishop might have two or three wives ; and Luther and Melanchthon are said to have counselled both Henry VIII. [123] and a German landgrave to take second wives, and to have relieved them from the fear of hell denounced by the Apostle against fornication. How is it possible that such tales could ever have been written down, had any New Law of Jesus Christ been long extant and recognised ?

One of the most startling discoveries in the Lutheran literature relating to Paul is a passage in which the Reformer treats the Apostle in the spirit of a Rationalist, and pours contempt upon the halting Pauline logic. Commenting on the text, "As all die in Adam, all shall live again in Jesus Christ "(1 Corinthians xv. 22), Luther is alleged to have said "'Tis a ridiculous homily that St. Paul here gives us. In the eyes of reason it is matter of derision that the whole human race should be involved in the fault of a single man ! It seems unjust and absurd to suppose that God played such a comedy, and that for an apple eaten by Adam he should have condemned to death generation upon generation. Adam was not guilty of murder, nor of adultery, nor of theft, nor of blasphemy. He ate an apple, seduced by his wife, who was deceived by the tempter. What? For an apple all the human race was devoted to death, even the saints, the prophets, and the Son of God ! And if it were only death, but it is the suffering and damnation that we all incur for another's fault ! Injustice that makes the heart rise ! Gratuitous cruelty of which we make a God of justice and goodness guilty! Such is the incredible enigma that Paul proposes to us when he says that death and life depended on one man; so that to elude the sentence all is powerless — wisdom, virtue, good works. Nothing avails, neither the piety of the monks, nor the sacred teachings of the Apostles, nor the blood of martyrs." He proceeds to attack in the same manner the Trinity and other articles of the Creed as offensive to human reason. It is usual to set down these passages to the period of his temptations and trials; but it is strange that they should ever have been published to the world.

In one of the editions of his "Table Talk " he is alleged to have described the Apostles in general as "sinners —nay, downright rogues." And this from the man who is supposed to extol Paul as the author of the Epistle to the Galatians to the very skies ! In all this Lutheran medley there are no doubt revelations to a discerning eye of that hypocrisy [124] and duplicity, that consent in falsehood amid seeming contention for the " truth," which, unhappily, was the result of the clerical organisations. The oblique confession is made again and again that partisan mendacity is rife; but

the decisive able critic of the whole fraud has not been discovered, or, at all events, does not put in an appearance.

I repeat, whoever it was that launched such criticisms against Pauline teaching, it is clear that the teaching must have been known to the critic as having no more authority than that of Jerome or Augustine.

I may point to a few more incidental evidences from the Lutheran literature tending to confirm the opinion that it was members of the Order of St. Augustine who had the main part in connecting together Paul and Luther. For example, one of the Erfurt theologians tells how Luther, on returning to that town from a visit to his parents, was caused to fall down during a thunderstorm to the ground like another Paul, and was determined to seek the cloister of the Augustinians, and to find salvation in the life of the monk. The tale is confirmed by others.

On entering the convent he himself takes the name of Augustine, and is said to make the works ascribed to that imaginary Illustrious his favourite reading, along with the Bible, and especially Paul. His friends describe him as engaged in the most abject service, as an ascetic of quite the same cast with Paul, as surpassing all in the severity of his studies, his fastings, his prayers. He is made to say that he really suffered the death of martyrdom in his effort to gain heaven by these observances ; and to discover, like Paul, the vanity of all work and merits. He endures mental torments like those described in the Epistle to the Romans. He is harassed by the study of the doctrine of election. He is said to have found a revelation in the saying, "The just shall live by faith," which, by the way, is *a misquotation* in Romans from the Hebrew prophet, who is thinking of fidelity or good faith, not of belief.

The Jesuits have, I think, a saying to the effect that Paul begat Augustine, and Augustine begat Luther; the inward meaning of which is, to the critic, that there is not the interval of 350 years between Pauline and Augustinian, or of 1,1000 years between Augustinian and Lutheran, ideas; [125] but that the ideas in question are substantially the same, and of the early Reformation time.

D'Aubigny observes that "the monastic orders were perhaps more in favour of the Reformation than against it. This observation applies more particularly to the Augustinian order." I believe in the general truth of this remark, and I should explain the fact by reference to the temperament and habits of our Northern peoples by which the monks were influenced, and which indeed they were compelled to comply with. They led a movement of revolt against the tyranny of the Pope, which was a popular movement; and, in rejecting the vow of celibacy, they also followed the current of popular sympathy. The more enlightened spirits desired to establish a book religion ; but the opposed party were strong enough to make themselves felt in the books. And it seems to me that the Pauline Epistles and the rest of the books have all the appearance of documents that have passed through the hands of some editorial board, which comprised the various opinions extant among the Orders. In that way the Augustinian or Lutheran Paul may be reasonably accounted for.

Other hints are to be found in the discovery by Luther that the Hussites were also Pauline and Augustinian men. "We are all Hussites without knowing it." And then there are phrases in which Luther is hailed as "true son of St. Paul" by a German elector, or in which he himself is supposed to say, " I am not Paul, I am only his commentator!" "The Epistle to the Galatians is my Epistle, I am wedded to it."

Here I may quote some acute remarks of Hardouin, whose writings contain much truth for the literary critic, however mixed with priestly sophistry. He protested against the honour done to the imaginary Augustine, the fraud of whose writings he had exposed : " As if no greater than Augustine had arisen among those born of woman ! You make a more illustrious man of him than of Peter, Paul, and the rest ! Christ does not please you, nor Paul; the words of Paul or of Christ do not please you unless Augustine interprets. This is a new Paul, a new Christ. And yet nothing can be said more contrary and adverse to the faith of the Church than pseudo-Augustine is in all his chapters. Men care less whether they are Christians than [126] whether they are called Augustinians. It is enough for me to be a Christian."

He insists that Paul does not teach Augustinian doctrine —on the contrary, it is Augustine who has brought "another Gospel" into the world, a contrary and a bad Gospel *(Kakaggelion)*. This sheds new light on the Epistle to the Galatians. And how strange it is that this very Epistle, so peculiarly protected by Luther, should here be claimed by the redoubtable Catholic champion as anti-Lutheran in its denunciation of an innovating Gospel. ,

Evidently the Epistles must either remain an insoluble riddle of literary history, or we must, as before, assume that the composers were double-minded or many-minded men, who have either consciously or unconsciously uttered confused and self contradictory voices in respect to the primary tenets of the Christian religion.

Source: Edwin Johnson, The Pauline Epistles

The Mysteries of Chronology (Fitzgerald Forster Arbuthnot) (2013-10-28 23:59)

The Mysteries of Chronology by tlfrc10

IFRAME: //www.scribd.com/embeds/179727431/content?start _page=7 &view _mode=scroll &access _key=key-24j3ich9gsm7h361vhc1 &show _recommendations=true

---

1.3 November

Une charte fausse de Charles le Chauve pour l'abbaye bénédictine de Saint-Florent-de-Saumur (2013-11-01 03:34)

Une charte fausse de Charles le Chauve pour un monastère by tlfrc10

IFRAME: //www.scribd.com/embeds/180654204/content?start _page=2 &view _mode=scroll &access _key=key-10duwonh1gxrnfev166b &show _recommendations=true

---

La Magna Carta française, un faux (2013-11-01 03:41)

La Magna Carte française, un faux by tlfrc10

IFRAME: //www.scribd.com/embeds/180655240/content?start _page=2 &view _mode=scroll &access _key=key-nvx988xtiqaqjepd9kk &show _recommendations=true

---

Les chartes fausses de l’abbaye de la Trinité de Tiron (2013-11-01 03:44)

Les chartes fausses d’une abbaye by tlfrc10

IFRAME: //www.scribd.com/embeds/180656036/content?start _page=2 &view _mode=scroll &access _key=key-1x8mize0br7zsnf18ifp &show _recommendations=true

---

Une charte en langue française de 1164 ? (2013-11-01 03:55)

Une charte en langue française de 1164 ? by tlfrc10

IFRAME: //www.scribd.com/embeds/180657572/content?start _page=2 &view _mode=scroll &access _key=key-2kuhgljulo8x3p9l9bc7 &show _recommendations=true

---

The Rise of Christendom (Edwin Johnson) (2013-11-02 01:55)

The Rise of Christendom by tlfrc10

IFRAME: //www.scribd.com/embeds/180643454/content?start _page=7 &view _mode=scroll &access _key=key-1kvr4o1ezzparlag174t &show _recommendations=true

---

Sur quelques fausses chroniques créées au dix-neuvième siècle (2013-11-02 02:27)

Sur quelques fausses chroniques créées au dix-neuvième siècle.pdf by tlfrc10

IFRAME: //www.scribd.com/embeds/180889675/content?start _page=2 &view _mode=scroll &access _key=key-hcnmhy0r9biix7r2oea &show _recommendations=true

---

Sur un épisode falsifié des Croisades **(2013-11-02 02:46)**

Les croisés de Mayenne en 1158.pdf by tlfrc10

IFRAME: //www.scribd.com/embeds/180891834/content?start _page=1 &view _mode=scroll &access _key=key-11ciky3bzci6up9agy2u &show _recommendations=true

Les croisés et les premiers seigneurs de Mayenne.pdf by tlfrc10

IFRAME: //www.scribd.com/embeds/180891835/content?start _page=3 &view _mode=scroll &access _key=key-1tkwshui3fqm619bo0s6 &show _recommendations=true

UN DIPLOME FAUX DE THIERRI III.

On conserve à la bibliothèque de l'Université de Gand un diplôme du roi Thierri III, sur parchemin, et qui a été signalé par M. Verbaere, en 1878, dans le *Messager des sciences historiques*. M. Pirenne vient de l'étudier à nouveau dans le *Bulletin de la Commission royale d'histoire de Belgique* (5e série, t. III, n° 2). Le dispositif de ce diplôme est connu depuis longtemps; c'est une concession d'immunité à l'abbaye de Saint-Bertin, en date du 23 octobre 682; elle a été transcrite au xe siècle dans le cartulaire de Folquin. Le parchemin de Gand fait à première vue l'impression d'un original authentique. Mais, si l'on en vient à le lire, on est étonné de rencontrer un latin tout différent de celui qui caractérise les actes originaux du viie siècle. De plus, dans le protocole, le rédacteur a dérogé à certaines règles constamment suivies à la chancellerie royale mérovingienne. C'est ainsi que la souscription royale est annoncée par le mot *signum;* ainsi encore que le nom du roi a été écrit non par lui-même, mais par le même scribe à qui l'on doit le reste de l'acte. La date commence par *Data* au lieu de *Datum*. Si tout d'abord le diplôme de Gand n'éveille pas les soupçons, il n'en présente pas moins dans sa forme des anomalies. La signature royale est précédée tout à la fois d'un chrisme et d'une croix. La signature du chancelier est remplacée par des griffonnages. Il n'y a pas de blanc entre la dernière ligne du contexte et la date. L'emplacement du sceau est marqué par un trou irrégulier au lieu d'une incision cruciforme. Enfin le parchemin a été gratté. Telles sont les observations qui ont décidé M. Pirenne à ranger le prétendu diplôme original de Gand parmi les diplômes faux, au moins quant à la forme; car les anomalies de rédaction sont de celles qu'on rencontre dans les diplômes qui ne nous sont parvenus que par des cartulaires, c'est-à-dire modifiés par les copistes. La conclusion du savant professeur de Gand pourra être contrôlée, car il a joint à son mémoire un fac-similé de l'objet du litige. Il a cru intéressant de profiter des ressources que la photographie offre aujourd'hui aux études paléographiques pour rapprocher d'un acte faux un acte authentique de la même époque, à savoir le fragment de charte con-

servé à la bibliothèque de Bruges et dont le texte a été donné, en 1856, d'après Bormans, par H. Bordier, dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*. Il s'agit d'une vente de terres faite à un monastère. Ces terres étaient situées, d'après Bormans, *in pago Belocassino*, c'est-à-dire le Vexin; la forme *Belocassino* est bien étrange; mais c'est une erreur de lecture; le manuscrit porte, comme le dit M. Pirenne, *Bajocassino*.

M. Prou.

Un diplôme faux pour l’abbaye de Saint-Père-de-Chartres (2013-11-02 03:08)

Un diplôme faux pour l’abbaye de Saint-Père-de-Chartres.pdf by tlfrc10

IFRAME: //www.scribd.com/embeds/180894580/content?start _page=2 &view _mode=scroll &access _key=key-agq767ubbk6mjhoftbe &show _recommendations=true

---

On the real identity of ”Shakespeare” (2013-11-03 20:16)

From their very inception, the Shakespearean works were shrouded in a mysterious web of secrecy—so mysterious and secret that both the historical and literary evidence strongly show that everything we think we know about the works of “Shakespeare” are the result of several highly organized conspiracies having to do with the Shakespeare myth. This article shines light on the essential elements of those conspiracies and the myth.

Read on: http://whowasshakespeare.com/

Les fausses chartes de la cathédrale portugaise de Coïmbre (2013-11-03 20:27)

Les fausses chartes de la cathédrale portugaise de Coïmbre.pdf by tlfrc10

IFRAME: //www.scribd.com/embeds/181200140/content?start _page=2 &view _mode=scroll &access _key=key-1pw67rqjtcby4u8q8la &show _recommendations=true

---

Les diplômes originaux et le diplôme faux de Lothaire Ier pour l’abbaye de Saint-Denis (2013-11-03 20:34)

Les diplômes originaux et le diplôme faux de Lothaire Ier pour l’abbaye de Saint-Denis.pdf by tlfrc10

IFRAME: //www.scribd.com/embeds/181201562/content?start _page=2 &view _mode=scroll &access _key=key-oqdf1j1j66shtqw7mnx &show _recommendations=true

---

Biographie de Jean Hardouin (2) (2013-11-05 00:33)

Biographie de Jean Hardouin.pdf by tlfrc10

IFRAME: //www.scribd.com/embeds/181546986/content?start _page=1 &view _mode=scroll &access _key=key-18ldcmkch23eiwby41ha &show _recommendations=true

IFRAME: http://books.google.fr/books?id=1WhZAAAAYAAJ &dq= %22father %20hardouin %22 &hl=fr &pg=PA20 &output=embed

---

Sur les chartes des rois de la première race et la querelle entre le père Mabillon et le père Germon, "disciple" de Jean Hardouin; biographie de Jean Germon **(2013-11-05 17:34)**

VIII.

Des chartes des rois de la premiere race.

CES chartes sont, aussi bien que les monnoies, d'anciens monumens de nos rois, dont on devroit même tirer beaucoup plus de secours pour l'éclaircissement de l'histoire. Elles pourroient servir à fixer la durée de leur regne, par la date des différentes années qui s'y trouvent marquées; les lieux où ils tenoient leur cour qui y sont ordinairement spécifiés; le nom de leurs principaux officiers qui avoient coutume de signer les chartes après eux, & quelquefois même des circonstances particulieres de leurs vies qui sont indiquées dans les chartes & que l'on ne trouve point dans les historiens.

Mais il faudroit pour cela que l'on pût toujours produire des chartes bien certaines & authentiques, car pour peu que l'on puisse douter de la vérité de ces monumens, leur témoignage ne sauroit être d'aucun poids, & les lumieres qu'on en tire ne seroient plus d'aucune utilité pour l'éclaircissement de l'histoire. On a un grand nombre de chartes de nos rois de la troisieme race, principalement depuis saint Louis, dont la vérité est reconnue, & dont on s'est souvent servi avec avantage pour fixer des dates & des époques, pour vérifier des faits & même pour corriger les fautes des historiens.

Il seroit à souhaiter que les chartes des rois de la premiere race, eussent la même authenticité & la même certitude.

Mais il y en a un si grand nombre de fausses & de supposées qu'il est extrèmement difficile, pour ne pas dire impossible, d'en faire le discernement d'avec les véritables.

Plusieurs écrivains célébres nous ont donné des recueils de ces chartres, qu'ils ont tirés des archives des églises & des monasteres.

Mais aucun n'en a fait une étude plus particuliere que le fameux pere Mabillon. Ce savant religieux publia en 1681. son grand ouvrage *de re Diplomaticâ*, dans lequel il prétendit donner des regles sûres pour discerner les chartes vraies & authentiques de celles qui sont fausses & supposées.

La plûpart des savans applaudirent à cet ouvrage; & le pere Papebrock qui avoit écrit sur la même matiere, & qui se voyoit refuté dans le livre du pere Mabillon, ne l'eut pas plutôt lû qu'il écrivit à l'auteur de la diplomatique, pour le remercier de l'avoir redressé & éclairé par des regles beaucoup plus justes que celles qui se trouvoient dans son écrit.

Un aveu si sincere & si honorable au pere Mabillon, sembloit devoir assurer à jamais l'autorité & la certitude des regles établies dans la Diplomatique, mais on vit bientôt paroître un adversaire qui, sans

être encore fort connu n'en étoit pas au fond moins redoutable ; & qui ne cherchant point à justifier les fautes que le pere Papebrock avoit avouées, s'attacha uniquement à combattre les régles proposées par le pere Mabillon. Cet adversaire etoit le pere Germon jésuite, dont les écrits ne laisserent pas de jetter bien des nuages sur la vérité de ces régles & conséquemment sur l'authenticité des chartes.

On trouva d'abord étonnant qu'un homme qui ne s'étoit fait encore aucun nom dans la république des lettres osât se mesurer pour ainsi dire avec un savant du premier ordre, tel qu'étoit le pere Mabillon. Mais cette république des lettres est assurément l'empire le plus libre qui soit dans le monde ; c'est l'empire de la raison même, chacun est en droit d'y proposer ses difficultés ; & nul homme n'y peut acquerir un ascendant qui lui assure le droit d'être crû sur sa parole. L'écrivain le plus obscur peut reprendre le plus éclairé & le plus celebre, sans prétendre s'égaler à lui. On est toujours sûr de trouver tôt ou tard dans le public un juge integre & inflexible, qui ne donne gain de cause qu'à la raison, & qui juge toujours le fond des contestations sans aucun égard à l'âge, au mérite ou à la réputation des personnes.

On ne manqua pas de dire aussi qu'il n'appartenoit pas à un homme qui n'avoit peut-être pas vû ni manié une seule charte dans sa vie d'attaquer le pere Mabillon qui avoit examiné les archives de plusieurs Monasteres, & employé une grande partie de son tems à lire les anciens monumens pour les comparer entr'eux, & pour se faire des principes sûrs & des regles fixes sur leur authenticité.

Mais on pouvoit répondre que si le pere Mabillon trouvoit bon que l'on regardât comme vraies & authentiques les chartes dont il donne des copies dans sa Diplomatique, quoiqu'on n'eût pas vû les originaux, il devoit être encore plus permis à ceux qui n'avoient pas vû ces originaux, de douter de cette authenticité, que de la croire. D'ailleurs les copies figurées de la Diplomatique representent, selon lui, très-fidelement la forme & le contenu des originaux. On pouvoit donc raisonner sur ces copies comme sur les originaux mêmes, & proposer contre elles les mêmes difficultés que l'on auroit pû tirer de la forme & du contenu des originaux.

Il en falloit donc revenir à examiner le poids & la valeur de ces difficultés. Aussi le pere Mabillon ne parut-il faire aucune attention à ces observations personnelles, il se contenta d'ajouter à sa Diplomatique un supplément où il tâcha de répondre aux doutes & aux objections du pere Germon, sans le nommer. Des savans d'Italie vinrent encore au secours du pere Mabillon, savoir, Messieurs Fontanini, Gatti & Lazzarini. Les peres Ruinart & Coustant, bénédictins entrerent aussi dans la dispute, pour soûtenir leur illustre confrere. Le pere Germon seul fit face à tous ces adversaires, & publia diverses réponses pour la défense de son premier écrit. C'est de cette dispute dont nous nous proposons de rendre le compte le plus exact & le plus précis quil sera

possible, parce que la question de la vérité des chartes de la premiere race, regarde un des principaux monumens de notre histoire, & qu'elle renferme évidemment un grand nombre de faits qui y ont rapport.

Le P. Mabillon croyoit avoir trouvé l'art de discerner les véritables chartres d'avec les fausses. Les regles de ce nouvel art consistent à représenter, pour ainsi dire, tous les traits d'une véritable charte; à marquer en détail quel en doit être le papier, l'encre, la forme, la souscription, le sceau, la date, &c.

Ces regles sont fondées sur des chartes originales que le pere Mabillon a recueillies dans le dernier livre de son ouvrage, comme autant de pieces qui devoient être en quelque sorte les regles & les modeles des autres.

Or ces regles ne sauroient être certaines qu'autant que l'on est assuré de la vérité des originaux, sur lesquels elles sont fondées. Si ces originaux sont faux & supposés, les regles tombent d'elles-mêmes; s'ils sont seulement incertains, ils repandront leur incertitude sur les regles mêmes dont ils sont la source. Reste donc à prouver que les originaux produits par le pere Mabillon sont au moins incertains, & c'est ce que le pere Germon a entrepris de montrer.

Premierement, par divers préjugés contre l'authenticité de la plûpart des anciennes chartres.

Secondement, par des argumens généraux contre cette même authenticité.

Troisiemement par des argumens particuliers tirés des marques de fausseté & de supposition qui se trouvent dans la plûpart des chartes produites par le pere Mabillon. Les préjugés contre l'authenticité des anciennes chartes, sont, 1°. l'autorité de plusieurs savans hommes, tels que MM. de Launoy, Naudé, Conringius, qui se sont toujours défiés de la vérité de ces chartes, & qui ont démontré qu'il y en avoit plusieurs de fausses & de supposées. Celle du pere du Moulinet, bibliothecaire de sainte Genevieve qui au rapport de M. Simon dans ses lettres critiques, disoit que les livres de la Diplomatique, peuvent être convaincus de faux par les chartes même qu'ils contiennent; celle d'un antiquaire Anglois nommé Hickés qui dans son *Thrésor des langues septentrionales* imprimé à Oxford, donne à la vérité beaucoup d'eloges à l'auteur de la Diplomatique, mais qui rejette en même temps la plûpart des regles qu'on y donne pour discerner les vraies chartes d'avec les fausses. Celle du pere Mabillon même qui avoue dans plusieurs endroits de la Diplomatique, qu'il y a eu dans tous les siecles un grand nombre de faussaires dont le metier étoit de contrefaire & de supposer des chartes. 2°. Le second préjugé contre l'authenticité des chartes qu'on nous donne pour véritables, est le grand nombre de fausses chartes, qui nous restent encore aujourd'hui, & dont la fausseté est avouée & reconnue, quoique pour le style, pour la forme & pour l'écriture, elles soient tout-à-fait semblables à celles que l'on nous donne pour authentiques.

Le pere Doublet, religieux bénédictin, publia en 1625, un recueil des antiquités & recherches de l'abbaye de saint Denys, où il rapporte un grand nombre de chartes qu'il avoit tirées des archives de ce celebre monastere. Mais parmi ces chartes on en voit plusieurs dont la fausseté est avérée, témoin celles où saint Eloi qui ne fut ordonné évêque que la troisieme année du regne de Clovis II. prend neanmoins cette qualité sous le regne de Dagobert; deux entr'autres qui se trouvent signées par Dagobert, l'une neuf ans & l'autre quatorze ans après sa mort; une que le prince Clovis souscrit à l'age d'un an, &c.

Le pere Labbe en a mis pareillement dans son recueil un grand nombre de fausses. Il produit quatre chartes du grand Clovis dont trois ont des marques évidentes de fausseté. Dans l'une Clovis donne au Moustier Saint Jean des Terres situées dans le royaume de Bourgogne, qui ne lui appartenoient pas encore dans le temps d'où la charte est dattée; dans l'autre on voit la signature de saint Outrille, archevêque de Bourges, qui gouverna cette Eglise cent ans, après la mort de Clovis. Ce Prince souscrit dans la troisieme, treize ans après sa mort. Il y en a une signée par saint Arnoul, Evêque de Metz, dix ans après sa mort; une autre signée par Clovis II. sept ans avant qu'il fût au monde.

On trouve de semblables marques de supposition & de fausseté dans les *Chartes Belgiques* d'Aubert le Mire, & dans plusieurs de celles qui sont rassemblées dans le *Monasticon-Anglicanum*, à commencer par la charte de saint Patrice qu'on a mise à la tête des autres, comme la plus ancienne & qui est pleine de fables.

M. de Launoy a fait voir jusqu'à seize marques de fausseté dans la charte de Childebert en faveur du monastere de saint Vincent, à présent saint Germain des Prés, & que le pere du Breuil, religieux de cette abbaye a insérée toute entiere dans son édition d'Aimoin, l. 2. ch 20. On sait d'ailleurs par l'histoire, que les faussaires ont souvent infecté par des chartes supposées, les archives des plus celebres monasteres. Le pere Mabillon en convient lui-même, & le fait rapporté par Geoffroi, évêque de Châlon, & que ce prélat s'offrit d'attester par serment au pape Innocent II. suffiroit pour le prouver.

Guernon ou Gerron, moine de saint Médard de Soissons, se voyant prêt de mourir, s'accusa publiquement devant ses freres, d'avoir parcouru un grand nombre de monasteres, & d'y avoir fabriqué de fausses bulles en leur faveur. Il s'accusa en particulier d'en avoir fait à saint Oüen de Rouen & à saint Augustin de Cantorbery, & d'en avoir reçu pour récompense de riches ornemens qu'il avoit apportés à saint Médard de Soissons. Il est vrai que ce fait a été contesté par le Pere Coustant un des défenseurs de la Diplomatique: mais on peut voir la réponse qu'on lui fit, imprimée dans les journaux de Trevoux, au mois de Mars 1716.

Tels sont les préjugés que l'on propose contre l'authenticité des chartes produites par le pere Mabillon.

Les défenseurs de la Diplomatique ont répondu que l'on ne détruisoit pas des titres & des preuves par de simples préjugés, que s'il s'est trouvé de fausses chartes dans les archives des monasteres, il ne s'ensuit pas delà qu'il ne puisse aussi y en avoir de vraies & qu'on ne persuadera jamais qu'elles soient toutes également fausses & supposées; qu'il seroit à souhaiter à la vérité que les originaux de ces chartes se fussent conservés dans des archives publiques, & qu'elles fussent demeurées à l'abri du mêlange qu'on en a fait avec des chartes supposées; mais que nos peres ayant négligé de prendre cette précaution, il ne reste plus d'autre parti à prendre que de chercher avec soin tous les moyens que la prudence & la critique peuvent suggérer pour distinguer les vraies chartres d'avec les fausses, & que l'on doit savoir gré au pere Mabillon de s'être donné des peines incroyables pour y réussir; Qu'après tout, son autorité est capable de balancer pour le moins celle des plus illustres savans qui se sont défié de l'autenticité des chartes; que M. de Launoy en particulier est connu pour être un critique hardi, pour ne pas dire téméraire, qui cherchoit à répandre du doute & de l'incertitude sur tout. Que le pere Mabillon n'auroit pas entrepris d'établir des regles pour discerner les vraies chartes d'avec les fausses, s'il n'avoit été persuadé qu'il y en avoit en effet un grand nombre de fausses. Mais qu'en même temps il étoit fondé à croire qu'il y en avoit pareillement un grand nombre de véritables, n'étant pas possible de s'imaginer que les archives de tant de célebres abbayes & d'églises illustres ne fussent remplies que de pieces fausses & supposées; qu'il ne prétendoit pas donner pour faire le discernement qui est le but de son ouvrage, des regles aussi sures que celles de la Logique ou des autres arts qui sont fondés sur des principes susceptibles de démonstration; qu'il ne proposoit que des regles historiques dont les fondemens ne peuvent jamais être absolument inébranlables. Que s'il y avoit eu plusieurs chartres où l'on avoit découvert des marques évidentes de fausseté, il ne croyoit pas que l'on pût en trouver aucune dans celles qu'il produisoit comme vraies & authentiques, qu'il falloit donc attaquer les chartes qu'il défendoit, sans perdre le tems à décrier celles qu'il ne défendoit pas. Aussi le pere Germon ne s'en tint-il pas à combattre les chartes du pere Mabillon par de simples préjugés, il employa contre elles des argumens directs qui étoient de deux sortes. 1°. Des argumens généraux qui attaquoient toutes les chartes à la fois.

2°. Des argumens particuliers qui les attaquoient en détail par des difficultés tirées du fond même de la plûpart des chartes.

Argumens généraux contre la vérité des chartes produites par le pere Mabillon.

1°. Il est comme impossible que les originaux des chartes Mérouvingiennes soient parvenues jusques à nous.

2°. Il est encore plus impossible de décider si celles qu'on nous donne pour originales, ne sont pas du nombre de celles qui ont été fabriquées par des faussaires

3°. L'écriture singuliere, l'orthographe vicieuse & le mauvais style des chartes Mérovingiennes donnent lieu de croire qu'elles sont supposées. Les défenseurs de la Diplomatique ont répondu au premier argument, que nous avons des manuscrits aussi anciens que les chartes Mérovingiennes, & dont la matiere est aussi fragile, qui n'ont pas laissé de parvenir jusqu'à nous, malgré les incendies, les pillages & les autres accidens qui en ont fait périr un si grand nombre; que les chartes étoient conservées avec soin comme des titres précieux; qu'à la vérité plusieurs de ces chartes ont été détruites par une infinité d'accidens inévitables que le temps amene; mais que c'est avancer une conjecture fort hasardée, pour ne pas dire un paradoxe incroyable, que de prétendre qu'aucune chartte mérovingienne n'a pu arriver jusques à nous sans une espece de miracle, d'autant plus que les chartes même reconnues pour fausses, se sont quelquefois conservées durant plusieurs siecles, puisqu'on en a encore qui sont assurément fort anciennes, pourquoi ne dira-on pas que les vraies ont pu avoir le même sort? Le P. Germon prétend qu'il étoit inutile de conserver les chartes mérovingiennes, parce que dans le temps de la premiere race une longue & paisible possession étoit regardée comme le meilleur de tous les titres. On pouvoit acheter & recevoir une terre, sans faire aucun écrit : il falloit seulement avoir trois temoins si la chose étoit de peu de conséquence, six, si elle étoit plus considérable; douze, si elle étoit d'un grand prix; & quand l'église avoit possédé une terre paisiblement pendant trente ans, on ne pouvoit plus la lui disputer, les témoins n'étoient plus écoutés contre elle. La possession seule lui servoit de titre, nos plus anciennes loix le portent expressément. Les anciennes chartes & les vieux titres devenant donc absolument inutiles aux églises & aux monasteres après une longue possession, il n'est pas croyable que l'on se mit fort en peine de les conserver. Aussi Hincmar nous apprend-il dans la Préface de la vie de saint Remy que *les Clercs de son église avoient fait si peu de cas de leurs vieilles pancartes qu'ils s'en étoient servis pour envelopper l'argent qu'ils retiroient du commerce.*

Il est vrai, répondent les défenseurs de la Diplomatique, qu'il y eut un temps où l'on pouvoit absolument se passer des chartes. Il y a eu des endroits où on les a négligées sans cela nous en aurions sans doute un plus grand nombre : mais cela ne prouve nullement qu'aucune ne nous ait été conservée, puisque le seul hasard a fait parvenir jusqu'à nous une infinité de pieces & de manuscrits dont on pouvoit se passer, & que l'on a fort négligés en divers endroits. Il suffisoit pour cela qu'il y eût quelques lieux où l'on les ait gardées, soit par curiosité, soit par prévoyance, soit enfin par quelque motif que ce puisse être. Le second argument demande un peu plus d'étendue.

Le pere Mabillon convient qu'il nous reste un grand nombre de chartes qui ont été fabriquées par des faussaires : mais ces fausses chartes ont la même forme, la même écriture, la même souscription, le même style, les mêmes sceaux que celles qu'il nous donne pour véritables. Comment donc & sur quoi pourra-t on les distinguer ? Dira-t-on que les fausses se distinguent, ou par la fausseté de la date, ou par quelque autre défaut que les savans y pourront remarquer, & qui ne se trouveront pas dans les véritables ? mais qui sait si cette charte sans défaut, n'en paroît pas exempte, parce qu'elle aura été fabriquée par un faussaire plus habile, plus attentif & plus intelligent que celui qui a mis la main aux autres ? Il faudroit avoir des pieces indubitables que l'on pût prendre surement pour regles de comparaison. Mais où sont-elles ces pieces incontestables ? puisque celles que l'on nous donne pour telles, ressemblent en tout à celles que l'on avoue être fausses & supposées.

Il faut convenir que l'argument est pressant & capable d'embarrasser des défenseurs de la Diplomatique. Ils ont été obligés de répondre que dans un objet de cette nature enveloppé par lui-même dans tant de ténébres, & qui se perd en quelque sorte dans l'obscurité des siecles, on ne doit pas exiger des preuves aussi claires & aussi précises que s'il s'agissoit des actes qui touchent de plus près à nos temps & à nos mœurs ; qu'il n'est pas possible sans doute de vérifier une charte mérovingienne comme on vérifieroit une déclaration ou des lettres patentes de nos derniers rois, enregistrées dans tous les parlemens du royaume ; que n'étant pas à présumer que toutes les chartes qui nous restent soient fausses, il faut nécessairement admettre comme vraies & authentiques, celles qui paroissent sans reproche, aux critiques les plus exacts, & qu'en faisant un pareil raisonnement, on rendroit suspects presque tous les monumens qui nous restent de l'antiquité, comme les manuscrits, les inscriptions, les médailles, &c. puisqu'enfin on ne pourroit jamais montrer à celui qui en contesteroit la vérité, une piece qui pût lui servir de regle de comparaison, parce qu'il se croiroit en droit de rejetter cette piece, en disant qu'elle peut avoir été fabriquée par un faussaire ; ainsi parce qu'il se trouve des manuscrits, des inscriptions & des médailles fausses & supposées, il n'y en auroit plus aucune de véritable. Il faut donc nécessairement se faire quelque sorte de regle & de principe pour les distinguer, & s'en rapporter là-dessus au goût & au jugement de ceux qui ont fait une étude particuliere de l'antiquité, & que l'on peut regarder comme le jugement des experts, du nombre desquels étoit sans contredit le pere Mabillon ; autrement l'on donneroit dans un pyrrhonisme presque universel sur tout ce qui regarde les monumens de l'antiquité.

Le pere Mabillon regardoit les archives de saint Denys, comme un thrésor précieux d'anciennes chartes, où elles avoient été moins altérées & moins contrefaites que par-tout ailleurs. L'antiquité de l'abbaye & les immenses richesses qu'elle reçut de la libéralité de nos rois au vii

& au sû de tout l'univers, donnent lieu de présumer qu'on n'y fut point obligé d'avoir recours à la supercherie & à l'imposture pour s'attribuer des droits qu'on n'avoit pas.

Cependant le pere Germon prétend que le chartrier de saint Denys ne contient pas des pieces plus sures ni des originaux plus authentiques que celui des autres monasteres, & voici comme il le prouve.

Les archives de saint Denys n'ont pas toujours été dans l'état où elles sont aujourd'hui. Il y avoit autrefois des chartes qui n'y sont plus, & on y en trouve présentement un grand nombre qui n'y étoient pas autrefois. On peut en effet distinguer trois temps différens par rapport à ces archives.

Le premier temps est celui où le moine anonyme de saint Denys écrivoit le livre intitulé *Gesta Dagoberti.* Cet auteur avoit sous les yeux le chartrier de son abbaye, tel qu'il étoit de son temps, & il parle souvent des chartes qu'il y a vûes. Or, 1°. il ne dit point expressément qu'il y eût alors dans les archives de saint Denys, aucune charte de Clotaire II. pere de Dagobert, ou des autres rois ses prédécesseurs : mais il l'insinue en disant que Clotaire avoit donné au tombeau de saint Denys, plusieurs belles terres, *numerosa & optima prædia dedit*, & que ce prince, ainsi que les autres rois, y avoit fait plusieurs donations.

2°. Il cite expressément les chartes de Dagobert ; il en compte jusqu'à douze, & il marque distinctement ce que chacune contenoit. Il nous apprend aussi que l'on gardoit dans les mêmes archives le testament de la reine Nantilde, épouse de Dagobert, par lequel elle donnoit à saint Denis, où elle vouloit être enterrée, la terre de Lagny-en-Brie. Enfin il rapporte quatre ordonnances de Clovis II. que l'on conservoit pareillement dans le chartrier de saint Denys : Mais il ne parle d'aucune charte des rois postérieurs à Clovis II. comme Thierri, Clovis, Childebert III. &c.

Le second temps des archives de saint Denys, est celui où le pere Doublet publia son ouvrage intitulé : *Antiquités & Recherches de saint Denys* en 1625. Cet auteur avoit fouillé dans les archives de saint Denys, mais il n'y trouva aucune des chartes de Dagobert que l'anonyme y avoit vûes plusieurs siecles auparavant : cependant il en rapporte jusqu'à dix-sept de ce prince, dont aucune n'est tout-à-fait semblable aux chartes de Dagobert, dont l'anonyme a exposé le contenu dans son histoire ; la plûpart n'y ont aucun rapport ; & s'il s'en trouve deux ou trois qui ayent quelque ressemblance, on y remarque toujours des différences notables, quoiqu'il ne dût y en avoir aucune, puisqu'il n'y a qu'un seul & vrai original.

Enfin, le troisieme temps des archives de saint Denis est celui où le pere Mabillon, publia sa Diplomatique en 1681. Alors il se trouvoit à saint Denys, trente chartes mérovingiennes en original ; quoique cinquante-six ans auparavant le pere Doublet, n'y en eût découvert que vingt-six des rois Mérovingiens ; mais ce qu'il y a encore de plus surprenant,

c'est que de trente chartes Mérovingiennes que le pere Mabillon trouva dans les archives de saint Denys, il n'y en a que deux des vingt-six que le pere Doublet y avoit vûes, & aucune de celles qui y étoient du temps de l'anonyme. Il est assez difficile de concevoir, dit le pere Germon, comment ces changemens ont pu arriver. Il faut bien dire que l'on a perdu une grande partie des chartes qui étoient anciennement dans les archives de saint Denys, & qu'on en a retrouvé d'autres qu'on avoit autrefois égarées. Mais en adoptant même cette solution, on ne pourra s'empêcher d'avouer que ces chartes n'ont plus la même autorité que si le chartrier fût toujours demeuré dans le même état, & que l'anonyme, le pere Doublet & le pere Mabillon y eussent toujours vû les mêmes pieces ; & l'on sera toujours en droit de demander comment tant de chartes perdues depuis le moine anonyme jusques à Doublet, & depuis Doublet jusques au pere Mabillon, ont pû être suppléées par un plus grand nombre de même date, & de même temps. D'où sont venues dans les archives de saint Denys toutes ces chartes Mérovingiennes qui n'y étoient pas au neuvieme siecle, & que Doublet y a trouvées au dix-septieme ? Qui n'y étoient pas du temps de Doublet & que le pere Mabillon y a trouvées cinquante-six ans après?

Le pere Mabillon & ses défenseurs ont répondu, qu'ils ne pouvoient se rendre garans des omissions de l'anonyme, ni de celles de Doublet ; qu'il étoit aisé de concevoir que depuis le neuvieme siecle, où l'anonyme écrivoit, les chartes de Dagobert, dont il parle, avoient pû être égarées. A l'égard de celles dont il ne parle pas, qu'elles auroient pû être de son temps dans les archives de saint Denys, sans qu'il eût pris la peine de les lire, ou qu'il eût voulu les citer ; que tous les auteurs ne sont pas également attentifs & laborieux ; que dans le catalogue de la même bibliotheque qui aura eté dressé par deux hommes differens, il se trouvera des livres marqués par l'un, qui auront échappés à l'autre ; que Doublet n'avoit peut-être consulté que des *Cartulaires* ou de simples recueils, dans lesquels il avoit pris ce qu'il avoit jugé à propos, sans se donner la peine, comme le pere Mabillon, de fouiller dans les archives même, & de voir quelles étoient les chartres qui s'y trouvoient encore dans son temps.

Pour ce qui regarde l'écriture extraordinaire, l'orthographe vicieuse, le style barbare, hérissé presque par-tout de solécismes, le pere Germon prétendoit en tirer un argument très-fort contre l'authenticité des chartes mérovingiennes produites par le pere Mabillon. Ces chartes ne sont point écrites en caractere romain, qui étoit incontestablement en usage parmi les François, dès le tems de la premiere race, & que les savans avoient commencé d'employer dans les livres, les particuliers dans les lettres qu'ils écrivoient, & que l'on voit pareillement employé dans le cachet de Childeric & dans toutes les monnoies, médailles ou inscriptions qui nous restent de ce temps-là. Comment & pourquoi un genre d'écriture banni des livres, des lettres & de tous

les monumens publics, se seroit-il maintenu dans les seules chartes, puisque cette écriture singuliere & inusitée ne pouvoit servir qu'à empêcher qu'on ne les pût lire aisément?

Le pere Mabillon & les défenseurs de la diplomatique ont répondu qu'il y a des bisarreries dans les usages de chaque siecle, dont il est impossible de rendre raison; que nous en voyons même dans notre siecle, dont nous aurions peine à trouver le fondement, & à plus forte raison dans des siecles si éloignés du nôtre. Qui pourroit dire pourquoi dans la chancellerie de la cour Romaine, il y a un registre où l'on écrit les bulles des papes, sans y mettre les points & les virgules, & un autre registre où l'on a soin de les transcrire avec les points & les virgules; pourquoi les bulles que l'on donne aux evêques sont écrites d'un caractere particulier & tout différent de celui que nous employons dans nos livres, nos actes, nos monnoies, nos médailles & nos inscriptions, en sorte qu'il faut quelquefois chercher un homme exprès pour les déchiffrer quand il est question de les transcrire sur les registres des chapitres. Ces bulles dans mille ans d'ici pourront aisément faire renouveller toutes les difficultés que le pere Germon a faites sur l'écriture des chartes merovingiennes, quoiqu'il soit bien certain qu'elles sont authentiques. De plus, le pere Mabillon prétendoit avoir vû quelques manuscrits dont l'écriture étoit semblable à celle des chartes, & il cite entr'autres, le Grégoire de Tours de feu M. Jolly, & le Gennade de la bibliothéque de Saint Germain-des-prez, mais le pere Germon ayant examiné le Gregoire de Tours, ne convenoit pas de la ressemblance.

Le pere Mabillon & les autres défenseurs de la Diplomatique appuyoient encore leur sentiment sur l'écriture mérovingienne par cet argument.

Si l'écriture dont il s'agit n'avoit pas été en usage sous les rois de la premiere race, à quel propos les faiseurs de titres l'auroient-ils employée dans leurs fausses piéces?

Il se peut faire, répondoit le pere Germon, que ces faussaires voyant les archives dépourvûes de chartes mérovingiennes, ayent voulu y suppléer par d'autres, qu'ils fabriquoient; & que pour donner à ces chartes de nouvelle fabrique, un air d'antiquité, ils se soient fait la bisarre écriture dont nous parlons.

Le pere Germon trouvoit encore de quoi rendre les chartes suspectes dans l'irrégularité de l'orthographe. Il est certain, dit-il, que les habiles gens de la premiere race savoient écrire correctement le latin. On le voit par les manuscrits qui nous restent de ce temps-là; pourquoi donc les chartes sont-elles écrites d'une maniere qui choque presque partout les regles les plus simples & les plus communes de l'orthographe? Les officiers de la chancellerie, étoient toujours choisis entre les habiles gens, & du moins devoit-il s'en trouver quelqu'un parmi eux qui eût quelque habileté. Cependant ce même défaut se trouve également dans toutes les chartes, de quelque main qu'elles ayent été écrites. N'est-

il donc pas plus naturel d'attribuer ce défaut à l'ignorance des faussaires qu'à celle des secrétaires que nos rois & nos référendaires employoient pour dresser nos chartes ?

Cette orthographe au moins, quoique vicieuse, ne devroit-elle pas être uniforme ? Cependant on trouve des chartes écrites dans le même temps, sous le même roi, par le même secrétaire dont l'orthographe est toute différente. Le pere Germon le prouve par un grand nombre d'exemples tirés des chartes mêmes rapportées par le pere Mabillon dans la Diplomatique.

A l'égard du style, les solécismes se présentent en foule dans ces chartes. Cependant nous avons plusieurs écrits composés en latin du temps de nos premiers Rois, tels que les deux lettres que saint Remi écrivit à Clovis; celles que Nicetus, Evêque de Treves, écrivit à Clodowinde, reine des Lombards fille du grand Clovis; celles d'Avitus, Evêque de Vienne; les actes de plusieurs conciles; & si l'on ne remarque pas dans tous ces écrits la politesse du siecle d'Auguste, on y apperçoit du moins un style toujours conforme aux regles de la grammaire & quelquefois même élégant & ingénieux. Pour celui des chartes, rien de plus barbare & de plus incongru : pourquoi cette différence, si ce n'est parce que les chartes ont été écrites par des faussaires grossiers & ignorans ? car il n'y a nulle apparence que les officiers de la chancellerie qui redigeoient les chartes, eussent fait parler nos rois dans un style barbare & ridicule, dans un temps où ils en voyoient un tour différent dans les actes des conciles & dans les lettres des Evêques. Le pere Mabillon & les défenseurs de la Diplomatique, ont répondu que ce style barbare & incongru étoit un style particulier pour les chartes; que c'étoit le style du peuple qui étant mêlé avec des barbares, s'étoit amusé à défigurer la plûpart des mots latins, & à violer les regles de la construction : qu'il y a encore actuellement un style particulier dans les parlemens & dans les tribunaux de la justice, qui est souvent très-différent de celui dont on se sert dans les livres, dans les harangues, dans les lettres & dans les conversations. Le pere Germon répliquoit que par ses réponses le pere Mabillon supposoit toujours ce qui étoit en question, savoir que ces chartes étoient vraies & originales, puisque on n'avoit d'ailleurs aucune preuve qu'un style pareil fût en usage dans la chancellerie de nos premiers rois. Il allégue même l'exemple de Grégoire de Tours, qui assure qu'il a écrit son histoire dans le style le plus grossier, dans le style du peuple, cependant ce style est incomparablement meilleur que celui des chartes : d'où il conclut que personne ne parloit alors comme on fait parler nos rois dans ces chartes.

Tels sont les argumens généraux du pere Germon contre la vérité des chartes que le pere Mabillon a données pour originales dans sa Diplomatique.

Mais le pere Germon ne se contenta pas d'attaquer les chartes par des argumens généraux, il vint au détail, & entreprit de prouver que

plusieurs de ces chartes étoient fausses par des argumens particuliers & tirés du contenu même des chartes. On en citera quelques exemples pour mettre le lecteur plus au fait encore sur l'objet de cette grande dispute.

1°. Dans la charte mutilée de Clovis II. on fait dire à ce prince, en parlant de lui & de la reine Nantilde sa mere, qu'ils ne peuvent pas signer.

Ce fait, dit le pere Germon, est notoirement faux; puisqu'il est sûr que Clovis II. ainsi que la reine, étoit en état de signer dès la premiere année de son regne; il le savoit même avant la mort de son pere. Il le savoit premierement dès la premiere année de son regne, puisque l'auteur de la vie de saint Babolen, premier abbé du monastere de saint Maur-les-Fossés nous assure que de son temps, on voyoit encore en original dans les archives de ce monastere une charte de Clovis II. datée de la premiere année de son regne, & que cette charte étoit signée de la main même de Clovis II. & de celle de la reine Nantilde sa mere, comme le roi le témoigne à la fin de la charte. Donc Clovis II. savoit signer dès la premiere année de son regne, & la reine sa mere Nantilde le savoit aussi.

Il le savoit même avant la mort de son pere; car l'auteur anonyme des gestes de Dagobert, raconte que ce roi quelques jours avant sa mort, voulant encore donner quelques terres à l'abbaye de saint Denys, & ne pouvant à cause de sa maladie signer l'acte qu'il en avoit fait dresser, pria son fils Clovis II. de le signer pour lui; & le même écrivain ajoûte aussi-tôt, que Clovis obéit, & qu'il souscrivit la charte, qui lui fut présentée par Dadon, autrement saint Ouen, alors référendaire. Donc Clovis II. savoit signer même avant la mort de son pere.

Le pere Mabillon & les défenseurs de la Diplomatique, ont répondu que l'autorité de deux historiens qui ne sont pas toujours les plus exacts, ne peut jamais prévaloir contre un titre authentique; que d'ailleurs quand même Clovis II. & sa mere Nantilde auroient été en état de signer la charte dont il s'agit, ils auroient pû dire ou faire dire dans la charte qu'ils *ne le pouvoient*, *qu'ils s'en abstenoient*, soit parce qu'ils étoient absens, soit pour quelque autre raison qu'on ignore, & qu'ils avoient ordonné au référendaire ou à quelques autres Officiers de la signer pour eux, ainsi que nos rois le font encore tous les jours depuis le regne de Charles IX. qui étant occupé à jouer, dit au sécrétaire d'état de Villeroi qui lui apportoit un papier à signer: *Signez, signez pour moi, je vous en donne le pouvoir.* Qui auroit pû empêcher ce ministre de dire au nom de Charles IX: *N'ayant pu signer cette lettre de notre propre main, nous avons ordonné au sieur de Villeroi de la signer en notre nom*; & seroit-on bien venu à regarder cet acte comme faux & supposé; sur ce qu'il est très-certain que le Roi Charles IX. savoit écrire.

Le pere Germon s'inscrit pareillement en faux contre la quatrieme

X iij

des chartres originales rapportée dans la Diplomatique. Le nom du prince ſe trouva déchiré dans la piece. Le pere Mabillon l'avoit attribué à Clovis II. or le pere Germon en conclut auſſi-tôt que la charte étoit évidemment fauſſe ; car, diſoit-il, on parle dans cette charte *d'Erchinoalde*, pere de Leudeſius, *comme ayant été autrefois maire du Palais*. Ce ſeigneur n'étoit donc plus maire du palais, quand la charte a été écrite. On ſait cependant par le témoignage des hiſtoriens qu'Erchinoalde fut maire du palais juſqu'à la mort de Clovis II. La charte eſt donc évidemment fauſſe ; ou bien il faut dire qu'elle n'eſt pas de ce prince.

Ce raiſonnement tout invincible qu'il eſt, ne put ébranler Monſieur Fontanini un des défenſeurs de la Diplomatique, qui ſoutint que la charte étoit véritablement de Clovis II. Le pere Mabillon ſentit mieux toute la force de l'argument, & il prit le parti de ſe rétracter plutôt que d'avoir recours à ces ſubterfuges. » J'avois crû, dit-il, dans la » Diplomatique, que la charte étoit de Clovis II. mais il eſt clair » que ma conjecture eſt fauſſe, parce que cette charte eſt poſtérieure » à Erchinoalde maire du palais, ſous Clovis II. auquel il eſt certain » qu'Erchinoalde a un peu ſurvécu. Aprés donc y avoir mieux pen- » ſé, je ne doute point que la charte ne ſoit de Clotaire fils de » Clovis.

On voit par ce trait avec quelle candeur & quelle ſincérité le pere Mabillon procédoit dans l'examen de ces chartes. Ainſi quand il ſeroit vrai, comme bien des gens l'ont cru, que les difficultés propoſées par le pere Germon anéantiſſoient entierement leur autorité, il faudroit toujours convenir que ce ſont plutôt les chartes qui auroient trompé le pere Mabillon, que ce ne ſeroit le pere Mabillon qui auroit cherché à tromper le public par les chartes.

Comme il s'agit dans cette charte d'une conteſtation à juger ſur une terre dont il y avoit une partie qui appartenoit au monaſtere de ſaint Denys : le pere Mabillon avoit conjecturé que cette conteſtation regardoit ſaint Ouen, archevêque de Rouen & Leudeſius maire du palais.

Le pere Germon le releva encore ſur cet article, en lui faiſant remarquer que Leudeſius n'avoit été maire du palais, qu'après la mort de Clotaire fils de Clovis II. Le pere Mabillon convint encore une fois qu'il s'étoit trompé, & ſe réduiſit à dire que la charte étoit de Clotaire & que la conteſtation regardoit Leudeſius, avant que ce ſeigneur eût été élevé à la dignité de maire du palais.

Le pere Germon s'appliqua particulierement à montrer que la plupart des chartes produites par le pere Mabillon ſont en contradiction avec les hiſtoriens. Dans celle qu'il ſuppoſe être de Clotaire, il eſt parlé d'un ſeigneur nommé Waninge, qui y eſt appellé Comte du Palais, quoiqu'aucun des hiſtoriens du temps ne lui donne cette qualité, & qu'au contraire ils nomment des comtes du palais, tout différens de celui-là.

Dans une autre le regne de Clotaire III. y est prolongé jusqu'à la seizieme année, quoique ce prince, selon les historiens, n'ait regné que quatorze ans, & que le pere Mabillon lui même dans ses annales ne donne pas plus d'étendue à son regne. On voit pareillement dans plusieurs de ces actes, différentes dates qu'il est fort difficile de concilier avec l'histoire.

Le pere Mabillon & les défenseurs de la Diplomatique ont tâché de résoudre en détail la plupart de ces difficultés, & c'est au public à juger s'ils y ont réussi. Notre dessein n'est pas d'exposer ici cette dispute dans toute son étendue ; on croit en avoir assez dit pour mettre le lecteur au fait des principales difficultés qui ont été proposées contre la vérité & l'authenticité des chartes mérovingiennes produites comme vraies & originales dans la Diplomatique & qui ont servi de fondement au nouvel art que le pere Mabillon vouloit établir pour apprendre à discerner les faux titres des véritables. On n'a pas cru devoir dissimuler les réponses qui ont été faites à ces difficultés.

Si la matiere ne paroissoit pas suffisamment éclaircie, par ce que nous en avons dit, on peut consulter les ouvrages du pere Germon, le supplément à la Diplomatique, les traités de M. Fontanini & du pere Constant religieux de la congrégation de saint Maur, à qui le pere Mabillon, après avoir publié son supplement à la Diplomatique, abandonna le soin de le défendre contre le pere Germon qui ne cessoit d'attaquer les réponses des défenseurs des chartes avec autant d'ardeur & de fermeté que les chartes même. Cette dispute n'a donné aucune atteinte à la réputation du pere Mabillon, à qui l'on ne peut refuser la gloire d'avoir répandu sur l'art de la Diplomatique, toute la lumiere dont il peut être susceptible au milieu des épaisses ténébres qui enveloppent l'histoire & les usages de ces siecles de Barbarie.

Deux peres Bénedictins ont encore entrepris sa défense dans un nouveau traité de diplomatique, imprimé à Paris en 1710. La question de l'authenticité des chartes contestées, est traitée avec beaucoup d'étendue, & l'on y répond aux différentes objections proposées par les savans, qui ont cherché à en affoiblir l'autorité.

G. Daniel (S. J.), Histoire de France depuis l'établissement de la monarchie française dans les Gaules (Tome II), Paris, 1713

HISTOIRE DES CONTESTATIONS SUR LA *Diplomatique, avec l'Analyse de cet Ouvrage, composé par le R. P. Dom Jean Mabillon.* A Paris, chez Florentin Delaulne, rue saint Jacques, à l'Empereur. 1708. in-12. pag. 322.

IL s'est élevé depuis quelques années une dispute literaire au sujet des titres anciens, appellés communément Chartres, ou Diplomes. Le Pere Mabillon à qui de longues & de profondes recherches avoient rendu l'Antiquité familiere, donna en 1681. un Traité exprès de la Diplomatique, c'est-à-dire, de l'art de démêler parmi les vieux titres ceux qui devoient passer pour véritables, d'avec ceux qu'on pouvoit soupçonner de faux. Ce Livre fut extrémement goûté : le sujet en parut comme neuf, ou du moins il n'avoit été qu'ébauché dans de courts essais, à l'occasion d'autres Ouvrages. Plus d'une raison demandoit d'ailleurs qu'on l'approfondir ; les Critiques y étoient interessés pour l'exactitude de l'Histoire, & les Juges pour l'administration de la Justice. Ce fut le Pere Mabillon qui donna le premier les regles de discerner le vrai & le faux en matiere de Chartres anciennes, & ces regles ont été long-tems adoptées dans le monde sçavant. Mais l'empire des Lettres a ses troubles. Le Pere Germon Jesuite a crû voir dans la methode du Pere Mabillon un fondement peu solide, qu'il n'a pû s'empêcher d'attaquer. Il lui a paru que les Chartres proposées pour modéle de celles qu'on devoit regarder comme vrayes étoient elles-mêmes très-suspectes ; &

qu'ainsi les jugemens que l'on fondoit sur de telles ressemblances, ne pouvoient être que fort équivoques. Il exposa ses raisons dans une Dissertation Latine imprimée en 1701. Le P. Mabillon y répondit en 1704. par un Supplément ajoûté à son Traité de la Diplomatique. Les Sçavans prirent parti dans cette dispute ; M. Fontanini, le Pere Ruynart & le Pere Coutant se joignirent au Pere Mabillon, pour repousser le nouveau Critique, qui de son côté a soutenu seul tant d'efforts d'une maniere qui lui a fait honneur, soit par le choix des Remarques, soit par la modération du style. La différence des opinions a mis peu d'aigreur dans les Ecrits.

Comme ces Ouvrages qui attaquent la Diplomatique, ou qui la défendent, sont composés en Latin, ils n'étoient lûs que de peu de gens. Le public avoit néanmoins interêt de s'instruire de la matiere : tout ce qui va à le mettre en état de décider de l'autenticité des anciens Titres, ne sçauroit lui être indifferent. Une Methode certaine sur ce point ôteroit la confusion que les Chartres douteuses jettent dans l'Histoire, & soulageroit en même-temps l'embarras des Tribunaux dans les Jugemens, où l'on n'a pour guide que d'anciens Actes douteux. C'est donc pour rendre cette matiere plus connuë, & plus à la portée de chacun, qu'on vient de recüeillir en François, dans un espece d'Abregé, tout ce qui a été expliqué au long dans des Livres Latins, pour soûtenir, & pour combattre la Diplomatique.

Cet Abregé est divisé en huit Lettres qui contiennent des Dialogues. L'Auteur ne se nomme pas ; mais de la maniere dont ces Lettres sont écrites, elles ne peuvent venir que de bonne main. Dans la premiere, on fait d'abord voir l'utilité des combats literaires, sur-tout lors qu'on s'y engage dans de bonnes vûës & par le seul amour de la verité. Cette espéce de Préface conduit à justifier l'entreprise & les intentions du Pere Germon. On prend soin de faire observer l'attention qu'il a toûjours euë, à marquer pour le Pere Mabillon la plus haute estime ; en combattant son Systême, il rend, dit-on, une justice entiére à son merite. « Il le regarde comme un Maître, & il prend le person« nage d'un Disciple pour le consulter, & pour lui proposer ses « doutes. » On avoit dit auparavant, en supposant déja le Maître, vaincu par son Disciple : Un simple Officier démêle quelque fois dans le combat un « Général ; il l'attaque & le prend : « jusques-là c'est une action glorieuse, & que le Prince récom« pense. Si l'Officier perdoit le respect au Général prisonnier, il

seroit punissable en ce point. » Il ne faut pas croire néanmoins que ce soit là le sentiment propre de l'Auteur de l'Abregé. On lui imputeroit injustement de prendre un parti, après qu'il a déclaré dans l'Avertissement de son Livre, qu'il n'en prenoit point, & qu'il ne faisoit que rapporter en Historien, ce qui s'étoit dit pour & contre. C'est donc un langage qu'il prête à un des Interlocuteurs du Dialogue, qui regne dans tout le cours de l'Ouvrage, entre un Conseiller & un Abbé. Le Conseiller y tient la place du Pere Germon, & l'Abbé celle du Pere Mabillon, & de ses Partisans. Le Conseiller, pour justifier le Pere Germon, sur son motif, dit que cet Auteur n'est pas plus blâmable d'avoir attaqué le Pere Mabillon, que le Pere Mabillon l'étoit lui-même, d'avoir attaqué le Pere Papebrock, qui avoit touché avant lui cette matiére. L'Abbé répond, qu'il y a bien de la difference entre les deux; que le Pere Germon ne fait presentement que d'entrer dans la carriere, & que le Pere Mabillon y a vieilli avec gloire. Mais on peut d'abord présumer de la modestie du Pere Mabillon, qu'il n'auroit pas avoüé une telle défense, & que c'est le plus foible secours qu'on peut donner à sa cause: car dans les guerres litteraires, comme dans celles du Palais, il est des premieres régles de laisser le nom & la réputation des Parties, pour ne s'attacher qu'à l'éxamen de leurs droits. Ainsi, sans embarrasser cet Extrait des considerations étrangeres, que le Conseiller & l'Abbé ont jugé à propos de mêler dans leurs entretiens, peut-être contre l'intention, & sûrement contre la véritable gloire des Auteurs, dont ils ont embrassé le parti, nous rapporterons seulement, autant que nos bornes pourront le permettre, les principaux moyens qui régardent le fonds des contestations; & pour cela il faut venir tout d'un coup à la troisiéme Lettre. Les deux premieres ne servent qu'à en donner une idée générale, & à faire connoître par les Divisions & par la Méthode, l'Ouvrage qui en est le sujet. » Le Pere Mabillon, dit le Conseiller, prétend avoir trouvé l'Art de discerner les vrayes Chartres anciennes, de celles qui n'en ont que l'apparence. Les Régles de ce nouvel Art consistent à représenter, pour ainsi dire, tous les traits d'une Chartre véritable, & à marquer en détail quel en doit être le papier, l'encre, la forme, le stile, la souscription, le sceau, la date, &c. Ces Régles sont tirées presque toutes des Originaux que le P. Mabillon a récüeillis dans le dernier Livre de son Ouvrage, comme autant de Piéces qui devoient être le modele des au-

tres: c'est-là le fonds de la Diplomatique: & voici le fonds des Ecrits que le P. Germon a publiés contre. Il n'y a point d'Art sans Régles certaines: les Régles que donne le Pere Mabillon, ne sçauroient être plus certaines que les Originaux sur lesquels elles sont appuyées: or ces Originaux ne sont pas assés certains pour être le fondement d'un Art, & plusieurs mêmes sont absolument faux. » Le Pere Germon convient qu'il y en a eu de véritables sous nos premiers Rois: mais il soûtient qu'il n'est nullement vrai-semblable, que ces Chartres anciennes ayent pû passer jusqu'à nous. Il n'est pas surprenant que nous ayons des Médailles & des Statuës de ces temps. Le marbre & le bronze ont dans leur dureté naturelle de quoi se défendre contre l'injure des années; mais que le papier d'Egypte, que l'écorce, que le parchemin sur quoi les Chartres étoient écrites, ayent duré mille ans entiers: c'est ce qui est plus difficile à croire, & ce qui par conséquent a besoin de preuves pour être crû.

La Réponse de l'Abbé se réduit à faire connoître, que les raisons de vrai-semblance doivent ceder à la certitude de certains Faits; qu'il y a des Manuscrits encore plus anciens que les Chartres dont il est question: témoin le Virgile du Vatican, écrit avant le quatriéme Siécle; celui de la Bibliothéque du Roy, à peu près de ce temps-là; le Prudence que l'on garde au même lieu; le Pseautier de S. Germain, de la Bibliothéque de l'Abbaye de S. Germain des Prez; les Homelies de S. Avit Evêque de Vienne, de la Bibliothéque du Roi: une partie de l'Histoire des Juifs par Joseph, de la Bibliothéque ancienne de Milan. Ces Manuscrits, remarque l'Abbé, sont des prémiers temps; ils se sont conservés jusqu'à nous: pourquoi veut-on que les Chartres de ce temps-là n'ayent pû se conserver de même? Le Conseiller a sa Réplique prête; il dit, qu'un petit nombre de Manuscrits sauvés du naufrage, ne prouve rien pour la verité de tant de Chartres, que le P. Mabillon prétend avoir déterrées, que les Manuscrits se multiplioient par le secours aisé des Copies, au lieu que les Chartres originales étoient communément uniques; & qu'ainsi la conséquence des uns aux autres, pour le fait dont il s'agit, n'est pas juste, ou que ce qu'on en doit naturellement conclurre est, que si de mille copies, par exemple, d'un même Manuscrit, il n'en est échappé qu'une seule à la Loi du temps, il n'est pas à présumer, que des Chartres originales & uniques ayent pû arriver jusqu'à nous. Mais l'Abbé se sert de cet Argument contre le Conseiller, qui le lui oppose. La facilité des

Copies faisoit qu'on ménageoit moins les Manuscrits : & par cette raison ils devroient encore aujourd'hui être plus rares que les Chartres, dont la conservation étoit exacte, parce que la perte en étoit irréparable : d'ailleurs, l'usage continuel des Manuscrits les alteroit : & depuis que l'Art d'imprimer les a rendu inutiles, ils ont dû être négligés ; au lieu que l'usage qu'on faisoit des Chartres n'étoit point assez ordinaire pour les détruire ; & on joignoit à ce prémier avantage une précaution qui les mettoit hors d'atteinte. On voûtoit les Archives ; on les fermoit avec des portes de fer ; on les plaçoit dans des tours. Il paroit enfin, qu'on n'estimoit rien de plus précieux que les anciens Titres, & qu'on n'omettoit rien pour les conserver. On n'avoit recours à cette précaution, dit le Conseiller, que dans l'onziéme Siécle, il n'en paroit nulle trace auparavant : ne seroit-ce point, ajoûte-t-il, que nos Peres devenus prudens par l'experience, & voyant leurs anciens Titres corrompus, brûlés, dissipés, voulurent préserver les nouveaux d'un pareil sort ? D'ailleurs, « combien les Abbayes ont-elles eu d'Abbez Laïques, qui ne songeant qu'à faire passer dans leur famille les biens des Monastéres, ont eu interêt d'en soustraire ou d'en laisser périr les anciens Titres ? Les plus célébres Monastéres, dont le P. Mabillon a tiré le plus grand nombre de ses Originaux, n'ont-ils pas été plus d'une fois pillés & brulés ? Sans parler des Abbayes de S. Germain & de Corbie, combien de fois celle de S. Denis en particulier a-t-elle été ravagée & entierement détruite par le feu ? Nous n'y voyons aujourd'hui aucun Monument de marbre, ou d'airain, plus ancien que l'Abbé *Suger* : le feu a-t-il épargné le papier & le parchemin, tandis qu'il consumoit jusqu'à l'airain, & jusqu'au marbre ? »

L'Abbé n'est pas long-temps à trouver la raison de la différence ; il dit qu'aux approches d'une Armée barbare, les Moines ne se chargent point de marbre ni d'airain, mais qu'ils se chargent avec grand soin de leurs papiers & de leurs Titres. Le Conseiller soûtient toûjours, que dans le désordre & la surprise, cette attention est peu vrai-semblable : il ajoûte, que quand il seroit vrai, qu'au travers de tant de dangers les Chartres anciennes auroient pû parvenir sans alteration jusqu'à nos jours, il ne s'ensuivroit pas qu'elles y fussent effectivement parvenuës : & au moins il resteroit sur cela un doute, & un soupçon legitime de fausseté : ce qui suffiroit pour détruire les Régles de la Diplomatique : parce qu'il n'y a que des faits certains & incontestables, qui puissent

sent fonder de solides Régles. Il établit ce soupçon de fausseté, par l'exemple commun de ces temps-là : exemple dont la Diplomatique même fournit la preuve ; car le P. Mabillon convient qu'alors tout le monde presque se méloit de fabriquer de faux Titres : sur quoi le Pere Germon parle ainsi au Pere Mabillon. « Comme il vous est glorieux d'avoir mis au jour les friponneries de ces faussaires, que le grand usage des Titres anciens vous a découvertes : on doit aussi excuser ceux qui ayant appris de vous avec quelle licence ces Faussaires ont exercé leur mauvais Art, craignent que les Chartres de votre Diplomatique ne soient aussi de leur façon. » Le Pere Germon se fortifie dans cette crainte par la fausseté constante de plusieurs Chartres anciennes, qui se trouvent dans le Recüeil du Pere Labbe Jesuite, dans celui du Pere Doublet Benedictin, & dans le *Monasticon* d'Angleterre. La plûpart néanmoins de ces Chartres ont été tirées des Archives où le Pere Mabillon a choisi les siennes : & cette circonstance donne lieu au Pere Germon de dire, que comme les Enfans Trouvés sont pour la plûpart illégitimes, chacun d'eux en particulier est avec raison soupçonné de l'être, s'il n'y a des preuves du contraire. Ainsi les Chartres tirées des Archives, où il s'en trouve tant de fausses, ont besoin de preuves pour être reconnuës veritables.

Le Pere Mabillon oppose à cela un principe assez connu dans la Jurisprudence, qui est que la présomption est toûjours pour la verité d'un Titre, à moins qu'on ne prouve évidemment le contraire ; mais le Pere Germon revient toûjours à lui dire : « Les Titres que vous produisés, vous leur attribués le Privilege particulier d'être la Regle des autres ; vous devez donc prouver qu'ils sont certains. Quand on nous produit un Titre, remarque ailleurs le Conseiller, dès-là que la Partie adverse ne le détruit point, nous le supposons vrai, suivant cet Axiome de Droit : *Nemo jure præsumitur malus.* Mais si l'on nous produisoit un Titre, en demandant que nous nous en fissions une Régle, pour juger de tous ceux qu'on pourroit nous produire dans le même genre, nous demanderions sans doute de notre côté, qu'on nous prouvât par des raisons sans replique, que ce Titre est lui-même certainement veritable. » Ce raisonnement, disent les Défenseurs de la Diplomatique, va à introduire un Pirrhonisme universel, & à douter de tout. Car si les Chartres anciennes sont suspectes par les préjugés que forme le Pere Germon, tous les Livres anciens deviendront sujets aux mêmes

préjugés, & seront par conséquent incertains. En vain, selon les Partisans du Pere Mabillon, on voudroit éluder une conséquence qui suit nécessairement du Principe. On a beau dire, que les anciens Livres se sont conservés par le moyen des copies, ou de l'impression. L'Imprimerie est un Art moderne : & si nous ne devons qu'aux Copistes les anciens Livres qui nous restent, qui répondra que ces copies soient fidélles, & qu'elles soient conformes aux Originaux ?

On juge bien que dans un Extrait nous ne pouvons pas donner à ces raisons toute l'étendue qu'elles ont dans le Livre, d'où nous les avons tirées. Nous ne devons pas cependant omettre ici, que le Pere Germon ne prétend point confondre sous la même idée d'incertitude, tous les anciens Titres. Il respecte ceux qui ont été déposés dans les Archives publiques, & qui y ont toûjours été gardés. Au reste, en attaquant les anciennes Chartres des Archives particulieres, il n'a garde d'en faire un crime à ceux qui les produisent de bonne foy, dans la pensée qu'ils sont véritables. Le mal vient de trop loin, pour soupçonner les Propriétaires d'aujourd'hui d'y avoir part.

Jusqu'ici ce sont des moyens généraux allégués par les deux Partis. Le Pere Germon ne s'en tient pas là ; il examine en détail & par ordre les Chartres que la Diplomatique donne pour vrayes, & il les attaque toutes l'une après l'autre. Le Public n'attend pas de nous, que nous représentions ici ce qui a été dit en particulier sur chacune, nous ne le pourrions faire qu'avec une extrême briéveté ; & outre que cet Abrégé difficile nous meneroit encore loin, il nous exposeroit de plus au reproche d'avoir dissimulé des raisons, qui pour nous avoir paru peut-être moins importantes que les autres, n'en seroient pas moins précieuses aux yeux de ceux qui les auroient employées. Le parti que nous croyons devoir prendre dans cet embarras, c'est de choisir parmi les Chartres de la Diplomatique, une de celles que le Pere Germon attaque le plus vivement, & que les Adversaires s'empressent aussi le plus de défendre. Tel est le Testament, par lequel Vandemire, & Ercamberte sa femme, font des liberalités considérables à des Eglises & à des Monastéres du Diocèse de Paris, la dix-septiéme année du Régne de Thierry ; c'est-à-dire, l'an 690. de Notre Seigneur. Le Pere Mabillon met ce Testament au nombre des Piéces originales de la Diplomatique. Le Pere Germon soûtient que la Piéce est fausse ; & le Pere Ruynard en

a pris la défense dans un écrit, qui a pour Titre : *L'Eglise de Paris vangée contre deux Dissertations du P. Germon* : Titre dont le P. Germon se plaint d'abord, parce qu'il n'a jamais pensé, dit le Magistrat, à attaquer l'Eglise de Paris ; & qu'il ne faudroit en tout cas la vanger que des Benedictins, « qui gardent dans leurs « Archives le Testament de Vandemire, & d'Ercamberte, les- « quels ordonnent dans le Testament même, qu'il soit gardé « dans les Archives de la Cathédrale : mais, ajoûte-t'il, la Char- « tre étant fausse, il importe peu qui en soit le Dépositaire. Le Conseiller demande ensuite, pourquoi le Pere Ruynart, parmi tant de Chartres que le Pere Germon avoit attaquées, n'a pris la défense que d'une seule ? C'est, répond l'Abbé, pour faire voir par celle-là, combien le Pere Germon devoit être peu écouté sur toutes les autres ; mais le Conseiller assûre, que bien des gens en ont jugé autrement, & qu'ils ont crû que, puisque le Pere Ruynard se bornoit à défendre une seule Chartre, il n'avoit pas trouvé lieu de contredire le P. Germon sur tout le reste. C'est ainsi que d'un même fait, chacun tire des conséquences pour l'interêt de sa cause. Venons à l'éxamen du Testament : *Nous donnons*, disent Vandemire & Ercamberte, *à l'Eglise de S. Vincent ou de S. Germain, où le Vénérable homme Authaire est Abbé, les Terres de......* Et la Chartre est dattée de l'année XVII. de Thierry fils de Clovis II. Or le Pere Germon prétend qu'Authaire a été le premier Abbé de Saint Germain ; & que par conséquent il ne le fut pas sous Thierry, mais sous Childebert fils du grand Clovis. Il le prouve par les anciens Indices du Monastére de S. Germain, écrits depuis plus de cinq cens ans ; par le témoignage du Moine Anonyme, qui a écrit l'Histoire de ce Monastére ; & par l'autorité de Dubreüil, autre Moine Benedictin. A cela le Pere Ruynart oppose le sentiment de Gislemare, qui met S. Droctovée, & non pas Authaire, à la tête des Abbés de S. Germain. Il s'agit donc de sçavoir, si l'Historien que cite le P. Ruynart, mérite plûtôt d'être crû, que les Historiens cités par le P. Germon. Le Magistrat & l'Abbé font valoir ici tour à tour les raisons de préférence, qu'ils croyent avoir pour les autorités qu'ils rapportent. Le Conseiller finit, en disant, que quand il n'y auroit de part & d'autre que des conjectures, il demeureroit au moins douteux si Authaire ne fût pas le premier Abbé de S. Germain, sous Childeric fils du grand Clovis ; & que c'en seroit assez pour rendre suspecte la Chartre qui le fait Abbé sous Thierry fils de Clovis II.

674 JOURNAL DES SÇAVANS,

Mais ce n'est pas par cet endroit seul que la Chartre est attaquée. L'Eglise qui est connuë aujourd'hui sous le nom de Saint Germain des Prez, ne s'appelloit autrefois que S. Vincent. Elle commença d'être appellée Saint Germain, lorsque le Corps de ce Saint y fut transferé de la Chapelle de S. Symphorien, où il avoit été enterré auprès de son pere Eleuthere, & de sa mere Eusebie. Cette Translation ne se fit que sous le Regne de Pepin: cependant dans le Testament dont il s'agit, l'Eglise de S. Vincent est appellée aussi S. Germain; & ce Testament est datté du Regne de Thierry. Or une Chartre où l'on donne sous Thierry, à l'Eglise de Saint Germain, un nom qu'elle n'a eu que sous Pepin, doit passer pour fausse.

La Réponse des Adversaires du Pere Germon est, que quoi qu'anciennement on donnât à cette Eglise le nom de S. Vincent, on y joignoit néanmoins celui de S. Germain, parce que la Chapelle où le saint Pontife étoit enterré, tenoit à l'Eglise de S. Germain. On donne pour preuve le témoignage de Gregoire de Tours, qui dit positivement, que *le Tombeau de S. Germain étoit dans l'Eglise de Saint Vincent*. On voit la même chose dans le Testament de S. Bertrand. D'ailleurs l'Auteur Anonyme de la Vie de Sainte Bathilde, qui est un Auteur contemporain, nomme l'Eglise de S. Germain parmi les Eglises Abbatiales, ausquelles la Sainte Princesse accorda des Privileges: & enfin S. Oüen qui a écrit la Vie de S. Eloy, raconte le Miracle d'un Boiteux, qui fut guéri à Paris, dans l'Eglise de Saint Germain; preuve évidente, que cette Eglise portoit alors le même nom qu'elle a aujourd'hui; avec la seule difference peut-être que le nom de S. Germain, qu'on ne faisoit en ce tems-là, qu'ajoûter à celui de S. Vincent, est devenu le nom principal, sous lequel la même Eglise est présentement désignée.

De la part du Pere Germon, on replique, que S. Germain ne fut pas enterré dans l'Eglise de S. Vincent, mais dans la Chapelle de S. Symphorien, qui en étoit séparée par une muraille. » Or pourquoi, demande-t-on, l'Eglise de S. Vincent se seroit-» elle appellée l'Eglise de Saint Germain, lorsque le Corps du » Saint n'y étoit pas encore? » La Translation de S. Germain a été faite presque du tems de l'Auteur Anonyme qui l'a décrite. Cet Auteur, & un grand nombre d'autres Historiens que cite le Pere Germon, » disent toûjours avant la Translation, *l'Eglise de » S. Vincent*; & toujours après la Translation, *l'Eglise de S. Ger-» main*. Ce qui démontre que l'Eglise de S. Vincent n'a eu le

DU LUNDI 26. NOVEMBRE 1708. 675

» nom de S. Germain, que quand elle est devenuë Dépositaire » des Reliques de ce Saint. « L'on conclut de tout cela: 1°. Que Gregoire de Tours n'a pas parlé exactement, quand il a assuré que le Tombeau de Saint Germain étoit dans l'Eglise de S. Vincent, puisque ce Tombeau étoit dans la Chapelle de S. Symphorien, laquelle, dit-on, se trouvoit séparée de l'Eglise. 2°. Que ce qui est énoncé dans le Testament de S. Bertrand, au sujet de S. Germain, n'est bon qu'à faire regarder ce Testament comme une Piéce suspecte. 3°. Que l'Eglise de Saint Germaio, dont parle l'Historien de Sainte Bathilde, est l'Eglise de S. Germain d'Auxerre, comme l'a crû le sçavant M. Adrien le Valois, & non pas celle de S. Germain des Prez. 4°. Que le témoignage de S. Oüen, prouve bien que du tems de S. Eloy, il y avoit à Paris une Eglise de S. Germain, où se fit un Miracle pour un Boiteux; mais qu'il ne prouve point que cette Eglise soit celle de S. Germain des Prez, & qu'il y a plus d'apparence que c'est l'Eglise de S. Germain le Vieux, la seule qu'il y eût alors de ce nom dans Paris.

Il y avoit encore une difficulté à résoudre, sur ce que dans le récit du Miracle il est dit, que S. Eloy fit mettre le malade *le long des barreaux du saint Confesseur*. Ces barreaux, disent les Défenseurs de la Diplomatique, n'étoient autre chose que la clôture du Tombeau de S. Germain, lequel ne fut jamais dans l'Eglise de S. Germain le Vieux; mais le Pere Germon prétend qu'il faut entendre par les barreaux de S. Germain, la clôture d'un Autel qui lui étoit dédié, & quoiqu'il n'y ait ni preuve ni vestige de ces barreaux dans l'Eglise de S. Germain le Vieux, » qui peut douter, dit le Conseiller, qu'il n'y eût dans cette Egli-» se un Autel dédié à S. Germain? Et trouvez-vous le moindre » inconvénient, à supposer que cet Autel ait cñ une clôture de » barreaux? « Voilà bien des Remarques sur un seul Titre: & ce n'est pas encore tout ce qui a été allegué pour & contre. Nous nous en tiendrons-là néanmoins; un plus long Extrait ne feroit qu'ôter le plaisir de la nouveauté au Lecteur curieux, que l'importance de la Dispute, jointe au mérite des Combattans, engagera à lire l'Ouvrage même.



Qqqq ij

X

IFRAME: http://books.google.fr/books?id=lr-N8fYk4-gC &dq= %22p %C3 %A8re %20germon %22 &hl=fr &pg=PR62 &output=embed

Note sur le "Tite-Live bavarois" **(2013-11-06 00:58)**

BRUNNER (André), jésuite allemand, né à Halle dans le Tyrol, en 1589, mort le 20 avril 1650, était très versé dans la connaissance des antiquités et de l'histoire. Son principal ouvrage, intitulé: *Annales virtutis et fortunæ Boiorum, à primis initiis ad annum* 1314, publié d'abord à Munich en 1626, 1629 et 1637, 3 vol. in-8°., lui a valu le surnom de *Tite-Live bavarois;* il l'écrivit par ordre de Maximilien, duc, puis électeur de Bavière, et la poussa jusqu'au commencement du règne de Louis de Bavière, en 1314 : il n'osa continuer, persuadé que l'histoire de ce prince le brouillerait infailliblement avec Maximilien, ou avec la cour de Rome. Cet ouvrage a été réimprimé avec les *Annales Boiorum*, d'Adlzreiter (*Voy.* ADLZREITER), Francfort, 1710, in-fol., par les soins de Ferdinand Louis de Bresler, et d'Aschenburg, sénateur de Breslau, avec une préface de Leibnitz. On a encore de Brunner : I. *Fasti Mariani*, qu'il publia, sans y mettre son nom, en allemand et en latin ; II. *Excubiæ tutelares Ferd. Mariæ ducis Bavariæ cunis appositæ*, Munich, 1637. On y trouve soixante portraits des ducs de Bavière, gravés par Kilian. Baillet lui a attribué aussi le *Collegium Monachiense.* G—T.

II

Origines de Montmajour. — A qui doit-on en attribuer la fondation ?

Dès l’abord se présente une question fort controversée : doit-on attribuer à Childebert la fondation de cet illustre monastère? L'honneur en reviendrait-il plutôt à Charlemagne ?

Selon certains auteurs, Childebert, fils de Clovis, chassant un jour aux environs des montagnes de Cordes et de Montmajour « y trouva une grande troupe de « bons religieux qui vivaient fort austèrement parmy « les bois, sous la règle et discipline de saint Césaire… « ce qui esmeut le roy à dévotion ; et leur fit bastir dans « la montagne une maison pour leur retraicte….. (1) » Cette opinion, qu'aucun fondement n'appuie, a tous les caractères d'une légende. Comme nous l'avons vu naguère, Saxi, induit en erreur par un mot, a été amené à considérer le *monasterium insulæ suburbanæ* comme le berceau de notre abbaye, et à dire qu'après sa ruine par les Goths, saint Hilaire le fit réédifier non plus sur l'ancien emplacement qu'il occupait, mais au *Mont-Majour*. Longtemps après, les Sarrasins devenus maitres d'Arles, auraient détruit dans les environs de cette ville tout ce qui pouvait servir de défense à leurs enne-

(1) Bouis, *la Royale Couronne d'Arles*, p. 66. — Cf. La Lauzière, *Abrégé chronol. de l'Hist. d'Arles*, p. 80. — Cette légende prend une forme plus précise encore dans un manuscrit arlésien du commencement de ce siècle, intitulé *Abrégé chronologique et historique des abbesses de Saint Césaire et des abbés de Montmajour*, par *Viala*, M. L. de Crozet a bien voulu, avec son obligeance si connue, nous communiquer cet ouvrage appartenant à sa magnifique bibliothèque. L'auteur de l'*Abrégé* dit, sans cependant en fournir de preuve, que, le 25 avril 542, Saint Césaire, archevêque d'Arles, consacra avec pompe l'église Saint Pierre et prescrivit aux religieux la règle de Saint Cassien. Il ajoute même que le premier abbé s'appelait Paul, mais ne cite après lui aucun autre nom jusqu'à Mauringus, par lequel Chantelou commence sa liste.

mis, et en particulier le monastère de Montmajour, dont ils comprenaient l'importance stratégique. Chassés par Charles Martel et Luitprand, ces barbares renouvelant leurs attaques contre la ville d'Arles auraient été vaincus par Charlemagne. Après leur défaite, ils se seraient retranchés dans de fortes positions, mais, poursuivis dans ce dernier asile, ils auraient été exterminés par ce prince qui voulut perpétuer le souvenir de sa victoire sur les ennemis de la Croix sur le théâtre même de son triomphe. Cette opinion s'étaie sur une antique inscription qu'on lit encore aujourd'hui dans la chapelle de Sainte-Croix au pied de la montagne : « Qu'il soit connu de tous que le très-illustre prince « Charlemagne, roi des Francs, ayant mis le siége de- « vant la ville d'Arles tombée au pouvoir des infidèles, « et s'en étant rendu maître, poursuivit avec son armée « ces barbares qui s'étaient retirés sur les hauteurs de « Montmajour et s'y étaient fortifiés, remporta sur eux « une éclatante victoire, et, en reconnaissance de ce « triomphe comme pour en perpétuer le souvenir, a « fait consacrer cette église en l'honneur de la Sainte- « Croix, a relevé de ses ruines le monastère de Saint- « Pierre entièrement détruit par les infidèles, l'a repeu- « plé de moines, lui a assigné de nombreuses dotations « et l'a comblée de ses dons. Beaucoup de Francs tom- « bés dans le combat ont été ensevelis dans ce monas- « tère. Frères, priez pour eux ! » (1)

(1) « Noverint universi quod cum serenissimus princeps Carolus Magnus Francorum Rex civitatem Arelatem, quæ ab infidelibus detinebatur, obsedisset, et ipsam vi armorum cepisset, et Saraceni in eadem civitate existentes pro majori parte aufugissent in montanea Montis-majoris et ibidem se retraxissent, et in eadem se munivissent, et idem Rex cum exercitu suo veniens, pro ipsis debellandis (et ipsos debellando) triumphum de ipsis obtinuisset, et de ipso gratias Deo agendo in signum hujusmodi victoriæ præsentem ecclesiam in honorem Sanctæ Crucis dedicari fecit, et præsens monasterium in honorem Sancti Petri Apostolorum principis dedicatum, quod ab ipsis infidelibus penitus des-

Saxi reconnaît cependant que cette inscription n'est pas à l'abri de tout soupçon d'imposture : les auteurs, en effet, sont presque unanimes à reconnaître que Charles-Martel prit Arles sur les Sarrasins ; aucun n'attribue cet exploit à Charlemagne. « Mais, » ajoute-t-il, « lors« que l'on considère attentivement les termes de l'ins« cription, on voit que rien en eux n'est contraire à la « vérité. Que dit cette inscription ? Elle parle de l'oc« cupation d'Arles par les *Infidèles*, de cette ville déli« vrée des Sarrasins : or, il est très-vraisemblable que « ces *Infidèles* sont les Goths et les Maures, qui, repous« sés de l'Espagne et errants dans le Languedoc se « seraient unis contre Charlemagne à ce qui restait des « Sarrasins, auraient repris Arles et en auraient été « de nouveau repoussés. Des chartes attestent que le « monastère de Saint-Pierre, fondé par Childebert, « dans une île inhabitée, fut reconstruit par Charle« magne et comblé de ses libéralités : mais elles sont « muettes sur la défaite des Sarrasins par ce prince. « Quoique j'admette parfaitement l'autorité de ces « documents, je ne refuse pas de croire avec certains « auteurs que, deux siècles plus tard, et pendant l'ad« ministration de l'abbé Rambert, l'archevêque Pons « fit la dédicace de l'église de Sainte-Croix fondée au« trefois par Charlemagne et qui venait d'être relevée « de ses ruines. » (1)

tructum fuerat et inhabitabile redactum, idem rex ipsum reparavit, et reædificavit, et monachos ibidem pro serviendo Deo venire fecit et ipsum dotavit et plura dona eidem contulit. In quo quidem monasterio plures de Francia ibidem debellantes sepulti sunt. Ideo, fratres, orate pro eis. »

(1) *Pontif. Arelat.* n° IX, art. de l'archev. Lupus, p. 168. — Bouis, dans sa *Royale Couronne d'Arles*, nous donne complaisamment les détails de la fameuse bataille : « Depuis Montmajour, Saint« Remy et jusques à la Durance qu'il y a plus de 6 lieues d'etendue « de pays » dit-il « furent tués plus de deux cens mille Sarrasins « ce qui arriva le 3e jour de mai 799, feste de l'Invention de la « Sainte-Croix, premier an de son empire et 32 de son règne...

Il est regrettable que Saxi ne reproduise pas dans leur intégrité ces chartes attestant la fondation du monastère de Montmajour par Childebert et sa restauration par le grand empereur d'Occident. Si ces documents contemporains de l'archevêque Ytier, et postérieurs d'un siècle à Charlemagne, n'avaient pas dissipé tous les doutes, ils auraient, du moins, pu jeter quelque lumière au milieu des ténèbres qui enveloppent l'origine de l'histoire de Montmajour. Aucun ancien auteur ne rappelle, aucun titre n'établit que Childebert ait fondé à Arles un monastère différent de celui dont nous avons déjà parlé, et qu'il avait fait élever dans l'enceinte même de la ville. Il n'y a non plus aucune trace de ces libéralités attribuées à Charlemagne, bien que tous les historiens s'accordent à reconnaître sa munificence envers les églises. Chantelou pense que des richesses furent données à l'abbaye après la victoire remportée sur les Sarrasins ; mais la réalité de cette victoire sur laquelle se taisent les auteurs qui ont écrit les annales du règne de Charlemagne devrait être prouvée par des documents solides et certains. On s'étonne de voir Saxi chercher à colorer d'une teinte de vraisemblance une inscription dont les caractères modernes et le style révèlent la fausseté. Chantelou s'exprime même de la sorte : « Cette inscription, il faut l'avouer,
« fut forgée par nos moines en haine des religieux de
« Saint-Antoine avec lesquels ils étaient en querelle ;
« ils la placèrent au sanctuaire de Sainte-Croix environ
« en l'année 1400, dans le mur où se trouve la porte ;
« ils voulaient par là se faire un titre pour revendiquer
« l'origine royale que le vulgaire attribuait à leur mai-

« La preuve de cette victoire est confirmée par Eginhardus en
« la vie de Charlemagne et par l'inscription gravée sur une
« pierre de marbre en caractères fort anciens dans l'église de
« Sainte-Croix... » (V. p. 111).

« son, et qu'ils ne pouvaient établir d'une manière « authentique. La fausseté de cette inscription ressort « encore d'un acte de l'an 1016, rapporté par Saxi dans « son histoire, et dans lequel il est dit que ce sanctuaire « fut *construit*, et non point réparé à cette époque par « l'abbé Rambert. Il y a plus : en l'année 1205, les « moines de Montmajour, questionnés par un légat du « Saint-Siége sur le nom du fondateur de leur monas- « tère, désignèrent saint Trophime, premier évêque « d'Arles ; et le légat, ayant compulsé attentivement « les priviléges et les chartes ne découvrit aucun autre « fondateur : en sorte qu'il n'y a pas en réalité de « divergence entre son témoignage et celui des moines, « si ce n'est qu'il attribue au saint évêque la fondation « de l'église de Saint-Pierre seulement, et la construc- « tion du monastère à l'abbé Mauringus et à la pieuse « Teucinde. (1) »

Beaucoup d'auteurs parlent, il est vrai, de la victoire remportée par Charlemagne sur les Sarrasins, mais ils sont plus modernes, et, en outre, se trouvent souvent en désaccord. Michel, archevêque d'Arles, dans sa lettre circulaire citée plus haut (2), rapporte cette victoire à l'époque de Charlemagne, mais en attribue l'honneur au comte Guillaume que ses vertus ont fait honorer parmi les saints sous le nom de Saint Guillaume ou Guilhem du Désert. Les hauts faits de ce saint guerrier sont relatés par Bernard Guidonis (3) ; il dit

(1) Hist. m. s. de Montmaj. p. 16. — Cf. dissert. de Seguin *Arch. dép.* 61, Fonds Nicolay.

(2) « Habet hæc ecclesia cœmiterium spatiosum in cujus sinu « corpora infinita eorum requiescunt qui sub B[x] Carolo et B[x] Wil- « lelmo, et Viriano, nepote ejus, triumphali agone peracto, pro- « prio sunt sanguine laureati. »

(3) « Guillelmus itaque comitis et ducis gloria sublimatus fit « inter principes primus : ipse secundus a rege suscipit legationem « contra barbaros, neque recusat laborem. Septimaniam itaque « cum exercitu valido ingressus, transitoque Rhodano ad urbem

que le comte livra aux Sarrasins une bataille près d'Orange. Roderic de Tolède (1) attribue l'heureux succès de ce combat à la simultanéité des victoires de Charles-Martel.

Les assertions vagues et divergentes de ces auteurs laissent subsister le doute. Plusieurs s'accordent à dire que beaucoup de ceux qui périrent dans cette journée reçurent la sépulture aux Alyscamps (2), aucun ne dit qu'on en ait enseveli à Montmajour. Les ossements des prétendus soldats furent extraits par les moines des tombeaux qui environnaient la chapelle de Sainte-Croix et transportés dans l'église majeure comme des reliques de martyrs. Il aurait cependant suffi de jeter un coup d'œil superficiel sur ces tombeaux pour reconnaître que beaucoup d'entre eux, par leur exiguité, étaient incapables de contenir autre chose que des corps d'enfants. Les anciens documents relatifs au monastère auraient pu aussi apprendre aux religieux que le lieu dont nous parlons avait été jadis destiné à la sépulture des fidèles, selon l'usage suivi, lorsqu'on ne pouvait ensevelir les corps dans les églises. (3)

« Bien que ces divergences me fassent soupçonner « des erreurs, dit Chantelou, je crois que ces erreurs « existent plutôt sur les détails que sur l'événement « lui-même, et qu'un grand fait a donné naissance à « l'opinion communément répandue. Il est certain,

« concitus Arausicam agmina disponit, et castra quæ ibi Saraceni « cum suo rege Theobaldo jam pridem occupaverant ipsamque « urbem facile ac brevi tempore, cæsis atque fugatis barbaris in- « vasoribus eis eripuit. » *Vit. Sancti Guill. de Desert.*

(1) Cet auteur ne semble pas dans son récit avoir suivi aussi scrupuleusement qu'à l'ordinaire Isidore de Béja, qui ne parle que des succès d'Eudes et de Charles Martel sur les bords de la Garonne et près de Tours.

(2) « ..... Et eorum tumuli adhuc hodie in Arelatensi cœme- « torio ostenduntur. » Roder. Toled.

(3) V. plus haut, page 24, note 2, la lettre de l'archevêque d'Arles.

« d'après les auteurs qui ont écrit l'histoire de Charles-« Martel (1), de Charles-le-Chauve (2), de Charles-le-« Simple, que les Sarrasins ont, par des incursions « souvent renouvelées, signalées chaque fois par de « terribles désastres, désolé le Languedoc, la Provence « et le Dauphiné. Une bataille livrée contre les barba-« res sous le règne d'un de ces trois princes aurait pu « rester dans le souvenir du peuple, dont l'ignorance « aurait placé ce combat à l'époque de Charlema-« gne. »

Aimoin rapporte comment l'archevêque Roland fut pris en Camargue par les Sarrasins qui avaient abordé dans cette île. (3) Des hordes Normandes opérèrent aussi au IX[e] siècle une descente en Provence (4). Les actes du concile de Valence, où Louis, fils de Boson reçut le titre de Roi, mentionnent une autre invasion sarrasine en 890 (5).

III.

Etablissement de moines à Montmajour. — Libéralités de Teucinde, de Crifon, Gentius et autres seigneurs.

En l'absence de documents précis, Chantelou refuse d'admettre que le monastère de Montmajour ait été

(1) « Adon de Vienne, *Comment* : Saraceni multis copiis, navi-« busque plurimis longe lateque plurimas urbes tam Septimaniæ « quam Viennensis provinciæ vastant. Contra quos Carolus (Mar-« tellus) expeditionem ducens, graviter eos fundens in Hispania « repulit. »

(2) *Annales de Saint-Bertin* : « Anno DCCCLV quo regnabat « Carolus Calvus, Mauri usque ad Arelatem, nullo obsistente, « cuncta devastant ; sed cum redirent, vento contrario rejecti et « interfecti sunt. »

(3) L. 5, chap. 23 — Cf. *Pontific. Arelat*. p. 176. — La Lauzière, 98. — *Gallia Christ*. tome I, col. 546.

(4) *Chron. de Normann. gestis*, ann. 959 et 860.

(5) « Anno Dnicæ incarnationis... post Caroli imperatoris obi-« tum... Saraceni provinciam depopulantes, terram in solitudi-« nem redigebant. »

F. de Marin de Carranrais, D. Chantelou, L'abbaye de Montmajour (Etude historique d'après les manuscrits de D. Chantelou et autres documents inédits), Marius Olive, 1877

Jerôme Romain de la Higuera, Jesuïte de Tolede, aiant lû dans les Ouvrages de Saint Jerôme, que Dexter, fils de Saint Pacien, Evêque de Barcelone, avoit écrit une Histoire Universelle vers la fin du quatriéme siecle, il crut avoir trouvé un nom & une occasion propre, pour supofer sous le nom de cet Auteur une Histoire, dans laquelle outre les Traditions particulieres des Espagnols, il établiroit l'antiquité de toutes les plus fabuleuses opinions de l'Eglise Romaine. Il fit paroître cet Ouvrage l'an 1594. Il pretendoit qu'un Jesuïte Espagnol, nommé Thomas de Torralba, l'avoit trouvé

trouvé à Worms en Allemagne, entre les mains d'un Bourgeois, qui l'avoit eu de la Bibliotheque de Fulde; mais qui n'avoit jamais voulu s'en dessaisir, quoiqu'il eût permis d'en tirer une copie. Cet Ouvrage se repandit bientôt en Espagne; & comme entre les autres fables qu'il contient, il dit de merveilleuses choses de certains pretendus Martyrs de Grenade, enterrez dans une montagne (1) auprès de la ville, on ne manqua pas l'année suivante 1595. de trouver les pretenduës reliques de ces Martyrs, avec des lames de plomb, sur lesquelles étoient gravées des histoires & des propheties, dont une partie étoit écrite en Arabe, & l'autre en Espagnol tel qu'on le parloit dans le tems même de la decouverte de ces reliques & de ces inscriptions; quoiqu'on fit croire au peuple que ces Martyrs pretendus étoient enterrez dans cette montagne dès le

L 4 premier

(1) In monte Illipulitano.

premier siecle de l'Eglise. Cette invention de reliques qui fut bientôt suivie de plusieurs miracles, qui ne manquent jamais en ces occasions, établit entierement le credit de l'Histoire du faux Dexter, dont elle auroit servi à faire connoître l'imposture parmi des peuples plus libres & plus éclairez.

La Chronique de Dexter, qui jusqu'alors n'avoit parû que manuscrite, aiant acquis tout le credit qui lui étoit necessaire, fut imprimée pour la premiere fois à *Sarragosse* l'an 1599. Il y en a eû depuis plusieurs éditions, mais la plus fameuse est celle de Lion *in folio* l'an 1627. avec les Apologies & les Commentaires de François Bivar, Moine Bernardin de Madrid.

Les Jesuïtes n'ont rien à desirer après cette Histoire. Toutes les Traditions fabuleuses de leur Eglise y sont établies, la Messe, le culte des Reliques & des Images, l'invocation des Saints, la Primauté du Pa-

pe,

pe, la venuë de Saint Pierre à Rome, celle de Saint Jacques en Espagne, la priere pour les morts, le Monachisme; en un mot, tout ce qu'il y a dans leur Religion de plus contraire à la parole de Dieu. On n'y a pas oublié la venuë de Saint Denis Areopagite en France; & entre autres fables, il y est parlé de la lettre (1) de la Sainte Vierge aux Citoiens de Messine.

Quelques savans Espagnols trouverent à redire à l'impudence, avec laquelle on osoit produire une imposture si grossiere; mais on trouva bien-tôt moien de les intimider. Bernard Aldrete, un des plus savans hommes de ce tems-là, en est un bel exemple. Il avoit avancé dans un traitté de la Langue Espagnole, que cette langue s'étoit formée de la corruption du Latin. Quelque indubitable que fût cette opinion, elle parut affoiblir l'auto-

L 5 rité

(1) Sub anno 430. pag. 448. edit. Lugdun. Bivarii.

rité des propheties qui avoient été trouvées dans la montagne, auprès de Grenade. Aldrete savoit bien ce qu'il en devoit penser; cependant il fut obligé d'expliquer son sentiment en sorte qu'il ne parût point prejudicier à cette invention miraculeuse; & pour satisfaire aux doutes qu'il avoit pu exciter, on le contraignit de reconnoître la verité de ces fausses reliques par une belle inscription Latine qu'on lui extorqua, & qu'il fut obligé de faire imprimer à la tête de son excellent Ouvrage des Antiquitez d'Espagne.

La fraude avoit trop bien reüssi pour en demeurer là. On continua la Chronique de Dexter, & on fit paroître cette continuation, qui va depuis l'an 430. jusqu'à 612. sous le nom de Marc Maxime, Evêque de Sarragosse. Cette Chronique fit aussi deterrer de nouveaux Martyrs & de nouvelles reliques à Arjona (1), &

(1) Urgabonæ. *C'est ainsi que s'apelle cette ville autrement*, Alba Virganoensis, *en Andalousie.*

& ce fut à ces Martyrs pretendus que François Bivar, qui s'étoit dejà signalé dans la defense du faux Dexter, dedia ce nouvel Ouvrage, qui parut à Madrid (1) avec un long commentaire, & une aprobation magnifique de l'Inquisition.

Ces Ouvrages furent suivis de plusieurs autres; d'une Chronique de Luitprand, avec les notes du faussaire Jerôme Romain de la Higuera, & celles de Don Laurent Ramirez de Prado, Ambassadeur du Roi d'Espagne à la Cour de France. Cette Chronique fut imprimée à Anvers *in folio* l'an 1640. avec les Ouvrages legitimes du même Luitprand.

Le même Ramirez de Prado fit imprimer à Paris (2), pendant le cours de son Ambassade, sous le nom de Julien, Archiprêtre de Sainte Juste, une autre Chronique suposée, qui va jusqu'au douziéme

L 6 siecle,

(1) *L'an* 1651. in folio.
(2) *L'an* 1628. in 4.

siecle, & qui avoit été forgée, aussi bien que les autres, dans la boutique du Jesuite Jerôme de la Higuera, ou dans celle de ses Confreres.

Plusieurs autres livres de cette nature parurent dans les mémes tems: je n'ai nommé que les principaux, & ceux qui forment la principale chaîne de la nouvelle Tradition que les Jesuïtes veulent substituer à l'ancienne.

Il est surprenant que Ramirez de Prado, qui étoit homme de qualité, & qui d'ailleurs avoit acquis dès sa jeunesse une très-belle reputation par son Commentaire sur Martial, ait pû se resoudre à defendre & à commenter des pieces si manifestement suposées. Il y a quelque aparence qu'il y fut porté par les flatteries des Jesuïtes, qui observent soigneusement cette politique, de paroître le moins qu'ils peuvent dans les affaires qu'ils entreprennent, & qu'ils ont le plus à

cœur.

du Pere Hardouin. 253

cœur. Une telle conduite leur ſert à plus d'un uſage.

C'eſt ainſi que les Jeſuïtes, Auteurs des Memoires de Trevoux, ont remarqué ſoigneuſement (1), qu'un Eſpagnol moderne a defendu l'autorité du faux Dexter. Quelque legere que puiſſe être une telle remarque, elle a pourtant ſon utilité.

M. V. de la Croze,

Examen abrégé du nouveau système du père Hardouin, 1707

The Pauline Epistles Re-studied and Explained (Edwin Johnson) (2013-11-08 03:13)

The Pauline Epistles Re-studied and Re-explained.pdf by tlfrc10

IFRAME: //www.scribd.com/embeds/182481252/content?start _page=2 &view _mode=scroll &access _key=key-1bedv4fhgme6upvkkuun &show _recommendations=true

---

Antiqua Mater: a Study of Christian Origins (Edwin Johnson) (2013-11-08 03:20)

Antiqua Mater (A Study of Christian Origins).pdf by tlfrc10

IFRAME: //www.scribd.com/embeds/182480784/content?start _page=16 &view _mode=scroll &access _key=key-x72kpi39k95eajyr1a8 &show _recommendations=true

---

De l’authenticité des annales et des histoires de Tacite (Polydore Hochart) **(2013-11-09 00:39)**

De l’authenticité des annales et des histoires de Tacite by tlfrc10

IFRAME: //www.scribd.com/embeds/182486926/content?start _page=13 &view _mode=scroll &access _key=key-2fhyy7wwc9ml42dredsu &show _recommendations=true

---

Sur l’authenticité des persécutions des Chrétiens sous Néron (Polydore Hochart) **(2013-11-09 01:19)**

Sur l’authenticité des persécutions des Chrétiens sous Néron by tlfrc10

IFRAME: //www.scribd.com/embeds/182726501/content?start _page=13 &view _mode=scroll &access _key=key-yoo6wzrkmfgpa2vzsh7 &show _recommendations=true

---

Une vue divergente sur la conquête de l’Espagne par les Arabes (Ignacio Olagüe) **(2013-11-09 03:59)**

La révolution islamique en Occident 2.pdf by tlfrc10

IFRAME: //www.scribd.com/embeds/182756147/content?start _page=2 &view _mode=scroll &access _key=key-12m747k0uui5oir2nmld &show _recommendations=true

La révolution islamique en Occident.pdf by tlfrc10

IFRAME: //www.scribd.com/embeds/182756146/content?start _page=1 &view _mode=scroll &access _key=key-1plw7c49etqnr611fvd9 &show _recommendations=true

---

Clovis chez les faussaires **(2013-11-09 04:14)**

Clovis chez les faussaires by tlfrc10

IFRAME: //www.scribd.com/embeds/182757954/content?start _page=2 &view _mode=scroll &access _key=key-29csipb73n9g1m8dl5ib &show _recommendations=true

---

Meine Ansicht der Geschichte (Peter Franz Joseph Müller) **(2013-11-09 18:07)**

Meine _Ansicht _der _Geschichte.pdf by tlfrc10

IFRAME: //www.scribd.com/embeds/182849416/content?start _page=7 &view _mode=scroll &access _key=key-194iucerg9hlg43eiwe0 &show _recommendations=true

---

Histoire des contestations sur la Diplomatique, l'ouvrage écrit par Dom Mabillon; la question de la partialité de ce dernier envers ses frères moines dans l'examen de leur chartes et diplômes (2013-11-09 19:59)



IFRAME: http://books.google.fr/books?id=qFgVAAAAQAAJ &lpg=PA127 &ots=DaJ _4cob3K &dq=contestation %20diplomatique %20mabillon &hl=fr &pg=PP5 &output=embed

L'Histoire de l'Ordre des Carmes révisée par le jésuite Daniel Papebroch au dix-septième siècle; l'opinion de Jean Hardouin, qui place la naissance de l'Ordre vers 1300 **(2013-11-09 20:35)**

X L V I.

CARMES DE LA PLACE MAUBERT.

Département et District de Paris, Section du Panthéon François.

Les carmes font remonter leur antiquité au prophète Elie (1) qu'ils regardent comme leur fondateur. Cette prétention a été la source de procès qui ont occasionné les écrits les plus bizarres, et causé les plus ridicules persécutions; la Flandre, théâtre de tant de guerres sanglantes, fut le témoin de cette bizarre querelle. Les continuateurs des actes de Bollandus avoient eu l'imprudence de citer saint-Cyrille comme le troisième général de l'ordre des carmes; ils avoient eu l'audace de s'appuyer d'autorités respectables, celles de Baronius et de Bellarmin qui ne placent l'institution des carmes qu'en 1180 ou 1181. Les carmes de Flandres furent les plus irrités; un de leurs religieux, le père François de Bonne-Espérance, soutint leurs prétentions dans un plat ouvrage, dont le titre même étoit ridicule (2). Les carmes invitèrent ensuite les Bollandistes à être plus

(1) Quelques-uns faisoient remonter l'origine des carmes jusqu'à Énoch, et ils se fondoient sur une bulle de Sixte IV, de l'an 1477, qui autorisoit cette prétention . . . *Sanctorumque prophetarum Heliæ et Elisæi et Enoch, nec non et aliorum sanctorum patrum qui montem sanctum Carmeli; juxta Heliæ fontem inhabitarunt successionem hereditariam tenentes.* Quelques carmes plus modestes ne pensent pas que cet Énoch fût le prophète qui vivoit avant le déluge; mais ils croient que c'étoit un autre Énoch d'Amathui, disciple de l'évangeliste saint-Marc. En effet la genèse qui fait l'énumération de toutes les espèces d'animaux renfermés dans l'arche ne parle point des carmes.

(2) Il est en latin, en voici la traduction: l'ARSENAL HISTORIQUE, théologique qui fournit des boucliers de toutes espèces, ou des autorités, des traditions et des raisons de la sainte-écriture, des souverains pontifes, des saints-pères, des géographes et des docteurs, tant anciens que modernes, avec lesquels les traits que les amis discordans lancent contre l'antiquité des carmes, leur origine et la succession héréditaire du prophète Élie, sous les trois vœux essentiels, et qui n'a point été interrompu jusqu'à présent, sont affoiblis.

réservés ; mais le père Papebroch, dans sa vie du bienheureux Albert, renouvella la dispute. Il y soutenoit que l'ordre des carmes devoit son institution à un moine qui dans le douzième siècle étoit venu s'établir sur le Carmel avec deux religieux, et que là ils avoient eu une révélation du prophète Élie. Le père Papebroch, après avoir combattu leur antiquité, leur disputa aussi d'anciens couvens. Le père François répondit par un second volume de son arsenal théologique. Le père Daniel de la Vierge Marie l'avoit secondé, et il avoit publié, pour la défense de son ordre, un traité intitulé : *rempart de l'histoire carmélite* (3). Tous deux moururent, le premier en 1677, l'autre l'année suivante. Cette dispute ne fut pourtant pas terminée, quoique les Bollandistes ne se fussent pas donné la peine de répondre. Le père Papebroch envoya cependant à son général à Rome la vie d'Ange, martyr, qu'il devoit publier dans sa continuation des actes. Ce général la montra au général des carmes qui en fut mécontent ; ceux-ci exigèrent qu'elle fût supprimée ; mais la réponse ayant été trop lente, ou le libraire s'étant exprès trop hâté, elle arriva trop tard. On demanda la suppression de violence ; mais il ne fut reçu qu'avec plus d'empressement. Les carmes ne purent se venger que par la publication d'un ouvrage posthume du père Daniel de la Vierge Marie, qui étoit sous presse depuis neuf ans (4) ; ce fut alors que les libelles, les lettres anonymes et les pasquinades accablèrent le père Papebroch (5). Le savant Ducange qui

---

(3) *Historiæ carmelitanæ propugnaculum.*

(4) Cet ouvrage imprimé en 1680 en quatre volumes *in-fol.* est aussi ridicule que le précédent ; il a pour titre : *Le miroir du Carmel* ou histoire de l'ordre d'Élie, des frères de Notre-Dame-du-Mont-Carmel, dans laquelle on montre son origine par le prophète Élie, sa propagation par les enfans des prophètes, son étendue et sa succession sans interruption par les Esseniens, les hermites et les moines, etc.

(5) Voici quelques-unes de ces satyres legères dont plusieurs formoient de gros volumes *in-fol.*

Le nouveau Ismaël qui attaque tous et est attaqué par tous, ou le père Daniel Papebroch, jésuite, attaquant tout le monde, exposé à l'univers par dom Juste, carme.

dans la confiance de l'amitié avoit dit en passant son sentiment à M. d'Hérouval sur cette dispute, y fut bientôt compromis. Les carmes publièrent, sous le nom de M. d'Hérouval, une lettre injurieuse à son ami (6), et il se crut obligé de désavouer par devant notaire. Les carmes attaquèrent aussi M. de Launoi qui avoit écrit contre la bulle sabbatine, le scapulaire et la vision de Hubert-Simon Stok (7).

Le prodrome du Carmel, ou la sincérité du R. P. Daniel Papebroch, recueillant les actes des S. S., envers l'ordre d'Élie, examinée avec modération, tirée d'un plus grand ouvrage, qui a pour titre : *l'héroïque Élie, par le zèle et les soins du R. P. Valentin.*

La règle héroïque du Carmel donnée par le très-saint prophète Élie sur sa vie et ses exemples, écrite par les patriarches de Jérusalem, Jean et Albret, et vengée du mépris qu'elle a reçu d'un écrivain lâche.

La pomme de discorde, ou l'origine du différent entre le P. Papebroch, son progrès et son fruit.

Le néant jésuitique dans la controverse du P. Papebroch avec les carmes, sur l'histoire de leur ordre, convaincu par les écrits des carmes, réduit à garder le silence.

Les dettes de Papebroch, ou les palinodies que le père Papebroch a déjà chantées, ou qu'il chantera.

Le feu du père Papebroch, jésuite, historien conjectural, qui bombarde, dans les actes des saints, saint-Luc, les saints-pères, saint-Thomas, les souverains-pontifes, les cardinaux, les anciennes indulgences et les bulles, les bréviaires et les anciennes fondations des couvents, éteint par dom Chrétien del-Masé.

(6) L'auteur de cette lettre commence par protester de sa modération. En voici un échantillon :

Après tout quelque ridicule que soit le conseiller N. (Ducange) qui a si mal écrit, et quelqu'indigne qu'il soit de ma réponse, je veux la lui faire, non parce qu'il le souhaite (cette complaisance lui donneroit trop de satisfaction), mais parce que je ne le crois pas de moindre condition que l'âne de Balaam, à qui le prophète voulut bien répondre.

(7) Ils publièrent contre lui un libelle, dont voici le titre : *Lettre d'information*, adressée à la société de Jésus, touchant les erreurs de Papebroch, ou l'*Hercules Commodien*, Jean de Launoi revivant dans le père Papebroch, jésuite, repoussé par le père Téophile Raynaut de la même société. On y trouve une suite de questions du genre et de la politesse de celle-ci : *Quis Launoyus ? Papebrochius procellosus musca advolans ad exulcerata.*

Les carmes n'ayant pu forcer Papebroch à se rétracter, devinrent ses accusateurs ; ils dénoncèrent les quatorze volumes des actes des saints, à la tête desquels on avoit mis son nom, au pape Innocent XII, comme rempli d'erreurs, et pendant que cette dénonciation occupoit la congrégation de l'ordre ; ils dénoncèrent encore l'ouvrage à l'inquisition d'Espagne. Le père Sébastien de saint-Paul publia un gros *in*-4°, dans lequel il prétendit avoir relevé plus de deux mille erreurs echapées à Papebroch.

L'affaire alla plus loin en Espagne qu'à Rome, et les quatorze volumes furent condamnés par un décret de l'inquisition ; mais tous les savans de l'Europe s'intéressèrent pour Papebroch. Léopold et plusieurs princes d'Allemagne écrivirent au pape et au roi d'Espagne ; on obtint la révision du procès ; les propositions condamnées furent communiquées à Papebroch, qui fut obligé de les défendre l'une après l'autre. Sa réponse forma trois volumes *in*-4°.

Un religieux de la congrégation de saint-Jean-de-Dieu, appelé *frère Paul de saint-Sébastien*, vint faire diversion. Il s'engagea à prouver que les frères de la charité avoient neuf cents ans de primauté sur les carmes, et son raisonnement étoit tout simple. Abraham, selon lui, a été le premier général des frères de la Charité. Ce patriarche l'avoit fondé dans la vallée de Mambré, en faisant de sa maison un hôpital. Il en fonda après sa mort un second dans les limbes pour les enfans morts sans baptême ; le frère Paul écrivit d'Antiquerra à son général en Espagne pour lui faire part de cette découverte, et il défioit toute la terre de le convaincre d'erreurs, et de lui opposer ni bulle ni concile (8).

Les carmes de France se montrèrent aussi zélés défenseurs de leur antiquité que ceux de Flandres ; la ville de Beziers fut le théâtre d'une scène qui amusa tout le royaume.

Les carmes y tinrent en 1682 un chapitre provincial ; un de leurs frères soutint une thèse sur l'origine de l'ordre. Selon lui Élie étoit né carme ; son père le vit carme avant de lui avoir donné le jour. Il vit des anges l'emmailloter et le nourrir, non de lait, mais de feu ardent. Élie fut mis

(8) Irail, querelles littéraires, tom. IV, p. 216.

dans

dans la confidence du mystère de la conception de la Vierge. Il fonda plusieurs couvens de carmes sur le mont Carmel, à Bethel, à Jéricho, etc. Il institua Élisée général de l'ordre: Élie a été baptisé par Jésus-Christ, par un ange, ou par Énoch. Le sauveur, depuis l'intervalle de sa résurrection à son ascension, lui fit de fréquentes visites pour l'engager à combatre l'antechrist. Il est très-probable, ajoute-t-il, qu'Élie a reçu l'eucharistie et les ordres. Les prêtres de la Judée, les druides de la Gaule, Pythagore même ont été carmes. Les carmes se sont maintenus malgré toutes les révolutions, sous le nom de *Bechabites*, *d'Esseniens*, *d'Assidéens*, *de Nazaréens*, jusqu'au temps de saint-Jean-Baptiste qui embrassa leur institut, avec tous ses disciples; les monastères de la Thébaïde étoient des couvens de carmes, et tous les autres ordres ont été établis sur l'institut d'Élie. Le jeune carme conclut de ce galimathias que l'ordre triompheroit toujours de ses ennemis; il l'assura sur le scapulaire. Cependant ces thèses furent dénoncées à Rome, et condamnées en 1684 (9).

Enfin le pape termina ces misérables querelles (10), mais d'une manière plus misérable encore. Il imposa silence à tous les partis, par un décret du 8 mars 1698, et il défendit de rien écrire pour et contre l'antiquité des carmes et leur fondation par Élie, sous peine d'excommunication.

Les disputes sur l'origine de la règle des carmes n'ont pas été moins vives que celles sur leur antiquité. Ils l'attribuent à Jean II, quarante deuxième patriarche de Jérusalem;

---

(9) Irail, querelles littéraires, p. 213.

(10) Les titres éminens ne mettoient point à l'abri de la persécution monacale: un religieux espagnol, Hermenegilde de saint-Paul avoit écrit sur le dieu Carmel. Le carme Laurent Ange Espin prétendit, dans un écrit intitulé: *Ruina idoli Carmeli*, que cette idole n'avoit point existé: le marquis d'Agropoli, fit imprimer à Séville en 1678 une dissertation érudite, dans laquelle il réfutoit le père Ange. Les titres fastueux de cet écrivain qui remplissoient tout le frontispice de son ouvrage, n'empêchérent point les carmes de Séville de lui faire un procès et de le déférer à l'inquisition, comme complice du père Papebroch; ils prétendoient dans leur factum que ce marquis étoit pensionné par les françois pour écrire contre son païs, et qu'il avoit trahi l'Espagne. Bayle, dict., tom. IV, p. 441.

ils le font même auteur du livre de l'institution des moines; mais Jean monta sur la chaire épiscopale de Jérusalem en 386, époque où elle n'étoit pas encore patriarchale; ainsi il n'a pas pu parler du scapulaire, qui ne fut donné à Stock par la Vierge qu'en 1283, et cependant il y est question de ce vêtement, ce qui prouve la fausseté de l'assertion qui l'en fait l'auteur.

D'autres prétendent qu'ils ont reçu la règle que saint-Basile faisoit observer aux hermites du Mont-Carmel: mais le véritable instituteur de leur règle est le patriarche Albert, vers l'an 1209 (11). Cette règle contient huit articles relatifs à la construction et à la situation des cellules et aux prières; elle leur prescrit le renoncement à toute propriété, l'abstinence de la viande et le travail des mains; ceux qui soutiennent que saint-Basile est l'instituteur de leur règle ajoutent qu'Albert l'avoit tirée des écrits de Basile; mais quand ils reçurent leur règle d'Albert, rien n'indique qu'ils songeassent seulement alors à saint-Basile et à son traité de l'institution des moines.

Les prétentions des carmes ont donné lieu aux Basiliens

---

(11) Albert n'étoit point françois d'origine, ni petit-neveu de Pierre l'hermite, comme quelques écrivains l'ont prétendu. Il étoit né à Castro di Gualteria en Italie, dans le diocèse de Parme; il prit fort jeune l'habit de chanoine régulier au monastère de sainte-croix de Mortare, et il en fut bientôt élu prieur; il devint ensuite évêque de Bebio, et fut choisi par le pape Clément III pour être médiateur entre l'église romaine et l'empire. Sa réputation avoit passé les mers et il fut nommé en 1204 patriarche de Jérusalem. Innocent III lui donna le *pallium*, et le nomma encore son légat pendant quatre ans dans la Palestine.

Albert se fit distinguer dans cette contrée par ses austérités. Ce fut à lui que Brocard, supérieur des hermites que Berthold avoit rassemblés sur le Mont-Carmel s'adressa en 1209 pour lui demander une règle, c'est ainsi qu'il devint le législateur des carmes.

Le pape avoit convoqué le concile de Latran, qui se tint en 1215; il espéroit y voir le patriarche Albert; mais celui-ci fut assassiné le 14 décembre 1214 par un italien qu'il avoit repris de ses désordres. Voilà pourquoi on le place quelquefois parmi les martyrs, quoique les carmes qui ont obtenu la permission de célébrer son office n'en fassent qu'un confesseur.

de les regarder comme frères : les carmes vouloient bien reconnoitre cette alliance, mais ils prétendoient au droit d'aînesse ; ils intentèrent même un procès aux Basiliens en 1670, parce que ceux-ci avoient dans un de leurs couvens un tableau représentant le prophète Élie, sans être habillé en carme ; il étoit seulement enveloppé dans un manteau rouge avec une tunique de peau qui lui descendoit jusqu'aux genoux ; il avoit les pieds nuds ; sa tête étoit couverte d'un bonnet rouge avec des galons d'or, et il tenoit à la main une épée, au-haut de laquelle il y avoit une flamme, *V. Planche I*, *fig. I.* Malgré les réclamations des carmes, les Basiliens alléguant qu'ils n'avoient rien innové, et que cette figure étoit la copie d'un tableau suspendu depuis six cents ans, disoient-ils, dans leur ancienne église, ne voulurent point l'ôter, et assurèrent qu'ils ne souffriroient point que l'on vît dans leur église le prophète Élie habillé en carme, ce qui pourroit porter préjudice à l'antiquité de l'ordre de saint-Basile.

L'archevêque de Mesme rejeta la demande des carmes ; ils ne se tinrent pas pour battus et s'adressèrent à la congrégation des rites ; ils lui représentèrent l'injure que les Basiliens avoient faite à leur ordre, en exposant publiquement le prophète Élie sans être habillé en carme, et sur-tout en lui donnant un vilain bonnet rouge, comme un turban turc. La congrégation des rites décida que le tableau seroit enlevé et remplacé par un autre ; qu'Élie cependant n'y seroit pas vêtu en carme ; on disputa beaucoup pour savoir comment on l'habilleroit ; les carmes présentèrent plusieurs habits à la congrégation ; ils s'appuyèrent pour chacune des pièces de ces vêtemens sur des passages de l'écriture-sainte. Ils furent tous rejetés, et on adopta celui présenté par les Basiliens, consistant en une tunique de peau, une ceinture de cuir et un manteau, couleur de saffran. Élie perdit son bonnet dans cette dispute ; on le représenta la tête nue, mais il conserva son épée flamboyante, dont on changea seulement la forme et ce procès fut ainsi terminé après avoir duré dix années, comme le siége de Troye. *Planche I*, *fig. 2.* (12)

(12) Papebroch, *responsio ad patres Sebast. a sancto Paulo*, art. 16, N°. 32.

That the Carmelites owe their eſtabliſhment here to the empreſs Elizabeth's liberality, is ſhewn by Riccobaldi of Ferrara, *in Hiſtoria Imperatorum, p.* 1181; and it will be difficult to prove, that this order made any figure in Europe before the thirteenth century. But father Hardouin the Jeſuit far overſhot the mark in aſſerting (*in Antiquis Numiſmatibus Regum Francor. p.* 645.) that the Carmelites were not in being before the year 1300. It is ſtrange, that a perſon of his orthodoxy ſhould decry the ſuppoſed origin of theſe monks who pretend to deprive it from mount Carmel and the prophet Elijah; eſpecially as his implicit devotion to the papal chair and its infallibility has led him into the moſt ridiculous and unwarrantable poſitions in ſupport of it. Pope Innocent XII, on occaſion of the diſputes concerning the firſt inſtitution of the Carmelite order, iſſued a mandate enjoining perpetual ſilence to both ſides; which certainly according to the tenets of his church ought to have been a rule of conduct to father Hardouin, had he not conſtrued this proceeding of the pope to be an indication, that both opinions ſeemed to him of equal weight. But from this time no devout Roman catholic will preſume to combat the abſurd opinion of the Carmelite order's being inſtituted by Elijah, as pope Benedict XIII. has now determined the affair in favour of that order.

Origin of the Carmelite order.

Biographie de Daniel Papebroch; la question de l'origine des Ordres religieux; de l'historicité des saints chrétiens et des premiers papes; de l'authenticité des chartes anciennes **(2013-11-11 00:26)**

x

IFRAME: http://books.google.fr/books?id=X8A7AQAAIAAJ &dq= %22p %C3 %A8re %20papebroch %22 &hl=fr &pg=PA186 &output=embed

x

IFRAME: http://books.google.fr/books?id=aDBYAAAAYAAJ &dq= %22p %C3 %A8re %20papebroch %22 &hl=fr &pg=PA439 &output=embed

x

IFRAME: http://books.google.fr/books?id=HAMVAAAAQAAJ &dq= %22p %C3 %A8re %20papebroch %22 &hl=fr &pg=PA279 &output=embed

On a donc tort d'avancer que la cour de Rome a condamné le recueil des bollandistes; mais elle mit à l'index, le 22 décembre 1700, une chronologie des papes composée par le père Papebroch et imprimée dans le *Propylæum Maii*, parce que l'auteur y avait inséré des relations satiriques des conclaves avec trop de simplicité et trop peu de précaution. Le père Papebroch avait la manie très-dangereuse, comme il l'a éprouvé, d'adresser ses critiques à toutes les personnes, sans le moindre égard. Un amour excessif de la vérité, un goût bien prononcé de l'indépendance le rendirent souvent frondeur. Le silence imposé par la cour de Rome ne fut gardé que jusqu'en 1724.

Le diplôme contrefait de Childebert n'est pas seul de son espèce. Il se rattache à une famille nombreuse. Une bonne partie de nos chartes mérovingiennes sont également des actes forgés après l'an 1000 dans les monastères qu'elles intéressaient. Le père Papebroch avait entrevu ce fait, qu'il exprima d'une manière désobligeante pour les anciens ordres religieux ; car, selon lui, la mode des faux en matière de chartes prit naissance au onzième siècle par le fait des moines [1]. Il eut beau ajouter que c'était une époque où les biens et priviléges des abbayes étaient battus en brèche par les puissances du siècle, et que les moines, victimes de la violence, ne crurent pas mal faire en supposant des actes qui, sans préjudice pour personne, devaient sauvegarder des droits légitimes ; malgré ce correctif, l'imputation blessa les Bénédictins. Mabillon en eut le cœur percé, de sorte qu'au lieu de s'avouer ce qu'il y avait de fondé dans la remarque du savant jésuite, il n'y vit qu'une médisance à redresser. C'est là l'objet du chapitre 6, livre premier du *Traité de diplomatique*, où l'auteur prouve facilement que tous les siècles avaient produit des fabricateurs d'actes faux, et que le clergé séculier avait été affligé

1. *Propylæum antiquarium circa veri ac falsi discrimen in vetustis membranis*, nº 103. *Acta sanctorum Bolland.*, tome II d'avril.

de cette lèpre aussi bien que les ordres religieux. Mais il y avait quelque chose de plus utile à dire pour l'instruction de ceux qui ont à faire usage des chartes.

Il est incontestable qu'on a fait plus de fausses chartes au onzième siècle qu'en aucun autre, incontestable que cette fabrication eut lieu surtout dans les monastères, et que, par la nature de ses produits, elle présenta un caractère de nouveauté. Les actes dont il s'agit, en effet, ne furent pas de ceux qu'avaient prévus les lois en matière de faux. Les établissements religieux qui les mirent dans leurs archives n'eurent pas la coupable intention de revendiquer par là ce qui ne leur appartenait point. Ils voulurent seulement constater par des écrits ce que, de notoriété publique, ils devaient à la munificence des rois et princes, leurs fondateurs ou bienfaiteurs, et leur but fut peut-être moins d'opposer ces écrits aux usurpations des laïques, ainsi que l'a supposé Papebroch, qu'il ne fut de satisfaire un sentiment de vanité. Les moines du onzième siècle me paraissent avoir fait comme ces gentilhommes des temps postérieurs, qui, plutôt que de manquer de titres, aimèrent mieux en montrer de faux, au risque de compromettre une noblesse incontestée. C'est la même cause qui, au onzième siècle encore, donna naissance à tant de fausses légendes de saints, les églises ne pouvant pas souffrir que des patrons, dont la mémoire était cependant très-vénérée, ne fussent connus que par un nom inscrit dans les martyrologes.

Les fausses chartes sont, parmi ces diverses contrefaçons, celles qui ont été faites avec le plus de scrupule. On s'aperçoit facilement que leurs auteurs, hommes plus ou moins instruits, plus ou moins intelligents, se sont efforcés de les rendre conformes autant que possible à la vérité. Elles représentent toutes un certain travail de recherche, une certaine dépense d'érudition. Dès lors elles sont ce que seraient des chroniques composées dans les mêmes circonstances. Au lieu de les rejeter absolument comme de la fausse monnaie historique, il faut en séparer les éléments par la critique, et assigner l'emploi de chacun d'après le temps auquel il se rapporte.

C'est cette opération que vient de subir le prétendu diplôme de Childebert, et l'on sait déjà ce qu'il est susceptible de rendre. Pour les faits du dixième siècle, il est un document valable; il a même le prix d'une source unique pour deux ou trois de ces faits. Relativement à la fondation de Saint-Germain, il ne fournit

539

aucune circonstance à laquelle on doive ajouter foi, si ce n'est peut-être le don d'Issy. Encore n'est-il pas acceptable qu'Issy ait été le seul domaine rural contenu dans la dotation primitive de l'abbaye. Aux basiliques où ils élisaient leur sépulture les premiers Mérovingiens donnèrent les *villas* à profusion[1]. Les moines du neuvième siècle savaient que Childebert en avait usé de la sorte à l'égard de leur maison : la vie de saint Droctovée le dit dans les termes les plus positifs[2]. Par conséquent, c'est encore une erreur du diplôme d'avoir fait le fondateur si peu généreux ; mais c'est une erreur qui prouve que l'on procéda avec circonspection et bonne foi. Rien n'était plus facile que d'accumuler les noms de lieux : si un seul fut inscrit, c'est parce qu'on ne crut avoir de fondement que pour enregistrer celui-là.

J'ai épuisé les moyens auxquels il est possible d'avoir recours pour établir la fausseté d'un acte. Je dois croire à l'heure qu'il est le lecteur suffisamment édifié sur la charte de fondation de Saint-Germain, et je passe à l'examen du privilége.

Le moine Guernon de l'abbaye de Saint-Médard de Soissons et sa profilique activité de faussaire au douzième siècle; l'origine de plusieurs monastères mise en question **(2013-11-12 01:48)**

Otto von Corvin affirme dans son essai anticlérical intitulé « le Miroir des curés » (Pfaffenspiegel) que cette abbaye (Saint-Médard de Soissons) a été en son temps une espèce d'atelier de faussaires, que l'Église aurait établi pour dresser des titres de propriété qu'elle n'avait pas : « Le moine Guernon avoua sur son lit de mort qu'il avait parcouru toute la France pour fournir aux églises et monastères des actes falsifiés. Aussi n'est-il guère étonnant qu'on ait pu évaluer les biens du clergé en France à la Révolution à 3 000 milliards de francs! »

Otto von Corvin schreibt in seinem kirchenkritischen "Pfaffenspiegel", das Kloster (Saint-Médard de Soissons) sei eine Art "Fabrik von falschen Dokumenten" gewesen, mit denen die Kirche nicht bestehende Besitzrechte nachgewiesen habe: "Der Mönch Guernon beichtete auf dem Sterbelager, daß er ganz Frankreich durchzogen habe, um für Klöster und Kirchen falsche Dokumente zu machen. Da war es denn freilich kein Wunder, daß zur Zeit der Revolution das Vermögen der Geistlichkeit in Frankreich auf 3.000 Millionen Franken angeschlagen werden konnte!" [5. Auflage, S. 285]

Die Pfaffenspiegel: http://www.humanist.de/religion/pfaffe.html

La comparaiſon des manuſcrits trouvés en un même lieu où en des lieux voiſins, repartit le Conſeiller, ne prouveroit pas ſi efficacement qu'ils fuſſent certains ou fidelles; parce qu'on pourroit plus aiſément ſuppoſer que des lieux peu éloignés ſeroient du diſtrict des mêmes fauſſaires. Il faut juger de même à proportion des chartres trouvées en des archives peu éloignées les unes des autres & à peu prés dans le même canton. Or il paroit que le P. Mabillon n'a comparé enſemble que les chartres de peu de Monaſtères, & de Monaſtères communément peu éloignés les uns des autres.

Un fauſſaire, dit le Magiſtrat, peut travailler à Paris pour des endrois fort éloignés. Il peut auſſi, ajoutai-je, courir le monde & aller travailler en pluſieurs endrois, comme ce fameux Gerron dont l'Hiſtoire eſt racontée au Concile de Reims tenu en preſence d'Innocent II.

Gerron étoit un Moine de ſaint Médard de Soiſſons. Se voïant prêt de mourir il s'accuſa publiquement devant ſes freres d'avoir parcouru un grand nombre de Monaſtères & d'y avoir fait en leur faveur de fauſſes Bulles. Il s'accuſa en particulier d'en avoir fait à S. Ouën de Roüen & à S. Auguſtin de Cantorbery, & d'en avoir reçû pour récompenſe de riches ornemens qu'il avoit apportés à ſaint Médard.

C'eſt encore, repliqua le Conſeiller, ce qui devroit engager à parcourir les archives dans des

des Roïaumes differens. On ſuivroit ainſi comme pas à pas ces fauſſaires qui couroient le monde. Des titres de la même façon & écrits de la même main en France, en Allemagne, en Italie, en Angleterre, & d'autres découvertes que l'on feroit en ce genre, perfectionneroient aſſurément l'art de juger des chartres, & répandroient beaucoup de lumieres ſur la Diplomatique.

ARTICLE X.

MEMOIRE *sur l'Origine de* St. VICTOR *en Caux, & les Droits prétendus sur cette Abbaye par celle de* ST. OUEN *de Rouen.* In 4o. 1742. p. 56. sans nom de Lieu ni d'Imprimeur.

DE'FENSE *de l'Ecrit & des Droits de l'Abbaye de* ST. OUEN *contre le* ME'MOIRE *de Mr.* TERISSE *Abbé de* ST. VICTOR *en Caux,* &c. *Avec la réfutation de l'Ecrit d'un Anonyme, intitulé,* Défense d'un Acte qui fait foi qu'un Moine de St. Medard de Soissons, nommé GUERNON, fabriqua de faux Privilèges au nom du St. Siége, en faveur de plusieurs Eglises vers le commencement du XII. Siécle. 1743. in 4o. pag. 322. pour l'Ouvrage & 27. pour les Pièces Justificatives. Sans nom de Lieu ni d'Imprimeur.

LE Titre de ces Mémoires en fait assés connoître le sujet principal. On ne l'a pû traiter à fond sans discuter en passant plu-

ſieurs points d'Hiſtoire & de Critique. Par là ces Mémoires ſont devenus intéreſſans pour les Savans, & par conſéquent du reſſort de ce Journal. Dans le prémier de ces Mémoires on poſe des Principes ſelon leſquel on croit devoir attaquer les Chartes des Moines de St. Oüen. Dans le ſecond on combat ces mêmes Principes, on s'efforce de faire voir qu'ils ne vont pas moins qu'à renverſer toute la certitude de l'Hiſtoire, & chemin faiſant on éclaircit divers points touchant l'Hiſtoire des Abbés de St. Oüen, de St. Victor, des Archevêques de Roüen, & des Conciles de Normandie.

Les Auteurs du ſecond Mémoire diſtinguent dans le prémier deux Auteurs différens. Mr. Tériſſe, Abbé de St. Victor, Chanoine, Grand Archidiacre, & Vicaire Général de Mr. l'Archevêque de Roüen, eſt l'Auteur du Corps du Mémoire; l'eſpèce de Commentaire qui y eſt joint eſt attribué à une autre plume. C'eſt là que ſont portés les coups les plus vifs contre les Moines de St. Oüen; auſſi ceux-ci ménagent-ils peu l'Auteur de ce Commentaire.

Ils n'ont pas beaucoup plus d'égards pour un autre Ecrivain anonyme, qui peut-être ne fait qu'une même perſonne avec le Commentateur, quoiqu'il ne ſuive pas abſolument le même plan. L'Ecrit de cet Anonyme eſt celui qui eſt déſigné dans le Titre du ſecond Mémoire, & qui a été imprimé dans le Journal de Trevoux, & dans l'Hiſtoire Civile & Eccléſiaſtique du Comté d'Evreux par Mr. le Braſſeur.

L'A-

L'Anonyme y soutient contre les Remarques du P. Coustant, qu'on doit ajouter foi à l'Acte qui certifie que le Moine Guernon dans le XII. Siècle avoit fabriqué de faux Titres en faveur de plusieurs Abbayes. Les Moines de St. Oüen prennent la défense de ce Guernon, & prétendent qu'on doit regarder comme supposé l'Acte où le Moine Guernon est représenté comme un faussaire. Cette dispute occupe une bonne partie de leur Ouvrage.

Warthon, Auteur Anglois, est le prémier qui ait mis au jour cette prétenduë fable dans la Préface du II. Tome de l'*Angleterre sacrée*. Elle fut adoptée par Mrs. Simon, le Brasseur, Lenglet, & plusieurs autres qui les ont fidellement copiés. Les Moines de St. Oüen ne l'épargnent pas en cette occasion. Ils lui reprochent d'avoir jetté sans ménagement des soupçons sur les Chartriers de toutes les Eglises en général ; d'avoir adopté sans examen & sans critique comme un fait incontestable, le fait rapporté par Warthon sur le Moine Guernon, d'avoir dit que de 15000 Chartes qui passerent par les mains des Ecrivains de l'Histoire de Bourgogne, ils en trouverent plus de la moitié de fausses, tandis que ces Ecrivains n'en ont pas ramassé 3000. parmi lesquelles il ne s'en est trouvé de fausses que quatre seulement.

Meth. pour étudier l'Hist. T. 2. pag. Edit. de 1735.

Les Moines de St. Oüen font encore quelques reproches de ce genre à Mr. Lenglet. Quant à Mr. Simon, qui avoit aussi non seulement admis la fourberie du Moine Guernon,

Lettres choisies N. Ed. T. IV. p. 250.

non, mais qui avoit avancé que de 1200 Chartes qui avoient passé par les mains du fameux Vessière lors qu'il étoit dans l'Abbaye de Landevenec, il en avoit trouvé au moins 800. de fausses, ils citent le desaveu que fit à ce sujet le même Mr. Simon, & pour appuyer ce désaveu, ils ont fait imprimer parmi les Pièces justificatives de leur Mémoire, une Lettre de cet Auteur à Mr. l'Archevêque de Paris, dattée du 19. Mars 1700. où il semble vouloir se disculper d'avoir traité les Religieux de la Congrégation de St. Maur de fabricateurs de Titres, & où il désavoue formellement les *Lettres Critiques* imprimées à Basle en 1699.

Nous n'entrerons ici dans aucun détail sur les *Mémoires* que nous annonçons. Nous nous contenterons d'assurer les Amateurs des discussions de la nature de celles que nous venons d'indiquer, qu'ils y trouveront abondamment de quoi se satisfaire.

La tentative de réfutation par les deux Bénédictins auteurs du "Nouveau traité de diplomatique":

Tels sont enfin les moines de S. Ouen & de S. Augustin de Cantorberi, qu'on charge d'avoir fait fabriquer des privilèges par Guernon, moine de l'abbaye de S. Medard de Soissons. C'est une histoire fabuleuse, que nous avons réfutée fort au long dans la *Défense* (f) *des titres de l'abbaye de S. Ouen de Rouen*, &

p. 14. & 117. *Anal. Bened. tom. 5. pag.* 481.
(e) *Tom. xj. pag.* 729. *& suiv.*
(f) *Pag.* 260. *& suiv.*

satis infamia discurrebat : ut igitur de sigillo ipso ulterius flagitiosa figmenta non procedant, ipsum tibi ..... sub annali nostri clausura transmittimus, & falsarium monachum ..... carceris ..... compedibus mandavimus detineri.

(1) M. Warton, dans son *Anglia sacra*, & la foule des critiques modernes citent cette lettre, pour faire croire au public que les moines du XIIe. siècle ont fabriqué des privilèges, & en ont obtenu la confirmation en cour de Rome à force d'argent. Mais, 1°. lorsque Pierre de Blois écrivit sa 68e. lettre, il étoit piqué au vif de ce que, malgré tous ses efforts pour convaincre de faux les privilèges de l'abbaye de saint Augustin de Cantorberi, le pape (g) Alexandre III. les avoit déclarés authentiques, & rendu un jugement solemnel en faveur des moines de cette abbaye. 2°. Pierre de Blois fait dire à l'abbé de Malmesbury, que sous le pontificat d'Alexandre, on vendoit à Rome un privilège pour une once d'or de rente annuelle, *pro annua auri uncia*. Or Alexandre III. écrivant à Henri II. roi d'Angleterre, assure positivement le contraire : *Non* (h) *est consuetudo*, dit-il, *Romanæ ecclesiæ hujusmodi census statuere aut quamlibet ecclesiam tali modo gravare.* Ce témoignage d'un grand pape montre quel cas on doit faire des déclamations de Pierre de Blois, qui ne sut jamais se contenir dans les bornes de la vérité.

(g) *Wil. Thorn. apud scriptores Anglic. tom. 2. cap.* 13.

(h) *Ibid. ad an.* 1180.

174 NOUVEAU TRAITÉ

VII. PARTIE. CHAP. I. XII. SIÈCLE.

en abrégé, dans la préface du troisième tome de ce nouveau Traité de Diplomatique. La fable de Guernon publiée d'abord par Warton, embellie & rebatue par une multitude d'écrivains de notre tems, n'est fondée que sur une prétendue lettre de Gille évêque d'Evreux, dont les auteurs de l'histoire littéraire s'engagent à démontrer de nouveau la supposition.

Critique des deux plus anciennes chartes de l'abbaye de Saint-Germain des Près **(2013-11-15 02:11)**

x

IFRAME: http://books.google.fr/books?id=ACFRAAAAcAAJ &dq= %22p %C3 %A8re %20papebroch %22 &hl=fr &pg=PA513 &output=embed

---

Critique d'Horace et de Virgile par Jean Hardouin **(2013-11-15 02:54)**

Critique d'Horace et de Virgile par Jean Hardouin by tlfrc10

x

IFRAME: //www.scribd.com/embeds/184307469/content?start _page=2 &view _mode=scroll &access _key=key-1qo2xh1bq3pwacygfabf &show _recommendations=true

Critique d'Horace et de Virgile par Jean Hardouin by tlfrc10

x

IFRAME: //www.scribd.com/embeds/184307470/content?start _page=2 &view _mode=scroll &access _key=key-c27nb6t94gjuzh9ll26 &show _recommendations=true

x

IFRAME: http://books.google.fr/books?id=I2jPAAAAMAAJ &dq= %22father %20hardouin %22 &hl=fr &pg=PA8 &output=embed

---

L'édition du Pline faite par Jean Hardouin traduite en français contenant ses nombreuses notes critiques; les milliers de correction qu'ont nécessité les manuscrits (cf. Préface du tome I) (2013-11-15 03:30)

x

IFRAME: http://books.google.fr/books?id=oqBAAAAAcAAJ &dq= %22p %C3 %A8re %20hardouin %22 &hl=fr &pg=PP11 &output=embed

x

IFRAME: http://books.google.fr/books?id=a-9MAAAAcAAJ &dq=editions %3AMYPvWBdQRVYC &hl=fr &pg=PR8 &output=embed

x

IFRAME: http://books.google.fr/books?id=4qBAAAAAcAAJ &dq=editions %3AMYPvWBdQRVYC &hl=fr &pg=PP11 &output=embed

x

IFRAME: http://books.google.fr/books?id=9u4awjJ7L4kC &dq=Histoire %20Naturelle %20pline &hl=fr &pg=PP7 &output=embed

x

IFRAME: http://books.google.fr/books?id=FPBMAAAAcAAJ &dq=editions %3AMYPvWBdQRVYC &hl=fr &pg=PP9 &output=embed

x

IFRAME: http://books.google.fr/books?id=KaFAAAAAcAAJ &dq=editions %3AMYPvWBdQRVYC &hl=fr &pg=PP13 &output=embed

x

IFRAME: http://books.google.fr/books?id=mvPLYFnUj44C &dq=Histoire %20Naturelle %20pline &hl=fr &pg=PP7 &output=embed

x

IFRAME: http://books.google.fr/books?id=wexZgdwqSf4C &dq=Histoire %20Naturelle %3A %20Traduite %20En %20Fran %C3 %A7ois %2C &hl=fr &pg=PP7 &output=embed

x

IFRAME: http://books.google.fr/books?id=ii4PAAAAQAAJ &dq=Histoire %20Naturelle %20pline &hl=fr &pg=PP9 &output=embed

IFRAME: http://books.google.fr/books?id=00n5w3ozTW0C &dq=Histoire %20Naturelle %20pline &hl=fr &pg=PP7 &output=embed

IFRAME: http://books.google.fr/books?id=v _FMAAAAcAAJ &dq=Histoire %20Naturelle %3A %20Traduite %20En %20Fran %C3 %A7ois %2C &hl=fr &pg=PP9 &output=embed

IFRAME: http://books.google.fr/books?id=et9oL-uTPSIC &dq=Histoire %20Naturelle %3A %20Traduite %20En %20Fran %C3 %A7ois %2C &hl=fr &pg=PP7 &output=embed

---

La controverse à propos du ”Tombeau de Childéric” **(2013-11-15 19:15)**

IFRAME: http://books.google.fr/books?id=auHse0xWQLgC &dq= %22p %C3 %A8re %20hardouin %22 &hl=fr &pg=PA44 &output=embed

---

”Jeanne d’Arc” comme une invention anglaise destinée à ridiculiser les Français **(2013-11-17 01:07)**

Il eſt ſurprenant de voir le nombre d'Ecrivains qui ſe font abandonnez à cet eſprit de ſingularité. Je n'en rapporterai plus qu'un exemple tiré d'un Auteur célèbre du XVI. ſiécle. C'eſt M. du *Belley Langey*, qui prétend

Autre incertitude hiſtorique venant de l'eſprit de

ſingula- tend jetter quelques incertitudes ſur
rité. un des plus grands événemens de notre Hiſtoire au XV. Siécle.

Il s'aviſe donc de révoquer en doute ce fait extraordinaire & merveilleux de la Pucelle d'Orléans : cette Héroïne incomparable, qui a relevé, ſi l'on peut ainſi parler, cette Monarchie chancelante, & qui lui a rendu le luſtre dont elle étoit déchue par la moleſſe du Roi Charles VII. Je le rapporte d'autant plus volontiers qu'il me donne lieu de faire connoître la belle & ſolide réflexion d'un Auteur qui n'a pas toûjours pensé auſſi juſte. *Guillaume Poſtel* dit donc que le Livre *de l'Art Militaire* (attribué à M. de Langey) " récitant les ,, origines (17) de quelques Principautez, qui par aſtuce, ont feint ,, que quelque choſe divine ou plus ,, qu'humaine, leur donnoit conſeil ,, & aide à leurs entrepriſes, met ,, entre icelles le fait de Jeanne la ,, Pucelle, comme ayant été une ,, fiction ou tromperie de l'Ennemi, ou

(17) Guillaume Poſtel, Apologie contre les détracteurs de la Gaule. in 16. Paris 1552.

„ ou ſtratagême ſans aucune vérité : „ qui eſt la plus pernicieuſe opinion „ & la plus dangereuſe, quant à la „ foi de l'Hiſtoire Gallique, qui onc- „ ques fut écrite : car outre que tel- „ le contradiction met en doute les „ Hiſtoires paſſées. .... c'eſt nier „ que du tems de la Pucelle il y eût „ jugement ſuffiſant pour connoître „ ſi c'eût été une impoſture : ce qui „ eſt rendre le Siècle de nos peres, „ ou pires, ou moins que bétes. Où „ ſont tant d'Ecrivains de ce tems- „ là, qui tous ont récité les mira- „ cles & faits merveilleux & Pro- „ phéties de ladite Pucelle ? Où eſt „ la grandeur de la Nobleſſe Fran- „ çoiſe, qui s'eſt ainſi laiſſée brider, „ que d'obéir à une jeune fille, a- „ yant autrement grande difficulté & „ de tout tems à très-valeureux Ca- „ pitaines obéïr ? Poſons que tou- „ tes les Hiſtoires ſoient fauſſes en „ France : poſons que Dieu n'a nulle „ cure du monde, & que c'eſt l'aſtu- „ ce des Princes qui fait tout, & „ qu'en Jeanne la Pucelle n'y eût au- „ cun motif divin : comment ont „ été les Anglois au procès qu'ils lui

„ ont

„ ont fait, si mal caults & si peu „ avisez que l'ayant accusée de sorcerie ou d'enchantemens, & d'avoir contre les Loix mué & changé d'habit, comme il se voit par „ le procès & acte judiciaire, étant „ beaucoup plus criminelle d'avoir „ au commencement abusé & trompé un Prince (car c'est ce que disent les Athéistes, que ce fut une „ feinte de quelques-uns de la Noblesse, pour tromper & inciter le „ Roi, dit alors de Bourges, à faire „ quelque résistance aux Anglois) „ que d'avoir ou changé d'habit, ou „ eu des supernaturelles visions & „ Prophéties, qu'ils vouloient baptiser sorcerie: comment, dis-je, „ ne lui objectérent-ils le plus grand „ & principal crime ? A la vérité „ telle contradiction en la République, là où est tel miracle reçu, & „ de nul en son tems publiquement „ contredit, mérite-t-elle extermination, comme qui détruit la Patrie ?"

Cette réflexion sage & sensée doit nous faire connoître que ce n'est point à l'Histoire qu'il faut s'en prendre, si

ſi elle renferme quelques incertitudes ; mais à la bizarrerie de ceux qui auroient honte de penſer & de parler comme le reſte des hommes. Ils veulent du ſingulier & de l'extraordinaire, devroit-il en coûter quelque choſe à leur réputation : ils ne ſont touchez que de ces ſortes de diſtinctions. S'ils ne faiſoient tort qu'à eux-mêmes, on leur paſſeroit aiſément cet eſprit de ſingularité ; mais par malheur ils font tort à l'Hiſtoire, dont ils tâchent d'altérer la vérité.

Qu'on ne s'imagine pas cependant qu'en aprouvant Poſtel dans ce raiſonnement, je le veuille ſuivre dans ceux qu'il a faits ſur le même ſujet, (18) lorſqu'il dit ; " Comme ainſi „ ſoit que le fait de Jeanne la Pu„ celle ne puiſſe être revoqué en „ doute, ne contredit aucunement, „ ſauf de qui, (s'il vivoit ſous la Loi „ de la Gaule,) mériteroit être oc„ cis & de tout ſubſide hiſtorial & „ légal privé, je le mets & tiens „ dans

(18) *Guillaume Poſtel*; Les très-merveilleuſes victoires des femmes du nouveau Monde. in 16. Paris, chez Jean Ruelle, 1553. chap. 8.

120 L'Hiſtoire juſtifiée

„ dans la Gaule pour une choſe vra-
„ ye, & autant certaine & néceſſaire
„ au Roi à défendre comme à l'E-
„ vangile. " On voit par-là que l'a-
mour des véritez hiſtoriques fait
quelquefois tomber dans l'excès.

Nicolas Lenglet Du Fresnoy, L'Histoire justifiée contre les romans, Amsterdam, 1735

On Michel Fourmont, the abbot who destroyed and falsified Ancient Greece **(2013-11-20 13:35)**

On the abbé Fourmont, the man who destroyed and falsified Ancient Greece by tlfrc10

IFRAME: //www.scribd.com/embeds/185599387/content?start _page=146 &view _mode=scroll &access _key=key-13f6q57b2wajbizjnk3m &show _recommendations=true

---

A Christian essay on literary impostures **(2013-11-21 02:02)**

IFRAME: http://books.google.fr/books?id=nE8XAAAAYAAJ &dq= %22father %20hardouin %22 &hl=fr &pg=PA39 &output=embed

---

The forgeries of the fifteenth century Dominican monk Annius of Viterbo **(2013-11-21 02:20)**

The forgeries of the fifteenth century Dominican monk Annius of Viterbo by tlfrc10

IFRAME: //www.scribd.com/embeds/185885365/content?start _page=2 &view _mode=scroll &access _key=key-lkpr19dnvz6tmpuh4ys &show _recommendations=true

---

Forgery in Christianity (Joseph Wheless) **(2013-11-21 02:23)**

Joseph Wheless - Forgery in Christianity by api _user _11797 _ateism

IFRAME: //www.scribd.com/embeds/7130516/content?start _page=1 &view _mode=scroll &access _key=key-1ckp2wnjj3b8wf7qap8 &show _recommendations=true

---

Le cas Inghirami et les fausses antiquités étrusques (2013-11-23 01:42)

IFRAME: http://books.google.fr/books?id=Df7xtI64o3oC &lpg=PA238 &ots=nDXZYMqWFd &dq=curzio %20inghirami &hl=fr &pg=PA237 &output=embed

IFRAME: http://books.google.fr/books?id=iTj81bAF8s4C &lpg=PA225 &ots=5An-IJ4rD3 &dq=Inghirami %20curzio &hl=fr &pg=PP1 &output=embed

The Scarith of Scornello is a set of controversial artifacts discovered in November of 1634 in Italy by a young nobleman named Curzio Inghirami. The find consists of hair and tar capsules or "scarith" filled with supposed Etruscan oracles written on scraps of fabric. It has now been widely accepted that the discovery was in fact a forgery and a hoax.

http://en.wikipedia.org/wiki/User:CBGunns/Scarith _of _Scornello

---

A review of a few literary forgeries (2013-11-23 01:49)

IFRAME: http://books.google.fr/books?id=Luo4AAAAIAAJ &dq= %22father %20hardouin %22 &hl=fr &pg=PA205 &output=embed

---

The libraries of the Middle Ages and their contents (2013-11-23 01:58)

IFRAME: http://books.google.fr/books?id=NFQaAQAAIAAJ &dq= %22father %20hardouin %22 &hl=fr &pg=PA398 &output=embed

---

Cardinal Newman's opinion on literary forgeries (2013-11-26 03:51)

Father Hardouin maintained that Terence's Plays, Virgil's "Æneid," Horace's Odes, and the Histories of Livy and Tacitus, were the forgeries of the monks of the thirteenth century. That he should be able to argue in behalf of such a position, shows of course that the proof in behalf of the received opinion is not overwhelming. That is, we have no means of inferring absolutely, that Virgil's episode of Dido, or of the Sibyl, and Horace's "Te quoque mensorem" and "Quem tu Melpomene," belong to that Augustan age, which owes its celebrity mainly to those poets. Our common-sense, however, believes in their genuineness without any hesitation or reserve, as if it had been demonstrated, and not in proportion to the available evidence in its favour, or the balance of arguments.

So much at first sight;—but what are our grounds for dismissing thus summarily, as we are likely to do, a theory such as Hardouin's? For let it be observed first, that all knowledge of the Latin classics comes to us from the medieval transcriptions of them, and they who transcribed them had the opportunity of forging or garbling them. We are simply at their mercy; for neither by oral transmission, nor by monumental inscriptions, nor by contemporaneous manuscripts are the works of Virgil, Horace, and Terence, of Livy and Tacitus, brought to our knowledge. The existing

copies, {297 } whenever made, are to us the autographic originals. Next, it must be considered, that the numerous religious bodies, then existing over the face of Europe, had leisure enough, in the course of a century, to compose, not only all the classics, but all the Fathers too. The question is, whether they had the ability. This is the main point on which the inquiry turns, or at least the most obvious; and it forms one of those arguments, which, from the nature of the case, are felt rather than are convertible into syllogisms. Hardouin allows that the Georgics, Horace's Satires and Epistles, and the whole of Cicero, are genuine: we have a standard then in these undisputed compositions of the Augustan age. We have a standard also, in the extant medieval works, of what the thirteenth century could do; and we see at once how widely the disputed works differ from the medieval. Now could the thirteenth century simulate Augustan writers better than the Augustan could simulate such writers as those of the thirteenth? No. Perhaps, when the subject is critically examined, the question may be brought to a more simple issue; but as to our personal reasons for receiving as genuine the whole of Virgil, Horace, Livy, Tacitus, and Terence, they are summed up in our conviction that the monks had not the ability to write them. That is, we take for granted that we are sufficiently informed about the capabilities of the human mind, and the conditions of genius, to be quite sure that an age which was fertile in great ideas and in momentous elements of the future, robust in thought, hopeful in its anticipations, of singular intellectual {298 } curiosity and acumen, and of high genius in at least one of the fine arts, could not, for the very reason of its pre-eminence in its own line, have an equal pre-eminence in a contrary one. We do not pretend to be able to draw the line between what the medieval intellect could or could not do; but we feel sure that at least it could not write the classics. An instinctive sense of this, and a faith in testimony, are the sufficient, but the undeveloped argument on which to ground our certitude.

I will add, that, if we deal with arguments in the mere letter, the question of the authorship of works in any case has much difficulty. I have noticed it in the instance of Shakespeare, and of Newton. We are all certain that Johnson wrote the prose of Johnson, and Pope the poetry of Pope; but what is there but prescription, at least after contemporaries are dead, to connect together the author of the work and the owner of the name? Our lawyers prefer the examination of present witnesses to affidavits on paper; but the tradition of "testimonia," such as are prefixed to the classics and the Fathers, together with the absence of dissentient voices, is the adequate groundwork of our belief in the history of literature.

Henry Newman, Grammar of Assent, 1870

Quelques supercheries littéraires réalisées à partir de la "Renaissance" **(2013-11-26 04:16)**

IFRAME: http://books.google.fr/books?id=q3sGAAAAQAAJ &hl=fr &pg=PA153 &output=embed

---

Action de Jésus sur le monde (Daniel Ramée) **(2013-11-28 03:24)**

IFRAME: http://books.google.fr/books?id=gLsrAAAAYAAJ &hl=fr &pg=PR3 &output=embed

---

Die Fälschung der deutschen Geschichte - Der zweite große Angriff - Die Fälschung der Geschichte des Urchristentums (Wilhelm Kammeier) **(2013-11-28 03:31)**

Kammeier, Wilhelm - Die Fälschung Der Deutschen Geschichte Band 1 by Sunny0815

IFRAME: //www.scribd.com/embeds/46816070/content?start _page=1 &view _mode=scroll &access _key=key-145l578b70njcvi7t3i1 &show _recommendations=true

Kammeier, Wilhelm - Der Zweite Große Angriff by Sunny0815

IFRAME: //www.scribd.com/embeds/46948068/content?start _page=1 &view _mode=scroll &access _key=key-16mlw1dcb48r4ys1ueph &show _recommendations=true

Kammeier, Wilhelm - Die Fälschung der Geschichte des Urchristentums by Sunny0815

IFRAME: //www.scribd.com/embeds/46733103/content?start _page=1 &view _mode=scroll &access _key=key-1i7rap4h4p83v6xm2ve0 &show _recommendations=true

---

When Scotland was Jewish (2013-11-28 23:17)

IFRAME: http://books.google.fr/books?id=Op3cC6 _UNnQC &lpg=PP1 &hl=fr &pg=PP1 &output=embed

---

Les "faux Mérovingiens" (2013-11-28 23:44)

L'appellation de Faux Mérovingiens regroupe des personnages qui apparaissent parfois dans certaines généalogies des Mérovingiens, au sujet desquels il existe des controverses ou des doutes portant sur leur existence réelle ou sur leur appartenance à la dynastie mérovingienne.

Texte complet: http://fr.wikipedia.org/wiki/Faux _M %C3 %A9rovingiens

---

Sur la profanation par la populace des tombeaux des Rois de France (2013-11-29 01:39)

Les sources nous permettent de retracer le déroulé des événements qui ont eu lieu entre le 12 et le 14 octobre 1793 dans la basilique de Saint-Denis où se trouvaient les tombeaux des rois de France.

Pour comprendre l'enchaînement des événements, il faut savoir que le samedi 12 octobre 1793, accompagnés d'un « commissaire aux plombs », des ouvriers descendirent, avec des lanternes et des torches, dans la galerie souterraine de la basilique de Saint-Denis, pour pénétrer dans le caveau des Bourbons, qui se trouvait à droite, au bas des marches du chœur, là où les restes d'Henri IV et de ses descendants avaient été placés. Cinquante-quatre cercueils de bois de chêne étaient posés sur des tréteaux de fer, rongés par la rouille.

Le premier cercueil ouvert fut celui d'Henri IV, brisé à coups de marteau. Puis on ouvrit, avec un ciseau, le cercueil de plomb. Le corps apparut alors, momifié. Tous les témoignages concordent :« le corps bien conservé étoit fort reconnaissable », avec sa barbe presque blanche, les traits à peine altérés.

Texte complet: http://www.histoire.presse.fr/actualite/infos/exhumation-corps-rois- 05-06-2012-46384
Texte original: http://saintdenis-tombeaux.forumculture.net/t89-proces-verbal-de-l- extraction-des-cercueils-royaux-et-princiers-du-18-octobre-1793-au-18-janvi er-1794

Les trois Denis (2013-11-30 04:25)

IFRAME: http://books.google.fr/books?id=LhxiGB62wQgC &lpg=PP1 &hl=fr &pg=PP1 &output=embed

---

1.4 December

Premières remarques sur l'historicité de « Jeanne d'Arc » (2013-12-02 18:00)

Notons tout d'abord que le nom de l' « héroïne » s'est écrit différemment et n'avait pas de forme fixe : « Rien n'est plus incertain que la graphie de son nom sur les divers manuscrits du procès, ceux surtout qui se rapprochent de la minute notariale. En réalité, le nom de Jeanne d'Arc s'écrit indifféremment Darc, Tarc, Dare, Day, etc. Et le c final n'est qu'assez rarement employé ; presque toujours les greffiers mettent un t, voire un e. C'est sous la plume d'un poète orléanais qu'en 1576, on trouve pour la première fois le nom de Jeanne d'Arc tel qu'il nous est devenu familier. » http://www.jeanne-darc.com/nom.htm

Toutefois, le nom « d'Arc », ainsi que plusieurs des autres graphies, sont similaires au moins du point de vue de la sonorité:

1) à un groupe de mots datant du haut « moyen-âge » liés à la guerre et, plus particulièrement, à l' « arc ». Un dictionnaire du français du « moyen-âge » mentionne:

- **archegaie** (1306, Guiart): arbalète, javelot lancé par l'arbalète

- **archiere** : meurtrière ; arme de chasse et de guerre

- **archoier** : tirer de l'arc, chasser

- **arçon** : petit arc

- **dart** , **dar** : (1080, Roland ; lat. dardum, du francisque darod): aiguillon, arme de trait, sorte de javelot

- **dardel** : petit javelot

-**dardeler**: lancer les dards

Or, il se trouve que l' « arc », l'arc long plus précisément, était, selon l'historiographie officielle, l'arme anglaise par excellence durant la « guerre de cent ans ». Ainsi, les archers anglais ont fait l'objet de légendes en tout genre, comme le démontre Edwin Johnson dans « The Rise of English Culture », republié sur ce site.
On sait aussi que les hommes du Tourangeau étaient connus pour être très portés sur l'archérie (http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5603561s/f17.image.r=.langFR).

2) au mot anglais « dark », qui veut dire « sombre », ce qui est singulière coïncidence, pour une jeune femme dont on nous dit qu'elle a bouté de France les Anglais. Même si cela n'a peut-être pas de rapport, notons que Shakespeare, dans sa pièce « Henry VI » décrit « Jeanne d'Arc » comme étant « basanée »: « And whereas I was black and swart before; With those clear rays which she infus'd on me; That beauty am I bless'd with which you may see. »

Le sens du mot « dark » peut aussi porter des connotations purement symboliques.

3) à l' « arche », dont « D'arc » est le masculin. Ce thème éminemment chrétien n'est pas étonnant puisque qu'on nous dit que, dès le seizième siècle, le personnage de « Jeanne d'Arc » fut considéré comme une « sauveuse », comme une « prophétesse » de Dieu.

L'ensemble de ces éléments semble donner une connotation plus symbolique qu'historique à « Jeanne d'Arc ».

De plus, la légende rapporte que « Jeanne d'Arc » entendit des voix, notamment celles des saintes Catherine et Marguerite. Cela pourrait être une indication de l'origine de la légende. Nous pensons à la bourgade et à la paroisse de Sainte-Catherine-de-Fierbois, où la jeune femme aurait vécu. Cela nécessitera d'être examiné plus longuement.

Enfin, nous voulons indiquer la proximité idélogique qu'il y a entre l'histoire de « Jeanne d'Arc » et celle, aussi émouvante, de « Cloelia », qui aurait vécu dans la Rome Antique selon Tite-Live et Valerius Maximus:

« Cloelia is a semi-legendary woman from the early history of ancient Rome. As part of the peace treaty which ended the war between Rome and Clusium in 508 BC, Roman hostages were taken by Lars Porsena. One of the hostages, a young woman named Cloelia, fled the Clusian camp, leading away a group of Roman virgins. According to Valerius Maximus, she fled upon a horse, then swam across the Tiber. Porsena demanded that she be returned, and the Romans consented. Upon her return, however, Porsena was so impressed by her bravery that he allowed her to choose half the remaining hostages to be freed. She selected the young Roman boys, so that they could continue the war. The Romans gave Cloelia an honour usually reserved for men: an equestrian statue, located at the top of the Via Sacra. » http://en.wikipedia.org/wiki/Cloelia

B. K., T. L.
Un exemple de falsification de l'histoire de Jeanne d'Arc, machinée par le faussaire Jérôme Vignier, déjà mentionné sur ce site:

La fausse Jeanne d'Arc Claude des Armois - Degré de confiance à accorder aux découvertes de Jérôme Vignier.... by tlfrc10

IFRAME: //www.scribd.com/embeds/188777021/content?start _page=4 &view _mode=scroll &access _key=key-fnudl63s5g6ln2tm2sw &show _recommendations=true

---

Le Symbole contre l'Histoire (2013-12-06 03:22)

Enfin, à ce symbolisme de l'écart, de l'inversion ou de la transgression s'ajoute souvent celui de la partie pour le tout, la *pars pro toto*. Lui aussi est le type sémiologique dans sa structure et ses manifestations. Mais il s'appuie également sur des notions plus spéculatives concernant les relations entre le microcosme et le macrocosme. Pour la scolastique, l'homme et tout ce qui existe ici-bas forment des univers en miniature, construits à l'image de l'Univers dans sa totalité. Le fini est donc à l'image de l'infini, la partie vaut pour le tout. Cette idée est reprise dans de nombreux rituels, où ne se déroulent qu'un nombre limité de scènes et de gestes valant pour un nombre beaucoup plus grand. Elle préside également à l'encodage de nombreuses images, notamment celles qui accordent une large place à l'ornemental. Dans un ornement, une trame, une texture, il n'y a en effet jamais de différence une petite et une grande surface : un centimètre carré (pour prendre une mesure d'aujourd'hui) vaut pour un mètre carré et même bien davantage.

Cette mise en scène de la partie pour le tout constitue dans beaucoup de domaines le premier degré de la symbolisation médiévale. Dans le culte des reliques, par exemple, un os ou une dent valent pour le saint entier ; dans la mise en scène du roi, la couronne ou le sceau remplacent efficacement le souverain ; dans la remise d'une terre à un vassal, une motte, une touffe d'herbe ou un fétu de paille suffisent pour matérialiser cette terre ; dans la représentation d'un lieu, une tour figure un château, une maison une ville, un arbre une forêt. Mais il ne s'agit pas seulement d'attributs ou de substituts : cet arbre est vraiment cette forêt ; cette motte est entièrement cette concédée en fief ; ce sceau est pleinement la personne du roi ; cet os appartient véritablement à ce saint... même si ce dernier a laissé aux quatre coins de la Chrétienté plusieurs dizaines de fémurs ou de tibias.Le symbole est toujours plus fort et plus vrai que la personne ou la chose réelle qu'il a pour fonction de représenter parce que, au Moyen Âge, la vérité se situe toujours hors de la réalité, à un niveau qui lui est supérieur. Le vrai n'est pas le réel.

M. Pastoureau, Une histoire symbolique du Moyen Âge occidental, Editions du Seuil, 2004

La création de l'Islam **(2013-12-13 02:41)**

La création de l'Islam by tlfrc10

IFRAME: //www.scribd.com/embeds/191218549/content?start _page=1 &view _mode=scroll &access _key=key-10v1ugszei3ufdizwrlk &show _recommendations=true

---

The evidence from coins **(2013-12-20 21:38)**

II. *The Evidence from Coins.*

We pass on to the closely-related evidence from coins. In important particulars the coins of the emperors flatly contradict the statements of the ecclesiastical historians. For example, the latter claim Philip (244–249) as the first Christian emperor,[2] although one of their number frankly explains that this has been done on the usual *à priori* principle. The year 247 was the thousandth year of the city of Rome; therefore Philip must be a Christian, in order that that year "*might be dedicated to Christ rather than to idols.*"[3] This statement, together with the conventional story of Philip's submission to clerical domination in Eusebius, is suffi-

[1] On the monogram see the learned discussions of Letronne, and Raoul Rochette, *Mém. de l'Acad. des Inscr.*, xvi. 284, and the articles in Herzog, 1882 (G. F. Piper), in Martigny, in Smith and Wace's Dictionary. It is to be hoped that some scholar will attempt a careful historical analysis of the inscriptions, and show from them what was the real condition of religious affairs in the Empire before the rise of Islam.

[2] Eus., *H. E.*, vi. 34; Orosius, vii. 20, 2.

[3] Exc. Vales., sec. 33.

cient self-refutation. But a coin of Philip with the inscription *Ex oraculo Apollinis* clearly proves that he was an adherent of the old cults.[1]

The coins of Jovian (363), who, as Ammian relates, practised extispicium in the camp, and who was, like his glorious predecessor Julian, an old Roman, show the signs of Victoria, the monogram of the cross.[2]

About the middle of the fifth century, the simple oblong cross with the figure of Victoria begins to appear on the Imperial coins. We still have before us the symbols of unconquered Rome. There is no Oriental or sectarian allusion whatever in the emblem.[3]

At length we arrive at the period in which, as we have seen, the crucifix has been said, and falsely, to have first appeared, in the seventh century. There are coins of Justinian II., horribly nicknamed Rhinometus, sole emperor (685–711). They bear the inscription—

Dominus Justinianus Servus Christi.

In a standing attitude, the emperor grasps the cross, which rests on a step, presumably of an altar. Or we see a globe surmounted by a cross, and inscribed *Pax*. Or the right hand of Christ, as King of Kings, is raised in the act of blessing. A book is also seen, doubtless intended for the Book of the Gospels. This

[1] Eckhel, vii. 321. Cf. Waddington and Lebas, *Inscr.*, iii. 2075–2076. The father of Philip is a god (*θεός*), and himself, as usual, Pontifex Maximus. Cf. *Inscr. Africæ Lat.*, 1881, ii. p. 1049.

[2] Eckhel, viii. 147. Cf. Ammian, xxv. 6, 1. We shall have separately to speak of the glaring interpolations in the *Res Gestæ* which make Julian an apostate, and the dissipated Jovian a zealot for the Christian law, xxv. 10, 15. In Rufinus, *H. E.*, ii. 1, see the absurd story of his sudden conversion, with that of his army.

[3] See the coins of Valentinian III., of Pulcheria, Majorian, Libius Severus, of the period 425–465.

is the beginning of a new epigraphy and type frequent afterwards on coins.[1]

On the coins of Leo. IV. and Constantine VI. (775–780, 780–797) appears the inscription:—

IHΣTS XPIΣTTS NICA.

Were these coins genuine, they would enable us to fix an important epoch, the beginning of Catholic influence at the Roman court. These coins, however, are undoubtedly frauds, as will appear on a fuller consideration of the evidence.

Papal Coins.

Pope Hadrian I., according to the Church tradition, sat in the chair of Peter 772–795. We ought to be more certain of his coins than of those of the Eastern emperor. Yet the critical history of Papal coins has brought genuine coins down to a very late date indeed. Cinagli rejects as spurious all coins prior to Hadrian I., but offers no evidence of the genuineness of the latter. A review of far later coins teaches us decisively to reject them. From about 984 occurs a vast gap in the Papal coins. There are two ascribed to Leo. IX. (1049–1055) and Paschalis II. (1099–1118). There is a spurious coin of John XVI. (982) in Cinagli. An absurdity of the seventh century is produced in Maffei's *Verona Illustrata*. Under such conditions of evidence we may applaud the prudence of Buonanni, who appeared to hold that no coins before Boniface VIII. (1291) can be trusted, and who begins his collection from Martin V. (1415). It may now be assumed that none are genuine before the latter date.

[1] Eckhel, viii. 228, 479, 685; Ducange, *Dissert. de Infra Ævi Numm.*, sec. 43.

The monkish fight for European dominion and how the Jewish and Christian groups benefited from the "Crusades" **(2013-12-21 00:14)**

Gregory is represented as a great foe of simony, and as the institutor of clerical celibacy and of Sabbath fasts. But when we look to the fraudulent and late Gratianic collection of canons, which is the source of these representations, they are found to be untrustworthy. The ambitions of Monte Cassino and Cluny colour other parts of the representation; and when the monkish colour is expunged, all that can be discerned in this tedious tale of popes and anti-popes is the struggle of factions, of nobles, now with one another, now with the common Oriental enemy. The monks had their reminiscences, but their theory forces them to confuse their reminiscences by importing figures of their own Order into scenes unsuitable to them. The bare fact that the monks of Monte Cassino and of Cluny were beginning to fight for world dominion after the time of the first Crusade is all that we can find that is genuine.

When we ascend to the year 1004, we find the statement that all the princes of Italy formed a league to expel the Saracens from Sicily. When it is added

that William, son of Tancred, with the help of the princes of Campania and Salerno, in a short space of time (1004–1006) drove them all out of the island, the statement is false; and when it is said that this was done at the Council of Pope Sergius IV., the statement is pure fiction. We must correct these statements by throwing ourselves into the positions and feelings of the warriors who led the Crusade. They were in league to expel the Orientals from the Mediterranean and to attack them in the East. At first they no doubt welcomed as allies the members of the new spiritual confederacy, which sprung up as a rival to the confederacies of the Mosque and the Synagogue, and whose objects were the same with their own. But when it was seen that the Abbots of Monte Cassino and of Cluny, daily growing in wealth and influence and command of force, were aiming to set up a new Caliphate in the West, and to overthrow the old Republic in favour of a new tyranny, no wonder that the utmost jealousy was inflamed against them, and that the persons of the Pope were exposed to constant danger. But resistance to the pretensions came too late. The martial manhood of Europe was drawn off to the East. It was the great opportunity for men of business. When the Crusaders came straggling back, they found the Jews and the monks in possession—the Jews absorbing gold and making slaves, the monks grasping at land and building palaces; womanhood and the family life deeply depressed, the intellectual class employed in reducing reason itself to slavery.

We have not yet recovered from the wounds inflicted on humanity during that terrible age, the blame of which falls not so much on the rank and file of the

great monkish militia, as on the ambitious and unscrupulous prelates who directed their movements from the cloisters.

The history of Catholic Christianity from its rise is, in general, the history of Monte Cassino; and it will appear, on consideration of other branches of the evidence, that it was impossible for the monks to have sat down in the scriptorium of that monastery and to have begun the system of Church fable until some time in the thirteenth century.

Gazing at this notable Church centre, we may gradually recover from that vertigo and giddiness which the inexperienced perusal of the lives of the Popes is apt to produce in the reader. We begin to understand why, although Pope has followed Pope in unbroken series for 800 years, nothing has really progressed, and the like scenes of violence are imagined in the middle of the twelfth century that were imagined in the middle of the fourth. At the earlier epoch, a Vicar of Christ is portrayed leading a band of Roman gladiators and other ruffians to attack a basilica, and to stain its floor with the blood of some 130 persons. For five hundred years a Vicar of Christ is declared to be undisputed sovereign of the city; yet three hundred years later still, the Vicars of Christ are struggling with the Senate and the people, are suffering constant defeat, but have not yet usurped the old authority of the præfects. It must be repeated, that the lives of the Popes are a phantasmagoria and an evil dream. It is enough to read in the works set down to the Papal contemporary of Rabbi Moses of Cairo the treatise on the Mass and the Epistles to assure ourselves that in his time the whole hierarchic and mystic system of the Papacy is in its infancy.

Edwin Johnson, The Rise of Christendom

Biographie de Jean de Launoy, dit le ”dénicheur de saints” et le ”destructeur de privilèges monastiques” **(2013-12-22 00:31)**

Jean de Launoy (en latin Johannes Launoius Constantiensis) est un prêtre catholique français du xviie siècle, historien ecclésiastique, théologien et canoniste, né au Valdécie, dans le Cotentin, le 21 décembre 1603, mort à Paris le 10 mars 1678. Son approche critique sans concession des légendes hagiographiques et de diverses traditions ecclésiastiques lui valut les surnoms de « dénicheur de saints » et de « destructeur de privilèges monastiques », et lui attira beaucoup d’ennemis.

(...)

En 1641, il s’engagea dans la controverse, soutenue jusqu’alors par Jacques Sirmond, sur la confusion faite entre Denys l’Aréopagite, personnage mentionné dans le Livre des Actes, et saint Denis, premier évêque de Paris : le savant jésuite, ayant laissé entendre dans ses Concilia antiquæ Galliæ (1629) qu’il fallait distinguer les deux personnages, suscita une telle levée de boucliers qu’il dut mettre un carton ; invité par le roi à éclaircir le point, il publia en 1641 uneDissertatio in qua Dionysii Parisiensis, & Dionysii Areopagitæ discrimen ostenditur, qui provoqua un nouveau tir de barrage. Launoy fit plusieurs publications en 1641 sur le sujet : De Areopagiticis Hilduini judicium, car la confusion fut surtout introduite par l’abbé Hilduin de Saint-Denis ; De Hincmari Remensis epistola ad Carolum imperatorem de Dionysio Areopagita judicium ; De Anastasi Bibliothecarii ad Carolum imperatorem epistola judicium ; Vita B. Dionysii Areopagitæ primi Atheniensium episcopi et martyris, ex optimæ fidei scriptoribus collecta. B. Dionysii Parisiorum apostoli et martyris vita & miracula. La polémique se poursuivit ensuite.

La même année, il démonta aussi la légende de la venue en Provence de saint Lazare et de ses sœurs Marthe et Marie-Madeleine : Dissertatio de commenticio Lazari & Maximini, Magdalenæ & Marthæ in Provinciam appulsu, ce qui suscita également de multiples ripostes ; le Parlement d’Aix décréta le 17 mars 1644 l’interdiction des ouvrages du père de Launoy sur la question. En 1642, il s’en prit aux légendes entourant l’histoire ancienne de l’ordre des carmes : la vision de saint Simon Stock à qui la Vierge Marie remet un scapulaire (16 juillet 1251) ; la « Bulla Sabbatina » promulguée par le pape Jean XXII le 3 mars 1322 en faveur de l’ordre après une vision qu’il aurait eue lui aussi ; Launoy soutenait que c’étaient des inventions datant seulement du xve siècle (Dissertatio duplex, una de origine et confirmatione privilegiati scapularis Carmelitarum, altera de visione Simonis Stockii, prioris ac magistri generalis Carmelitarum). Il s’attira bien sûr des réponses de membres de l’ordre, et revint plus tard sur le sujet (De Simonis Stockii viso, de Sabbatinæ Bullæ privilegio, & de scapularis Carmelitarum sodalitate dissertationes, 1653).

En 1646, il réfuta une légende racontée sur la vie de saint Bruno, fondateur des chartreux : celle du chanoine parisien Raymond Diocrès, mort en odeur de sainteté et qui se serait levé trois fois de son cercueil en criant « Je suis accusé, je suis jugé, je suis condamné », ce qui aurait déterminé la retraite de Bruno au désert (De vera causa secessus S. Brunonis in eremum). Il y eut encore des répliques virulentes.

(...)

En 1650, il publia un texte intitulé De auctoritate negantis argumenti, où il défend sa méthode critique en histoire (l’« argument négatif »). Cet écrit fut attaqué notamment par le théologien Jean-Baptiste Thiers (Exercitatio adversus Johannis de Launoy dissertationem de auctoritate negantis argumenti, Paris, 1662). La querelle se poursuivit âprement, et les injures ne furent pas épargnées de part et d’autre.

(...)

En 1650, il publia un texte intitulé De auctoritate negantis argumenti, où il défend sa méthode critique en histoire (l’« argument négatif »). Cet écrit fut attaqué notamment par le théologien Jean-Baptiste Thiers (Exercitatio adversus Johannis de Launoy dissertationem de auctoritate negantis argumenti, Paris, 1662). La querelle se poursuivit âprement, et les injures ne furent pas épargnées de part et d’autre.

Texte intégral: http://fr.wikipedia.org/wiki/Jean _de _Launoy

---

Joan of Arc ’relics’ confirmed to be fake (2013-12-26 20:44)

How did the bones of two ancient Egyptian mummies – one human, the other feline – end up in a bottle that supposedly contained the remains of Joan of Arc?

THE GIST:

- The ”relics of Joan of Arc,” one of the patron saints of France, are a forgery.

- A human rib and a cat bone tracing back to ancient Egypt were identified within the bottle allegedly containing her remains.

- Science can be used to test the legitimacy of religious and other historical artifacts.

(...)

The ”relics,” which have fooled onlookers for decades, did resemble burnt bones, in keeping with historical accounts of the death of Joan of Arc (ca. 1412-1431), who was convicted of heresy and executed by burning.

(...)

”The question remains of why there was an interest in manufacturing a historical forgery during the 19th century, especially one concerning Joan of Arc,” the researchers wrote, wondering if the forgery surfaced for political reasons in order to tap into her legacy.

Full text on http://news.discovery.com/history/religious-relics-joan-of-arc-forgery.htm

---

Dissertation sur la noblesse de la France (Henri de Boulainvilliers) (2013-12-28 03:24)

IFRAME: http://books.google.fr/books?id=TQlbAAAAQAAJ &hl=fr &pg=PA1 &output=embed

---

Les Chevaliers teutoniques et la littérature (2013-12-29 23:58)

Les commanderies doivent quant à elles détenir, selon une ordonnance de visite de 1441, quelques livres liturgiques (un rituel, un bréviaire, un missel) et les statuts de l’Ordre. (...) Un inventaire de la commanderie de Graudenz signale en 1413 qu’il existe en tout et pour tout trois ”livres de tables”, et seuls huit ”livres allemands pour les lectures de table” sont mentionnés dans l’inventaire de la commanderie de Schönsee en 1421.

Il y avait par ailleurs des bibliothèques à la disposition des membres de l’Ordre. A Ebling où en 1449 on ne savait pas lire, du moins à en croire le commandeur, il y avait pourtant une des plus riches bibliothèques de l’Ordre, avec 64 ouvrages recensés en 1440.

(...)

A. Mentzel-Reuters a établi l’existence d’une culture religieuse de base, composée d’extraits et de résumés de textes liturgiques, théologiques et médicaux. Un manuscrit du chapitre cathédral de Marienwerder datant de 1398 rassemble ainsi pêle-mêle une vie de saint Bernard, des conseils de santé et de diététique, un ouvrage de morale attribué à saint Augustin et un livre de spiritualité sous forme dialoguée, le Malogranatus (d’origine cistercienne), tous en latin.

(...)

A partir du milieu du XIIIème siècle et surtout dans les années 1330-1350, sont rédigés un grand nombre d'ouvrages, appartenant à des genres différents, mais qui cherchent tous à nourrir la piété et le courage des Teutoniques. (...) A côté de cette littérature animée par l'esprit de la croisade, figure un grand nombre d'ouvrages où s'expriment deux tendances principales. L'une, nourrie des idéaux franciscains, met en scène des vies de saints et semble destinée à renforcer la piété des membres de l'Ordre. L'autre, qui prend appui sur des figures de l'Ancien Testament, est davantage tournée vers des aspects guerriers.

(...)

Un même auteur a sans doute composé deux imposants légendiers en vers, inspirés de "La Légende dorée" de Jacques de Vorangine. Le "Passional" (110 000 vers) est écrit vers 1280-1300. Il développe en un premier livre les épisodes de la vie du Christ, de la Vierge, reprenant de nombreuses légendes autour de Marie. Le deuxième livre traite des apôtres, de Marie-Madeleine et le troisième livre reprend 75 vies de saints, dont celle de saint François. Trois commanderies seulement auraient possédé cet ouvrage, Elbing, Marienbourg et Königsberg. (...)

Le "Väterbuch", écrit entre 1265 et 1280, expose en 41542 vers les vies de 120 pères ou grandes figures de l'Eglise. Sans doute d'origine franciscaine, il célèbre saint François et saint Dominique, avant de se conclure sur une représentation du Jugement dernier. Il fut bien plus répandu que le "Passional". (...)

Dans les années 1330-1350, on assiste à une floraison d'écrits d'un nouveau genre, souvent rédigés par des membres de l'Ordre, et qui se diffusent en Prusse, en Silésie et même en Bohême. Ce sont des paraphrases en vers de livres bibliques, dont les titres sont d'ailleurs repris: Judith, Esther, Macchabées, Esdras et Néhémie, Daniel, Job. Plusieurs appartiennent aux apocryphes juifs et chrétiens, qui connaissent au XIIIème siècle une grande vogue. Ainsi, Henri d'Hesler, qui a composé avant 1312 une paraphrase de l'Apocalypse pour l'Ordre, a aussi traduit en allemand l'Evangile de Nicodème.

(...)

Tous ces textes furent composés entre 1254 et 1344 avec un apogée sous les magistères de Luther de Brunswick (Daniel, Macchabées) et Dietrich d'Altenbourg (Job, Esdras et Néhémie). Luther de Brunswick eut une importance particulière dans ce processus. Il fut peut-être l'auteur des "Macchabées" et de la "Légende de sainte Barbara".

(...)

Les livres bibliques paraphrasés offrent tous des éléments rapportables à l'expérience prussienne. Ainsi on s'explique l'existence du livre Judith, rédigé peut-être dès 1254, par l'épisode où Judith sauve sa ville (Béthulie) en tranchant la tête du général assyrien Holopherne commandant l'armée de Nabuchodonosor. L'analogie est évidente avec l'Ordre assiégé dans ses commanderies. Pierre de Dusbourg reprend d'ailleurs l'épisode: il faut, écrit-il, provoquer l'effroi chez l'ennemi, comme Judith a, par son geste, terrifié les partisans d'Holopherne. La rédaction vers 1254-1260 du livre d'Esther, que l'Ordre est le seul à avoir paraphrasé, permet quant à de raviver la foi. Esther en effet, devenue reine des Perses, sauve les Juifs d'un massacre et préfigure Marie, en l'intercession de laquelle l'Ordre place ses espoirs.

Le thème des juste entourés de leurs ennemis convient bien à la situation des Teutoniques. Ainsi, dans le livre de Daniel, composé en l'honneur des "seigneurs de l'Ordre allemand", l'auteur célèbre le combat des Teutoniques contre les païens, dans une Prusse qui est une nouvelle fosse aux lions. Le « Livre de Daniel » illustre en l'occurrence moins les vertus militaires que la foi inébranlable en toutes circonstances. La constance est et la fermeté dans l'adversité sont également le thème central de Job, composé sans doute à la demande du grand maître Dietrich d'Altenbourg (1335-1341) en 1338. On u trouve des références directes aux victoires obtenues contre les Lituaniens en 1336 (à Pelen) et 1337 (construction du fort de Bayerburg). Le livre d'Esdras et Néhémie enfin relate le retour des captifs juifs à Jérusalem et la reconstruction du Temple, autant de faits que l'on pouvait rapprocher alors de la construction par les Teutoniques des églises en Prusse.

Nous avons rappelé plus haut l'importance pour les ordres militaires de la figure des Macchabées, qui constituent en quelque sorte leur modèle biblique. Dès le prologue de la Règle on rencontrera des comparaisons entre les membres de l'Ordre et plusieurs figures martiales de l'Ancien Testament (Moïse, Josué, David et les Macchabées) ; les Teutoniques sont également assimilés aux combattants célestes de l'Apocalypse.

Le poème des Macchabées, composé entre 1313 et 1322, relate en 14410 vers la lutte menée par les Juifs contre Antiochos IV Epiphane en 134 avant J-C et la révolte des Judas Macchabée. Plusieurs auteurs ont suggéré qu'il était de la main du grand maître Luther de Brunswick. (...) L'auteur présente longuement le personnage de Jean Hyrcan, fils de Simon Macchabée, auquel il succéda en 134 à la tête de la Judée. Cet intérêt est logique, car Jean Hyrcan a combattu et fortifié des villes. L'épisode où il fonde un hôpital pour les pauvres rappelle les origines de l'Ordre: "Et là il fit un xénodochium, c'est-à-dire en allemand un hôpital." L'univers des Macchabées apparaît donc comme le prototype biblique de l'aventure prussienne.

Sylvain Gouguenheim, Les Chevaliers teutoniques, Tallandier, Paris, 2007

Les faux statuts des Chevaliers teutoniques (2013-12-30 20:18)

Une modification des statuts fut attribuée au grand maître Werner d'Orseln ; elle donnait au maître d'Allemagne des compétences inconnues jusque-là et une grande autonomie vis-à-vis du grand maître. Il s'agit en fait d'un faux, réalisé en 1433 à l'initiative du maître d'Allemagne Eberhard de Saunsheim, qui s'efforce en un temps où les oppositions entre les deux principales branches de l'Ordre, celle de Prusse et celle de l'Empire, sont vives, de procéder à une réforme générale. Les Teutoniques d'Allemagne reprochent alors au grand maître, Paul de Rusdorf, de favoriser les frères originaires de Rhénanie aux dépens des autres régions allemandes.

Le faussaire a tout prévu. Il pouvait paraître curieux que ces statuts fussent demeurés inconnus entre la date supposée de leur rédaction, 1329, et celle de leur publication. Aussi a-t-il introduit une courte phrase stipulant que le texte devait demeurer secret et ne pas être inséré dans les manuscrits de la Règle. La forgerie est d'une audace sans précédent. L'esprit de réforme est totalement absent de ce qui relève d'une manipulation politique, d'un acte révolutionnaire au profit du maître d'Allemagne. L'affaire est particulièrement grave et va au-delà d'une simple division au sommet de la hiérarchie: l'existence de l'Ordre repose sur ses statuts, reconnus par tous comme la seule norme valable. Or, voilà qu'ils sont remis en cause au nom d'autres statuts. Tout l'édifice vacille et menace de s'écrouler.

Après qu'un chapitre de l'Ordre réuni en Allemagne a adopté ces faux statuts, Eberhard met en demeure le grand maître Paul de Rusdorf de les accepter (1437). Aussitôt convoqué en Prusse, Eberhard refuse de s'y rendre. Il est alors déposé par Paul de Rusdorf dès 1437, et riposte en déclarant à son tour, en 1439, le grand maître démis de ses fonctions. Le maître de Livonie se rallie à Eberhard de Saunsheim, tandis que trois grandes commanderies prussiennes de Königsberg, Brandebourg et Balga font sécession pour rejoindre le maître d'Allemagne. La mort de Paul de Rusdorf en 1441 apaise le conflit, sans le résoudre. Son successeur Conrad d'Erlichshausen (1441-1449) ébauche un compromis. Il reconnaît la validité des faux statuts mais interdit à l'avenir toute modification des statuts qui ne recueillerait pas l'unanimité des dignitaires. Il espère ainsi empêcher la production de nouveaux documents falsifiés et redonner à l'Ordre une constitution écrite stable et définitive. Ce compromis échoue: faute d'avoir été approuvée par un chapitre général, la proposition de Conrad d'Erlichshausen ne put être inscrite dans les statuts... La porte restait ouverte à d'éventuelles entreprises de falsification.

Sylvain Gouguenheim, Les Chevaliers teutoniques, Tallandier, Paris, 2007

Des "Sarrasins" en Europe de l'Est au treizième siècle ? (2013-12-31 23:21)

Notons tout d'abord que l'étymologie du mot "sarrasin" est incertaine. Certains le font dériver du mot arabe "sharqiyyīn" (Orientaux) ;

d'autres prétendent qu'il provient du grec ancien "sarakenoi", qui désignait un peuple nomade arabe ; d'autres encore disent que le terme dénote une origine syriaque ; enfin, un quatrième groupe de sources soutient que les "Sarrasins" se sont appelés ainsi parce qu'ils se donnaient comme ancêtre mythique la "Sarah" de la bible. Selon cette dernière

hypothèse, les ”Sarrasins” auraient forcément eu une religion plus ou moins similaire aux religions abrahamiques. Ils seraient des Sémites selon l'historiographie conventionnelle.

Ces précisions faites, nous pouvons entrer dans le vif du sujet. Nous émettons l'hypothèse indiquée dans le titre de cet article en nous basant sur le contenu d'un document légal relatif aux guerres pour la christianisation de la ”Prusse”, déclenchées par la papauté dans la première moitié du treizième siècle, selon la chronologie officielle. Les quelques missionnaires papaux échouent successivement et les ducs régnant sur la Mazovie, territoire frontalier de la zone à christianiser, mènent sans succès des expéditions militaires contre les ”Prutènes”, qui sont les ”païens” à christianiser. Devant ses échecs répétés et en position difficile, Conrad de Mazovie fait appel à l'Ordre des Chevaliers teutoniques pour réduire l'ennemi. D'âpres négociations s'ensuivent entre les deux parties pendant des années et plusieurs traités sont établis, dont celui qui nous intéresse.

Il s'agit du ”Traité de Kruschwitz” qui daterait, selon la chronologie officielle, de juin 1230. C'est l'un des traités les plus importants pour les Teutoniques car il leur accorde de nombreux privilèges et droits sur la terre de ”Prusse”. Il est tellement avantageux qu'il a été considéré comme faux par plusieurs historiens. Cependant, le terme de ”Sarrasins” (”Sarraceni” en latin) est utilisé pour désigner les ”Prutènes”, ce qui est inusité dans les diplômes polonais, selon S. Gouguenheim. Cet historien ne propose cependant pas d'explication sur cette étrange mention mais dit que la ”recherche actuelle tend toutefois à voir dans ce traité un document authentique, qui aurait pu être rédigé par des membres de l'Ordre, ou des notaires pontificaux au service de Teutoniques, puis présenté au duc de Mazovie.” Il est difficile à croire qu'un faussaire eût pu commettre une erreur si grossière dans un document qui, même s'il accorde des avantages importants, est fidèle dans ses descriptions à la situation qui est décrite dans d'autres documents.

Quoi qu'il en soit, quelques décennies plus tard, les ”Prutènes” auront été largement exterminés, comme le relate Pierre de Duisbourg, un membre de l'Ordre que l'historiographie officielle place au quatorzième siècle: ”Lorsqu'en l'an du Seigneur 1283, alors que cinquante-trois années de guerre contre le peuple des Prutènes s'étaient écoulées, et que toutes les nations de cette terre avaient été chassées ou exterminées, de telle sorte qu'il n'en subsistait pas une seule qui ne soit humblement soumise au joug de la sacro-sainte Eglise romaine, les frères de la maison des Allemands déclenchèrent la guerre contre le peuple puissant des Lituaniens (...).”

T. L., 2013

---

2. 2014

2.1 January

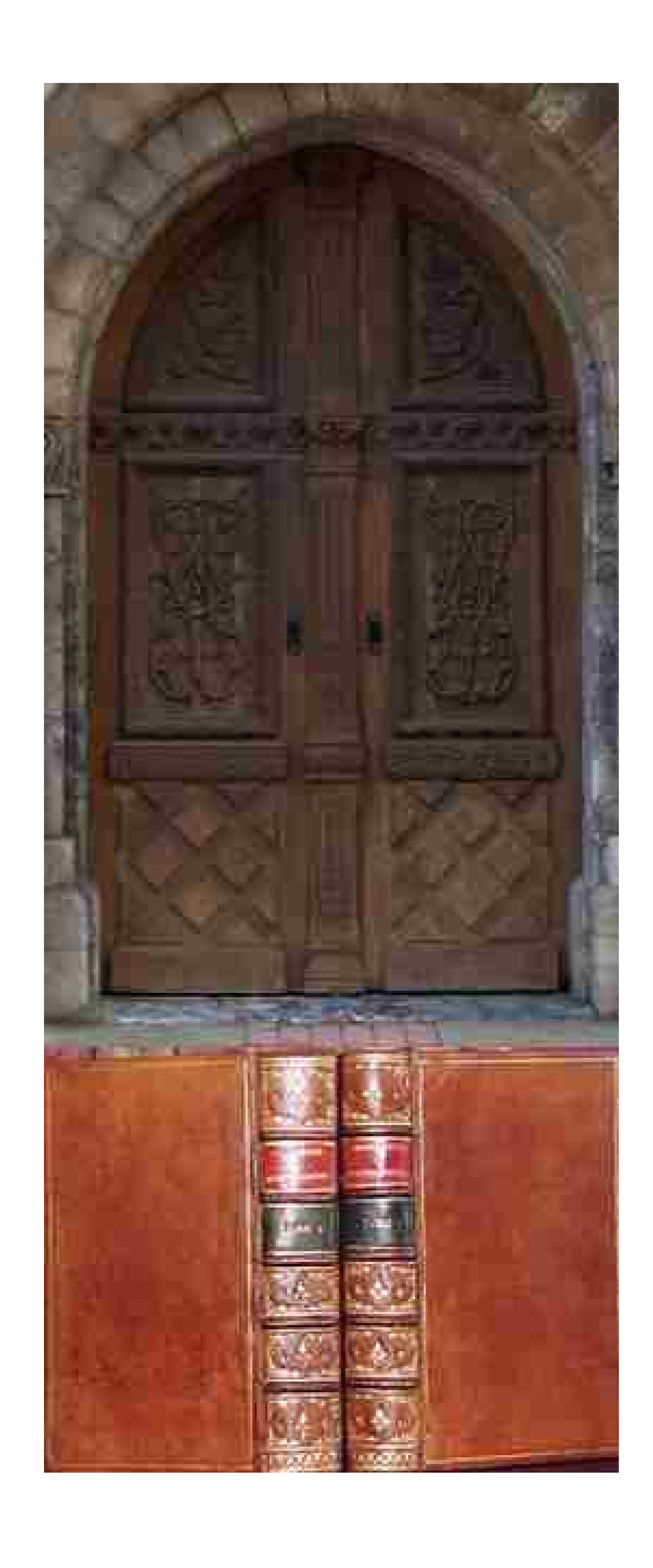
The occult monkish origins of printing (2014-01-02 13:56)

As the introducer of printing in Europe, “Gutenberg” is celebrated in today’s modern world. It is not, however, “Gutenberg” who did that, according to several sources from the nineteenth century (for example, P. Lambinet, Recherches historiques sur l’origine de l’imprimerie), but Peter Schöffer, who had followed a religious training at the Sorbonne. That example illustrates the wide discrepancies there may be between the historiography of a given age and that of a later age. But that does not have much importance. Printing does have occult origins which are seldom mentioned. This article – we have extracted a few relevant pages from three books – seeks to expose how printing could not have developed in Europe without the support of the monkish and, more generally, christian institutions.

As a conclusion, we will say that, once again, it is through the Church that a novelty from the non-European world came to Europe. Indeed, it seems that printing originated in Asia.

We have also created a drawing which shows the link – in the minds of those who favoured printing – between the book and the church. After all, it is not by chance that for a long time printers have called their room a *chapel*. It is difficult, however, to ascertain in which monastery the first printing press was erected.

T. L., 2014



–

–

I would now invite the attention of the reader to some particulars relating to the Printers in Italy, because the establishment of Libraries and the practice of Typography were clearly parts of one great movement in reviving art. The quantity and quality of the Printers' work must be one of the best indices to the state of writing, reading, and thinking in the small educated class of four hundred years ago.

The Printers in Italy.

The expense of copying teaches us how small the purchasing and reading class must have been, however large the thoughtless class of listeners to oral recitation. It was held for an extraordinary thing that Vespasiano, the Florentine bookseller, could deliver to Cosmo di Medici 200 volumes in the course of twenty-two months. He had employed forty-five scribes on the operation. A copy of Cicero's Epistles cost about ten ducats, a Bible at least three or four pounds sterling, probably much more. It has never been sufficiently considered that the work of the early printers was to extend the enjoyment of a rare luxury in a very small class, by no means to provide a necessary for the multitude.*

Using our sources, as before, with great caution, we learn from a biographer of Paul II. that it was in his time the German printers Sweynheim, Pannartz, and Hahn came to Rome, about

The German printers in Rome.

* See the particulars in Gregorovius' seventh volume of the "History of Rome."

1464 or 1465. They had been apprentices of Faust at Mainz, whose press the Benedictines claim to have patronized. In Rome the printers found no patron, as indeed, according to the foregoing evidence, there was little for them to do; but gained shelter in the cloister of Subiaco, which was filled with German monks and under the protection of Torquemada. It is but probable that the Benedictines had sent for them. Here Donatus, the grammarian, was printed; then the work of the monk who assumes the name of Lactantius; Cicero, "De Oratore," and Augustine, "De Civitate Dei." Most certainly neither of the "Fathers" was heard of until late in the fifteenth century, and their Latin is the Latin of the Renaissance.

A little later we find the Germans in the palace of the Massinii in Rome, printing Cicero's Letters. Then we hear of their falling into great poverty and distress about 1472, owing, as it is said, to competition and the absence of trade. They are supposed to tell Sixtus IV. that they have nothing but printed sheets in their house. In the course of seven or eight years they had printed more than 12,000 volumes. This statement is made in the fifth volume of the Bible with the Commentary of Nicolas de Lyra, bearing date 1472. Hardly can it be received as credible, or even intelligible, especially as Sweynheim and Pannartz seem to vanish from the field of knowledge without leaving a trace about the year 1476. Slight particulars of other German or Italian printers who are supposed to have set up their presses in cloisters or in the houses of the nobility in Rome have come down to us from a time never exactly ascertained.

From about 1469 printing is said to have gone on in Venice and Milan and other Italian cities to some

extent until the rise of Aldus (1494–1515), who gave new life to the art; before whose time, in fact, there was little printing of Greek books, nay, if the whole truth were known, little printing of any books at all.

Aldus.

If a critical scholar would undertake the examination of the whole statistics relating to this subject, he would render a considerable service to exact knowledge, for the want of which we remain under the spell of many illusions. It should be defined in the first place how many early printed books have come down to us; next, how many of these bear no date at all; and again, how many have, as comparison with Chronicles would show, been ante-dated, for interested reasons. It should also be considered how little consciousness is shown of any wonderful invention until the sixteenth century is far advanced, and how comparatively small is still the mass of printed books at the end of that age. The great jealousy and opposition which the printers had to encounter from various quarters should be borne in mind; also the fact that all artisans wrought in guilds with more or less of secrecy and mystery, and with free resort to a variety of protective fictions and interested statements.

When these points have been well weighed, it will be understood how certainly it follows that in no age of Italy were there more than a few readers of the Latin and Greek classics or of the Vulgate in the closing decades of the fifteenth century. When the troubles of their native land dispersed the Italian scholars westward, and men like C. Vitelli, Hadrian Castello, and Polydore Vergil came to England, it was little indeed in the way of substantial knowledge that they had to impart, however they might

Italians in England.

impress upon their disciples the almost religious duty of turning over Cicero by night and by day, and of presenting even the most fabulous and worthless matter in the forms of pure Latin.

The Greek printing-presses.

The erection of Greek printing-presses is ascribed to Chigi, who had one in his house, where in 1515 an edition of Pindar was printed, the first of Greek books that issued from any press in Rome. Leo X. had also a Greek press, whence issued the Scholia to Homer and to Sophocles about 1517–18. Nearly at the same time the first Greek press was set up in Paris; indeed, according to the dates handed down, a little earlier than in Rome.

Edwin Johnson, The Rise of English Culture

The art of printing.

Scarcely had the literary treasures of antiquity been brought to light, when, as if by natural necessity, one of the most important discoveries of the human intellect sprang into being. Printing was the great instrument that diffused human culture through the world, and from the narrow circle of 'literati' carried it to the populace. The mechanical types, which stamped thought upon paper, broke the fetters of the intellect; and it was by means of printing that society tore away the bonds of the Middle Ages. Hitherto books had been laboriously produced in the workshops of copyists. It was deemed something quite extraordinary when with forty-five writers Vespasiano was able to produce two thousand volumes in twenty-two months.[1] The copies were expensive; a Bible cost from twenty-five to forty gold ducats. Ten ducats were asked for a small copy of Cicero's Letters *ad familiares*. Poggio made Lionello d'Este pay one hundred gold florins for the letters of Jerome, and from the poet Beccadelli received one hundred and twenty ducats for a Livy, which he himself had copied.[2]

German printing made its way to Rome under Paul II.; and to the Eternal City, or rather to Subiaco, belongs the glory of the first printed sheets that appeared outside Germany. From the office at

[1] Burkard, *Cultur der Renaissance*, p. 192.

[2] Voigt, *Die Wiederbel. des class. Altertums*, i. 404. It was considered disgraceful to sell codices. When Poggio offered his two vols. of Jerome for sale, Nicoli held it for *signum infirmi et abjecti animi, ac penitus alieni a literis*. Poggii, *Ep.* lvi. to Lion. d'Este.

Mainz three printers, Conrad Schweinheim, Arnold Pannartz, and Ulrich Hahn journeyed to Rome in 1464, or at latest in 1465, bringing with them press, types, and workmen.[1] They had perhaps been persuaded to come to Rome by their compatriot Cardinal Cusa; he, however, died as early as August 12, 1464. The arrival of these obscure men was one of the most beneficent expeditions that Germans ever made to Rome. It was more than accident that they came to the city where Nicholas V. founded the valuable library and ordered the translation of so many authors. These manuscripts seemed to await printers, and there were, moreover, a sufficient number of scholars to revise the text. But the Germans at first found no protector in the city, whence the zeal of Nicholas V. had vanished. It appears as if the Curia foresaw that these insignificant men were more dangerous revolutionaries, and more formidable enemies to Rome, than the Hohenstaufens had ever been. The printers, poor and devoid of means, sought shelter in the convent of Subiaco, which was inhabited by several German monks, at whose head stood the learned Torquemada. This, the mother abbey of the learning of the meritorious Benedictine order, to its eternal glory, afforded

German printers come to Rome in 1464 or 1465.

[1] Concerning their arrival, see: Gaspar Veron., *Vita Pauli*, ii. lib. iv. 1046: *quorum artificium narratu perdifficile—magni ingenii inventio.—Nos de Germania primi tanti commodi artem in Romanam Curiam tuam, multo sudore et impensa decessoris tui tempestate deveximus*, say Schweinheim and Pannartz in their petition to Sixtus IV., 1472. Other passages with regard to it in Laire, *Specim. Historicum Typographiae Romanae XV. Seculi*, Rome, 1778. A. van der Linde, *Gesch. d. Erfindung der Buchdruckerkunst*, 3 vols. Berlin, 1886.

First books printed in the monastery of Subiaco.

a shelter to the first German printers. In 1465 Conrad and Arnold first printed the small edition of Donatus, then Cicero's *De Oratore* and Lactantius' *De Divinis Institutionibus*, and in 1467 Augustinus' *De Civitate Dei*.[1]

The printer Ulrich Hahn.

Ulrich Hahn, a native of Ingolstadt, separated from his companions and went to Rome, where Torquemada employed the skilled printer in the production of his Meditations, which he wished to adorn with woodcuts. The jealousy of all other artists was aroused; they also went to Rome in 1467, and here the brothers Pietro and Francesco Massimi offered them the necessary accommodation for their work in the Palazzo Massimi. This family, which claims descent from the ancient Maximi, has, by a singular fate, been condemned to an almost blameless oblivion in the history of the city; it now, however, reaps the thanks of posterity for the asylum which it gave to the first German printers. Their earliest work here was the production of Cicero's Letters.[2]

The Massimi gives shelter to the printers.

[1] At the end of Lactantius stands: *Sub. A.D. MCCCCLXV. Pont. Pauli P. II. A. ejus secundo. Ind. XIII. di vero antepen. M. Oct. In vener. monast. Sublacensi. Deo gratias.* Audiffredi, *Catalog. Romanor.* edition saec. xv., Rome, 1783. The edition consisted of 275 copies. Lactantius was printed twice again, in Rome, in 1468 and 1470. Of the 300 copies of Donatus not one has been preserved; consequently Cicero's *De Oratore* is now the oldest printed book extant in Italy. C. Fumagalli, *Dei primi libri a stampa in Italia . . .* Lugano, 1875.—Ant. van der Linde, *Gesch. der Erf. d. Buchdruckerkunst*, i. (1886), p. 171.

[2] Folio, at the end.

Hoc Conradus opus Sweinheim ordine miro,
Arnoldusque simul Pannartz una aede colendi

Rome looked with surprise on these foreigners with unpronounceable names, who pursued their mysterious calling in the ancient house of the Maximi.[1] They were soon joined by Gianandrea de Bussi, a Milanese and a pupil of Vittorino. This excellent man had come to Rome in extreme poverty, had entered Cusa's service, and had then been made Bishop of Aleria in Corsica by Paul II., where he remained until Sixtus IV. appointed him Bibliothecarius. The indefatigable scholar filled the difficult post of proof-reader in the German printing office. Under his supervision, and appropriately in Rome, Livy and Virgil first appeared in print. He also wrote a preface to each work, or dedication to Paul II. or Sixtus IV. He died on February 4, 1475.[2]

Gianandrea de Bussi, corrector of the text.

Gente Theotonico Rome expediere sodales
In Domo Petri de Maximo MCCCCLXVII.

Copies of this book are very rare. A room is still shown in the Palazzo Massimo, where the work of printing is said to have been carried on.

[1] Several of the books printed by them contain the couplets, probably written by Bussi:

Aspicis illustris lector quicunque libellos,
Si cupis artificum nomina nosse: lege.
Aspera ridebis cognomina Teutona: forsan
Mitiget ars musis inscia verba virum.
Conradus Sweynheym, Arnoldus Pannartzque Magistri
Romae impresserunt talia multa simul.
Petrus cum fratre Francisco Maximus, ambo
Huic operi optatam contribuere domum.

The earliest instance is in Bessarion's *libri VI. de natura et arte adv. Georgium Trapezuntium calumniatorem Platonis A.D.* 1469.

[2] Several of Bussi's prefaces have been printed by Quirini (*ut supra*). See concerning him, Mazzucchelli, *Scrittori d'Italia*, i. p. ii. 701. He was born in Vigevano in 1417. His gravestone is in S. Pietro ad Vincula, not far from that of Cardinal Cusa.

Giovanni Antonio Campano, Bishop of Teramo, rendered still greater services to Ulrich Hahn. With these revisers began scientific criticism of the text. When Campano went to Germany in 1470, Hahn secured as reviser Giovanni de Lignamine, private physician to Sixtus IV., and editor of several authors. He set up a printing-press in his own house; for the publication of books had now become a lucrative occupation. Hahn was successful; he perfected the types, paid attention to punctuation, and was the first to employ wood-engraving. Nevertheless, after 1477, all trace of him disappears.[1]

Schweinheim and Pannartz are overtaken by misfortune.

Less fortunate were Schweinheim and Pannartz. They had to struggle against the competition of an increasing number of printers, while the materials for the press became exhausted. There were no more buyers, and the price of books consequently declined. In 1472 both men had fallen into such distress, that in their name Bussi compiled a touching appeal to Sixtus IV., in which they begged the Pope for support; for their house, though filled with printed sheets, was empty of all other possessions.[2]

[1] In Hahn's editions we occasionally find these witty lines, which were probably written by Torquemada:

Anser Tarpeii custos Jovis, unde quod alis
Constreperes Gallus decidit, ultor adest!
Ulricus Gallus ne quem poscantur in usum
Edocuit pennis nil opus esse tuis.
Imprimit ille die quantum non scribitur anno,
Ingenio haud noceas: omnia vincit homo.

[2] Printed in Tom. v., *Biblior. cum Commentar. Nicolai de Lyra A.D.* 1472. *Nam ingens sumptus ad victum necessarius, cessantib. emptorib., ferri amplius a nobis nequit; et ementes non esse, nullum est gravius testimonium, quam quod domus nra. satis magna plena*

Their cry for aid seems to have met with no response; Conrad separated from Arnold in 1473, turned to copper-engraving and prepared the geographical plates for the edition of Ptolemy, which Domizio Calderini was bringing out. He died in 1476, while engaged on this work. Arnold continued printing until the same year, after which nothing more is heard of him.[1]

Besides these three earliest printers there were also many other German typographers in Rome in the fifteenth century. Some were originally associated with the trio from Mainz; such were Hans of Laudenbach and George Lauer of Würzburg.[2] An Italian also worked with Hahn, Simone Nicolai of Lucca, first as his pupil, then as his partner. Lauer, for whom Pomponius Laetus and Platina acted as revisers, had his office in the monastery of S. Eusebio. The printers and their presses moved first to one, then to another house, where they in-

Other German printers in Rome.

est quinternionum, inanis rer. necessar. They enumerate all the books which they had printed, beginning with Donatus, and, up to 1472, count 12,475 volumes. They conclude: *Interea P.S., adjuvent nos miserationes tuae, quia pauperes facti sumus nimis XX. Martii MCCCCLXXII.*

[1] The edition of Ptolemy, the printing of which was continued by Arnold Bucking, is of 1478, in fol. The printing of the twenty-seven plates is excellent. There is a copy in the Angelica. See concerning this: *Ang. M. Quirini lib. singularis de optimor. scriptor. editionib.*, with notes by Schelhorn, Lindau, 1761, p. 246. Strabo was printed in Latin before the end of the year 1471.

[2] Laudenbach's epitaph at Heidelberg (Laire, p. 69) says:

Hans von Laudebach ist mein nam.
Die ersten Bücher truckt ich zu Rom.
Bitt vor mein seel. Gott gibt, dir Lohn.
Starb 1514, auff Sanct Steffan.

variably found occupation. We even find the Capitol mentioned as a printing office.[1] Adam Roth, Leonard Pflügel from Saxony, George Saschel from Reichenhall and his companion Golsch, Joseph Gensberg, Wendelin of Weil, Hanheymer and Scheurener, Guldenbeck from Sulz, John Reinhardt, Arnold Bukink, Eucharius Frank or Silber from Würzburg, Stephen Plank from Passau, John Besiken and Sigismund Mayer were the most active printers in Rome during the last years of the fifteenth century. The four last, whose works extend into the beginning of the sixteenth, were especially diligent.[2]

This colony of industrious Germans was consequently active in Rome during the most terrible years of the Papacy. While the Romans still looked with contempt on the country which had given birth to these men, probably no one, not even Campano, the burlesque jester at the barbarism of the Germans, foresaw that the activity of the printers would soon be succeeded by that of the German

[1] *Repertorium utriusque juris Jōhis Bertachini*, printed by Lauer, in 1481, *in Capitolio urbis.* The earliest places where printing was carried on in Rome: *in domo magn. v. Petri de Maximo; in domo nob. v. Johis Philippi de Lignamine Siculi; in domo de Taliacoxis* (probably Orsini); *in pinea Regione prope palatium S. Marci; in domo nob. v. Francisci de Cinquinis apud S. M. de Populo; in S. Eusebii Monasterio; in Campo Florae; in domib. Dominor. de Vulteriis apud S. Eustachium.* The Cinquini were Pisan merchants. For his brother *Rainerius Andreas de Cinquinis* and himself, Francis erected a tomb in Aracoeli A.D. 1462; for the inscription, see Forcella, i. 141.

[2] For this, see Laire. A Cologne printer, who visited Rome, subscribed himself in the *liber confratern.* of S. Spirito: *Ego Hermannus Lichtenstayn colonien. impressor libror. intravi hanc sanct. confrat. XXV., Aprilis A.D.* 1485.

reformers, and that the home of printing would speedily surpass Italy in classical philology also. From 1465 German artistic industry occupied itself mainly with the earliest editions of Latin poets and prose writers; these forming the main portion of the catalogue of the earliest Roman works; afterwards the editions became less frequent. The Fathers of the Church and the Vulgate were also produced, the Vulgate being published by Schweinheim and Pannartz in 1471.[1] Of translations from the Greek, Chrysostom's *De Regno* and Plutarch's Lives were printed in 1469; these were followed by Apuleius, Hesiod, Strabo, Ptolemy, Polybius, the Ethics of Aristotle, and Herodotus. The beneficent fruits of the exertions of Nicholas V. were thus speedily disseminated by the press throughout the world. The first attempt at a translation of Homer, made by the Roman poet Niccolo de Valle, appeared in 1474. Petrarch's poems were printed for the first time in 1473.[2] Living scholars also made use of the press for their own works; thus Torquemada caused his Meditations on the pictures in S. Maria sopra Minerva to be printed in 1467. In 1471 were published the Elegantiae of Valla; in 1473 the Rudimenta of Perotti; in 1474 the Italia Illustrata and the Roma Instaurata of Blondus.

First books printed in Rome.

[1] The fifth printed edition of the Bible. The first is that of Mainz, A.D. 1462; then that of 1464 (also Mainz); the Augsburg edition, A.D. 1466; the Reutlinger, 1469.

[2] *Romae in domo Johis Ph. de Lignamine Messane*, with the couplet:

Multus eras primum, Petrarche, plurimus es nunc,
Nec (Nam?) tu Messani dona Johannis habes.

Spread of printing in Italy.

Germans also carried on printing in Venice and Milan, and in the course of twenty years more than thirty Italian cities had presses of their own. But this industry, which, as the earliest printers in Rome boasted, created books without either ink or stylus, only gained ground by slow degrees.[1] It was despised as a handicraft, which produced books devoid of ornament. And how shabby did not these works appear when compared with manuscripts, which the miniature painters had furnished with pictures and initials adorned with arabesques. Federigo of Urbino, who collected so many valuable manuscripts of this description, would have scorned to possess a printed book.[2] Guttenberg's marvellous discovery struggled for more than half a century, as a revolutionary innovation of proletarians, against the legitimate nobility of penmanship, and penmanship, which had just at this period attained a high degree of beauty, might show as proofs of its artistic excellence a long series of manuscripts adorned with original paintings, extending from the Vatican Virgil and Terence far beyond the Pontificale of the Ottoboni library and the sumptuous Latin Bible belonging to the Duke of Urbino. This noble and ancient art now perished under the new discovery.

Struggle between printing and penmanship.

[1] *Non calamo, aere, vel stylo, sed nove artis ac solerti industrie genere Rome conflatum, impressumque*—or: *arte maxima et ingenio per dignissimos impressores*—or: *non atramento, plumali calamo, neque aereo stylo sed artificiosa quadam adinventione imprimendi seu caraterizandi opus sic effigiatum est*: thus we see it frequently in books printed in Rome. And the printers call themselves *ingeniosus magister* and *clarus artifex*.

[2] *Tutti inscritti a penna, e non v'è ignuno a stampa, che se sarebbe vergognato.* Vespasiano, *Vita di Federigo d' Urbino*, p. 129 (ed. Mai).

In Rome itself printing was favoured only by scholars. It had to contend with the indifference of the public and even with that of some popes. We may imagine how great was the destitution of the copyists also. True, they were not yet entirely deprived of occupation by printing, for the work of copying and the traffic in manuscripts still survived in Rome.[1] After 1479 typography declined in the city, political circumstances combining to effect its fall. It revived, however, under Julius II. and Leo X. The immense activity of Aldus Manutius (1494–1515) gave new life to printing. This celebrated reformer of the art, the editor of various Latin and Greek authors, which he published according to rules of textual criticism, belongs to Venice by his labours, but was a native of Roman territory, for he was born at Bassiano, a fortress of the Gaetani, pursued his earliest studies in Rome under Gaspar of Verona and Domizio Calderinus, and always proudly called himself Aldus Romanus.[2]

Aldus Manutius.

[1] In 1467 Charitonymus Hermonymus of Lacedaemon is mentioned as a copyist in Rome; in 1470 and 1471 Hieromonachus Cosmas. Blume, *Iter Italicum*, iii. 5, following Ebert's *Handschriftenkunde*, i. 103.

[2] After 1503 he called himself after his pupil (Alberto Pio of Carpi), *Aldus Pius Manutius Romanus*. Before him but few Greek books were printed. A complete edition of Homer, in two folio vols., was produced in sumptuous form by Demetr. Chalkondyles, Florence, 1488. The first entire Greek book, which was printed in Germany, was significantly the New Testament, edited by Erasmus, Froben, Basle, 1516. In 1512 Reuchlin edited the minor works of Xenophon; in 1522, the speeches of Demosthenes (Hagenau, Anselmi).—Aldus employed italics (*characteres cursivi seu cancellarii*, which the French called *italique*). Virgil was thus first printed in octavo in 1501. J. Schück, *Aldus Manutius und seine Zeitgen. in Italien und Deutsch-*

Ferdinand Gregorovius, History of the City of Rome in the Middle-Ages (Volume 7, Part 2)

C'est une tradition conservée à Maïence, que les religieux de s[t]. *Alban* ont fait exécuter à leurs frais la première édition du Psautier, et les *Bénédictins* de s[t]. *Jacques* la seconde. La souscription de celle-ci, 1459, paroît l'annoncer par ces mots, *ac honorem sancti Yacobi est consummatus.* Comme ces Psautiers étoient destinés uniquement pour

le chœur des églises des monastères, des cathédrales, des collégiales, il est tout naturel de croire que ces corporations auront fait, en tout ou en partie, les frais de leur exécution; et qu'ils auront fait disposer, chacune selon son rit, les oraisons, les hymnes, les répons, les vêpres, qui se trouvent à la fin du Psautier, dans quelques exemplaires, et qui souvent ne se trouvent pas dans d'autres. Telle est, je crois, la vraie raison des variantes que l'on voit dans les exemplaires de la même édition : raison qu'*Heinecken*, *Breitkopff* et d'autres bibliographes cherchent depuis si long-temps.

Le Psautier du 31 août 1490, a été imprimé par *Pierre Schoeffer de Gernsheim*, seul, avec les mêmes caractères que ceux de l'édition de 1457 et 1459, mais plus usés. Les ornemens des capitales sont en couleurs rouge et verte. Il est probable que ce sont les Bénédictins qui en ont fait les frais; puisque dans la souscription on lit, *ad laudem dei ac honorem S. Benedicti*. Il en donna une autre en 1502, au mois de février, avec la même souscription et les mêmes caractères que ceux de 1457. Il y en a un exemplaire au chœur de l'église de Notre-Dame, à Maïence. C'est le dernier ouvrage qu'il ait imprimé.

La chronique de Cologne dit que l'imprimerie passa d'abord de Maïence à Cologne, puis à Strasbourg, ensuite à Venise. Mais cette assertion est démentie par les monumens existans. Il est constant que Conrad *Sweynheim*, Arnold *Pannartz* et Ulric *Han*, de Vienne en Autriche, appelé en latin *Ulricus Gallus* (le coq), tous ouvriers sortis de l'atelier de Maïence, furent les premiers qui, en 1465, transportèrent leur art en Italie au commencement du pontificat de Paul II; soit qu'ils aient été mandés par le cardinal de *Cusa*; soit que d'eux-mêmes ils y aient été chercher fortune. Ils établirent premièrement leurs presses dans le monastère de Sublac, dans la campagne de Rome, où des religieux allemands leur avoient

donné l'hospitalité. Ils y formèrent des élèves, et imprimèrent le *Donat* sans date, et les œuvres de *Lactance*, en caractères romains, avec souscription et date du 30 octobre 1465. Ils y publioient encore, le 12 juin 1467, le livre de *la cité de Dieu* de s^t^. Augustin.

Deux frères, protecteurs des arts, *Pierre* et *François de Maximis*, attirèrent à Rome Sweynheim et Pannartz, leur donnèrent un local dans leur maison, où ils publièrent, en 1467, les *Épitres familières* de Cicéron. Ils y avoient déjà été dévancés par Udalricus *Han*, que le cardinal de *Turrecremata* avoit fait venir de Sublac. Celui-ci imprima le 31 décembre 1467, les *Méditations* de son bienfaiteur, avec figures; édition in-f°. de la plus grande rareté; et en 1470 ses *Commentaires* sur le Psautier. Il eut pour disciple Simon-Nicolas *de Lucques*, qu'il associa à ses entreprises. Ils imprimèrent ensemble quantité de bons ouvrages, dans la maison de Jean-Philippe *de Lignamine*, de Messine, un des érudits de Rome qui revoyoit et corrigeoit les éditions de ces deux artistes.

George *Laver*, de Wurtzbourg, appelé à Rome par le cardinal Caraffa, établit ses

presses dans le monastère de s^{t}. Eusèbe, ordre des Célestins, vers 1469. Il avoit pour correcteurs Pompon *Lætus*, *Platina* et plusieurs autres gens-de-lettres qui florissoient à Rome... Adam *Rot*, clerc du diocèse de Metz, y exerça son art depuis 1471 jusqu'à 1475; on prétend qu'il introduisit dans l'imprimerie l'usage des diphtongues. On comptoit encore dans cette capitale, à-peu-près à la même époque, une vingtaine d'autres imprimeurs.

Lorsqu'on réfléchit sur ce grand nombre d'artistes, qui dans la même ville s'efforçoient par une noble émulation de se surpasser les uns les autres, soit par la beauté, la rondeur de leurs types; soit par la bonté, la blancheur, la force et le carré de leur papier; soit par le choix, le savoir et le mérite des correcteurs et des éditeurs; on n'est plus surpris de voir Sweynheim et Pannartz aux pieds de Sixte IV, pour le supplier de venir à leur secours, se voyant sur le point d'être ruinés par le peu de débit de leurs livres, et les avances considérables qu'ils leur avoient occasionnées. En effet, dans l'espace de sept ans ils avoient imprimé douze-mille-quatre-cent-soixante-quinze volumes de différens auteurs. Et quels auteurs? Lactance, Ci-

céron, s^t. Augustin, s^t. Jérôme, Apulée, Aulugelle, César, Platon, Virgile, Tite-Live, Strabon, Lucain, Pline, Suétonne, Quintilien, Ovide, etc.

La même émulation régnoit parmi les gens-de-lettres, leurs contemporains, leurs amis, leurs protes, qui revoyoient, collationnoient, épuroient, interprêtoient les manuscrits des auteurs grecs et latins, et leûr rendoient la vie. Jean *André*, évêque d'Aleria; Antoine *Campanus*, évêque de Crotone; *Rodriguez*, évêque de Zamora; François *Aretin* ou *Accolti*; Mathias *Palmerius*; *Guarini*, de Vérone; Adam *de Montalto*, de Gênes; François *Piccolomini*, cardinal; Nicolas *Perolli*; Laurent *Valla*, le *Pogge*, *Bessarion*, etc. Que de noms illustres et chers aux sciences et aux arts!

P. Lambinet, Recherches historiques sur l'origine de l'imprimerie

Popish vandalism in "Renaissance" Rome **(2014-01-03 23:21)**

The Romans destroy the antiquities of the city.

In the age of Humanism classical philology uniting with the study of the ruins of Rome created the science of local archaeology. It was high time to preserve the monuments to learning, for their destruction still went on unhindered. We have already heard the laments of Chrysoloras and Poggio. In 1417 Cincius wrote that the destruction of the Amphitheatre, the Circus, the Colosseum, or of monuments or valuable marble walls might be witnessed daily at the hands of citizens, if citizens, or even men, they might be called who perpetrated these atrocities. The indignant Humanist demanded that the punishment of death should be awarded to the destroyers of monuments or manuscripts.[1] When Traversari came to Rome in 1432, he was dismayed by the sight of the city, strewn with the ruins of columns and statues; and exclaimed that it was an impressive testimony to the instability of all earthly things, if one but recalled the appearance of ancient Rome.[2] Cyriac, acting as guide through Rome to

[1] In Quirini, *Diatriba*, p. vii. [2] *Ambros. Camald.*, Ep. 13. xi.

the Emperor Sigismund in 1433, complained to him of the degraded sense of the Romans, who reduced to lime the ruins and monuments of their city.[1] After the time of Martin V. the popes themselves made use of the partly-preserved monuments for their own buildings. More especially had that most energetic of all the papal builders, Nicholas V., remorselessly destroyed several remnants of antiquity for his own ends. He carried off blocks of travertine and marble from the Colosseum, removing more than 2300 waggon-loads in a single year. He took materials from the so-called Temple of Peace, from the Circus Maximus, from Hadrian's Temple of Venus and Rome beside the Arch of Titus, from the Forum, from constructions outside the Porta Viridaria, and we have grounds for believing that it was he who caused the destruction of the wall of Servius Tullius at the foot of the Aventine. Of this, the oldest monument of the city, only a tiny fragment remains to present times.[2] Thus the most

[1] *Obiecte in dies ad albam tenuemque convertunt cinerem, ut earum nulla brevi tempore species posteris apparebit.* *Cyriaci Itinerar.*, ed. Mehus, p. 21.

[2] I found notices concerning it in the Spese di Palazzo of 1453 (in the State Archives in Rome). Therein: *A Antonio che rompe le pietre a Monte Aventino . . . per carette 325 di pietre . . . flor. XII. A Mº Pietro . . . per parte del travertino chava a Templum Pacis.—A Damiano . . . per una vigna fuori la porta viridaria dove abiamo fatto chavare le pietre.* In the account books of this time we often find the heading *Cava de Prete* (*pietre*) near the Colosseum, beside S. Maria Nuova, and near S. Cosma and Damiano. These and later notices are collected by Eugène Müntz in his works *Les Monuments antiques de Rome au XV. siècle*, Paris, 1846 and 1884 (*Rev. archéologique*), and *Les arts à la cour des Papes pendant le XV. et le XVI. siècles*, Paris, 1878–1882. In the time of Alexander VI.

cultured of all popes was the worst destroyer of ancient Rome. The daily sight of the destruction of monuments in order to obtain lime embittered the life of Blondus in Rome. Gianantonio Campano, the court poet of Pius II., regrets that he had seen Rome, since the sight of the ruined and in many parts utterly destroyed city and of her antiquities trodden in the dust drew tears from his eyes.[1] A like lament is expressed by Aeneas Sylvius in the lines:

> Oblectat me, Roma, tuas spectare ruinas,
>   Ex cujus lapsu gloria prisca patet.
> Sed tuus hic populus muris defossa vetustis
>   Calcis in obsequium marmora dura coquit.
> Impia tercentum si sic gens egeris annos,
>   Nullum hinc indicium nobilitatis erit.

As Pope this same Piccolomini, at the representations of the Roman citizens, issued, on April 28, 1462, a bull for the protection of the monuments. It was proclaimed on the Capitol. In it we seem to hear the language of the noble emperor Majorian. It threatens with punishment anyone guilty of injury to the monuments, or of using them for lime. Similar laws were made by the civic magistrates.[2]

leases were formally given for the sack of the monuments. A. Bertolotti, *artisti Lombardi a Roma, nei sec.* 15, 16, *e* 17. Milano, 1881, i. p. 33.

[1] *Urbs magna ex parte diruta, multisque in locis funditus deleta, vim mihi lachrimarum excussit. quadrati enim lapides antiquis litteris incisi jacentes ubique conculcantur*, etc., Ep. i. 7, *ad Matt. Ubaldum.* Thus says also L. B. Alberti (*De re aedif.*, x. 1) *interdum nequeo non stomachari cum videam—ea deleri, quibus barbarus et furens hostis—pepercisset.*

[2] Bull, Rome, *IV. Kal. Maji A.D* 1462: *Cum almam nostram urbem*—in the Appendix to the Statutes of Rome of 1580. There

All was of no avail. For Pius himself showed no respect to his own bull, and Jovius could accuse Paul II. of employing blocks of stone from the Colosseum in building the palace of S. Marco. Sixtus IV. ordered the Circular Temple of Hercules in the Forum Boarium to be pulled down.[1] In order to procure stone for cannon balls, this pope utilised blocks of travertine from the Marmorata, and on the same occasion (July 1484), the so-called bridge of Horatius Cocles on the Ripa Grande was destroyed.[2] More unscrupulously than his predecessors, he attacked the Colosseum in order, with the blocks which he there obtained, to lay the foundations of the bridge which bears his name. The heart of a patriot, the poet Faustus Magdalenus of the family of Capo di Ferro, was roused by this act of vandalism, and his angry epigrams prove beyond a doubt the fact that this work of destruction was committed by Sixtus.[3] If Sixtus ordered restorations of the

Destruction of the Temple of Hercules in the Forum Boarium.

also the edict of Sixtus IV., *VII. Id. April A.D.* 1474. See in the Statutes the article *de antiquis aedificiis non diruendis.*

[1] *Albertini de mem. Urbis*, A.D. 1515, p. 47. Other information in *De Rossi L'ara massima ed il tempio di Ercole nel foro boario*, Rome, 1854. Some of its sculptures wandered as far as Padua: the *Notizia d'opere di disegno* from the first half of *saec. XVI.* (ed. J. Morelli, Bassano, 1800) notices in the house of Leonico Tomeo (in the time of Sixtus IV.) a relief of *Ercole con la Virtù e voluptà*, and says *è opera antica tolta in Roma da un tempio d' Ercole.*

[2] Infessura, p. 1178.

[3] *Quis tibi Caesareum suasit furor Amphitheatrum*
Vilior Illirico vertere Sixte solo?
Scilicet ut parvi starent fundamina pontis
Ampla tuae quatiunt amphitheatra manus?
Quae neque vis coeli, neque fulmine Juppiter ullo
Obruit, et fuerant relligiosa deis,

Tabularium, where the Salt Magazine was situated, it is scarcely probable that they were made for the sake of the preservation of the monument. He ordered the round Temple of Vesta beside the Tiber to be restored because it served as a church.[1] He allowed the architects of his Vatican library to make use of ancient marbles, and Innocent VIII. conceded the like permission in the case of his buildings.[2] Alexander VI. formally leased as quarries the Forum, the Colosseum, and other monuments to the Roman builders, for the third of the produce.[3]

Avant d'aller plus loin, finissons-en tout de suite avec l'irritante question du vandalisme. La nouvelle Rome, il faut bien le reconnaître, ne pouvait s'élever qu'au détriment de l'ancienne[1]. Comment exiger que les Romains allassent chercher des matériaux dans les carrières de Tivoli ou de Carrare, qu'ils les transportassent à Rome au prix des plus grands sacrifices, alors que chaque coin de la capitale fournissait en abondance les plus beaux blocs de marbre ou de travertin, taillés, équarris, prêts à être mis en œuvre ! Il arriva ainsi que ceux-là mêmes qui plaidaient avec le plus de chaleur la cause des antiquités se contredirent, à chaque instant, dans la pratique. Le pape Pie II, qui s'était élevé avec tant d'éloquence contre le vandalisme des Romains, qui avait défendu sous les peines les plus sévères, par une bulle spéciale, la démolition des édifices antiques encore debout, fut tout le premier à exploiter ces ruines inépuisables. Son successeur Paul II veilla, il est vrai, à la conservation de certains monuments, notamment des arcs de triomphe, mais n'en puisa que plus librement dans le Colisée, qu'il mit en coupe réglée. Sixte IV, Innocent VIII, Alexandre VI, détruisirent en quelque sorte pour le plaisir de détruire. J'ai eu l'occasion de prouver, à l'aide de documents authentiques, que sous le dernier de ces papes la chambre apostolique mit en adjudication le Forum, le Colisée et

periculo circum machinis scandendo. » (Raphael Maffei, *Rerum urbanarum Commentarii*.)

1. Un chercheur a eu la patience de compter les colonnes ou ornements antiques en matières dures qui figurent de nos jours encore à Rome et qui sont presque tous employés dans des édifices modernes : il en a trouvé 7012. (Corsi, *Delle pietre antiche*, Rome, 1845, p. 398.)

d'autres monuments. Elle autorisa en 1499 des marbriers de Rome à y établir de véritables carrières; la redevance était fixée au tiers du produit de l'exploitation[1]. Jules II lui-même semble avoir suivi sur ce point les errements de ses prédécesseurs. Lui, qui renversa sans scrupules la moitié de l'ancienne basilique de Saint-Pierre, et fit détruire tant de souvenirs sacrés, ne montra pas plus de ménagements vis-à-vis des souvenirs du paganisme. Son contemporain Albertini, qui écrivait en 1509, rapporte qu'il a vu détruire les arcs de triomphe de Théodose et de Gratien, de Valentinien, de Paul Émile, de Fabien et d'autres, dont les matériaux furent employés à des constructions nouvelles ou à la fabrication de la chaux[2]. Léon X, à l'occasion, ne poussait pas plus loin le respect dû aux restes de l'antiquité : en 1519, il fit fondre, sans scrupules, les joyaux trouvés dans un des tombeaux de Saint-Pierre pour les convertir en une châsse destinée au chef de sainte Pétronille[3].

Sous Paul III encore, ainsi que nous l'apprend l'auteur d'un traité d'architecture conservé en manuscrit à Florence, le Bolonais Francesco de' Marchi[4], on continuait à convertir en chaux

1. *Les monuments antiques de Rome au XVe siècle*, p. 18.

2. Albertini, *Opusculum*, fol. 59 v°.

3. « Sotto il di 4 decembre 1519, Roma. Li giorni avanti cavando nella Capella del Re di Francia per fondar alcuni pilastri per la capella nuova apresso la chiesa di S. Pietro furono trovate alcune arche antique, in una delle quali aperta fu trovata una veste d'oro avvolta ad alcune ossa di qualche principe christiano, come si pensavano, perchè non vi era lettera alcuna, con alcune gioie, cioè uno cellarino con una ✠, che furono stimate in tutto ducati 2000; anzi alcuni orefici volsero dare a Juliano Leno ch'haveva questa cura dal Papa li denari dati della sola vesta, perchè il pontifice volse le gioie, benchè molto guaste, et non le volse dare, benchè doppoi la rapportò non valere ducati 2000, da la quale speranza di trovare andavano aprendo tutte quelle sepolture.

« Sotto il 23 decembre stesso. Il tesoro, che s'havea trovato in l'arche cavandosi nella capella del Re di Francia [illegible] [illegible] d'oro cavato della vesta, et una coronetta over gioja d'oro, con alcuni smeraldi et una crocetta di valuta in tutto di ducati 1000, o poco più, che'l Papa havea dato al Capitolo di S. Pietro, che facesse una cassa d'oro alla testa di Santa Petronilla. » (Cicogna, *Intorno la vita e le opere di Marc-Antonio Michiel*, p. 404.)

4. Cet artiste est surtout connu pour avoir essayé, en 1535, de retirer du lac Nemi la barque de Tibère. Son ouvrage intitulé *Dell' architettura militare del capitano Francesco de' Marchi, Bolognese, gentilhuomo romano*, parut à Brescia en 1599.

LE VANDALISME 37

les marbres sculptés, tout comme on le fait aujourd'hui en Algérie et en Tunisie.

Mais il est temps de laisser parler les documents mêmes. On verra que sous le règne de Martin V un bref consacra officiellement le système de démolitions qui a entraîné la ruine de tant de basiliques ou de temples antiques. Il est vrai que le pape défend de toucher aux parties encore debout, mais cette prohibition, tout permet de l'affirmer, a été constamment éludée.

Eugène Müntz, Les antiquités de la ville de Rome aux XIVème, XVème et XVIème siècles

---

Sur la difficulté de l'établissement de l'Histoire à partir de sources tronquées: l'exemple des origines la Prusse (2014-01-12 00:22)

L'histoire des récits de la conquête de la Prusse est d'une épouvantable complexité. Absence de versions originales, manuscrits tardifs, postérieurs (XVème ou XVIème siècles) à la date supposée de rédaction des textes, expliquent l'amoncellement d'hypothèses contradictoires et d'énigmes insolubles. Il est regrettable que des philologues ne soient pas venus prêter main-forte aux historiens. A titre d'exemple, la Chronique de Pierre de Dusbourg comporte plusieurs passages communs avec d'autre sources: les deux Relations, une Chronique du monastère d'Oliva, la Translation, le poème perdu de Luther de Brunswick (dont la disparition rend infalsifiables et invérifiables les hypothèses émises à son sujet), qui semblent elles-mêmes indépendantes.

Le nombre et la ressemblance des ces intersections suggèrent des filiations et des emprunts réciproquent, dont la trame est obscurcie par le flou entourant les dates de composition. Les datations impossibles rendent les filiations incertaines, et réciproquement. Les historiens ont déployé des trésors d'ingéniosité pour établir une chronologie. Toutes les connexions possibles ont été proposées par les spécialistes depuis plus d'un siècle. Les problèmes, étroitement imbriqués, demeurent inextricables. Qu'une source traite un fait plus brièvement qu'une autre amène un historien à conclure qu'elle en est un résumé, et un autre à voir dans la seconde une amplification du premier, sans oublier ceux qui imaginent à l'origine des deux documents un troisième texte, hélas disparu... L'impasse est totale: l'antériorité rend possible la filiation ou l'emprunt, elle ne l'établit pas. Les constructions proposées présentent toutes de solides arguments, mais aucune n'arrive à prendre en compte de manière non contradictoire l'ensemble des éléments et à proposer un système fonctionnant sans grippage.

Sylvain Gouguenheim, Les Chevaliers teutoniques, Tallandier, Paris, 2007

Le miracle et la critique historique (2014-01-12 00:45)

Le miracle et la critique historique by tlfrc10

IFRAME: //www.scribd.com/embeds/198900931/content?start _page=6 &view _mode=scroll &access _key=key-4wdarygzx0wdk0y2qcp &show _recommendations=true

---

Gallia Judaica **(2014-01-12 01:54)**

Gallia Judaica by tlfrc10

IFRAME: //www.scribd.com/embeds/198912185/content?start _page=11 &view _mode=scroll &access _key=key-1wi74shq5j8nx3be2pe2 &show _recommendations=true

---

On Virgil's fifteenth century "continuator" **(2014-01-18 00:12)**

Maffeo Vegio.

Under Eugenius IV. Maffeo Vegio entered the Roman Chancery, first as Abbreviator and then as Datary. He came from Lodi, where he was born in 1406. This many-sided and most noble man was one of the few humanists who returned to an ecclesiastical career. He even became an Augustinian monk. He wrote ecclesiastical, antiquarian and moral treatises, also legal works.[3] For Eugenius IV. he compiled the life of Augustine and his mother Monica, further the biography of Bernardino of Siena. But he had also already acquired fame as a Latin poet. He was audacious enough to write a thirteenth book to the *Aeneid*, which obtained admiration at the time, and was printed as a continuation of Virgil. Vegio died in 1458. He was

[1] Campanus, *Vita Pii II.*, p. 984, calls him *clarum in Poëtica quoque sed Juris scientia longe eminentissimum*. Paolo Cortese is silent concerning him. Notices regarding him are given by Marini, *Archiatri*, ii. 157. His gravestone is in the Minerva.

[2] Tiraboschi, iv. ii. 219. He compiled a commentary to eleven orations of Cicero, and a formulary for the Curia, to introduce the language of Cicero into the Roman Chancery. Voigt. Paolo Cortese praises him as a stylist. Likewise Facius, *de viris ill.*, ed. Mehus, Flor., 1745.

[3] A valueless legal lexicon, *de verbor. significatione*. Savigny, *Gesch. des röm. Rechts im Mittelalter*, vi. 369.

buried in S. Agostino in the Chapel of S. Monica, in which he had caused a tomb to be erected.[1] Contemporaries of his were Gregorio Correr, a member of the same family as Eugenius, who was celebrated both as poet and humanist and who discovered Salvian's work *de divina providentia* in Germany, and Leonardo Dati, a Florentine, first secretary of Cardinal Jordan Orsini, and then of several of Calixtus III.'s successors.[2]

Biblical mysteries.

Nowhere had the art of representing spectacles been developed on so great a scale as in Rome, which was a theatre of passing triumphal pageants, of imperial and papal coronations, of progresses of magistrates and foreign envoys, of processions, of popular plays and masquerades and magnificent cavalcades of every kind. The splendour of the processions, more especially of that on Corpus Christi day, increased from the time of Nicholas V., and the beauty of the Roman Carnival representations or *Ludi Romani* acquired a world-wide celebrity from the days of Paul II. onward. The Renascence made the forms more artistic, and made the customs of ancient Rome take the place of chivalry. As in poetry, so in spectacles, mythology forced an entrance as pantomime. No one was offended when in 1473 Cardinal Riario caused biblical and

Ludi Romani and the Carnival.

[1] *La Rappresent. del N. S. G. Christo, la quale si rappresenta nel Colliseo di Roma il Venerdi Santo con la sua SS. Resurrezione istoriata*—several times printed. The last edition of this *Passione di Christo in rima volgare* is the Roman one (*Sinimberghi*, 1866) by Amati.—Dati, Bishop of S. Leone in Calabria, died in Rome in 1523.

[2] *La represent. di Abraham et Isaac per feo belchari ciptadino fiorentino—la repres. di S. Georgio martyre*, without the name of the printer (*Bibl. Casanatense*); further *la festa di annunziazione di nostra donna*. Concerning Feo Belcari (born 1410, died 1484), see Klein, *Gesch. des Dramas*, iv. i. 156, and generally the section that treats of the Italian miracle plays.

mythological scenes to be alternately represented on the same stage. In the masked processions of the Carnival, which, like the ancient Saturnalia, began at the end of December, gods and heroes, nymphs, fauns and amoretti appeared on beautifully decorated cars, which had been provided by cardinals.

It is characteristic that the first Italian drama, the Orfeo of Poliziano, which was performed in honour of Cardinal Francesco Gonzaga at Mantua in 1483, was taken from mythology. Early Roman history was also made the subject of public spectacles. The men of that age, not satisfied with taking in antiquity from its poets and authors, demanded that it should be reproduced in living pictures. Roman history was thus revived in pageants, and this taste of the Renascence has survived to present times; witness the mythological and historic representations of many a festival in England, France, Germany and Switzerland, where even now the Middle Ages vindicate their rights with sumptuous magnificence. During the Carnival Paul II. caused a great triumphal procession to be represented, in which were seen Augustus and Cleopatra, conquered kings, the Roman Senate, consuls, magistrates with all their appropriate emblems, even with the decrees of the Senate embroidered on silk. Mythological figures surrounded the procession. From four immense cars others sang the praises of the Father of the Country, that is to say the Pope.[1] Cardinal Pietro Riario represented the bringing to Rome of the tribute of the

[1] Mich. Cannesius, *Vita Pauli II.*, p. 1019.

peoples, when seventy magnificently caparisoned mules appeared on the stage. In 1484 the history of Constantine was performed before Sixtus IV., in a court of the Vatican. The Triumph of Julius Caesar was given on the Navona in 1500, in honour of Caesar Borgia. Pastoral comedies with costly decorations were played in the Vatican, and scenes from Roman history in the piazza of S. Peter's, at the marriage festivities of Lucrezia with Alfonso of Ferrara. At Foligno a representation of the Judgment of Paris was given in honour of the Pope's daughter.

Cardinal Rafael Riario, patron of the dramatic art.

The ancient comedies were quickly transferred from the hands of the humanists to the stages of princes, especially in Mantua and Ferrara. In Rome it was again the two cardinal nephews of Sixtus IV. who caused Latin dramas to be put upon the stage, and Rafael Riario more particularly thus rendered a great service to literature. Pomponius instigated and encouraged these performances. The members of his Academy even took part in them. Since there was no permanent theatre, the pieces were represented at various places, in the courts of the cardinals' houses, even in that of Pomponius's dwelling, in S. Angelo, the Vatican, once on the Capitol itself, when a nephew of Sixtus IV. was made prefect of the city. Above all, comedies were performed in the courtyard of Riario's palace. The cardinal's stage was portable —a scaffold (*pulpitum*) five feet high with painted decorations. It consequently resembled the stage of the present Pulcinella, and could be erected now in one place, now in another. The spectators sat on rows of wooden seats, protected by awnings from

The stage.

Calderon, who was brought up by the Jesuits, became a priest, and to the same profession, and no other, belonged the greatest Spanish dramatists, such as Lope de Vega and Tirso de Molina, who was Prior of a convent at Madrid.

the sun. An eye-witness thus describes a theatrical performance in the courtyard of the art-loving cardinal. We see from the place that the number of spectators invited must necessarily have been few. It was hoped that the liberal cardinal would build a permanent theatre in Rome, but the hope remained merely a wish.[1] On the other hand, Ercole I. built a theatre at Ferrara, on the inauguration of which an Italian translation of the Menaechmi of Plautus was performed.

[1] Letter of the grammarian Sulpizio of Veroli to Cardinal Rafael Riario. Tirab., vi. ii. 205. In regard to the representation in the courtyard of the Palace (*intra tuos penates*), it says: *tanquam in media Circi cavea toto consessu umbraculis tecto*, by which we are not to suppose that the performance took place in the Circus. *In medio foro pulpitum—exornasti*, is only the Court of the Palace, not the Forum Romanum, as Klein wrongly supposes. As Riario's palace, designed by Bramante, was not yet finished, the Cardinal may have been living either in the house of the Riarii, which was situated where the Palazzo Corsini now stands, or in the Palace of Count Riario (now Altemps).—The first performance of a Latin drama, *Progymnasmata scenica*, was given in Dalberg's house at Heidelberg, under Reuchlin's management, in 1497. Erhard, i. 363.

The rise of the Church on the ruins of Rome **(2014-01-19 00:13)**

WITH the overthrow of the Gothic kingdom begins the ruin of the Italy and Rome of antiquity. The laws, the monuments, even the historic recollections of the past gradually fade from memory. The temples fall to ruin. The Capitol, standing on its solitary hill, still, it is true, displays the sumptuous monuments of the greatest Empire ever known to history. But the Imperial Palace, although enduring in its main outlines, a colossal labyrinth of halls and courts, of temples and a thousand artistic chambers resplendent with precious marbles, and still here and there covered with gold-embroidered hangings, is but a haunted and deserted fortress from which all semblance of life has passed away. One little corner alone remains

Ruin of the city.

VOL. II. A

inhabited by the Byzantine Dux, a eunuch from the court of the Greek Emperor, or a half-Asiatic general, with his secretaries, servants and guards. Silent and deserted, the sumptuous Forums of the Cæsars and of the Roman people have already fallen into the obscurity of legend. The theatres and the huge Circus Maximus, where the chariot-races, the cherished and last remaining amusement of the Romans, are no longer celebrated, grass-grown and filled with rubbish, moulder to decay. The Amphitheatre of Titus stands undestroyed, though robbed of its ornament. The vast Thermæ of Imperial times, no longer supplied by any aqueduct, useless, forsaken, and already mantled with ivy, resemble ruined cities in their vastness and desertion. The costly marbles have already fallen, or been ruthlessly stripped from their walls, and the mosaic pavements grown loose and disjointed. Some ancient chairs of light or dark marble, and splendid baths of porphyry or oriental alabaster still remain in the beautifully painted halls, but one by one these too are, for the most part, carried away by the priests, to serve as episcopal chairs in the churches, as receptacles for the ashes of some saint, or as fonts in the baptisteries. A few, however, together with numerous statues, still remain unheeded, to be shattered and overthrown by falling masonry or buried for centuries in dust.

The mind is incapable of projecting itself back into the past, and realising what the Roman of the days of Narses must have felt as he wandered through the deserted city and beheld the world-famous monuments of antiquity, the innumerable temples, triumphal

IN THE MIDDLE AGES. 3

arches, theatres, columns and statues falling to decay, or already levelled with the ground. Imagination may strive to depict the desolate aspect of the city after its momentous conquest by Totila, or in the early days of Byzantine dominion, when the scanty remnant of the populace, scourged by famine and pestilence, and menaced by the sword of the Lombard, seemed lost in the vast capital of the Cæsars. Power, however, is denied us to realise a picture so dark and terrible. Rome suffered a metamorphosis and became transformed into a city of cloisters. The metropolis of the universe was converted into a spiritual city, in which priests and monks bore entire sway, and built churches and convents with untiring zeal. The lay population, however, utterly degenerate, robbed of all political power, a mass of moral degradation, seemed to sleep the sleep of ages in the ruin of its great past until, in the eighth century, the voice of the Pope aroused it to a new energy.

Ferdinand Gregorovius, History of the City of Rome in the Middle-Ages (Volume 2)

2.2 February

Islam, the Mediterranean and the Rise of Capitalism (2014-02-02 01:30)

Marxist notions of the origins of capitalism are still largely structured by the famous debate on the transition from feudalism to capitalism. Th is essay suggests that that tradition of historiography locates capitalism too late and sees it in essentially national terms. It argues that capitalism began, on a European scale, in the important transformations that followed the great revival of the eleventh century and the role played by mercantile élites in innovating new forms of business organisation. However, with this starting point, it becomes important to bring Islam into the picture in a central way, since the Mediterranean was the common heritage of many cultural and religious groups. Islam shaped the tradition of early capitalism both by preserving monetary economy and through its own precocious development

of the partnership form. This essay periodises this early capitalism into a ‘Mediterranean’ and an ‘Atlantic’ phase, and concludes by looking briefly at the ways in which merchants dominate labour.

Full text: http://eprints.soas.ac.uk/15983/1/Islam %20and %20capitalism.pdf

---

African Origins of the Major Western Religions (2014-02-02 01:33)

African Origins of the Major Western Religions - Yosef Ben Jochannan by asar tehuti

x

IFRAME: //www.scribd.com/embeds/91589484/content?start _page=1 &view _mode=scroll &access _key=key-2gw3rqd9i3b6i68q94ek &show _recommendations=true

---

Dictionnaire critique des reliques et des images miraculeuses (2014-02-02 02:12)

x

IFRAME: http://books.google.fr/books?id=1T4AAAAAMAAJ &hl=fr &pg=PR3 &output=embed

x

IFRAME: http://books.google.fr/books?id=UsAMAAAAIAAJ &hl=fr &pg=PR4 &output=embed

x

IFRAME: http://books.google.fr/books?id=YrsMAAAAIAAJ &hl=fr &pg=PA1 &output=embed

---

An example of the early use of technology by the monks (2014-02-05 01:42)

Boksley Crucifix

Following the closure by Henry VIII of all the cloisters in England – these places of idleness –, numerous tools used to commit pious fraud were found. The Boksley Crucifix, which moved and walked like a marionette, has been the most discussed. That crucifix was called the Statue of Grace. It bent over, stood erect, went to its “knees”, frown its ”eyebrows”, shook its “head”, moved its “lips”, etc. – as if it was animated like a human. The monks, crafty as ever, had cleverly designed mechanical springs for that miracle-making crucifix which allowed for such movements. That holy industry had long been very edifying for the pious English people and had brought great financial profits to the monastery.

Unfortunately for all the pious people who do not like scandal, a bishop of the new religion discovered the whole trick. The crucifix was put into the street for the populace to mock it.

Translated from J. A. S. Collin de Plancy,

Dictionnaire critique des reliques et des images miraculeuses (Article ”Crucifix”)

Après que Henri VIII eut supprimé les couvens en Angleterre, parmi les instrumens de fraudes pieuses que l'on découvrit dans ces superbes asiles de la fainéantise, ou parle surtout du fameux crucifix de Boksley, qui se remuait et qui marchait comme une marionnette (3). On appe-

---

(1) Misson, tome II, page 34, 4e. édition.

(2) Tiré d'un *Voyage de Flandres*, et cité dans Misson, tome III, page 137.

(3) Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, au mot *Oracles*.

204 CRU

lait ce crucifix la *Statue de Grâce*. Il se courbait, se haussait, se baissait, branlait la tête, remuait les lèvres, roulait les yeux, fronçait les sourcils, selon les différens mouvemens qui l'agitaient. Les moines toujours ingénieux avaient habilement inventé des ressorts qui faisaient mouvoir à volonté ce miraculeux crucifix ; et cette sainte industrie avait long-temps édifié les Anglais dévots, et porté de grands profits au monastère.

Malheureusement, pour les pieux qui n'aiment pas le scandale, un évêque de la nouvelle religion découvrit toute la mécanique de ces miracles (1) ; et le crucifix fut exposé en place publique à la risée de la multitude.

The saints and the relics as tools for the conquest of the minds **(2014-02-08 02:24)**

The dictionary in French republished at Dictionnaire critique des reliques deals in an exhaustive way with the hundreds of thousands of Christian relics and images which had been venerated by the various European peoples from the Roman era to the nineteenth century. It is a masterwork which only authors of former ages could compose as writing such a long, well-researched book requires a great dedication, which modern authors often lack.

Not only does this book extensively illustrate various Christian traits – deceit and love of gold being the most prominent – but it also sheds light on the Christianization of Europe. On the later point, it is necessary to underline the major role relics and images played. The author says that if all the bodily relics which have been extant at one point in time or another were gathered, up to 600.000 saints would have existed. (1) Although exaggerated, this enormous figure is very telling. In an era without national states, with smaller communities being the norm, each group venerated its own saint(s) and relic(s).

It is needless to say that most of these saints were sheer inventions. As a general rule, the church or city which had the relics of a saint was responsible for writing his or her story and deeds, which were most of the time absurd and fabulous. However, the common people did not care whether these stories had an historical basis. The saints and their relics – as well as the various powers they had – were fondly revered by them, perhaps much more than the

biblical stories and dogmas which were not as known. However, it is certain that the Christian doctrine as a whole came reinforced, as well as the cloisters which obtained large sums of money through the spiritual enslavement of the masses.

Christian apologists say all these stories favoured the “moral edification” of the masses. From a traditional standpoint, the masses’ intelligence was clearly reduced by these vain practices which are not so different from those of a “satanic” and “magical” nature which are carried out by many of the crepuscular peoples throughout the world. Also, can the “miracle” not be considered as predating modern science? (2) By following a complex process to get “his” miracle, does the believer of yesterday not resemble, for example, the modern tourist who books on the Internet his or her travel to “heaven”?

Another point worthy of consideration regards historiography. What can be the value and the general reliability of a number of ancient sources if their writers were animated by such a spirit of deception?

(1) This figure is of course too high. However, the author says that the Catholics acknowledge and venerate more than 100.000 saints.

(2) It is interesting to consider the relative late date up to which ridiculous superstitious rituals were followed. In France, the 1789 revolution marked the end of many such rituals.

T. L., 2014

CORPS SAINTS. — Si nous faisions ici la simple énumération de tous les corps saints que les catholiques honorent d'un culte, il faudrait un énorme volume, puisqu'il y a plus de cent mille saints, et qu'il s'en présente fort peu dont le corps n'ait pas été retrouvé.

Bien souvent on ne sait ni le temps ni le pays, on ignore même les particularités de la vie d'un homme ; cependant on sait distinguer son corps, sept ou huit cents ans après sa mort.

Aussi on a dû remarquer que dans chaque article des saints très-nombreux qui entrent dans cet ouvrage, nous ne parlons de leurs corps que lorsqu'ils en ont au moins deux.

COMMENT ON DISTINGUE LES CORPS SAINTS.

« Les chrétiens de la primitive église avaient grand soin de ne point enterrer leurs morts parmi les infidèles. Saint Cyprien fait un crime à Martial, évêque espagnol, d'avoir enterré des enfans dans des tombeaux profanes, et de les avoir mêlés avec les étrangers.

» Les chrétiens ne furent jamais dans l'usage de conserver les corps morts comme les Égyptiens,

ou de les brûler comme les Romains, ou de les abandonner aux bêtes comme les Perses. Ils suivirent ce qui avait été pratiqué par le peuple de Dieu, dès le commencement du monde; ils enterraient leurs morts avec décence et avec respect, vérifiant ces paroles que l'homme retournerait en poussière, jusqu'à la résurrection générale. Ils choisirent à Rome pour leurs tombeaux, les cavernes ou *arenæ*, qu'on appela depuis les catacombes. Ils y creusèrent des espèces de loges de chaque côté, pour recevoir les corps; et lorsqu'ils les y avaient déposés, ils en muraient l'entrée.

» On voit ordinairement une urne lacrimatoire ou un petit vase auprès de ces corps, c'est-à-dire auprès des ossemens et de la poussière qui sont dans chaque loge. Si le vase est d'un rouge foncé, et que l'on remarque au fond un sédiment de sang, on juge qu'il y avait là un martyr. Sur la brique ou le mortier qui fermait l'entrée de la loge, est ordinairement représenté quelque symbole, comme une fleur, une branche de palmier, etc.

» On ne peut douter que les fioles où est ce sédiment rouge ne renferment du sang. Leibnitz, après avoir fait plusieurs expériences chimiques sur ce sédiment, manda à Fabretti que ce ne pouvait être qu'une croûte de sang congelé, qui en retenait la couleur après plusieurs siècles. Les chrétiens avaient coutume de recueillir avec soin le sang des martyrs et de le mettre avec leurs corps, lorsqu'il était encore frais; ils le ramas-

saient avec des éponges. C'est pour cela qu'on trouve quelquefois dans les fioles une éponge ou des linges teints de sang.

» C'est d'après ces observations que la congrégation des indulgences et des reliques déclara en 1668 que des fioles teintes de sang, accompagnées d'une branche de palmier, devaient être regardées comme une marque non équivoque des reliques d'un martyr. Mabillon pense que les fioles de sang toutes seules suffisent pour constater l'authenticité des reliques.

» De temps en temps on a transféré, des catacombes, les corps de plusieurs martyrs célèbres; mais on découvre encore tous les jours de nouveaux tombeaux.

» Les principaux symboles que l'on remarque dans ces cimetières sont : un cerf, qui représente la soif du chrétien après les biens invisibles; une branche de palmier, qui désigne la victoire; un vaisseau, qui est l'emblème de l'église; une ancre, qui représente l'espérance ou la constance; Mabillon observe que les symboles d'une colombe, d'une brebis, d'une olive, qui peuvent dénoter certaines vertus, ne dénotent pas pour cela le martyre ou la sainteté. Il montre, par des autorités et par des exemples, qu'on doit prendre les plus grandes précautions pour éviter les méprises à cet égard; et qu'il vaut mieux enterrer avec décence les reliques douteuses, que de les distribuer aux fidèles. Il prouve, par le décret d'Urbain VIII, et par celui d'Innocent XII en

1691, que les reliques des saints inconnus, auxquels il est d'usage de donner un nom, quoique distinguées par des marques certaines de martyre, ne sont pas mises dans la même classe que les autres reliques, et qu'on ne permet jamais d'honorer ces sortes de saints par un office particulier, à moins qu'il n'y ait un privilége spécial, comme celui qu'obtinrent les chanoinesses anglaises de Paris et les capucines de la place Vendôme de la même ville, les unes en faveur de saint Justin, et les autres en faveur de saint Ovide (1). »

On pourrait faire ici beaucoup d'objections. D'abord il est bien difficile de reconnaître dans les catacombes non-seulement les corps des saints, mais même les corps des simples chrétiens; puisque les Romains y enterraient fréquemment leurs esclaves, et les criminels qui ne laissaient pas de quoi se faire brûler.

Il est constant aussi que beaucoup de juifs furent enterrés dans les catacombes.

On a trouvé dans les catacombes des pierres, avec cette inscription que les chrétiens ne réclameront certainement pas : *Diis Manibus*. On y a remarqué beaucoup d'autres particularités qui prouvent du paganisme; et les symboles n'appartiennent pas plus aux chrétiens qu'aux idolâtres.

Si on rencontre quelques croix, presque toujours elles ont été faites après coup, sur des pierres qui portent d'autres signes plus anciens.

---

(1) Godescard. 14 octobre. *Note à la vie de saint Calliste.*

Cependant on a mis audacieusement, dans l'église qui est à l'entrée des catacombes de saint Sébastien, cette petite inscription : « C'est ici le » cimetière du célèbre pape Calliste, martyr. » Quiconque le visitera, étant véritablement » contrit et après s'être confessé, obtiendra l'en- » tière remission de tous ses péchés, par les glo- » rieux mérites des 174,000 saints martyrs qui » ont été enterrés là, etc. »

Dans les cas et dans les lieux ordinaires, on reconnaît le corps d'un saint à différens signes, comme on l'a pu remarquer dans une multitude d'articles particuliers. Communément le corps qui fait des miracles est réputé saint ; et malheureusement, à force d'en faire, on est devenu aujourd'hui très-difficile sur les miracles.

Il faut que le poil et les ongles poussent au saint corps ; et cela n'arrive guère. Il faut qu'il jette une odeur suave, ce qui ne se fait plus.

S'il est frais et vermeil six mois après sa mort, on criera que c'est un vampire. Quant aux corps merveilleux qui se montraient entiers et sains plusieurs siècles après le trépas, nous sommes privés de ces raretés admirables.

Souvent aussi les moines se sont trompés dans les reliques qu'ils ont proposées au culte du peuple. Denis, le chartreux, parle d'un évêque qu'on trouva en enfer, tandis qu'on faisait des miracles à son tombeau. C'était, dit-on, l'esprit malin qui abusait les chrétiens.

On voit, dans Sulpice Sévère, que saint Martin

visitant un jour les reliques d'un saint qu'il ne connaissait pas, commanda à ce saint de lui dire qui il était. Le prétendu saint sortit de son tombeau et déclara qu'il avait été voleur de grand chemin, et qu'il était damné. L'autel qu'on lui avait bâti fut dès lors renversé. Mais sans la curiosité de saint Martin, on honorerait peut-être encore les reliques de ce brigand. On a détrôné quelques saints de cette espèce; mais il en reste encore beaucoup.

Autrefois les corps des saints étaient gardés par des aigles, enterrés par des lions, dépendus par des anges, indiqués par des lumières prodigieuses. Nous ne voyons plus rien de tout cela, à cause de l'impiété générale et de l'incrédulité du siècle.

J. A. S. Collin de Plancy,

Dictionnaire critique des reliques et des images miraculeuses (Article "Corps Saints")

GUIGNOLET, — ou Guenolé, ou Guingalois, ou Vignevalay, en latin *Winwaloëus*, premier abbé de Landevenec, à trois lieues de Brest, né vers l'an 445, du sang des princes du pays de Galles. C'est avec saint Corentin l'un des principaux saints de Bretagne : il était aussi en grande vénération chez les Anglais.

Il fit des miracles de très-bonne heure. Une oie avait avalé l'œil de la sœur de Guignolet ; il ouvrit l'estomac de l'oie, reprit cet œil, et le remit à sa place sans qu'il perdît rien de son éclat, et sans qu'il restât de traces de l'accident (1).

Ce saint mena une vie fort pénitente et fort sévère ; ce qui n'empêche pas que ses reliques et ses images ne fassent faire des enfans aux femmes, et qu'on ne lui ait rendu, dans plusieurs églises, le culte le plus indécent.

Il a laissé trois corps. Le premier qui était à Landevenec fut dissipé par les Normands ; et nous ne dirions pas s'il se retrouva ; mais on en montre un second à l'abbaye de Blandinberg près de Gand, et il y en avait un troisième à Montreuil en basse Picardie. Toutes ces reliques étaient visitées par les femmes stériles. Elles se frottaient à Landevenec sur le clou de saint Guignolet. On assure que la mère du duc de Coigny naquit par

(1) M. Cambry, *Voyage dans le Finistère*, tome I, p. 173.

cette opération, après que ses parens avaient été vingt ans stériles dans le mariage (1).

IMAGE DE SAINT GUIGNOLET.

« Je ne veux pas sortir de Brest sans faire part encore d'une anecdote assez singulière. Il s'agit d'un saint. Mon intention n'est pas de scandaliser les uns, ni de fournir aux autres des réflexions impies. Il fallait donc vous taire, me dira-t-on peut-être; pourquoi parler d'un saint qui est l'objet d'un culte?

» Eh bien, j'aurai le courage de le dire : le culte de ce saint est un outrage à l'honnêteté publique, à la décence, à la pureté évangélique; il n'est donc pas de la religion : c'est une superstition monstrueuse.

» Quel est donc ce saint? ce n'est ni dans Fréret, ni dans Voltaire que j'en ai lu le nom et les attributs; je l'ai vu de mes yeux, je l'ai touché de mes mains, ainsi que cinq ou six personnes présentes avec moi.

» Au fond du port de Brest, au delà des fortifications, en remontant la rivière, il existait une chapelle, auprès d'une fontaine et d'un petit bois qui couvre la colline, et dans cette chapelle était une statue en pierre, honorée du nom de saint.

» Si la décence permettait de décrire Priape, avec ses indécens attributs, je peindrais cette statue.

(1) *Même voyage*, tome II, page 229.

» Lorsque je l'ai vue, la chapelle était à moitié démolie et découverte, la statue en dehors étendue par terre et sans être brisée ; de sorte qu'elle existait en entier, et même avec des réparations modernes, qui me la firent paraître encore plus scandaleuse.

» Les femmes stériles, ou qui craignaient de l'être, allaient à cette statue ; et, après avoir gratté ou raclé ce que je n'ose nommer, et bu cette poudre infusée dans un verre d'eau de la fontaine, ces femmes s'en retournaient avec l'espoir d'être fertiles (1). »

Jusqu'au moment où la révolution brisa ces images indécentes, il y avait en France une multitude de pèlerinages très-fréquentés à de pareils saints. A Montreuil, la statue de saint Guignolet faisait les mêmes fonctions qu'à Brest. On voit, dans la *Description des principaux lieux de France*, de M. Dulaure, les détails d'une image de ce saint. Cette image ou statue était de pierre, couchée sur le dos dans une chapelle, absolument nue, ayant un membre viril très-considérable. Cette pièce était faite comme un bâton de pierre postiche. On le poussait par derrière, à mesure que la dévotion des femmes qui venaient s'y frotter et le racler en diminuaient la taille ; de sorte qu'il paraissait toujours le même.

On le répète, il y avait en France beaucoup de

---

(1) Harmand de la Meuse, *Anecdotes relatives à la révolution*, page 118.

pèlerinages comme ceux-là. Autrefois, à l'abbaye de Royaumont, on faisait tenir la corde d'une cloche aux femmes stériles. Je ne sais ce qu'en ajoutait pour les rendre fécondes, parce que la chose se passait dans le secret.

Nous dirons aussi quelques mots de saint Guerlichon ou Guerlichou, ou Guerlicon. Ce saint n'est connu que par le culte qu'on lui rendait. On l'honorait dans beaucoup de saints lieux; mais principalement à l'abbaye de Bourg-Dieu en Berry. « Il guérissait de la stérilité et engrossait autant de femmes qu'il en venait, pourvu que pendant le temps de leur neuvaine, elles ne manquassent pas de s'étendre tous les jours bien dévotement sur son image, qui était couchée à plat et non debout comme les autres.

» Outre cela, il fallait que chaque jour elles bussent un certain breuvage, mêlé de la poudre qu'on avait raclée à l'endroit le plus déshonnête de la statue. Ceux qui ont vu saint Guerlichon disent qu'il avait cette partie-là bien usée, à force de la racler.

» Il y avait aussi, dans le Cotentin en Normandie, un saint Gilles qui faisait des enfans aux femmes, quoiqu'il fût bien vieux et bien caduc.

» Dans l'Anjou, saint René se mêlait du même métier, et montrait ce que l'honnêteté commande de cacher. Mais j'aurais honte de décrire, et le lecteur aurait honte de lire la manière dont les femmes se conduisaient avec ce saint (1). »

(1) Henri Estienne, *Apologie pour Hérodote*, chap. 38. —

GUI 387

» Saint Renaud avait pareillement chez les Bourguignons la vertu de rendre les femmes fécondes.

» A Saint-Aubin, dans le Bourbonnais, la statue de saint Arnault portait un tablier qui lui cachait les parties génitales. Les femmes stériles levaient le tablier de cette statue, dans l'opinion que la vue des parties sexuelles du saint devait les rendre fécondes (1). »

J. A. S. Collin de Plancy, Dictionnaire critique des reliques et des images miraculeuses (Article ”Guignolet”)

On the lustfulness of the ”man of God” (2014-02-25 00:39)

Although belonging to the libertine literature, the 1742 novel “Histoire de Dom Bougre, le portier des Chartreux” (also translated in English a few years later), besides being rather funny, contains valuable and rare historical information on what was going on in the monasteries and the churches. It sheds light, through a myriad of depictions, on the profound lustfulness of the “man of God” whose “abstinence” and “morality” seem to be a lie, which would be interesting to determine when it was created (as a side note, the charges currently brought against some members of the clergy should not be dismissed too quickly by the most “traditionalist” Catholics).

The monks and the priests procreated so many bastards who, in turn, became monks and priests that one is bound to wonder whether the clergy did not form a particular race whose customs had similarities with those of the Oriental races. For example, the monks had their own harems filled with either devout women or young nuns.

All in all, the character of the monk and the priest as portrayed mostly by the writers of the “traditionalist/guenonian” current, as being of a “contemplative” nature, should be reconsidered. Meister Eckhard and the erudite monk were exceptions.

T. L., 2014

Le portier des Chartreux: http://fr.wikisource.org/wiki/Le _Portier _des _Chartreux

---

Histoire de l’esprit révolutionnaire des nobles en France (2014-02-25 00:52)

IFRAME: http://books.google.fr/books?id=knE7AAAAcAAJ &hl=fr &pg=PR3 &output=embed

IFRAME: http://books.google.fr/books?id=cnE7AAAAcAAJ &dq=inauthor %3A %22Giraud %20(ancien %20magistrat) %22 &hl=fr &pg=PR3 &output=embed

IFRAME: http://books.google.fr/books?id=eTQ3uNpBOAEC &hl=fr &pg=PP7 &output=embed

---

Ancient Man in Britain **(2014-02-25 00:55)**

IFRAME: https://archive.org/stream/ancientmaninbrit00mackuoft?ui=embed #mode/1up

---

Le prêtre et le sorcier **(2014-02-25 01:07)**

Le prêtre et le sorcier by tlfrc10

IFRAME: //www.scribd.com/embeds/209019898/content?start _page=10 &view _mode=scroll &access _key=key-1c09x31bfvh1z4n09jng &show _recommendations=true

---

Sex and Race: Black and White Racial Mixing in the Old World **(2014-02-25 01:16)**

Sex and Race: Black and White racial mixing in the old world (J. A. Rogers) by tlfrc10

IFRAME: //www.scribd.com/embeds/209019471/content?start _page=5 &view _mode=scroll &access _key=key-8rtn4jjyi5ncsdsk8x7 &show _recommendations=true

---

La boutique des Papes **(2014-02-25 01:23)**

La boutique des papes (Jean-Mamert Cayla) by tlfrc10

IFRAME: //www.scribd.com/embeds/209023174/content?start _page=12 &view _mode=scroll &access _key=key-14xyy058oh0nudcqtlhx &show _recommendations=true

---

Les Jésuites hors-la-loi ou histoire critique des Jésuites **(2014-02-25 01:27)**

Les Jésuites hors-la-loi ou Histoire critique des Jésuites (Jean-Mamert Cayla) by tlfrc10

IFRAME: //www.scribd.com/embeds/209023871/content?start _page=6 &view _mode=scroll &access _key=key-ajbqjqchhaln8rtgso4 &show _recommendations=true

---

Sur l’origine de la noblesse française (2014-02-25 01:39)

IFRAME: https://archive.org/stream/essaisurlorigine00guil?ui=embed #mode/1up

IFRAME: http://books.google.fr/books?id=MeI7o-ELD7EC &dq=origine %20noblesse &hl=fr &pg=PP5 &output=embed

---

The Christ Conspiracy (2014-02-28 20:57)

Acharya - The Christ Conspiracy - The Greatest Story Ever Sold (by Jinx Zmaja Johnson

IFRAME: //www.scribd.com/embeds/186811664/content?start _page=1 &view _mode=scroll &access _key=key-2cmi6nqfnc6ayf47u5z7 &show _recommendations=true

---

The Two Babylons (2014-02-28 21:06)

IFRAME: https://archive.org/stream/theTwoBabylons/TheTwoBabylons?ui=embed #mode/1up

Les Deux Babylones by tlfrc10

IFRAME: //www.scribd.com/embeds/209847078/content?start _page=1 &view _mode=scroll &access _key=key-9weciqeiohsj47uvet1 &show _recommendations=true

---

The Frauds of Romish Monks and Priests (2014-02-28 23:46)

IFRAME: http://books.google.com.au/books?id=3CQQAAAAIAAJ &hl=fr &pg=PP7 &output=embed

IFRAME: http://books.google.com.au/books?id=UCQQAAAAIAAJ &dq=inauthor %3A %22Antonio %20Gavin %22 &hl=fr &pg=PR5-IA3 &output=embed

IFRAME: http://books.google.com.au/books?id=0-dAAAAAYAAJ &dq=inauthor %3A %22Antonio %20Gavin %22 &hl=fr &pg=PA1 &output=embed

---

Pathologie mentale des Rois de France **(2014-02-28 23:52)**

IFRAME: https://archive.org/stream/pathologiemental00brac?ui=embed #mode/1up

https://archive.org/stream/pathologiemental00brac

L'hérédité des stigmates de dégénérescence et les familles souveraines **(2014-02-28 23:54)**

IFRAME: https://archive.org/stream/lhrditdesstigma00boucgoog?ui=embed #mode/1up

https://archive.org/stream/lhrditdesstigma00boucgoog

2.3 March

Mille ans de guerre entre Rome et les papes **(2014-03-08 00:53)**

IFRAME: http://books.google.fr/books?id=ifnubqWVu4MC &hl=fr &pg=PA3 &output=embed

---

Sur les genoux de l'Eglise **(2014-03-08 01:00)**

IFRAME: http://books.google.fr/books?id=k1M1AQAAMAAJ &hl=fr &pg=PP7 &output=embed

---

Histoire de la puissance pontificale **(2014-03-08 01:07)**

IFRAME: http://books.google.fr/books?id=CtYAAAAAcAAJ &hl=fr &pg=PP3 &output=embed

IFRAME: http://books.google.fr/books?id=8ztGAAAAcAAJ &dq=inauthor %3A %22Jean %20Pons %20Guillaume %20Viennet %22 &hl=fr &pg=PP7 &output=embed

---

Histoires des Papes - Mystères d'iniquités à la cour de Rome (2014-03-08 01:17)

x

IFRAME: https://archive.org/stream/histoiredespapes01lachuoft?ui=embed #mode/1up

x

IFRAME: https://archive.org/stream/histoiredespapes02lachuoft?ui=embed #mode/1up

x

IFRAME: https://archive.org/stream/histoiredespapes03lachuoft?ui=embed #mode/1up

---

Le tombeau de Jacques Molai ou Histoire secrète des Templiers et de leur rôle dans la révolution dite française (Cadet de Gassicourt) (2014-03-16 22:37)

x

IFRAME: http://books.google.fr/books?id=HOFAAAAAcAAJ &dq=cadet %20de %20gassicourt &hl=fr &pg=PR1 &output=embed

---

Les découvertes impossibles (2014-03-17 23:08)

Les découvertes impossibles

Un site qui mérite d'être consulté/A site worth reading:

http://www.ldi5.com

Histoire de la domination des Arabes et des Maures en Espagne et en Portugal (2014-03-17 23:13)

x

IFRAME: http://books.google.fr/books?id=k2sqAAAAYAAJ &hl=fr &pg=PP9 &output=embed

x

IFRAME: http://books.google.fr/books?id=xSUVAAAAQAAJ &dq=inauthor %3A %22Jean %20Lacroix %20De %20Marl %C3 %A8s %22 &hl=fr &pg=PP7 &output=embed

x

IFRAME: http://books.google.fr/books?id=DYoGAAAAQAAJ &hl=fr &pg=PP7 &output=embed

---

The Makers of Civilization in Race and History (2014-03-18 00:17)

The Makers of Civilization in Race and History by tlfrc10 x

IFRAME: //www.scribd.com/embeds/212966848/content?start _page=1 &view _mode=scroll &access _key=key-vij96msod4wbifxmjp3 &show _recommendations=true

---

2.4 April

The Anthropological History of Europe (2014-04-14 23:57)

x

IFRAME: https://archive.org/stream/anthropologicalh00bedduoft?ui=embed #page/n6/mode/1up

---

The Races of Europe (2014-04-14 23:59)

x

IFRAME: https://archive.org/stream/raceseurope00ripluoft?ui=embed #mode/1up

---

La Cité antique (2014-04-15 23:35)

x

IFRAME: http://books.google.fr/books?id=PE4qAAAAYAAJ &dq=la %20cit %C3 %A9 %20antique &hl=fr &pg=PP7 &output=embed

---

Ancient Hunters (2014-04-15 23:40)

x

IFRAME: https://archive.org/stream/ancienthunters00solluoft?ui=embed #page/n12/mode/1up

---

The Antiquity of Man (2014-04-16 00:08)

x

IFRAME: https://archive.org/stream/geologicalevide07lyelgoog?ui=embed #page/n13/mode/1up

---

2.5 May

La première bibliothèque royale en France est d'importation orientale (2014-05-31 19:13)

En discutant avec ses interlocuteurs musulmans, Saint Louis, s'il conserve la même détestation de leur fausse religion, apprend que le dialogue avec eux est possible. Un émir lui ayant fait remarquer que seul un fou pouvait se risquer sur la mer comme il l'avait fait (les musulmans d'alors n'étaient pas non plus des marins, et comme les chrétiens redoutaient la Méditerranée), il en convient en riant. Mais, surtout, il se montre capable d'admirer la bibliothèque d'ouvrages religieux du sultan, bien qu'elle soit composée de livres d'abomination et d'erreur, et, le premier des rois de France, il constitue à son retour une bibliothèque de manuscrits d'ouvrages religieux, bien entendus chrétiens, dans sa Sainte-Chapelle.

Jacques Le Goff, Saint-Louis, 1996

La croisade comme moyen de diversion pour une invasion (2014-05-31 19:41)

1251. Un prodige stupéfiant et inouï se produisit dans le royaume de France. Des chefs de brigands, pour séduire les gens simples et semer le désir dans le peuple par de fausses imaginations feignant d'avoir vu des anges en vision et des apparitions de la bienheureuse Vierge Marie qui leur aurait commandé de prendre la croix et avec des bergers et des gens les plus simples du peuple que Dieu avait choisis, de former comme une armée pour secourir la terre sainte, et venir en aide là-bas au roi de France et ils représentaient avec des images brodées le contenu de cette vision sur des bannières qu'ils faisaient porter devant eux. Ils traversèrent d'abord la Flandre et la Picardie et attiraient, comme l'aimant attire le fer, à travers les villages et les champs par leurs appels trompeurs, les bergers et les plus simples gens du peuple. Quand ils parvinrent en France, ils étaient devenus si nombreux qu'ils avançaient groupés par centaines et par milliers comme une armée et quand ils allaient par la campagne près des bergeries et de troupeaux de moutons, les bergers abandonnaient leurs troupeaux et sans avertir leur familles poussés par je ne sais quelle frénésie se joignaient à leur criminelle expédition. Si les bergers et les gens simples agissaient ainsi sans avoir conscience de ce qu'ils faisaient mais avec de bonnes intentions, en revanche il y avait parmi eux des bandits et des assassins en grand nombre, conscients du but criminel qu'ils poursuivaient en secret et ce sont les instructions de ces chefs qui dirigeaient la troupe. Traversant les villages et les villes en brandissant des poignards, des haches et d'autres sortes d'armes, ils terrorisaient si bien les populations qu'aucune personne pourvue d'un pouvoir judiciaire n'osaient s'opposer à eux et ils étaient tombés à un tel niveau d'erreur qu'ils faisaient des fiançailles, distribuaient des croix, prononçaient l'absolution des péchés sur la seule mine et, ce qui est pis, ils avaient si bien entraîné dans leur erreur le bon peuple que la plupart affirmaient et d'autres croyaient que les aliments et les vins qu'on leur apportait non seulement ne leur faisait pas défaut mais étaient remplacés en plus grande quantité. Le clergé, apprenant que le peuple était tombé dans une si grande erreur, fut rempli de tristesse; il voulut s'opposer à cette erreur et souleva ainsi une telle haine chez les bergers et le peuple que beaucoup d'entre eux découverts à la campagne furent tués et devinrent ainsi martyrs. La Reine Blanche qui, seule, gouvernait alors le royaume de France avec une merveilleuse habileté, es laissait faire non sans doute qu'elle eût épousé leur erreur, mais parce qu'elle espérait qu'ils porteraient secours à son fils, le saint roi Louis et à la Terre sainte. Après avoir traversé Paris, il pensèrent n'avoir plus rien à craindre, se vantant d'être des hommes de bien et ils le soutenaient avec des arguments rationnels car quand ils avaient été à Paris où est la source de toute sagesse, on ne les avait jamais contredits.Alors ils développèrent sans mesure ni retenue leurs erreurs, se mirent à voler et à piller systématiquement. Parvenus à Orléans, ils attaquèrent les clers de l'université en tuèrent beaucoup, mais nombre d'entre eux aussi furent tués. Leur chef qu'ils appelaient le maître de Hongrie, en arrivant avec ses troupes d'Orléans à Bourges, envahit les synagogues des Juifs, détruisit leurs livres et les dépouilla injustement de tous leurs biens. Mais comme il quittait la ville avec le peuple qui l'accompagnait, les habitants de Bourges en armes le poursuivirent et tuèrent le maître et la plupart de ses compagnons. Après leur chute, d'autres qui s'étaient dispersés en divers lieux à cause de leurs méfaits furent tués ou pendus. Le reste s'évanouit comme de la fumée.

Guillaume de Nangis

Le bénédictin anglais Matthieu Paris, qui donne d'autres détails, fait du Maître de Hongrie un vieillard qui aurait déjà suscité la croisade des Enfants en 1212, se serait converti à l'islam à Tolède et aurait été envoyé par le sultan de Babylone (sultan d'Egypte) pour livrer aux musulmans la France privée de ses croisés et veuve de son roi. Selon lui, les pastoureaux ne seraient pas évanouis aussi rapidement que l'affirme Guillaume de Nangis. Ils se seraient fractionnés en petits groupes. Le chef de l'un d'eux aurait été pris et noyé dans la Garonne. Un autre serait allé en Angleterre et aurait été mis en pièces à Storeham. Un reliquat, enfin, se serait repenti et, par pénitence, aurait réellement rejoint Saint Louis en Terre sainte et où il se serait mis à son service.

Jacques Le Goff, Saint Louis, 1996

2.6 June

Recherches sur l'étymologie des noms propres (2014-06-04 18:12)

x

IFRAME: http://books.google.fr/books?id=7LUaAAAAYAAJ &dq= %C3 %A9tymologie %20des %20noms &hl=fr &pg=PP7 &output=embed

---

2.7 July

L’amendement des textes chrétiens au seizième siècle (1) **(2014-07-19 22:54)**

[illegible]

[illegible]

De la Châtre, Histoire des Papes

L’amendement des textes chrétiens au seizième siècle (2) **(2014-07-19 23:02)**

Cette fois, les foudres du Vatican produisirent un merveilleux effet ; Clément VIII en vint à son honneur. Ses armées envahirent les Etats de César, et celui-ci ne voyant aucun moyen d'échapper à son redoutable ennemi, prit le parti de lui céder ce qui allait lui être enlevé de force.

Clément prit alors possession de Ferrare, fit construire une bonne citadelle, où il déposa plus de deux millions d'or enlevés aux habitants ; et pour consacrer cette usurpation, il se fit ériger, toujours aux frais de la ville, une statue coulée en bronze ; puis il passa à d'autres occupations, et publia différents décrets relatifs à l'administration des deniers apostoliques, afin d'accroître ses revenus. Il s'occupa également, à l'imitation de son prédécesseur, de corriger les livres saints, et fit paraître une Bible expurgée

l'on ne devait pas plus s'inquiéter d'un protestant malade que d'un chien galeux.

de deux mille fautes qu'il déclara seule canonique, fulminant des anathèmes contre ceux de ses successeurs qui oseraient y ajouter de nouvelles corrections. Ensuite, il lança une autre bulle qui portait défense aux Italiens, de quelque état ou de quelque condition qu'ils fussent, d'habiter les pays qui étaient privés de prêtres, ou même ceux dans lesquels on ne pouvait professer ouvertement le culte catholique. Sa Sainteté leur défendit en outre d'épouser des femmes hérétiques, et de se faire soigner dans leurs maladies par des médecins protestants ou calvinistes, et aux médecins catholiques de guérir les malades de la communion réformée, attendu, ajoutait le pape, qu'il valait mieux pour les fidèles gagner la vie éternelle par un sacrifice volontaire, que de conserver la vie temporelle par les secours d'un hérétique; et que l'on ne devait pas plus s'inquiéter d'un protestant malade que d'un chien galeux.

De la Châtre, Histoire des Papes

Les reliques qu'acheta Louis XIV **(2014-07-19 23:14)**

Ce qui contribua surtout à le rendre plus modéré, fut l'envoi d'une somme considérable que lui adressa le monarque pour la canonisation de François de Sales, évêque et prince titulaire de Genève, et pour l'achat de reliques qu'il voulait déposer dans différentes églises de la capitale. Alexandre VII embourse la somme et expédia fidèlement le brevet de saint qui lui était demandé : il envoya également trois caisses de reliques, emballées avec un grand soin, liées avec des cordons de soie rouge, et scellées des sceaux du cardinal Genesti, commis à la garde des restes des martyrs et des momies de saints.

Par malheur les précieuses caisses furent reçues à leur arrivée à Paris par un évêque qui penchait en secret pour le jansénisme ; le prélat, sous les apparences du zèle le plus ardent et de la foi la plus naïve, demanda l'autorisation de se faire assister à l'ouverture des caisses par des médecins et par des anatomistes pour faire constater à quelles parties du corps appartenaient les vieux ossements des bienheureux saints et martyrs.

Cette vérification amena de singulières découvertes. Les anatomistes ayant procédé à l'ouverture de la première caisse, sur laquelle était écrite une légende indiquant qu'elle renfermait les restes de deux célèbres martyrs, trouvèrent des ossements de quoi former trois squelettes au lieu de deux. Le cardinal Fabio Chigi, qui assistait à l'expertise, rejeta habilement la cause de cette erreur sur le scribe qui avait rédigé la légende.

Dans la deuxième caisse, on trouva, au milieu d'ossements humains, trois fémurs d'ânes, deux tibias de chiens et d'autres débris d'os ayant appartenu à différents animaux domestiques. Le cardinal-légat avait peine à contenir son hilarité en entendant faire l'analyse des reliques expédiées par son oncle ; toutefois il ne se déconcerta pas encore, et se contenta de dire que le démon avait, sans nul doute, ajouté ces ossements par malice pour éprouver leur foi, et qu'on ne devait pas s'en inquiéter davantage.

Enfin, dans la troisième caisse, qui, suivant le bref de Sa Sainteté, devait renfermer le chef de saint Fortuné, on trouva une tête de mort simulant parfaitement un crâne desséché; mais un médecin l'ayant jetée dans un vase rempli d'eau bouillante, le chef de saint Fortuné se déforma et se trouva être simplement un crâne de carton peint. Fabio Chigi n'osa pas expliquer ce nouveau miracle, et se retira couvert de confusion. Les anatomistes dressèrent un rapport à Sa Majesté sur ce qu'ils avaient découvert, et affirmèrent en outre que les ossements envoyés de Rome comme ayant appartenu à des saints personnages des premiers siècles, provenaient au contraire d'individus morts depuis peu de temps; qu'ainsi le grand roi avait été la dupe d'une infâme jonglerie.

Louis XIV, craignant que cette affaire ne le couvrît de ridicule et ne le rendît la fable de l'Europe si elle s'ébruitait, jeta au feu le rapport des anatomistes, et leur fit défense de rien dire de ce qu'ils savaient, sous peine d'être plongés dans les cachots de la Bastille; puis il commanda qu'on replaçât les ossements dans des boîtes fermées et scellées, et qu'on en fît la distribution aux églises de Paris.

De la Châtre, Histoire des Papes

The Papal Drama **(2014-07-22 23:12)**

IFRAME: http://books.google.fr/books?id=eC4LAAAAYAAJ &hl=fr &pg=PR1 &output=embed

---

2.8 August

Art de reconnaître les médailles fausses des vraies antiques (2014-08-02 01:24)

x

IFRAME: http://books.google.fr/books?id=gmNRAAAAcAAJ &dq=faussaires &hl=fr &pg=PA3 &output=embed

---

Etude ”récentiste” sur le ”moyen-âge” (2014-08-04 02:33)

Accessible à: http://www.mutien.com/site _officiel/?cat=2022

Chronologie égyptienne / Egyptian chronology (2014-08-04 21:03)

x

IFRAME: https://archive.org/stream/MN40053ucmf _3?ui=embed #page/n2/mode/1up

x

IFRAME: https://archive.org/stream/horgyptaco00poolrich?ui=embed #page/n6/mode/1up

x

IFRAME: https://archive.org/stream/secretofegyptian00hannuoft?ui=embed #page/n8/mode/1up

x

IFRAME: https://archive.org/stream/AncientEgyptianChronology?ui=embed #page/n3/mode/1up

x

IFRAME: https://archive.org/stream/EgyptianCivilizationItsSumerianOriginAndRealChronolo gy/WADDELLL.A.-Egyptian _Civilization–Its _Sumerian _Origin _ _RC _1930?ui=embed #page/n4/mode/1up

---

Ecclesiastical Chronology (2014-08-04 21:06)

x

IFRAME: https://archive.org/stream/ecclesiasticalch00ridd?ui=embed #page/n8/mode/1up

---

Chronology in the nineteenth century according to the Christian worldview **(2014-08-04 22:14)**

x

IFRAME: https://archive.org/stream/compendiumofchro00jaqu?ui=embed #page/n6/mode/1up

x

IFRAME: https://archive.org/stream/blairsoutlinesof00blai?ui=embed #page/n6/mode/1up

---

Introduction to Historical Chronology **(2014-08-04 22:17)**

x

IFRAME: https://archive.org/stream/introductiontohi00hege?ui=embed #page/n6/mode/1up

---

Pre-Glacial Man **(2014-08-04 22:27)**

x

IFRAME: https://archive.org/stream/preglacialmanan00moorgoog?ui=embed #page/n7/mode/1up

---

The Chronology of Israel and the Jews **(2014-08-04 22:30)**

x

IFRAME: https://archive.org/stream/chronologyofisra00cunn?ui=embed #page/n6/mode/1up

---

Fasti hellenici, the Civil and Literary Chronology of Greece **(2014-08-04 22:34)**

x

IFRAME: https://archive.org/stream/fastihellenicici01clinuoft?ui=embed #page/n6/mode/1up

x

IFRAME: https://archive.org/stream/fastihellenicici02fyneuoft?ui=embed #page/n3/mode/1up

---

History and Chronology of the Myth-Making Age **(2014-08-04 22:36)**

x

IFRAME: https://archive.org/stream/historyandchron00hewigoog?ui=embed #page/n6/mode/1up

---

The Chronology of the Cathedral Churches of France **(2014-08-04 22:39)**

IFRAME: https://archive.org/stream/chronologycathe00ferrgoog?ui=embed #page/n7/mode/1up

---

The Chronology of Mediaval and Renaissance Architecture **(2014-08-04 22:42)**

IFRAME: https://archive.org/stream/chronologyofmedi00perr?ui=embed #page/n12/mode/1up

---

The Chronology of History **(2014-08-04 23:27)**

IFRAME: https://archive.org/stream/chronologyofhist00nico?ui=embed #page/n4/mode/1up

---

History, Chronology and Mythology of the Ancient Egyptians, Greeks and Phoenicians **(2014-08-04 23:37)**

IFRAME: https://archive.org/stream/synchronologyat00crosgoog?ui=embed #page/n9/mode/1up

---

Gothic Architecture in England **(2014-08-05 01:37)**

IFRAME: https://archive.org/stream/gotharchitectu00bond?ui=embed #page/n8/mode/1up

---

Legends of Charlemagne **(2014-08-05 01:41)**

IFRAME: https://archive.org/stream/frenchretreatfro00stanrich?ui=embed #page/81/mode/1up

---

Apologie de la chronologie de Newton **(2014-08-05 01:50)**

IFRAME: https://archive.org/stream/apologiedusenti00denhgoog?ui=embed #page/n5/mode/1up

---

Ancient Chronologies of Egypt and Babylonia **(2014-08-05 01:50)**

IFRAME: https://archive.org/stream/AncientChronologies/CAH1Chron?ui=embed #page/n0/mode/1up

---

Chronologie du latin vulgaire **(2014-08-06 12:10)**

IFRAME: https://archive.org/stream/introductionla00mohluoft?ui=embed #page/n8/mode/1up

---

Dictionnaire typographique, historique et critique des livres rares **(2014-08-06 12:26)**

IFRAME: https://archive.org/stream/dictionnairetyp04osmogoog?ui=embed #page/n10/mode/1up

---

Essai historique et critique sur l'école juive d'Alexandrie **(2014-08-06 12:28)**

IFRAME: https://archive.org/stream/essaihistorique00bietgoog?ui=embed #page/n10/mode/1up

---

Essai historique et critique sur l'invention de l'imprimerie **(2014-08-06 12:30)**

IFRAME: https://archive.org/stream/essaihistorique00paeigoog?ui=embed #page/n10/mode/1up

---

The Frauds of Romish Monks and Priests (2014-08-07 03:38)

IFRAME: http://books.google.fr/books?id=3CQQAAAAIAAJ &lpg=PA1 &ots=ePQXm9vIaZ &dq=the %20Frauds %20of %20Romish %20Monks %20and %20Priests &hl=fr &pg=PP7 &output=embed

---

Gallia Christiana (2014-08-08 22:31)

La Gallia Christiana est un ensemble encyclopédique en seize gros volumes rédigés en latin à la gloire de l'Ancienne France chrétienne, qui a connu plusieurs éditions et rééditions du xviie au xixe siècle. Il s'agit d'un guide historique détaillé de la totalité des diocèses et des monastères

français avec listes biographiques des archevêques, évêques, abbés et abbesses.

En 1621, Jean Chenu, avocat au Parlement de Paris, publia une Archiepiscoporum et episcoporum Galliæ chronologica historia. À partir de 1715, sous la direction de dom Denis de Sainte-Marthe, les bénédictins de la congrégation de Saint-Maur révisèrent, complétèrent et publièrent l'essentiel de l'ouvrage. L'abbé Prévost, l'auteur de Manon Lescaut, y travailla. L'entreprise se poursuivit dans la seconde moitié du xixe siècle sous l'égide de Jean-Barthélémy Hauréau qui publia les volumes 14 à 16 entre 1856 et 1865 ; alors que Dom Piolin réimprimait une partie des premiers tomes.

Sommaire des seize tomes

Chaque tome est dédié à une ou plusieurs provinces ecclésiastiques françaises. Celles-ci ont été traitées dans l'ordre alphabétique.

tome 1, 1715 : provinces d'Albi, Aix, Arles, Avignon et Auch.

tome 2, 1720 : provinces de Bourges et Bordeaux.

tome 3, 1725 : provinces de Cambrai, Cologne et Embrun.

tome 4, 1728 : province de Lyon.

tome 5, 1731 : provinces de Malines et de Mayence.

tome 6, 1739 : province de Narbonne.

tome 7, 1744 : province de Paris et ses évêchés suffragants.

tome 8, 1744 : province de Paris et ses évêchés suffragants (suite).

tome 9, 1751 : province de Reims.

tome 10, 1751 : province de Reims (suite).

tome 11, 1759 : province de Rouen.

tome 12, 1771 : provinces de Sens et Tarentaise.

tome 13, 1785 : provinces de Toulouse et de Trêves.

tome 14, 1856 : province de Tours.

tome 15, 1860 : province de Besançon.

tome 16, 1865 : province de Vienne.

Le trafic d’antiquités anciennes au vingt-et-unième siècle **(2014-08-10 14:37)**

IFRAME: //www.youtube.com/embed/2NLYvadlmtU

Pagan and Christian Rome **(2014-08-12 22:11)**

IFRAME: https://archive.org/stream/paganandchristi01lancgoog?ui=embed #page/n11/mode/1up

---

Traité de l’origine des noms et des surnoms **(2014-08-13 01:58)**

IFRAME: http://books.google.fr/books?id=Xd4GAAAAcAAJ &hl=fr &pg=PP5 &output=embed

---

Toponymes juifs en France **(2014-08-13 02:00)**

Les

toponymes

juifs sont nombreux en France et témoignent de plus de 2000 ans d’

histoire des Juifs en France

. Beaucoup notamment rappellent la présence des Juifs avant leur expulsion du royaume au

xive siècle

. D’autres rappellent les communautés qui ont perduré en

Alsace

ou à

Avignon

et au

Comtat-Venaissin

jusqu’au début du XXe siècle.

Lien:

http://fr.wikipedia.org/wiki/Liste _des _toponymes _juifs _en _France

---

Une origine extra-européenne aux blasons héraldiques **(2014-08-13 12:23)**



Les ornements et les symboles que l'on rencontre sur les sceaux les plus anciens se multiplièrent à l'infini, lorsque les

seigneurs, réunis par les tournois et les croisades, sentirent le besoin d'adopter des marques distinctives pour se faire reconnaître dans les jeux et dans les combats; telle est selon l'opinion la plus généralement adoptée l'origine des règles du *blason* et de l'hérédité des *armoiries*.

« Quelle que fût, en effet, la variété de ces emblèmes, il était impossible que le même ornement ne parut pas sur plusieurs bannières à la fois; il fallut donc modifier la position, la couleur ou les détails accessoires d'une même figure, pour qu'on pût distinguer entre eux les différents seigneurs qui l'avaient adoptée. La vanité, autant que le respect, engagea quelques familles à conserver un symbole illustré par les exploits de leurs chefs; bientôt les armoiries devinrent comme les fiefs, une propriété héréditaire qu'il fallut défendre et conserver pour la transmettre à ses descendants. Ce droit une fois consacré, les mariages, les acquisitions, les ventes et les échanges durent introduire dans les armoiries des modifications qui n'avaient rien d'arbitraire. De l'observation de tous ces faits naquit le *blason* qui eut comme toutes les sciences ses règles et sa nomenclature (1). »

Il ne faut donc pas rechercher l'origine des armoiries au delà du onzième siècle. C'est par les croisades, dit M. de Foncemagne, que sont entrées dans le blason plusieurs de ses principales pièces, entre autres la croix de tant de formes différentes, et les merlettes, sorte d'oiseaux qui passent les mers tous les ans et qui sont représentées sans pied et sans bec, en mémoire des blessures qu'avait reçues dans les guerres saintes le chevalier qui les portait. C'est aux croisades que le blason doit les noms de ses émaux *azur, gueule, sinople, sable*, s'il est vrai que les deux premiers soient tirés de l'arabe ou du persan, que le troisième soit emprunté de celui d'une ville de la Cappadoce, et le

(1) N. DE WAILLY, *Éléments de paléographie*, II, 83. — Voir sur la science et les termes du blason la *Grammaire héraldique* de M. Gourdon de Genouillac, Paris, Dentu, 1858.

quatrième une altération de *sabellina pellis*, martre, zibeline, animal connu dans les pays que les croisés traversèrent. C'est probablement par les croisades que les fourrures d'hermine et de vair, qui servirent d'abord à doubler les habits, puis à garnir les écus ont passé dans le blason. Le nom même de blason dérivé de l'allemand *blasen*, sonner du cor, nous est peut-être venu par le commerce que les Français eurent avec les Allemands pendant les voyages d'outre-mer (1).

L'époque fixe de la transmission des armoiries n'est pas plus certaine que celle de noms de famille. Selon les bénédictins ce fut sous le règne de Saint-Louis, vers le milieu du treizième siècle, que l'usage des armoiries se conserva dans les familles sans que cet usage fût invariable. « Isarn de Lautrec se servait pour armes en 1268, d'une croix vidée et pommetée comme celle de Toulouse; Pierre, son frère, avait une croix de Toulouse et un chef chargé d'un lion passant, et au cimier une tête d'aigle (2). »

Les nombreuses armoiries des rois de France prouvent que l'on ne se faisait pas faute de varier le nombre et la disposition des pièces de l'écu.

L'origine des armoiries des familles est aussi inconnue que celle de leur noblesse. Quand l'usage s'en établit, chaque maison prit les ornements extérieurs et les couleurs qui lui convenaient le mieux. On retrouve la concession de quelque pièce attribuée par la volonté du roi, comme marque d'honneur ou en souvenir d'un exploit glorieux, mais l'attribution d'armes faite par le souverain est aussi secrètement gardée, dans les archives particulières, que les lettres d'anoblissement et de légitimation. La description des armes accompagnait ordinairement les lettres patentes de noblesse et devait être enregistrée, avant le seizième

(1) *Mém. de litt.*, XX, 5, 9.

(2) Les bénédictins ont retrouvé le sceau de Raimond de Saint-Gilles, pendant à un diplôme de l'an 1088, qui présente la croix de Toulouse, cléchée, vidée et pommetée d'or. C'est une des plus anciennes preuves admises par la critique historique pour fixer l'époque de l'usage certain des armoiries.

xxxviij INTRODUCTION HISTORIQUE.

siècle, en la cour des comptes de Paris. L'incendie de ce précieux dépôt historique a dû mettre bien des vanités à l'aise.

Louis de la Rocque, Armorial de la noblesse de Languedoc

The Occult Symbols of the Subversive Forces which Control the World **(2014-08-13 12:36)**

The Occult Symbols of the Subversive Forces which Control the World (Their Meanings - How they are Connecte... by tlfrc10

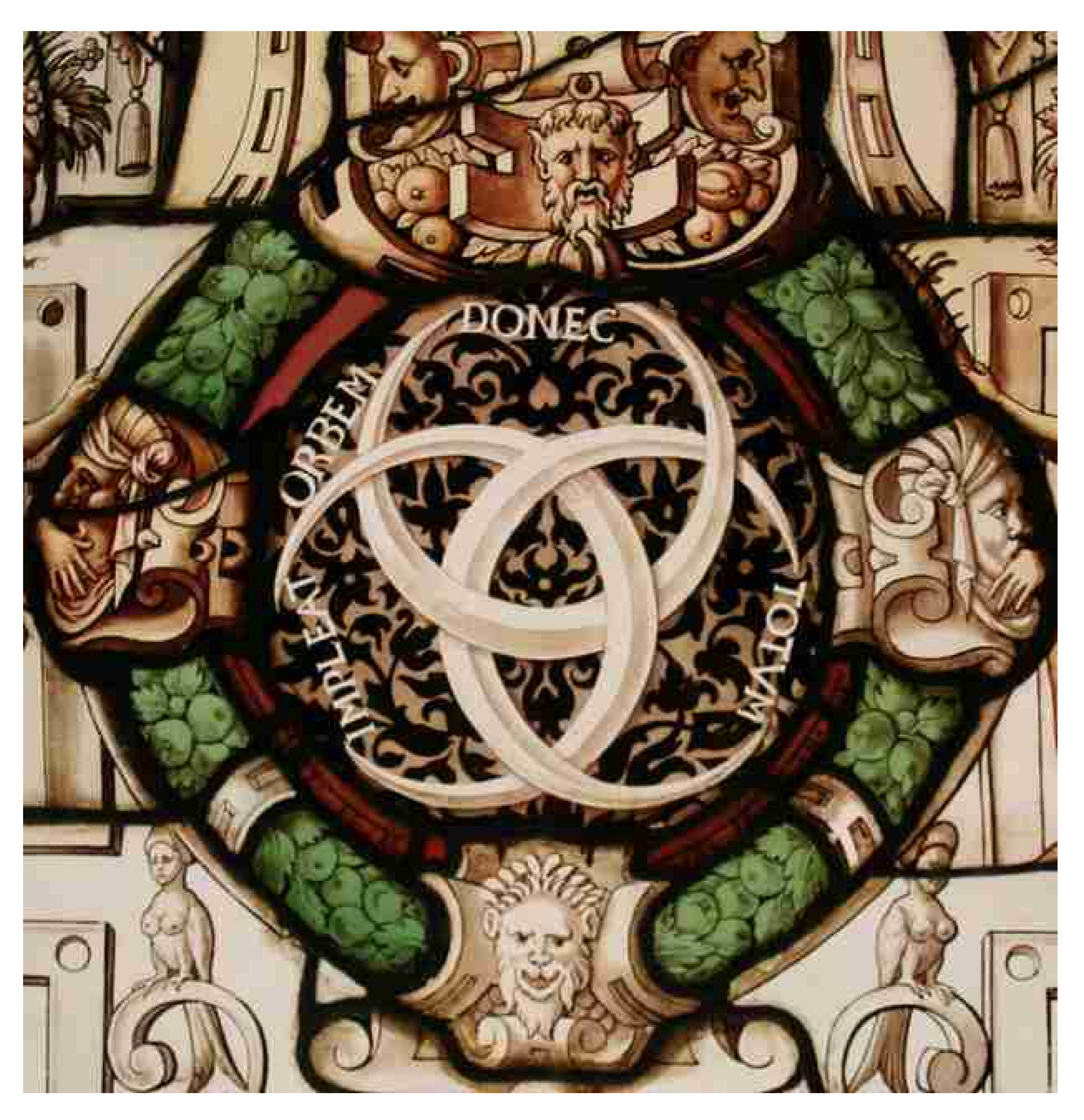
IFRAME: //www.scribd.com/embeds/236691362/content?start _page=1 &view _mode=scroll &access _key=key-QLI8K98RWy5x8eiVj690 &show _recommendations=false

---

Note sur les deux devises du roi Henri II de France **(2014-08-13 23:41)**

Donec totum impleat orbem: jusqu'à ce qu'il (le croissant) remplisse le monde tout entier.

Cum plena est aemula solis: pleine (la lune), elle devient la rivale du soleil.



Comme de nombreux princes de la Renaissance, Henri II utilise une emblématique riche et variée. Sa principale devise personnelle lui vient de sa jeunesse. Il s'agit du croissant ou plus souvent du triple croissant entrelacé, associé à la phrase latine donec totum impleat orbem (jusqu'à ce qu'il emplisse le monde entier). Le croissant provient sans doute de la brisure des Valois-Angoulême, qui rompaient les armes de France d'un lambel d'azur chargé de trois croissants de gueules. Comme souvent, ce corps de devise formait donc un jeu de mot avec la sentence: à l'origine, il soulignait le fait que le jeune prince n'était que le dauphin et ne jouissait donc pas de la plénitude de son pouvoir. Le croissant était certes un cercle évidé, inachevé, mais il fallait également le prendre à son sens littéral. La gloire des trois croissants (les Valois-Angoulême) avait ainsi vocation à s'accroître jusqu'à s'étendre au monde entier, orbem signifiant à la fois cercle et monde. Cette devise s'inscrivait dans la tradition impériale et providentialiste de la dynastie.

Croissants et monogrammes sont les éléments les plus souvent employés. On les trouve fréquemment dans les monnaies. Les commandes royales en regorgent, que ce soient les reliures de la bibliothèque royale, les décors sculptés du Louvre de Pierre Lescot ou les bronzes du château de Fontainebleau.

Fake? The Art of Deception (2014-08-20 22:40)

IFRAME: http://books.google.fr/books?id=LaUnOztbkP4C &lpg=PP1 &dq=forgers &hl=fr &pg=PP1 &output=embed

---

Mohr (Heraldik) (2014-08-22 23:08)

Mohr (Heraldik)

Der **Mohr** als Wappenbild wurde schon früh in die Heraldik eingeführt und wird als eine gemeine Figur bezeichnet. Der Mohr ist in vielen Wappenschilden und im Oberwappen vertreten. Beispiele sind das Wappen von Papst Benedikt XVI., des Hochstifts Freising oder das Wappen der Pappenheimer.[1]

Dargestellt werden eine menschliche Figur oder Teile davon, besonders der Kopf. Gewählt wird die schwarze Farbgebung zur Kennzeichnung eines dunkelhäutigen Menschen. Männliche und weibliche Personen werden ins Wappen genommen, und diese erhalten oft blonde, also goldene, aber auch kurze schwarze stark gelockte Haare. Sie können gekrönt sein und beispielsweise im Oberwappen als Gecken oder im Rumpf erscheinen.

Inhaltsverzeichnis

[Verbergen]

Die gekrönte Mohrin im Wappen der Kirchberger

[Bearbeiten]

Bereits ein alter Wappenschild der Grafen von Kirchberg zeigt eine gekrönte Frauengestalt (Jungfrau) mit vermutlich dreiblütiger Blume (Rose, Lilie oder Distel) in der Hand,[2] die zu dieser Zeit als Symbol der Trinität steht, weshalb ein Bezug zu Maria möglich erscheint. Auf einem Siegel des Grafen Konrads von Kirchberg auf einer Urkunde des Klosters Wiblingen aus dem Jahr 1313 hält die gekrönte Jungfrau (Mohrin) eine Kugel in der rechten Hand.

Bei den Kirchbergern erhält die Mohrin spätestens ab dem 15. Jahrhundert statt eines „schwarzen Huts" eine Bischofsmütze, zunächst anstelle der Krone auf dem Kopf, dann in die Hand. Dies hat allem Anschein nach Eberhard von Kirchberg veranlasst, nachdem er 1407 Bischof von Augsburg geworden war.

1488 wird Illertissen durch Kaiser Friedrich III. ein Wappen in Anlehnung an das der damaligen Ortsherren, der Grafen von Kirchberg, verliehen. Dieses zeigte eine schwarz gekleidete Mohrin mit einer schwarzen Bischofsmütze auf dem Kopf, in der Rechten einen grünen Zweig mit drei Blättern, hier wohl allerdings mit drei Disteln. Die Grafen von Kirchberg starben 1520 aus, bald darauf erhielt Illertissen das Wappen der neuen Grundherrn.

Eine Frau mit Mitra zeigt aber noch das Wappen von: Oberkirchberg seit mindestens 1555[3] (aber noch nicht als Mohrin), Unterkirchberg, die aus diesen beiden Ortsteilen gebildete Gemeinde Illerkirchberg und des Landkreises Neu-Ulm.

- 

  Wappen der Gemeinde Illerkirchberg

- 

  Wappen von Oberkirchberg

- 

  Wappen von Unterkirchberg

- Wappen des Landkreises Neu-Ulm

Auch das Wappen der Grafen Fugger von Kirchberg und Weißenhorn zeigt die Kirchberger Mohrin mit Mitra.[4][5][6]

Weitere Wappen Friedrichs III.

[Bearbeiten]

Vor dem Wappen von Illertissen (1488) hatte Kaiser Friedrich III. noch weitere Wappen mit einer Mohrin zuerkannt.

Innsbruck und Schwäbisch Hall

[Bearbeiten]

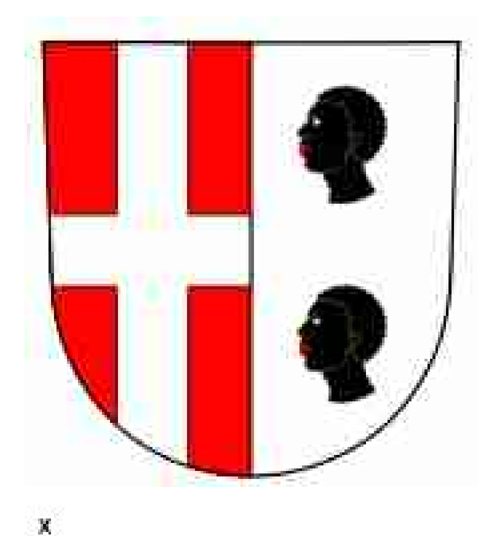
Bereits am 17. Dezember 1442 hatte Friedrich dem Innsbrucker Sigmund Rukenhauser ein Wappenschild verliehen, auf dem „ain swarcze Morin bisz an die prust mit ainem gelben geflochten zopphen“[7] abgebildet war. Am 28. Februar 1472 gab er ein Wappenschild an Claus Newffer aus Schwäbisch Hall, auf der „ain barhawbte morin, becleidt in weyss habende in ir yeder hand auch ein aufrecht gelb salczschewfl und umb ir hawbt ein gepundn fliegen pinden, blab und weysz“[7] zu sehen war. Am 10. März desselben Jahres erhielten Sebald Schreyer und sein Vater Hanns Schreyer ein Wappenschild mit einer „morin on fusz und on arm, in swarcz becleidet vorn mit dreyen gelben gesperren gelben gurtl gollir harpannt einem swarczn geflochten zopfen und gelben ringlein in den oren.“[7]

Der Mohr bzw. Möhrin von Tuttlingen-Möhringen

[Bearbeiten]



Wappen von Tuttlingen-Möhringen



Früheres Wappen von Seitingen

Noch heute relevant ist das von Kaiser Friedrich III. 1470 an die frühere Stadt Möhringen an der Donau verliehene Wappen. Seit 1973 ist Möhringen ein Stadtteil von Tuttlingen. Angeblich machten die Möhringer im 19. Jahrhundert daraus eine weibliche Figur, die Mohrin, die im Volksmund in Anlehnung an den Ortsnamen als „Möhrin“ bezeichnet

wird. Aber im Blick auf Friedrich III. ist es möglich, dass es sich auch ursprünglich um eine Mohrin handelte. In Erz gegossen ziert sie in Lebensgröße auch den Hechtbrunnen in der Ortsmitte.

Damit verwandt ist wohl auch das frühere Wappen des benachbarten Ortes Seitingen.

Der Mohr im Wappen von Wolffskeel und Grumbach

[Bearbeiten]

Wolffskeel´scher Mohr: Das Wappen der Adelsfamilie Wolffskeel zeigt einen nach rechts schreitenden Mohr mit drei roten Rosen. Es erscheint erstmals beim Würzburger Fürstbischof Wolfram von Grumbach (1322–1333). Der Tradition nach handelt es sich um den hl. Mauritius. Er soll durch Ritter Eberhard von Wolfskeel, den Stammvater der Wolfskeels, in das Wappen gekommen sein.

Die Grabsteine Bischofs Wolframs und seines Neffen Otto II. von Wolfskeel († 1345)[8], der ihm 1333 als Bischof von Würzburg nachfolgte, sind im Würzburger Dom zu sehen. Sein Wappen trägt zwei Mohren, einen, der nach rechts, einen, der nach links schreitet.

Zwei weitere Grabsteine befinden sich heute im Mainfränkischen Museum:

- Eberhard von Wolfskeel († 1379)[9]
- Friedrich von Wolfskeel († 1408)[10]

Grumbach´scher Mohr: Die Grumbachs sind gleichen Ursprungs mit den Wolfskeels und führten anfangs auch das gleiche Wappen.

So findet sich auch der Mohr im Wappen und somit auf dem Zeremonienschwert und auf Münzen des Würzburger Fürstbischofs Johann III. von Grumbach (Bischof von 1455 bis 1466).[11] [12] Als die Wolfskeels eine Wappenänderung forderten, um sich von den ihnen bald unbeliebten Grumbachs unterscheiden zu können, legte der römisch-deutsche König Maximilian I. 1492 fest, dass der Mohr der Grumbacher nach links, der Mohr der Wolfskeels nach rechts schreiten soll.

Das Mohrenwappen findet sich auch auf den zumeist von Riemenschneider gefertigten Grabmälern folgender Grumbacher Adeligen:

- Eberhard von Grumbach († 1487)[13]
- Konrad von Grumbach († 1526)[14]
- Hans von Grumbach-Estenfeld († 1529)[15]
- Wilhelm von Grumbach (1498–1567)[16]

Auch einige andere Ortswappen ehemaliger Besitzungen der Wolffskeels und Grumbachs zeigen daher einen derartigen Mohren.

Davon abhängig ist zum Beispiel der *Mohr von Uettingen* und der *Mohr von Unterpleichfeld*.

Bis 1974 befand sich der Wolffskeel´sche Mohr auch im Wappen des Landkreises Würzburg

- 

  Vollwappen der Grafen Wolffskeel v. Reichenberg

- 

  Wappen der Familie von Wolfskeel nach Johann SiebmachersWappenbuch

- 

  Wappen der Familie von Grumbach seit 1492 nach Siebmachers Wappenbuch

- 

  Wolfskeel´sches Wappen im Tiroler Wappenbuch

- 

  Grumbacher Wappen im Tiroler Wappenbuch

- 

  Wappen von Uettingenmit dem WolffskeelschenMohr

- 

  Wappen von Unterpleichfeld mit demWolffskeelschen /Grumbachschen Mohr

- 

  Altes Landkreiswappen Würzburg von 1957 bis 1974

Der gekrönte Mohr von Freising

[Bearbeiten]

Freisinger Mohr: Auch das Bistum Freising und der Landkreis Freising tragen einen „Mohren“ im Wappen. Der gekrönte Afrikaner („caput aethiopis“) erschien zum ersten Mal 1284 im Wappen des Bischofs Emicho Wildgraf von Wittelsbach (1283–1311). Der Titel „Wildgraf von Wittelsbach“ verdeckt, dass er väterlicherseits von den Kyrburgern und über seine Großmutter von den Kirchbergern abstammt. Bereits sein Onkel Konrad war Bischof von Freising († 1278), so dass ein Bezug zum Kirchberger Wappen naheliegt.

Der Legende nach wurde aber bereits vorherigen Bischöfen, insbesondere Bischof Otto von Freising (1112–1158) im Zuge seiner Teilnahme am Zweiten Kreuzzug, der Mohr im Wappen verliehen. Otto war Sohn des heiligen Babenbergers Leopold III., Markgraf von Österreich, und der Tochter Kaiser Heinrichs IV., Agnes von Waiblingen, und somit Enkel Kaiser Heinrichs IV. und Onkel Kaiser Friedrich Barbarossas. Seine erste Ausbildung erhielt er im Chorherrenstift Klosterneuburg, das sein Vater 1114 gegründet hatte. Im Jahr 1126 wurde er von diesem zum Propst des Stiftes ernannt, weshalb ein Bezug zum Verduner Altar mit der Königin von Saba möglich erscheint. Ende des 15. Jahrhunderts ordnete man ihm auf einer Klosterneuburger Wandmalerei selbstverständlich einen Mohren zu. 1586 weist der Maler Stephan Andreas Mayr ihm dann ein Wappen mit zwei Mohren zu.[17] Auch dieses Bild befindet sich in Klosterneuburg.

Nach einer verbreiteten Interpretation entstand der Mohr aber aus der Fehldeutung einer Darstellung, auf der eigentlich einfach ein gekröntes Haupt dargestellt war, mit dem Bischof Emicho die Reichsunmittelbarkeit seines Gebiets anzeigen wollte. Denkbar ist, dass es sich eigentlich um ein Porträt des Rudolf von Habsburg oder von Emicho selbst handelte. Eine weitere mögliche Herleitung ist der Bezug auf eine Stelle in der Apostelgeschichte, wo ein äthiopischer Kämmerer von dem Apostel Philippus getauft wird (Apg. 8,26).

In kolorierter Fassung wurde er dann im Jahr 1316 – eindeutig als „Mohr“ – auf dem Deckblatt des Haus- und Notizbuches von Bischof Konrad III. (1314–1322) abgebildet. 1340 findet er sich in der Zürcher Wappenrolle bereits unter den Bistumswappen. Bis zur Auflösung des Hochstifts Freising im Jahr 1803 stand er dauerhaft im Wappen der Bischöfe von Freising. Ab 1846 durfte das neue Erzbistum München-Freising den Mohren wieder im Wappen tragen.

Auch Sebastian Münsters *Cosmographie Universalis* mit einem Freisinger Stadtbild von 1550 trägt ein Wappen, das in zwei Wappenvierteln Mohren zeigt, allerdings mit zwei unterschiedlichen Gesichtern.[18]

- 

  Der „Freisinger Mohr“ von 1316
- 
  

  Bistumswappen der Zürcher Wappenrolle mit dem Mohr für Freising, 1340
- 

  Nachträgliches Wappen mit Mohr, um 1490
- 

  Wappen des Hochstifts Freising

Von Freising abhängige Gemeinde- und Landkreiswappen

[Bearbeiten]

Zahlreiche Städte und Orte, die früher dem Hochstift Freising angehörten, haben Wappen mit dem „Freisinger Mohr“.

- 

  Wappen des Landkreises Freising
- 

  Wappen der GemeindeEching (Landkreis Freising)

- 

  Wappen vonFahrenzhausen(Landkreis Freising)
- 

  Wappen der GemeindeZolling (Landkreis Freising)
- 

  Wappen des Landkreises Garmisch-Partenkirchen
- 

  Wappen der GemeindeMittenwald (Landkreis Garmisch-Partenkirchen)
- 

  Wappen der GemeindePastetten (Landkreis Erding)
- 

  Wappen der GemeindeWörth (Landkreis Erding)
- 

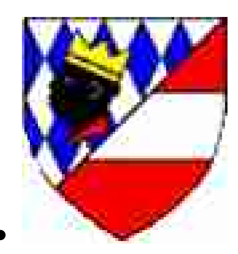
  Ismaninger Wappen (Landkreis München)

- 

  Unterföhringer Wappen (bei München)
- 

  Wappen der GemeindeHuisheim (Landkreis Donau-Ries)
- 

  Wappen derStatutarstadt Waidhofen an der Ybbs(Niederösterreich)
- 

  Wappen von Groß-Enzersdorf(Niederösterreich)
- 

  Wappen von Neuhofen an der Ybbs(Niederösterreich)
- 

  Wappen von Oberwölz Stadt (Steiermark)

Das Mittenwalder Wappen ist insofern von besonderem Interesse, weil es in der Frühform (ab 1408) ein Frontalporträt eines Mohrenkopfes bietet.[19]

Zusätzlich in Niederösterreich:

- Hollenburg (Gemeinde Krems) (Niederösterreich).[20]
- Ulmerfeld (Niederösterreich).[21]

Steiermark:

- Oberwölz (Steiermark).[22]

Slowenien:

- Dovje.[23]
- Klevevz.[24]
- Severna Istra.[25]
- Škofja Loka.[26]

Von Freising abhängige bischöfliche Wappen

[Bearbeiten]

Viele Freisinger Bischöfe haben den Mohren in ihr Wappen übernommen, zum Beispiel:

- Bischof Nikodemus della Scala (1421–1443)
- Bischof Johann IV. Tulbeck (1453–1473)[27]
- noch nicht identifizierter Fürstbischof.[28]
- Fürstbischof Albrecht Sigismund von Bayern (1652–1668)[29] footnotesize[30]
- Fürstbischof Johann Franz Eckher von Kapfing und Liechteneck (1694/1695–1727)[31]ox.6ex[32][33]
- Fürstbischof Kardinal Johann Theodor von Bayern (1727–1763)[34]
- Fürstbischof Clemens Wenzeslaus von Sachsen (1763–1768)[35]
- Fürstbischof Maximilian Prokop von Toerring-Jettenbach (1788–1789)[36]
- Fürstbischof Joseph Konrad Freiherr von Schroffenberg (1789–1803)[37][38]
- Kardinal Franziskus von Bettinger (1909–1917)
- Kardinal Michael von Faulhaber (1917–1952)[39]
- Kardinal Joseph Wendel (1952–1960)[40]
- Kardinal Julius Döpfner (1961–1976)[41]

- Kardinal Joseph Ratzinger (1977–1982). Er übernahm den Mohren auch in sein Wappen als Kurienkardinal und schließlich als Papst Benedikt XVI. in sein Papstwappen.
  - Kurienerzbischof Georg Gänswein (2012-dato) (als enger Mitarbeiter Benedikts XVI.)
- Kardinal Friedrich Wetter (1982–2007)
- Erzbischof Reinhard Marx (2008-dato)
  - Weihbischof Wolfgang Bischof (2010-dato)[2]

- 

  Oberwölz, Wappen von Bischof Nikodemus della Scala
- 

  Porträt von Bischof Albrecht Sigismund von Bayern mit Mohrenwappen über Portal
- 

  Wappen von Bischof Clemens Wenzeslaus von Sachsen
- 

  Wappen vor dem aufgebahrten Kardinal Bettinger
- 

Gedenkstein für Kardinal Faulhaber

- 

  Wappen von Erzbischof Joseph Kardinal Ratzinger

- 

  Wappen von Papst Benedikt XVI. mit dem „Freisinger Mohr“

- 

  Wappen von Erzbischof Friedrich Kardinal Wetter

- 

  Wappen von Erzbischof Reinhard Marx

- 

  Wappen von Kurienerzbischof Georg Gänswein

Der Mohrenlöwe von Abfaltersbach

[Bearbeiten]



Mohrenlöwe im Wappen vonAbfaltersbach (Tirol)

Beim Mohrenlöwen handelt es sich um eine zweiteilige fiktive Wappenfigur, bei der der Oberkörper eines Mohren mit dem Hinterleib eines Löwen zusammengesetzt ist. Der Mohr ist dabei vom Freisinger Wappen abhängig.

Der gekrönte Mohr von Lauingen

[Bearbeiten]



Wappen der Stadt Lauingen

Lauinger Mohr: In Lauingen (Schwaben) findet sich bereits ein altes Siegel von 1270 im Stadtarchiv, das einen Männerkopf mit langem Haupthaar, Bart und Bügelkrone zeigt, wobei es sich einer Tradition nach um Friedrich Barbarossa handeln soll. 1451 wendet sich der seither mehrmals veränderte Kopf nach rechts ins Profil. Dabei ist erstmals deutlich ein Mohrenkopf mit Halskette, Ohrring und Mauerkrone zu erkennen. Lauingen ist neben Eisenberg auch die Stadt, die gerne als *Mohrenstadt* bezeichnet wird.

Eine im Hofturm der Stadt Lauingen abgemalte Sage berichtet dagegen für das 10. Jahrhundert: *Zur Zeit, als die Heiden oder Hunnen bis nach Schwaben vorgedrungen waren, rückte ihnen der Kaiser mit seinem Heere entgegen und lagerte sich unweit der Donau zwischen Lauingen und dem Schloß Faimingen. Nach mehreren vergeblichen Anfällen von beiden Seiten kamen endlich Christen und Heiden überein, den Streit durch einen Zweikampf entscheiden zu lassen. Der Kaiser wählte den Marschall von Calatin (Pappenheim) zu seinem Kämpfer, der den Auftrag freudig übernahm und nachsann, wie er den Sieg gewiß erringen möchte. Indem trat ein unbekannter Mann zu ihm und sprach: „Was sinnst du? Ich sage dir, daß du nicht für den Kaiser fechten sollst, sondern ein Schuster aus Henfwil (später Lauingen) ist dazu ausersehen." Der Calatin versetzte: „Wer bist du? Wie dürfte ich die Ehre dieses Kampfes von mir ablehnen?" – „Ich bin Georg, Christi Held", sprach der Unbekannte, „und zum Wahrzeichen nimm meinen Däumling." Mit diesen Worten zog er den Däumling von der Hand und gab ihn dem Marschall, welcher ungesäumt damit zum Kaiser ging und den ganzen Vorfall erzählte. Hierauf wurde beschlossen, daß der Schuster gegen den Heiden streiten sollte. Der Schuster übernahm es und besiegte glücklich den Feind. Da gab ihm der Kaiser die Wahl von drei Gnaden sich auszubitten. Der Schuster bat erstens um eine Wiese in der Nähe von Lauingen, daß diese der Stadt als Gemeingut gegeben würde. Zweitens, daß die Stadt mit rotem Wachs siegeln dürfte (welches sonst keinem mittelbaren Ort verstattet war). Drittens, daß die Herrn von Calatin eine Mohrin als Helmkleinod führen dürften. Alles wurde ihm bewilligt und der Daumen St. Georgs sorgfältig von den Pappenheimern aufbewahrt, die eine Hälfte in Gold gefaßt zu Kaisheim, die andre zu Pappenheim.*[42]

Diese Sage legt nahe, dass es sich beim Lauinger Mohren ebenfalls um eine Mohrin handelt und das Wappen in direkter Verbindung zum Pappenheimer Wappen steht. Bereits in der Schwäbischen Chronik von Martin Crusius aus den Jahren 1595/96 wird berichtet, dass Kaiser Otto I. damals den schwarzen Mohrenkopf der Calatinen ins Wappen von Lauingen gesetzt habe und den Calatinen nur eine Mohrin zu führen erlaubt haben soll.

Der Mohr und die gekrönte Mohrin von Pappenheim

[Bearbeiten]

Pappenheimer Mohr und Pappenheimer Mohrin

[Bearbeiten]

Das Stadtwappen von Pappenheim zeigt einen Mohrenkopf mit gekräuseltem Haar und einer Stirnbinde. Die Pappenheimer Marschälle haben diese Figur in ihre Helmzier aufgenommen. Auf den ältesten Siegeln der Marschälle findet sich ein edler Kaiserkopf (1251), der wohl eher das Haupt des Hiero von Syrakus darstellt. Dieser Männerkopf trägt auf einem Stadtsiegel 1335 eine Stirnbinde. Aufgrund einer vergröbernden Darstellung sei aus dem ursprünglichen Kaiserkopf ein Mohrenkopf geworden, so auf einem Siegel 1378, wobei auf dem recht fratzenhaften Gesicht eine hohe dreizackige Krone sitzt.

Interessant ist, dass diesem Kopf im 15. Jahrhundert - in Übereinstimmung mit der von den Brüdern Grimm übermittelten Sage - ein weiblicher (!) Oberkörper beigefügt wird, der im 16. Jahrhundert einen Zopf oder zwei abstehende Zöpfe hat und später eine Mohrin wird.[43][4 4]

Die Mohrin von Gräfenthal

[Bearbeiten]

Die Mohrin im Wappen von Gräfenthal geht auf die Reichserbmarschälle von Pappenheim zurück. Von 1438 bis 1621 stand ihnen die Grundherrschaft zu.[45]

- 

  Wappen von Pappenheim
- 

  Stammwappen von Pappenheim
- 

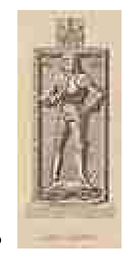
  Wappen des Marschall von Pappenheim nach Siebmacher (1605) mit heller Mohrin
- 

  Wappen von Gräfenthal

Mohrin im Wappen der Freiherrn von Eberstein

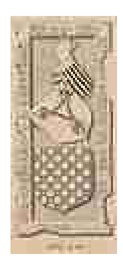
[Bearbeiten]

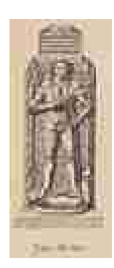
Der Wappenschild der Ebersteiner wird seit etwa dem 15. Jahrhundert geziert von einem offenen Turnierhelm, der wiederum eine weiß bekleidete, goldgekrönte und mit einer weißen Kopfbinde (Zindelbinde) nach orientalischer Art versehene Mohrin ohne Arme als Helmaufsatz trägt. Mitunter wurde die Auffassung vertreten, dieses Element rühre von einer im Zuge der Kreuzzüge gefangen genommenen Mohrenprinzessin her. Da die Ebersteiner seit 1303 als Marschalle des Hochstifts Würzburger Vasallen waren, reichten auch sie einem Aufruf folgend das Wappen 1540 an ihren Lehenhof ein. Dennoch findet sich wie schon vor 1540 auch später – vor allem in der Gehofener Linie – noch statt der weißen Kopfbinde ein Zopf oder sogar wehende Haare und statt des weißen Kleides ein blaues.[46]

- 

  Lorenz von Eberstein, 15. Jahrhundert, nach vorne blickend

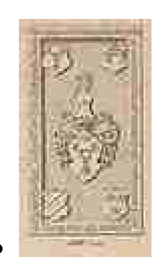
- 

  Konrad von Eberstein, 1420, nach links gewendet
- 

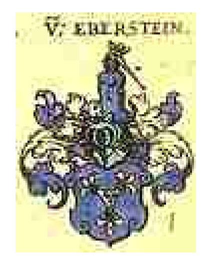
  Eberhard von Eberstein, 1451, nach links gewendet
- 

  Karl von Eberstein 1494, nach rechts gewendet
- 

  Phillip von Eberstein, 1554, nach rechts gewendet
- 

  nicht bekannt, 1585, nach vorne blickend
- 

Georg Sittig von Eberstein, 1600, nach vorne blickend

- 

  Familienwappen nachJohann SiebmachersWappenbuch, 1605, nach links gewendet

- 

  Georg Phillip von Eberstein, 1654, nach vorne blickend

- 

  Wappen von Eberstein, 1885, nach links gewendet

Mohr und Mohrin im Wappen der Grafen von Strasoldo

[Bearbeiten]



Wappen des Eichstätter Fürstbischofs Raymund Anton von Strasoldo in Schloss Hirschberg, 1764

Der Eichstätter Fürstbischof Raymund Anton Graf von Strasoldo (1757–1781) hatte nach allgemeiner Deutung in zwei Vierteln seines Wappens das Brustbild einer Mohrin mit silberner Stirnbinde mit abflatternden Bändern sowie roten

Ohrringen. Das Stammwappen derer von Strasoldo zeigt noch einen wachsenden Äthiopier mit kurzen und eine wachsende Äthiopierin mit langen Haaren. 1641/1673 kommt beim Äthiopier eine silberne Kopfbinde hinzu, dann auch bei der Äthiopierin.[47]

Schlesische Adelsgeschlechter

[Bearbeiten]

Der Mohrin derer von Loeben

[Bearbeiten]

Das Adelsgeschlecht Loeben ist ein altes schlesisches Adelsgeschlecht. Erstmals urkundlich erwähnt wird das Geschlecht im Jahre 1253.

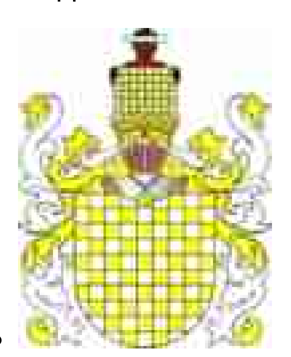
Der Mohrin derer von Prittwitz

[Bearbeiten]

Prittwitz ist der Name eines alten, sehr weit verzweigten schlesischen Adelsgeschlechts. Es wird im Jahr 1283 urkundlich erstmals erwähnt.

- 

  Mohrenrumpf im Oberwappen und Schild der Loebener
- 

  Wappen der Prittwitzer
- 

  Wappen der Prittwitzer

Die Mohren derer von Seydewitz

[Bearbeiten]



Seydewitz (Adelsgeschlecht)

Das Adelsgeschlecht Seydewitz gehört zum meißnischen Uradel und wird 1299 urkundlich erwähnt. Als Hintergrund wird der hl. Mauritius vermutet.[48]

Der Mohr von Schauenstein

[Bearbeiten]



Wappen von Schauenstein

Schauensteiner Mohr: In der ersten erhaltenen farbigen Zeichnung des Wappens von Schauenstein (Oberfranken) aus dem Jahr 1581 ist der vorher schon traditionelle Mann schwarz und hält einen kleinen roten Stein empor. Es ist eindeutig ein Bergmann mit einem Erzbrocken in der Hand, um den Ortsnamen zu verbildlichen: ein zur Schau gestellter Stein. Seit 1692 wird der Bergmann nun als Mohr fehlgedeutet. Ab 1812 ist der Mann nackt dargestellt mit einem Stück Fleisch in der Hand, es gibt auch Abbildungen, auf denen der Mohr einen Spiegel hält.

Mauritius-Wappen

[Bearbeiten]

Der Mohr von Coburg

[Bearbeiten]



Wappen von Coburg

Einen „Mohren“ zeigt auch das Stadtwappen von Coburg. Es handelt sich dabei mit großer Wahrscheinlichkeit um eine Darstellung des Stadtpatrons, des Heiligen Mauritius, denn die älteste Kirche Coburgs ist zwischen 1150 und Anfang des 14. Jahrhunderts von einer Stephanskirche zur Morizkirche geworden.[49] Ab 1380 hatte dann auch ein

Coburger Münzmeister als Meisterzeichen einen Mohrenkopf. 1430 wird der heilige Mauritius – wohl im Zuge der Hussiteneinfälle – Schutzpatron der Stadt und ziert seither das Stadtwappen. 1493 taucht in alten Akten das erste Mal das Wort „Mohrenkopf" auf, als ein Zinnmeister von der Stadt verpflichtet wurde, neben seinem Meisterzeichen seine Ware auch mit dem Mohrenkopf zu versehen. Aus dem Jahr 1521 stammt schließlich der älteste Abdruck des Stadtsiegels mit dem Mohrenkopf. 1575 wird er gemeinsam mit dem Löwen auf ein steinernes Schild des Coburger Rathauses gemeißelt.[50]

Nachdem der Mohr am 30. April 1934[51] aus dem Stadtwappen verschwinden musste,[52] wurde er ab dem 6. August 1945 wieder als Stadtwappen verwendet[53] und 1953 in seiner Form verändert.[54]

Heute gibt es die Ende des 19. Jahrhunderts angelegte Mohrenstraße, von 1937 bis 1945 als Straße der SA bezeichnet, mit der Mohrenbrücke.

„Coburger Mohr" ist u. a. der Name einer Tanzsportgarde des Coburger Faschings, außerdem sind ein Coburger Stadtmagazin und eine Apotheke nach dem Mohren benannt.

Der Mohr von Zwickau

[Bearbeiten]



Wappen von Zwickau

Zwickauer Mohr: Auch von Zwickau ist der Stadtpatron der hl. Mauritius, nachdem er bereits 1212 als Patron der Stadtpfarrkirche erwähnt wird. Daher stellt der im aktuellen Großen Stadtwappen am Schildrand hinzugefügte Mohr auch ihn dar.

Der Mohr von Bad Sulza

[Bearbeiten]



Wappen von Bad Sulza

Sulzener Mohr: Im Stadtwappen von Bad Sulza findet sich ein Mohr in Ritterrüstung. Er findet sich bereits im ältesten bekannten Siegel aus dem Jahre 1567 mit einer gefähnelten Lanze in der Hand. Dieser Mohr verweist auf den heiligen Mauritius als Patron der Soldaten und Salzsieder.

Der Mohr von Förderstedt

[Bearbeiten]



x

Wappen der ehemaligen Gemeinde Förderstedt

Förderstedt, heute Ortsteil der Stadt Staßfurt im Salzlandkreis in Sachsen-Anhalt, hatte im Gemeindewappen den heiligen Mauritius begleitet von einem gekreuzten silbernen Schlägel und Eisen.

Mohr aus Krautheim

[Bearbeiten]



x

Wappen der Stadt Krautheim

Das Stadtwappen von Krautheim zeigt unter dem silbernen Schildhaupt mit drei grünen Lindenblättern im gespaltenen Schild vorn in Blau ein silbernes Mühlrad und hinten den schwarzen Mohrenkopf in Gold, der den Stadtpatron Mauritius darstellt.

Der Mohr von Sandau

[Bearbeiten]

Um 1361 wurde die Stadt Sandau von Kaiser Karl IV. verpflichtet, dem Erzstift Magdeburg den Huldigungseid zu leisten und dessen Wappen und Schutzpatron in das Siegel aufzunehmen, siehe Wappen der Stadt Sandau (Elbe).

- 

  Wappen von Sandau 1979 (schwarzer Mohr)

- 

  Wappen von Sandau 1996 (dunkler Mohr)

Der Mohr von Mehring

[Bearbeiten]



Wappen von Mehring (Bayern)

Mehringer Mohr: Das Adelsgeschlecht der Moringer scheint seit dem 8. Jahrhundert im Besitze von Mehring gewesen zu sein. Sie starben allerdings Mitte des 14. Jahrhunderts aus. Im Wappen trugen sie einen Mohren mit roter Kopfbedeckung. Dieser fand als beredtes Zeichen für den Ortsnamen auch Eingang in das heutige Gemeindewappen.

Der Mohr von Stuttgart-Möhringen

[Bearbeiten]



Wappen von Stuttgart-Möhringen bis 1942

Möhringer Mohr: Zeigte das Stadtteilwappen von Möhringen bis 1942 einen ungekrönten Mohren, so findet sich ab 1957 darauf ein gekrönter Mohr.

Der Mohr von Eisenberg

[Bearbeiten]



Wappen von Eisenberg (Thüringen)

Eisenberger Mohr: Der Eisenberger Mohr geht auf eine Sage über einen Mohren als Diener des Grafen von Eisenberg zurück, die sich sowohl in einer Standfigur am Marktplatz als auch im Wappen niederschlug, interessanterweise als „korsischer Mohr“ mit verbundenen Augen.[55] Mitunter wird Eisenberg ebenso wie die Stadt Lauingen daher auch *Mohrenstadt* genannt.

Der Mohr von Mörlau

[Bearbeiten]

Mörlauer Mohren: Die historisch exakte Herkunft der Mohren im Wappen von Ober-Mörlen ist nicht geklärt. Jedoch entstand das aktuelle Gemeindewappen auf Basis der Heraldischen Zeichen (Eppsteiner Sparren, Kurmainzer Rad und dem Mohren) eines Gerichtssiegels aus dem Jahr 1716. Im Codex Laureshamensis, einem Kopialbuch des 12. Jahrhunderts, findet sich für das Jahr 790 die Bezeichnung „Moruller Marca“, was meist als „Mark des Mohren“ gedeutet wird. An das Wappen angelehnt tritt der Mohr von Mörlau seit 1948 als Figur der Ober-Mörler Fassenacht auf; in früheren Zeiten im Dienerlivree (ähnlich „Sarottimohr“), in den Jahren 2003 bis 2009 begleitete er in seinem „orientalischen“ Fantasie-Kostüm (siehe rechts) das jeweilige Ober-Mörler Prinzenpaar bei seinen offiziellen Auftritten.

- 

  altes Ober-Mörler Gemeindewappen nach einem Gerichtssiegel von 1716
- 

  Wappen der 1. KG „Mörlau” seit 1948
- 

  Wappen von Ober-Mörlen seit 1967
- 

  Mohr von Mörlau 2004

Nürnberger Patrizierwappen

[Bearbeiten]

Der Mohr der Tucher und von Simmelsdorf

[Bearbeiten]

Die Nürnberger Patrizierfamilie Tucher von Simmelsdorf hatte sehr bald einen Mohren im Familienwappen, der auch zum Markenzeichen der mit ihr verbundenen Brauerei wurde.[56] Wohl erstmals findet sich das Wappen im unteren Teil einer auf 1345 datierten, gestifteten Bartholomäus-Apostelfigur in der Nürnberger Sebaldus-Kirche. Im Nürnberger Tucherschlösschen befindet sich eine Wappenscheibe von 1480 mit einem Mohr, der eine mit Rosetten besetzte rote Stirnbinde über einer merkwürdigen, unter dem Kinn gebundenen weißen Haube trägt.[57]

Die Tucher waren von kurz nach 1420 im Besitz des Schlosses von Haimendorf, zu dem Rockenbrunn und die Kapelle St. Mauritius auf dem Moritzberg in der Frankenalb gehörte. Die Kapelle hatte der Nürnberger Patrizier Herdegen Valzner 1419 errichten lassen. Der Besitz ging 1476 durch Heirat von Anna Tucher mit Sigmund Fürer an die Fürer von Haimendorf.[58] Am Jagdschloss in Rockenbrunn ist noch im Jahr 1653 ein Tucher-Wappen angebracht worden.

Die Nürnberger Landgemeinde Simmelsdorf, in dem die Tucher seit 1598 einen Stammsitz hatten, hat aufgrund der historischen Verbundenheit mit dieser Familie einen Mohren ins Wappen aufgenommen.

Der Mohr der Holzschuher von Harrlach

[Bearbeiten]

Die Holzschuher von Harrlach gehören auch zu den ältesten nachweisbaren Patrizierfamilien der Freien Reichsstadt Nürnberg und wurden 1228 erstmals urkundlich erwähnt.

Die Mohrin der Haller von Hallerstein

[Bearbeiten]

Die Patrizierfamilie Haller von Hallerstein gehörte zu den ältesten der Freien Reichsstadt Nürnberg. Urkundlich 1293 erwähnt.

Die Mohrin der Pömer von Diepoltsdorf

[Bearbeiten]

Die Pömer von Diepoltsdorf waren eine Patrizierfamilie, die erstmals um 1286 urkundlich erwähnt wurde.

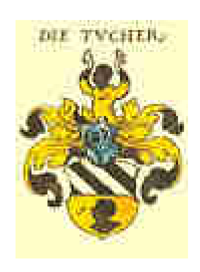
Mohr oder Mohrin der Schürstäber

[Bearbeiten]

Das Patriziergeschlecht der Schürstäber zeigt eine Mohrin oder einen Mohren als Bischof.

- 

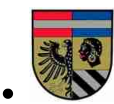
  Wappen der Tucher, gemalt von Albrecht Dürer, ca. 1512

- 

  Wappen der Tucher von Simmelsdorf, Wappenbuch 1605

- 

  Tucher-Wappen am Herrensitz Schoppershof

- 

  Wappen von Simmelsdorf

- Wappen am Jagdschloss Rockenbrunn, 1653

- 

  Wappen der Haller von Hallerstein, Wappenbuch 1605

- 

  Mohrin im Oberwappen der Haller von Hallerstein

- 

  Wappen der Holzschuher, Wappenbuch 1605

- 

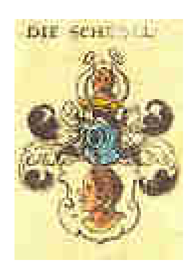
  Mohrenrumpf im Oberwappen der Holzschuher von Harrlach

- 

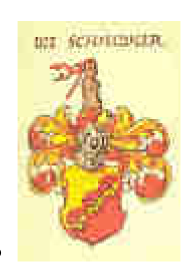
Wappen der Pömer von Diepoltsdorf

- 

  Wappen der Schürstäber

- 

  Wappen der Ehrbaren Schedel

- 

  Wappen der Ehrbaren Schmidmer (Schmidmeyer von Schwarzenbruck)

Die drei Mohren von Strullendorf

[Bearbeiten]

Drei Mohren zeigt das Wappen von Strullendorf. Sie stammen aus dem Wappen der Nürnberger Patrizierfamilie Tockler, die wohl aus Bamberg stammten und dort noch den sogenannten Tocklerhof besaßen.

- 

Die Herren Mohr vom Wald

[Bearbeiten]

Die Herren „Mohr vom Wald“ bei Daun nahmen um 1482 ein horizontal zweigeteiltes Wappen an, der obere Teil gold und schwarz geschacht, der untere gold. Das Zimier war eine Mohrenbüste ohne Arme, gekleidet in den Farben des

Schilds. Das Rittergeschlecht derer von Mohr von Wald geht auf das 12. Jahrhundert zurück, die sich ab 1241 nach ihren Besitzungen im Peterswald „de Walda“ nannten.

Die Mohren in der Schweiz

[Bearbeiten]

Zunächst ist darauf hinzuweisen, dass in der zwischen 1335 und 1345 entstandenen Zürcher Wappenrolle auf dem Schild selbst oder im Wappenzier insgesamt neun Mohren vorkommen. In heutigen Wappen findet sich der Mohr in folgenden Gemeinden:

Mohrener Mohr: Das Wappen von Mohren in der Schweiz trägt ein besonders aufschlussreiches Kopfbild eines Mohren.

Mandacher Mohr: Das Wappen von Mandach geht auf einen Helmschild der Herren von Mandach (13. Jahrhundert) zurück, der volkstümlicher Deutung nach den hl. Mauritius darstellt, der auch der Schutzpatron der Kirche von Mandach ist.

Flumenthaler Mohr: Das heutige Gemeindewappen von Flumenthal in der Schweiz zeigt ein Mohrenhaupt mit weißem Stirnband und Kragen sowie roten Lippen. Dieser ist so ähnlich schon im Vogteiwappen zu finden, bei dem man einen Zusammenhang mit dem heiligen Mauritius vermutet, der allem Anschein nach früher der Patron der Kirche war. Zudem ist der Weihetag der Kirche der Mauritzentag (22. September) 1514.

Oberweninger Mohr: Das heutige Gemeindewappen von Oberweningen zeigt ebenfalls einen Mohr. Vermutet wird die Übernahme des Wappens der Ritter von Mandach, die in Oberweningen Grundbesitz hatten, oder aber eine Schöpfung als „sprechendes” Wappen der lokal ansässigen Familie Moor.

Möriken-Wildegger Mohr: Und auch das Gemeindewappen von Möriken-Wildegg trägt einen Mohrenkopf. Die Deutung des Ortsnamens als *Mohrenkopf* erscheint erstmals 1592 auf einem Grenzstein.

Mohr von Avenches/Waadtland: Das Wappen des Städtchens Avenches zeigt in rot einen schwarzen Mohrenkopf mit weißem Stirnband.

Mohren von Cornol/Jura: Das Wappen von Cornol zeigt drei schwarze Mohrenköpfe mit rotem Stirnband und Ohrring.

- 

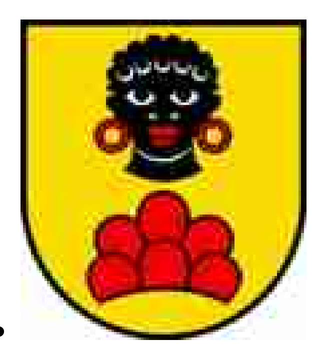
  Wappen der Gemeinde Flumenthal

- 

  Wappen der Gemeinde Mandach

- 

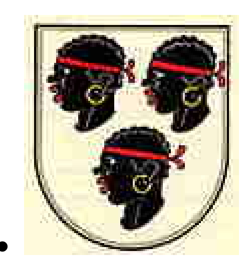
  Wappen der Gemeinde Oberweningen

- 

  Wappen der Gemeinde Möriken-Wildegg

- 

  Wappen von Avenches/Waadtland

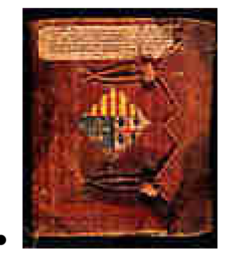
- 

  Wappen der Gemeinde Cornol, Kanton Jura

Die Mohren von Aragon, Sardinien und Korsika

[Bearbeiten]

Aragonische Mohren: Bereits alte spanische Chroniken berichten davon, dass Peter I. in der Schlacht von Alcoraz vier schwarze Könige enthaupten ließ. Entweder er selbst oder sein Nachfolger hätten diese Köpfe in ihren Wappenschild aufgenommen als Symbol für die Rückeroberung vier ehemals maurischer Gebiete. Spätestens 1281 führte Peter III., König von Aragon (Spanien), endgültig dieses Hoheitszeichen ein, das dann lange Zeit als Siegel verwendet wurde. Es handelt sich jeweils um einen weißen Schild mit dem roten St. Georgs-Kreuz und den Köpfen von vier Mohren mit weißem Stirnband.

- 

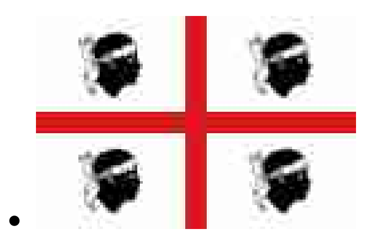
  Aragon, 1450

- 

  Aragonesisches Kreuz von Alcoraz, 1539

- 

  Escudo de Aragón

- 

  Flagge Sardiniens

- 

  Flagge Korsikas

- 

  Flagge Königreich Korsika

- *Sardische Mohren*: Das Landeswappen der italienischen Insel Sardinien zeigt wie das aragonische Wappen vier maurische Köpfe. Erst im 17. Jahrhundert wurde das ursprünglich aragonische Wappen durch Philipp IV. von Spanien offiziell für Sardinien eingeführt, indem er es auf Münzen prägen ließ.

- *Korsischer Mohr*: Das Landeswappen der französischen Insel Korsika zeigt ebenfalls einen Kopf eines „Mohren" oder Mauren (*Testa Maura*). Er wird in Verbindung gebracht mit dem Kampf gegen die sarazenischen Mauren im 9. und 10. Jahrhundert. Eine sagenhafte Gestalt des damaligen korsischen Widerstandes war Ugo Colonna. Dieser soll auch den Mohrenkönig Nugalon bezwungen und danach alle heidnischen Korsen haben taufen lassen (Zwangstaufe). Diese maurische Herrschaft spiegelt sich in korsischen Ortsnamen wie Campomoro, Morosaglia, Morsiglia usw. wider. Schon bald darauf tauchte der Mohrenkopf in diversen Siegeln und Wappen auf. Doch erst 1762 wurde der Mohrenkopf mit Stirnband von Pascal Paoli und der von ihm geleiteten Consultazum offiziellen Wappen und Symbol für den Freiheitskampf der Korsen bestimmt. Der Legende nach geht dieses Symbol auf einen Kampf zwischen einem arabischen Herrscher, einem Mauren, und einem Korsen um dessen Verlobte zurück, die der Maure entführt hatte. Im Kampf blieb der Korse siegreich, und er schlug dem Mauren den Kopf ab, spießte ihn auf eine Lanze und reckte ihn hoch in den Himmel. Das Stirnband geht dagegen auf eine andere Legende zurück. Nach dem Sieg der Pisaner und Genueser über die Mauren sollte ein maurischer Gefangener hingerichtet werden, dem dazu die Augen mit einem weißen Tuch verbunden wurden. Der Maure wollte aber sehenden Auges sterben und schob daher das Tuch hoch zur Stirn. Wahrscheinlicher ist jedoch, dass es sich bei der Fahne um eine Einführung durch den König von Aragon handelt.

Vincentellu d'Istria, der für Aragon und gegen die pisanischen und genuesischen Besatzer kämpfte, brachte es bis zum Vize-König. Er wurde dann aber von den Besatzern geschlagen und in Genua hingerichtet; dennoch wird dieser Kampf heute als Beginn der korsischen Monarchiebewegung angesehen.

Als dann der deutsche Baron Theodor von Neuhoff sich am 12. März 1736 selbst zum ersten und einzigen König Korsikas machte, führte er bei seinem Triumphzug durch Korsika ein Porträt von sich mit, auf dem unten ein Wappen abgebildet war, das auf dem Schild den nach rechts gerichteten Kopf eines Mohren mit verbundenen Augen und einer Kette um den Hals zeigte.

Erst Paoli hat dann das Tuch als Zeichen der Freiheit zum Stirnband umfunktioniert und etwas später auch die Halskette weggenommen.[59]

Mohren in portugiesischen Wappen

[Bearbeiten]

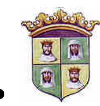
Mohren und Mauren in Wappen in Portugal, insbesondere in der Algarve

[Bearbeiten]

Auch das portugiesische Königreich Algarve führte zunächst zwei Mohren im Wappen, die den aragonesisch-sardinisch-korsischen Mohren ähnelten. Später wurden die Schwarzen in den Wappenfeldern jedoch durch mehr

arabisch aussehende Mauren ersetzt. Auch in den einzelnen Wappen bzw. Flaggen mehrerer Orte der Algarve und im Wappen von Évora haben sich diese arabisch-berberischen Mauren-Köpfe bis heute erhalten, so in Albufeira, Alcoutim, Aljezur, Benafim , Carvoeiro, Castro Marim, Estômbar, Lagoa, Loulé,Monchique, Olhão, Portimão, São Brás de Alportel, São Marcos da Serra, Silves, Tavira, Vila do Bispo, Vila Nova de Cacela und Vila Real de Santo António.

- 

  Wappen des portugiesischen Königreichs Algarve (1666)
- 

  Detail eines Azulejos in Olhao mit mehr arabisch aussehenden Mauren (2007)
- 

  Auswahl maurischer Köpfe in den Wappen und Flaggen der einzelnen Algarve-Orte
- 

  Wappen der AlbufeiraKreis
- 

  Wappen der AlcoutimKreis
- 

  Wappen der AljezurKreis
- 

  Wappen der BenafimGemeinde, Loulé Kreis
- 

  Wappen der CarvoeiroGemeinde, Lagoa Kreis
- 

  Wappen der Castro Marim Kreis

- 

  Wappen der EstômbarGemeinde, Lagoa Kreis

- 

  Wappen der Évora Kreis

- 

  Wappen der Lagoa Kreis

- 

  Wappen der Loulé Kreis

- 

  Wappen der MonchiqueKreis

- 

  Alte Wappen der OlhãoKreis (c. 1928-1945)

- 

  Wappen der PortimãoKreis

- 

  Wappen der São Brás de Alportel Kreis

- 

  Wappen der São Marcos da Serra Gemeinde,Silves Kreis

- 

  Wappen der Silves Kreis

- 

  Wappen der Tavira Kreis

- 

  Wappen der Vila do Bispo Kreis

- 

  Wappen der Vila Nova de Cacela Gemeinde, Vila Real de Santo António

- 

  Wappen der Vila Real de Santo António Kreis

Mohren in den Wappen Portugiesisch-Guineas

[Bearbeiten]

Unter allen Wappen der Kolonien Portugals wurde besonders das Wappen für Portugiesisch-Guinea (das heutige Guinea-Bissau) von dessen afrikanischen Bewohnern als eine Provokation angesehen, da es einen goldenen Stab enthielt, den Portugals König Alfons V. einst anläßlich der Inbesitznahme Guineas hatte anfertigen lassen. Als eigentliche Provokation wurde dabei empfunden, daß an der Spitze des Stabes ein (abgeschlagener) Mohrenkopf prangte.[60] Auch die Wappen von Bissau, der Hauptstadt der Kolonie, undFarim enthielten Darstellungen von Mohrenköpfen.

- 

  Portugiesisch-Guinea

- 

  Bissau
- 

  Farim

Der Mohr der Schwarzhäuptergilde

[Bearbeiten]

In Riga gab es die sogenannte „Compagnie der Schwarzen Häupter“ (kurz auch Schwarzhäuptergilde), eine frühe Abspaltung der Ledigen von der „Großen Gilde“ (14. Jahrhundert). Der Patron der Schwarzhäuptergilde ist der hl. Mauritius. Daher hat man auch einen Mohren im Wappen. Der Name leitet sich aber mehr vom Kopfschutz der gewappneten Kriegsknechte her: der schwarzen Sturmhaube. Das Schwarzhäupterhaus (Gildenhaus) ist durch die Rekonstruktion in den 90er Jahren bekannt geworden, nachdem das ursprünglich 1341 erbaute Gebäude 600 Jahre später 1941 bei einem deutschen Angriff zerstört wurde. An der Pforte des Hauses rechts steht im Blick auf Patron und Wappen ein Mohr.[61] Im Zuge des Hitler-Stalin-Paktes von 1939 mussten die deutschstämmigen Schwarzhäupter Riga verlassen. Sie haben ihren neuen Sitz in die Stadt Bremen verlegt.

Mohren als Wasserzeichen

[Bearbeiten]

Die Wasserzeichenkartei Piccard, die der Datierung von mittelalterlichen Codices dient, kennt mehrere Mohrenköpfe

- Mohrenkopf mit Stirnband ohne Krone, Ende 14. Jahrhundert, Codex 22 im Stadtarchiv von Tulln.[62]
- Mohrenkopf, Süddeutschland, letztes Viertel 14. Jahrhundert.[63]
- Mohrenkopf mit Krone, erstes Viertel 15. Jahrhundert.[64]

Literatur

[Bearbeiten]

Heraldik

- Michael F. Schlamp: *Der Mohrenkopf im Wappen der Bischöfe von Freising*. In: *Frigisinga*. Bd. 7, 1930, ZDB-ID 540761-8 , S. 115–187 (Auch: Sonderabdruck. Freisinger Tagblatt, Freising 1930).

- Adolf Wilhelm Ziegler: *Der Freisinger Mohr. Eine heimatgeschichtliche Untersuchung zum Freisinger Bischofswappen.* Seitz & Höfling in Kommission, München 1975 (2. Auflage. ebenda 1976).
- Sylvia Hahn (Red.): *Der Mohr kann gehen. „Der Mohr von Freising". (Der Mohr im Wappen des Bischofs von Freising und die Säkulkarisation 1803.)* (= *Diözesanmuseum für Christliche Kunst des Erzbistums München und Freising. Kataloge und Schriften.* Bd. 30). Kunstverlag Fink, Lindenberg im Allgäu 2002, ISBN 3-89870-090-9 (Ausstellungskatalog, Freising, Diözesanmuseum, 23. November 2002 – 2. März 2003).
- Mira Alexandra Schnoor: *Der Mohr im Wappen. Afrikaner als Schildfiguren bayerischer Gemeinden.* Bayerischer Rundfunk, München 2003.
- *Das Wappen Coburgs. Der Coburger Mohr.* Tourismus & Congress-Service Coburg, Coburg 2004.

Einzelnachweise

[Bearbeiten]

1. Hochspringen ↑

   Gert Oswald: Lexikon der Heraldik. VEB Bibliographisches Institut, Leipzig, S. 274.
2. Hochspringen ↑

   Alter Wappenschild der Grafen von Kirchberg
3. Hochspringen ↑

   Oberkirchberger Wappen, 1555
4. Hochspringen ↑

   Wappen der Grafen Fugger von Kirchberg und Weißenhorn
5. Hochspringen ↑

   Wappen der Grafen Fugger von Kirchberg und Weißenhorn
6. Hochspringen ↑

   Wappen der Grafen Fugger von Kirchberg und Weißenhorn
7. ↑ Hochspringen nach: a b c

   http://regesten.regesta-imperii.de/index.php
8. Hochspringen ↑

   Bild der Wappenrolle
9. Hochspringen ↑

   Grabstein von Eberhard von Wolfskeel
10. Hochspringen ↑

    Grabstein von Friedrich von Wolfskeel
11. Hochspringen ↑

    Wappen von Johann III. von Grumbach
12. Hochspringen ↑

    Münze von Johann III. von Grumbach mit Mohrenwappen

13. Hochspringen ↑

Grabmal von Eberhard von Grumbach

14. Hochspringen ↑

Grabmal von Konrad von Grumbach

15. Hochspringen ↑

Grabmal von Hans von Grumbach-Estenfeld

16. Hochspringen ↑

Grabmal von Wilhelm von Grumbach

17. Hochspringen ↑

Wappen Otto von Freisings nach Stephan Andreas Mayr, 1586

18. Hochspringen ↑

Wappen im Freisinger Stadtbild von Sebastian Münster, 1550

19. Hochspringen ↑

Frühform des Mittenwalder Wappens, ab 1408

20. Hochspringen ↑

Wappen von Hollenburg

21. Hochspringen ↑

Wappen von Ulmerfeld

22. Hochspringen ↑

Wappen von Oberwölz

23. Hochspringen ↑

Wappen von Dovje

24. Hochspringen ↑

Wappen von Klevenz

25. Hochspringen ↑

Wappen von Severna Istra

26. Hochspringen ↑

Wappen von Škofja Loka

27. Hochspringen ↑

Wappen von Bischof von Tulbeck

28. Hochspringen ↑

Wappen eines unbekannten Fürstbischofs in Sulzemoos

29. Hochspringen ↑

Wappen von Bischof Albrecht Sigismund von Bayern, 1651

30. Hochspringen ↑

Wappen von Bischof Albrecht Sigismund von Bayern, 1669

31. Hochspringen ↑

Wappen von Bischof Johann Franz Eckher

32. Hochspringen ↑

Wappen von Bischof Johann Franz Eckher

33. Hochspringen ↑

Wappen von Bischof Johann Franz Eckher, 1695

34. Hochspringen ↑

Wappen von Bischof Johann Theodor von Bayern

35. Hochspringen ↑

Wappen von Bischof Clemens Wenzeslaus von Sachsen

36. Hochspringen ↑

Wappen von Bischof Prokop von Toerring-Jettenbach, 1788

37. Hochspringen ↑

Wappen von Bischof Joseph Konrad von Schroffenberg

38. Hochspringen ↑

Wappen von Bischof Joseph Konrad von Schroffenberg, 1790

39. Hochspringen ↑

Wappen von Erzbischof Michael Kardinal von Faulhaber

40. Hochspringen ↑

Wappen von Erzbischof Joseph Kardinal Wendel

41. Hochspringen ↑

Wappen von Erzbischof Julius Kardinal Döpfner

42. Hochspringen ↑

Der Schuster zu Lauingen. In: Brüder Grimm (Hrsg.): *Deutsche Sagen.* Band 2. S. 473.

43. Hochspringen ↑

Wappenrolle Pappenheimer

44. Hochspringen ↑

Wappenrolle Pappenheimer

45. Hochspringen ↑

Heinz Göschel (Hrsg.): *Lexikon Städte und Wappen der Deutschen Demokratischen Republik.* VEB Verlag Enzyklopädie, Leipzig 1979.

46. Hochspringen ↑

Louis Ferdinand Freiherr von Eberstein: *Geschichte der Freiherren von Eberstein und ihrer Besitzungen.* Eupel, Sondershausen 1865, S. 25 ff., 31 und 85.

47. Hochspringen ↑

Kronländer: Grafen von Strasoldo, siehe auch [1]

48. Hochspringen ↑

Seidewitz-Genealogie

49. Hochspringen ↑

Friedrich Schilling: *Coburg mitten im Reich. Festgabe zum 900. Gedenkjahr der ersten Erwähnung der Ur-Coburg und ihres Umlandes.* Lassleben, Kallmünz 1956, S. 170 und 259 ff.

50. Hochspringen ↑

Rudolf Brückner: *Das Coburger Mohrenkopf-Wappen – eine lange Geschichte.* In: *Die Parole.* Nr. 12, Dezember 1961; außerdem: *Blätter für deutsche Landesgeschichte.* 1964, S. 414.

51. Hochspringen ↑

Harald Sandner: *Coburg im 20. Jahrhundert. Die Chronik über die Stadt Coburg und das Haus Sachsen-Coburg und Gotha vom 1. Januar 1900 bis zum 31. Dezember 1999 – von der „guten alten Zeit" bis zur Schwelle des 21. Jahrhunderts. Gegen das Vergessen.* Verlagsanstalt Neue Presse, Coburg 2002, ISBN 3-00-006732-9, S. 126.

52. Hochspringen ↑

Peter Martin, Christine Alonzo (Hrsg.): *Zwischen Charleston und Stechschritt. Schwarze im Nationalsozialismus.* Dölling und Galitz, Hamburg u. a. 2004, ISBN 3-935549-84-9, S. 394–402, siehe online *„Besondere Kennzeichen: Neger". Schwarze im NS-Staat. Ein Ausstellungsprojekt des NS-Dokumentationszentrums Köln.*

53. Hochspringen ↑

Harald Sandner: *Coburg im 20. Jahrhundert. Die Chronik über die Stadt Coburg und das Haus Sachsen-Coburg und Gotha vom 1. Januar 1900 bis zum 31. Dezember 1999 – von der „guten alten Zeit" bis zur Schwelle des 21. Jahrhunderts. Gegen das Vergessen.* Verlagsanstalt Neue Presse, Coburg 2002, ISBN 3-00-006732-9, S. 191.

54. Hochspringen ↑

Wappen von Coburg, 1953.

55. Hochspringen ↑

Die Mohrensage.

56. Hochspringen ↑

Bild des Tucher Mohren

57. Hochspringen ↑

Anzeiger des Germanischen Nationalmuseums. 1975, ISSN 1430-5496 , S. 26.

58. Hochspringen ↑

Olaf Klose (Hrsg.): *Schleswig-Holstein und Hamburg* (= *Handbuch der historischen Stätten Deutschlands.* Bd 1 = *Kröners Taschenausgabe.* Bd. 271). Kröner, Stuttgart 1958, S. 246.

59. Hochspringen ↑

    Wappen von Korsika, Paoli

60. Hochspringen ↑

    Arnold Rabbow: *dtv-Lexikon politischer Symbole. A – Z* (= *dtv* 3084). Deutscher Taschenbuch-Verlag, München 1970, S. 194.

61. Hochspringen ↑

    Bild von Wappen der Schwarzhäuptergilde an der Pforte des Dresdener Gildenhauses

62. Hochspringen ↑

    Wasserzeichen, Ende 14. Jahrhundert

63. Hochspringen ↑

    Wasserzeichen, letztes Viertel 14. Jahrhundert

64. Hochspringen ↑

    Wasserzeichen, erstes Viertel 15. Jahrhundert

Albrecht Dürer as a crypto-Jew (2014-08-22 23:12)

IFRAME: //www.youtube.com/embed/qE4GPXPlhcc

See also:

http://www.jewishledger.com/2011/10/q-a-elizabeth-maxwell-garner-accidental -art-detective-discovers-durer %E2 %80 %99s-jewish-roots/

http://www.albrechtdurerblog.com

La race nordique en Espagne (2014-08-23 16:06)

Publiant leurs travaux dans la revue Current Biology, des chercheurs espagnols ont analysé le génome de 2 fossiles humains du Mésolithique découverts dans leur pays et ont établi que ces anciens ibériques étaient bien plus apparentés aux Nord-Européens qu'aux Espagnols d'aujourd'hui.

Lien: http://www.maxisciences.com/g %e9nome/les-espagnols-d-il-y-a-7-000-ans-parents-des-actuels-europeens-du-no rd _art25503.html

---

Gene study shows Spain's Jewish and Muslim ancestry **(2014-08-23 16:08)**

The genetic signatures of people in Spain and Portugal provide new and explicit evidence of the mass conversions of Sephardic Jews and Muslims to Catholicism in the 15th and 16th centuries after Christian armies wrested Spain back from Muslim control, a team of geneticists reports. Twenty percent of the population of the Iberian Peninsula has Sephardic Jewish ancestry and 11 percent have DNA reflecting Moorish ancestors, the geneticists have found.

Historians have debated how many Jews converted and how many chose exile. "One wing grossly underestimates the number of conversions," said Jane Gerber, an expert on Sephardic history at the City University of New York.

http://www.nytimes.com/2008/12/05/health/05iht-05genes.18425407.html? _r=0

Eléments expliquant la décadence de la noblesse française au dix-septième siècle **(2014-08-25 00:35)**

« En Languedoc la principale fonction de la noblesse, dit Vaissette, consistait dans l'exercice des armes, qu'elle alliait comme les anciens Romains avec les fonctions judiciaires (2). »

Sans remonter à ces migrations guerrières qui portèrent, bien avant l'ère chrétienne, le nom et la gloire des Gaulois Tectosages dans la Germanie, la Pannonie, l'Illyrie, la Grèce et la Thrace (3), nous voyons cette noblesse toujours en armes, depuis les croisades jusqu'aux dernières luttes du fanatisme religieux au commencement du dix-huitième siècle.

– –

Le vide fait dans les rangs de la noblesse par les luttes de la féodalité, les croisades, les voyages d'outre-mer, et les guerres nationales contre les Anglais, fut rempli soit par les acquéreurs de fiefs nobles, citoyens que le négoce et la culture des arts avaient enrichis, soit par les villageois (*vilani*, *vilains*), attachés aux domaines ruraux.

La guerre des Albigeois, la domination de Simon de Montfort, fut pour la noblesse de Languedoc une cause de ruine qu'il faut ajouter à celles que nous venons d'énumérer.

« L'hérésie des Albigeois, dit Vaissette, eut de tristes résultats pour le pays; il fut entièrement désolé par la sanglante guerre qu'elle fit naître, durant laquelle la plus grande partie de son ancienne noblesse ou périt, ou fut obligée de céder ses biens à des étrangers (2). »

Les fiefs transmirent à la postérité des acquéreurs leurs franchises, leurs priviléges, en un mot leur-noblesse. Or, comme un des devoirs du fief obligeait le possesseur à suivre à la guerre le seigneur dont le fief relevait, la réception dans l'ordre de la chevalerie agrégeait tacitement au corps de la noblesse le roturier qui s'adonnait uniquement à la profession des armes et qui s'y distinguait (3).

Cette agrégation par la possession des fiefs nobles, qui doit être considérée comme une seconde phase dans l'histoire de la noblesse, ne se fit pas sans résistance de la part des anciennes familles, et sans quelques précautions de la part de nos rois.

Cette agrégation par la possession des fiefs nobles, qui doit être considérée comme une seconde phase dans l'histoire de la noblesse, ne se fit pas sans résistance de la part des anciennes familles, et sans quelques précautions de la part de nos rois.

La noblesse s'acquérait, suivant les *Établissements de Saint-Louis*, par la possession d'un fief à la tierce-foi, c'est-à-dire qu'un roturier acquérant un fief noble, ses descendants étaient

nobles à la troisième foi (hommage) du même fief, et le partageaient noblement à la troisième génération (1). La foi était pour le roturier et l'hommage pour les gentilshommes.

Cette nouvelle classe de noblesse fut difficilement acceptée dans les rangs de l'ancienne, qui lui refusait le droit de guerre privée, celui de présenter gage de bataille et de combattre à cheval avec pleines armes; elle l'excluait même des tournois.

Il est permis de croire que la preuve légale d'une filiation antérieure à 1560 pouvait difficilement être exigée pour beaucoup de familles, puisque la tenue des registres destinés à constater l'état civil ne remonte pas au delà de 1539.

« Les lettres et titres qui justifient la noblesse sont des actes

authentiques, comme contrats de mariage, baptistaires, lots et partages des successions, testaments et autres actes publics qui font mention des filiations. On y ajoute les qualités tirées des fiefs possédés de race en race et employées dans des contrats, les jugements rendus sur la condition, les inscriptions et épitaphes des lieux publics et la continuation des armes semblables.

« Quant à la preuve par témoins, Jean Baquet, avocat du roi à la chambre du trésor, dit qu'en France pour vérifier qu'un homme est noble, il suffit que les témoins déposent qu'ils ont connu son aïeul et son père, et qu'ils les ont vu vivre noblement et faire acte de nobles, sans avoir été mis à la taille, si ce n'est qu'elle fût réelle; sans qu'il soit besoin que les témoins déposent avoir vu et connu les bisaïeux, les trisaïeux et autres prédécesseurs; et qu'ils fussent estimés nobles et eussent vécu noblement (1).

« La loi n'a pas voulu obliger ceux qui seraient inquiétés en la possession de leur qualité de noblesse, à déduire beaucoup de degrés pour remonter jusqu'à leur origine pour deux raisons. La première, parce que Dieu a en horreur l'immortalité du nom souhaitée par les hommes... C'est pourquoi Dieu n'a jamais donné pouvoir à aucun monarque de faire remonter ses degrés de génération jusqu'à notre premier père; il s'est réservé cette prérogative comme seul digne de cette gloire. Ainsi, il y a peu d'hommes qui puissent aller au delà de cinq à six cents ans dans la recherche de leur généalogie, sans qu'il se rencontre de la confusion ou une succession interrompue.

« La seconde raison pour laquelle la loi s'est contentée d'une simple recherche pour la vérification de la noblesse, c'est que la mémoire des hommes est incertaine et qu'il arrive beaucoup d'accidents et d'infortunes, principalement aux nobles de qui la profession adonnée aux armes les porte plutôt à rechercher une mort glorieuse qu'à conserver leur propre vie (2). »

« La question que vous me proposez par votre lettre du 6 de « ce mois, sur les lettres de marquis pour M. de Brehan, me « paraît un scrupule nouveau; car ce titre ainsi que celui de « comte et de baron sont devenus aussi prodigués et aussi com- « muns pour les militaires, que celui d'abbé pour les ecclésias- « tiques sans abbayes : il est vrai que les titres n'étant pas sou- « tenus de leurs vrais fondements, qui sont des lettres patentes « d'érection, registrées, soit pour le sujet, soit pour ses ancêtres, « ne sont utiles que pour les adresses des lettres, et les conver- « sations avec des inférieurs; ainsi je crois, Monsieur, que vous « pouvez faire là-dessus tout ce que bon vous semblera. L'abus

« en est si grand depuis longtemps, qu'il serait à présent bien « difficile de le réformer. Quoique, dans les règles, je ne dusse « passer, pour les preuves de MM. les chevaliers des ordres, au- « cun de ces titres de comte, marquis, baron, etc., qui ne « sont pas revêtus de lettres patentes registrées, je me trouve « souvent obligé de suivre le torrent, parce que de les refuser à « un lieutenant général, quand il est ainsi qualifié dans ses pro- « visions, ce serait sembler vouloir le dégrader et en faire « une affaire personnelle; cependant, cela est, je vous l'avoue, « contre toutes les règles, de même que les couronnes qu'ils « mettent à leurs armes, en conséquence de ces titres imagi- « naires. Votre question me rappelle un bon propos sur ce « sujet : Un marquis de l'espèce dont il s'agit, mécontent des « plaisanteries de quelqu'un, s'échauffa jusqu'au point de le « menacer de l'aller chercher dans quelque endroit qu'il pût se « cacher. Le plaisant l'en défia en lui disant qu'il connaissait « un endroit où certainement il ne pourrait pas le trouver. — « Et quel peut être cet endroit? dit le marquis. — C'est dans « votre marquisat, répondit le plaisant. » —En voilà assez sur « cette matière, etc. (1) »

Quand, avec les preuves de cette nature, on est aidé de qualifications, on est fondé en présomption (1).

Les titres pour être admissibles devaient être originaux et contenir les qualifications propres à la noblesse.

Après cette vérification, les produisants qui se trouvèrent en règle furent maintenus dans leurs priviléges, tandis que les usurpateurs se virent déclarés roturiers, condamnés à une amende et réimposés aux tailles. Les familles qui ne voulurent pas courir le risque d'une condamnation firent acte de désistement (2).

« Ce fut alors qu'on vit venir à Montpellier bien de bonnes gens habillés de bure et labourant eux-mêmes leurs terres, qui s'en retournaient en emportant des jugements très-avantageux, tandis que d'autres couverts de plumes et de dorures étaient obligés de payer l'amende de 113 livres 15 sols et de donner leur déclaration au greffe, comme ils se départaient des qualités qu'ils avaient prises (3). »

Les rangs de la noblesse se trouvèrent fermés pour les familles qui avaient commis quelque acte de dérogeance. Il y avait dérogeance toutes les fois que le noble se rendait coupable de quelque action indigne de son état, qu'il n'en remplissait pas les obligations, ou que sa profession était jugée incompatible avec sa qualité.

Dans la vérification de 1668 il fut jugé que les magistratures subalternes, les professions de médecin et d'avocat, ne dérogeaient pas, et n'empêchaient pas de vivre noblement.

On se montra sans pitié pour les « nobles marchands, » « nobles bourgeois, » « nobles notaires. » Un arrêt du conseil du 4 juin 1668 avait décidé que « les notaires, même avant 1560, seraient censés avoir dérogé à la noblesse et exercé une profession roturière. » Les bâtards des simples gentilshommes furent

déclarés roturiers malgré les lettres de légitimation du prince; depuis l'édit de 1600, ils devaient avoir obtenu des lettres d'anoblissement vérifiées dans les formes et « fondées sur quelque grande considération de leurs mérites ou de celui de leurs pères, » et porter en leurs armes une barre qui les distinguât des légitimes.

L'adoption d'un roturier par un gentilhomme ne donnait pas la noblesse. Cette prétention constituait une atteinte trop évidente à la prérogative d'anoblissement réservée à l'autorité souveraine.

Les nobles étaient anciennement en possession de changer de nom sans la permission du prince, parce qu'en ce temps cette mutation ne faisait pas présumer qu'ils changeaient d'état. Quelques-uns prenaient le nom de leur mère ou celui de leur femme. Les Guillaume, seigneurs de Montpellier, et les comtes de Toulouse, prenaient le nom de leur mère; ils se faisaient appeler, Raymond, fils de Douce; Raymond, fils de Faiditte; Guillaume, fils d'Adélaïs; Guillaume, fils de Béliarde, et ainsi des autres (1). Pierre de France, fils de Louis le Gros, prit le nom de sa femme en épousant Isabelle de Courtenay; Robert, son frère, en épousant la fille du comte de Dreux en prit aussi le nom; Matthieu de Rouvroy, épousa Marguerite de Saint-Simon et en prit le nom; Enguerrand de Guines prit le nom de Coucy du chef de sa mère; le seigneur de Tignières quitte son nom pour prendre ceux des vicomtes de Narbonne dont il descendait par les femmes; Antoine Coiffier, seigneur d'Effiat, depuis maréchal de France, prit le nom d'Antoine Ruzé son grand oncle, seigneur de Beaulieu, secrétaire d'état.

L'histoire est remplie de pareils exemples, sans aborder le chapitre des adoptions et des substitutions autrement fécond en changements.

La confusion venait encore de ce que les noms des seigneuries étant absolument réels, quand on venait à perdre la seigneurie on en perdait le nom, ou on le conservait, suivant que l'habitude de le porter était plus ou moins ancienne. Si l'on acquérait une seigneurie plus importante ou plus considérée que celle que l'on avait auparavant, on quittait son nom pour prendre celui de la nouvelle acquisition que l'on avait faite (2).

De la Roque, Armorial de la noblesse de Languedoc

V

NOBLESSE MILITAIRE.

La noblesse est essentiellement militaire par son origine, et quoique l'art militaire ne soit pas le plus utile de tous les arts, la profession des armes a cependant été considérée de tout temps comme la plus noble, parce qu'elle commandait seule entre toutes une abnégation plus grande, un dévouement plus immédiat au pays et au prince; et les qualifications de *chevalier* et d'*écuyer* font voir que c'est au milieu des camps et des armes que la noblesse française a pris naissance; c'est pour elle que les *ordres* de chevalerie et les *décorations* ont été créés.

« En Languedoc la principale fonction de la noblesse, dit Vaissette, consistait dans l'exercice des armes, qu'elle alliait comme les anciens Romains avec les fonctions judiciaires (2). »

Sans remonter à ces migrations guerrières qui portèrent, bien avant l'ère chrétienne, le nom et la gloire des Gaulois Tectosages dans la Germanie, la Pannonie, l'Illyrie, la Grèce et la Thrace (3), nous voyons cette noblesse toujours en armes, depuis les croisades jusqu'aux dernières luttes du fanatisme religieux au commencement du dix-huitième siècle.

En 1098, elle formait un tiers de cette armée de cent mille hommes composée de Goths, d'Aquitains et de Provençaux, qui prit une part si glorieuse à la première croisade, commandée par Raymond de Saint-Gilles, comte de Toulouse, Guillaume de

(1) Boulainvilliers, *État de la France*, II, 513.
(2) Vaissette, *Hist. de Languedoc*, II, 513.
(3) Id., *ibid.*, I, 591. 592.

Montpellier, Adhémar de Monteil, Eustache d'Agrain, Raimbaud d'Orange, Raymond Pelet et Guillaume d'Albret (1).

Quelques années plus tard, une nouvelle légion grossit les rangs des vainqueurs de Nicée et d'Ascalon, sous les ordres de Bernard Aton, vicomte d'Alby, d'Agde, de Béziers et de Nîmes; de Guillaume-Jourdain, comte de Cerdagne; de Guillaume, comte de Poitiers, duc d'Aquitaine et beau-frère de Raymond comte de Toulouse (2).

En 1109, plus de quatre mille chevaliers languedociens s'embarquent pour la terre sainte au port de Bouc, avec Bertrand, comte de Toulouse, fils de Raymond; Raymond, comte de Melgueil et de Substantion, son cousin germain; Bérenger de Fougères et Raymond de Castelnau (3). Bertrand avait laissé le gouvernement de Languedoc à son frère Alphonse-Jourdain qui le suivit bientôt à la tête de ses vassaux en 1148 (4). Alphonse-Jourdain fut le quatrième comte de Toulouse qui mourut à la terre sainte, et de ces quatre, ajoute dom Vaissette, il fut le troisième qui, à l'exemple de Raymond et de Bertrand son frère, se croisa contre les infidèles. La maison de Toulouse eut aussi la gloire de donner, en la personne des comtes de Tripoli, plusieurs autres héros qui se rendirent également célèbres en Orient (5).

Dans l'intervalle qui sépare la première de la seconde croisade, la noblesse de Béziers, de Nîmes, de Maguelonne et de toute la province, ralliée autour de Dalmace de Castries, de Raymond de Baux, de Bérenger de la Vérune, du vicomte de Narbonne, et de Guillaume de Montpellier qui s'était distingué dans la première croisade, se signale dans la guerre contre les Maures et les Sarrasins, maîtres des îles Baléares d'où ils infestaient les côtes de la Méditerranée (6).

(1) Vaissette, *Hist. de Languedoc*, II, 290, 296, 301.
(2) Vaissette, *ibid.*, 327, 335.
(3) Vaissette, *ibid.*, 352.
(4) Vaissette, *ibid.*, 451.
(5) Vaissette, *ibid.*, II, 454.
(6) *Chronique de Pise*, 151. — Vaissette, II, 372-373.

Au milieu du onzième siècle, la guerre d'Alphonse VIII, roi de Castille, entreprise contre les infidèles d'Espagne, partage la noblesse de la province entre cette expédition et celle de la terre sainte (1).

Le mariage d'Henri II, roi d'Angleterre, avec Eléonore de Guienne, répudiée par Louis le Jeune, avait fait revivre les prétentions de l'héritière des comtes de Poitiers sur le comté de Toulouse (2). En 1159, la noblesse de Languedoc, restée fidèle à ses princes et commandée par le roi Louis le Jeune, se jette dans Toulouse, et force Henri II et le comte de Barcelone son allié à lever le siége de cette ville. « Après y avoir dépensé des sommes immenses, s'être donné des mouvements infinis et y avoir perdu une partie de ses troupes et plusieurs seigneurs de marque, entre autres Guillaume, comte de Bologne, fils d'Étienne, roi d'Angleterre, et Aymon, fils du comte de Glocester, Henri II se vit obligé de décamper tant à cause de la saison avancée que de la vigoureuse défense des assiégés (3). »

Le Rouergue faisait alors partie du comté de Toulouse; les Anglais, chassés du haut Languedoc, cherchent à envahir cette province. Les compagnons de Louis le Jeune et de Raymond de Toulouse, ralliés autour de Pierre, évêque de Rodez et du comte Hugues, surnommé *le Père de la patrie*, les repoussent une seconde fois, 1164 (4); et disputent avec moins de succès, quelques années après (1166), l'entrée de la Provence à Alphonse d'Aragon, qui prétendait en avoir reçu l'inféodation de l'empereur Frédéric II, à la mort de Raymond-Bérenger, son cousin germain (5).

Ces guerres privées, qui n'étaient que le prélude des luttes terribles et cependant héroïques de la guerre des Albigeois, éprouvèrent un temps d'arrêt pendant la croisade de Philippe

(1) Vaissette, *Hist. du Languedoc*, II, 441.
(2) Vaissette, II, *ibid.*, 450, 483.
(3) Vaissette, II, *ibid.*, 484.
(4) Vaissette, II, *ibid.*, 505.
(5) Vaissette, III, *ibid.*, 15.

Auguste. La noblesse de Languedoc prit part à cette expédition

pellier, voyant qu'on voulait établir une contribution générale, offrirent de leur chef leurs bagues et leurs bijoux pour grossir la somme qu'on devait y employer. Pons Blegeri, docteur ès lois, et Étienne Rozier, bourgeois de la ville, furent députés de la communauté auprès du roi, qui leur donna des lettres patentes où il rend témoignage de la bonne affection de ses sujets de Montpellier.

La France entière était en armes et la sédition partout. Tandis que les états généraux convoqués à Paris par un roi de vingt ans, et gagnés par les intrigues secrètes du roi de Navarre, du duc d'Orléans et d'Étienne Marcel, voulaient gouverner sous son nom, en lui « baillant certains conseillers qui auroient puissance de tout faire et ordonner au royaume, » les états de Languedoc s'assemblaient à Toulouse, et donnaient un meilleur exemple de liberté : ils ordonnaient une levée d'armes pour la délivrance du roi Jean, et votaient, une année après, le tiers de la rançon du roi de France. « C'était un contraste avec l'intrigue qui s'agitait dans les états généraux, et cette différence de patriotisme mérite d'être notée dans l'histoire (1). »

Cette manifestation isolée ne ramena pas le roi Jean dans son royaume; mais l'armée levée en 1360, et commandée par Bertrand d'Espagne, par le connétable du Gueselin, par le maréchal d'Andeneham, par Pierre de Voisius, délivra pour un temps le midi de la France des grandes compagnies, et chassa définitivement les Anglais du Languedoc (2).

« Charles VII, dit Vaissette, fut en quelque manière redevable de la couronne, soit aux secours annuels, soit aux services que la noblesse et les autres milices de la province lui rendirent dans ses guerres, surtout en Guienne, d'où il eut le bonheur de chasser entièrement les Anglais. »

Avec Charles VII et l'établissement des armées permanentes, la noblesse illustrée par ces luttes héroïques, mais dont les

pellier, voyant qu'on voulait établir une contribution générale, offrirent de leur chef leurs bagues et leurs bijoux pour grossir la somme qu'on devait y employer. Pons Blegeri, docteur ès lois, et Étienne Rozier, bourgeois de la ville, furent députés de la communauté auprès du roi, qui leur donna des lettres patentes où il rend témoignage de la bonne affection de ses sujets de Montpellier.

La France entière était en armes et la sédition partout. Tandis que les états généraux convoqués à Paris par un roi de vingt ans, et gagnés par les intrigues secrètes du roi de Navarre, du duc d'Orléans et d'Étienne Marcel, voulaient gouverner sous son nom, en lui « baillant certains conseillers qui auroient puissance de tout faire et ordonner au royaume, » les états de Languedoc s'assemblaient à Toulouse, et donnaient un meilleur exemple de liberté : ils ordonnaient une levée d'armes pour la délivrance du roi Jean, et votaient, une année après, le tiers de la rançon du roi de France. « C'était un contraste avec l'intrigue qui s'agitait dans les états généraux, et cette différence de patriotisme mérite d'être notée dans l'histoire (1). »

Cette manifestation isolée ne ramena pas le roi Jean dans son royaume; mais l'armée levée en 1360, et commandée par Bertrand d'Espagne, par le connétable du Guesclin, par le maréchal d'Andeneham, par Pierre de Voisins, délivra pour un temps le midi de la France des grandes compagnies, et chassa définitivement les Anglais du Languedoc (2).

« Charles VII, dit Vaissette, fut en quelque manière redevable de la couronne, soit aux secours annuels, soit aux services que la noblesse et les autres milices de la province lui rendirent dans ses guerres, surtout en Guienne, d'où il eut le bonheur de chasser entièrement les Anglais. »

Avec Charles VII et l'établissement des armées permanentes, la noblesse illustrée par ces luttes héroïques, mais dont les

(1) Laurentie, *Histoire de France*, III, 22.
(2) D'Aigrefeuille, I, 150. — Dom Vaissette, I, 317, 320, 332, 339.

rangs s'étaient éclaircis, et qui, selon l'expression pittoresque d'un historien moderne, « avait semé l'Europe et l'Asie de cadavres blasonnés, » perdit le privilége à peu près exclusif du service militaire qu'elle avait conservé jusqu'au milieu du quatorzième siècle.

« Il n'y eut plus obligation aux seigneurs et gentilshommes fieffés d'amener leurs vassaux à la guerre; ils ne furent obligés, dit le P. Daniel, qu'à servir dans l'arrière-ban à peu près comme aujourd'hui (1). »

La réunion de la noblesse et des milices communales, qu'on désignait sous le nom de *ban*, *arrière-ban*, et *chevauchée*, formèrent alors une armée nationale, qui répondait à l'appel du roi; elle était placée sous les ordres du connétable et des sénéchaux, prévôts et baillis.

Charles VII qui avait formé les premières troupes de cavalerie appelées *gens d'armes*, et *compagnies d'ordonnance* (1439), institua la première infanterie régulière (1445), en imposant à chaque paroisse l'équipement et l'entretien d'un archer qui prit le nom de *franc-archer;* tous les paysans qui en faisaient partie étaient exempts d'impôts et devaient répondre au premier appel. « Leurs descendants, par une suite et une conséquence des priviléges attribués à la profession des armes, se sont prétendus nobles et ont formé la *noblesse archère* (2). »

L'esprit militaire ne pouvait se former et s'entretenir dans cet isolement; Louis XI supprima les *francs-archers*, et les remplaça par les archers écossais de la garde du roi, qui formèrent les premiers *gardes du corps*, et par les compagnies suisses, qui servirent de modèle à notre infanterie.

Au commencement de nos guerres d'Italie, le service mili-

(1) P. DANIEL, *Hist. des milices françaises.*

(2) CHÉRIN, *Abrégé chronologique.* Depuis le règne de Philippe III, les milices communales servaient dans l'infanterie; elles étaient placées sous les ordres des gentilshommes qui combattaient à cheval.

C'est à l'organisation des francs-archers que nous devons le renouvellement des jeux de l'arquebuse, si populaires dans le midi de la France au XV[e] siècle.

taire de France était fait par le *ban* de la noblesse (1), qui servait dans les gendarmes, les chevau-légers, les dragons, les carabins et les gardes du roi; par les compagnies mercenaires venues de Suisse; par les reitres ou lansquenets (*land-knecht*, défenseur du pays), venus d'Allemagne; et par les *légions provinciales* instituées par François Ier en 1534.

Les légions provinciales formaient sept corps de six mille hommes chacun, fournis par les provinces de Bretagne, de Normandie, de Picardie, de Bourgogne, de Champagne et de Nivernais, de Dauphiné, Provence et Lyonnais, de Languedoc et de Guienne. Chaque légion était composée d'un colonel et de six capitaines qui commandaient chacun mille hommes, et avaient sous leurs ordres des lieutenants et des sergents d'armes (2).

Plus tard, ces légions provinciales furent transformées en régiments d'infanterie et de cavalerie, qui prirent le nom de la province où ils se recrutaient de préférence. Le commandement en était réservé à la noblesse du pays (3).

L'histoire militaire de la noblesse de Languedoc, comme celle des autres provinces, se confond, à partir du seizième siècle, avec celle des légions provinciales. Nobles et bourgeois, nous les voyons groupés autour du maréchal d'Annebaut et du sire de Montpezat en 1541, pour la conquête du Roussillon (4); autour

(1) Le ban et l'arrière-ban de la noblesse de Languedoc fut convoqué en 1425 contre le roi d'Angleterre; en 1471 contre le duc de Bourgogne; 1488 contre les prince ligués pour la guerre du Bien public; 1520 contre l'empereur Charles V; 1544 pour la guerre d'Espagne; 1584 pour la guerre de Foix; 1585-1591 contre la Ligue; 1590 pour la Ligue; pour la guerre et conquête du Milanais; pour la guerre de Navarre; pour servir en Provence; contre les religionnaires; pour la guerre et conquête du Roussillon. (V. Dom Vaissette, *Hist. de Languedoc*, t. V.) On trouvera dans nos *Pièces justificatives* le ban de 1689 que nous devons à l'obligeante communication de M. l'abbé Adrien de la Roque, chanoine à Autun.

(2) Vaissette, *Hist. de Languedoc*, V. 139.

(3) Le comte d'Aubijoux fut colonel des légionnaires de la province pendant quarante-six ans, 1560-1606, et après lui les milices languedociennes furent commandées par le duc de Montmorency. (V. Dom Vaissette, V, 499, 513.)

(4) Vaissette, V, 151.

du vicomte de Joyeuse, des comtes de Clermont et d'Aubijoux, pour protéger nos frontières méridionales contre les Espagnols en 1561 (1); et partagés pendant nos guerres de religion entre les lieutenants du roi, Joyeuse, Villars, Crussol, Montmorency, et les chefs politiques des religionnaires, qui obéissaient aux ordres du prince de Condé, de l'amiral de Coligny, des ducs de Biron et de Rohan.

Pendant plus d'un siècle la guerre civile fit couler en Languedoc plus de ruisseaux de sang que dans tout le reste du royaume; luttes stériles qui couvrirent notre malheureux pays de ruines et de deuil, autorisèrent des représailles terribles, des punitions exemplaires, surtout à l'égard de la noblesse, dont la majeure partie se vit privée de ses biens, et qui préparèrent ainsi le despotisme de Richelieu et la dictature militaire de Louis XIV.

Dans ses cahiers présentés aux états généraux de 1614, la noblesse de Languedoc accusait déjà l'étendue de ses pertes.

« Lorsqu'il écherra de confiscation des biens nobles qui relèveront du roi, la moitié des biens sera conservée aux enfants, si ce n'est aux crimes de lèse-majesté...

« Qu'il plaise au roi accorder à la noblesse le rachat de ses biens vendus depuis quarante années, en remboursant les acquéreurs du prix de leur acquisition, des frais et loyaux coûts et réparations nécessaires qu'ils y auroient faites...

« Qu'attendu la perte que les gentilshommes ont faite de leurs titres pendant les troubles, ils soient maintenus en la jouissance des droits desquels ils feront apparoir jouissance devant les juges, de quarante années sans interruption (2). »

La seule révolte de Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII, occasionna la ruine de plus de cent familles de la principale no-

(1) VAISSETTE, *Histoire de Languedoc*, V, 211.

(2) *Extraits des cahiers présentés par les députés de la noblesse de Languedoc* : Cornusson, de Bides, Chambault, de Gouvernet, Polignac, Murles de Precor, Saint-André, de la Jugie, comte de Rieux, Ferrals, Marc-Antoine de Saint-Rome, Castaignac. (VAISSETTE, V, Pr. 368.)

blesse. Le roi, qui était à Montpellier en 1632, ordonna la démolition d'un grand nombre de places dans le bas Languedoc; de ce nombre furent les châteaux ou citadelles de Beaucaire, de Pézénas, de Brescou, de Béziers, de Cette, de Lunel, et autres dans les Cévennes, dans le Vivarais, dans le Gévaudan et dans le Velay, où M. de Machault, maître des requêtes, assisté du marquis de Tavannes, maréchal de camp, firent de grandes exécutions.

« Les terres de ceux qui en souffrirent le plus furent celles du comte de Bieules, du comte de Rieux, tué à la journée de Castelnaudary; de Saint-Amant, gendre du marquis de Malauzé; du Luc, autrement Saint-Geniez, ci-devant gouverneur de Narbonne; de Marsillac, lieutenant des gendarmes du duc de Ventadour; d'Alzau, retiré en Espagne; du baron de Lehan en Foix; du Cros; de Chantereuges; de Saint-Laurent; de Condres; du vicomte de Chailard; de Saint-Amans; de la Roque de Gasques, et de Saint-Haon. On mit garnison dans le château de Peyre en attendant des ordres plus précis du roi. Ceux qui n'avaient point de maison furent suppliciés en effigie et leurs biens confisqués. L'entrée des états fut interdite à ceux des barons qui en avaient abusé et leur baronie donnée à d'autres; les officiers de judicature perdirent leur charge, et M. de Machault se rendit si célèbre dans la province qu'il y conserva le surnom de *coupe-tête* (1). » Le seigneur de Peraut, qui était dans la révolte avec son frère l'évêque d'Uzès, perdit la charge de sénéchal de Beaucaire et de Nîmes, dont il avait été gratifié deux ans auparavant; Jacques de Restinclières, de la maison de Bermond-Thoiras, qui était également dans la révolte avec son frère Claude de Thoiras, évêque de Nîmes, fut remplacé dans la charge de sénéchal de Montpellier par le marquis de Fossez (2).

Quoique, depuis cette époque, notre province semble traitée en pays conquis, et que les emplois les plus distingués de la mai-

(1) D'Aigrefeuille, *Hist. de Montpellier*, I, 400.
(2) D'Aigrefeuille, *ibid.*, 399.

son du roi soient donnés aux gentilshommes attachés à la cour de Versailles, ou nés dans le centre et le nord de la France, cette injustice ne découragea pas la noblesse de Languedoc, et nous la retrouvons, avec son courage et sa bravoure ordinaires (1), au siége de Leucate en 1637 contre les Espagnols, commandée par le duc d'Halwin, qui fut fait maréchal de France à trente et un ans, au titre de maréchal de Schomberg. « Mon cousin, lui écrivait Louis XIII à cette occasion, vous avez su vous servir si à propos de votre épée que je vous envoie un bâton, afin qu'une autre fois vous ayez à choisir les armes dònt vous voudrez vous servir contre mes ennemis (2). »

Quelques années plus tard, elle se couvrit de gloire au siége de Perpignan avec le maréchal de Schomberg et le maréchal de la Meilleraye en 1642; à Girone avec les deux Cambis 1653; au siége de Salces et de Saint-Jean de Pagez 1674, sur les frontières du Roussillon, avec l'autre maréchal de Schomberg, de la maison de Clèves, et le marquis de Castries qui commandait les milices de Languedoc (3); au siége de Mayence pendant la guerre du Palatinat en 1689, avec le marquis de Castries; en Catalogne avec le maréchal de Noailles 1694; au siége de Barcelone 1714, avec le duc de Berwick qui venait de chasser les miquelets et les Catalans du Roussillon (4); et plus tard encore, en 1759, avec le marquis de Montcalm, le marquis de Vaudreuil et le chevalier de Lévis, sous les murs de Québec (5). Cette même année le Languedoc comptait deux maréchaux de France, plus de vingt lieutenants généraux, et autant de maréchaux de camp en activité de service (6). Pendant les guerres du règne de Louis XV, sur le Rhin et en Allemagne, à Rosbach, à Lawfeld, à Raucoux, à Fontenoy, des familles entières sorties de cette province ont glorieusement et à la même heure terminé leurs desti-

(1) *Mém. de Baville*, 124.
(2) D'Aigrefeuille, *Hist. de Montpellier*, I, 405.
(3) D'Aigrefeuille, *ibid.*, 408, 440.
(4) D'Aigrefeuille, *ibid.*, 516-518.
(5) *État militaire de la France*, 1760, 245.
(6) *État militaire de la France*, 1760.

nées sur le champ de bataille. Quatre années avant la révolution, la généralité de Toulouse pouvait revendiquer à elle seule deux cent quatre-vingt-dix-sept officiers, soit en activité ou en retraite, et dans le nombre plusieurs lieutenants généraux, maréchaux de camp, brigadiers, colonels et lieutenants-colonels. C'était plus que n'en ont fourni les guerres de l'empire, en ce temps où la nation ne formait pour ainsi dire qu'une armée (1).

Henri III, par un édit de 1583, avait décidé que « dix années consécutives de services militaires suffisaient pour faire jouir les non nobles, des exemptions réservées aux nobles. » Mais cela ne devait s'entendre que de l'exemption des tailles, privilége conservé de tout temps aux capitaines qui n'avaient ni le titre d'écuyer, ni l'exemption du droit de franc-fief.

Par son édit de 1600, Henri IV déclara « que la licence et la corruption des temps ont été cause que plusieurs, sous prétexte qu'ils ont porté les armes durant les troubles, ont usurpé le nom de gentilhomme pour s'exempter induement de la contribution des tailles, » et leur fit défense « de prendre le titre d'écuyer et de s'insinuer au corps de la noblesse, sinon entre autres à ceux qui sont issus d'aïeul et père qui ont fait profession d'armes. » Trois générations de services militaires y compris celle de l'*inquiété*, qui donnaient une possession d'état de noblesse de cent années, conféraient la noblesse à celui qui avait vingt années de services personnels (2). Ces principes furent consacrés par divers arrêts, et notamment, lors de la recherche des usurpateurs de noblesse, par deux jugements des commissaires au profit des descendants de deux capitaines (3).

La noblesse militaire reçut son organisation régulière et définitive sous Louis XV, qui, par son édit de 1750, exigea trois degrés au lieu de deux, trente ans de services et l'obtention de la croix de Saint-Louis pendant trois générations, pour conférer la noblesse transmissible.

(1) Du Mège, *Hist. des Instit. de la ville de Toulouse*, I, 215.
(2) Loiseau, *Traité des Ordres*, 48, 49.
(3) Belleguise, *Traité de la Noblesse*. — La Roque, 401, 1731.

« L'intention de Sa Majesté, disait l'ordonnance interprétative de 1752, a été que la profession des armes pût anoblir de droit à l'avenir ceux des officiers qui auroient rempli les conditions qui y sont prescrites, sans qu'ils eussent besoin de recourir aux formalités des lettres particulières d'anoblissement. Elle a cru devoir épargner à des officiers parvenus aux premiers grades de la guerre et qui ont toujours vécu avec distinction, les peines d'avouer un défaut de naissance souvent ignoré; et il lui a paru juste que les services de plusieurs générations dans une profession aussi noble que celle des armes pussent par eux-mêmes conférer la noblesse. »

Les officiers généraux acquéraient la noblesse pour eux et leurs descendants en légitime mariage, du jour de leur brevet de maréchal de camp. Les autres officiers, en descendant jusqu'au grade de capitaine, devaient fournir la preuve de trois générations de services militaires, par la représentation des commissions et des brevets de l'ordre de Saint-Louis, et obtenir des lettres d'approbation de service (1). Beaucoup de familles n'avaient pas d'autres titres pour figurer dans les assemblées de la noblesse en 1789.

La faveur de nos rois pour la noblesse militaire ne s'arrêta pas là. Le grade d'officier dans l'armée de terre, ou celui d'aspirant garde de la marine, était conféré aux gentilshommes qui pouvaient fournir la preuve de quatre degrés de noblesse paternelle devant les généalogistes du roi; des écoles furent ouvertes aux jeunes gentilshommes, fils d'officiers qui avaient péri au service, ou qui n'avaient pas de ressources suffisantes pour assurer l'avenir de leurs enfants: l'*École royale militaire;* l'*École de Brienne*, l'*École de la Flèche;* le *Collége des Quatre-Nations;* les *Compagnies de cadets-gentilshommes;* l'*École de Saumur;* avec des succursales ou écoles préparatoires dans les colléges de province, tels qu'à Auxerre, Beaumont, Dole, Effiat, Pont-à-Mousson, Sorrèze, Tournon, Vendôme, etc. Les filles d'officiers

(1) *Code de la Noblesse française*, 44, 47, 1858, Paris, Dentu.

qui avaient fait leurs preuves étaient élevées à la *maison de Saint-Cyr*, à la *maison royale de l'Enfant-Jésus*, et dans des maisons particulières fondées à Rennes, à Lyon, à Nancy, etc.

Sous l'empire, il n'existait pas à proprement parler de noblesse militaire; les grands dignitaires seuls, parmi lesquels on comptait le grand connétable, le grand amiral et le vice-connétable, portaient, en vertu de leurs fonctions, le titre de prince et d'altesse sérénissime, et leurs fils celui de duc, comte et baron, après institution de majorat. Le titre de chevalier était commun à tous les membres de la Légion d'honneur, militaires ou non, et pouvait se transmettre à la descendance après institution de majorat d'un revenu de 3,000 fr.

L'art. 13 du décret du 1er mars 1808, qui accordait des titres personnels à la plupart des fonctionnaires de l'ordre civil, avait réservé à l'empereur le droit d'accorder les titres qu'il jugerait convenables « aux généraux et officiers militaires qui se distingueraient par les services rendus à l'État. »

La maison de Saint-Denis et les succursales d'Écouen et de Saint-Germain donnent aujourd'hui l'éducation gratuite à plus de neuf cents filles des membres de la Légion d'honneur sans fortune.

L'école de la Flèche est une école préparatoire pour les fils d'officiers sans fortune ou morts sur le champ de bataille.

Le gouvernement actuel n'a encore usé de sa prérogative souveraine d'anoblissement que pour consacrer le souvenir des deux plus beaux faits d'armes des deux dernières guerres : la prise de la tour Malakoff et la bataille de Magenta.

The Racial Origins of the Nobility in Languedoc (Part I: Heraldry) (2014-08-29 23:00)

The Racial Origins of the Nobility in Languedoc (Part I: Heraldry)

The Languedoc region in France is quite close both to North Africa and the East. Because of this geographical location, waves of oriental immigrants have been pouring on its shores for centuries. The impact of such migrations is confirmed by a number of modern genetics studies. For example, it has recently been found that the haplogroup J2 could be found in almost 100 % of the people inhabiting this location, while it can be found in only about 7 % of the whole French people. The explanation is that interracial mixing occurred to a large extent.

The goal of this study is to examine the racial composition of the Languedoc nobility. We will begin by an analysis of the heraldic coats of arms of the some 800 noble families, according to the exhaustive lists given in *Armorial de la noblesse de Languedoc* (de la Roque).

Below are a few dozens of coats of arms which bear features alien to the Nordico-Aryan tradition and symbolism, namely stars and crescents. We have found that about one coat of arms in five bore such elements (note that not all of them are shown in this article because in some cases no pictorial representation was available).

Such a proportion is a lot. There are two valid explanations as to why a noble house would choose to use these features in its coat of arms. It could be a way for a noble house to remind its non-White origins; it could also indicate that, by selecting alien symbols, the noble house which chose to bear these features had lost the memory of its origins and had become alien in its spirit.

We dismiss at once far-fetched theories such as the one which argues that a Moor's head was chosen as a sign of victory against the Moors in the crusades. Would you really use the face of your enemy in your own emblem, even more when there is nothing indicating victory or subjugation?

The book mentioned above contained several other elements worth mentioning and reflecting on:

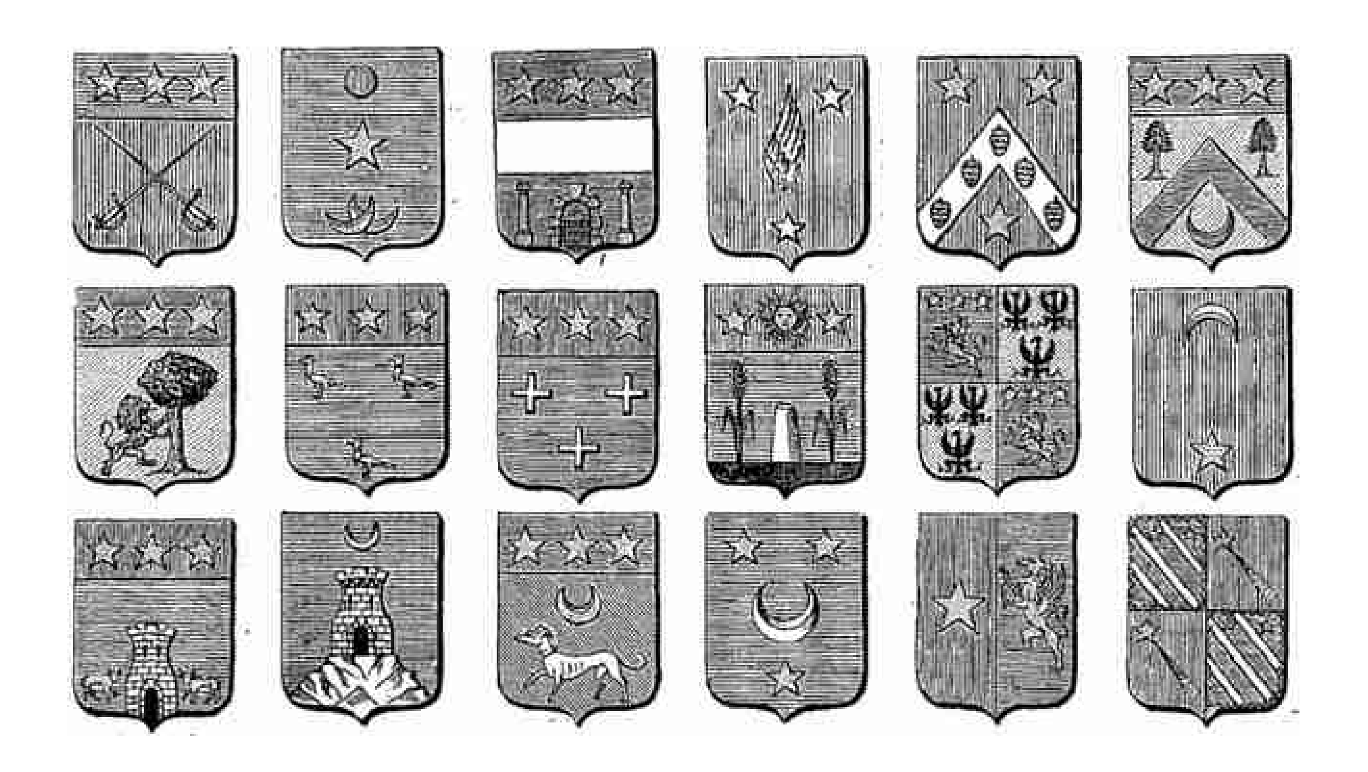
Firstly, most of the noble houses in Languedoc, when they were required to present proof (authentic documents) of their noble ancestry before a royal committee at the end of the seventeenth century, could not provide documents coming before the fifteenth century, precisely at the time when registers were being introduced for the commoners by the Church.

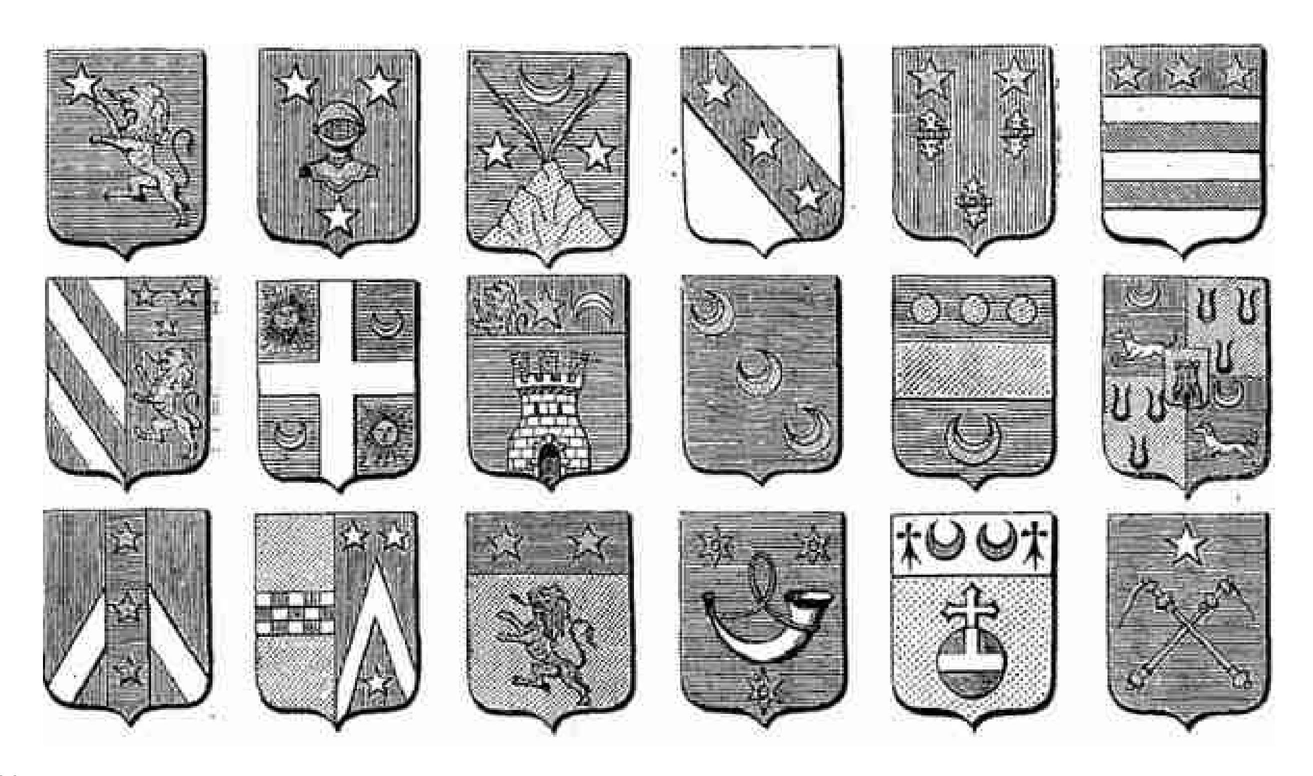
Secondly, the first ancestor of a number of noble houses had a suspect occupation (physician, something linked to money or trading, nobility of the robe, etc.).

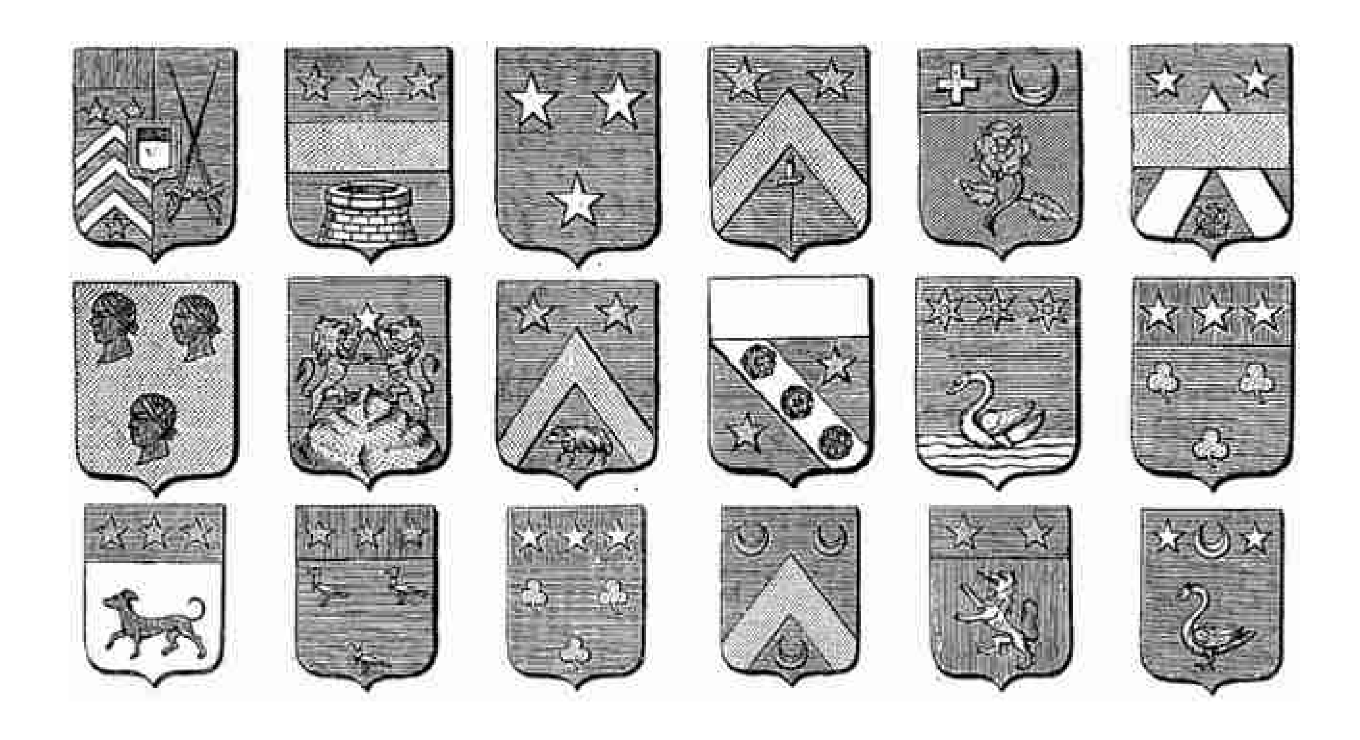
Thirdly, most of the names and surnames are thoroughly French. So almost nothing can be found by simply reading names. Interestingly, one house has the name of ”De Sarrazin”.

We will in a next part analyze the faces (from the portraits which have come to us) of some of the Languedoc noblemen.

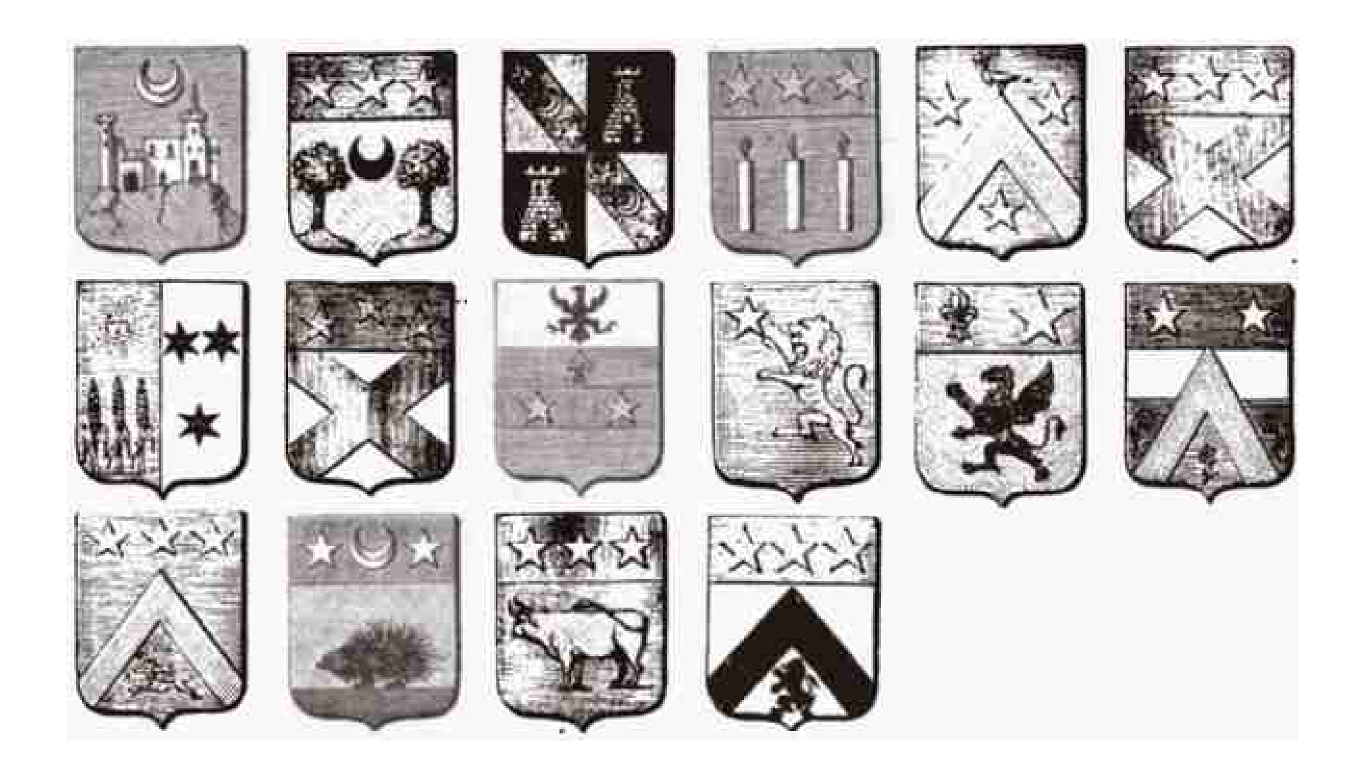
T. L., 2014











Note sur le nom de famille "Sarrasin" **(2014-08-30 23:44)**

Inutile de préciser que l'explication sur l'origine de ce nom nous paraît fantaisiste.

Sarrazin

Voir Sarrahy pour le sens. Le nom est porté dans diverses régions, notamment la côte atlantique (33, 85, également 86), mais aussi la Picardie, le Nord-Pas-de-Calais et la Belgique. Variantes : Sarazain, Sarazin, Sarrasin, Sarrazain, Sarrazi, Sarrazins, Sarrazit, Sarrazy, Sarrazyn.

Sarrahy

Forme catalane de Sarrazin. Au moyen âge, le nom sarrazin (latin sarracenus, de l'arabe sharqiyyûn = orientaux, désignant au départ une peuplade d'Arabie, mais étendu par les Byzantins à tous les peuples soumis au calife) désigne les peuples non chrétiens de l'Espagne, de l'Afrique et de l'Orient. Comme patronyme, on pense qu'il s'agit plutôt d'un sobriquet désignant une personne bronzée.

http://www.geneanet.org/nom-de-famille/SARRAHY

Invasion des Sarrazins en France **(2014-08-31 00:04)**

IFRAME: http://books.google.fr/books?id=B20LAAAAQAAJ &hl=fr &pg=PR2 &output=embed

---

Excursion dans le Bugey sarrasin **(2014-08-31 00:08)**

x

IFRAME: http://books.google.fr/books?id=bZke1rMtFxcC &dq=nom %20sarrasin &hl=fr &pg=PA153 &output=embed

---

Islamisme et paganisme comme synonymes dans la littérature médiévale **(2014-08-31 15:56)**

A cette occasion nous ne pouvons nous dispenser de dire quelques mots de certains de ces épisodes, qui tiennent directement à notre sujet, et qui, ayant servi de base à une partie des monumens de notre vieille littérature, formèrent long-tems l'opinion générale de nos pères.

Les Sarrazins sont souvent appelés par les écrivains contemporains du nom de *payens*, parce qu'on remarquait dans leurs rangs beau-

coup d'idolâtres, et parce que d'ailleurs, aux yeux du vulgaire ignorant, les disciples de Mahomet rendaient au fondateur de leur religion un culte divin. Plus tard, à l'époque des croisades, lorsque les restes du paganisme furent éteints en Europe, les chrétiens d'Occident, n'ayant plus d'ennemis à combattre que les musulmans, les mots *islamisme* et *paganisme* devinrent synonymes; et on appela indifféremment du nom de payens et de Sarrazins, non seulement les sectateurs de l'Alcoran, mais encore les peuples idolâtres antérieurs à Mahomet, tels que les Francs qui avaient envahi la France, avant Clovis, et même les Grecs et les Romains. Un chapitre de la chronique de Guillaume de Nangis commence ainsi : « Ci commencent les chroniques de tous les rois de France, chrétiens et sarrazins (1). »

Par une idée analogue, dans le roman fran-

---

(1) *Catalogus codicum bibliothecæ Bernensis*, par Sinner, t. II, p. 244.

çais de *Parthenopeus*, dont l'action est censée se passer sous Clovis, plusieurs chefs sarrazins se trouvent en scène (1). Il n'est pas étonnant, d'après cela que, dans plus d'un écrit du moyen-âge, les restes imposans de la domination romaine à Orange, à Lyon, à Vienne en Dauphiné, portent le nom d'*ouvrage sarrazin*. Il n'est pas étonnant non plus qu'à la fin le nom sarrazin eût couvert tous les autres noms, et que les véritables sources de notre histoire étant négligées, les longues guerres de Charles-Martel, de Pepin et de Charlemagne contre les peuples de la Germanie, eussent, pour ainsi dire, disparu sous les interminables récits de leurs exploits, la plupart fabuleux, contre les disciples du prophète des Arabes.

---

(1) *Parthenopeus de Blois*, publié par M. Crapelet, Paris, 1834, 2 vol. in-4°. Dans ce poème, t. II, p. 77, l'Espagne musulmane est dépeinte telle qu'elle fut à partir du onzième siècle, c'est-à-dire morcelée entre une foule de principautés. Ainsi ce poème ne remonte pas à une haute antiquité.

2.9 September

Le métissage en Espagne au neuvième siècle **(2014-09-02 21:34)**

En 809, le comte Auréole, qui commandait pour les Français en Aragon, étant mort, l'émir musulman de Saragosse, appelé Amoros, prit possession des places qu'il occupait, dans l'intention apparente de les remettre à Charlemagne; mais, lorsque les troupes françaises se présentèrent, il refusa de les recevoir, disant qu'il remplirait sa promesse à la diète prochaine; et comme sur ces entrefaites il fut privé de son gouvernement par l'émir de Cordoue, les villes d'Auréole restèrent au pouvoir des musulmans. Tel est le récit des auteurs français (1). Or,

récit d'Éginard tout entier. Il est probable que M. Pouqueville aura confondu Éginard avec le moine de Saint-Gall qui a aussi écrit sur Charlemagne, et dont le récit a plus d'une fois donné lieu à des critiques fondées. Voy. la préface que dom Bouquet a placée en tête du cinquième volume du recueil des *Historiens de France*.

(1) Voy. le recueil de dom Bouquet, t. v, p. 58 et suiv.

voici, d'après un auteur arabe, quel homme était Amoros. Cet émir était né à Huesca, d'un père musulman et d'une mère chrétienne, genre d'alliance qui était alors fort commun en Espagne, surtout dans les provinces septentrionales, habitées en grande partie par des chrétiens. Les hommes nés ainsi de deux personnes de religion différente étaient appelés par les Arabes du nom de *moallad* (1). Ces hommes, en général, n'avaient aucun principe de religion, et ils se déclaraient toujours pour le parti le plus avantageux (2). Quelques années auparavant, la ville de Tolède, remplie de personnes de cette caste, avait menacé de lever l'étendard de la révolte. Aussitôt l'émir de Cordoue, qui était sûr du dévouement d'Amoros, fit choix de lui pour réprimer les habitans. Amoros, après avoir concerté avec l'émir le plan de conduite qu'il devait tenir, se présenta aux habitans comme un homme mécontent qui partageait leurs dispositions, et qui n'attendait que la première occasion pour se révolter. D'accord avec les habitans, il fit bâtir à l'endroit le plus élevé de la ville une forteresse qui devait être le boulevart le plus sûr de leur liberté; mais, dès que le château fut construit, il invita comme pour une fête les principaux d'entre

(1) مولد Ce mot se rapproche de l'espagnol *mulato* et du français *mulâtre*.

(2) Voy. Ibn-Alcouthya, fol. 28 et 36 verso.

eux, et à mesure qu'ils entraient dans le château, on leur coupait la tête. Quatre cents, d'autres disent cinq mille, furent ainsi massacrés, et il en serait mort un bien plus grand nombre, si les habitans ne s'étaient aperçus à tems de cette boucherie. Voilà l'homme qui avait pris possession des villes du comte Auréole, dans l'intention, disait-il, de les remettre aux Français (1).

Reinaud, Invasion des Sarrazins en France

Malgré leur défaite militaire, des groupes sarrasins demeurent dans la France méridionale (2014-09-02 21:40)

Enfin, les chrétiens de Narbonne qui formaient la masse de la population, et qui avaient beaucoup à souffrir du blocus, prirent la résolution de s'affranchir du joug qui pesait sur eux. On ignore les détails de cet événement (1). On sait seulement qu'ils entrèrent secrètement en négociation avec Pepin, et qu'ils obtinrent de lui la promesse qu'on les laisserait libres de se gouverner d'après leurs lois gothes. Alors ils profitèrent d'un moment où les soldats sarrazins n'étaient pas sur leurs gardes, et les massacrèrent; en même tems ils ouvrirent les portes de la ville aux Français (2). On était alors en 759. Dès ce moment, le royaume fut en-

(1) De longs détails à ce sujet existent, il est vrai, dans le roman de Philomène, publié à Florence, par M. Ciampi, en 1823, sous le titre de *Gesta Caroli Magni ad Carcassonam et Narbonam*. L'auteur prétend écrire par ordre de Charlemagne; mais cet ouvrage, rédigé originairement en provençal, et où l'auteur place sous Charlemagne des événemens qui avaient eu lieu sous son père Pepin et sous Charles-Martel, a été composé au plutôt dans le douzième siècle et ne mérite aucune foi.

(2) Recueil de dom Bouquet, t. v, p. 69 et 335.

tièrement purgé de la présence des barbares, et Pepin laissa des troupes considérables dans le pays, pour en défendre l'accès (1).

---

(1) Voy. dom Bouquet, t. v, p. 6. Si on en croyait certains auteurs, il serait resté quelques partis de Sarrazins dans le Dauphiné, le comté de Nice et dans la chaîne des Alpes; et ces partis se seraient maintenus en silence pendant les règnes de Pepin et de Charlemagne. Il est fait mention dans divers ouvrages relatifs au Dauphiné de l'occupation de Grenoble et des pays voisins par les Sarrazins. D'un autre côté, un historien de l'abbaye de Lerins (Vincent Barral, part. Ire, p. 132) suppose les Sarrazins établis à Nice, et les fait chasser du pays par Charlemagne, aidé par son prétendu neveu, appelé Siagrius. Voy. le *Gallia Christiana*, t. III, p. 1275. C'est ce qui a fait croire à quelques auteurs que les Sarrazins n'ont jamais été entièrement chassés du Dauphiné, depuis Charles-Martel jusqu'au commencement du dixième siècle, époque où de nouveaux barbares, maîtres des côtes de Provence, s'avancèrent jusqu'en Piémont et en Suisse. Cette opinion, mise d'abord en avant par certains auteurs de romans de chevalerie, qui voulaient accumuler sous le règne de Charlemagne les principaux événemens de notre histoire, a été accueillie par les anciennes familles dont la fortune remonte à la part glorieuse que leurs ancêtres prirent aux guerres faites aux barbares, et qui étaient flattées de pouvoir faire remonter aussi loin la date de leur origine. Voy. l'*Histoire généalogique des pairs de France*, par M. de Courcelles, aux articles *d'Agoult*, *Clermont-Tonnerre*, etc. Mais cette opinion ne repose sur aucun témoignage contemporain, et l'on ne peut pas croire que si elle avait eu quelque fondement, des princes tels que Charlemagne et ses enfans eussent négligé de purger le cœur de leurs états de la présence des infidèles, eux qui allaient les attaquer dans leur propre pays.

Reinaud, Invasion des Sarrazins en France

Quelques anecdotes surprenantes relatives à Charlemagne **(2014-09-02 22:18)**

Sur la proximité entre les rois ”européens” et les Sarrasins; leur présence dans la chevalerie:

Les Arabes, en subjuguant l'Espagne, avaient laissé aux chrétiens le libre exercice de leur religion. Il existait des évêques, ou du moins des préposés ecclésiastiques à Cordoue, à Tolède, et dans les autres villes du premier ordre. Mais dans les provinces frontières, dans les contrées qui étaient tantôt au pouvoir des chrétiens et tantôt au pouvoir des musulmans, il ne parait pas qu'il y eût d'évêques. C'est Charlemagne qui se chargea de pourvoir aux besoins spirituels des habitans. La ville métropolitaine de Tarragone ayant été détruite par les Sarrazins, les chrétiens de la Catalogne furent placés sous la juridiction de l'archevêque de Narbonne; de son côté, l'archevêque d'Auch eut sous sa sur-

veillance les chrétiens d'Aragon (1). S'élevait-il quelque conflit entre les chrétiens d'Espagne, Charlemagne apparaissait comme arbitre. Ces chrétiens avaient-ils quelque réclamation à faire auprès du pape, Charlemagne offrait sa puissante médiation.

Sur ces entrefaites, en 777, deux émirs sarrazins des environs de l'Èbre se trouvant en guerre avec l'émir de Cordoue, franchirent les Pyrénées, et se rendirent avec une grande suite auprès de Charlemagne, en Westphalie, dans la ville de Paderborn, où se tenait alors une diète solennelle (2). Un des deux émirs se nommait Solyman, et avait été gouverneur de Saragosse (3). Dans un combat livré aux troupes de Cordoue, il avait fait leur chef prisonnier, et il en fit hommage à Charlemagne. Nos chroniqueurs ajoutent même qu'il se soumit à la puissance du prince français.

---

(1) *Gallia christiana*, t. VI, p. 15.

(2) On voit que nos rois commençaient à être jaloux de faire figurer les émirs sarrazins dans les grandes réunions publiques. C'est sans doute de là que, dans les romans de chevalerie, à propos des tournois, il est si souvent parlé de *chevaliers* sarrazins qui venaient des extrémités de la terre pour disputer aux guerriers chrétiens le prix de l'adresse et de la bravoure.

(3) Voy. le Recueil de dom Bouquet, t. V, p. 19, 40, 142, 203, 319, et 328, ainsi que Ibn-Alcouthya, fol. 95, verso. Les auteurs arabes ne s'accordent pas sur le nom de l'émir. Les uns l'appellent Soleyman Ebn-Jaktan Alarabi; les autres, Motraf Ebn-Alarabi.

Sur les querelles entre Charlemagne et les Chrétiens; l'épisode de Roncevaux réinterprété:

Charlemagne, qui ne demandait pas mieux que d'étendre son autorité, crut l'occasion favorable pour se rendre maître d'une partie de l'Espagne. Il fit un appel aux guerriers de la France, de l'Allemagne et de la Lombardie, et se disposa à franchir les Pyrénées. On était alors en 778. Il ne doutait pas qu'à son approche les populations n'accourussent se ranger sous sa puissance; mais les chefs sarrazins, qui dans leurs démarches avaient eu uniquement pour but de consolider leur indépendance, se préparèrent à résister. Il en fut de même des chrétiens des montagnes, qui avaient juré de ne plus reconnaître de joug étranger. Quand Charlemagne arriva de l'autre côté des Pyrénées, il fut obligé d'entreprendre le siége de Pampelune, qui ne se rendit qu'après une bataille sanglante. Saragosse résista également (1). Les gouverneurs de Barcelonne, de Gironne, de Huesca, se contentèrent d'envoyer des otages.

Tout-à-coup l'on annonce que les Saxons, qui ne voulaient pas abjurer les pratiques du paganisme,

(2) Voy. le recueil de dom Bouquet. t. v, p. 14, 20, 26, 142, 203 et 343 Les auteurs chrétiens rapportent que Charlemagne entra de force dans Saragosse, et que l'émir, en punition de sa résistance, fut conduit enchainé en France. Suivant quelques auteurs arabes, Charlemagne échoua dans ses efforts pour prendre la ville; mais peu de tems après le gouverneur ayant été assassiné, son fils se réfugia en France.

avaient repris les armes. Charles se hâta de retourner en France; mais à son passage à travers les Pyrénées, son arrière-garde fut attaquée dans la vallée de Roncevaux, par les chrétiens montagnards, aidés peut-être par les musulmans, et un grand nombre de ses plus illustres guerriers furent tués. C'est là, dit-on, que périt Roland (1).

Sur l'installation par Charlemagne de musulmans convertis au christianisme:

Après le départ de Charlemagne, la plupart des villes, qui s'étaient abaissées sous son autorité, secouèrent le joug. Les Sarrazins surtout se regardèrent comme humiliés de cette soumission, et pour se venger, ils tournèrent leurs efforts contre les chrétiens de leur voisinage. Les chrétiens, habitués à une vie dure, et vêtus de peaux d'ours, se retirèrent au haut des montagnes ou au fond des vallées, et s'y défendaient avec leurs haches ou leurs faulx. Mais beaucoup de personnes riches, ne pouvant plus se maintenir dans leurs biens, furent obligées de s'expatrier, et vinrent demander un asile à Charlemagne. Il existait alors aux environs de Narbonne de vastes campagnes qui avaient été plusieurs fois ravagées dans les guerres précédentes, et qui se trouvaient désertes. Ce prince distribua ces campagnes aux réfugiés, leur imposant pour unique charge l'obligation du service militaire. Il paraît que parmi ces réfugiés il y avait des musulmans devenus chrétiens; c'est du moins ce qu'indiquent leurs noms (1). Plusieurs réfugiés devinrent dans la suite des per-

(1) Recueil de dom Bouquet, t. v, p. 776; t. vi, p. 486.

sonnages importans. Il existe encore des familles illustres qui font remonter jusqu'à eux leur origine (1).

(1) Telle est la maison des Villeneuve, du Languedoc. Voy. l'*Histoire généalogique de la maison de Villeneuve*. Paris. 1830, in-4°.

L'ambassadeur juif de Charlemagne; un auteur met en doute la validité de certains écrits sur Charlemagne, notamment celui d'Eginhard:

La même année, Charlemagne reçut une ambassade du célèbre Aaron-Alraschid. Quelque tems auparavant, Charles avait envoyé en députation au khalife un juif appelé Isaac, accompagné de deux chrétiens français. Les députés avaient ordre, en se rendant à Bagdad, de passer par Jérusalem, qui était devenu à la fois un lieu de pélerinage et de commerce, et après s'être assurés de l'état des

saints lieux, de solliciter du khalife toutes les faveurs qui pourraient en relever l'éclat, et rendre leur accès plus facile aux pélerins et aux marchands qui y affluaient de toutes les parties du monde. De plus, ils devaient demander un éléphant, animal qu'on n'avait peut-être plus vu en France depuis Annibal, et qui était de nature à frapper vivement la curiosité. Le khalife accueillit très-bien les députés français. Il accorda à Charles le droit de veiller à la sûreté des saints lieux; en même tems, il lui envoya un éléphant, le seul qui fût alors dans sa ménagerie. Enfin il lui fit présent d'une tente magnifique, d'étoffes en coton et en soie, alors fort rares en France, de parfums et d'aromates de tout genre, de deux candélabres en laiton d'une grandeur colossale, et d'une horloge aussi en laiton qui se mouvait par la force de l'eau, et qui marquait les douze heures du jour. L'éléphant et les autres présens ayant débarqué à Pise, furent transportés avec un grand appareil à Aix-la-Chapelle, séjour favori de l'empereur. Les députés étaient chargés de présenter à Charles les complimens du khalife, et de lui dire qu'Aaron-Alraschid mettait son amitié au-dessus de celle de tous les rois (1).

Les députés français avaient eu ordre, en reve-

(1) Eginard, recueil de dom Bouquet, t. v, p. 95; voy. aussi p. 56.

nant, de se diriger vers les ruines de Carthage, et de solliciter du lieutenant du khalife en ces parages, Ibrahym, de la famille des Aglabites, la permission d'emporter les corps de saint Cyprien et d'autres martyrs qui avaient arrosé de leur sang le sol de cette ancienne capitale de l'Afrique. Ibrahym accorda sans peine ce qu'on lui demandait ; il envoya même à la suite des députés français un ambassadeur qui devait offrir à l'empereur ses salutations. On peut juger de la vive impression que de tels événemens produisirent au milieu de peuples presque sans communications avec le dehors, et dans l'opinion desquels toute la terre semblait rendre hommage à l'éclat extraordinaire qui brillait sur la personne du souverain (1).

(1) Voy. le recueil de dom Bouquet, t. v, p. 53, 95 etc. Les auteurs arabes ne parlent pas des relations de Charlemagne avec le khalife Aaron-Alraschid ; mais il en est fait mention dans la plupart des écrits des auteurs français de l'époque. Le récit de ces auteurs s'accorde avec ce que le continuateur de Frédegaire avait dit des relations de Pepin-le-Bref avec le khalife Almansor, et ce qui est dit plus bas de la députation envoyée par Almamoun, fils d'Aaron-Alraschid, à Louis-le-Débonnaire. Ajoutez à ces témoignages celui du pape Léon III qui, après la mort d'Aaron-Alraschid, en 813, mande à Charlemagne que si les pirates des côtes d'Afrique commençaient à ne plus respecter les côtes de l'empire français, non plus que celles de l'empire grec, c'est que ces barbares n'étaient plus retenus par le grand nom du khalife. Voy. Pagi, *Critique des annales de Baronius*, an. 813, n° 20 et suiv. Néanmoins le savant M. Pouqueville, dans le t. x, p. 529, des nouveaux *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, traite ces relations de fausses, et conteste le

récit d'Éginard tout entier. Il est probable que M. Pouqueville aura confondu Éginard avec le moine de Saint-Gall qui a aussi écrit sur Charlemagne, et dont le récit a plus d'une fois donné lieu à des critiques fondées. Voy. la préface que dom Bouquet a placée en tête du cinquième volume du recueil des *Historiens de France*.

Reinaud, Invasions des Sarrazins en France

Biographie d'Antoine Pagi, chronologiste français, critique de Baronius **(2014-09-02 22:27)**

PAGI (ANTOINE), chronologiste, cordelier, né à Rognes en Provence, le 31 mars 1624, prê-

cha quelque temps avec succès, après avoir achevé son cours de philosophie et de théologie. Ses talens lui méritèrent les premiers emplois de son ordre. Il fut quatre fois provincial, et les occupations de sa place ne l'empêchèrent pas de s'appliquer avec ardeur à l'étude de la chronologie et de l'histoire ecclésiastique. Il entreprit l'examen des *Annales de Baronius*. Le livre de cet illustre cardinal, quoique le plus étendu qu'on eût alors sur cette matière, offrait une infinité de méprises, et il était difficile de les éviter dans un temps où la saine critique était encore au berceau. Le P. Pagi les aperçut, et entreprit de les réformer année par année. Il fit paraître le premier tome de sa critique, à Paris, en 1689, in-folio, *Critica historico-chronologica in Annales ecclesiasticos cardinalis Baronii*. Les trois autres volumes n'ont paru qu'après sa mort, à Genève, en 1705, par les soins de son neveu François Pagi. Cet ouvrage important a été réimprimé dans la même ville, en 1727. On y voit un savant profond, un critique sage, un écrivain d'un esprit net et solide, et un homme doux et modéré. Cette critique va jusqu'à l'an 1198, où finit Baronius. L'abbé de Longuerue,

qui avait beaucoup aidé l'auteur de ce grand ouvrage, avait dans sa bibliothèque un recueil de lettres écrites au P. Antoine Pagi, touchant la critique des *Annales* du cardinal Baronius, avec plusieurs dissertations qui regardent l'Histoire. Le P. Pagi finit sa carrière à Aix, le 5 juin 1699. On a encore de lui : I. *Dissertatio hypatica*, seu *de Consulibus Cæsareis*, Lyon, 1682, in-4°. Cet

ouvrage, plein de remarques curieuses, répand un grand jour sur la chronologie des consulats. II. *Dissertations sur les consulats des empereurs romains*, dans le *Journal des Savans*, de novembre 1688.

Scandal in China over the museum with 40,000 fake artefacts **(2014-09-07 23:35)**

A museum in China

has a problem. It seems to have a few fakes in its vast collection. Well, as many as 40,000. Everything it owns may be nothing more than a mass of crude forgeries

.

Wei Yingjun, a consultant to the Jibaozhai Museum in Jizhou, about 150 miles south of Beijing, insists the situation is not that bad. He is "quite positive" that 80 or even more pieces out of tens of thousands in the museum are authentic.

In spite of this sterling defence, regional authorities in Hebei province have closed the museum amid a national scandal driven by some very free speech on China's internet. One online satirist suggested it should reopen as a museum of fakes – "If you can't be the best, why not be the worst?"

Maybe that's a good idea. All museums have a couple of fakes in their collections. Sometimes they own up to them, sometimes they put any dubious artefacts in a dark storeroom – and sometimes they don't know. But a collection that its accusers claim is entirely inauthentic is in its way a masterpiece of museology.

It's not like Jibaozhai is a small museum – it has 12 vast halls and cost 60 million yuan (about £6m) to build, opening its doors in 2010 during a culture boom that is seeing about 100 museums open every year across China. Unfortunately,

it's hard to fill that many museums, and China also has a prolific faking industry. Art factories export low-cost fake Rembrandt and Van Goghs, while antique shops are full of eye-fooling replicas of classical Chinese art.

In one of his provocative works, Ai Weiwei smashes what appears to be a priceless historic vase. He is drawing attention to modern China's uneasy relationship to its long cultural past. This is a land with a continuous art tradition going back to prehistoric times – yet this creative past was severed from the present by the revolution of the 20th century. Surely the demand for museums across China reflects a desire to reconnect with a great heritage. The museum of fakes may be an absurd side-effect. But the angry and precise criticism that exposed it is a triumph of citizenship.

http://www.theguardian.com/culture/2013/jul/17/jibaozhai-museum-close d-fakes-china

---

Atheistical Forgeries Uncovered (2014-09-07 23:51)

Link to study: http://rodama1789.blogspot.fr/2014/06/atheistical-forgeries-uncovered. html

---

Antidocumentalist Apologetics (2014-09-07 23:51)

Link to PDF: http://retro.seals.ch/cntmng?pid=rtp-003:1983:33::516

Les sélections sociales (2014-09-09 22:32)

Les sélections sociales by tlfrc10

IFRAME: //www.scribd.com/embeds/239210715/content?start _page=11 &view _mode=scroll &access _key=key-rrdHsWh1NFGTPv6z4iUL &show _recommendations=true

---

Recherches historiques sur les Maures (2014-09-09 22:52)

IFRAME: http://books.google.fr/books?id=PxoUAAAAQAAJ &hl=fr &pg=PP9 &output=embed

IFRAME: http://books.google.fr/books?id=j1wPAAAAQAAJ &hl=fr &pg=PP7 &output=embed

IFRAME: http://books.google.fr/books?id=wjAQAAAAYAAJ &dq=RECHERCHES %20HISTORIQUES %20SUR %20LES %20MAURES %2C %20ET %20HISTOIRE %20DE %20LEMPIRE %20DE %20MAROC %20 %20Par %20M. %20DE %20CHENIER &lr &as _brr=3 &hl=fr &pg=PP13 &output=embed

---

Secret Societies of the Middle Ages (2014-09-10 22:59)

x

IFRAME: http://books.google.fr/books?id=NujWUM6juVIC &dq=moors %20france &hl=fr &pg=PP1 &output=embed

---

History of the Moors of Spain (2014-09-10 23:02)

x

IFRAME: http://books.google.fr/books?id=nXo2AAAAMAAJ &dq=moors %20europe &hl=fr &pg=PR3 &output=embed

---

Albert Delahaye, heretical on Dutch history (2014-09-11 00:07)

Albert Delahaye, (1915-1987) archivist for the city of Nijmegen from 1946 to 1957, proposed a set of hypotheses that were contrary to popular local ideas about the regional history.

Of Nijmegen, Delahaye questioned the common wisdom that Charlemagne built a palace there. This is an important heresy for official Nijmegen, one of whose epithets is ”Keizerstad,” Or ”Emperor’s city.”

Full text: http://www.stevenroyedwards.com/albertdelahaye.html

See also: http://albertdelahaye.nl/index.php?english

Sans doute, dans l'intervalle, les Sarrazins, maîtres de Narbonne, de Carcassonne et du reste de la Septimanie, continuèrent à faire des courses dans les contrées voisines. Une circonstance singulière dut néanmoins préserver pendant quelque tems une partie des provinces chrétiennes. Celui qui commandait pour les musulmans dans la Cerdagne et dans le voisinage des Pyrénées était, suivant Isidore de Beja et Roderic Ximenès, un de ces guerriers d'Afrique qui, unissant leurs efforts à ceux des Arabes, avaient puissamment contribué à la conquête de l'Espagne. Ce gouverneur, appelé Munuza, s'était d'abord montré impitoyable envers les chrétiens du pays, et avait fait brûler vif un évêque appelé Anambadus. Dans les querelles qui s'élevèrent entre les Berbers et les Arabes, il prit naturellement parti pour ses compatriotes, qu'il regardait comme victimes de la plus horrible injustice. Il fit même alliance avec Eudes, duc d'Aquitaine, qui, pour se l'attacher, lui donna en mariage sa fille, appelée par quelques auteurs Lampegie, et célèbre par sa beauté (1).

---

(1) Isidore de Beja, p. LVI, et Roderic Ximenès, p. 12.

Conde, sans doute d'après quelque écrivain arabe, raconte cet événement un peu autrement. Munuza, qu'il confond avec un personnage d'origine arabe, appelé Osman fils d'Abou-Nassa, lequel avait à deux reprises différentes exercé le gouvernement de l'Espagne, était en rivalité de puissance avec Abd-alrahman, et se croyait plus de titres que lui au poste de gouverneur. Dans une de ses courses, il fit Lampegie prisonnière. Épris de sa beauté, il l'épousa, et s'unit d'intérêt avec Eudes. Aussi, quand Abd-alrahman manifesta l'intention de pénétrer de nouveau les armes à la main jusqu'au cœur de la France, Munuza se crut obligé d'opposer les liens qui l'unissaient à Eudes; et comme Abd-alrahman refusait de reconnaître un traité qu'il n'avait pas lui-même dicté, disant qu'il ne pouvait pas exister entre les musulmans et les chrétiens d'autre intermédiaire que le glaive, Munuza se hâta d'instruire son beau-père de ce qui se passait, afin qu'il eût le tems de se mettre sur la défensive (1).

(1) Conde, *Historia*, t. 1, p. 83. Un auteur chrétien, le continuateur de Frédegaire, rapporte qu'Eudes avait non seulement fait alliance avec les Sarrazins, mais qu'il les appela en France. Ce récit, qui a été adopté par plusieurs écrivains anciens et modernes, paraît sans fondement. En effet, comme le remarque le P. Pagi, critique des *Annales de Baro-*

En 809, le comte Auréole, qui commandait pour les Français en Aragon, étant mort, l'émir musulman de Saragosse, appelé Amoros, prit possession des places qu'il occupait, dans l'intention apparente de les remettre à Charlemagne; mais, lorsque les troupes françaises se présentèrent, il refusa de les recevoir, disant qu'il remplirait sa promesse à la diète prochaine; et comme sur ces entrefaites il fut privé de son gouvernement par l'émir de Cordoue, les villes d'Auréole restèrent au pouvoir des musulmans. Tel est le récit des auteurs français (1). Or,

---

récit d'Éginard tout entier. Il est probable que M. Pouqueville aura confondu Éginard avec le moine de Saint-Gall qui a aussi écrit sur Charlemagne, et dont le récit a plus d'une fois donné lieu à des critiques fondées. Voy. la préface que dom Bouquet a placée en tête du cinquième volume du recueil des *Historiens de France*.

(1) Voy. le recueil de dom Bouquet, t. v, p. 58 et suiv.

voici, d'après un auteur arabe, quel homme était Amoros. Cet émir était né à Huesca, d'un père musulman et d'une mère chrétienne, genre d'alliance qui était alors fort commun en Espagne, surtout dans les provinces septentrionales, habitées en grande partie par des chrétiens. Les hommes nés ainsi de deux personnes de religion différente étaient appelés par les Arabes du nom de *moallad* (1). Ces hommes, en général, n'avaient aucun principe de religion, et ils se déclaraient toujours pour le parti le plus avantageux (2). Quelques années auparavant, la ville de Tolède, remplie de personnes de cette caste, avait menacé de lever l'étendard de la révolte. Aussitôt l'émir de Cordoue, qui était sûr du dévouement d'Amoros, fit choix de lui pour réprimer les habitans. Amoros, après avoir concerté avec l'émir le plan de conduite qu'il devait tenir, se présenta aux habitans comme un homme mécontent qui partageait leurs dispositions, et qui n'attendait que la première occasion pour se révolter. D'accord avec les habitans, il fit bâtir à l'endroit le plus élevé de la ville une forteresse qui devait être le boulevart le plus sûr de leur liberté; mais, dès que le château fut construit, il invita comme pour une fête les principaux d'entre

(1) مولد Ce mot se rapproche de l'espagnol *mulato* et du français *mulâtre*.

(2) Voy. Ibn-Alcouthya, fol. 28 et 36 verso.

eux, et à mesure qu'ils entraient dans le château, on leur coupait la tête. Quatre cents, d'autres disent cinq mille, furent ainsi massacrés, et il en serait mort un bien plus grand nombre, si les habitans ne s'étaient aperçus à tems de cette boucherie. Voilà l'homme qui avait pris possession des villes du comte Auréole, dans l'intention, disait-il, de les remettre aux Français (1).

En 724, le nouveau gouverneur d'Espagne, Ambissa, franchit lui-même avec une nombreuse armée les Pyrénées, et résolut de pousser la guerre avec vigueur. Carcassonne fut prise et livrée à toute la fureur du soldat. Nîmes ouvrit ses portes, et des otages choisis parmi ses habitans furent envoyés à Barcelonne pour y répondre de leur fidélité (1). Les conquêtes d'Ambissa, suivant Isidore de Beja, furent plutôt l'ouvrage de l'adresse que de la force; et telle fut l'importance de ces conquêtes, que sous le gouvernement d'Ambissa l'argent enlevé de la Gaule fut le double de ce qui en avait été retiré les années précédentes (2). Le cours de ces dévastations fut un moment ralenti par la mort d'Ambissa, qui fut tué dans une de ses expéditions, en 725; son lieutenant,

---

(1) Chronique de Moissac, recueil des *Historiens des Gaules*, t. II, pag. 654.

(2) Voici les propres expressions d'Isidore de Beja, qui ne sont rien moins que claires : « Ambiza cum gente Francorum pugnas meditando et per directos satrapas insequendo, infeliciter certat. Furtivis vero obreptionibus per lacertorum cuneos nonnullas civitates demutilando stimulat : sicque vectigalia christianis duplicata exagitans, fascibus honorum apud Hispanias valdè triumphat. » *Cartas*, pag. 111. Quelques auteurs ont induit de ce passage qu'Ambiza avait doublé le taux des impôts que payaient les chrétiens de France; cette explication nous paraît manquer d'exactitude.

Hodeyra, fut obligé de ramener l'armée sur la frontière; mais bientôt la guerre reprit avec une nouvelle fureur, et de grands secours étant venus d'Espagne, les chefs, enhardis par le peu de résistance qu'ils rencontraient, ne craignirent pas d'envoyer des détachemens dans toutes les directions. Le vent de l'islamisme, dit un auteur arabe, commença dès-lors à souffler de tous les côtés contre les chrétiens. La Septimanie jusqu'au Rhône, l'Albigeois, le Rouergue, le Gévaudan, le Velay, furent traversés dans tous les sens par les barbares, et livrés aux plus horribles ravages. Ce que le fer épargnait était livré aux flammes. Plusieurs d'entre les vainqueurs eux-mêmes furent indignés de tant d'atrocités. Les barbares ne conservaient que les objets précieux qu'ils pouvaient emporter, ou les armes, les chevaux, et ce qui, en épuisant le pays, devait accroître leurs forces.

Parmi les lieux qui eurent le plus à souffrir de ces dévastations, on cite le diocèse de Rhodès. Les barbares s'étaient établis dans un château-fort, que les uns croient répondre à celui de Roqueprive, et les autres à celui de Balaguier (1). Aidés par des hommes du pays, ils parcouraient impunément tous

(1) Voy. les *Essais historiques sur le Rouergue*, par M. le baron de Gaujal, Limoges, 1824, 2 vol. in-8°, t. 1, p. 170. M. de Gaujal

Hodeyra, fut obligé de ramener l'armée sur la frontière; mais bientôt la guerre reprit avec une nouvelle fureur, et de grands secours étant venus d'Espagne, les chefs, enhardis par le peu de résistance qu'ils rencontraient, ne craignirent pas d'envoyer des détachemens dans toutes les directions. Le vent de l'islamisme, dit un auteur arabe, commença dès-lors à souffler de tous les côtés contre les chrétiens. La Septimanie jusqu'au Rhône, l'Albigeois, le Rouergue, le Gévaudan, le Velay, furent traversés dans tous les sens par les barbares, et livrés aux plus horribles ravages. Ce que le fer épargnait était livré aux flammes. Plusieurs d'entre les vainqueurs eux-mêmes furent indignés de tant d'atrocités. Les barbares ne conservaient que les objets précieux qu'ils pouvaient emporter, ou les armes, les chevaux, et ce qui, en épuisant le pays, devait accroître leurs forces.

Parmi les lieux qui eurent le plus à souffrir de ces dévastations, on cite le diocèse de Rhodès. Les barbares s'étaient établis dans un château-fort, que les uns croient répondre à celui de Roqueprive, et les autres à celui de Balaguier (1).

(1) Voy. les *Essais historiques sur le Rouergue*, par M. le baron de Gaujal, Limoges, 1824, 2 vol. in-8°, t. 1, p. 170. M. de Gaujal

Dès que l'ordre eut été rétabli, Alsamah résolut de signaler son ardeur par quelque exploit éclatant. Il aurait pu tourner ses efforts contre les chrétiens retranchés dans les montagnes du nord de l'Espagne, et les accabler avant qu'ils eussent le tems de s'y fortifier; il préféra se porter en France, se flattant d'exécuter ce que n'avait pu accomplir Moussa. On était alors en 721, sous le règne du khalife Yezyd : onze ans s'étaient écoulés depuis la

---

(1) Ibn-Alcouthya, fol. 5 verso, et 59 verso. — Maccary, n° 705 fol. 3 verso.

première entrée des Arabes en Espagne. C'est à ce moment que les chroniqueurs français commencent à parler des bandes sarrazines et de leur chef, qu'ils appellent Zama. D'après leur récit, les Sarrazins venaient accompagnés de leurs femmes et de leurs enfans, dans l'intention d'occuper le pays. En effet, il arrivait continuellement en Espagne des familles pauvres d'Arabie, de Syrie, d'Égypte et d'Afrique, et les chefs comptaient sur les conquêtes futures pour satisfaire des besoins si nombreux (1).

Alsamah, à l'exemple de ses prédécesseurs, s'avança dans le Languedoc, et forma le siége de Narbonne, qui sans doute avait été fortifiée dans l'intervalle. La ville ayant été obligée d'ouvrir ses portes, les hommes furent passés au fil de l'épée, les femmes et les enfans emmenés en esclavage.

---

(1) Comparez la chronique de l'abbaye de Moissac, dans le recueil des *Historiens des Gaules*, par dom Bouquet, t. II, pag. 654; Paul, diacre, *De Gestis Langobardorum*, dans le recueil de Muratori, intitulé: *Rerum italicarum Scriptores*, t. I, part. 1re, pag. 505.

D'après la législation musulmane, il y a liberté de conscience pour les chrétiens, et ils sont seulement soumis au tribut. Mais il faut qu'ils soient nés de père et de mère chrétiens; si l'un des époux a été musulman, l'enfant doit l'être aussi, conformément à cette maxime de Mahomet, que les musulmans interprètent à l'avantage de leur religion : « L'enfant suit nécessairement celui de ses père et mère dont la religion est la meilleure (1). » Il en est de même des enfans mineurs d'un chrétien ou d'une chrétienne qui a embrassé l'islamisme; si l'enfant parvenu à sa majorité refuse de professer la religion mahométane, le magistrat a le droit de l'y contraindre (2). Il faut en second lieu que les chrétiens n'aient jamais fait profession de l'islamisme : eussent-ils simplement levé la main et prononcé les mots : *Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète*, les eussent-ils prononcés pour se jouer ou en état d'ivresse, ils sont censés musulmans, et ils ne sont plus libres de suivre un autre culte. Ils ne doivent pas non plus avoir com-

(1) Voy. Mouradgea d'Ohsson, *Tableau de l'empire ottoman*, t. II p. 313, t. V, p. 167.

(2) *Ibid*, t. VI, p. 111 et suiv.

merce avec une femme musulmane. Enfin il faut que les chrétiens s'abstiennent de toute injure contre Mahomet et sa religion ; s'ils manquent à un seul de ces points, ils n'ont pas d'autre alternative que l'islamisme ou la mort.

Or on a vu que les alliances entre les musulmans et les chrétiens étaient assez communes en Espagne. Il arrivait souvent que les mères inculquaient à leurs enfans, surtout aux filles, les dogmes du christianisme : ce qui avait déjà plus d'une fois donné lieu à des scènes sanglantes.

La guerre continuait toujours en Catalogne et aux environs de l'Èbre. Moussa, qui les années précédentes avait remporté quelques succès contre les chrétiens, fut vaincu par le roi des Asturies; l'émir de Cordoue, pour le punir, ayant voulu lui ôter son gouvernement, il se tourna du côté des chrétiens; il donna même sa fille en mariage à Garcie, comte de Navarre; et comme sur ces entrefaites la ville de Tolède leva de nouveau l'étendard de la révolte, l'émir de Cordoue fut hors d'état de rien entreprendre.

En 942, la flotte grecque jeta l'ancre dans le golfe de Saint-Tropès; en même tems Hugues accourut avec une armée. Les Sarrazins furent attaqués avec la plus grande vigueur; leurs navires et tous leurs ouvrages du côté de la mer furent détruits par les Grecs. De son côté, Hugues força l'entrée du château, et obligea les barbares à se retirer sur les hauteurs voisines (2). C'en était fait de la puissance des Sarrazins en France; mais tout-à-coup

---

(1) Voy. Liutprand, dans Muratori, *rerum italicarum scriptores*, t. II, p. 462.

(2) Voy. le récit de Liutprand, *ibid.*, p. 464. On trouve sur les divers incidens de ce siége des détails très-circonstanciés dans l'ouvrage de Delbène, intitulé *De regno Burgundiæ transjuranæ et arelatis*, Lyon, 1602, in-4°, p. 58 et suiv.; et ces détails ont été rapportés par plusieurs écrivains; mais Delbène ne cite aucune autorité; et ces détails, ainsi qu'une bonne partie de son livre, paraissent être de son invention. Nous reviendrons sur l'ouvrage de Delbène.

Hugues apprit que Béranger, son rival à la couronne d'Italie, qui s'était enfui en Allemagne, se disposait à venir lui disputer le trône. Alors, ne songeant plus aux maux qui pesaient sur ses malheureux sujets, il renvoya la flotte grecque, et maintint les Sarrazins dans toutes les positions qu'ils occupaient, à la seule condition que, s'établissant au haut du grand Saint-Bernard et sur les principaux sommets des Alpes, ils fermeraient le passage de l'Italie à son rival. C'est à ce sujet que Liutprand interrompt son récit pour adresser cette apostrophe à Hugues : « Voilà une étrange manière de défendre tes états ! Hérode, pour n'être pas privé d'un royaume terrestre, ne craignit pas de faire tuer un grand nombre d'innocens ; toi, au contraire, pour arriver au même but, tu laisses échapper des hommes criminels et dignes de mort. Sans doute tu ignores quelle fut la colère du seigneur contre le roi d'Israël, Achab, qui avait épargné la vie du roi de Syrie, Benadab ; le seigneur lui dit : *Puisque tu as laissé vivre un homme que j'avais condamné à perdre la vie, ton ame paiera pour son ame et ton peuple pour son peuple.* » Liutprand se tournant ensuite vers la montagne du Grand-Saint-Bernard, lui adresse ces vers : « Tu laisses périr les hommes les plus pieux, et tu offres un abri aux scélérats appelés du nom de *Maures*. Misérable ! tu ne rougis pas de prêter ton

ombre à des gens qui répandent le sang humain et qui vivent de brigandage! Que dirai-je? puisses-tu être consumée par la foudre, ou brisée en mille pièces et plongée dans le chaos éternel (1) ! »

Dès ce moment les Sarrazins montrèrent encore plus de hardiesse qu'auparavant, et l'on dut croire qu'ils étaient établis pour toujours dans le cœur de l'Europe. Non seulement ils épousèrent les femmes du pays; mais ils commencèrent à s'adonner à la culture des terres. Les princes de la contrée se contentèrent d'exiger d'eux un léger tribut; ils les re-

---

(1) Voici les vers de Liutprand, p. 463 :

Mons transire Jovis, mirum
Haud suetos perdere sanctos,
Et servare malos, vositant
Heu! quos nomine Mauros.
Sanguine qui gaudent hominum
Juvat et vivere rapto.
Quid-loquar? ecce dei cupis
Tete fulmine aduri,
Concisumque chaos cunctis
Fias tempore cuncto.

Ce témoignage, comme on voit, ne pouvait pas être plus positif. Cependant Muratori, qui a publié dans son grand recueil le récit de Liutprand, l'avait apparemment perdu tout-à-fait de vue, lorsqu'il rédigea ses annales d'Italie; car, arrivé à l'année 942, et obligé de parler de l'accord fait par Hugues avec les Sarrazins du Fraxinet, il dit qu'on ignore où les Sarrazins furent cantonnés. En général, ce que Muratori dit dans ses annales sur les invasions des Sarrazins en Italie et en France, est défectueux.

cherchaient même quelquefois (1). Quant à ceux qui occupaient les hauteurs, ils donnaient la mort aux voyageurs qui leur déplaisaient, et exigeaient des autres une forte rançon. « Le nombre des chrétiens qu'ils tuèrent fut si grand, dit Liutprand, que celui-là seul peut s'en faire une idée, qui a inscrit leurs noms dans le livre de vie (2). »

On ignore où cet événement qui, au premier aspect, pourrait paraître invraisemblable, a eu lieu. Les Sarrazins ayant le centre de leurs forces en Provence, et les Hongrois arrivant par l'Alsace et la Franche-Comté, il est à croire que la rencontre des deux peuples se fit dans un pays intermédiaire, tel que la Savoie. Le fait est que cette contrée, appelée alors Maurienne, fut long-tems occupée par les Sarrazins (1), à tel point que certains écrivains instruits n'ont pas craint de dire que le nom de Maurienne était une dérivation de celui des Maures, bien que le nom de Maurienne fût en usage dès le sixième siècle (2). Peut-être c'est l'événement qui, à quelques différences de noms près, a été longuement raconté dans le *Roman de Garin le Loherain*. D'après le roman, la Maurienne était alors sous les lois d'un prince appelé Thierry; ce prince étant vivement pressé par quatre rois sarrazins, eut recours à l'appui du roi de France (3),

(1) Nous apprenons par une lettre de Mgr. Billiet, actuellement évêque de Saint-Jean de Maurienne, et qui a fait une étude spéciale de l'histoire du pays, qu'on y trouve encore plusieurs dénominations qui rappellent le séjour des Sarrazins, par exemple, aux environs de Modane, le *vallon sarrazin* et le village de *Freney*. On a vu que Bouche avait déjà fait une observation semblable.

(2) Voy. le recueil des *Historiens de France*, t. II, p. 11, etc.

(3) Le poëte, par un singulier anachronisme, suppose que cet événement s'est passé sous Pepin-le-Bref. Voy. notre introduction.

qui fit un appel à ses guerriers. Les Français, parmi lesquels se distinguaient les Lorrains, se rendirent auprès de Lyon et descendirent le Rhône jusqu'auprès de l'Isère ; là, dirigeant leurs pas vers le nord-est, ils trouvèrent les Sarrazins postés dans une vallée nommée *Valprofonde* et les taillèrent en pièces (1).

(1) Voy. le *Roman de Garin*, t. 1, p. 73 et suiv. Voy. aussi l'*Histoire de Hainaut*, par Jacques de Guyse, t. VIII, p. 270. Si on en croyait Delbène, *De regno Burgundiæ*, p. 124, les Sarrazins seraient restés beaucoup plus long-tems en Savoie. Ils seraient demeurés maîtres du château de Cules, sur les bords du Rhône, en face de Seyssel, et auraient été chassés du pays seulement en 970, par un guerrier saxon qu'il appelle Geraudus, et qu'il regarde comme la souche de la maison actuelle de Savoie; mais la véracité de Delbène est suspecte ; et d'après l'observation de Guichenon, *Histoire de Savoie*, t. 1, p. 183, le château de Cules n'a été construit que beaucoup plus tard.

Tous les Sarrazins qui se rendirent furent épargnés. Les chrétiens laissèrent également la vie aux mahométans qui occupaient les villages voisins. Plusieurs demandèrent le baptême et se fondirent peu à peu dans la population ; les autres restèrent serfs et attachés au service, soit des églises, soit des propriétaires de terres ; leur race se conserva long-tems, comme on le verra plus tard.

La prise du château de Fraxinet eut lieu vers l'an 975. Ce château était resté plus de quatre-vingts ans au pouvoir des Sarrazins, et comme c'était le chef-lieu de toutes les possessions des Sarrazins dans l'intérieur de la France, l'Italie septentrionale et la Suisse, on doit croire qu'il s'y trouvait des richesses immenses. Tout le butin fut distribué aux guerriers. En même tems, comme la contrée située à plusieurs lieues à la ronde était entièrement dévastée, le comte Guillaume récompensa le zèle des chefs par le don de terres considérables.

Les serfs et les esclaves sarrazins, non plus que les serfs et les esclaves juifs et payens, ne pouvaient s'allier avec des femmes chrétiennes, même

réduites à l'état de servage; celles qui avaient la faiblesse de céder étaient privées de la sépulture ecclésiastique. Pendant long-tems, il ne fut pas même permis aux serfs de la même religion de se marier entre eux; seulement les deux sexes, avec la permission du maître, pouvaient cohabiter ensemble, et les enfans qui naissaient de cette union étaient, ainsi que les parens, la propriété du maître.

L'esclavage paraît avoir fini en Europe dès le douzième siècle; mais il continua dans quelques contrées pour les peuples non chrétiens, notamment pour les Sarrazins; c'est du moins ce qu'indiquent plusieurs faits du douzième siècle et des siècles suivans (1).

Pour le servage, il se maintint beaucoup plus long-tems. Néanmoins il diminua à mesure que les mœurs se polirent, et que l'esprit de l'évangile, qui a proclamé tous les hommes frères, reçut son développement. Les hommes pieux se firent, en certaines occasions, notamment quand il leur survenait un événement heureux, un devoir de mettre leurs serfs en liberté. D'un autre côté, l'usage s'é-

(1) On trouvera plusieurs témoignages irrécusables à ce sujet dans le t. IV du recueil des *Anciennes Lois maritimes* de M. Pardessus, ch. XXVII. Ce volume s'imprime en ce moment.

tablit de considérer comme libre tout serf qui demandait le baptême. Les serfs finirent par se fondre dans le reste de la population.

Ordinairement les serfs sarrazins étaient attachés aux fermes appartenant, soit à des particuliers, soit à des églises et à des monastères. D'autres fois ils étaient attachés à la personne du maître, et l'accompagnaient partout où il allait. On a vu qu'une partie des captifs sarrazins qui, en 1019, furent pris devant Narbonne, furent cédés à des églises ou distribués à des particuliers. Il avait dû en être de même des Sarrazins de Provence, qui survécurent au désastre de leur nation, en 975, et en général de tous les détachemens sarrazins qui, dans le cours de leurs expéditions en France, avaient été séparés du corps de l'armée.

Le nombre des serfs et des esclaves sarrazins fut sans doute alimenté, soit par les guerres des croisades proprement dites, soit par les guerres des Français contre les Maures d'Espagne et contre les autres peuples musulmans établis sur les bords de la mer Méditerranée, soit enfin par le commerce (1) ; il est certain que leur existence en France se prolongea fort long-tems. Arnaud, archevêque de Narbonne

---

(1) Pour ce dernier point, voy. le recueil de M. Pardessus déjà cité.

en 1149, légua des Sarrazins de ses domaines à l'évêque de Béziers (1). Vers l'an 1250, Roméo de Villeneuve, ministre des comtes de Provence, ordonna par son testament de vendre les Sarrazins des deux sexes qui étaient dans ses terres (2). Deux cents ans après, il est fait mention de trois serfs maures achetés par le roi René (3).

Voici quelques traits qui achèveront de faire connaître le sort réservé aux Sarrazins qui tombaient au pouvoir des Français, et qui n'étaient pas rachetés par leurs frères.

Un article du concile de Taragonne en 1239, et un statut de l'évêque de Béziers en 1368, voulaient que les Sarrazins de l'un et l'autre sexe, ainsi que les juifs, portassent un habillement particulier, et pour la couleur et pour la forme (4).

Le commerce entre Sarrazins d'un sexe différent, qui avait lieu dans certaines localités, scandalisant beaucoup de personnes pieuses, un statut de l'ordre de Cîteaux, en 1195, défendit aux maisons de l'ordre de réunir dans la même habitation des Sarra-

---

(1) *Gallia Christiana*, t. VI, instrum. col. 39.

(2) Bouche, *Histoire de Provence*, t. II, p. 257.

(3) Fauris de Saint-Vincens, *Mémoires sur la Provence*, Aix, Pontier, 1817, p. 63.

(4) Martenne, *Amplissima collectio*, t. VII, p. 132, et *Thesaurus anecdotorum*, t. IV, p. 657.

zins et des Sarrazines. Il y avait même des établissemens religieux où il était défendu de recevoir des serfs sarrazins (1).

On a vu que les Sarrazins qui se faisaient baptiser devenaient par là même libres. Comme il arrivait quelquefois que la demande faite par les serfs de recevoir le baptême, cachait une ruse, et que devenus libres, ils retournaient à leurs égaremens, les maîtres eurent la faculté de les éprouver pendant quelque tems (2). Mais alors on vit des chrétiens inhumains, pour n'être pas frustrés d'un vil avantage, gêner leurs serfs dans les efforts qu'ils faisaient pour être admis au sein du christianisme (3); on les vit même, après que leurs serfs étaient baptisés, les retenir malgré les lois sous le joug et user des plus cruelles violences. Il existe une lettre foudroyante du pape Clément IV, adressée, en 1266, à Thibaud, roi de Navarre, dans laquelle le souverain pontife s'élève contre un abbé du monastère de Saint-Benoist de Mirande, lequel avait fait mettre à la torture un riche Sarrazin converti, sous prétexte que sa conversion n'était pas sincère, et qui

---

(1) *Thesaurus anecdotorum*, t. IV, p. 1246.
(2) *Ibid.*, t. IV, p. 290.
(3) *Ibid.*, t. IV, p. 1246 et 1250.

s'était emparé des biens de cet infortuné, au détriment de ses enfans (1).

On voit qu'outre les serfs sarrazins, il y avait en France des Sarrazins propriétaires. La plupart, à l'exemple des juifs, s'occupaient de finances et prêtaient à intérêt; plus d'une fois, lorsque la fureur populaire éclata contre les juifs usuriers, les Sarrazins furent enveloppés dans leurs désastres (2).

Ces Sarrazins, non plus que les serfs de la même nation, ne pouvaient épouser des femmes chrétiennes, ni les donner comme nourrices à leurs enfans. Eux et toute chrétienne qui aurait cohabité avec eux, étaient privés de la sépulture ecclésiastique. Ils payaient la dîme de leurs biens comme les chrétiens; de plus, ils étaient obligés d'observer les fêtes chrétiennes, et ne pouvaient ces jours-là se livrer à aucun ouvrage servile (3). Il ne reste plus maintenant de trace de cette classe infortunée.

Sans doute il y eut en France beaucoup de musulmans qui embrassèrent le christianisme. C'était

---

(1) *Thesaurus anecdotorum*, t. II, p. 360.
(2) *Ibid*, t. IV, p. 904.
(3) *Amplissima collectio*, t. VII, p. 132; *Thesaurus anecdotorum*, t. IV, p. 657 et 736.

une suite naturelle de l'état de choses qui existait alors. Mais il y eut malheureusement beaucoup plus de Français qui se firent musulmans. Les premières invasions des Sarrazins en France, et l'abominable commerce d'enfans chrétiens des deux sexes qui se faisait dans toute l'Europe, durent conduire chez les musulmans un nombre incalculable d'individus. D'ailleurs, il ne faut pas se le dissimuler, l'extrême facilité avec laquelle les musulmans ont de tout tems accueilli les chrétiens qui se présentaient, jointe aux avantages que les renégats et les aventuriers ont toujours rencontrés chez eux, multiplia nécessairement les apostasies.

Les Arabes et les Berbers comptaient dans leurs rangs non seulement un grand nombre de payens du nord de l'Europe, mais, on est honteux de le dire, beaucoup d'hommes nés au sein du christianisme, en Italie et en France. Les juifs, spéculant sur la misère des peuples, se faisaient vendre des enfans de l'un et de l'autre sexe, et les conduisaient dans les ports de mer; là, des navires grecs et vénitiens venaient les chercher, pour les transporter chez les Sarrazins. Ce scandaleux trafic, proscrit par l'autorité ecclésiastique et l'autorité civile, se faisait jusque dans la capitale du monde chrétien. En 750, le pape Zacharie fut obligé de racheter des mains des Vénitiens un grand nombre d'enfans des deux sexes, qui allaient être emmenés de Rome (1). Le successeur de Zacharie, en 778, prit le parti de livrer aux flammes, à Civitta-Vecchia, plusieurs bâtimens grecs qui

(1) Anastase le bibliothécaire, dans le grand recueil de Muratori, t. III, part. 1, p. 165.

étaient venus dans ce port pour le même genre de commerce (1).

Aux chrétiens achetés comme esclaves, qui étaient admis dans les bandes sarrazines, il faut joindre les captifs de tout âge et de toute condition qui tombaient en leur pouvoir. On a vu que la chasse aux hommes était chez les Sarrazins un des grands objets de leurs invasions; à la suite de chaque expédition, les marchés des principales villes de l'Espagne et de l'Afrique regorgeaient de chrétiens à vendre. Les captifs surpris en bas-âge et séparés de leurs parens étaient élevés dans la religion et le langage des vainqueurs; s'ils faisaient de la résistance, le magistrat avait le droit de les contraindre. Une grande partie de ces enfans devenaient ensuite soldats. Quant aux chrétiens qui étaient enlevés à l'état adulte, on ne les forçait pas toujours à embrasser l'islamisme, car Mahomet a dit : « Ne faites pas violence aux hommes, à cause » de leur foi. » Mais plusieurs ne laissaient pas de prendre du service dans les bandes sarrazines.

Il faut également joindre à ces indignes chrétiens quelques habitans des pays mêmes qui étaient vic-

(1) Voy. le recueil de dom Bouquet, t. v, p. 557. Ce commerce avait encore lieu, quoique secrètement, au treizième siècle. Voy. l'*Histoire des Croisades* de M. Michaud, 4e édit., t. III, p. 610 et 613.

times de ces courses dévastatrices. Lorsque les Arabes et les Berbers entrèrent en Espagne, ils furent aidés par beaucoup de chrétiens du pays, et par les juifs alors très-nombreux dans la Péninsule. Comme ils n'avaient pas des troupes suffisantes pour occuper les places fortes, ils confiaient en partie aux juifs la garde des villes dont ils voulaient s'assurer la fidélité. Dans leurs invasions en France et au sein des contrées voisines, ils eurent également pour auxiliaires les hommes sans foi et sans patrie, qui sont toujours prêts à profiter des malheurs publics pour s'élever. On a vu quelle part Mauronte, duc de Marseille, et d'autres personnages notables prirent aux succès des Sarrazins. Si les grands étaient aussi peu délicats, quels devaient être les petits? On ne peut douter que, dans les invasions et l'établissement des Sarrazins en Dauphiné, en Piémont, en Savoie et en Suisse, une partie de la population ne fût d'intelligence avec eux et n'eût part à leurs rapines. Les écrivains contemporains ne le disent pas expressément; ils se contentent de se plaindre de la cupidité et de la perfidie de certains chrétiens, de leur manque de foi; mais comment expliquer autrement la facilité que les barbares eurent à envahir ces âpres contrées et à s'y maintenir? comment leurs bandes placées à de si grandes distances les unes des autres, à une époque surtout où

les communications étaient si difficiles, auraient-elles pu correspondre ensemble? Les envahisseurs, bien que parlant une langue à part et professant des croyances toutes différentes, avaient fini par se mêler avec le reste de la population. L'on en a vu un exemple (1) dans ce que le chroniqueur de l'abbaye de Novalèse rapporte au sujet de son oncle, qui tomba au pouvoir des Sarrazins. Un combat est livré aux environs de Verceil; les Sarrazins sont vainqueurs et entrent paisiblement dans la ville avec leurs prisonniers; les prisonniers sont exposés dans les rues; chaque passant est libre de les examiner et d'en offrir un prix. Pendant ce tems, les parens et les amis de ces infortunés vont chez l'évêque, chez les notables; c'est comme de nos jours, lorsqu'un marchand arrive dans une ville pour y vendre ses marchandises.

Nous allons examiner quelle fut la politique des juifs du midi de la France, lorsque les Sarrazins envahirent ces belles contrées. On lit dans une vie de saint Théodard, archevêque de Narbonne (2),

(1) Page 170.

(2) Saint Théodard vivait vers l'an 880; mais sa vie a été écrite beaucoup plus tard. Voy. le recueil des Bollandistes, au 1er mai.

242 INVASIONS

que, lors de la première entrée des Sarrazins dans le Languedoc, les juifs se déclarèrent pour eux et leur ouvrirent les portes de la ville de Toulouse. L'auteur ajoute que Charlemagne, pour punir cette trahison, ordonna que chaque année, aux trois principales fêtes, un juif de Toulouse serait souffleté publiquement devant la porte de la cathédrale. L'usage du soufflet n'est que trop certain (1). Mais il n'en est pas de même de la trahison des juifs; car les Sarrazins, comme on l'a vu, ne sont jamais entrés dans Toulouse; peut-être l'auteur a-t-il voulu parler de l'occupation de la capitale du Languedoc par les Normands, en 850; occupation à laquelle il serait possible que les juifs eussent contribué, comme ils avaient contribué, quelques années auparavant, à l'entrée des mêmes barbares dans la ville de Bordeaux.

(1) Il fut plus tard commué en une somme d'argent, que les juifs payaient chaque année à diverses églises de Toulouse.

Reinaud, Invasions des Sarrazins en France

Culture and Kultur Race-Origins or the Past Unveiled **(2014-09-13 22:22)**

x

IFRAME: https://archive.org/stream/culturekulturrac00hannuoft?ui=embed #mode/1up

Ancient Romic Chronology **(2014-09-14 00:52)**

IFRAME: https://archive.org/stream/ancientromicchro00hannuoft?ui=embed #mode/1up

CONCLUDING REMARKS.

The recorded Official observations by the old Romic Priesthood of the Hēliacal Risings of Sōthis (Cyclical and Annual), and their celebrations of Feasts in connection therewith and of the periodically recurring Sed and Hunti Hebs, indicate that the age-long civilisation of Tomeri or Khem (nearly always mis-called *Egypt*), had been flourishing under a particularly enlightened, strong and settled government, whatever dynastic form or forms it took from time to time.

It is therefore worthy of note that the last Sōthic-Rising Feast for which we possess data is that which occurred in the reign of Thakalath II of the 22nd Dynasty in A.M. $3174\frac{203}{480}$ = Conv. B.C. $829\frac{177}{480}$—or at any rate in a quartette of years containing that date. But, between that and its next predecessor—a Rising in A.M. 2922, probably late in the reign of Rāmēsēs XI, or else early in that of Rāmēsēs XII—there is a blank of over 252 years! And between that again and its next predecessor—one in Meren-Ptāh's reign, A.M. $2803\frac{141}{480}$—there is another gap of some 118 years!

As for the Hebs, the last traceable is that which fell in the reign of Taharqa of the 25th Dynasty, in A.M. $3317\frac{11}{16}$ = Conv. B.C. $686\frac{5}{16}$. But they practically ceased $182\frac{10}{16}$ years before then, with the Sed celebrated by Ūāsarkon II of the 22nd Dynasty in A.M. $3135\frac{1}{16}$ = Conv. B.C. $868\frac{15}{16}$.

The Twenty-Second Dynasty, therefore, seems clearly to mark some dread Epoch which ushered in for theretofore peaceful and orderly old Khem, a period of *violent changes and widespread disaster and confusion.*

What could that Epoch have been?

Obviously the epoch which witnessed the establishment of the so-called Ethiopian Supremacy (of Kāssite origin, be it noted)—followed by the terrible Assyrian and Babylonian Invasions and wholesale Deportations—with regard to which, however, it seems fashionable in some learned circles to allege that the grand dramatic *finale* never occurred at all! When is that old, old *ex silentio* argument going to get its *quietus*?

There can be no doubt that, though hitherto conventionally regarded as ethnically "Semitic" (in King and others' wholly wrong sense of Amoritic), these Assyrians (also in some vague way associated with an Arabian origin) were really of mixed Rhodo-Tūrānian and Melanochroic descent, with, however, a strong dash of barbarous Kāssite blood in their veins.

The so-called Ethiopians were certainly the descendants—more or less mixed—of the old African stream of Kāssite dispersion.

As for Nebuchadrezzar and his Chaldaean (*Kaldā*, *Kurdā*, *Kasdā*) Babylonians, they were practically pure Kāssites, though doubtless to some extent blended with Melanochroian stock.

In any case it was Barbarism—highly *kultured* Barbarism of the genuine, changeless, incorrigible Kāssite brand—before which cultured old Khem or Tomeri went down in the 8th to the 6th centuries B.C.

Let our gaze range where it lists in the realm of history, ancient or modern—everywhere (whether in Asia, in Africa, or in Europe), and in every age—it will come across the Mark of the Kāssite Beast, *semper eadem*!

H. Bruce Hannah.

P.S.—Of the various Lists above referred to, which it is necessary to have for the practical application of my discovery to our existing and any future data of knowledge, I have as yet published none. I may publish them later on.

H. B. H.

The Secret of Egyptian Chronology (2014-09-14 01:03)

IFRAME: https://archive.org/stream/secretofegyptian00hannuoft?ui=embed #mode/1up

---

Our Bible and the Ancient Manuscripts (2014-09-16 01:21)

IFRAME: https://archive.org/stream/ourbibleancient00keny?ui=embed #mode/1up

---

Ancient Christianity (2014-09-16 01:21)

IFRAME: https://archive.org/stream/ancientchristian00tayl?ui=embed #mode/1up

---

On Rome's peculiar history (2014-09-16 22:51)

IFRAME: https://archive.org/stream/historicalessay00unkngoog?ui=embed #page/n17/mode/1up

---

La pensée d'Edwin Johnson (I) (2014-09-25 21:09)

Nous publions, chapitre par chapitre, une traduction-synthèse de l'œuvre très riche d'Edwin Johnson. Elle reste à étudier, à critiquer, à étendre.

THE RISE OF ENGLISH CULTURE

INTRODUCTION

Renaissance des Lettres - Vraie signification de l'époque de l'imprimerie et de la publication - Bonne méthode d'investigation historique

La "culture" occidentale est vieille de 500 ans. Pas plus. En Angleterre, elle date de la période des Tudor. C'est l'invention ou la redécouverte de l'imprimerie qui a permis tout cela. C'est pour cela qu'il est indispensable d'investiguer les agissements des hommes de lettres.

Notre connaissance du monde débute avec les grands explorateurs. Un changement dans les esprits commença à prendre forme à partir de cette période. Ce fut le passage de la foi et de l'imagination au réalisme physique et à la critique basée sur la science et le visible.

Le moyen-âge fut un âge "sombre", d'ignorance. Le siècle le plus sombre fut le quinzième. Le seizième, quant à lui, forme un brillant contraste par rapport à celui qui le précède. La grande différence entre les deux est qu'il existe des

témoins et des écrits plus ou moins fiables à partir du premier quart du seizième siècle. Avant, il n'y en a point. Avant, l'Histoire n'est pas une affaire de témoignage objectif.

La littérature est avant tout basée sur la religion. Par exemple, la Création dans la doctrine chrétienne - et l'histoire s'y rattachant - a longtemps été considérée comme historique. Cette littérature provient des monastères.

Il en a va de même pour les littératures juive et islamique. Concernant cette dernière, elle fut écrite bien après les périodes guerrières et de conquête. Il est douteux que les Arabes soient restés 700 ans en Espagne car la littérature existante n'apporte aucun témoignage concluant. Par contre, ils étaient considérés il y a encore 500 ans par les Européens comme les plus avancés dans divers domaines, comme la science.

Les historiens ont tort de considérer comme authentiques les chroniques ayant surgi après l'invention de l'imprimerie. Elles furent créées par des hommes dont la foi, le dogme et, donc, la fable, étaient tout.

C'est à l'époque de Luther que furent vigoureusement exprimés des doutes concernant l'authenticité de l'ensemble de la littérature chrétienne, qui venait en réalité des monastères. Léon X aurait écrit dans une lettre que l'histoire chrétienne n'était qu'une fable rapportant gros sous au clergé. Des penseurs romains auraient déclaré la même chose, qu'elle était construite sur des mensonges pieux. On disait qu'un clerc romain, Lorenzo Valla, avait démontré la fausseté de cette histoire et, notamment, des épîtres entre Jésus et Abgare, de l'histoire des apôtres, de celle de Constantin, de celle de saint Isidore et des décrétales, etc. Toutes ces histoires furent concoctées dans les monastères. Ils ne furent pas écoutés car ils avaient contre eux une armée de fabulistes, écrivant et inondant le monde de leurs récits.

Un homme d'église ne peut pas s'opposer à ces histoires - qu'il a juré de défendre - car il devrait démissionner de sa charge pour être en cohérence avec lui-même.

David Hume fut un révisionniste avant l'heure, ce qui lui attira le courroux des castes dirigeantes. Mais, cependant, il n'alla pas jusqu'au bout, il ne remit pas en question l'ensemble de l'Histoire anglaise. Il écrit souvent que "saint" rime avec "mensonge" et il se moque de l'indécence et de la fausseté des auteurs monastiques. Mais, comme Gibbon, il ne comprit jamais qu'il faisait face à une conspiration littéraire.

L'ordre de "Saint-Benoît" - les Bénédictins -, le plus vieux de l'Eglise, est au coeur de cette conspiration. Il y a environ 500 ans, ils commencèrent à traduire les écrits hébreux en latin. Rappelons-nous que, pour Luther, vers 1503, il n'existait pas de bible complète, bien que diverses histoires concernant ses différentes éditions furent créées. La littérature destinée à illustrer la bible - le talmud, la patrologie - commencèrent à être connues durant le seizième siècle.

L'Histoire des livres est difficile à entrevoir. Il est toutefois certain que c'est au seizième siècle que la littérature émergeait, que ce soit dans les monastères ou au dehors. L'année 1500 marque le passage d'une littérature secrète à une littérature publiée.

"Saint-Benoît" était une personne totalement inconnue aux personnes extérieures aux cloîtres où il était vénéré, tout comme "Saint-Basile", le patriarche de l'Orient. Il est difficile de déterminer pourquoi ce nom fut choisi par les abbés comme celui de leur chef idéal. De plus, le mot "abbé" est d'origine hébreuse et il était nouveau pour les personnes lettrées du début du seizième siècle, tout comme l'était la Règle de

"Saint-Benoît".

Celle-ci doit être examinée côte à côte avec le Nouveau Testament. Ces deux textes furent les premiers à être publiés entre 1480 et 1520 et connus de la masse. Leurs auteurs sont les mêmes hommes. A partir des textes hébreux, ils se firent une certaine idée du Christ et, pour donner vie à cette idée, créèrent l'idée du dieu incarné, du collège des douze apôtres, du missionnariat en Occident des saints Pierre et Paul, de l'aventure de saint Denis à Paris, etc.

Les ordres dominicain et franciscain doivent être considérés comme descendant des bénédictins. Ces derniers tenaient les campagnes et les villages, tandis que les autres tenaient les villes. Il ne faut pas prendre à la lettre les 700 années qui les séparent, selon l'Histoire reçue. Si les dominicains et les franciscains sont dits être plus jeunes, c'est

parce que les villes et leurs institutions sont d'origine relativement récentes. Cependant, aucun ordre n'a pu produire des registres fiables indiquant ses origines.

Une chronologie est établie par des personnes lettrées et instruites impatientes de percevoir les ténèbres du passé. Nos ancêtres plus reculés n'avaient pas un tel appétit pour la connaissance de l'Antiquité et se satisfaisaient de choses plus terre-à-terre. Notre chronologie fut établie entre 1480 et 1520 ; elle est entièrement chrétienne, pour ne pas dire bénédictine. On lui a donné une antiquité très grande et imaginaire, pour laquelle il n'y aucune preuve valable. Ce fut John Selden qui, le premier, corrigea l'erreur des 22 années existant dans la chronologie. Quant à l'étude de la chronologie, c'est une science différente qui ne fut commencée qu'au seizième siècle, notamment par Scaliger.

Beaucoup des premiers livres imprimés ne portent aucune date ; d'autres furent antidatés pour des motifs intéressés. Nous ne pouvons donc qu'en déduire que la coutume de dater des documents selon le modèle chrétien n'était pas généralisé lors de la mise en place des premières presses. Dans les écrits monastiques datant de cette période, les dates sont écrites selon l'année d'un abbé, d'un pontife ou d'un roi, tous vaguement désignés (par exemple, le roi "Edward" sans indiquer lequel). En général, quel que soit l'écrit, la date est exprimée de manières très vagues: "année du Salut", "année du Salut de l'homme", "année de la délivrance de la Vierge", "l'Incarnation", "la Nativité", "du jour natal du Seigneur"; ou bien, un seul nombre. Les abréviations AD et AC n'étaient pas en usage avant le seizième siècle.

La conséquence directe de cela est que les documents dont on prétend qu'ils furent écrits avant cette période ne peuvent pas être considérés comme des preuves satisfaisantes des évènements passés. Nous sommes donc dans l'impasse pour déterminer ce qui se passa avant l'époque de l'imprimerie et de la fixation de dates, à moins que l'on considère que ce que nous rapportent les sources du seizième siècle à propos du passé. Mais ces sources sont vagues et restent souvent des conjectures.

Il n'y a pas de sources et de registres fiables. Quant aux certificats de naissance et de mort, ils ne commencèrent à être établis que vers la fin du seizième siècle.

Le "gigantisme" est une chose intéressante: dans les mythes anciens, jusqu'au seizième siècle, on attribuait aux hommes une durée de vie pluri-centenaire, une taille gigantesque, etc. C'était des mensonges éhontés que la masse appréciait et qui faisaient appel à une faculté de croyance, de crédulité et d'imagination très développée chez nos ancêtres.

La chronologie juive date des environs de la fin du quinzième siècle et n'est fondée sur aucun registre valable.

Lorsqu'il n'y a pas d'éléments positifs servant de preuve, la durée d'une chose ou d'une période n'est que supposée. Les passions humaines - l'amour, l'ambition, la fierté et l'ignorance - jouent un grand rôle.

Ainsi, quand les écrits de "Saint-Jérôme" - dont le style littéraire est celui du seizième siècle - apparurent à la Renaissance, et qu'il fut dit qu'ils avaient "plus de 1000 ans", personne ne put s'opposer à cette affirmation, bien que quelques érudits isolés n'y crurent probablement pas du tout. Il en va ainsi pour la plupart des écrits de la même sorte. Le clergé occupant une position dominante dans le monde de la littérature, il put imposer facilement ses vues et personne n'eut le courage de le contrecarrer.

"Wycliff" n'a jamais existé. C'est un nom allégorique et idéal datant du règne d'Henry VIII et qui désigne les réformateurs dans les universités et les maisons religieuses.

Francis Bacon fut un Anglais remarquable; un observateur impartial qui mérite notre appréciation. Pour lui, la théologie comprend l'Histoire de l'Eglise, les paraboles et les préceptes. Il dit aussi, sans se rendre compte qu'elles furent entre les mains des mêmes hommes, qu'il existe quatre types d'Histoires: celle nationale, celle civile, celle ecclésiastique et celle littéraire. Concernant cette dernière, il dit qu'elle n'a jamais été écrite, bien que quelques petits écrits touchant des points secondaires aient été composés.

Bacon tenta d'écrire une histoire du règne d'Henry VII mais il ne le put car il ne trouva aucune information authentique supplémentaire à ce qui avait déjà été écrit. En général, il se lamente de ce qu'il est impossible d'écrire l'Histoire, les "actions mémorables" n'ayant pas été "assez enregistrées lorsqu'elles se déroulèrent". Il considère l'Histoire de l'Eglise comme artificielle, comme appartenant au domaine de la poésie; elle ne fut écrite que pour donner une mince satisfaction à la curiosité de l'homme.

Henry Hallam fut un autre grand historien anglais. Il s'intéressa beaucoup à l'Histoire de la littérature mais peu à celle de la littérature monastique qui, comme nous l'avons dit, joua un rôle crucial. En fait, il reprend toutes ses fables (”Bède”, ”Alcuin”, ”Jean de Salisbury”, ”Lanfranc”, ”Anselme”, etc.). Il ne s'intéressa pas non plus à l'Histoire de la classe sociale qui sut lire et écrire au moyen-âge. Il explique que ”les manuscrits du treizième siècle sont nombreux mais remplis de fautes ; en général, ils ont peu de valeur.” Il ne réussit pas à entrevoir que ces écrits étaient falsifiés. Hallam a les mêmes considérations pour le siècle suivant, où les auteurs latins sont totalement absents et où l'ignorance règne.

”Pétrarque” est dit être celui qui restaura le premier les lettres latines à leur perfection. Cependant, aucun des livres qui auraient appartenu à sa supposée bibliothèque ne nous est parvenu. Ce qu'il faut garder en mémoire, c'est que la tradition liée à ”Pétrarque” ne nous est parvenue qu'à partir du seizième siècle, avec des auteurs comme Corterius. Il faut considérer comme ne reposant sur rien l'affirmation générale selon laquelle la culture classique renaquit vers la fin du quatorzième siècle en Italie.

Bien que l'Italie était en avance au quinzième siècle, ce n'est que vers la fin de ce siècle qu'un latin correct et raffiné devint peu à peu la norme, époque où les institutions monastiques commençaient. Ce qu'Hallam appelait le jargon barbare des moines laissait peu à peu la place à la rhétorique raffinée des humanistes. A partir de cette époque, le texte de la bible latine est graduellement amélioré. Et c'est de ce temps que datent les meilleurs ”compositions historiques” des moines. De plus, les informations que nous avons du Pogue et de Valla sont vagues et hypothétiques. Concernant le second, on peut néanmoins deviner, en prenant compte la date de publication de ses ouvrages (1543) qu'il était en réalité un allié de Luther et des réformateurs. La tradition veut aussi que les premiers commentaires sur le Nouveau Testament en grec aient été écrits par Valla. Or, il est dit qu'il ne possédait qu'une connaissance très mince de cette langue. Il maîtrisait mieux le latin mais était loin d'en avoir une connaissance parfaite. Enfin, les meilleurs écrits des ”Pères” en latin et grec émergèrent pendant ou après la période d'activité de Valla.

Hallam croit que le langage grec était en train d'être ressuscité alors qu'il se faisait piéger par les falsifications des moines. A son époque, on venait tout juste de débuter l'étude du grec. De plus, les dates relatives à ”Chrysoloras” n'ont jamais été déterminées avec certitude. Car si les humanistes du seizième siècle affirment qu'il arriva en Italie vers la fin du quatorzième siècle, on ne faisait à cette époque que commencer à utiliser la datation selon l'année de l'Incarnation. Et comme il n'y avait pas de registres fiables sur les évènements du passé, dire que «”e Grec fut ressuscité il y a 100 ans” n'est que supposition. Pierre l'Arétin déclara que le Grec avait été perdu dans l'ensemble de l'Europe médiévale, durant 700 ans avant la venue de Chrysoloras, soit à partir du huitième siècle.

Une autre supposition similaire concerne la période d'occupation de l'Europe par les Arabes: 700 années. On devrait la raccourcir par deux car il s'agit manifestement d'une exagération de la part des auteurs arabes. Ce sont eux qui firent d'abord revivre le grec et qui sont derrière l'idée selon laquelle ce furent les Arabes qui furent responsables de l'extinction de la culture gréco-latine.

Pour résumer, nous pouvons dire que l'ensemble des ”Histoires” mises en avant par les moines durant l'époque de l'impression ne sont que des fictions. Elles ne se basent pas sur des documents exacts issus du passé ; elles sont des inventions plausibles destinées à plaire aux classes pour lesquelles elles étaient composées. Sans avoir à faire face à aucune contradiction, si ce n'est que de quelques lettrés isolés dont plusieurs protestants, ils purent imposer leurs créations à l'ignorance générale. Ils magnifièrent l'Eglise et leurs ordres en leur donnant une grande antiquité. Ils parvinrent à faire accepter à leurs lecteurs l'existence d'un long passé imaginaire. Travaillant de manière industrielle et organisée, ils furent capables de produire une grande quantité d'écrits.

Plusieurs historiens de renom ont écrit sur les moines, sans toutefois arriver à les percer à jour.

Le comte de Montalembert, dans ”Les moines d'Occident” (7 volumes), passe en revue de manière exhaustive les mensonges des moines. Il était un fervent catholique et son œuvre débute avec un profond respect pour ces fondateurs du christianisme ; mais elle se termine sur une marque de lassitude et de dégoût, causée principalement par l'ambition et l'avarice de ces hommes de dieu. Cependant, Montalembert ne se posa jamais la question de l'authenticité des sources avec lesquelles il travaillait. Toutes ses sources sont des inventions pures.

L'Anglais Dean Milman, dans ”Latin Christianity”, fait la même chose. Son œuvre est laborieuse à lire mais celui qui a un esprit critique ne pourra que trouver invraisemblable ces histoires, surtout la série des biographies des papes, à

propos de laquelle Milman lui-même dit qu'il est impossible que tout se déroula de manière fluide et ininterrompue. Mais il ne posa jamais la question « quand ces lignes ont-elles été écrites ? ». Les vies des papes ont probablement été composées peu de temps avant Bartolomeo Platina et Stella.

L'Allemand Ferdinand Gregorovius écrivit une "Histoire de la ville de Rome durant le moyen-âge" de valeur. Bien qu'il ne s'interroge jamais sur la validité de ses sources, Gregorovius fournit des synthèses intéressantes sur l'état de la culture à chaque siècle. Par exemple, on lit qu'à la fin du quinzième siècle, le pays était très éloigné de toute culture. De plus, l'ensemble du moyen-âge apparaît sous la forme de périodes extrêmement saccadées, où l'intelligence et la lumière surgissent brièvement, puis les ténèbres reviennent, etc. Tout cela est artificiel.

Certains romanciers peuvent également nous aider dans notre quête de la vérité.

Henry Fielding était un excellent critique de la nature humaine. Pour lui, être historien, c'est d'abord étudier les caractères. Il se moque des intellectuels plongés dans leurs livres mais ne comprenant rien au monde réel qui les entoure, ainsi que de l' "ignorance monastique". Pour lui, l'Histoire anglaise n'est qu'une grande romance sans fondements véridiques.

Walter Scott consacra deux livres à la vie d'un monastère bénédictin lors de la Réforme et se servit abondamment des légendes monastiques. Bien que ses écrits soient des apologies de la vie monastique, il savait trop que le savoir et l'instruction étaient très peu développés dans les monastères lors de la Réforme ou à n'importe quelle période la précédant. Il savait qu'il n'y avait qu'une infime partie de gens qui savaient lire ou écrire.

Enfin, Balzac, dans "Les Paysans", fait un portrait, qu'il présente comme un type dans la vie provinciale française de son époque, d'un bénédictin défroqué: "Profond comme un moine, silencieux comme un Bénédictin en travail d'histoire, rusé comme un prêtre, dissimulé comme tout avare, se tenant dans les limites du droit, toujours en règle, cet homme eût été Tibère à Rome, Richelieu sous Louis XIII, Fouché, s'il avait eu l'intention d'aller à la Convention ; mais il eut la sagesse d'être un Lucullus sans faste, un voluptueux avare. Pour occuper son esprit, il jouissait d'une haine taillée en plein drap. Il tracassait le général comte de Montcornet, il faisait mouvoir les paysans par le jeu de fils cachés dont le maniement l'amusait comme une partie d'échecs où les pions vivaient, où les cavaliers couraient à cheval, où les fous comme Fourchon babillaient, où les tours féodales brillaient au soleil, où la Reine faisait malicieusement échec au Roi." Balzac note la patience digne de celle d'un insecte, quasi-héréditaire, qu'a ce type, afin d'observer le décorum ainsi qu'une réserve grave, sa duplicité, sa discipline de fer forgée dans les cloîtres, etc. C'est ce type d'homme qui a écrit l'Histoire de l'Angleterre et de la France il y a 500 ans.

T. L., 2014

La pensée d'Edwin Johnson (II) (2014-09-29 23:19)

Nous publions, chapitre par chapitre, une traduction-synthèse de l'œuvre très riche d'Edwin Johnson. Elle reste à étudier, à critiquer, à étendre.

THE RISE OF ENGLISH CULTURE

I. LES ORIGINES DE L'ORDRE DE SAINT-BENOIT

Monastères - Ascension des bénédictions: les différentes théories - Figures idéales des bénédictins: Saint-Augustin, Saint-Dunstan, Lanfrac, Anselme - Epoque probable des bénédictins

Nous ne savons presque rien de ce que l'on appelle la "guerre des Deux Roses". Les historiens sont unanimes pour dire que nous n'avons presque pas de sources valables. La figure d'Henry Tudor s'esquisse faiblement, tandis que Richard apparaît seulement comme le diable incarné, sans qu'il soit possible d'en savoir plus. Tout cela obscurcit le passé proche précédant cette guerre. Un tel constat est valable dans de nombreux cas au cours de l'Histoire européenne.

Les seuls grands monuments du passé de l'Angleterre sont les monastères de l'ordre de Saint-Benoît, comme ceux de Canterbury et de Westminster. N'est-il pas étonnant qu'il soit impossible de fixer avec certitude l'âge de ces splendides et coûteux édifices ? Il existe bien sûr des histoires venant des moines, sur l'origine de leur monastère, sur les dévastations causées par les Vikings, etc. Mais rien de fiable, de prouvé, de rationnel, qui pourrait satisfaire l'esprit scientifique.

Ils furent fondés par des hommes révérant le signe de la croix ; ils constituaient une armée formidable, disciplinée et hiérarchisée ; ils possédaient une grande partie des terres et des richesses en Angleterre et en Europe. Mais les moines ne dirent pas comment ils acquirent de telles richessse, que symbolisaient magnifiquement leurs édifices-palais. Il est très probable qu'ils sentirent la nécessité d'écrire l'Histoire de ces monuments seulement après que leur construction soit terminée. Dans ce cas, l'acquisition de terres, de richesses et de pouvoir aurait été l'ambition première de l'ordre, et l'écriture de textes n'était pas à l'ordre du jour.

Quand les bénédictins – qui furent à l'origine un corps militant, agressif et missionnaire – débarquèrent en Angleterre ? De cette question dépend l'Histoire du christianisme en Angleterre. Ils furent d'abord en Italie, puis en France. Leurs premiers cloîtres étaient ceux de Subiaco et de Monte Cassino, le « Sinaï du nouvel exode ». Leur chef mythique dans ce nouvel exode était Saint-Benoît, le père de tous les moines, le patriarche et le législateur de l'Occident, dont la règle fut considérée par Bossuet comme une "somme du christianisme".

Le dogme des Bénédictins est que "Saint-Benoît" fut quasiment un contemporain de Mahomet au sixième siècle. Donc, si on suit ce dogme, aucun Bénédictin n'aurait pu être en Angleterre et en Europe avant cette période. L'ordre créa des histoires ridicules selon lesquelles "Joseph d'Arimathie" amena le christianisme à Glastonbury au premier siècle ou le roi "Lucius" aurait été converti au christianisme au second siècle. Personne ne croit plus à ces histoires, ce qui signifie que la crédibilité que l'on peut accorder aux Bénédictins est nulle, car ces histoires sont les fondations de leur système traditionnel.

Si l'on ne croit plus ces histoires, on croit encore celle selon laquelle "Saint-Augustin" serait venu en Angleterre au cours du sixième siècle à l'instigation du pape "Grégoire". Cette histoire est bien évidemment une falsification, comme l'a démontré le comte de Montalembert. Il y a plus: "Saint-Augustin" et "Grégoire" ne sont que des figures idéales venant de l'imagination des Bénédictins, comme nous le démontrerons.

Certains historiens ont soutenu qu'il serait venu au dixième siècle, en compagnie de "Saint-Dunstan". Ce siècle-là est qualifié de sombre ou d'obscur dans le système des bénédictins. La fin du monde aurait été imminente et pleins de choses fantastiques se seraient déroulées à Rome et ailleurs. En réalité, tout cela n'est que fiction rétrospective, écrite bien plus tard. Ainsi, c'est au seizième siècle que l'on a entendu parler pour la première de "Guillaume de Malmesbury" et des autres bénédictins écrivant sur "Saint-Dunstan". Les bénédictins, au dixième siècle, n'étaient pas en Angleterre ni ailleurs pour la simple raison qu'ils n'existaient pas encore.

Ils prétendent qu'au onzième siècle ils initièrent les croisades. Au douzième siècle, qualifié de "scolastique", il y aurait eu de nombreux écrits composés par de savants théologiens, qui ne sont en réalité que des figures idéales.

Examinons l'histoire juive à cette époque. Le douzième siècle constitue la montée en puissance de la corporation appelée Synagogue. Le personnage de "Maïmonide" est très intéressant. Ne prenons pas pour factuelle l'histoire selon laquelle il aurait voyagé de Cordoue au Caire, qu'il aurait eu des maîtres musulmans, qu'il aurait été enterré en Syrie et qu'il aurait causé des dissensions à l'intérieur même du judaïsme. Cette histoire est symbolique de la relation qu'entretiennent les Juifs avec leurs frères aînés, les Ismaélites. C'est "Maïmonide" qui donna aux Juifs leurs principales notions religieuses. C'est vers son époque que les textes hébreux commencèrent à être rédigés, récités et commentés. Ils sont ainsi loin d'être aussi anciens que ne le dit leur tradition-dogme. C'est une simple déduction d'après ce que nous savons de l'état de leurs école en Espagne, en France et en Allemagne. Les Juifs n'ont établi une chronologie que vers la Renaissance. Elle est imprécise, fabuleuse et se concentre beaucoup sur les persécutions subies.

Ainsi, les bénédictins ne pouvaient pas exister avant l'apparition des textes hébreux car tout leur système est basé dessus. Auraient-ils pu faire quoi que ce soit s'ils n'avaient pas eu, par exemple, de psaumes à chanter ? Il est à remarquer qu'ils ne les mettent jamais en doute: pour eux, ils constituent un axiome.

Les bénédictins expliquent, de manière dissimulée évidemment, que le Nouveau Testament a été composé selon un système de correspondances avec l'Ancien Testament. Nous ne savons malheureusement pas quand la première bible en hébreux fut connue des moines. Mais entre l'étude de l'Ancien Testament et la composition d'un autre texte devant être appelé Nouveau Testament il s'est probablement écoulé beaucoup de temps.

Nous pouvons supposer, de manière assez sûre, que l'ordre de Saint-Benoît fut créé vers la fin du treizième siècle. Il s'agissait de créer un système rival à celui des Juifs à une époque où ces derniers possédaient une influence énorme en Europe. De même manière, il s'agissait de s'opposer aux Musulmans mais l'attaque fut plus rude contre les Juifs car ils avaient une position dominante dans les sociétés occidentales, malgré les persécutions dont ils faisaient l'objet.

La tradition religieuse des Juifs leur enseigne à considérer l'Orient comme leur foyer originel, celui de David. Mais il n'y a jamais eu beaucoup de Juifs en Orient. Et les quelques-uns qui y sont n'ont jamais connu la prospérité.

Revenons à la question qui nous occupe. Il est probable que les premiers ancêtres des bénédictins furent des ordres militaires, dont le symbole était la croix, formés pour résister à l'invasion arabe, une période dont on ne pourra jamais établir précisément l'Histoire. Il est également probable que nombre de ces ordres s'éteignirent ou furent éradiqués sans que nous n'en sachions rien. Ainsi, les moines ne peuvent pas avoir émergé avant le treizième siècle. Durant les quatorzième et quinzième siècles, ils acquirent une richesse phénoménale ainsi qu'une emprise énorme sur les esprits. Ce n'est qu'en étudiant l'état de l'instruction, de la littérature, des bibliothèques et de l'intelligence moyenne de cette époque que l'on pourra avoir des certitudes un peu plus poussées.

Résumons l'ensemble de notre théorie. L'Eglise et sa hiérarchie telles que nous les connaissons sont liées de manière indissociable à l'ascension de l'ordre bénédictin. On ne peut déterminer la date de cette ascension qu'en déterminant celle de l'ascension de la Synagogue. Et les travaux des chronologistes juifs de la Renaissance démontrent qu'ils ne pouvaient pas connaître la vérité quant à leur passé. Comme dans les autres corporations religieuses, ils furent obligés de remplir les vides avec des listes de noms et d'oeuvres écrites arrangées de manière rétrospective. Tout cela est artistique; pas scientifique. Il est probable que les nombreuses oeuvres rabbiniques imprimées durant le seizième siècle n'avait été composées que durant le siècle précédent. Les rabbins avaient une bonne connaissance du latin et du grec mais, selon les témoignages des humanistes de la fin du quinzième siècle et du début du seizième siècle, la connaissance qu'on avait de la culture gréco-latine n'en était qu'à ses balbutiements à la fin du quinzième siècle. Ainsi, en ce qui concerne les preuves documentaires, il est impossible de remonter au-delà de cette période, la fin du quinzième siècle. Dé même manière, nous ne pouvons qu'émettre des hypothèses sur l'ancienneté des corporations. La Société de Jésus et l'Eglise anglicane datent du seizième siècle; il est douteux que les autres institutions chrétiennes furent créées de nombreux siècles avant le seizième siècle.

T. L., 2014

2.10 October

La pensée d'Edwin Johnson (III) (2014-10-02 19:09)

Nous publions, chapitre par chapitre, une traduction-synthèse de l'œuvre très riche d'Edwin Johnson. Elle reste à étudier, à critiquer, à étendre.

THE RISE OF ENGLISH CULTURE
II. L'ARCHITECTURE BENEDICTINE
Opinion de Christopher Wren - Franc-maçonnerie - Ignorance des moines - Age de Westminster et des édifices ecclésiastiques

Christopher Wren, dans les années 1680, fut le premier érudit anglais a avoir compris que l'architecture chrétienne n'était qu'une imitation de l'architecture islamique. Tout commença lorsqu'il enquêta sur les origines du "style goth-

ique" en se servant notamment de l'exemple offert par la cathédrale de Salisbury. Pour Wren, l'architecture "gothique" est "l'architecture sarrasine améliorée par les chrétiens." C'est durant les croisades, cette "guerre sainte", que les chrétiens prirent inspiration sur le modèle islamique.

La confrérie des francs-maçons fut ainsi créée. Elle était composée en majorité d'Italiens; et de Grecs, de Français et de Germaniques. Elle avait son propre gouvernement et était itinérante, allant de pays en pays où il y avait des églises à bâtir. Elle était soutenue par la piété populaire grandissante qui, souvent, fournissait les matières premières.

Wren pensait que le "style gothique", dont la flèche est la fierté de l'architecture chrétienne tandis que la coupole est celle de l'architecture sarrasine, était adapté au climat européen. Il dit aussi que le "style roman" ou "classique" - ainsi qu'un latin tel qu'il fut parlé sous Auguste - fut remis au goût du jour vers la même période que le "style gothique". L'architecture classique et la littérature classique sont donc issues d'un même phénomène de l'esprit. L'architecture islamique et l'architecture "gothique" (c'est-à-dire monastique) - avec les littératures correspondantes - sont, quant à elles, issues d'un autre phénomène de l'esprit.

La franc-maçonnerie originelle était imbriquée dans l'ordre bénédictin. Leurs histoires respectives sont liées. Ainsi, au dix-septième siècle, on disait que "Saint-Alban, le proto-martyr de l'Angleterre" avait établi la franc-maçonnerie ; qu'à "l'époque saxonne", le roi Athelstan leur aurait dédié une charte ; qu'à "l'époque normande", les francs-maçons auraient joui de la faveur royale ; que le roi Henry III les aurait autorisés à parcourir librement l'Europe ; que l'initiation dans la franc-maçonnerie été similaire à l'initiation dans l'ordre bénédictin, etc. On rapporte aussi que leur culture du secret leur aurait valu des persécutions. En ce qui concerne le conflit des "Deux Roses", nous n'avons pas d'information sûre sur le rôle joué par les francs-maçons. On dit qu'Henry VI les aurait persécutés; dans une autre version, choyés. Plus tard, ils auraient été des yorkistes et Henry VII aurait réussi à les infiltrer.

Les ténèbres entourant l'histoire des francs-maçons n'est pas un cas particulier. En réalité, à la lumière des preuves venant du seizième siècle, nous constatons que toutes les sociétés et les corporations d'artisans étaient sous l'influence ou le contrôle direct de l'ordre bénédictin. Et leur histoire particulière est difficile à retracer.

Nous ne pouvons même pas avoir des certitudes quant à l'histoire du monument religieux le plus fameux d'Angleterre: Westminster. Nous ne pouvons pas savoir quand la construction débuta (il en va de même pour la chapelle de Saint-Benoît). Les documents, authentiques ou pas, se rapportant à cet édifice sont d'abord ceux venant de la salle "Muniment Room". Ce n'est qu'au seizième siècle qu'elles furent mises en évidence pour la première fois. Fait intéressant: les registres ne commencent qu'à l'année 1542 et il y a un trou entre 1554-1558. L'origine du livre des "Customs" attribué à l"'abbé Ware", qui aurait vécu au treizième siècle, provient de la bibliothèque de Robert Cotton, qui assembla une grande quantité de faux lorsque débuta la passion pour les choses antiques. Westminster, comme tous les monastères, tire son caractère sacré de la croyance selon laquelle il est le lieu où furent enterrés des saints et des princes. Cependant, le registre des enterrements ne commence qu'en 1606. De plus, et c'est peut-être le plus important, ce n'est que vers la fin du quinzième siècle que le prieur "John Flete" aurait rédigé l'intégralité de l'histoire du monastère depuis sa fondation jusqu'à l'année 1386. Cette chronique n'a pas de substance et tient entièrement de la fable.

Il n'existe pas de documents permettant de connaître l'état de l'architecture en Angleterre à l'accession d'Henry VII au trône. Mais, par contre, on discerne qu'à partir de vers la fin du quinzième siècle, en Angleterre et en Europe, il y eut d'énormes dépenses de faites pour les édifices ecclésiastiques. Ce qui est paradoxal, c'est que, très rapidement après cette période, il n'y eut plus du tout d'investissements et, en conséquence, l'architecture ecclésiastique alla à sa ruine. Ces édifices sont bien visibles mais leur histoire et leurs bâtisseurs sont difficiles à entrevoir.

L'auteur Dean Stanley met en avant que les cénobites de Westminster ne jouèrent aucun rôle majeur, qu'ils étaient insignifiants et inactifs dans les domaines intellectuel et culturel. Leur seul soucis constant était de s'agrandir matériellement. Ils accordaient donc beaucoup d'énergie aux questions de propriété terrienne et de juridiction.

Les questions qui se posent sont donc la suivantes: quelle est l'ancienneté probable d'un art qui avait atteint sa maturité au début de la Renaissance ? Depuis quand les moines cultivaient-ils l'art de l'architecture lorsqu'ils jugèrent qu'il était dans l'intérêt de leur système de s'adonner à la littérature ? Jusqu'à la fin du quinzième siècle, il semble que la première occupation intellectuelle des moines était de prier et de chanter des psaumes. Ce qu'on appelle la bible

n'était connue à ce siècle-là que sous la forme de courtes leçons ou de petits livres séparés. Quant à la liturgie, l'une des plus anciennes, ou peut-être même la plus ancienne, est la liturgie dite mozarabique; elle est associée au nom du cardinal Ximenes, cet Espagnol qui, au début du seizième siècle, produisit la première bible multilingue. Peut-on supposer qu'avant que cette liturgie n'apparaisse le rituel utilisé dans les monastères était quasiment équivalent à celui des Arabes ? Aucune preuve ne permet d'affirmer cela. De plus, on ne peut pas admettre que les rites chrétiens étaient très éloignés des rites juifs et que l'Eglise existait en tant que telle avant qu'elle ne commence à utiliser pour les textes hébreux.

Pour conclure, il faut considérer les édifices ecclésiastiques comme bien plus jeunes que ce que nous croyons. Quant aux styles d'architecture "saxon", "normand" et "anglais", ils ne sont que chimères. Fergusson lui-même, l'un des spécialistes anglais de l'architecture, dit qu'il n'y a rien de très ancien en Angleterre. Et ce terme d"'ancien", en plus d'être relatif et indéfini, est récent; une telle mesure du temps n'existait pas sous les Tudors. Enfin, les légendes écrites par les moines n'ont jamais été authentifiées par aucun registre digne de ce nom.

T. L., 2014

La pensée d'Edwin Johnson (IV) (2014-10-04 19:47)

Nous publions, chapitre par chapitre, une traduction-synthèse de l'œuvre très riche d'Edwin Johnson. Elle reste à étudier, à critiquer, à étendre.

THE RISE OF ENGLISH CULTURE
III. LA CREATION DE LA LITTERATURE BENEDICTINE
Missionnariat en Europe occidentale - Ecoles bénédictines - Bénédictins de Saint-Maur - Controverse avec les jésuites - Jean Hardouin - Critiques anglais
Supposons de manière très probable que l'ordre de Saint-Benoît fut créé quelque peu avant le "treizième siècle". C'est quelques décennies après cette période que de vastes opéra

tions de missionnariat furent déclenchées en Sicile, en France, en Espagne, en Angleterre et en Allemagne. Les moines acquirent des terrains immenses, se firent appeler Seigneur et participèrent à ériger la monarchie papale dont le premier siège semble avoir été le monastère-forteresse de Monte Cassino. Imitant les Arabes, ils voulaient avoir leur grand caliphe en créant la fonction de pape, dont le modèle original pourrait avoir été un de leurs abbés des abbés. Comme les jésuites le firent plus tard, ils courtisèrent les puissants de ce monde afin de prendre possession de leur esprit et de les rendre à leur insu des instruments dociles de leur politique.

On peut suivre la trace des bénédictins en Europe: "Cassiodore" en Calabrie, "Saint-Placide" en Sicile, "Isidore de Séville", "Saint-Maur", "Grégoire de Tours", "Augustin", "Bède de Wearmouth", etc. Tous des idéaux, soit des saints, soit des érudits illustres. A chaque fois qu'ils écrivaient ce qu'on appelait l'Histoire, ils attribuaient, opportunément, leurs productions à des noms qui étaient déjà connus et honorés par l'adoration populaire. Si ce n'était pas le cas, ils faisaient en sorte de rendre populaire tel ou tel nom au moyen de ce qu'on appelerait aujourd'hui la publicité. Il faut bien comprendre que dans toutes leurs entreprises l'idéal précède toujours le réel. C'est très visible si l'on étudie avec attention leurs catalogues littéraires.

Il nous faut maintenant enquêter sur les écoles littéraires bénédictines. Mais, avant cela, quelques mots sur les origines de la critique des oeuvres bénédictines; elle commença il y a 300 ans avant d'être brusquement interrompue quelques années plus tard; ce furent les savants bénédictins de Saint-Maur - notamment Mabillon, Montfaucon et d'Archéry - qui s'en chargèrent. Mais il y eut un controverse avec la Société de Jésus qu'il nous faut évoquer. Dès leur constitution comme société entièrement vouée à l'agrandissement de la monarchie papale et à la destruction de l'hérésie, les jésuites considérèrent les bénédictins avec une certaine suspicion et une certaine jalousie. Les hérétiques, pour justifier leurs croyances, se servaient du Nouveau Testament et des écrits des "Pères et Docteurs", c'est-à-dire des textes composés dans les cloîtres bénédictins. Luther lui-même appartenait au couvent d'augustins d'Erfurt et se faisait appeler "Frère Augustin". Les graines de l'hérésie avaient donc été plantées par les moines.

Le concile de Trente, le premier concile sur lequel nous avons des informations authentiques, ne parvint pas à repousser les écrits des “Pères”. Ce furent les jésuites du dix-septième siècle qui s’y attachèrent. Ce fut d’abord le père Germon qui critiqua l’authenticité des chartes bénédictines. Des réponses furent émises mais la dispute fut jugée sensible et les supérieurs de la Société de Jésus ordonnèrent son arrêt.

Un savant jésuite, le père Hardouin, s’entêta. En 1690, la société savante fut scandalisée par une dissertation écrite par le fameux jésuite, qui, depuis longtemps, avait acquis la réputation d’érudit de premier ordre. Dans cette œuvre, Hardouin affirmait que la plupart des écrits sous les noms de « Facundus Hermianensis, Liberatus, Marius Mercator, Victor de Tunis, Cassiodorus » ne venaient pas de ces auteurs. Il en allait de même pour certains des écrits attribués à « Saint Isidore » et « Saint Justin, le martyr ». Il déclarait que les vrais auteurs étaient des imposteurs qui avaient écrits ces textes bien plus tard. Il faut faire remarquer que tous ces auteurs étaient des auteurs bénédictins que Hardouin qualifiait de « légion d’imposteurs ». C’est contre eux qu’il mena sans relâche son combat. Dans la même dissertation, il s’en prit à un traité sur « le Corps et le Sang du Seigneur », qui venait soi-disant d’un moine bénédictin, de Ratramnus ou de Bertram, de l’abbaye bénédictine de Corvey. Hardouin soutenait que ce n’était pas une œuvre médiévale mais une œuvre moderne qui avait servi à « fonder l’invention et la défense de l’hérésie calviniste ». Le point faible d’Hardouin était qu’il déclarait authentique la vulgate alors qu’elle nous parvint par les hommes mêmes dont il dénonçait les écrits comme faux. Le bénédictin Dom Ziegelbauer publia en 1754 une histoire de la littérature de l’ordre mais aucune réponse valable n’est apportée aux attaques d’Hardouin. Certaines anecdotes racontées donnent même raison à Hardouin, de manière tacite certes. Quoi qu’il en soit, Hardouin avait raison lorsqu’il disait que son époque était la première où la critique des choses ecclésiastiques avait droit de cité.

En Angleterre, il y avait à cette époque plusieurs érudits et critiques littéraires: Richard Simon, Le Clerc, William Lowth, George Hickes, Cotton, Spelman, Selden, William Dugdale, Thomas Fuller, etc. Certains participèrent à cette dispute tandis que d’autres recopièrent naïvement ce qui était écrit dans les textes monastiques. Mais ce qu’il faut retenir, c’est que ce ne fut que 200 années après l’invention de l’imprimerie que furent critiqués les documents bénédictins. Dans un sens, c’était trop tard, dans un autre, c’était trop tôt, car l’époque n’était pas prête à accueillir cette critique. En effet, il n’y avait pas suffisamment de laïcs compétents pour examiner cette critique émanant de moines. Ainsi, par exemple, les sciences de la “diplomatique” (cf. l’ouvrage de Dom Mabillon) et de la “paléographie”, qui furent quasiment édifiées par des moines, furent largement critiquées quelques décennies plus tard.

T. L., 2014

La pensée d’Edwin Johnson (V) (2014-10-05 20:14)

Nous publions, chapitre par chapitre, une traduction-synthèse de l’œuvre très riche d’Edwin Johnson. Elle reste à étudier, à critiquer, à étendre.

THE RISE OF ENGLISH CULTURE

IV. LES FABLES DES ECOLES BENEDICTINES
Monte Cassino - Thomas d’Aquin - Son idéal biblique - Saint-Thomas dans la ”Divine Comedie” - Age du manuscrit - Etat des bibliothèques - Listes des lettrés - Leur apparente inactivité durant la Renaissance - Monte Cassino au seizième siècle

Que le lecteur trace pour lui-même une carte représentant pendant la “Renaissance des Lettres” l’implantation de la religion chrétienne, c’est-à-dire celle des monastères, et il se rendra compte, bien mieux qu’avec une simple description, de la puissance qu’avait à cette époque l’empire temporel du Christ, qui était véritablement un empire occidental. Les plaines et les vallées d’Italie, de France, d’Espagne, d’Allemagne et d’Autriche sont parsemées de monastères bénédictins et des églises magnifiques sont élevées partout. Cependant, les centres littéraires étaient peu nombreux et, selon les critères modernes, très pauvrement fournis en livres durant toute la période allant jusqu’à la première moitié du seizième siècle. C’était selon l’instinct de chaque abbé que la littérature fut cultivée suivant la mode de l’époque

ou que les efforts furent intégralement tournés vers la routine du service monastique et l'extension de la temporalité et de la juridiction de l'abbaye.

Cependant, il faut garder en mémoire que les productions littéraires de n'importe lequel des cloîtres les plus savants étaient la propriété de l'Ordre ; et que cela ne veut pas dire grand-chose que de considérer les écrits de tel ou tel moine particulier, quel que soit le sujet sur lequel il écrivit, puisque toute production littéraire faisait partie du système théologique et de la Nouvelle Loi, dont la mission de l'Ordre était de la prêcher au monde. Il n'est donc pas nécessaire de faire un panorama complet des monastères savants ; mais simplement de démontrer que dans les monastères dits par les Bénédictins être les plus anciens et les plus prolifiques, la culture, et en particulier l'écriture d'histoires, était à ses débuts au moment de l'introduction de la typographie.

Il est dit que l'école la plus ancienne est celle à Monte Cassino, qui était, durant la période considérée, le siège de l'abbé des abbés, et le quartier général de l'armée spirituelle entière. Il est probable que le système entier de leur littérature fut conçu dans ce cloître, en coopération avec les moines grecs de Grotta Ferrata, qui dépendait de Monte Cassino hiérarchiquement, et qui était relié au berceau-cloître de Subiaco, l'implantation première attribuée à Saint Benoît où la première presse d'imprimerie aurait été érigée.

Que se faisait-il donc, selon eux, à Monte Cassino pendant "le treizième siècle" ? Nous n'ennuierons pas le lecteur en parlant du "douzième siècle", car si Thomas d'Aquin ne peut pas être prouvé, il est impossible de confirmer n'importe quel fait antérieur et être certain de la véracité historique. L'histoire, telle que racontée dans le style particulier des Bénédictins, veut que Thomas d'Aquin (Aquin est une ville à quelques kilomètres du grand cloître), "une étoile de la plus forte brillance", ait illuminé par sa présence Monte Cassino pendant le treizième siècle. Il serait devenu moine au jeune âge de cinq ans, vers 1230. A la fois les Bénédictins et les Dominicains sont d'accord sur cette histoire ; et les détails peuvent être étudiés dans l'histoire du cloître écrite par Dom Gattola, un abbé de Monte Cassino.

Ce dernier admet que la véracité de l'histoire de Thomas d'Aquin a été contestée ; et, en réalité, à un critique extérieur il n'y a pas la moindre preuve qu'une personne connue du nom de Thomas d'Aquin ait jamais entrée le cloître. La question de l'idéal et de la réalité est constamment soulevée au cours de ces études. Les meilleurs personnages dans l'Histoire sont toujours ceux purement idéaux ; viennent après les personnages idéalisés. Mais Thomas d'Aquin, comme tous les saints de l'époque médiévale, prend la plus haute place. Il est le produit de la vision et de la fantaisie de l'Eglise. De plus, l'origine de son aspect idéal se trouve dans la Bible latine elle-même.

Dans les Ecclésiastes, on lit cela : "Au centre de l'Eglise, le Seigneur ouvrit sa bouche et le remplit avec l'esprit de sagesse et de compréhension. Il l'habilla avec la robe de la gloire". Nous lisons la même chose dans le Livre des Services le 7 mars, la fête de Saint Thomas. On ne peut pas résoudre ce problème tant qu'on ne comprend pas que la congrégation d'Aquin créa l'idéal de leur patron avant que des livres ne commencent à être écrits sous son nom.

On dit qu'il était le fils du comte d'Aquin et d'une dame noble issue de la famille Teatine ; et, dans l'histoire de Monte Cassino écrite par feu l'abbé Tosti, on nous donne une anecdote agréable selon laquelle le garçon est amené par ses parents jusqu'à la porte du couvent, où l'abbé attend son arrivée. Cette scène est une allégorie de l'alliance des moines et des nobles. C'est un roman ecclésiastique, tout comme l'est la narration de Dante, où il nous fait pénétrer au paradis en compagnie du docteur angélique et nous fait écouter ses paroles mélodieuses. La chronique Villani, dont la date de composition n'a jamais été déterminée avec certitude, nous dit que Thomas fut empoisonné par Charles d'Anjou. Un passage de la "Comédie Divine" y fait allusion.

Il faut examiner tout document littéraire d'importance si nous voulons distinguer la poésie de la réalité. L'idéal de Saint Thomas se trouve dans la "Divine Comédie". Remarquons que le poète n'établit aucun lien entre lui et Monte Cassino. Comment expliquer cela ? Il est très intéressant de constater que Monte Cassino, qui depuis le début aurait dû être très intéressée par la "Divine Comédie", ne connaît pas la date de composition de son manuscrit du poème. L'abbé Dom Tosti discute cette question et nous dit qu'exceptés les mensonges contenus dans la chronique de "Leo Marsicanus", l'inventaire le plus ancien des livres appartenant au monastère date du pontificat de Paul II, entre 1464 et 1471. Le second plus ancien date du pontificat de Clément VII, entre 1523 et 1534. Ces informations sont de la plus grande importance. Il ne faut pas hésiter pas à parler de l'époque allant de 1464 à 1534 comme étant la première grande période de la littérature bénédictine en Italie. Quoi qu'il existait avant cette période, c'était, d'un point de vue quantitatif, très réduit et, donc, négligeable pour celui qui scrute l'Histoire.

Montfaucon, le célèbre paléographe bénédictin, n'évoqua pas le sujet de la "Divine Comédie", ce que l'abbé Tosti admit être inexplicable, s'il avait connu l'existence du manuscrit en question. Ce dernier apparut enfin dans les épais catalogues de Federici.

En raison de ce manque de preuves, Tosti en fut réduit à inférer l'âge du manuscrit en menant des comparaisons graphologiques. Il conclut qu'il provient de la période entre 1326 et 1378. Cependant, cette opinion ne peut pas être prouvée, car tout historien étudiant le sujet de la chronologie de l'Eglise sait qu'il ne peut rien prouver quant à la graphie du quatorzième siècle. Il ne faut pas non plus supposer un seul instant qu'un poème comme la "Divine Comédie", qui comporte des preuves internes indiquant la plume d'un clerc imprégné des sentiments antipapistes ayant mené à la Réforme, aurait pu rester inconnu de Monte Cassino jusqu'à une époque si tardive. Ce que nous devons penser de la légende de Dante sera le résultat d'un examen critique de la chronique de Villani. Hardouin, ici encore, a prévenu les travaux de certains historiens d'aujourd'hui. Les doutes portés sur la chronique de Villani sont les mêmes que ceux portés sur l'intégralité des chroniques occidentales. Il est clair que l'ascension de l'idéal de Saint Thomas d'Aquin ne fait qu'une avec celle de l'idéal du "saint et bienheureux martyr" de Canterbury, ainsi qu'avec bien d'autres formes. L'origine de ces êtres idéaux était la pieuse imagination des moines et des frères ; et que l'origine de leurs légendes écrites ne peut pas être prouvée comme étant antérieure à la dernière moitié du quinzième siècle.

Examinons la question de la bibliothèque de Monte Cassino. Une inspection scrupuleuse révèle que la légende de l'existence de bibliothèques anciennes s'effondre devant les faits prouvant leur récence, que ce soit à Monte Cassino, à Rome sous Nicolas V, à Venise sous le cardinal Bessarion, à Spanheim sous l'abbé Trithème ou, sous plusieurs personnages différents, à Paris, Canterbury et Oxford. A Oxford persiste la légende de la bibliothèque du duc Humphrey. Cela se passait vers la fin du quinzième siècle. On dit qu'elle abritait seulement 129 volumes, ce qui est probablement proche de la vérité. Jusqu'à l'époque de Sir Thomas Bodley, nous ne pouvons trouver aucune collection de livres qui aurait pu mériter d'être appelée une bibliothèque anglaise, dans l'acceptation moderne du mot. Thomas d'Aquin n'aurait pas pu être honoré du titre de docteur illustre tant que les bibliothèques ne se furent considérablement développées et que les professeurs appelés summistes ne commencèrent à travailler dans les écoles européennes.

Il en va de même pour les listes des érudits illustres de Monte Cassino et des autres monastères. Ces listes durent être établies en accord avec la théorie de la grande ancienneté de l'Eglise mais, si on les examine dans le détail, elles ont autant de fondements que les listes des livres. En réalité, ce qui est décrit dans ces listes d'anciens personnages illustres, ce sont les études menées par les érudits chrétiens, qui ne faisaient que commencer lorsque les bibliothèques furent formées. Nous arrivons à ce fait remarquable: les moines prétendent avoir eu des érudits influents comme "Dionysius Exiguus", abbé de Rome, comme ils aiment l'appeler ; celui-ci vécut au sixième siècle, alors qu'à la brillante époque de la Renaissance ils ne peuvent en produire aucun, ou presque aucun, qui fleurit au quinzième siècle.

Ainsi, au quinzième siècle, la tradition de Monte Cassino n'est en mesure de nommer que le moine érudit Pyrrhus, référendaire de Martin V et conservateur des droits de l'église de Sainte Justine sous Eugène IV. Dom Gattola dit qu'il existe plusieurs sermons et exposés manuscrits attribuable à cette période mais on ne sait pas s'ils furent écrits par les moines de Monte Cassino. Ce silence et cette somnolence ne sont-ils pas curieux à une époque pleine d'enthousiasme pour le renouveau de l'activité intellectuelle ? J'ai beaucoup réfléchi à ces questions concernant Monte Cassino. J'ai réalisé de nombreuses visites dans les cloîtres d'Europe occidentale. J'ai utilisé avec précaution le télescope historique. Et il se peut que j'évite à l'étudiant des travaux d'investigation et une fatigue inutiles si j'annonce dès maintenant la raison expliquant ce curieux phénomène. Le plan de la littérature bénédictine fut conçu et commença à être exécuté vers l'époque où l'on sait qu'une collection de livres était présente dans le cloître. Notre terminus a quo est environ la date de l'invention de l'imprimerie (on ne peut pas la connaître précisément), c'est-à-dire le pontificat de Paul II, et notre terminus ad quem est environ 1524, quand le bruit de la grande innovation et l'attaque contre la monarchie papale s'étaient diffusés dans le monde. Les agissements des moines de Monte Cassino vers la fin du quinzième siècle sont dissimulés dans les ténèbres. Au siècle suivant, il y a chez les moines et les frères une grande curiosité à lire le livre qui est nouveau pour le monde entier ; je veux parler de la Bible.

Quand, au moyen d'un effort soutenu, on perce les ténèbres de la fable qui s'est créée à propos de la grandeur de Monte Cassino, on parvient à concevoir un scriptorium datant seulement du quinzième siècle ; on parvient à visualiser un réseau de moines noirs occupés à écrire des œuvres qui seront bientôt révélées au monde, sous les noms de Paul

le Diacre (4), Pierre le Diacre, Paul le Moine et beaucoup d'autres, dont Saint Pierre Damiani. Les moines de Monte Cassino adorent les noms de Pierre et de Paul ; ils devinrent fréquemment utilisés à partir de cette période.

Suivant l'opinion concernant l'origine récente de la littérature à Monte Cassino, que nous venons d'exprimer, il est cohérent qu'il y eut soudainement dans ce coenobium au seizième siècle une telle efflorescence du savoir et de l'éloquence. Des poètes, des orateurs, des historiens, des philosophes, des théologiens, des canonistes et des polyglottistes apparaissent de toute part, comme par magie. Parmi eux, il y a le célèbre Anglais Gregory Sayre qui, selon les Bénédictins, aurait été un illustre ornement à ce mont sacré. L'abbé Angelo de Nuce donne une liste d'autres Anglais issus de lignées distinguées, savants et pleins de vertu, qui auraient vécu dans ce cloître durant ce siècle.

Pour faire court, ce n'était qu'au seizième siècle que les Bénédictins s'étaient réveillés de leur indolence intellectuelle qu'ils avaient choisie. Le développement de la typographie, la découverte du nouveau monde ; les troubles atteignant les ordres religieux en Angleterre, en France et en Allemagne ; d'un côté, la montée des Jésuites et, de l'autre, celle des Luthériens ; tout cela poussa les partisans du patriarche du monachisme à s'arroger dans la littérature la position qu'ils avaient gagnée et détenue jusque là par l'épée. Les hommes se tournaient vers les monastères car ils savaient que là, plus qu'à tout autre lieu, devait se trouver la clé du savoir. Les Bénédictins sautèrent sur l'opportunité. Ils n'avaient pas de registres, pas de documents d'un passé lointain authentiques. Ils n'avaient guère plus que le seul dogme de l'incarnation à partir duquel construire une théorie de l'histoire, qui serait ensuite transformée dans des moules historiques à l'aide des littératures classiques juive et arabe.

Ils ne purent pas totalement échapper à la censure, comme nous l'enseigne Lorenzo Valla et Poggio. Il y ici et là, à l'époque que nous examinons, des paroles rapportées de Rome indiquant que les hommes les plus instruits regardaient l'histoire écrite par les moines avec une incrédulité sarcastique. On ne les oublie pas facilement. Un moine ayant écrit une biographie de Paul II signale qu'il y avait dans Rome une sorte de club ou de guilde de jeunes hommes qui considéraient que la foi traditionnelle était « établie sur certains mensonges de saints plutôt que sur des témoignages historiques". Et qui peut oublier ce qu'aurait dit le pape Léon X, qui était très intelligent et séculier d'esprit: "Comme cette fable du Christ nous a été d'un grand profit !" Mettre les hommes au service d'un mensonge est quelque chose de facile ; et le travail systématique des Bénédictins, dirigé par des intellects des plus froids, fut plus fort que les protestations des érudits qui avaient une affection véritable pour les choses anciennes et la vérité. Cette attitude empreinte de sainteté des dirigeants bénédictins, que certains érudits estimaient comme étant le déguisement de la malhonnêteté et de l'hypocrisie, a vaincu une multitude d'opinions autres en s'imposant comme étant la vérité même. Les gens n'avaient pas conscience, ou ne voulaient pas voir, que l'union de la tradition et du mensonge audacieux étaient inséparables dès le début.

T. L., 2014

Les moines d'Occident (2014-10-08 23:50)

These volumes are also available in English and German

_ _

IFRAME: https://archive.org/stream/lesmoinesdocci01mont?ui=embed #page/n8/mode/1up

IFRAME: https://archive.org/stream/lesmoinesdoccide02mont?ui=embed #page/n8/mode/1up

IFRAME: https://archive.org/stream/lesmoinesdoccide18783mont?ui=embed #page/n6/mode/1up

IFRAME: https://archive.org/stream/lesmoinesdoccide04mont?ui=embed #page/n6/mode/1up

IFRAME: https://archive.org/stream/lesmoinesdoccide05mont?ui=embed #page/n8/mode/1up

IFRAME: https://archive.org/stream/lesmoinesdoccide06mont?ui=embed #page/n8/mode/1up

IFRAME: https://archive.org/stream/lesmoinesdoccide07mont?ui=embed #page/n8/mode/1up

---

Cluny au onzième siècle: Son influence religieuse, intellectuelle et politique (2014-10-09 23:41)

IFRAME: http://books.google.fr/books?id=v8ozAQAAMAAJ &dq=cluny %20influence &hl=fr &pg=PP9 &output=embed

---

La pensée d'Edwin Johnson (VI) (2014-10-11 01:24)

Nous publions, chapitre par chapitre, une traduction-synthèse de l'œuvre très riche d'Edwin Johnson. Elle reste à étudier, à critiquer, à étendre.

–

THE RISE OF ENGLISH CULTURE

V. LE PLAN DE LA LITTERATURE BENEDICTINE

Théologie - Règle de Saint-Benoît - Loi ecclésiastique - Droit civil - Philosophie - Philosophie morale du Sermon sur la Montagne - Médecine, physique, magie naturelle, mathématiques, musique, histoire sacrée et profane - Vies des papes et des évêques - Histoire ecclésiastique - Histoire profane et civile - Chroniques - Bibliographies - Discours sur l'Histoire par l'abbé d'Erfurt - Art diplomatique - Etude critique

Il est maintenant temps de décortiquer la littérature produite par l'ordre bénédictin.

La théologie (positive, scolastique, dogmatique ou polémique, morale, mystique et ascétique) est bien sûr la pierre d'angle de tout l'édifice. La théologie positive est celle qui nous intéresse le plus car elle consiste à interpréter les écrits patristiques, les conciles et les traditions.

"Saint-Benoît" ne fait que citer les écritures sacrées, notamment la Vulgate, dans sa Règle. Il a été relevé qu'il y a un certain nombre de discordances entre le texte de la Règle et la bible. L'explication simple de cela est que la Règle et les Evangiles sont les compositions d'un même groupe. Et la Règle peut avoir écrite à un moment où le texte des Evangiles n'avait pas été fixé.

De plus, pour "Saint-Benoît", les écritures sacrées comprennent non seulement les Evangiles mais aussi tout ce qui fut écrit par un saint ou un auteur sacré. Cela signifie que la littérature bénédictine fut composée à partir de sentences, c'est-à-dire un ensemble de "Il a dit que…" et "Il est écrit que…", qui furent peu à peu attribuées à des personnages nommés idéaux mais qui n'ont aucune réalité historique.

Les phrases creuses, qui viendraient des “Pères”, sont très présentes dans la Règle. Ziegelbauer expliquait qu’il était difficile de déterminer ce que “Saint-Benoît” connaissait des Pères. Cela peut signifier que la composition des écrits patristiques n’avait commencé que depuis peu au moment où la Règle fut éditée.

Une autre falsification que comporte cette Règle se situe au niveau du texte même et des personnages qui y sont cités. On cite beaucoup de personnages supposément anciens pour renforcer l’authenticité du texte. Mais il y a encore plus grossier. Ainsi, “Saint-Clément” est cité ; mais il se trouve que le quatrième chapitre de la Règle est quasiment identique à certains textes clémentins. Ailleurs, ce sont plusieurs phrases qui sont identiques à celles d’oeuvres attribuées à “Saint-Augustin”. C’est Mabillon qui écrivit le premier sur cette mystification mais il se garda bien d’aller au fond de la chose, car des noms supposément anciens ne valent rien si on n’a pas prouvé leur authenticité. Pour expliquer cela, Ziegelbauer a recours a une argumentation bancale et infondée. Quant au père Haeften, il se perd en suppositions ridicules tellement qu’il idéalise son idole, Saint-Benoît.

Il est clair que les écritures saintes chrétiennes sont un prolongement des écritures saintes juives. Ce n’est qu’à partir de ces dernières qu’on peut comprendre les paraboles et les allégories contenues dans celles chrétiennes. Les abbés lettrés étaient à la fois des imitateurs et des inventeurs, tandis que les moines qui écrivaient ne faisaient que réciter ce qu’on leur avait enseigné.

Après Saint-Benoît, c’est “Cassiodore” qui écrivit quelques petites choses sur la loi divine. Son comparse était ‘’Denis le Petit”, un grand érudit, le premier chronologiste chrétien qui data les années selon l’Incarnation. A la même époque, à Rome, on trouve “Saint-Grégoire le Grand”, dont le maître en théologie aurait été un moine bénédictin. Il va de soi que la littérature grégorienne fut composée au début de la Renaissance, une époque où nos ancêtres commencèrent à entendre parler de Grégoire, ce pontife qui avait envoyé Augustin en Angleterre et plusieurs autres bénédictins.

Le système grégorien d’interprétation de la bible ne montre qu’une chose: que l’ordre monastique refusait que le peuple prenne connaissance par lui-même et uniquement par lui-même des écritures saintes. Une autre méthode employée fut l’utilisation de biographies pour l’apprentissage de la théologie. Et le nombre de théologiens bénédictins est très important. Chacun aurait eu plusieurs rôles au cours de sa vie et chacun mentionne ses prédécesseurs, de façon à faire croire à une chaîne ininterrompue et cohérente. On trouve cela, par exemple, dans “Bède”, le successeur des personnages mentionnés ci-dessus. Mais, lorsque l’on examine précisément les écrits de chacun de ces théologiens, on se rend compte que la substance est identique partout et qu’aucun n’ose un mot ou une phrase qui dénoterait.

Vient après ‘’Saint-Boniface” sa coterie de moines bénédictins imaginaires issus d’un monastère près d’Oxford. Tous des hommes lumineux durant un âge sombre où la bible était inconnue. Ensuite “Iglac”. Puis il arrive une renaissance sous “Alcuin” et son disciple, l’abbé de Fulda, qui porte le nom curieux de “Rabanus Maurus”. Ce sont tous des bénédictins imaginaires. Les moines des monastères de Saint-Gall, Luxeuil, Ferrières, Auxerre, Reims, Corvey, Orbais, Weissenburg et d’autres encore mirent en place des figures idéales similaires. Toutes ces figures furent créées à partir de la même source, c’est-à-dire les quatre grands docteurs bénédictins – “Augustin”, “Ambroise”, “Jérôme” et “Grégoire” – en plus de “Jean Chrysostome”, “Bède” et “Tertullien”.

L’école de Bec créa “Lanfranc” et “Saint-Anselme” et, au travers d’eux, une myriade de théologiens ayant vécus dans des époques impossibles. Vient ensuite, au douzième siècle, “Saint-Pierre Damiani”. Il y a les “Odons” de Canterbury et de Cluny ; “Ralph” de Westminster ; l’histoire romantique de “Pierre Abélard” et de sa disciple, qui n’est qu’une imitation de celle de “Jérôme” avec “Paula” et “Eustachium”. Les siècles défilent sans qu’il y ait une quelconque amélioration dans la culture littéraire.

Nous arrivons enfin à l’orée du seizième siècle. Nous y voyons le célèbre Trithème, abbé de Spanheim (1480-1520). Nous le trouvons en conflit ouvert avec ses moines, peu vivaces intellectuellement, qui réclamaient un abbé arator et non orator. L’abbé avait coutume de qualifier ses moines de ‘’grenouilles”. Nous y voyons aussi l’abbé de Winchcombe, Richard de Kidderminster, qui se serait puissamment élevé contre Luther. Mais les moines n’avaient pas le droit de lire les livres de Luther. Et l’étude de la théologie devait être très faible jusqu’à l’époque du concile de Trente. Au siècle suivant, nous voyons le célèbre abbé Calmet ; l’oratorien Richard Simon fut l’un de ses adversaires tenaces.

Nous n'examinerons pas les autres branches de la théologie car le procédé est identique. Ce qu'il faut retenir, c'est qu'immédiatement après l'invention de l'imprimerie, la connaissance et l'étude des diverses branches de la théologie ne font que commencer, que ce soit dans les cloîtres ou dans le monde.

Passons à la jurisprudence ecclésiastique. Nous avons déjà mentionné beaucoup de personnages fictifs à qui sont attribués des textes appartenant à cette discipline. Les "Decretum" de "Gratien" ont déjà été largement dénoncées comme étant des falsifications. Ce qu'il faut retenir, c'est qu'il y eut de mis en œuvre un puissant plan d'actions, dont la base était la falsification historique de nature documentaire, visant à obtenir des privilèges pour le clergé ainsi que sa prédominance. Au quinzième siècle en Angleterre, il n'y avait aucun professeur de droit ecclésiastique. Mais on attribue à Feckenham, le dernier abbé de Westminster, un tract contre le serment de suprématie prêté au roi d'Angleterre en ce qui concerne les choses spirituelles.

En ce qui concerne le droit civil, les bénédictins mettent en avant leur "Saint-Aldhelm de Sherborne", ensuite les "Capitulaires des rois francs", les "Lois du Saint Roi Edward" d'Angleterre confirmées par "Guillaume le Conquérant" ; il s'agit d'une invention qui vient de l'abbaye de Croyland, l'un des centres où se falsifiaient les documents. C'est ce centre qui, également, créa l'histoire de "Roger Vacarius", abbé de Bec, qui aurait enseigné le droit romain en Angleterre durant le "douzième siècle". Il n'y a que les monastères qui prétendent que le droit aurait été enseigné depuis des siècles ; en réalité, tout indique qu'il ne fut enseigné qu'à partir du seizième siècle, que ce soit à l'intérieur ou à l'extérieur des cloîtres.

Les bénédictins n'ont jamais développé une philosophie digne de ce nom. Ce qu'ils écrivaient tenait de l'art sophiste. Mais, encore une fois, ils l'ont embellie avec les noms d'hommes illustres mais imaginaires, tels que ceux partant de "Cassiodore". Ce sont eux qui créèrent la "logique de Saint-Augustin". Et ils font nommer par le roi Alfred un bénédictin professeur de philosophie à Oxford. C'est par leur intermédiaire que la philosophie aristotélicienne s'implanta solidement en Europe.

Leur philosophie morale place "Saint-Benoît" comme le réceptacle de la volonté divine. Ainsi, la Règle fut écrite par un homme inspirée divinement, comme l'atteste les différents conciles. L'éthique est donc le pré gardé des bénédictins ; ce qu'a écrit "Socrate" est inférieur. "Grégoire le Grand" est le Sénèque chrétien ; de plus, ''Pierre le Vénérable" de Cluny, "Pierre Abélard" et "Pierre de Poitiers" se distinguent dans cette discipline.

Toute leur philosophie peut être résumée par la sentence suivante: ''Viens à moi et je te donnerai le salut et le repos". Ce sont eux qui rédigèrent le ''Serment sur la Montagne". Quand ils disent que le pauvre en esprit doit être béni, ils veulent dire que la vie monastique doit être bénie. La béatitude se trouve là où l'homme-dieu est: dans la cathedra de la Vérité. Ce sont les bénédictins qui disent que toute autre philosophie n'est que philosophie de ce monde et, donc, folie. Ils disent que Dieu et l'apôtre Paul exhortent les hommes à la pauvreté d'esprit. Tout le reste est futile. Pour les moines, cela signifiait qu'ils devaient connaître la volonté de leurs supérieurs et s'y soumettre. Peu importe que ce soit Paul ou un abbé germain, comme celui de Spanheim, un véritable maître en philosophie morale, qui fassent ces exhortations.

Passons à la médecine. Pour les bénédictins, soigner le malade équivaut à servir le Christ. Une nouvelle fois, la plupart de leurs personnages illustres auraient possédé des connaissances médicales. En général, les moines sont dits être proches de la médecine même si, en réalité, il devait y avoir peu de connaissances médicales dans les monastères au début du seizième siècle et qu'ils n'avaient pas le droit de la pratiquer à l'extérieur des cloîtres. Cependant, si l'on en juge par les écrits des moines, il est clair que la médecine s'introduisit en Europe par l'intermédiaire des Arabes, d'abord en Italie puis dans le reste de l'Europe.

Les moines ont toujours apprécié la magie naturelle. Ce sont eux qui écrivirent les histoires fantastiques sur "Gerbert", "Sylvestre II" et Trithème, qui aurait pratiqué la magie naturelle. L'histoire des trois rois-mages en est le prototype. L'alchimie fut finalement destituée et on découvrit que les seules façons d'obtenir de l'argent étaient par la prière et par le travail manuel, ce qui aurait été l'une des recommandations originelles de "Saint-Benoît".

Le trivium monastique était composé de la grammaire, de la logique et de la rhétorique. Le quadrivium de l'arithmétique, de la géométrie, de l'astronomie et de la musique. L'astronomie était nécessaire pour le calcul du temps et du calendrier. Et le fait qu'elle ne commençait à être cultivée en Europe que vers la fin du quinzième siècle

montre que le système d'instruction bénédictin était récent. De plus, le calendrier fut réformé au seizième siècle car il était de plus en plus difficile de célébrer la fête de Pâques, ce qui révèle que l'étude de l'astronomie était imparfaite car étudiée depuis peu de temps. Les moines devaient se douter que, en raison de l'astronomie, un coup fatal pourrait être porté à leur système entier.

Quant à la musique, il est dit que "Saint-Benoît" et sa sœur "Scholastica" chantaient dans le ventre de leur mère. "Grégoire le Grand" est fréquemment associé à cet art. En général, les bénédictins se vantent d'exceller dans l'art musical, un art infiniment basé sur l'émotion, comme leur système entier.

Nous en venons à l'Histoire ecclésiastique. Elle consiste d'abord d'hagiographies de toutes sortes. Il faut bien comprendre que ces récits ne s'appuient sur rien de réel. Il s'agit de caractères apostoliques idéaux. Les vies des pontifes romains font partie de ce genre. La fable selon laquelle ce serait "Anastase", dans le ''neuvième siècle", qui les aurait commencées a depuis longtemps été réfutée. En réalité, il n'y a pas d'éléments permettant de supposer qu'elles furent rédigées avant cette époque obscure à Monte Cassino qu'est la fin du quinzième siècle. Ces vies furent conçues comme des exemples à être admirés ou évités. Si l'on suppose qu'elles furent conçues au moment du grand schisme, on peut penser qu'elles contiennent sous une forme allégorique des éléments sur l'état de la cour papale. Il y eut une tentative similaire pour les vies des évêques. Par exemple, la ''Vie de Saint-Denis l'Aréopagite" écrite par un moine d'un cloître parisien, qui fut assignée à "Hilduin" qui aurait vécu au "neuvième siècle". Il est évident que le Saint-Denis des Actes des Apôtres et Saint-Denis de Paris n'étaient qu'un même personnage mythique. Il y eut une longue querelle à ce sujet au dix-septième siècle.

Nous ne pouvons malheureusement pas déterminer dans quel monastère fut composée la première histoire ecclésiastique générale qui porte le nom de ''Eusebius Pamphili".

Si le nom de "Cassiodore" dénote un monastère dans une région où il y avait beaucoup de Grecs, c'est là que l"'Histoire Tripartite" pourrait avoir été composée. Mais quand ils prétendent qu'elle fut traduite du grec au latin, il vaut mieux comprendre cela dans le sens inverse. Concernant "Eusèbe", on apprend que ses écrits était forts appréciés par "Haymon de Halberstadt". Mais, encore une fois, c'est le grand abbé Trithème qui apparaît comme le grand maître de l'histoire ecclésiastique. Il loue les formidables capacités des Grecs de telle manière qu'il semble indiquer que les modèles anciens étaient étudiés par les meilleurs artistes bénédictins.

Plusieurs textes relatifs aux croisades furent composés. Notamment, mais pas uniquement, ceux de "Robert de Reims", "Foucher de Chartres" et "Guibert, abbé de Nogent". Ils font partie de l'Histoire sacrée et furent probablement créés afin de stimuler un sentiment antimusulman suscité par la menace que les Turcs firent peser à l'Europe suite à la prise de Constantinople.

Les abbés s'occupaient de ce qu'ils appelaient l'Histoire profane afin que leurs moines et tous ceux sous leur influence se détournent des ambitions et des plaisir de "ce monde". Ils travaillèrent ainsi à faire croire que le christianisme naquit durant l'empire romain et perdura jusqu'à leur époque. Ils se font un plaisir de citer John Marsham et Anthony Wood qui répétaient que "tout ce qu'on pouvait savoir de l'Histoire anglaise avant la Réforme venait des moines". Mais ces historiens ne se doutaient pas que "les moines" ne constituaient pas une succession d'auteurs écrivant à l'occasion mais un groupe organisé d'artistes. Il existe une longue série d'auteurs bénédictins écrivant sous des noms de plume. Et la majorité de ces écrits ne furent pas connus avant le règne d'Henry VIII.

De nombreuses "Chroniques" furent composées dans les monastères. Mabillon pensait que la "Chronique de Fontenelle" (Abbaye de Saint-Wandrille) était la plus ancienne mais il semble que ce soit plutôt l"'Histoire des Abbés de Wearmouth" attribuée à "Bède le Vénérable". Comme beaucoup d'autres livres, cette "Histoire" n'a émergé qu'au dix-septième siècle. Monte Cassino, Fulda et Saint-Gall ont aussi d'anciennes chroniques. Concernant ces deux derniers monastères, leur activité littéraire ne peut avoir commencée avant l'époque de l'abbé Trithème, dont les "Annales de Hirschau" pourraient servir de base de comparaison. En effet, tout ces chroniques ne furent composées qu'à partir de la fin du quinzième siècle.

S'il avait existé à l'époque de la Renaissance un bénédictin ayant rédigé une liste correcte et authentique des écrivains et des écrits de son ordre, il ne servirait à rien de mettre en doute l'authenticité de leur littérature. Ziegelbauer écrit même que l'abbé Trithème déplorait que l'ordre n'avait aucun catalogue de ses hommes illustres ainsi que de leurs

écrits ; il se serait mis à la tâche avec plus de zèle que de jugement. Cela est une preuve éclatante de notre thèse: que c'est à la Renaissance que fut mis en place tout ce système de fictions. Cluny était un autre grand centre où l'on s'acharnait à instaurer ce système, mais il eut un rôle plus tardif, il semble.

Il existe un document très important. C'est le discours de l'abbé d'Erfurt sur l'Histoire ; il date de 1481. Il compare l'Histoire au soleil et dit qu'elle apporte chaleur et qu'elle est plaisante à l'oreille de la multitude. Dieu lui-même nous a laissé des livres ne contenant que des histoires. L'abbé dit clairement que toute la théologie n'est composée que d'histoires. Puis, il exprime sa surprise que l'étude historique soit si peu enseignée, et si mal et froidement, dans les monastères - là où elle l'est. Pour lui, l'Histoire sacrée et l'Histoire profane doivent être réunies si l'on veut comprendre la divine providence qui gouverne tout. Vient le moment d'honnir l'ignorance, qui est comparable à une monstruosité, et de glorifier l'instruction. Cette ignorance, il l'avait rencontrée lorsqu'il interrogea les prélats de l'ordre sur l'origine de leurs monastères. Maintenant, il les exhorte à composer l'Histoire ou les Annales de leurs monastères, ainsi que les chartes et les documents mettant en évidence des privilèges. Tout cela indique peut-être que les moines commencèrent à composer une Histoire avantageuse pour eux à une époque où leur pouvoir diminuait. L'abbé continue en exhortant l'écrivain au respect de la vérité mais, au lieu de cette déclamation vague, il aurait mieux fait d'indiquer où trouver des documents authentiques. Et il n'hésite pas à dire qu'une fiction plausible et bien exécutée allant dans l'intérêt de l'ordre est considérée par les bénédictins comme parfaitement orthodoxe. La date (1481) assignée à ce sermon pourrait être correcte. Nous sommes en mesure de constater l'état d'ignorance qui régnait dans les monastères environ 20 années (selon la tradition) avant que Luther ne découvre avec délectation une bible latine complète dans ce même monastère d'Erfurt.

C'est le père Mabillon, un bénédictin, qui fonda la science, ou l'art, diplomatique. Cela signifie qu'avant cela il n'y avait aucune méthode pour étudier les manuscrits qui avaient été peu à peu exhumés des monastères à partir de la Renaissance. C'est il y a environ 300 ans que de lourdes suspicions pesèrent sur l'authenticité de ces manuscrits. Et Mabillon, opportunément, en bon bénédictin, prit le rôle de la défense (il fut ensuite épaulé par Montfaucon avec sa Paléographie). Les pères Henschen et Papebroch, deux jésuites, avaient vigoureusement attaqué les archives bénédictines, en particulier celles de Saint-Denis. Vinrent ensuite les pères Germon et Hardouin, dont a déjà été décrit le cheminement.

Dans son traité, Montfaucon asserte que telle ou telle écriture provient de tel ou tel siècle. Mais, à cela, il faut répondre que ce sont les moines de ce même ordre qui ont arrangé la chronologie et qui ont créé les écritures correspondantes. On ne peut pas authentifier une écriture si l'on n'a pas authentifié la chronologie; pareillement, on ne peut authentifier la chronologie si l'on n'a pas déterminé l'époque de l'écriture. L'apologie entière de Montfaucon est basée sur des suppositions.

Il y eut d'autres disputes intéressantes, mettant en avant le peu de certitudes que l'on a. Le cardinal Baronius en provoqua une à propos de l'état de bénédictin de "Grégoire le Grand". Il le contestait. La seule opposition qu'on lui fit fut de prétendre que Grégoire lui-même disait dans "ses" écrits qu'il était un bénédictin ! Il fut également asséné qu'une oeuvre venant prétendument de Grégoire n'avait été publiée qu'en 1537 et qu'il n'en existait aucun manuscrit. Cela est, d'ailleurs, valable à propos de la la majorité des écrits patristiques dont on entendit parler uniquement au début seizième siècle. Le père Philippe Briet, un jésuite, dénonça les bénédictins comme des "plagiaires des saints". Les questions entourant les saints sont secondaires ; ce qui compte, c'est de déterminer quand un groupe d'hommes résolus et coordonnés appartenant au même ordre se mit à composer la littérature que nous connaissons.

Le fait que chaque monastère bénédictin jouissait d'une grande autonomie et avait son propre supérieur - contrairement aux jésuites qui avaient un général - a pu démultiplier les tentatives de falsification de l'Histoire et, donc, le nombre d'écrits faux. Mais il faut être honnête. Tous les monastères ne se livraient pas à ces activités.

D'autres questions nous assaillent. Quand la classe appelée "Antiquarii", c'est-à-dire ceux conservant et recopiant des manuscrits, naquit et se développa ? Quant est-ce que le scriptorium fut considéré comme nécessaire dans un monastère ? Il n'y a jamais eu de réponses certaines à ces questions. Concernant les scriptorium, vu le silence de John Leland, qui visita les monastères anglais dans les années 1530, sur ce sujet, on peut supposer qu'il n'y en avait pas.

T. L., 2014

Homère a-t-il réellement existé ? (2014-10-14 22:42)

On ne sait rien de la vie d'Homère, l'aède auquel les dieux auraient inspiré l'Iliade et l'Odyssée. Si ce n'est qu'il naquit probablement à Smyrne, vécut à Chios et mourut à Ios, une île des Cyclades, au VIIIe siècle avant Jésus-Christ. Bien que jugeant fantaisistes les biographies qui lui furent consacrées à partir du Ve siècle avant notre ère, les Anciens, dans l'ensemble, ne doutèrent jamais de son existence ni de sa paternité des deux grands poèmes fondateurs de la littérature hellène. Des sanctuaires lui furent consacrés dans tout le monde grec, puis romain, où son oeuvre constituait la base de toute éducation. Ses portraits sculptés sous les traits d'un vieillard aveugle ornaient jusqu'aux plus modestes foyers.

La "question homérique" est posée, pour la première fois, à la fin du XVIIe siècle, par l'abbé d'Aubignac : faisant état de l'incertitude des connaissances sur Homère et relevant des ruptures de style dans l'Iliade, il conclut à une composition collective et anonyme, largement échelonnée dans le temps, réunie sous un nom générique. Après lui, l'Anglais Bentley, l'Italien Vico, les Allemands Wolf et Lachmann développeront cette thèse, dite "analyste", à laquelle s'opposera la thèse "unitariste", qui insiste, au contraire, sur la cohérence de l'Iliade et ses similitudes stylistiques avec l'Odyssée. Selon les "unitaristes", les contradictions et incohérences relevées seraient des négligences qu'explique l'étendue des ouvrages (16 000 et 12 000 vers). Sans être clos, le débat penche, aujourd'hui, plutôt en faveur de ces derniers.

http://www.valeursactuelles.com/hom-re-t-il-r-ellement-exist

Noms français et européens évoquant le "noir" et le "brun" (2014-10-15 15:06)

-Bès, Biset, Bizot, Bisan, Bizannet, Bazo, etc.
-Black, Bleich, Blacklock, Braun, Brown, Czerny, Czernebog, Schwarz, Swart, etc.
-Le Du, Le Duff, Dubanus, Dubritius, Macduff, etc. (en breton)
-Doinet, Doineau, Duik, etc.
-Kara, Karatchi, Cara, Carra, etc.
-Fosco, Foscolo, Foschini, Foscarini, etc.
-Melanie, Melandre, Melanippe, Mélanchthon
-Nègre, Negron, Négrot, Neyret, Néroud, Nérord, Nero, Neri, Nerini (ces derniers noms pourraient être des apocopes de "Raynier")
-Nigellus, Nigel, Neel, Niel, etc.

La pensée d'Edwin Johnson (VII) (2014-10-19 14:57)

Nous publions, chapitre par chapitre, une traduction-synthèse de l'œuvre très riche d'Edwin Johnson. Elle reste à étudier, à critiquer, à étendre.

_ THE RISE OF ENGLISH CULTURE
VI. LE SYSTEME CHRONOLOGIQUE BENEDICTIN
Passion chronologique - Ere de l'Incarnation - Recherches de Thorold Rogers - Yeux de l'Histoire - Etude de l'astronomie et légende de Sacrobosco - Gresham College - Roger Bacon et le Merton College - Robert Bacon -

Thomas Fuller à propos de la guilde Bacon

Parlons maintenant d'une question cruciale, celle de la chronologie.

Il est normal pour toute entité puissante - que ce soit une famille, une tribu, une nation ou une corporation - de se donner une histoire et une ancienneté flatteuses afin d'en imposer au monde. Mais, souvent, tout cela n'est que fiction.

Ainsi, les musulmans sentirent la nécessité de se doter d'une échelle chronologique, à une époque très certainement bien plus proche que ce que n'en dit leur Histoire. Elle était basée sur la logique pure, c'est-à-dire sur la théologie. Ils dirent que pour l'Eternel un jour équivalait à 1000 ans, et se servirent de ce principe pour déterminer l'âge du monde. Ils arguèrent que le dernier et le plus grand des prophètes vint le septième jour, c'est-à-dire durant le septième millénaire du monde, le plus parfait moment selon eux.

Quant aux juifs, ils avaient toujours été un peuple plus dispersé et fébrile, n'ayant aucun territoire ni aucune armée, si ce n'est en rêve rétrospectif et prospectif. Leur épiphanie n'était pas encore venue et, donc, ils déclarèrent que le messie apparaîtrait durant le sixième millénaire. Mais ce n'est qu'à partir de la Renaissance que les rabbins fixèrent des durées définies. Le rabbin espagnol Abraham Zacuto remonta jusqu'à l'année 5260. Le rabbin David Ganz lui emboîta le pas. Il est intéressant de constater que Ganz, qui vécut dans la deuxième moitié du seizième siècle, ne parvient pas à donner l'époque précise de son prédécesseur Zacuto ; il suppose qu'il vécut vers la fin du quinzième siècle. Cela illustre l'absence de registres fiables.

Les abbés de l'ordre de Saint-Benoît imitèrent les rabbins et proclamèrent que le messie viendrait durant le sixième millénaire du monde. Ils ajoutèrent seulement que le Dieu Incarné était déjà venu un peu de temps après l'année 5000. C'est ainsi qu'on se servait, au seizième siècle, de la bible (en latin, en grec et en hébreu), de Josèphe et d'autres livres d"'Histoire" pour déterminer l'âge du monde. Les érudits de l'époque pensaient que ces livres étaient des registres fiables contenant des récits réels. Joseph Scaliger fut l'un de ces principaux érudits. Il calcula que le monde n'avait que 3950 années à l'époque d'Auguste, tandis qu'un siècle plus tard, l'archevêque Usher augmenta ce nombre à 4004. Ce n'est qu'au dix-huitième siècle que les bénédictins de Saint-Maur publièrent l"'Art de vérifier les dates", dans lequel il était dit qu'il existait plus de 200 calculs de l'âge du monde. L'intervalle entre le plus élevé, qui provient des musulmans, et les plus petit, qui provient des juifs, n'est pas moins de 3500 années.

Nous arrivons à une question cruciale. Quand l'Eglise fixa-t-elle l'ère de l'Incarnation et quand commença-t-elle à l'utiliser dans ses registres ? A partir de quand les expressions Anno Domini et Anno Christi (ou l'année selon l'Incarnation ou la Nativité) furent-elles employées ? Ici encore, les bénédictins sont nos seuls informateurs, au travers, toutefois, d'une masse de fables qui ne furent créées qu'à la Renaissance.

Un exemple frappant est celui de l'important catalogue que nous a laissé le "moine de Bury", dans lequel il laisse à chaque fois un trou après la mention "A fleuri dans l'année du Christ", ce qui indiquerait que le système chronologique, à son époque, n'était pas encore finalisé. De plus, certaines lettres des "Pèlerins" qui émigrèrent en Amérique, ne comportent pas d'année dans la datation, comme les célèbres lettres de la famille Paston. Ces écrits épistolaires datent de la fin quinzième siècle selon l'Histoire conventionelle. En réalité, en ce quinzième siècle, on continuait encore à dater les évènements selon les fêtes du calendrier chrétien, ou bien selon l'année d'un abbé ou du roi, toujours d'une manière très vague et incertaine.

L'historien et économiste Thorold Rogers a fait des découvertes intéressantes dans ses études sur l'agriculture en Angleterre. Il constate tout d'abord qu'à partir de l'année 1259 des informations sur l'état de l'agriculture et des prix commencent à être disponibles de manière constante. Ensuite, il remarque un phénomène qui aurait dû le faire interroger: l'uniformité curieuse avec laquelle se déroulent les changements dans les habitudes et les coutumes médiévales telles que décrites dans les sources. Par exemple, il explique que les changements dans le style d'écriture sont extrêmement nets, ce qui permet aux historiens de déterminer facilement l'époque de tel ou tel document. Le style sous Henry III diffère entièrement de celui sous Edward I, qui lui-même diffère de celui sous Edward II, qui lui-même diffère avec ceux sous Edward III et Richard II, etc. Rogers dit que le changement s'opère de manière soudaine sans transition aucune et que c'est le cas dans tous les documents. De manière similaire change l'économie agricole.

De tels changements ne se sont pas produits naturellement ; ils furent créés artificiellement par la falsification des moines.

Rogers s'appuie sur des registres qui viendraient du treizième siècle. Ils sont bien sûr frauduleux et appartiennent au même système dont "Matthieu Paris" fut fait le défenseur. C'est ainsi que, par exemple, il fut décidé que, sous Henry III, les barons ne seraient plus des tyrans mais des tribuns populaires, que Simon de Montfort serait un saint, le "Cromwell du treizième siècle" pour reprendre le qualificatif de Rogers. Le premier tome de l'oeuvre de Rogers se base principalement sur des rouleaux issus du Merton College. En passant, cela confirme ce que d'autres sources permettaient déjà de savoir, c'est-à-dire que la personnalité de "Wycliff" est associée de manière indissoluble à cette institution.

Dans son second tome, Rogers s'appuie sur des sources encore plus nombreuses. Une remarque importante qu'il fait est qu'il règne une extrême confusion entre les trois rois Edward. Ils ne sont pas encore dénommés "premier", "second" et "troisième", ce qui empêche toute tentative de datation. Encore un exemple. Dans les registres de l'abbaye de Ramsey, l'année qui est donnée est celle de l'abbé ; quant au jour, c'est par rapport à la fête chrétienne la plus proche qu'il est indiqué. Tout cela peut être facilement expliqué si l'on considère qu'à cette époque les hommes n'avaient pas encore appris à dater les choses selon l'année de l'Incarnation.

Nous arrivons au troisième tome du livre de Rogers. Il utilise dans celui-ci des sources du quinzième siècle. Comme beaucoup d'auteurs, il déplore la rareté des sources traitant de ce siècle, en rendant ainsi la connaissance très difficile. Il n'y a quasiment aucun écrit venant du Merton College ; les quelques-uns existant ne disent rien d'intéressant. Les comptes ne sont plus tenus ou seulement de manière très négligée. Rogers fait ensuite allusion au Magdalen College et de ses manigances par rapport aux domaines de John Falstof. Si Rogers avait remonté à l'origine des légendes de Falstof et des lettres des Paston, il se serait rendu compte qu'elles apparurent après l'invention de l'imprimerie et que les bénédictins de Norwich s'y intéressaient très fortement. Sous le règne d'Elizabeth, l'histoire du grand guerrier sous les trois Henry était devenue le roman épique national, jusqu'à ce que Shakespeare transmuta l'héroïsme en burlesque, créant ainsi l'inoubliable Falstaff.

Rogers constate que les documents du Corpus Christi College ne sont ininterrompus qu'à partir d'Edward IV. Cependant, leur valeur reste douteuse. Il faut attendre le règne d'Elisabeth pour avoir des données solides, notamment grâce à certaines lois commerciales qu'elle promulgua, qui obligeaient les corporations à conserver des archives de leurs prix chaque six mois. Ce n'est qu'à partir de cette époque qu'on peut déterminer avec certitude le prix du grain et du malt. Il en va de même pour les autres archives en général. Avant, il n'y avait pas de registres ; s'ils y en avaient, ils n'étaient pas fiables. Car, en plus des falsifications des moines, chaque corporation ne pensait qu'à s'inventer un passé avantageux. Lorsque Rogers dit dans son sixième livre que, dans le dix-septième siècle, on utilisa les "précédents du quinzième siècle", cela ne veut rien dire. Ces "précédents" furent créés de toute pièce.

Revenons à notre propos concernant l'époque où fut introduite la pratique d'utiliser les années selon l'Incarnation. Les bénédictins avaient un dicton, que la chronologie et la géographie sont les "deux yeux de l'Histoire". Ils savaient qu'une chronologie exacte était dépendante de l'astronomie. Et il est clair d'après les écrits attribués à leur "Bède" que leur connaissance de l'astronomie ne faisait que débuter durant le seizième siècle. Ils conçurent l'Incarnation de Dieu comme la grande ère ecclésiastico-poétique à partir de laquelle les écrits qu'ils composaient devaient être datés. Mais lorsqu'ils tentèrent de définir les années qui s'étaient écoulées depuis cet évènement idéal, ils commirent de grandes erreurs, qu'ils reconnurent. Cependant, ils dirent que ces erreurs cessèrent à l'époque normande alors que les écrits auxquels ils se réfèrent furent majoritairement composés durant le seizième siècle.

Un examen méticuleux montre que l'astronomie ne commença à être connue en Europe qu'à partir de la Renaissance. Les Arabes avaient été les pionniers. Ils avaient introduit l'"Almageste", ou la "Syntaxis" de Ptolémée mentionnée dans les "Contes de Carterbury", qui n'était lue pour la première fois que sous le règne d'Henry VIII. Nous savons que les musulmans produisent une liste d'érudits ayant vécu dès le neuvième siècle ; les juifs dès le douzième siècle. Mais ces dates sont toujours trop grandes. Ce qu'il convient de noter, c'est que la science attribuée à Avicenne, à Averroès et à d'autres ne fut diffusée en Espagne qu'à partir de la fin du quinzième siècle.

Quant aux moines et aux frères, leurs premiers astronomes dateraient, selon leurs dires, du treizième siècle. Les deux plus anciens auraient été "Joannes de Sacrobosco" (John of the Holy Bush, ou Halifax) et "Roger Bacon" ; mais, encore

une fois, leurs écrits ne furent commencés à être connus qu'à partir de la moitié du seizième siècle. Sur ce sujet-là, comme sur beaucoup d'autres, c'est John Leland, le commissaire et bibliographe royal sous Henry VIII, qui peut nous apporter des informations intéressantes (il rédigea ses notes vers 1550). Il imagine que "Sacrobosco" était originaire d'Halifax et qu'il étudia à Oxford et à Paris ; il sait qu'il lui est attribué un livre sur la "chronologie ecclésiastique". C'est à peu près tout ce qu'il sait sur lui. "Sacrobosco" serait mort à Paris et aurait été enterré à l'église de Saint-Maturin. Leland ne dit pas quand mais Bale, qui lui succéda, écrivit qu'il "fleurit" durant l'année 1256 de la Nativité. Il n'existe donc rien sur ce prétendu érudit avant le seizième siècle. Il est particulièrement intéressant de constater que Leland le qualifie de très-savant et d'exceptionnel, alors que les traités qui lui sont attribués ne démontrent qu'une très faible maîtrise de l'astronomie et de la chronologie. Il mentionne aussi "Regiomontanus" et le présente comme un grand mathématicien mais, bien qu'il aurait "fleuri" deux siècles après "Sacrobosco", il ne possédait pas de connaissances supérieures. Philippe Mélanchthon loua "Sacrobosco" de la même manière.

Pour réfuter ces traditions, il n'y a qu'à regarder ce que firent des érudits dignes de ce nom tels que Usher, Selden et Greaves. Ils parcoururent l'Orient à la recherche de manuscrits. Greaves publia en 1652 un livre sur l'astronomie se basant sur les enseignements de Mahmud Shah Cholgi, qui aurait "fleuri" vers 1461. Il est aussi évoqué "Gérard de Crémone" (treizième siècle), "George Purbach" et "Regiomontanus" (quinzième siècle). Il est évident qu'en plein dix-septième siècle les savants anglais travaillaient encore, avec peine, à déterminer l'Histoire de l'astronomie et de la chronologie. L'ensemble de cette entreprise, c'est-à-dire la détermination de l'Histoire de chaque branche de la culture, ne commença qu'à la Renaissance. Et on s'acharna à trouver des origines lointaines à tout.

La légende de l'histoire de la famille Gresham, et du collège portant ce nom, est intéressante. Ce collège aurait été fondé, selon eux, vers 1576 et il apparaît que l'étude de l'astronomie ne faisait que commencer. Et les monastères ne pouvaient en possèder une connaissance beaucoup plus grande. Le nom de Mélanchthon est indissociable de celui de Sacrobosco, qu'on ne connaissait pas auparavant. C'est le cardinal Bessarion qui, le premier, a évoqué Purbach et Regiomontanus. De manière plus générale, Bessarion est associé à cette forte activité intellectuelle qui avait lieu dans les cercles italiens.

Nous en venons maintenant à un nom fameux, "Roger Bacon", la gloire de l'ordre franciscain. "Boston de Bury" mentionne le siège franciscain d'Oxford comme un centre littéraire mais ne parle pas de "Bacon", alors qu'il y serait mort en 1248. Polydore Virgile, qui est toujours un excellent témoin des débuts de notre culture, n'en parle pas non plus. John Leland le fait mais en des termes peu flatteurs: il compare "Bacon" aux magiciens Apulée, Merlin et Cornelius Agrippa. En fait, il ne fait qui suivre l'opinion générale de son époque, qui considérait les hommes de science comme mystérieux, voire louches. S'intéresser à la science, cela revenait à renouveler la transgression primordiale, à s'opposer aux dogmes de la religion ; bref, à s'allier aux puissances infernales. Ainsi, les hommes de science devaient se montrer prudents et ne pas trop s'exposer. Ils aimaient, à l'occasion, endosser l'habit du magicien pour se dissimuler.

Arrêtons nous un instant sur la figure de Merlin, qui illustre au seizième siècle que ce qui a été dit plus haut. Leland en parle en disant qu'il fut mentionné il y a 1000 ans par un bénédictin, "Geoffrey de Monmouth". Il dit, de plus, que la fable selon laquelle Merlin aurait eu des démons comme parents est absurde (le caractère démonique peut signifier un rapport avec la science et la philosophie). Mais Leland, en l'absence de repères chronologiques, ne parvient jamais à réaliser que la distance, un millénaire, qui le sépare de Merlin est totalement fantaisiste.

Leland imagine, sans pouvoir apporter aucune preuve, que "Bacon", comme "Sacrobosco", étudia à Oxford et à Paris. En réalité, cela ne fait que démontrer qu'il y avait au seizième siècle un lien fort entre ces deux villes, et que Paris occupait la position dominante. Leland trouva à Oxford des textes très imparfaits attribués à "Bacon" mais il ne suspecta rien. Il en trouva aussi au Merton College, dont d'autres par des auteurs tels que "Guillaume de Sherwood", qui est considéré comme très-savant. Au cours de ses recherches, Leland en vint à se plaindre des auteurs du "treizième siècle", qui omettaient constamment les noms de famille des personnage et la plupart des éléments nécessaires pour les identifier. Les noms de famille supprimés, ils étaient remplacés par l'indication du lieu du naissance ou par le titre. Ici encore, Leland ne suspecta rien. Il dit même que "Bacon" commit cette faute lui aussi, notamment pour nommer "Guillaume de Sherwood", qu'il appelle "Guillaume, chancellier de Lincoln". Leland peste contre ces "erreurs" et en attribue la responsabilité aux auteurs ecclésiastiques. Cependant, il ne s'agissait pas d'erreurs mais d'inventions délibérées.

Leland ne parvient pas non plus à déterminer les origines exactes du Merton College ; il répète simplement la fable selon laquelle il fut fondé en 1285 par Guillaume Merton, chancellier d'Angleterre. Pourtant, le Merton College est indissociablement lié à la mythologie entourant "Roger Bacon". Ce furent probablement les frères du Merton College qui, à la Renaissance, voulurent mettre en valeur le peu de science qu'ils avaient. Ils écrivirent de courts traités sur l'astronomie, l'alchimie ou encore la théologie mystique, qu'ils attribuèrent à l'un ou à l'autre "Bacon", car il y en avait deux à l'époque. Ils antidatèrent les catalogues de leurs oeuvres et firent un tel tapage autour du nom de "Bacon" qu'on en vint à croire qu'une telle personne avait réellement existé. Mais, quand on lut avec attention ces écrits vers la fin du règne d'Henry VIII, on s'aperçut rapidement qu'ils n'avaient pas une grande valeur sur les plans scientifique et théologique. Tous croyaient que de nombreuses oeuvres de "Bacon" restaient à découvrir, dont son "Opus Majus" qui aurait fait préfigurer Francis Bacon. Mais ces écrits n'existaient pas. Ce n'est que sous le règne d'Elizabeth que fut révélé dans son intégralité le système scientifique de Bacon. Son "Opus Majus" ne fut publié pour la première fois qu'en 1733. Cette oeuvre majeure, qui relativement à l'astronomie contient beaucoup d'erreurs de base, ne peut pas avoir été composée avant la Renaissance. Comme le remarque l'historien Henry Hallam, elle a de nombreux points de similitude avec le "Novum Organum" attribué à Francis Bacon.

"Bacon" fut aussi associé à "Robert Greathead" de Lincoln. Sous ce nom, se cachent des ecclésiastiques réformateurs et anti-papalistes qui préfèraient les choses scientifiques aux choses de la foi. Il y a John Dee, un homme de science et un magicien qui mourut en 1608, dont l'histoire pathétique fait penser à celle d'un frère. Enfin, il existe "Robert Bacon" qui fut l'idole des dominicains. Leland ne le mentionne pas dans son texte et, pour cela, certains supposèrent qu'il était corrompu. Mais, en fait, on ne peut que douter de l'authenticité de ce "Robert Bacon" car il fut "découvert" par John Bale et John Pits, deux érudits dont la réputation ne jouait pas en leur faveur.

Mais Thomas Fuller (1608-1661), un érudit qui fit honneur à l'Angleterre, comprit que le nom de "Bacon" ne faisait pas référence à un individu mais à un groupe d'individus, à une corporation située à Oxford. Il le dit de manière très explicite, et ajoute qu'Isaac Wake (1580-1632) avait la même opinion. Fuller écrit que Trithème parle d'un "John Bacon" ou "Baconthorpe". Enfin, il relève l'anachronisme qui veut que "Robert Bacon" enseigna la philosophie au Brasenose College un siècle avant qu'il ne soit créé. Thomas Hearne (1678-1735) est d'avis que les deux Bacon, Roger et Robert, ne sont qu'un seul personnage, tandis que Luke Wadding (1588-1657) relève l'anachronisme présent dans l'histoire exhumée par Pits qui veut que "Roger Bacon" fut appelé à Rome par le général de l'ordre.

T. L., 2014

Curious Myths of the Middle Ages (2014-10-25 00:27)

IFRAME: https://archive.org/stream/curiousmythsofmi00bariuoft?ui=embed #page/n8/mode/1up

---

Myths and Legends of the Middle Ages: their Origin and Influence on Literature and Art (2014-10-25 03:05)

IFRAME: https://archive.org/stream/mythslegendsofmi00guer?ui=embed #page/n8/mode/1up

---

Les peuples aryens d’Asie et d’Europe (2014-10-25 12:52)

IFRAME: https://archive.org/stream/lespeuplesaryens00zabo?ui=embed #page/n16/mode/1up

---

Medieval Geography (2014-10-27 02:39)

IFRAME: https://archive.org/stream/cu31924029955428?ui=embed #page/n8/mode/1up

---

Les boules aux rats (2014-10-27 21:29)

Le rat est partout représenté sur nos maisons ou sur nos églises. En cherchant bien, nous en avons débusqué quelques-uns et plus particulièrement ceux représentés sur le motif de la boule au rat.

Qu’est-ce que la boule aux rats ? Il s’agit d’un motif sculpté en pierre ou en bois datant du 15 et 16e siècles que l’on ne rencontre que dans très peu d’églises.

La boule-aux-rats est une sphère surmontée d’une croix et traversée de part en part par des rats.



Suite: http://www.dinosoria.com/boule-aux-rats.html

2.11 November

Les Joyaux de la Papauté (2014-11-03 23:44)

Les Joyaux de la Papauté by tlfrc10



IFRAME: https://www.scribd.com/embeds/244670153/content?start _page=1 &view _mode=scroll &access _key=key-AH4LRjc2xZtCayIsponU &show _recommendations=false

---

Christopher Colombus (2014-11-10 23:29)

In considering the sources of information, which are original, as distinct from those which are derivative, we must place first in importance the writings of Columbus himself. We may place next the documentary proofs belonging to private and public archives.

His prolixity.

Harrisse points out that Columbus, in his time, acquired such a popular reputation for prolixity that a court fool of Charles the Fifth linked the discoverer of the Indies with Ptolemy as twins in the art of blotting. He wrote as easily as people of rapid impulses usually do, when they are not restrained by habits of orderly deliberation. He has left us a mass of jumbled thoughts and experiences, which, unfortunately, often perplex the historian, while they of necessity aid him.

http://www.gutenberg.org/files/42059/42059-h/42059-h.htm

La pensée d'Edwin Johnson (VIII) (2014-11-22 21:56)

Nous publions, chapitre par chapitre, une traduction-synthèse de l'œuvre très riche d'Edwin Johnson. Elle reste à étudier, à critiquer, à étendre.

THE RISE OF ENGLISH CULTURE

VII. LE SYSTEME BENEDICTIN DES VOYAGEURS, DES GEOGRAPHES ET DES AUTEURS D'HISTOIRES NATURELLES

Légendes des pèlerins Saint-Jérôme et d'autres - Mandeville - Géographie monastique - Conséquences du dogme appliqué à la science - Polychronicon - Géographie d'Al Idrissi - Dogme de l'histoire naturelle - Passion pour les monstres - Pouvoir du moine sur la nature - Fables en tous genres - Légendes liées à la découverte du nouveau monde

Il était indispensable que le système littéraire que nous avons décrit soit complétée par un réseau d'auteurs ecclésiastiques ayant voyagé en Orient et racontant leurs périples. Les histoires des ermites de la Thébaïde, de "Saint-Porphyre" et de son disciple "Marc" - qui auraient parcouru l'Egypte, Jérusalem et Gaza - sont issues de cette manigance. De plus, des histoires relient les moines italiens et européens aux moines égyptiens et orientaux.

Examinons d'abord les légendes relatives aux pèlerins.

Il y a d'abord "Saint-Jérôme" et son comparse "Saint-Eusèbe de Crémone" qui seraient partis d'Italie pour Chypre, menant un groupe de pèlerins. Là, ils auraient été reçus par "Saint-Epiphane". Puis, ils seraient allés à Antioche où "Saint-Paulin" les aurait ordonnés ; à Jérusalem où ils auraient séjourné ; en Thébaïde en visite chez les ermites ; enfin, à Bethléem où ils auraient fondé un monastère. Les religieuses bénédictines trouvent leur prototype en "Sainte-Paula", qui les aurait rejoint à Sidon. Elle aurait visité la "tour d'Elijah", la maison de Cornelius, "Saint-Cornelius" lui-même en Césarée, la maison de "Saint-Philippe" et de ses quatre filles, la tombe de la reine Hélène à Adiabene, le Saint-Sépulcre, la Vraie Croix, les endroits de la Passion et pleins d'autres consacrées par les légendes canoniques. Elle aurait également séjourné avec les ermites. Tout cela se trouve dans les "Epîtres de Saint-Jérôme", qui furent écrites avec un esprit certain et un grand sens dramatique. On ne commença à les lire que vers la fin du seizième siècle et elles font partie de ce grand système de romance ecclésiastique. Par contre, au travers du voile allégorique qu'elles comportent, on peut discerner certains aspects de ce qu'était la vie monastique et le missionnariat.

Il y a également "Saint-Antonin" qui aurait vécu au septième siècle en Terre Sainte. Après avoir été témoin de ce qui arriva à Mahomet sur le Mont Sion, il serait aller lui aussi rendre visite aux ermites égyptiens, aurait voyagé en Mésopotamie et serait retourné dans son Italie natale. Ainsi, l'existence de colonies de moines en Egypte et en Syrie, avant les conquêtes musulmanes, est justifiée.

Le système de fiction est interminable. Il y aurait eu le pèlerin "Arculf", vaguement décrit comme un abbé français et certifié par "Adamnan", abbé d'Ionie. Celui-ci serait certifié par "Bède", qui aurait introduit son livre sur les "Saints Endroits" à un roi de Northumbria. Ce livre fut écrit à une époque où on commençait à avoir quelques idées quant à l'Histoire de l'islam, à une époque où il était plutôt tolérant et laissait les pèlerins circuler librement en Orient. Il est intéressant de noter que ce livre, dont on veut donner une origine datant du septième ou du huitième siècle, décrit les vieux monuments de la Rome antique comme étant intacts.

Vient après "Wilibald", un pèlerin anglais, fils et père de saint. Il semble que ce furent les moines de Lucques qui créèrent l'histoire du père, "Saint-Richard". C'est une nonne de Heidenheim qui aurait composé la biographie de "Wilibald". Mais rien dans toute cette histoire ne sent l'Angleterre. Cette histoire fut certainement créée uniquement pour garder ininterrompue la chaîne apostolique de pèlerins en Orient.

Viennent après plusieurs Bretons. D'abord, "Bernard le Sage" du fameux monastère du Mont Saint-Michel. Mais on peut pas trouver à ce livre une origine antérieure que l'époque de Robert Cotton. Et l'exemplaire de Reims fut exhumée à l'époque des pères de Saint-Maur, par Mabillon lui-même, qui considérait la culture musulmane comme supérieure et plus sophistiquée que celle en Occident. Il y a aussi les pèlerins Frotmond et Fidelis qui auraient mené des voyages similaires.

Au siècle suivant, les papes "Gerbert" et "Sylvestre II" auraient fait le pèlerinage. Vient ensuite l'histoire de l'instigation de la croisade par "Pierre l'Ermite" d'Amiens, ainsi qu'un Anglo-Saxon, "Saewulf" ; c'est un bénédictin qui se cache derrière ce nom. Cette histoire est certifiée par celle de "Guillaume de Malmesbury", un autre bénédictin. La narration est dans la lignée des récits normands mais les dates sont écrites par rapport aux fêtes de l'année et non pas par rapport à l'Incarnation. L'histoire de "Sigurd le Croisé" est quant à elle soutenue par celle de "Guillaume de Tyre". Aucun de ces écrits ne fut composé avant une période avancée de la Renaissance.

Comme leur système le prévoyait, des pèlerins dominicains et franciscains firent leur apparition sur la scène du treizième siècle. "Marco Polo" est aussi placé à cette période, comme "Mandeville". Ce dernier serait né à Saint-Albans et aurait vécu vers la fin du quatorzième siècle. Mais son livre ne fut connu et lu qu'au seizième siècle. En réalité, il s'agit d'une compilation, sans doute initialement en français, de textes d'autres auteurs ; sa date de rédaction est la fin du quinzième siècle ou le début du seizième.

A l'époque où l'ordre bénédictin composa ces textes sur l'Orient, on ne le connaissait presque pas en Occident. Les moines s'étaient construits des hypothèses tenant du rêve quant à la géographie de la Syrie et de l'Orient en général ; elle était basée sur la bible. Et s'il y eut tant de moines voyageurs en Orient, c'était pour "vérifier" leurs suppositions folles, afin de les établir comme un système. Ainsi, les moines prétendaient que la ville sainte, Jérusalem, était positionnée au centre du monde ; ils prétendirent y avoir vu une colonne centrale qui n'avait aucune ombre durant

le solstice d'été ; le psaume 74.12, "Dieu est mon roi dès les temps anciens, Lui qui opère des délivrances au milieu de la terre", devenait réel. Ils affirmèrent avoir trouvé la grotte dans laquelle Jésus était né, ainsi que le désert de la Quarantaine, où le diable le tenta ; un monastère et trois églises sur le mont Thabor, en accord avec la prédiction de "Saint-Pierre", mais c'était en réalité la même confrérie qui écrivit la légende et érigea les monastères. Ils dirent que les Colosséens, à qui "Saint-Paul" écrivit, était le peuple de l'île de Rhodes ; que la mosquée d'Omar était en réalité le temple de Salomon ; que l'endroit où les apôtres composèrent le crédo avait été identifié. Pour eux, la Galilée était une chapelle où le christ était apparu après sa résurrection et où les apôtres se reposaient souvent, d'où leur nom de galiléens. A Cana, il n'y avait qu'un édifice: le monastère de "Saint-Architriclin".

Dans son prologue, "Mandeville" dit de manière claire que le pèlerin, avant d'effectuer son voyage, doit être pleinement imprégné de la théologie chrétienne, car Jérusalem fut sanctifiée par le corps et le sang du christ. Il faut se préparer à entrer sur la terre la meilleure et la plus vertueuse, le coeur et le centre du monde. Il nous dit qu'elle nous fut léguée par Jésus qui veut que les infidèles en soient chassés. Les histoires contenues dans ce curieux texte sont similaires. Quelques exemples suivent, où des vérités calquées sur la bible sont assenées. Partout on trouve l'irrationalité, l'absence du bon sens et l'incapacité quasi-totale de l'auteur à observer et à décrire ce qui l'entoure (comment peut-on prétendre écrire des textes historiques quand l'on n'a pas ces compétences élémentaires ?). Dans un passage, "Mandeville" dit que le Testament latin doit avoir la priorité sur les autres. Dans un autre, que la tombe de "Saint-Jean d'Ephèse" ne renferme que de la manne. Près du Caire, on trouve les sept puits creusés par le christ ; les pyramides sont appelés les étables de "Joseph" ; au Sinaï, les torches brûlant constamment dans l'Eglise sont alimentés par des rameaux d'olivier apportés par les oiseaux ; derrière l'autel est l'endroit où Moïse vit Jésus dans un bosquet enflammé.

"Mandeville" attaque les païens et les infidèles dans de nombreux endroits ; mais cela ne fait que démontrer que les musulmans ont une ancienneté plus grande, car ce sont eux qui gardent avec révérence les tombes des patriarches à Hébron, et qui méprisent les chrétiens et les juifs. Mais nulle part l'auteur essaye de déterminer ce qu'est la véritable tradition musulmane ; il ne fait que répéter les légendes de Mariam, Gabriel et Isa en disant qu'elles furent copiées sur celles chrétiennes, alors que c'est le contraire. Il y a d'autres choses intéressantes dans son texte: il dit que le sultan d'Egypte parle le français et que sa cour est plus civilisée et religieuse que les cours chrétiennes ; que Mahomet était appelé "Saint-Mahoun". "Mandeville" a un équivalent franciscain, "Guillaume de Worcester", qui aurait écrit en 1322 le récit de ses voyages. Tout est entièrement irrationnel et absurde dans ce récit.

La géographie monastique est intégralement théologique, c'est-à-dire fantaisiste, comme le montrent plusieurs cartes supposément anciennes mais qui furent certainement créées à la Renaissance, alors que les Arabes s'y intéressaient depuis le treizième siècle. Dans certaines de ces mappemondes (comme celles que Robert Cotton récupéra), la plus grande partie du monde est occupée par les tribus d'Israël, alors que des zones européennes d'importance sont mutilées voire carrément absentes. On peut également noter que la superficie attribuée sur la carte à l'Orient est supérieure à celle de l'Occident ; l'Asie a la même taille que l'Europe et l'Afrique réunies. D'autre part, on remarque sur ces cartes et, plus généralement, dans les textes monastiques, un fort engouement pour les monstres. A l'époque, on y croyait beaucoup et les moines ignorants faisaient tout pour alimenter cette croyance car plus les peuples étaient attirés par le merveilleux, plus leurs histoires pourraient s'asseoir dans les esprits. Ainsi, en plein dix-septième siècle, l'évêque français Simon Mayole écrivit qu'il existait en Angleterre des hommes ayant une queue, qui était une punition infligée à leurs ancêtres car ils s'étaient moqués d'un moine augustinien. Nous accusons les ecclésiastiques d'avoir grandement stimulé l'appétit pour le merveilleux chez les populations et de s'en être servi pour falsifier l'Histoire ; ainsi, par exemple, Richard III fut fait un véritable diable incarné par une historiographie ecclésiastique partisane.

La topographie chrétienne était également entièrement dérivée de la bible. Ainsi, on trouve dans la "Bibliothèque" de "Photius", une compilation qui date au minimum du quinzième siècle, l'esquisse d'une topographie chrétienne. Mais l'auteur, "Cosmas Indicopleustes", qui aurait vécu il y a 1000 années, ne sait pas ce que signifie que de visiter un endroit afin de le décrire rationnellement ; tout ce qu'il écrit est basé sur la théologie seule. Cet auteur décrit ensuite des animaux plus ou moins imaginaires, inspirés par les récits bibliques. Il finit par affirmer que les Grecs fut le dernier peuple à acquérir la connaissance des lettres.

La cosmographie chrétienne reposait sur des bases semblables. Les moines concevaient la terre comme une route

entourée de murs immenses formant à leur haut une sorte d'arche-toit. Sous cette arche-toit, se trouvait le firmament, puis, encore plus bas, le soleil, la lune et les étoiles qui, tous, bougeaient. Une montagne géante se situait au nord de la terre et, lorsque le soleil était derrière, la nuit tombait. La forme générale de la terre et du paradis était oblongue. L'océan entourait la terre, au-delà de laquelle se trouvait une autre terre accoudée aux murs du paradis. Pour le moine cosmographe, l'homme avait été créé à l'est de cette mer, là où est le paradis. Quand l'homme fut expulsé du paradis à cause du péché originel, il rejoignit l'autre côte. Les quatre rivières paradisiaques étaient souterrains et passaient sous l'océan pour rejoindre notre terre ; elles surgissaient en certains endroits, d'où l'exclamation de Christophe Colomb lorsqu'il découvrit l'embouchure de l'Orinoco.

C'est vers l'époque où fut connue l'oeuvre de "Cosmas Indicopleustes" que le furent celles attribuées à "Lactance" et "Augustin" (il s'agit évidemment de bénédictins ou d'augustins), dans lesquelles les philosophes grecs et romains sont moqués parce qu'ils pensaient que la terre était ronde et qu'il existait des antipodes. De plus, les ecclésiastiques rirent de l'idée de Colomb de circumnaviger le monde, comme ils le firent plus tard des théories de Galilée et de Copernic. C'est pour cette raison que les moines, dans un premier temps, firent tout pour nier la réalité de l'Amérique ; pour eux, c'était absurde car une telle chose ne pouvait simplement pas exister.

Dans cette cosmographie, Jérusalem occupe la place centrale, comme nous l'avons déjà précisé. Or, ce n'est qu'à partir de l'époque de la Rome antique qu'on connut cet endroit. Sous le règne d'Hadrien, on désignait cet endroit, qui était en réalité une simple place-forte, sous le nom d'Aelia Capitolina. Et il n'existe pas une seule pièce de monnaie ni le moindre document authentique indiquant que cette ville avait été occupée par les Hébreux ou Judaei. C'était les fils d'Israël, c'est-à-dire les musulmans, qui avaient toujours été les maîtres du lieu ; leurs textes sacrés ne mentionnent jamais une quelconque présence juive. Il est donc très probable que, jusqu'au quinzième siècle, le nom de Jérusalem désignait dans tous les esprits la ville sainte des musulmans. Dans l'ensemble, il semble que les juifs avaient une conception spirituelle de Jérusalem, comme étant un lieu idéal (cependant, au treizième siècle, il semble que la mode d'effectuer des pèlerinages s'instaura). Mais on ne peut pas nier non plus que de nombreux firent leur la formule "ubi bene, ibi patria", notamment en Europe où ils furent atteignirent la prospérité. Il n'y a que les auteurs bénédictins et grecs qui firent de Jérusalem la ville sainte chrétienne. Suivant leur méthode habituelle, ils firent de la Jérusalem poétique le centre d'un système géographique. Toute l'Histoire ecclésiastique fut créée à partir du postulat que la christianisme et l'Eglise étaient nés à Jérusalem

La chronique "Polychronicon", attribuée au bénédictin "Ralph Higden" qui aurait vécu au quatorzième siècle (encore une fois, on ne sait quasiment rien de qui il était), est intéressante à analyser. Elle fut, comme les autres, rédigée de manière à respecter à la lettre la vision du monde bénédictine. Il y a ainsi sept livres, en imitation des sept jours de la création du monde, et reprend le tracé décrit dans "Eusèbe", "Isidore", "Augustin" et les autres. Comme "Augustin", "Higden" écrit que l'Asie forme la moitié du monde, l'océan encercle la terre, avec les mers Caspienne et Rouge qui sont au centre, et que le paradis est situé à l'extrémité orientale de la terre. Le paradis est encore à l'extrémité orientale de la terre, qui est peuplée, entre autres, d'animaux et d'arbres monstrueux. Bref, cette chronique n'est qu'un autre exemple du dogme géographique chrétien. La géographie chrétienne date probablement des alentours du quinzième siècle.

On a de l'"Arabe "Al Idrissi" une géographie qui ne peut pas être issue du douzième siècle, ni même du treizième et du quatorzième, en raison du style éloquent et sophistiqué de la préface. Les idées qui sont contenues dans cette géographie sont celles de musulmans instruits ayant voyagé en Occident, et qui ont lu des livres chrétiens ou entendu des traditions chrétiennes. Elles sont celles d'une époque où les pèlerinages de chrétiens en orient ont commencé, bien que l'auteur reconnaisse que Jérusalem, de son vraie nom El Mocaddas, a toujours été la ville sainte musulmane. Il y a également beaucoup d'éléments indiquant que l'islam existait avant le christianisme.

Partout, les moines, en tant que représentants sur terre de dieu, se vantent d'avoir un pouvoir surnaturel et de maîtriser la nature. Ainsi, ils écrivent que l'Angleterre et la Gaule, avant leur venue, n'était qu'un vaste territoire inhospitalier et peuplé de bêtes sauvages sanguinaires. Avec eux, il devient un paradis terrestre. Ils se seraient imposé contre à la fois le bandit et le noble. Par exemple, il existe de nombreuses histoires (celles de "Saint-Calais", de "Saint-Gilles", etc.) où le moine solitaire se voit magnifiquement doté par un très-humble noble ou roi se prosternant devant lui et sa grandeur spirituelle. Plusieurs de ces histoires sont utilisées pour justifier la fondation de tel ou tel

monastère. Bien sûr, elles ne situent pas toutes en Angleterre: elles concernent l'ensemble de l'Europe. On trouve plusieurs types de scénarios dans ces fables, qui donnent forcément quelques indications réelles quant au début du christianisme en Europe. Premièrement, comme nous venons de le dire, le roi ou le noble peut devient l'allié du moine, éboui par sa supériorité. Dans la réalité, cela fait référence aux monarques qui se convertirent promptement ou qui y furent amenés par un rapport de force. Deuxièmement, le roi ou le noble méprise le moine ; il est chassé de son pouvoir par l'omnipotence du moine. Dans la réalité, le pouvoir ecclésiastique était suffisamment puissant pour soumettre ceux qui lui résistaient. Troisièmement, le roi ou le noble est soigné ou sauvé par le moine, qui reçoit une récompense.

Il y a aussi de nombreuses références aux animaux, tous ayant un destin miraculeux. Ce n'est pas pour rien qu'il y eut tant de livres écrits par les moines sous le nom de "Bestiaria" dans lesquels le fabuleux règne en maître. Encore une fois, toute histoire animalière écrite par un moine a le même dénouement: une donation splendide à un cloître ou tout autre avantage matériel.

Passons maintenant à la légende entourant la découverte de l'Amérique. Il n'existe en réalité aucune preuve venant de la fin du quinzième siècle montrant que les Indes occidentales et orientales avaient été découvertes. Le récit arabe "Sindbad" ainsi que probablement la bible en hébreux en font mention mais l'époque de rédaction de ces documents reste à déterminer.

La chose est la suivante. Au seizième siècle, la connaissance astronomique et cosmographique ne faisait que débuter, grâce aux recherches de quelques érudits et aux observations de marins illettrés. L'ordre religieux fit tout pour s'opposer à ces découvertes, jusqu'au moment où il ne fut plus possible de nier l'évidence de l'existence d'autres terres au-delà de l'océan. Il fit volte-face et s'appropria ces découvertes, les christianisant, allant jusqu'à prétendre qu'il en était à l'origine. Ce n'est que vers la fin du seizième siècle que les congrégations religieuses composèrent des légendes attribuant de manière flatteuse ces découvertes aux familles royales portugaises, espagnoles et italiennes, qui n'étaient autres que les patrons et les bienfaiteurs de ces mêmes congrégations ; tout cela alors qu'il n'existait aucun document authentique. C'est ainsi que les personnages idéaux de Vasco de Gama, Amerigo Vespucci et Christophe Colomb furent créés.

Les documents de cette époque sont de la même fabrique que tous ceux frauduleux produits par les moines. Par exemple, dans son "Histoire de l'Espagne", le jésuite espagnol Jean de Mariana, qui aurait vécu de 1537 à 1623, reprend sans aucune difficulté la narration ecclésiastique de la découverte de l'Amérique. Il s'appuie sur des sources sans valeur, comme les fausses épîtres de "Pierre Martyr Anghierra de Milan". Son but est de subjuguer le monde entier à l'empire papal, à baptiser tout lieu d'un nom chrétien. Ainsi, il semblerait que ce furent les moines de Saint-Dié, dans les Vosges, qui forgèrent le nom d"'Amérique".

De plus, il est certain que l'intérêt patriotique et économique s'allia à celui ecclésiastique, et que bon nombre d'histoires relatives aux menées de l'Angleterre proviennent de cette volonté conjointe.

T. L. 2014

The Messianic Prophecy in Virgil's Fourth Eclogue (2014-11-23 23:23)

IFRAME: https://archive.org/stream/jstor-3287925/3287925?ui=embed #page/n1/mode/1up

---

Virgilius als Theolog und Prophet (2014-11-23 23:32)

IFRAME: http://books.google.ws/books?id=dSQ-AAAAcAAJ &hl=fr &pg=PP7 &output=embed

---

The Prolegomena of Jean Hardouin Explored (2014-11-29 02:02)

Link: http://greatestoccultist21century.weebly.com/the-prolegomena-of-jean-ha rdouin-explored.html

---

Semi-Gotha or Ancient Jewish Nobility in Europe (2014-11-29 02:10)

Link: http://semigotha.blogspot.com

Libros verdes (2014-11-29 14:10)

Libros verdes se denominaron a las obras genealógicas que sacaban a relucir las manchas de un linaje o una casa nobiliaria. Sobre todo surgieron en el siglo XVII motivadas por el rencor de su autores o por mera curiosidad. Resultaron ofensivos en cuanto se ponía en entredicho la limpieza de sangre de un cristiano viejo o de su familia al hacerla descender de judío o moro converso, poner de relieve amancebamientos con mujeres de mal vivir, matrimonios desiguales y bastardías originadas por nobles o eclesiásticos.

More: http://es.wikipedia.org/wiki/Libros _verdes

El Libro Verde es un manuscrito de 1507, muy difundido en los siglos XVI y principios del XVII, en el que aparecen las genealogías de familias aragonesas con sus antecedentes conversos. Hay autores que consideran que ése no fue su título, pero al final se le conoció como tal por las velas de color verde que llevaban los condenados en los autos de fe.

More: http://es.wikipedia.org/wiki/Libro _Verde _ %28Arag %C3 %B3n %29

This is a review of a book about a book. The book at the root of it is El Libro Verde de Aragon, a book believed to have been written anonymously around 1550 to expose the Jewish origins of the elites of Zaragosa and other cities/towns in Aragon. What makes it particularly interesting to students of Sephardic history is the fact that Jewish origins are exposed mostly in relation to the purported records of the Inquisition.

More: http://sefarad.org/lm/067/html/page4.html

Other link:

https://halshs.archives-ouvertes.fr/file/index/docid/486491/filename/Conver sos _aragonais _et _Libro _Verde.pdf

---

El Tizón de la Nobleza Española o Máculas y Sambenitos de sus Linajes (2014-11-29 14:15)

MEMORIAL QUE DON FRANCISCO DE MENDOZA DIO AL REY NUESTRO SENOR PHELIPE II. EN EL SE VEN LAS HORRIBLES MANCHAS CON QUE LA MAYOR PARTE DE LAS CASAS DE ESPANA ESTAN CONTAMINADAS...

El Tizón de la Nobleza de España by tlfrc10

IFRAME: https://www.scribd.com/embeds/248618800/content?start _page=1 &view _mode=scroll &access _key=key-lcNJMMDPjZYuhjPk6Vok &show _recommendations=true

---

Nobiliario Genealógico de los Reyes y títulos de España (2014-11-29 14:19)

IFRAME: http://books.google.es/books?id=Vs0WAAAAQAAJ &hl=fr &pg=PP5 &output=embed

IFRAME: http://books.google.es/books?id=bM0WAAAAQAAJ &hl=fr &pg=PA1 &output=embed

---

Américo Castro’s Views on Spain (2014-11-29 21:27)

Américo Castro

y Quesada (1885–1972) was a Spanish cultural historian, philologist, and literary critic who challenged some of the prevailing notions of Spanish identity, raising heated controversy with his conclusions that Spaniards didn’t become the distinct group they are today until after the Islamic conquest of Hispania of 711, an event that turned them into an Iberian caste coexisting among Moors and Jews, and the history of Spain and Portugal was adversely affected with the success in the eleventh to fifteenth centuries of the ”Reconquista” or Christian reconquest of the Iberian peninsula and with the Spanish expulsion of the Jews (1492).

Castro was born on May 4, 1885, in Cantagalo, Brazil, to Spanish parents. In 1890 his parents returned with him to Spain where he then grew up. In 1904 he graduated from the University of Granada, going on to study at the Sorbonne in Paris from 1905 to 1907. After returning to Spain he organized the Centre for Historical Studies in Madrid in 1910 and headed its department of lexicography. In 1915 he became a professor at the University of Madrid.

Later, when the Spanish Republic was declared, he became its first ambassador to Germany in 1931. But when the Spanish Civil War broke out in 1936 he moved to the United States, teaching literature at the University of Wisconsin–Madison from 1937 to 1939, at the University of Texas from 1939 to 1940, and at Princeton University from 1940 to 1953.

Among Castro’s most notable scholarly works are The Life of Lope de Vega (1919), Language, Teaching, and Literature (1924), The Thought of Cervantes (1925), Ibero-America, Its Present and Its Past (1941), The Spaniards: an Introduction to their History (1948), The Structure of Spanish History (1954), and Out of the State of Conflict (1961).
Other Links:
http://www.fyl.uva.es/ wjblasco/Lirica/CASTRO.htm
http://html.rincondelvago.com/la-realidad-historica-de-espana _americo-castro.html
http://www.iai.spk-berlin.de/fileadmin/dokumentenbibliothek/Iberoamericana/ 38-2010/Baumeister _y _Teuber _Rev38-01.pdf

IFRAME: http://books.google.fr/books?id=uJdbJK _sl2oC &lpg=PR1 &hl=fr &pg=PR1 &output=embed

---

2.12 December

Américo Castro’s Views on Spain (2) (2014-12-01 00:15)

Este libro de Asensio que vamos a analizar es un comentario crítica a la interpretación del pasado nacional propuesta por Américo Castro en La España en su historia, Cristianos, moros, judíos (1948), y más definitivamente en La realidad

histórica de España (1954), que amplía, rehace y recarga de aparato científico el primitivo ensayo. Logró vasta resonancia y sigue siendo objeto de caliente polémica. Para comprender la sorpresa inicial, los aplausos y denigraciones de que ha sido objeto, conviene indicar sucintamente la novedad de sus perspectivas. Parecían tan innovadoras que ciertos entusiastas las calificaron de revolución copernicana. Según Castro, la invasión árabe de 711 cambió la órbita de la vida de España, que, en adelante, gravitaría, no hacia la romanidad y el europeísmo, sino hacia el semitismo, hacia las fuerzas astrales de moros y, judíos.Y así concibió la invasión árabe y sus secuelas como un cambio radical de nuestra identidad, como un rompimiento total con el pasado previo. Ni el ibero o celta, ni la colonización, romana, ni el dominio de los godos habían impregnado para siempre la estructura vital de España. La ruptura entre la Hispania latina o gótica y la España medieval era decisiva, estaban separadas por un abismo. Esta nueva España había nacido en las agonías de las invasiones y derrotas; había crecido en la repulsa, compatible con la fascinación, de la brillante civilización árabe, y había fijado su personalidad definitiva en la convivencia o simbiosis de cristianos, moros y judíos. La escisión de las tres castas que integraron la España medieval fue un tremendo desastre moral y material. España, geográficamente, pertenecía a Europa, pero tanto su estilo de vida como su contexto de valores tenían poco de común con el Occidente. La cultura, el arte y hasta la religión estaban saturadas de orientalismo. Los géneros literarios más castizos, a través de los conversos que los crearon, hundían sus raíces en el suelo del espíritu hebreo que los fecundaba.

http://elpais.com/diario/1977/02/06/cultura/224031603 _850215.html

---

3. 2015

3.1 January

Race Change in Spanish Nobility 700-1600 (2015-01-21 23:59)

El tizón de la nobleza de España

or

Jewish and Moorish Ancestry of the Spanish Nobility

Race Change in Spanish Nobility (700-1600)

FIRST PART

Spain has had a particular history in so far it was as early as the eighth century AD the theatre of a conflict between three peoples: the Castilian, the Moor and the Jew. For a long time none of them could prevail over the others. They had to live on the same territory and it is appropriate to speak of "castes", which, however, gradually mixed together.

This mixing may account for the very existence of Imperial Spain in the sixteenth century. The Spanish empire was the fruit of the Castilian self-confidence and military valor; of the Moor's liking for technology; and of the Jew's knowledge of finance, as well as his utopian dreams of world-empire.

At the time of the beginning of the formation of the empire, numerous Jews and Moors had already become part of the Castilian nobility and government. From 1478 - the establishment of the Inquisition - on, many more Jews converted to christianity ("conversos"). One of the goals of the Inquisition, besides imposing christianity to all, was to "extirpate all forms of judaism", which was viewed as vital to maintain the realm (however, the rabid and intolerant character of the Inquisition is foreign to the Aryan mindset - as is the truncated concept of "limpieza del sangre" - and that is not surprising because many Inquisition officials were of Jewish ancestry). Also, it seems the hostile measures taken against the Jews were forced upon the king by the general population and not the nobility.

At the same time, the last Moorish stronghold in Spain, Granada, was reduced. So the Castilian caste had finally won. It won back its privileges which the Moors and the Jews had competed for. A strictly segregated society was being erected and the time to make lists and say who was who had come. That was not easy because it was found many Castilian families had had Moorish and Jewish blood influx.

Two books of significance were written - "Libro verde de Aragón" and "El tizón de la nobleza de España" by cardinal Francisco de Mendoza y Bobadilla -, both of which showing that the largest part of the sixteenth century Castilian nobility had Jewish and Moorish blood, including the very king who had completed the reconquista and founded the Inquisition, Ferdinand II "the Catholic", who was Jewish by his mother, Juana Enrriquez. Both books would eventually be censored by royal decree and burnt ; not immediately but in the first half seventeenth century. That is the reason why only three or four copies of each book remain today.

Don Francisco wrote "El tizón de la nobleza de España" because he was offended by the fact his nephew was not given an appointment on the charge of his (alleged) dubious ancestry. He wished to show the largest part of the Spanish nobility was in the same situation. His sources were thoroughly valid and included, for example, the well-known "Libro de Genealogías" written by the count don Pedro.

Don Pedro himself had written that a number of Spanish houses had Jewish and Moorish blood, which was inevitable because noble families reproduced among themselves. Don Francisco went a step further and carried out a deeper analysis. For example, he argued the famous knight don Hernando Alfonso was a Moor - who, at the fall of Toledo,

converted to christianity and was baptized by the christian king from whom he received great presents - from whom several houses descended in one way or another. Also that the Portocarrero and the Pacheco families carried a large proportion of foreign blood as the latter proceeded from the Jew Ruy Capón, while the former proceeded from a Jewess doña Polonia or Paloma or Palda. As we will see, both of these families transmitted their blood to countless noble houses.

We will now detail don Francisco's claims and review a few of the most striking cases of noble families with mixed ancestry so as to have a clearer picture of the racial state of the Spanish nobility. This text may also give hints on the history of other countries in Europe. If we suppose a similar process occurred throughout Europe, then Guénon's remarks on the marked changes the mentality of the European peoples went through from the fifteenth century on may be explained.

SECOND PART

Pacheco

This family proceeded from don Gonzalo López Tabiera and doña María Ruiz, whose father was the Jew Ruy Capón, who flourished in the first half of the fourteenth century. After his conversion to christianity, he was made finance minister by queen doña Blanca. Then, he became knight and received greats presents from king don Alfonso, who had his daughter wed him. Other members of Ruy Capón's family also married into noble and royal houses.

María Gómez Tavira, who proceeded from the above union, married Lope Fernández Pacheco, Lord of Ferreira in Portugal. Dozens, if not hundreds, of noble families proceeded from or were related to this blood, of which we give a list probably incomplete:

Conde de Benavente, Duque de Florencia, Marqués de Villafranca, Conde de Aranda, Duque del Infantado, Duque de Castro Villa, Marqués de Montesclaros, Conde de Medellín, Conde de Alcaudete, Duque de Alba (de Tormes), Almirante de Castilla, Marqués de la Guardia, Conde de Luna, Conde de Alba de Liste, Conde de Monterrey, Marqués de Tavaran Don Bernardino de Mendoza, hermano de Mondéjar, Marqués de Priego (Pliego), Adelantado de Castilla, Marqués de Viana, Duque de Feria, Duque de Alburquerque, Marqués de Gibraleón, Marqués de Comares, Marqués de Mondéjar, Marqués de Ayamonte, Conde de Agudos (Monteagudo), Conde de Oropesa, Duque de Maqueda, Conde de Fuensalida, Conde de Osorno, Don Francisco Pacheco, Señor de Almunia, Señor de Albadalejo, Señor de Malpica, Doña Magdalena de Bobadilla, Marqués de las Navas, Casa de Palma, Casa del Duque de Arcos, Casa del Marqués de los Vélez, Marqués de Villanueva del Fresno, Duque de Alcalá, Condestable de Castilla, Marqués del Carpio, Conde de la Puebla, Conde de Castro, Conde de Montalbán, Conde de Castro, Marqués del Carpio, Casa del Señor de Pinto, Marqués de Camarasa, Casa del Señor de la Casa Rubios, Conde de Valencia, Duque de Nájera, Conde de Buendía, Marqués del Carpio, Marqués de Montemayor, Marqués de Cerralvo, Don Diego de Acuña, Don Juan de Acuña, Don Fernando de Acuña, Conde de Villa Mediana, Casa del Mariscal de Valencia en Zamora, Señor de Peñaranda, Duque de Medina Celi, Marqués de Falces, Marqués de la Guardia, Conde de Aranda, Conde de Coruña, Marqués de la Fuente, Lope de Guzmán, Álvarez de Toledo, etc.

Portocarrero

This old family of Castile proceeded from don Hernando Alfonso, a prominent, rich Moor from the twelfth century, born in Cordoba, who converted to christianity when Toledo was taken by Alfonso VI. A great number of Spanish houses descended from don Hernando Alfonso.

Don Pedro Portocarrero, a later descendant of Don Hernando Alfonso, married Beatriz Enrriquez, a Jewess born in Guadalcanal and related to king don Alfonso.

Don Pedro de Castilla, bishop of Palencia

Don Pedro de Castilla (1394-1461) had a concubine, Isabel Oleni, whose father was an English Jew from the lowest ranks of society. Her name has never been ascertained with certainty and it varies a lot in the documents of the period (Olin, Oleni, Dioelni, Drohelin, Droklin, etc.). But it is not Droellin, a most noble English name, as some paid genealogical authors would have had it. They had two sons and two daughters together from whom numerous Spanish

houses proceeded: Marques de Alcañíces, Conde de Denia, Marques de Poza, Conde de Miranda, Conde de Salinas, Conde de Coruña, Duque de Villahermosa, Señor de Fuente y Dueña, the sons of Don Pedro de Zúñiga, the sons of Don Francisco de Castilla, don Alfonso de Castilla, the brothers of Marqués de Gibraleón, Marqués de Frómista, Don Antonio Fonseca de Toro, the sons of don Gómez Henrríquez, Don Pedro Castilla en Valladolid, Don Juan de Castilla, de Madrid, Don Juan de Castilla y Aguayo, Marques de Santa Cruz, Conde de Santiesteban del Puerto, etc.

The dukes of Braganza

This house, which became very powerful and eventually ruled Portugal and Brazil, was started by Afonso, the bastard son of the Portuguese king, and Inés Fernández de Esteves, whose father was a Jewish clerk who had converted to christianity. Many other noble houses proceeded from this blood.

The counts of Mirabel, Veras and Davila

Although this house is not a prominent one, its case is very illustrative of a tendency which seems to have been common, namely having children with a plebeian - often Moorish or Jewish - woman - in this case a girl with the wife of a barber - and wedding them to noble husbands or wives. As a result, many houses were corrupted - in this case, at least three different houses received this blood.

The duke of Villahermosa

The following case is illustrative of the futility of the European nobility in the last few centuries, which eventually sealed its doom. The duchy of Villahermosa was created in remote times. Alfonso de Aragón y Escobar (1417-1485), duke of Villahermosa, son of king Juan II, took a Jewish mistress, María Sánchez (Junques) - called “La Coneja” -, who converted to christianity. Two children were born from this union ; both were legitimized and were given prestigious titles. Of course they reproduced among the nobility.

The counts of Puñonrostro

This house originated in Pedro Arias de Ávila, a Jew (who had converted to christianity) at the service of king Enrique IV (1425-1474) as his main accountant. Although he was the son of a shopkeeper, he was already very wealthy when he was ennobled. He had two sons: one became the bishop of Segovia while the other became count of Puñonrostro, a county which was created especially for him.

Don Pablo de Cartagena y Burgos

Don Pablo, bishop of Cartagena, also writer and poet, flourished in the fourteenth century. His first name was Salomon Halevi and he remained to the Jewish faith for many years until he was granted the permission by a pope to join the Church. He then advanced quickly and became the preceptor of king Juan II of Castile and later bishop of Cartagena and Burgos.

Aragón

According to the author, the Aragón region was one of the hardest hit by blood-mixing.

Navarra

According to the author, there were in Navarra many conversos who occupied high positions.

Vizcaya

There was in Vizcaya a Jewish medical doctor, Mosén Pablo, who had four daughters. He managed to have all of them married into regional noble houses.

T. L., 2015

3.2 March

La beauté s'en va (2015-03-07 01:58)

[EMBED]

La magie chez les Chaldéens (2015-03-07 12:49)

[EMBED]

Archéologie celtique et gauloise (2015-03-07 12:57)

[EMBED]

Le nivellement des jouissances (2015-03-07 13:00)

[EMBED]

Histoire du prolétariat (2015-03-07 13:05)

[EMBED]

Les étrangers en France sous l'ancien régime (2015-03-07 22:59)

[EMBED]

[EMBED]

Sur un possible établissement de tribus arabes dans le chinonais **(2015-03-07 23:13)**

M. le Dr Louis Dubreuil-Chambardel fait une communication sur le *pays de Verron*. Il cherche tout d'abord à fixer les limites historiques de cette contrée. La Vienne, la Loire et l'Indre la limitent au sud, à l'ouest et au nord. A l'orient le point le plus extrême semble être la fontaine d'Auson. Chinon n'a jamais été en Verron, par contre Saint-Louand en dépendait. Le Verron se divise en deux régions bien distinctes ; la partie située dans le val de la Loire est un pays sablonneux, où l'on cultive la vigne et le blé ; dans le val de la Vienne, on trouve de vastes prairies qui s'étendent depuis Danzay jusqu'au pays situé vis-à-vis Cande. Le pays, étant plat et à une très faible altitude, est périodiquement inondé par les crues des rivières, ce qui en assure la fertilité et la richesse.

Notre collègue note ensuite quelques-unes des particularités

du Verron au sujet des cultures, de l'élevage, de la pêche en rivière et dans les « canches », et insiste sur les biens communaux qui sont considérables. Il aborde la partie la plus importante de son travail, celle relative à la population. La découverte d'objets en pierre polie sur divers points du territoire autorise à conclure que le Verron, du moins dans ses parties les plus élevées, était habité à l'époque néolithique. L'étude des noms de lieux permet d'affirmer l'établissement de villas romaines sur les points culminants, échelonnées depuis Chevíré jusqu'à Coulaine. Au moyen-âge des fiefs importants et des abbayes possédaient les deux tiers du Verron ; le reste constituait les *communaux*.

De tout temps les savants ont remarqué chez les habitants du Verron des signes physiques et moraux qui les distinguent essentiellement des populations voisines. Les « Verronneaux » sont de grande taille, ont les cheveux noirs, les yeux foncés, leur caractère est vif et agressif, leurs mœurs patriarcales, particularités qui ont donné lieu à des explications contradictoires. Quelques historiens, parmi lesquels M. de Cougny, voient en eux des vestiges des peuples ligures, qui, plusieurs siècles avant J.-C, ont habité la Touraine. Cette opinion n'est pas soutenable. D'autres, avec Fédoré, Lagneau, Auguste Chauvigné, soutiennent que ce sont les descendants d'une tribu arabe, qui se serait fixée dans le pays après la bataille de Poitiers par Charles Martel. La légende et la tradition locale appuient cette façon de voir. Le Dr Dubreuil-Chambardel, au moyen de mesures anthropométriques prises sur diverses séries de sujets tant du Verron que d'autres points de la Touraine, en se servant des indications fournies par l'étude des noms de lieux et de personnes, en s'appuyant sur les documents écrits, les renseignements ethniques, etc., cherche quelle est la valeur de cette hypothèse. Sa conclusion sur ce point, n'est pas encore définitive, mais il lui semble bien qu'il se soit superposé à la population aborigène une population étrangère et que du mélange de ces deux races soit issue une population spéciale chez laquelle certains caractères permettent de reconnaître une origine maure ou sarrazine.

M. A. Chauvigné partage l'avis de M. Dubreuil-Chambardel pour la partie historique de son travail, mais il n'est pas d'accord avec lui au point de vue géographique, la limite est du Verron étant d'après lui Chinon.

M. L. Bousrez fait remarquer qu'il a découvert et signalé, dans son inventaire des monuments mégalithiques de Touraine, un dolmen enterré dans les sables du Verron près de Savigny.

Il a conclu, dans le même ouvrage, que la population du Verron pouvait être les vestiges d'une population préhistorique, demeurée presque sans mélange, grâce à la configuration spéciale de cette partie de la Touraine.

Les populations dites sarrasines du bord de la Saône **(2015-03-07 23:21)**

Les populations dites sarrasines du bord de la Saône by tlfrc10

x

IFRAME: https://www.scribd.com/embeds/257988645/content?start _page=1 &view _mode=scroll &access _key=key-6bjV5GOAHILDNc1BtyKS &show _recommendations=true

---

Théorie de la contre-évolution **(2015-03-08 20:49)**

[EMBED]

Psychologie du peuple français **(2015-03-08 20:49)**

[EMBED]

Étude anthropométrique sur les prostituées et les voleuses **(2015-03-09 00:33)**

[EMBED]

Analyse de l'hérédité des familles souveraines européennes **(2015-03-09 00:36)**

[EMBED]

La psychologie morbide dans ses rapports avec la philosophie de l'histoire **(2015-03-09 00:41)**

[EMBED]

Les origines de l'ancienne France **(2015-03-11 00:42)**

[EMBED]

[EMBED]

Les ruines de la monarchie française **(2015-03-11 00:45)**

[EMBED]

[EMBED]

[EMBED]

La France d'autrefois et celle d'aujourd'hui **(2015-03-11 00:47)**

[EMBED]

La décadence de la France **(2015-03-11 00:58)**

[EMBED]

La franc-maçonnerie en France des origines à 1815 **(2015-03-11 01:04)**

[EMBED]

Folie d'empereur **(2015-03-12 01:22)**

[EMBED]

La psychologie des révolutions **(2015-03-13 00:47)**

[EMBED]

Le village sous l'Ancien régime **(2015-03-13 00:48)**

[EMBED]

Histoire de la condition civile des étrangers en France dans l’ancien et dans le nouveau droit (2015-03-13 00:57)

[EMBED]

The Merging of Theater and Politics in Revolutionary France (2015-03-17 00:36)

The Merging of Theater and Politics in Revolutionary France by tlfrc10

IFRAME: https://www.scribd.com/embeds/258958557/content?start _page=1 &view _mode=scroll &access _key=key-BXCymIDxPqqZlyFBI0R5 &show _recommendations=false

---

The Hand (2015-03-17 00:43)

Source:

http://www.pseudoreality.org/westside.html

Alfonso V of Aragon 1396-1458

Renaissance King of Aragon, Valencia, Majorca, Sardinia, Corsica & Sicily

Giovanni Pico della Mirandola 1463-1494

Renaissance philosopher, studied the Hebrew Kabbalah. Related to Este, Sforza & Gonzaga

Edward Montagu 1485-1557

Ancestor of the Dukes of Montagu & Manchester and the Earls of Sandwich

Ignatius of Loyola 1491-1556

Marrano Jew, founded the Society of Jesus. Religious leader during Counter-Reformation

Charles V 1500-1558

Habsburg Holy Roman Emperor & King of Spain, oversaw Americas colonization

William Grey 1509-1562

Baron Grey de Wilton, military commander serving in France under the Earl of Bedford

Giulia Gonzaga 1513-1566

Italian oligarch of the Renaissance, wife of Vespasiano Colonna Duke of Traetto

Catherine de' Medici 1519-1589

Queen consort of France as wife of King Henry II of France

Eleanor of Toledo 1522-1562

Daughter of Duke of Alba, wife of Cosimo de' Medici, mother of Dukes of Tuscany

Richard Bingham 1528-1599

English soldier & naval commander during the Tudor conquest of Ireland

Elizabeth I 1533-1603

Queen of England, established Church of England's independence from Rome

Joanna of Austria 1547-1578

Wife of Francesco I de' Medici, mother of Marie de' Medici

Henry of Navarre 1553-1610

First monarch of the House of Bourbon in France. 1st Huguenot King

James I 1566-1625

King of England, united the English, Scottish and Irish crowns

Karl I of Liechtenstein 1569-1627

1st Prince of Liechtenstein, founder of the Princely Family of Liechtenstein

Josephus Coymans 1591-1677

Merchant from the rich International banking Coymans family of Antwerp

Elisabeth of France 1602-1644

Daughter of Henry of Navarre and Marie de' Medici. 1st wife of King Philip IV of Spain

William Russell 1616-1700

1st Duke of Bedford, carried the sceptre at the coronation of William III of Orange

John Evelyn 1620-1706

English writer and diarist, co-founder of the Royal Society

Archibald Campbell 1629-1685

Earl of Argyll, took part in the Monmouth rebellion, fellow of the Royal Society

Christopher Wren 1632-1723

Founder & president of the Royal Society, Freemason

Ralph Montagu 1638-1709

1st Duke of Montagu, of the famous Montagu family

Isaac Newton 1642-1727

English intellectual, Royal Society, one of the most influential people in history

Jonathan Trelawny 1650-1711

A British Bishop of Bristol, Exeter and Winchester. Supported William III

James Bertie 1653-1699

1st Earl of Abingdon, son of Montagu Bertie the 2nd Earl of Lindsey

Charles Montagu 1661-1715

Devised the establishment of the Bank of England. 1st First Lord of the Treasury

Sophia Dorothea of Hanover 1666-1726

Wife and cousin of George I of Great Britain, and mother of George II

Frederick Augustus I 1670-1733

Elector of Saxony, King of Poland and Grand Duke of Lithuania

Spencer Compton 1673-1743

1st Earl of Wilmington, Prime Minister of Great Britain and 1st Lord of the Treasury

John Manners 1676-1721

2nd Duke of Rutland, son of John Manners of the 'Glorious Revolution'

James Craggs 1686-1721

Acquaintance of King George I while in Hanover, accompanied him to England

John Wesley 1703-1791

Church of England cleric, founder of the Methodist movement

Thomas Gray 1716-1771

English poet, classical scholar and professor at Cambridge University

John Adams 1735-1826

2nd President of the United States and negotiator of the peace treaty with U.K

Francis Asbury 1745-1816

1st bishop of the Methodist Episcopal Church in the United States

Wolfgang von Goethe 1749-1832

German writer, served the duchy of Saxe-Weimar, member of the Illuminati

John Marshall 1755-1835

Chief Justice of the United States, developed the American legal system

Joseph Fesch 1763-1839

French cardinal, closely associated with the family of Napoleon Bonaparte

Christian VIII of Denmark 1786-1848

King of Denmark and Norway of the House of Oldenburg

Miguel of Portugal 1802-1866

King of Portugal of the House of Braganza and Knight of the Order of Christ

Napoleon III 1808-1873

1st President of the French Republic and Emperor of the French

Alexander III of Russia 1845-1894

Emperor of Russia of the House of Oldenburg from 1881 until his death in 1894

Marsilio Ficino 1433-1499

Philosopher, priest and homosexual of the early Italian Renaissance, worked for de' Medici's

Giles of Viterbo 1469-1532

Cardinal of Catholic Church. Studied the Kabbalah and Jewish mysticism

Catherine of Aragon 1485-1536

1st wife of King Henry VIII of England, sparked England's break from Rome

Clarice de' Medici 1493-1528

Granddaughter of Lorenzo de' Medici. Educated Catherine, the future Queen of France

Ferdinand I 1503-1564

Holy Roman Emperor, Habsburg, supported the Society of Jesus

Francis Borgia 1510-1572

4th Duke of Gandia, third Superior General of the Society of Jesus

Philip Neri 1515-1595

Italian priest, worked for the de' Medici family and supported Henry of Navarre

Cosimo I de' Medici 1519-1574

Duke of Florence, Grand Duke of Tuscany. Restored power in Florence

James Douglas 1525-1581

4th Earl of Morton and regent of Scotland, supported the Reformation

Maria of Spain 1528-1603

Daughter of Holy Roman Emperor Ferdinand I & wife of Maximilian II

Edward VI 1537-1553

King of England, educated by his fathers sixth wife Catherine Parr like his sister

Miguel de Cervantes 1547-1616

Spanish novelist, poet, and playwright. Jewish Marrano and educated by the Jesuits

Cesar de Nostredame 1553-1629

Son of French astrologer and occultist Michel de Nostredame (Nostradamus)

Francis de Sales 1567-1622

Saint in the Roman Catholic Church. Protestant sympathiser, educated by Jesuits

Robert Fludd 1574-1637

English occultist, astrologer, mathematician and Hermetic writer

Isaac Commelin 1598-1676

Dutch historian for the Orange family and the Dutch East India company

Carel Reyniersz 1604-1653

Dutch Admiral and merchant. Governor-General of the Dutch East Indies

Johan van Riebeeck 1619-1677

Dutch East India Company colonial administrator & founder of Cape Town

Johan de Witt 1625-1672

Grand Pensionary of Holland, tutored a young William III of Orange

Christiaan Huygens 1629-1695

Dutch mathematician. Founder of modern Calculus, Royal Society

Gaspar Fagel 1634-1688

Grand Pensionary of Holland, tutored and supported William III of Orange

William Cavendish 1640-1707

1st Duke of Devonshire, strong supporter of the Glorious Revolution & William III

Henry Darnall 1645-1711

Proprietary Agent of Baron Baltimore. Granddad of Charles Carroll of Carrollton

William III 1650-1702

King of England, Prince of Orange. Came to power after the ”Glorious Revolution”

George Churchill 1654-1710

Younger brother of the Duke of Marlborough. Supported William III

Joseph Sabine 1661-1739

General in 9 Years' War, War of Spanish Succession & Jacobite Rebellion

George Delaval 1667-1723

English naval admiral and diplomat. Fought in the War of the Spanish Succession

Joseph Addison 1672-1719

English playwright and poet, worked for John Somers and Charles Montagu

Charles Townshend 1674-1738

2nd Viscount Townshend, Secretary of State, Fellow of the Royal Society

John Campbell 1678-1743

2nd Duke of Argyll, Scottish soldier, helped secure Hanoverian succession

Thomas Pelham-Holles 1693-1768

1st Duke of Newcastle, Prime Minister of Great Britain & Secretary of State

Frederick, Prince of Wales 1707-1751

Duke of Edinburgh, eldest son of George II and father of George III

Christopher Smart 1722-1771

English poet, notorious member of the Freemasons and Masonic author

Josias of Saxe-Coburg 1737-1815

Austrian general and Lieutenant Field Marshal in the Seven Years' War

Tadeusz Kościuszko 1746-1818

Polish-Lithuanian aristocrat and general in the American Revolutionary War

Ferdinand I of Two Sicilies 1751-1825

King of Naples & Sicily, of the House of Bourbon-Two Sicilies

Alexander Hamilton 1755-1804

1st U.S. Secretary of the Treasury, founded U.S. Mint & 1st National Bank

Ferdinand III 1769-1824

Grand Duke of Tuscany of the House of Habsburg-Lorraine

Robert Peel 1788-1850

Prime Minister of the U.K, created the modern concept of the police force

Sophie of Bavaria 1805-1872

Mother of Franz Joseph Emperor of Austria & Maximilian Emperor of Mexico

Otto of Greece 1815-1867

First modern King of Greece under the protection of the U.K, France and Russia

Theodore Roosevelt 1858-1919

President of the United States, Freemason, imperialist

Lorenzo de' Medici 1449-1492

One of the wealthiest men in Europe, patron of Marsilio Ficino & Giovanni Pico della Mirandola

Alfonso I d'Este 1476-1534

Duke of Ferrara, of the House of Este during the Italian Wars

Archibald Douglas 1489-1557

Scottish Earl of Angus, ally of Henry VIII, consolidated the Douglas families power

Francis I 1494-1547

France's first renaissance monarch. Gave rise to the Protestant Reformation

Isabella of Portugal 1503-1539

Holy Roman Empress, wife of Charles V, daughter of Manuel I of Portugal

James V of Scotland 1512-1542

King of Scotland, raised by Archibald Douglas Earl of Angus, ally of Francis I

Nicholas Throckmorton 1515-1571

Royal diplomat, worked for Elizabeth I, supported Reformation

William Cecil 1521-1598

Baron Burghley, chief advisor of Queen Elizabeth I, founder of the Cecil dynasty

Philip II 1527-1598

King of Spain, Portugal, Naples and Sicily of the House of Habsburg

Robert Dudley 1532-1588

Earl of Leicester of the famous Dudley family. English diplomat

Francis Drake 1540-1596

English sea captain and slave trader. Provoked the Spanish Armada

Ferdinando I de’ Medici 1549-1609

Grand Duke of Tuscany, gained great wealth through Medici banks

Walter Raleigh 1554-1618

English Protestant aristocrat, explorer and populariser of tobacco in England

Maurice of Nassau 1567-1625

Stadtholder, Prince of Orange, foremost general of the 80 years war

Philip III 1578-1621

Habsburg King of Spain & Portugal. Married his cousin

Anne of Austria 1601-1666

Queen of France, mother of Louis XIV of France & Philippe I Duke of Orleans

John Milton 1608-1674

English poet, propagandist and official serving under Oliver Cromwell

Henry Oldenburg 1619-1677

Foremost spy in 17th century Europe, 1st Secretary of the Royal Society

Robert Boyle 1627-1691

Founder of modern Chemistry, Royal Society, son of 1st Earl of Cork

Arthur Capell 1631-1683

Earl of Essex, Protestant supporter of William III of Orange

William Douglas-Hamilton 1634-1694

Duke of Hamilton, granted the Scottish crown to William III of Orange

Philippe I of Orleans 1640-1701

Founder of House of Orleans, ancestor of most modern-day Catholic royalty

John Cecil 1648-1700

Earl of Exeter, known as Lord Burghley, supported William III of Orange

William Randolph 1650-1721

Colonist, ancestor of Thomas Jefferson and Cheif Justice John Marshall

James Blair 1656-1743

Church of England missionary & founder of the College of William & Mary

Simon Harcourt 1661-1727

1st Viscount Harcourt, Lord Chancellor of Great Britain. Arranged the union with Scotland

Samuel Vetch 1668-1732

Protestant colonial governor of Nova Scotia, involved in Monmouth Rebellion

Charles Lennox 1672-1723

1st Duke of Richmond, illegitimate son of King Charles II and a Freemason

Richard Temple 1675-1749

1st Viscount Cobham, British soldier, political mentor to the young William Pitt

George II 1683-1760

King of Great Britain and Ireland, gave rise to British government power

Henry Pelham 1694-1754

Prime Minister of Great Britain & Chancellor of the Exchequer

Robert Livingston 1708-1790

3rd Lord of Livingston Manor, grandson of Robert Livingston the Elder

Emmanuel de Rohan-Polduc 1725-1797

70th Prince and Grand Master of the Order of Malta from 1775 to 1797

George III 1738-1820

King of the United Kingdom of Great Britain and Ireland

Leopold II 1747-1792

Holy Roman Emperor, King of Hungary & Bohemia & Grand Duke of Tuscany

Maria Luisa of Parma 1751-1819

Queen consort of Spain & daughter of King Louis XV of the House of Bourbon

José Álvarez de Toledo 1756-1796

Duke of Medina Sidonia & Alba de Tormes, husband of the Duchess of Alba

Augustus of Saxe-Gotha 1772-1822

Duke of Saxe-Gotha, grandfather of Albert, Prince Consort of Queen Victoria

Pope Pius IX 1792-1878

Longest reigning Pope in history, centralized the Church in the Vatican

Joseph Smith 1805-1844

American religious leader and the founder of the Latter Day Saint movement

Pedro II of Brazil 1825-1891

Emperor of Brazil, reigned for over 58 years, Grand Master of Order of Christ

Christopher Columbus 1451-1506

Marrano Jewish explorer, aided by Marranos Louis de Santangel and Antonio de Marchena

Martin Luther 1483-1546

Initiated the Protestant Reformation, funded by Frederick III of Saxony of the House of Wettin

Vittoria Colonna 1490-1547

Italian Protestant, daughter of Fabrizio Colonna of the powerful Colonna family

Eleanor of Austria 1498-1558

Habsburg Infanta of Castile, wife of Manuel I of Portugal & Francis I of France

Gemma Frisius 1508-1555

Dutch cartographer and philosopher, taught occultist John Dee at the University of Leuven

Catherine Parr 1512-1548

Protestant, Henry VIII’s sixth wife. Restored Elizabeth to line of succession

James Hamilton 1516-1575

Earl of Arran, great grandson of James II of Scotland. Supported Reformation

Christina of Denmark 1521-1590

Queen of Denmark, Norway & Sweden, wife of Francesco II Sforza, Duke of Milan

Maximilian II 1527-1576

Holy Roman Emperor, member of the House of Habsburg

John Hawkins 1532-1595

Shipbuilder, naval commander and slave trader. 2nd cousin of Francis Drake

Francesco I de’ Medici 1541-1587

Grand Duke of Tuscany, continued the heavy taxation of his subjects

Francesco della Rovere 1549-1631

Duke of Urbino, related to Este, de’ Medici and Farnese dynasties

Philip Sidney 1554-1586

English Poet and soldier, nephew of Robert Dudley

Gerard Reynst 1568-1615

A founder of the Dutch East India Company, Governor-General of the Dutch East Indies

Hendrik Brouwer 1581-1643

Dutch East India Company colonial administrator in Japan & Dutch East Indies

John Berkeley 1602-1678

Wealthy English royalist soldier, brother of William Berkeley governor of Virginia

Richard Boyle 1612-1698

2nd Earl of Cork, Lord High Treasurer of Ireland like his millionaire father

Rupert of the Rhine 1619-1682

Duke of Bavaria & Cumberland. 1st Governor of the Hudson's Bay Company

Henry Howard 1628-1684

Duke of Norfolk and Earl Marshal, gave his library to the Royal Society

Cyril Wyche 1632-1707

Lawyer & politician, original member of the Royal Society

Charles Calvert 1637-1715

3rd Baron Baltimore & Proprietary Governor of Maryland

Henry de Nassau 1640-1708

Lord Overkirk, son of Maurice of Nassau and 2nd cousin of King William III of England

James Scott 1649-1685

Duke of Monmouth, illegitimate son of Charles II, led the Monmouth Rebellion

John Somers 1651-1716

Chief architect of English union with Scotland and the Protestant succession

Thomas Bruce 1656-1741

2nd Earl of Ailesbury & 3rd Earl of Elgin, a Lord of the Royal Bedchamber

William Cowper 1665-1723

1st Earl Cowper, 1st Lord Chancellor of Great Britain, supported William III

Charles Beauclerk 1670-1726

1st Duke of St Albans, illegitimate son of King Charles II

William Cavendish 1672-1729

2nd Duke of Devonshire, served as Lord President of the Council

Frederick I of Sweden 1676-1751

King of Sweden & Landgrave of Hesse-Kassel, founder of the order of Seraphim

Charles VI 1685-1740

Holy Roman Emperor of the House of Habsburg. Father of Maria Theresa

William Cavendish 1698-1755

3rd Duke of Devonshire, most recent common ancestor of Charles & Diana

George Whitefield 1714-1770

English Anglican priest, active in the British North American colonies

Prince Hall 1735-1807

Founder of "Black Freemasonry" or Prince Hall Freemasonry in the USA.

Joseph II 1741-1790

Holy Roman Emperor, first ruler of the House of Habsburg-Lorraine in Austria

Thomas Coke 1747-1814

Father of Methodist Missions, continued John Wesley's work in America

Bertrand Barère de Vieuzac 1755-1841

French politician, member of the National Convention during the French Revolution

Horatio Nelson 1758-1805

1st Viscount Nelson & 1st Duke of Bronte, British flag officer in Napoleonic Wars

Henry Vassall-Fox 1773-1840

3rd Baron Holland & Chancellor of the Duchy of Lancaster

Adolphe Thiers 1797-1877

French politician, Prime Minister & President of the French Republic

Giuseppe Garibaldi 1807-1882

Italian revolutionary & Freemason, Grand Master of the Grand Orient of Italy

Edward VII 1841-1910

King of the United Kingdom, of the House of Saxe-Coburg and Gotha

---

La décadence de la France, ses causes, remèdes et moyens (2015-03-19 01:38)

[EMBED]

3.3 April

6ft 6in Russian serf who could outrun a horse was 'not human' **(2015-04-06 21:16)**

Was 19th Century apewoman a yeti? 6ft 6in Russian serf who could outrun a horse was 'not human', according to DNA tests

- **Witnesses said Zana the apewoman had the 'characteristics of a wild animal'**
- **She was allegedly trapped in Caucusus mountains and covered in thick hair**
- **Had 'enormous athletic power' and she could infamously outrun a horse**
- **A genetics professor has analysed DNA of six of her living descendants**

By JENNIFER NEWTON and JAY AKBAR FOR MAILONLINE

PUBLISHED: 12:06 GMT, 4 April 2015 | **UPDATED:** 16:13 GMT, 4 April 2015









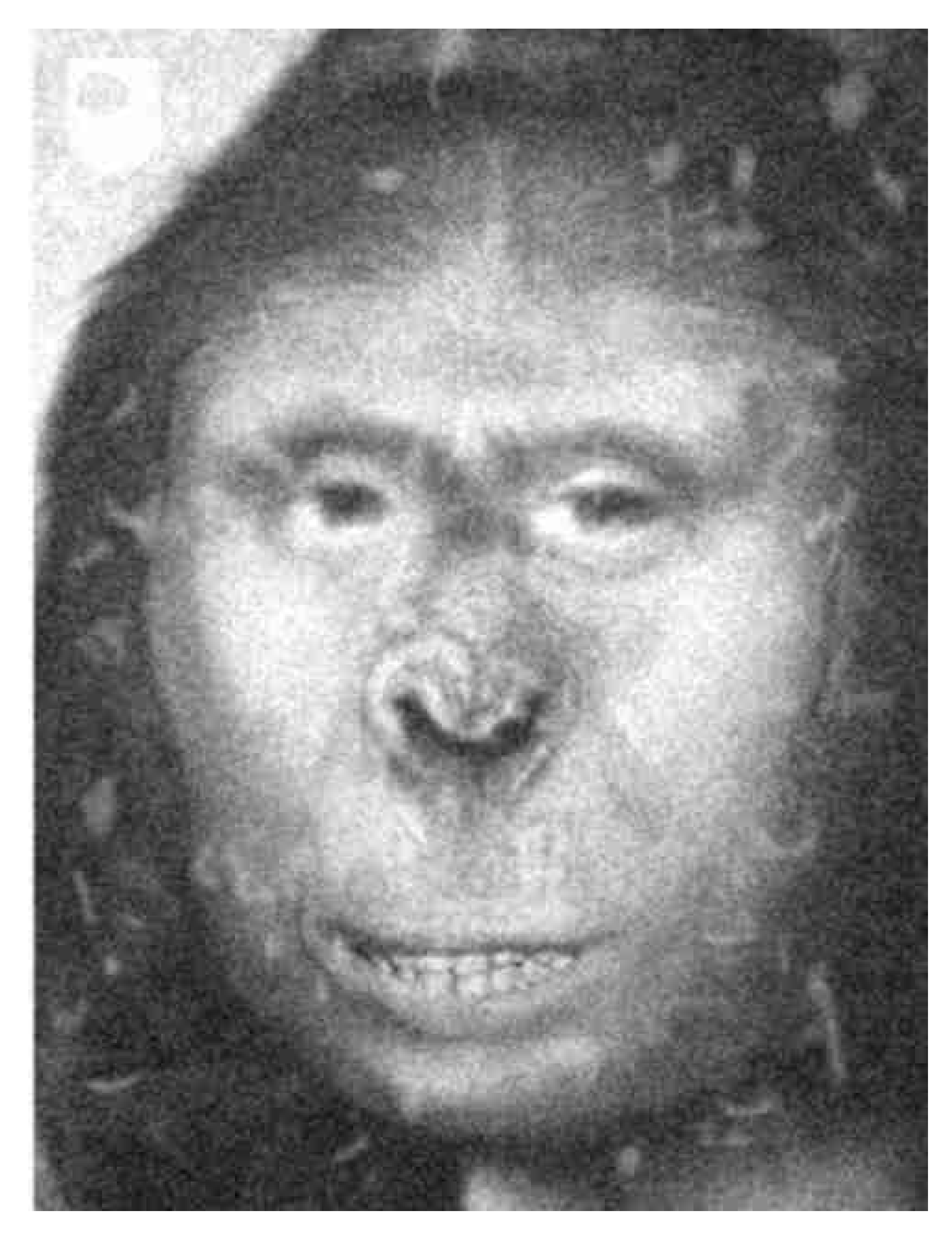



Hundreds of explorers, theorists and fantasists have spent their lives searching for the infamous 'big-foot'.

But a leading geneticist believes he has found evidence to prove that it - or rather she - could have been more than a myth.

Professor Bryan Sykes of the University of Oxford claims a towering woman named Zana who lived in 19th Century Russia - and appeared to be 'half human, half ape' - could have been the fabled yeti.

Witnesses described the six-foot, six-inches tall woman discovered in the Caucasus mountains between Georgia and Russia as having 'all the characteristics of a wild animal' - and covered in thick auburn hair.



http://www.dailymail.co.uk/news/article-3025466/Was-19th-Century-Siberian-ape woman-yeti-6ft-6in-Russian-serf-outrun-horse-not-human-according-DNA-tests. html

---

7 Keys to Rembrandt's Secret (2015-04-06 21:41)

Rembrandt is unquestionably one of the most famous and beloved artists of all time. His work has been scrutinized for centuries with fascinating books on just about every aspect of his career including such titles as: Rembrandt's Nose, Rembrandt's Eyes, Rembrandt's Reading, Rembrandt and the Female Nude, Rembrandt's Jews, and The Rembrandt House just to name a few. You'd think that we know everything about him. Yet, there are still many gray areas in our understanding of Rembrandt: his religious affiliation is uncertain, and titles and interpretations to his paintings were guesses attributed after his death. Many mistakes were made in the process. For example, the famous Night Watch turned out to be likely a day scene and the number of his paintings shrunk from over a thousand to a few hundred

with the rest accredited to his students and followers. To make things worse, Rembrandt left no documentation about his art except for seven uneventful letters nudging to be paid for his commissions.

In my pursuit of unveiling Rembrandt's mysteries, I turned directly to his art for "keys" and discovered a missing link in our understanding of his work. I was able to deduce that Rembrandt was a member of a secret fraternity, either an early Freemason or a Rosicrucian. This initial hunch was confirmed by countless facts visible in his paintings, drawings, and prints. Let's reconsider the meaning and inspiration behind Rembrandt's work using seven major clues.

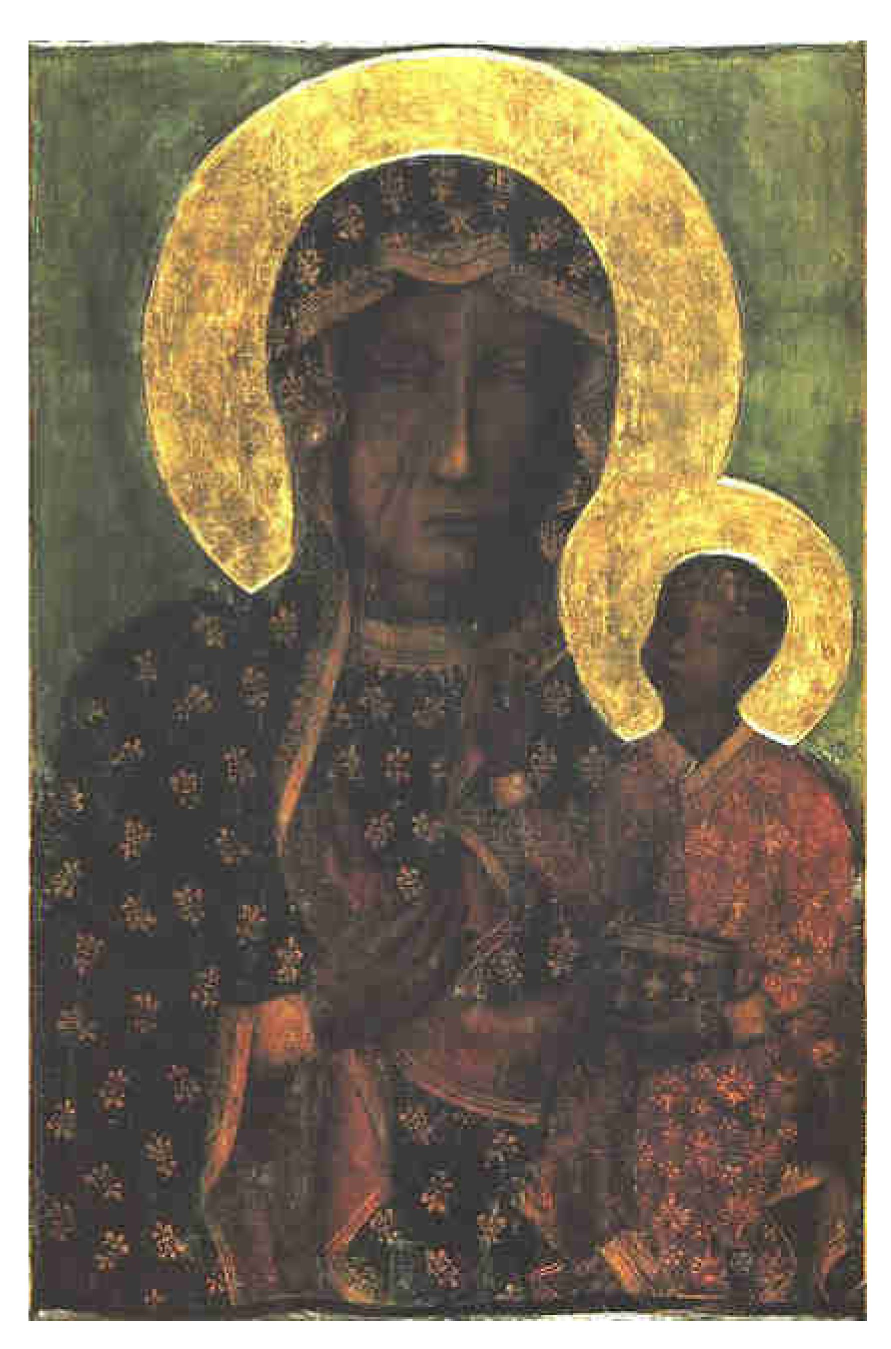
http://www.huffingtonpost.com/luxeco-living/7-keys-to-rembrandts-secr _b _4986948.html

http://www.bu.edu/arion/files/2014/03/Gershman-web-version.pdf

---

Les vierges noires (Black Madonna) (2015-04-06 22:00)

Les Vierges noires sont des effigies féminines qui appartiennent à l'iconographie du Moyen Âge européen. Elles figurent généralement la Vierge Marie, mais certaines d'entre elles représentent également Sara la noire ou sainte Anne. Elles tirent leur nom de leur couleur sombre, souvent limitée au visage et aux mains. La plupart d'entre elles sont des sculptures produites entre le xie et le xve siècle, mais parfois aussi des icônes de style byzantin des xiiie et xive siècles. On trouve parmi elles de nombreuses Vierges à l'enfant. La majorité des 450 à 500 recensées se rencontre dans le bassin méditerranéen occidental, domaine de l'art roman, avec une concentration importante dans le sud de la France où on en compte 180. La Vierge noire de Częstochowa est, par sa localisation, un exemple atypique. Bien que des musées en conservent, la plupart des Vierges noires sont placées dans des églises et certaines suscitent des pèlerinages importants.



http://fr.wikipedia.org/wiki/Vierge _noire
http://en.wikipedia.org/wiki/Black _Madonna

Le métissage au Paraguay du XVIème siècle (2015-04-18 16:15)

Dès leur arrivée dans la province, la plupart des conquistadores et colons du Paraguay reçurent plusieurs servantes indigènes qui s'installèrent sous le toit de leur maître. La promiscuité qui en découla favorisa les rapports intimes entre Européens et Indiennes. Bientôt, les maisons d'Asunción virent naître les premiers métis du Río de la Plata. L'arrivée de quelques femmes espagnoles permit un renouvellement de la population blanche, grâce à la naissance d'enfants créoles. Cependant, l'équilibre démographique entre Blancs et métis ne fut jamais rétabli en raison de la rareté des femmes blanches et de la polygamie des Espagnols n'ayant pu se marier avec une de leurs compatriotes. Métis et créoles étaient désignés sous l'appellation commune de mancebos de la tierra et étaient élevés par les mêmes

servantes indigènes dans la maison de leur père, partageant ainsi les mêmes conditions de vie. Créoles et métis étaient le plus souvent considérés comme égaux par leurs pères et par la société. Plusieurs documents de l'époque montrent pourtant que tous les conquistadores ne partageaient pas ce point de vue.

Suite:

http://books.openedition.org/pulm/528

L'énigme de la fille noire de Louis XIV (2015-04-18 17:18)

L'énigme de la fille noire de Louis XIV résolue par les archives ? La « mauresse de Moret », ca. 1675 - 1731

Les archives sont souveraines : elles dédisent formellement trois siècles de littérature, qui n'ont point fait usage d'elles mais qui veulent que la fameuse « mauresse de Moret » eût été une fille que la reine de France aurait eue en 1664 d'un amant noir. Et les archives stupéfient. Il est une autre fille noire que Louis XIV protège de tous ses soins, mais tant secrètement qu'elle est restée inconnue jusqu'à nos jours : Dorothée, précieuse petite créature que le roi fait escorter de Paris à Orléans par son Trésorier général de l'Artillerie. Cette double paternité attentive du Roi Soleil adoucit-elle quelque peu son image de souverain sans âme ?

Lien: http://archives.seine-et-marne.fr/library/sergearoles _mauresse _moret-pdf

---

3.4 May

Un exemple de l'esprit carnavalesque subversif du christianisme médiéval (2015-05-14 15:06)

Cathédrale de Strasbourg

La dispute du « roraffe » et du coq

Il y a, perché en haut, à gauche de l'horloge astronomique, un coq qui chante et bat des ailes. Ce coq eut une dispute, restée fameuse, avec le « roraffe » du grand orgue.

Il faut dire qu'on appelait « roraffe » ou « bretstellemann » (homme à la bretstell) un personnage sculpté, placé dans l'orgue, et tenant à la main un bâton de maître de chapelle.

Chaque année, à la Pentecôte, par licence, les clercs frais émoulus et les enfants de chœur avaient le droit, entre les offices, de se servir du « roraffe » pour faire nombre de plaisanteries plus ou moins cocasses, au grand ébahissement des campagnards venus de toute l'Alsace pour admirer la cathédrale. L'un des clercs se cachait derrière le « roraffe », ricanait, se moquait des toilettes des bonnes gens endimanchés, chantait à tue-tête, cependant que ses confrères, répandus parmi la foule, glissaient à l'oreille des paysans bouche bée qu'ils assistaient à un miracle, que c'était ce « roraffe » sculpté qui parlait, criait, chantait, et lançait ces plaisanteries d'un goût douteux. Tout le monde finissait par en rire, et chacun, rentré dans son village, racontait à qui mieux mieux les farces du « roraffe ».

Celui-ci, cependant, à force de voir s'ébahir les bonnes gens à cause des cris et plaisanteries des clercs cachés derrière lui, avait fini par croire très sérieusement que c'était à cause de son mérite et du charme de son esprit que tant de gens riaient à gorge déployée. Ce personnage sculpté était en somme d'un orgueil exagéré, et se montrait à peu près insupportable.

Il devait payer cher son orgueil. Il avait compté sans l'engoue

ment des hommes, qui dure ce que durent les caprices, c'est-à-dire bien peu de temps.

En effet, quand la splendide horloge astronomique eut été achevée, le peuple se rua dans la chapelle où elle s'élevait. On admira les rouages savants qui indiquent non seulement l'heure, mais le jour, la semaine, le mois, la saison, l'emplacement du soleil, de la lune, et des constellations ; et tout en haut, aux coups de midi, Jésus-Christ bénit les apôtres qui défilent devant lui ; les lions qui symbolisent la puissance de Strasbourg rugissent ; et le coq chante, comme il a chanté dans la cour du Grand Prêtre, lorsque saint Pierre, ayant renié son Maître par trois fois, s'en fut pleurer amèrement.

Ce coq ne tarda pas à devenir très célèbre. La foule ne se lassait pas d'admirer ses ailes qui se déploient avec grâce cependant qu'il chante comme tout bon coq qui se respecte. Ce que voyant, le « roraffe » pensa perdre la tête, tant la jalousie lui brouilla les sens.

Pour attirer l'attention, il se livra à mille excentricités et ne connut aucune retenue. Il devint fort grossier, dans son désir d'attirer encore l'attention générale. Mais ce fut peine perdue : la foule n'admirait plus que le coq. Alors, le « roraffe » invectiva le coq, l'accusant de chanter faux. Celui-ci, outré, le compara à un singe. La foule, prise à témoin, écarquillait les yeux... Le « roraffe », hors de lui, demanda le jugement du Grand-Chapitre ; et le coq présenta la même requête. Or, le chapitre ne put arriver à concilier les deux plaideurs qui prétendaient ensemble avoir les premiers droits à l'admiration populaire. Il fut donc décidé qu'on demanderait un arbitrage suprême au gardien sculpté de la porte des sacristains.

Il paraît que ce gardien, dont la pondération était bien connue, n'avait aucune sympathie pour le coq, ce nouveau venu. Malgré donc sa pondération, il se laissa entraîner par l'influence du « roraffe », et, durant le procès, lança tant d'invectives, et cela sur un ton si élevé, qu'il perdit la voix. Le « roraffe », également, devint aphone.

Le coq sortit de ce litige avec les honneurs de la guerre... A midi, chaque jour, il chante encore, très clair.

Le « roraffe » et le gardien de la porte des sacristains, quand il chante, roulent des yeux furibonds.

Une nouvelle histoire nationale au XVIème siècle **(2015-05-14 15:15)**

Avec Les *Antiquités Gauloises et françaises* de Claude Fauchet sont juste rééditées en 1611[24], l'apprentissage politique puise à de nouvelles sources, celles d'une histoire nationale fondée sur le droit[25]. Celles du droit furent longtemps les coutumes locales ou provinciales. Un droit commun à tout le royaume tente de s'imposer au XVIe siècle. Lié à Nicolas Lefèvre, Fauchet fait partie des « antiquaires » qui, à la fin du XVIe siècle, ont opéré une synthèse entre formation juridique et préoccupations humanistes, précisément philologiques, pour la mettre au service de l'histoire nationale. Les soirs de juin 1610, le jeune Louis lit le récit politique et institutionnel de Du Haillan qui propose une conception nouvelle de l'histoire française vouée à l'État, débarrassée de ses « fables » et de ses miracles[26]. Il s'agit d'inculquer au jeune roi une histoire nationale dont les bases juridiques et politiques sont assurées par le raisonnement. L'histoire de France, de part son « Antiquité » redécouverte (depuis Pharamond), fournit des arguments à la fois historiques et juridiques propres à soutenir la monarchie contre les menaces de dissolutions intérieures et extérieures. L'histoire enseignée au prince s'appuie dès lors sur une argumentation ferme servant la couronne dans sa justification gallicane.

Bien que le prince soit entre les mains de maîtres qui mettent au clair la rédaction structurée d'une histoire nationale, l'absence d'un cours rédigé ne permet pas d'évaluer plus amplement l'apprentissage de l'histoire de France par Louis XIII. L'histoire est également présente en dehors de ses cours, dans les récits, les contes ou des jeux. Héroard qui ne participe pas aux enseignements, lui parle le soir de Jeanne d'Arc ou des courses de char de Charles IX. Le futur Louis XIII joue le personnage de Charlemagne dans une tragicomédie aux préoccupations morales et chevaleresques, *Brada-*

Les modèles interviennent encore dans l'éducation du grand dauphin. Le triomphe de l'absolutisme monarchique rend écrasant le poids des responsabilités qui pèsent sur le prince. « *On vous a montré avec soin, Monseigneur, l'histoire de ce grand royaume, que vous êtes obligé de rendre heureux*[107]. » La gloire ne vient plus de l'action éclatante, militaire ou politique comme chez les rois précédents, mais d'une conception intériorisée, mue par le devoir, la force, la fidélité, l'équité, le secret, la suite de ses conseils.

Charlemagne est un modèle monarchique complexe à utiliser[108]. Son appartenance à la France, ses croisades civilisatrices et chrétiennes, l'affirmation de la supériorité de la France sur l'Italie en font presque un héros gallican. C'est un conquérant audacieux et un souverain paternel. Il satisfait les précepteurs qui éliminent les héros de l'Antiquité. Mais sa vie personnelle doit être expurgée pour l'enseigner à un jeune prince. Charlemagne paraissait mal connu, c'est pourquoi Cordemoy fut chargé de recherches historiques pour la collection princière[109]. Il défendit Charlemagne le jour de sa réception à l'Académie française le 12 décembre 1675. « *Charlemagne qui fut sans contredit le plus grand capitaine, le plus sage prince & l'un de plus savants hommes de son temps avoit bien reconnu ce défaut* [d'une langue pour le royaume] *[...] qu'il commença lui-même une grammaire de leur langue* » et forma une assemblée, prétendu ancêtre de l'Académie française[110] ! À sa mort en 1684, Cordemoy a seulement achevé l'histoire des deux premières races[111]. Bossuet

lui aussi, utilise Charlemagne : c'est lui qui assurerait le passage de l'histoire romaine à l'histoire de France.

S'appuyant sur une autre figure dynastique qu'on croyait alors intangible et connue, le prince peut s'identifier à un saint royal. Le grand Dauphin est élevé dans le culte de Louis IX. « *Nous ne proposons que le seul Saint Louis comme modèle d'un roi parfait. [...] C'est de lui que nous tirons la plus grande gloire de l'Auguste Maison de France*[112]. » À l'instigation de Bossuet, des écrivains rechercheront d'illustres modèles parmi ses ancêtres, mais ces ouvrages furent publiés après le préceptorat[113].

Des rois de France plus espagnols que français (2015-05-14 15:30)

L'espagnol est la langue de la Ligue, et donc de l'ennemi même après la paix de Vervins. Henri IV ne veut pas l'entendre parler. Mais le mariage de Louis XIII avec Anne d'Autriche décidé le 22 août 1612, témoigne clairement du renversement de la politique au profit de l'Espagne. Il détermine une réorientation dans l'apprentissage des langues que les « secrétaires interprètes du roi » sont chargés de faire pratiquer aux princes. César Oudin, secrétaire et traducteur du roi depuis 1597 pour l'italien, l'allemand et l'espagnol participe alors à la rédaction des premières grammaires françaises de langue espagnole. Il traduit la première partie de *Don Quichotte* pour la première fois en français en 1614, ce qui le rend célèbre tandis qu'en février 1614, le ballet de *Don Quichotte* se danse au Louvre. Dans sa préface, Oudin conseille au roi d'apprendre la langue espagnole. « *Si d'aventure, V. M. désire un jour d'en venir à ce point, je m'assure qu'elle en recevra*

du contentement, ce luy sera une chose fort facile et comme en se jo[illegible] et pour cest effet, il ne manquera pas une infinité de personnes qui [illegible] seront beaucoup plus capables que je ne suis que l'on y pourra app[illegible] encore qu'en bonne volonté, au travail et diligence, je ne le cèdera[illegible] personne[50]. » Pourtant c'est l'interprète d'Ambrosio de Salaza[illegible] fut retenu[51]. Sans doute, les liens de Oudin avec la banque pro[illegible] tante, ses dédicaces de livres à la famille Fugger, son engage[illegible] auprès d'Henri IV déterminent son retrait. Le mariage en oct[illegible] 1615 modifie la hiérarchie des langues. Un engouement pro espag[illegible] secoue la Cour et les rodomontades deviennent à la mode. Corn[illegible] ami de Salazar, écrit *Le Cid*. Les maîtres de langue sont aussi [illegible] introducteurs des modes littéraires. La reine tient à continuer à p[illegible] espagnol bien que Richelieu y soit progressivement très hostile [illegible] 14 avril 1647, jour de Pâques Fleurie, Louis XIV écoute un ser[illegible] prononcé en espagnol par un cordelier au Palais Cardinal. [illegible] Du Bois y assiste car il dit comprendre un peu l'espagnol[52]. [illegible] Antoine Oudin (1595-1653) que Louis XIV doit son élocution [illegible] en italien, qu'il exerce à la fin de son éducation en conversant [illegible] éminent « linguiste » et prosateur. Oudin est, avant Furetière [illegible] estimé digne de parfaire l'expression du roi en raison de l'[illegible] précision de son langage[53]. La mode espagnole se poursuit. [illegible] joué devant le roi à Vincennes, le 7 août 1660, *Le gouverne[illegible] Sanche Pansa*, qui est monté ensuite au Palais royal. L'espa[illegible] langue de la reine Marie-Thérèse, reste de pratique cou[illegible] bien que l'ambassadeur d'Espagne *« luy parle toujours en [illegible] et monsieur le Dauphin lui répond juste*[54] ». L'étude et l'us[illegible] l'espagnol sont encore habituels à la cour. Lavisse fut le pre[illegible] l'affirmer : *« Louis XIV fut un roi plus espagnol que françai[illegible]*

En revanche, la mode espagnole s'atténue à l'époque de [illegible] gogne et de ses frères. Les relations se sont apaisées entre [illegible] monarchies catholiques. En outre, l'étude d'une langue [illegible] paraît moins nécessaire. Louville prétend que les princes [illegible] dient pas car ils ne voyagent pas et ceux qu'ils rencontrent [illegible] français. L'abbé Millot allègue, en 1777, dans *La vie du [illegible] Bourgogne*, qu'*« on craignit avec raison qu'il n'y employât [illegible] réservé à des connaissances plus essentielles »*. Ce n'est pas [illegible] lettre entre les frères laisse supposer, au contraire, une [illegible] précoce[55]. En 1693, un devoir en français d'amplification [illegible] aux deux aînés qui doivent rédiger une suite à *Don Quicho[illegible]*

[illegible]-être lu une traduction, celle de Filleau-Saint-Martin[56]. Fénelon [illegible] avait proposé une lecture de romans dits picaresques adaptée [illegible] enfants comme *La vie de Lazarillo de Tormes*, roman anonyme [illegible] à Burgos depuis 1554[57] ou le *Buscon* de Quevedo[58]. Tout [illegible] *Don Quichotte*, le récit comique de la vie du personnage [illegible] alimenté par des contraintes quotidiennes, par la faiblesse de la [illegible] humaine, par la trivialité des besoins physiques (la faim, la [illegible]) mais le personnage peut déjouer le cours des événements avec [illegible] réflexe, le raisonnement, le choix de ses paroles… La philo-[illegible] de l'enseignement de Fénelon par les fables transparaît à [illegible] le choix de ces ouvrages proches de la pédagogie humaniste, [illegible] héros peut maîtriser les changements de sa vie par un savoir [illegible] et un contrôle de soi. Les princes sont donc familiers de ces [illegible] récits quand ils doivent rédiger leur amplification[59].

Anjou très inspiré rédige six chapitres en 58 folios qu'il intitule *[illegible] Quichotte de la Manche, tome V*[60]. Don Quichotte et Sancho [illegible] rencontrent et combattent un géant, Panthaphilandos, des [illegible] de chrétiens et de *Mores*, des Jésuites et des fous, un cerf [illegible] par des chiens que le héros prend pour des maures, douze [illegible] des tigres et des panthères. Ce récit, dans lequel tous les [illegible] se terminent par la mort, est très sanglant. Le parallélisme [illegible] *montés sur des mules »* et des *« quatre fous montés sur des [illegible]* Honne. La visite nocturne de la servante Maritorne dans la [illegible] des deux hommes correspond cependant peu à la réserve [illegible] inculquée aux princes, qui plus est, à Anjou, alors âgé de [illegible]. L'Espagne entre ainsi dans l'imaginaire du conte, comme [illegible] d'aventure, lieu d'action héroïque, espace intermédiaire entre [illegible] et l'Afrique. Quelques années plus tard, Fénelon envisage [illegible] l'histoire des pays voisins dans un apprentissage global, en [illegible] les auteurs originaux dans leur langue. Cet apprentissage est [illegible] de seize ans soit vers 1698. Les princes abordent les [illegible] prévues par Fénelon avec des bases solides. Les langues sont [illegible] et non un but.

[illegible], l'acceptation éventuelle du trône d'Espagne a remis [illegible] l'espagnol à la mode et le carnaval de 1700 est déjà [illegible] aux Espagnols[61]. Bien qu'il connaisse cette langue, Philippe [illegible] la parler en public en novembre 1700. Au compliment [illegible] marquis Castel dos Rios fit en espagnol, *« le roi dit qu'il ne [illegible] pas encore et que c'était à lui répondre pour son petit-fils »*,

D'une destinée pour les princes légitimés, la marine devient une connaissance passionnée au milieu du XVIIIe siècle. Le renouveau des connaissances sur la marine est l'œuvre du comte de Maurepas, ministre de la Marine et surtout de l'inspecteur général de la Marine, Duhamel du Monceau à partir de 1741[181]. En 1751, le secrétaire d'État à la Marine, Rouillé, veut attirer l'attention du Dauphin sur l'importance nouvelle de la marine. Il commande à l'arsenal de Rochefort un modèle à vocation pédagogique qui fut mis dans la nouvelle salle de la marine du Louvre au début de 1754[182]. La Vauguyon, ami de Maurepas, affligé des défaites maritimes de Louis XV, l'encourage à s'intéresser à la marine. Deux gentilshommes de la manche Boisgelin et Marbeuf sont d'ailleurs anciens enfants de corps de la marine. La marine est inscrite au programme en 1762 pour Berry et après 1769 pour ses deux frères, et ce pour la première fois dans l'éducation des princes royaux. Des ouvrages manuscrits en témoignent dont aucun n'a été imprimé[183]. Le peintre de marine Nicolas Ozanne (1728-1811) participe joliment à l'instruction grâce à des recueils d'une grande qualité dont chacun des frères possède un exemplaire[184]. Une planche présentant les pavillons de marine est jointe à ces ouvrages. Des plans, dessins et aquarelles, à l'initiative d'Ozanne, décrivent la construction des vaisseaux, leurs allures, mâtures et gréements. Ils illustrent un enseignement complet si l'on en juge d'après la variété des planches.

Penthièvre, qui a hérité du titre d'amiral, le transmet en survivance au duc de Chartres, son gendre. Mais en 1785, Louis XVI

refuse d'accorder la survivance du rang honorifique au premier prince de sang pour l'octroyer à son propre frère, Artois. Il semble que ce soit moins le résultat d'une éducation maritime que l'opportunité de lui fournir des revenus conséquents. C'est l'époque des visites des ports de France par le roi, après celles de ses frères et leur première rencontre, presque adultes, avec la mer. « *La Marine est son étude favorite* [du roi] *et l'on possède à cet égard toutes les connaissances qui peuvent s'acquérir sans la pratique*[185] », déclarait méchamment Vermond. S'il ne dirige pas les troupes ni la marine pendant la guerre d'Amérique, Louis XVI s'efforce de perfectionner son savoir maritime et d'en organiser l'apprentissage pour son fils. En 1775, pour l'éducation du dauphin, Louis XVI commande des *Nouvelles vues perspectives des ports de France*[186]. Il désigne en 1790 le chevalier Charles de Fleurieu comme gouverneur de son second fils. Une page se tourne dans le choix des gouverneurs, celui du dauphin n'est plus maréchal de camp. Cet hydrographe, grand scientifique, passionné par les aspects techniques et scientifiques, n'est même pas un authentique officier de marine[187]. Les passions du roi pour la science maritime l'avaient emporté et le dauphin allait être un roi marin.

Le prince ne peut devenir vraiment prince qu'en participant directement à l'école de la guerre. Ces savoirs professionnels, constitutifs de la majesté et du pouvoir, enseignés dès le plus jeune âge, suivent une progression très précise, avant d'être renforcés en fin d'éducation. Le roi se charge de la transmission du savoir et de l'autorité à ses fils et ses petits-fils. Les « héritiers » comme le duc de Bourgogne et ses frères n'abordent les affaires militaires qu'à la fin de leur éducation. Cet apprentissage persistant de la guerre terrestre est confronté aux modifications tactiques dans les années 1760, tandis qu'à l'initiative de Louis XVI, l'enseignement maritime et scientifique se développe. Cet apprentissage s'est diversifié, complété par des connaissances mathématiques, balistiques qui rendent la technicité indispensable pour vaincre. Cependant le prince n'a eu aucun contact direct avec les troupes et n'a pas d'habitude de commandement. Blondel avait raison et cent ans après lui, Rivarol s'exclame au sujet de Louis XVI : « *Si le roi était monté à cheval...* »

La vierge noire des papes (2015-05-15 01:07)



Durant sa jeunesse, Karol Wojtyla fréquente également le sanctuaire de la Vierge noire de Czestochowa, une icône byzantine noircie par le temps et attribuée par la tradition à saint Luc, qui l'aurait peinte sur un morceau de bois venant de l'habitation du Christ à Nazareth. A une centaine de kilomètres de Wadowice, la ville où est né Karol, ce sanctuaire dédié à Marie est un symbole de l'identité polonaise - la Vierge noire est appelée « la reine de la Pologne » - et plus tard de la résistance au régime communiste. Lors de la révolte de Poznan, en juin 1953 (dont la répression par l'armée fera cinquante morts et trois cents blessés), les manifestants brandissent une image de la Vierge de Czestochowa en tête de leur cortège. Et durant ses années de bataille, Lech Walesa portera en permanence à sa boutonnière un badge à son effigie. En priant la Vierge de Czestochowa, Karol Wojtyla unit dans son recueillement piété mariale et défense de la nation polonaise. Plus prosaïquement, le pape fera d'elle une alliée dans son engagement contre le régime communiste athée. Encore évêque, il envoie dans un village situé sur la frontière avec l'URSS une copie de la Vierge noire dont le visage regarde en direction de Moscou. La provocation est évidente et les Soviétiques ne s'y trompent pas. Lors de son deuxième voyage papal en Pologne, dix-huit mois seulement après l'instauration de la loi martiale, c'est à Czestochowa que Jean-Paul II évoque

« la solidarité fondamentale entre les hommes »

. Il n'a pas dit « Solidarité », mais

« la solidarité »

. Qu'importe, devant les nervis de Varsovie en état de choc, un million de pèlerins hurlent

« Solidarnosc »

, alors que Lech Walesa est assigné à résidence dans un village perdu des monts Tatras.

http://www.lepoint.fr/actualites-societe/2007-01-17/les-trois-marie-de-jea n-paul-ii/920/0/30518

Benoît XVI a prié la Vierge Czestochowa tant aimée de Jean Paul II Un cortège ininterrompu de pèlerins a investi ce matin la longue allée qui mène vers le monastère polonais de Jasna Gora à Czestochowa, l'un des plus grands lieux du culte marial du monde chrétien, pour y attendre le pape Benoît XVI. En début d'après-midi, la police avait déjà décompté plus de 300.000 personnes dans ce sanctuaire du sud de la Pologne. Mais les fidèles continuaient d'arriver massivement. Benoît XVI était attendu seulement en fin d'après-midi au monastère, qui est le coeur spirituel de la Pologne catholique.

(...)

La Vierge Noire de Czestochowa, l'icône de la Pologne catholique L'icône de la Vierge Noire du monastère de Jasna Gora à Czestochowa (sud), où le pape Benoît XVI est venu prier cet après midi, est le symbole majeur de la foi

catholique des Polonais. Les croyants de ce pays à plus de 90 % catholique sont convaincus que leurs prières à la Vierge Noire, icône ramenée en Pologne en 1382 apparemment en provenance de Byzance ou de l'Orient, permettent des miracles.

http://eucharistiemisericor.free.fr/index.php?page=2605063 _vierge _noire

---

De l'esprit de cour procède la dénatalité (2015-05-15 17:39)

Lorsque le XVIe siècle prit fin, il laissa un renom peu commun de fécondité ; Gilles Corrozet et après lui Sauval s'emparèrent de faits saillants pour les proposer comme exemples aux générations futures. Sauval avait vu à Saint-Jean-en-Grève la tombe de Marguerite Malartin qui, de deux garçons et trois filles, vit naître cent dix enfants. A Senlis, Gilette Methelet connut de deux de ses enfants et de ses sept sœurs propres huits cents petis-enfants, neveux ou arrière-neveux. Aux Charniers-Saints-Innocents, les deux chroniqueurs ont lu l'épitaphe d'Yolande de Bailli qui, veuve à quarante-deux ans, mourut à quatre-vingt-huit et vit deux cent quatre-vingt-quinze enfants issus de sa descendance. Lorsque Colbert, à la demande de Louis XIV, ordonna la revision des exemptions d'impôts, il retrouva la descendance d'un paysan du nom de Lemaire qui, au XIe siècle, ayant accompli un pèlerinage à Jérusalem pour le compte du roi Henri Ier, avait obtenu, à titre de faveur, l'immunité de l'impôt. Cette descendance s'élevait à huit mille personnes [2].

Les documents que l'on possède sur le XVIIe siècle, et j'en ai cité quelques-uns, prouvent que catholiques et protestants

1. De Châteauneuf, *De la durée des familles nobles en France*, dans *Mémoires de l'Académie des Sciences morales et politiques*, 2e série, t. V. L'auteur de ce relevé fait constater que les travaux par lui utilisés pour l'établir ne comprennent pas les enfants morts en bas âge.

2. Observation de M. Passy à l'Académie des Sciences morales et politiques, à la suite de la lecture du mémoire de M. de Châteauneuf.

s'efforçaient d'accroître leur postérité [1]. Seules, à la fin du siècle, quelques dames de la cour commencent à redouter la déformation de leur taille, les malaises et les souffrances qu'occasionnent des grossesses trop rapprochées. Mme de Sévigné informe sa fille en termes quelque peu dédaigneux des grossesses de ses amies ; lorsque Mme de Grignan lui annonce qu'elle est sur le point d'être mère, la marquise se montre peu ravie : « Monsieur de Marseille a mandé à l'abbé de Pontcarré que vous étiez grosse, j'ai fait assez longtemps mon devoir de cacher ce malheur », écrit-elle à sa fille. Elle mande au comte de Grignan qu'il se complaît vraiment trop dans ses œuvres. Nonobstant, le mal n'est pas encore bien profond, car son cœur éclate quand on lui annonce la nouvelle de la naissance d'un petit-fils ; elle écrit : « la jolie chose d'accoucher d'un garçon » [2]. Malgré tout, la marquise estime qu'il s'en faut tenir à un petit nombre d'enfants : « Je suis ravie que vous ne soyez pas grosse. Eh, mon Dieu ! ne joignez pas cet embarras à tant d'autres que l'on trouve sur son chemin. »

Les théories de Mme de Sévigné ne se propagent pas rapidement dans les milieux éloignés de la cour et dans les provinces. C'est seulement au XVIIIe siècle que les naissances fléchissent dans tout le royaume. Le développement du goût du luxe, les préoccupations d'argent, l'affaiblissement des idées religieuses contribuent à la diminution du nombre des enfants. Sous l'empire des théories nouvelles, on s'occupe plus des petits qu'on ne l'avait fait jusqu'alors ; les mères nourrissent leurs nouveau-nés au lieu de les confier à des remplaçantes ; de ce chef grossesses et naissances s'espacent.

Les démographes sont unanimes sur ce point. Sans nier la fécondité de la majeure partie des unions, il faut cependant reconnaître avec les économistes qu'un fléchissement général et continu s'observe dans l'ensemble de la natalité française. Pour les périodes quinquennales qui s'étendent de 1771 à 1789, le nombre moyen d'enfants par ménage est exprimé par les frac-

tions suivantes : 4,79, 4,32, 4,14, 4,06 [1]. Ces chiffres ne portent pas sur la population parisienne ; chez elle, en moins de cent ans, le nombre des naissances baissa de vingt pour cent [2]. Partout également on constate une diminution dans le chiffre des mariages ; on hésite à prendre femme et à se donner les soucis d'une maison dont les frais vont toujours croissant par suite du développement du bien-être et du luxe. Déjà, si l'on peut employer une expression moderne, on souhaite « vivre sa vie » et l'existence ne doit pas être troublée par la présence au foyer d'une ruche bourdonnante d'enfants dont rires et pleurs incommodent et troublent des habitudes d'égoïsme raffiné.

A mes parents
A mes beaux-parents

EN COUVERTURE : Camille et Lucile Desmoulins,
École française du XVIIIe siècle.
Photo Bulloz.

ISBN 2-02-004235-5

Préface

On dit que l'arbre cache la forêt, mais le temps merveilleux de la recherche reste celui où l'historien commence juste à imaginer la vue d'ensemble, quand la brume n'a pas fini de se déchirer qui voile les horizons lointains, tant qu'il n'a pas pris trop de distance avec le détail des documents bruts, et que ceux-ci conservent encore toute leur fraîcheur. Son meilleur mérite est peut-être moins de défendre une thèse que de communiquer aux lecteurs la joie de sa découverte, de les rendre sensibles, comme il l'a été lui-même, aux couleurs et aux senteurs des choses inconnues. Mais il a aussi l'ambition d'organiser tous ces détails concrets en une structure abstraite, et il a toujours du mal (heureusement!) à se dégager du fouillis des impressions qui l'ont sollicité dans sa quête aventureuse, il reste malhabile à les plier tout de suite à l'algèbre pourtant nécessaire d'une théorie. Longtemps après, au moment de la réédition, le temps a passé emportant avec lui l'émotion de ce premier contact, mais apportant en revanche une compensation : on voit mieux la forêt. Aujourd'hui, à la suite des débats contemporains sur l'enfant, la famille, la jeunesse, et de l'usage qui a été fait de mon livre, je vois mieux, c'est-à-dire de manière plus tranchée et plus simplifiée, les thèses que m'a inspirées un long dialogue avec les choses.

Je les résumerai ici, en les ramenant à deux.

La première concerne d'abord notre vieille société traditionnelle. J'ai soutenu que celle-ci se représentait mal l'enfant, et encore plus mal l'adolescent. La durée de l'enfance était réduite à sa période la plus fragile, quand le petit d'homme ne parvenait pas à se suffire ; l'enfant alors, à peine physiquement dé-

brouillé, était au plus tôt mêlé aux adultes, partageait leurs travaux et leurs jeux. De très petit enfant, il devenait tout de suite un homme jeune, sans passer par les étapes de la jeunesse, qui étaient peut-être pratiquées avant le Moyen Age et qui sont devenues des aspects essentiels des sociétés évoluées d'aujourd'hui.

La transmission des valeurs et des savoirs, et plus généralement la socialisation de l'enfant, n'étaient donc pas assurées par la famille, ni contrôlées par elle. L'enfant s'éloignait vite de ses parents, et on peut dire que, pendant des siècles, l'éducation a été assurée par l'apprentissage grâce à la coexistence de l'enfant ou du jeune homme et des adultes. Il apprenait les choses qu'il fallait savoir en aidant les adultes à les faire.

Le passage de l'enfant dans la famille et dans la société était trop bref et trop insignifiant pour qu'il ait eu le temps et une raison de forcer la mémoire et de toucher la sensibilité.

Cependant, un sentiment superficiel de l'enfant — que j'ai appelé le « mignotage » — était réservé aux toutes premières années, quand l'enfant était une petite chose drôle. On s'amusait avec lui comme avec un animal, un petit singe impudique. S'il mourait alors, comme cela arrivait souvent, quelques-uns pouvaient s'en désoler, mais la règle générale était qu'on n'y prît pas trop garde, un autre le remplacerait bientôt. Il ne sortait pas d'une sorte d'anonymat.

Venait-il à surmonter les premiers périls, à survivre au temps du mignotage, il arrivait souvent qu'il vivait ailleurs que dans sa famille. Cette famille était composée du couple et des enfants qui restaient avec lui : je ne pense pas que la famille étendue (à plusieurs générations ou à plusieurs groupes collatéraux) ait jamais existé ailleurs que dans l'imagination des moralistes comme Alberti dans la Florence du XVe siècle, ou comme les sociologues traditionalistes français du XIXe siècle, sauf à certaines époques d'insécurité quand le lignage devait se substituer à la puissance publique défaillante, et dans certaines conditions économico-juridiques. (Par exemple dans des régions méditerranéennes, peut-être là où le droit d'avantager complètement l'un des enfants favorisait la cohabitation.)

Cette famille ancienne avait pour mission très ressentie la

conservation des biens, la pratique commune d'un métier, l'entraide quotidienne dans un monde où un homme et plus encore une femme isolés ne pouvaient pas survivre, et dans les cas de crise, la protection de l'honneur et des vies. Elle n'avait pas de fonction affective. Cela ne veut pas dire que l'amour était toujours absent : il est au contraire souvent reconnaissable, parfois dès les fiançailles, plus généralement après le mariage, créé et entretenu par la vie commune, comme dans le cas du ménage du duc de Saint-Simon. Mais (et c'est cela qui importe) le sentiment entre les époux, entre parents et enfants, n'était pas nécessaire à l'existence ni à l'équilibre de la famille : tant mieux s'il venait par surcroît.

Les échanges affectifs et les communications sociales étaient donc assurés en dehors de la famille, par un « milieu » très dense et très chaud, composé de voisins, d'amis, de maîtres et serviteurs, d'enfants et de vieillards, de femmes et d'hommes où l'inclination jouait sans trop de contrainte. Les familles conjugales y étaient diluées. Les historiens français appellent aujourd'hui « sociabilité » cette propension des communautés traditionnelles aux rencontres, aux fréquentations, aux fêtes. Voilà comment je vois nos vieilles sociétés, différentes à la fois de celles que nous décrivent aujourd'hui les ethnologues et de nos sociétés industrielles.

Ma première thèse est un essai d'interprétation des sociétés traditionnelles, la seconde veut montrer la place nouvelle prise par l'enfant et la famille dans nos sociétés industrielles.

A partir d'une certaine période (problème obsédant d'origine sur lequel je reviendrai), en tout cas d'une manière définitive et impérative à partir de la fin du XVIIe siècle, un changement considérable est intervenu dans l'état de mœurs que je viens d'analyser. On peut le saisir à partir de deux approches distinctes. L'école s'est substituée à l'apprentissage comme moyen d'éducation. Cela veut dire que l'enfant a cessé d'être mélangé aux adultes et d'apprendre la vie directement à leur contact. Malgré beaucoup de réticences et de retards, il a été séparé des adultes, et maintenu à l'écart dans une manière

de quarantaine, avant d'être lâché dans le monde. Cette quarantaine, c'est l'école, le collège. Commence alors un long processus d'enfermement des enfants (comme des fous, des pauvres et des prostituées) qui ne cessera plus de s'étendre jusqu'à nos jours et qu'on appelle la scolarisation.

Cette mise à part — et à la raison — des enfants doit être interprétée comme l'une des faces de la grande moralisation des hommes par les réformateurs catholiques ou protestants, d'Eglise, de robe ou d'Etat. Mais elle n'aurait pas été possible dans les faits sans la complicité sentimentale des familles, et c'est la seconde approche du phénomène que je voudrais souligner. La famille est devenue un lieu d'affection nécessaire entre les époux et entre parents et enfants, ce qu'elle n'était pas auparavant. Cette affection s'exprime surtout par la chance désormais reconnue à l'éducation. Il ne s'agit plus seulement d'établir ses enfants en fonction du bien et de l'honneur. Sentiment tout à fait nouveau : les parents s'intéressent aux études de leurs enfants et les suivent avec une sollicitude habituelle aux XIXe et XXe siècles, mais inconnue autrefois. Jean Racine écrit à son fils Louis à propos de ses professeurs comme un père d'aujourd'hui (ou d'hier, d'un hier très proche).

La famille commence alors à s'organiser autour de l'enfant, à lui donner une importance telle qu'il sort de son ancien anonymat, qu'on ne peut pas sans grande peine le perdre et le remplacer, qu'on ne peut pas non plus le répéter trop souvent, et qu'il convient de limiter son nombre pour mieux s'en occuper. Rien d'étonnant à ce que cette révolution scolaire et sentimentale s'accompagnât à la longue d'un malthusianisme démographique, d'une réduction volontaire des naissances, observable dès le XVIIIe siècle. Tout ceci se tient (peut-être trop bien pour l'œil méfiant d'un P. Veyne !).

La conséquence, qui déborde la période envisagée dans ce livre, mais que j'ai développée ailleurs, est la polarisation de la vie sociale au XIXe siècle autour de la famille et de la profession, et la disparition (sauf exception comme la Provence de M. Agulhon et M. Vovelle) de l'ancienne sociabilité.

Philippe Ariès, L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime

Gentilshommes campagnards de l’ancienne France **(2015-05-24 21:33)**

Livre qui expose, entre autres, le processus de déracinement ainsi que l’appauvrissement de la noblesse rurale. La dépopulation de cette noblesse fut le corolaire.

[EMBED]

La politique nataliste des souverains français ; leur préfèrence pour l’immigration **(2015-05-24 23:32)**

Malgré la dépopulation provoquée par les guerres et la famine incessantes, peu de nos rois prirent des mesures natalistes efficaces. Ils préfèrérent attirer une immigration étrangère qu’ils assimilèrent.

VIII

Mesures prises contre la dépopulation

Sans posséder les dénombrements complexes que le XIXe siècle a mis en honneur, le gouvernement royal était cependant au courant de la situation générale du pays ; les doléances des villes, les plaintes des campagnes, les remontrances des États, les renseignements que fournissaient gouverneurs des provinces ou intendants renseigaient le pouvoir central. Souverains et ministres n'ignoraient pas qu'à la suite d'une guerre longue ou d'une épidémie de peste généralisée, la population fléchissait. Les rentrées d'impôts étaient plus difficiles, et c'était là un avertissement sensible pour tous ceux qui assuraient les services publics. L'intérêt bien entendu des gouvernants les incitait à veiller à la repopulation des provinces ; aussi, au cours des périodes de calme, les rois de France avaient-ils le juste souci d'accroître le nombre des habitants du royaume. « C'est dans la multitude des peuples que réside la dignité du roi ; le petit nombre de ses sujets est au contraire, pour les princes, une cause de honte. » Cette

sentence du Livre des Proverbes régla la conduite des souverains réparateurs des maux cruels dont trop souvent la France souffrit depuis la guerre de Cent ans jusqu'à la Révolution.

Les conditions du développement normal de la population d'un pays sont d'ordre religieux et économique.

Toutes les religions, quelles qu'elles soient, recommandent les familles nombreuses. Il convient donc au prince de maintenir au cœur de ses sujets des principes religieux qui servent de base à la morale publique. Le libertinage d'esprit détruit les assises de la morale et la stérilité des unions provient de la diffusion du libertinage. Les peuples religieux ont toujours compté de nombreux enfants ; aux époques d'irréligion, la natalité a baissé, témoin au XVIII[e] siècle.

La prospérité du pays, l'aisance qui règne parmi les habitants, la diminution des charges publiques sont également des causes économiques d'accroissement de population. L'ordre dans les finances, la protection avisée accordée à l'agriculture et au négoce créent cette aisance et cette prospérité. La paix avec les pays voisins permet à un peuple laborieux de travailler tranquillement ; il ne craint pas de voir ses champs pillés par l'envahisseur ou ses maisons ruinées par les passages de troupes. Les hommes jeunes se livrent aux travaux productifs et ne redoutent pas l'enrôlement dans les milices.

Favoriser les naissances multiples en maintenant dans un pays les principes religieux et en augmentant le bien-être des habitants ne constitue pas un programme suffisant ; il importe de conserver l'existence aux jeunes êtres et de diminuer la mortalité en développant l'hygiène et les soins intelligents.

En s'inspirant de ces considérations générales, quelques souverains français et leurs subordonnés agirent sagement ; s'ils ne réussirent pas à abaisser la terrible mortalité qui frappait la jeunesse, c'est qu'ils ignoraient les remèdes contre les maladies de l'enfance et les méthodes modernes de l'hygiène des villes. Les efforts qu'ils déployèrent pour accroître la population en augmentant la fortune publique furent parfois couronnés de succès.

Louis XI trouva un royaume à peu près ruiné par la guerre

de Cent ans ; il mit tout en œuvre pour réparer les maux dont le peuple avait pâti, il eut véritablement un programme d'action économique destiné à accroître le nombre de ses sujets d'abord et ses ressources financières, par contre-coup. Les préambules des multiples ordonnances qu'il rendit en faveur de villes ruinées et dépeuplées marque son désir de relever le niveau de la population. Qu'il s'agisse de Doullens, de Dieppe, de Cherbourg, de Villefranche en Périgord, de Toulouse, de Tours ou de Lyon, on sent que Louis XI eut un plan bien arrêté et qu'il le suivit [1].

Dans l'esprit de Louis XII, ce *Père du Peuple*, qui fit renaître en France *le Bon Temps*, il ne paraît pas y avoir eu la même continuité de vues que chez Louis XI, mais l'accroissement de la population fut la résultante de la manière habile et prudente dont le pays fut administré. « Sans bruit, sans apparat dans son administration intérieure, il avait appliqué avec une consciencieuse aptitude et la volonté de bien faire les réformes demandées par les États de 1484 » [2]; l'aisance s'était répandue dans tout le royaume ; le peuple, comme dans un conte de fées, ayant été heureux, avait eu beaucoup d'enfants.

Non plus que Louis XII, Sully et Henri IV ne prirent des mesures spéciales pour remédier à la diminution du nombre des habitants ; mais, par l'effet de leur politique économique et sociale, ils réussirent à améliorer la situation précaire que leur avaient léguée leurs prédécesseurs. Leurs efforts pour enrichir le royaume eurent, sur l'accroissement de la population, une indiscutable influence ; malheureusement elle fut trop courte, et c'est à peine si une génération put profiter des sages dispositions par lesquelles ils réparèrent les maux des guerres de religion. Richelieu et Mazarin sont de grands politiques ; leur pensée ne se porte point sur les problèmes démographiques ; pour rencontrer un ministre qui s'intéresse véritablement à la question de la population, il faut attendre l'arrivée de Colbert au pouvoir. Tout se tient dans le programme économique, social et financier de cet homme de génie ; les vues d'ensemble ne le détournent point des

1. *Ordonnances des rois de France*, t. XVI, p. 13, 23, 82, 157, 293.
2. G. Picot, *Histoire des États généraux*, Paris, 1872, t. I, p. 548.

détails, et c'est en appliquant ses efforts constants à étudier les plus petits problèmes qu'il réussit à régénérer le pays. Fournir des marins aux navires du roi, alimenter l'importation des matières premières en peuplant les colonies, favoriser l'exportation d'objets ouvrés fabriqués par des artisans habiles et nombreux, mettre en valeur la totalité des terres du royaume, accroître la gloire du roi qui réside dans la multitude des peuples et la force des armées, étaient pour Colbert les divers articles d'un programme à l'accomplissement duquel il travailla sans relâche. Il lui fallut donc favoriser par tous les moyens la « peuplade » de la France. Simultanément, il s'efforça d'encourager les familles nombreuses, de diminuer le nombre des célibataires laïques et religieux, de combattre les maladies épidémiques et de restreindre l'émigration des nationaux à l'étranger.

La préoccupation de Colbert est de favoriser les unions entre Français ; dans ses instructions aux intendants de provinces et aux gouverneurs des colonies, il revient continuellement sur la question du mariage. Aux uns il écrit : « Portez de bonne heure au mariage les garçons et les filles [1] », « informez-vous tous les trois mois du nombre des nouveau-nés et des mariages [2] ». Voyez « si les mariages sont plus considérables qu'il y a vingt ans [3] », écrit-il à d'autres. Colbert veut être renseigné sur les noces des campagnards et savoir si elles sont plus multipliées qu'au temps passé et si le paysan y prend plaisir. Louis XIV, adoptant les idées de Colbert, dote des jeunes filles ; il aide à l'établissement des filles de ceux qui le servent fidèlement, et le ministre ne le laisse pas ignorer [4]. Comme il ne suffit pas d'exhorter les habitants jeunes à contracter alliance, Colbert prend des dispositions financières pour exonérer d'impôts les jeunes ménages et pour pensionner les gentilshommes pères de nombreux enfants. L'édit de 1666 décide que tout garçon qui se mariera avant vingt ans ne payera point de taille jusqu'à vingt-cinq ; celui qui, âgé de moins

1. P. Clément, *Lettres, instructions et mémoires de Colbert*, t. III², p. 400, 412.
2. *Idem, ibid.*, t. III², p. 400, Instruction à de Bouterque.
3. *Idem, ibid.*, t. II, p. 720, Lettre à Morant, intendant à Marseille.
4. *Idem, ibid.*, t. III², p. 471 et 509, Lettres au sujet du mariage de Mademoiselle Caron.

de vingt et un ans, prendra femme sera exempt de taille jusqu'à vingt-quatre ans. En revanche, tout garçon de vingt ans non marié sera soumis à l'impôt. Colbert renversait les dispositions jusqu'alors en vigueur. Non content d'inciter les jeunes hommes à se marier, Colbert favorisa les familles nombreuses. Tout père de famille qui avait dix enfants vivants et légitimes, non prêtres, religieux ou religieuses, se voyait exempté de collecte, tutelle, curatelle, guet, garde ; les enfants morts au service du roi étant réputés vivants. Le père de douze enfants était exempt de toutes tailles. Aux gentilshommes pères de dix enfants devait être servie une pension de 1.000 livres, qui était portée à 2.000 si la famille comportait douze enfants [1]. Seuls jouissaient de ces faveurs les gentilshommes catholiques [2]. Les dispositions de cet édit de novembre 1666 furent étendues aux habitants du Canada en 1669 ; mais la quotité de la pension était diminuée [3].

En France, l'application des méthodes de Colbert donna lieu à des abus. Les Cours des Aides accordaient des exemptions de tailles à des particuliers dont les enfants étaient décédés en dehors du service du roi ; les mesures du ministre ayant été trop largement appliquées, par suite d'une interprétation défectueuse, les dépenses croissaient à l'époque où les impôts fléchissaient. En 1683, du vivant même de Colbert, il fallut annuler l'édit [4]. Au Canada, les dispositions de 1669 furent maintenues, et, simple coïncidence ou rapport de cause à effet, la population s'accrut dans des proportions inouïes.

Dans l'édit de 1666, comme dans celui de 1669, Colbert spécifiait que, pour jouir des exemptions prévues, aucun enfant ne devait être prêtre ou religieux. Le ministre estimait que les célibataires ecclésiastiques ne profitaient pas à la nation. Dès 1664, il avait proposé au roi de diminuer « doucement et insensiblement les moines de l'un et l'autre sexe » ; en 1665, il revient sur le « trop grand nombre de prêtres, moines et religieux ». Il ajoute que « non seulement les moines et les religieux se soulagent du travail qui

1. *Idem, ibid.*, t. II, p. 68.
2. P. Clément, *op. cit.*, t. II, pièce n° 19, Lettres à l'intendant de Tours.
3. *Idem, ibid.*, t. III², p. 657.
4. Isambert, *Anciennes lois françaises*, t. XIX.

troit au bien commun, mais privent le public de tous les enfants qu'ils pourraient produire pour servir aux fonctions nécessaires et utiles ». Colbert propose de reculer l'âge des vœux, de réduire les pensions et dots que payent les religieuses pour entrer au couvent, et, en 1665, il consulte un avocat habile, de Gomont, sur toutes les questions relatives au célibat ecclésiastique. Les idées de Colbert prirent corps en 1666 ; d'Ormesson fut même chargé de rédiger un édit spécial réglementant la prononciation des vœux, mais des clameurs s'élevèrent contre le principe de la nouvelle mesure. Le nonce du pape, les Jésuites, par l'organe des PP. Rapin, Cossart et Annat, confesseur de Louis XIV, dénoncent comme impies les projets de Colbert. Lamoignon prend fait et cause pour lui, mais le réformateur se voit contraint d'abandonner la question du recul des vœux, ainsi que celle de la vente des biens ecclésiastiques, un moment agitée [1].

Si Colbert ne découvrit contre les maladies épidémiques aucun remède nouveau, du moins essaya-t-il de généraliser les diverses mesures que prenaient les magistrats des cités atteintes par la peste. La maladie ayant réapparu dans le nord de la France de 1666 à 1670 et ayant fait des ravages à Dunkerque, Lille, Soissons, Amiens, Beauvais, Rouen et Dieppe, Colbert s'occupa de faire « parfumer, aérer les demeures » ; il envoya de Paris des chirurgiens, des apothicaires, au courant des meilleures méthodes. A chaque instant il se renseignait sur la marche, les progrès ou la diminution du fléau ; il avait hâte de savoir si bientôt, grâce aux mesures prises, on pourrait « lever cette sorte de sequestre du commerce » qui atteignait les villes soumises à la quarantaine. Colbert, toujours préoccupé du sort des industriels et des artisans, voyait dans la peste un mal énorme, « car il détruit les habitants, empêche la liberté du commerce, fait périr des ouvriers ou les ruine, car ils vivent au jour le jour » [2].

Aussi, pour éviter que les épidémies ne se répandent dans le royaume par les vaisseaux marchands, il recommande aux intendants des ports de veiller à la salubrité des navires, à la propreté

1. P. Clément, *op. cit.*, t. VI. *Introduction*, p. LVII
2. *Idem, ibid.*, t. II, p. 442-447.

des équipages ; il écrit des phrases désobligeantes à Château-Renault qui a toléré que des marins malades descendus à terre aient été coucher dans la ville de Brest [1]. Une nouvelle maladie épidémique est-elle signalée en Angleterre, le scorbut, par exemple, Colbert envoie à Londres une délégation de médecins avec mission de l'étudier et de rechercher les meilleurs moyens de la guérir. Le ministre impose des quarantaines aux navires suspects ; parfois même il se sert de cette mesure de salubrité pour gêner le commerce maritime des Hollandais, en empêchant leurs navires d'aborder dans nos ports.

Le plan de Colbert était incomplet ; il manquait de cette base certaine que seul aurait pu fournir un recensement par tête ; en outre, le ministre envisageait surtout la procréation des enfants, il s'inquiétait peu de lutter contre la mortalité des petits et des adultes. Si défectueux que put être le programme de Colbert, du moins doit-on reconnaître que lui, le premier, avait essayé de prendre des dispositions pour accroître la population ; il se heurta au mauvais vouloir du clergé, il rencontra des difficultés de la part de la Cour des Aides, et son passage aux affaires ne fut pas d'assez longue durée pour qu'il soit possible d'apprécier les résultats que l'application de ses méthodes aurait donnés.

Colbert mort, il ne faut plus penser rencontrer de ministère ayant des principes arrêtés sur la question de la population ; on

Si l'on ajoute à ces palliatifs insignifiants les quelques mesures prises à la suite des décisions de la Commission des Réguliers et qui aboutirent à la suppression de quelques célibataires ecclésiastiques, on aura quasiment épuisé la liste des remèdes pris par les gouvernants du XVIIIe siècle pour parer à la dépopulation. Ce n'est pas au crédit du pouvoir qu'il faut porter la diffusion de l'inoculation du vaccin contre la petite vérole et les soins meilleurs donnés aux jeunes mères et aux nouveau-nés. L'initiative privée se chargea seule de propager les méthodes nouvelles ; on vit les évêques se mettre à la tête du mouvement dans les provinces ; par leurs soins furent fondés des cours pour les sages-femmes ; des maternités furent créées par eux et, pendant leurs tournées pastorales, ils étaient accompagnés de médecins qui vaccinaient les enfants.

Il est cependant une méthode que le pouvoir central et les autorités locales ont employée pendant l'ancien Régime pour accroître la population. Par tous les moyens, le gouvernement a favorisé l'intrusion des éléments de nationalité étrangère dans le pays. Depuis l'arrivée des Gaulois sur notre sol, le peuple français s'est toujours montré hospitalier aux forains ; profitant de cette disposition d'esprit, les souverains n'ont pas eu de difficultés à faire accepter aux habitants d'ancienne souche de nouveaux compatriotes. Sans avoir spécialement étudié l'importance des immigrations en France, un des maîtres de l'érudition moderne, A. Longnon, écrivait : « Au point de vue des origines de la nationalité française, il est non moins difficile de tenir compte d'immigrations qui, tout en dotant notre pays d'un appoint relativement considérable de population nouvelle, n'ont pu cependant modifier

MESURES CONTRE LA DÉPOPULATION 91

d'une façon appréciable les caractères ethniques des habitants d'aucune de nos provinces [1]. » Cette opinion est, à tous égards, parfaitement justifiée, car si les souverains qui régnèrent en France depuis Saint Louis ont laissé s'introduire dans le pays des foules de forains et les ont même attirés, ils se sont efforcés de les assimiler promptement.

1. A. Longnon, *Origines et formation de la nationalité française*. Paris, 1912, p 54.

Un millénaire de guerres a épuisé le patrimoine génétique européen **(2015-05-25 12:47)**

Un millénaire de guerres a épuisé le patrimoine génétique européen et l'avènement de l'ère démocratique n'a rien arrangé. Les couches supérieures ayant été ravagées, il s'agissait désormais d'opérer une saignée similaire parmi les couches intermédiaires, ce qui fut fait en seulement deux siècles.

En effet, depuis le XIe siècle jusqu'au XVIIIe, l'Europe et la France en particulier n'ont pas cessé d'en être désolées. Aux croisades, dont la première date de l'an 1095, et dont

la seconde eut cela de particulier, que, pour expier la mort de quinze cents personnes livrées aux flammes dans l'église de Vitry, par l'ordre de Louis-le-Jeune qui venait d'emporter la ville d'assaut, six cent mille allèrent périr dans la Palestine, succédèrent les guerres avec les Anglais, guerres funestes qui durèrent trois cents ans (1) (1148-1450), pendant lesquelles on compta plus de cent vingt traités, presque aussitôt rompus que signés, et qui faillirent faire du royaume de France une province anglaise. Puis vinrent les ruineuses et inutiles expéditions d'Italie, sous Charles VIII (1494) et Louis XII, si malheureusement continuées par François Ier et Henri II (1559); les guerres de religion, sous François II, Charles IX et Henri III (1576); la ligue, sous Henri IV; les guerres contre les huguenots et les Espagnols, sous Louis XIII; enfin soixante ans de combats sous Louis XIV, qui en régna soixante-douze.

Et ce ne sont là que les guerres les plus importantes, commandées pour le salut de l'État ou entreprises tantôt dans un but de conquêtes, tant par zèle pour la religion. Il faut placer encore, dans les courts intervalles qui les séparaient, les révoltes continuelles des grands vassaux, trop puissans pour se soumettre à la couronne, et trop faibles pour s'en emparer; la croisade contre les Albigeois (1206); les guerres avec les Flamands, qui durèrent seize ans (1304-1320), suivies des longs démêlés avec le duc de Bretagne, qui ne finirent qu'au bout de vingt-quatre ans (1341-1365); puis les déplorables factions des Armagnacs et des Bourguignons, qui aboutirent à mettre un roi d'Angleterre sur le trône de France; plus tard, sous Louis XI, la guerre dite du bien public, les différends de ce prince avec les ducs de Bourgogne, l'ardente rivalité de François Ier et de Charles-Quint, les entreprises

(1) De Louis-le-Gros à Charles VII.

criminelles des Guise, et la Fronde enfin, sous la minorité de Louis XIV.

Ainsi, pendant sept cents ans, on ne cesse en Europe d'avoir les armes à la main pour des intérêts humains ou religieux. On se bat en France, en Espagne, en Suisse, en Sicile, en Italie, en Allemagne, en Flandre, en Angleterre, en Orient; on se bat de château à château, de ville à ville, de pays à pays; sur terre, sur mer; on se bat partout et sans relâche, avec une ardeur qui étonne, souvent avec une barbarie qui épouvante.

Et comme, sous le gouvernement féodal, la terre, le pays appartenait au seigneur (le vilain n'avait rien), il était naturel qu'il fût chargé seul aussi du soin de les défendre, car cette terre, ce pays, c'était lui, sa personne, sa famille, ses biens; et quel autre que lui les eût protégés, garantis? Aussi la noblesse composait-elle alors toute la force des armées. C'était elle qui supportait tous les dangers, tout l'effort des combats.

On lui a beaucoup reproché parmi nous ses priviléges, et ce n'a pas été sans raison; mais, pour être juste, il fallait dire aussi qu'il en est un dont elle s'est toujours montrée vivement jalouse, celui de verser son sang pour le pays; et celui-là, elle n'y a jamais forfait. Nulle part peut-être plus qu'en France on ne la vit s'y porter avec un plus entier dévoûment, avec une valeur souvent malheureuse, parce qu'elle fut souvent imprudente, mais toujours admirée, parce qu'elle fut toujours héroïque.

Quatre des Châtillon périrent au siége de Saint-Jean d'Acre et dans les différens combats de la seconde croisade. Thibaud de la Trémoille et ses trois fils succombèrent à la Massoure. Plus tard encore, cinq des Châtillon tombent sur le champ de bataille d'Azincourt, ainsi que les deux Mailly, père et fils, ainsi que Jean de Croï et ses trois enfans, tués à ses côtés, et tant d'autres avec eux.

arrière-petit-fils du maréchal de ce nom, perdit son fils aîné à la journée de Saint-Quentin, son second fils à la bataille de Cognac, et son petit-fils à celle de Moncontour. Le sort des armes coûta seize des siens à la maison d'Harcourt, et quatorze à celle des Jaucourt. C'était quelque chose d'héroïque et de touchant, de voir ces intrépides guerriers marcher au combat, entourés de leurs enfans, unique espoir de leur maison, et tomber avec eux dans la mêlée, préférant la gloire de leur nom à sa longue durée.

Puis, si l'on franchit quelques siècles, on retrouve encore cette même noblesse en face des dangers et de la mort. Il n'y a rien de changé pour elle, que les lieux où elle les affronte. Ce n'est plus dans la Palestine, ou dans la Lombardie, aux journées de la Bicoque, de Marignan, de Cerisolles; c'est dans les Pays-Bas, en Allemagne aux batailles de Senef, de Fleurus, de Steinkerque, de Nerwinde, de Spire, de Furtzein, d'Hochstedt; c'est dans les longues guerres du long règne de Louis XIV, que périssent en foule les Choiseul, les Chatelus, les Simiane, les Rochechouart, les Mortemart, les Noailles, les Dangennes, les Beaumanoir, les Broglie, les Saint-Aulaire, et tant d'autres encore. La première maison d'Humières avait fini avec Charles, dernier du nom, tué au siége de Ham en 1595. Moins d'un siècle après, en 1684, Louis de Crevaut d'Humières, fils du maréchal, fut également tué devant Luxembourg. En lui s'éteignit la seconde maison d'Humières, par un sort pareil à celui de la première.

On connait les sanglantes rivalités des maisons d'York et de Lancastre, et l'ordre qu'Édouard IV donnait à ses soldats, de faire main basse sur les seigneurs, et d'épargner tout le reste (1). Aussi, quand les fureurs des deux partis qui, pendant près d'un siècle, avaient inondé de tant de sang la terre et les échafauds, se furent apaisées, on ne trouva plus, dit Lingard, qu'un petit nombre de pairs qui avaient survécu à la tourmente, et dont l'ardeur à défendre les libertés du pays s'était éteinte dans le sang versé pour les deux Roses (2).

En Autriche, à la bataille de Sempach, gagnée par les Suisses, six cent cinquante-six seigneurs, comtes et chevaliers, restèrent sur le champ de bataille, « en sorte, disent les historiens du temps, que la splendeur de la cour d'Autriche s'éclipsa pour bien des années (3). »

En France, quatre mille cinq cents chevaliers succombèrent à la bataille de Courtray (4); mille à douze cents périrent à Crécy, et près de dix mille à la funeste journée d'Azincourt; et l'on doit croire à la vérité de ces chiffres, s'il est vrai que le monarque anglais envoya sur le champ de bataille deux seigneurs et trois hérauts pour reconnaître les morts, ainsi que deux clercs pour en écrire les noms (5). « Là, dit Froissard, fut morte de la chevalerie française toute la fleur (6); » et il y a, dans ce peu de paroles du naïf historien, autant de grâce que de douleur!

Décadence héréditaire des familles nobles **(2015-05-25 12:59)**

L'auteur examine les raisons de la décadence héréditaire de la noblesse. Pour lui, c'est avant tout l'environnement, le milieu, qui ont contribué à cette action, plus que l'endogamie de ce groupe. Le recul de la vie militaire et virile et

l'irruption graduelle du luxe et de la facilité ont eu un effet corrosif.
Les guerres incessantes ont aussi largement décimé la noblesse. L'état ecclésiastique a aussi une part de responsabilité.
L'auteur fait le constat que les familles nobles, en majorité, n'ont pas duré plus de deux ou trois siècles.
L'auteur fait a une réflexion intéressante sur le goût de l'amour si caractéristique de la noblesse française à travers les siècles: "Les moeurs du moyen-âge étaient loin d'être chastes (...) Mais il ne faut pas confondre l'usage avec l'abus, ni la franche énergie des sens chez des hommes fortements constituées qu'excitait encore une alimentation puissante, avec les désirs maladifs d'un libertin effréné. Les moeurs du moyen-âge n'étaient pas sans doute exemplaires ; mais, quelques relâchées qu'on les suppose, elles n'amollissaient du moins ni les corps ni les âmes..."

IFRAME: https://www.scribd.com/embeds/266507918/content?start _page=2 &view _mode=scroll &access _key=key-pldpTbrUK2b5PGDVQwmW &show _recommendations=false

---

Origines catholiques du théâtre moderne (2015-05-25 15:16)

Sur ce sujet, voir aussi: https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2015/04/20/theatrocrat ie-1/

[EMBED]

L'emprise d'un type d'art sur le spectateur (2015-05-25 23:38)

Conférence décrivant les mécanismes d'emprise du "spectateur". Dans l'art "traditionnel", le "spectateur" reste neutre car l'art n'a pas besoin d'interprétation et n'inclut pas. Dans l'art "moderne", le spectateur est capturé par l'image ou le son qui l'invite à interpréter, à participer, à s'impliquer émotionnellement. Des techniques de manipulation mentale (l'hypnose par exemple) y participent. Les technologies modernes ont amplifié ce phénomène d'emprise, qui est présent partout désormais (musique, spectacles, télévision, discothèques, etc.).
Les édifices chrétiens peuvent être considérés comme créant une certaine emprise sur les "fidèles" (décorum, vitraux, écho, musique, sensation d'une certaine "solemmité", etc.).

IFRAME: https://player.vimeo.com/video/65037731

La petite histoire de la naissance du spectateur à l'âge moderne from Le Manège de Reims on Vimeo.

Caractère de l'ancien Français vis-à-vis du commerce et de l'expatriation (2015-05-27 22:55)

Texte décrivant le mépris de l'ancien Français pour toute activité commerciale ainsi que pour l'expatriation. L'ancien Français, noble ou du peuple, était le seul Européen à avoir une telle disposition. Contrairement à l'auteur, nous ne pouvons que la juger positivement. Le rôle délètére joué par les rois et leurs ministres, qui n'eurent de cesse d'attirer des marchands étrangers, nous pousse à réévaluer le caractère de la monarchie: la race intérieure des rois était plus étrangère que celle du restant des Français.

I

Les étrangers s'emparent du commerce dédaigné par les nationaux.

Le tempérament du Français l'a toujours peu poussé vers le négoce et l'industrie ; hardi et vaillant lorsqu'il s'agit d'assurer le soin de sa gloire ou de son honneur, le descendant des Celtes est timide quand il est convié à fonder une entreprise de longue haleine dont le profit ne lui apparaît pas immédiat. Aux hasards d'un gain aléatoire, il préfère la certitude d'une situation modeste, ses goûts le portent vers les fonctions publiques. Si le Français de jadis entrait dans le négoce, ses vues étaient généralement courtes ; il n'aimait pas à aventurer ses fonds, à accorder de longs crédits ; à quelques exceptions près, il se fiait à des intermédiaires et ne se déplaçait point volontiers. Les rapports consulaires des siècles passés montrent que les habitudes, dont on fait encore grief à nos contemporains, datent de longtemps chez le marchand français. L'application des négociants de jadis n'était pas toujours soutenue ; ils se laissaient souvent distraire de leurs entreprises ; des rivaux les supplantaient aisément. Au lieu de réformer leurs habitudes, les sujets du roi se

décourageaient. Dans les Échelles du Levant, où, grâce aux *Capitulations*, ils jouissaient cependant d'une situation privilégiée, les Français se virent rapidement distancés par les Hollandais, méthodiques et appliqués.

Tandis que les étrangers s'expatriaient aisément pour conquérir une fortune rapide, les Français préféraient à la vie large du négociant la mesquine existence de la province et végétaient sur leurs terres. Ce n'est pas que les habitants de l'ancienne France ne voyageassent point, mais s'ils sortaient du royaume, ils étaient mus par des désirs de gloire, de curiosité ou la soif des aventures. L'esprit de lucre ne les poussait pas à s'expatrier. Au cours de leurs randonnées, les Français étudiaient les mœurs des habitants qu'ils découvraient ou visitaient ; sur des terres nouvelles, ils plantaient le drapeau du roi ; ils en convertissaient les habitants ; laïques ou missionnaires exposaient en leurs récits les avantages que la mère patrie tirerait de l'exploitation des pays neufs, mais la masse de la population se souciait peu d'étudier les relations des voyageurs, de suivre leurs conseils et surtout de quitter le pays natal.

Le Français est individualiste ; l'association lui déplaît, l'effort inconscient lui coûte. Certaines entreprises ne sont conduites à bien que par des collectivités : exploitations minières, dessèchements de marais, grand commerce maritime exigent la collaboration de nombreux associés. Rois et ministres français ont éprouvé mille difficultés à recruter hommes et capitaux pour fonder des compagnies de navigation ou des sociétés capables de mettre en œuvre les richesses de nos colonies. Ce sont des Hollandais qui desséchèrent les marais au XVIIe siècle, des Allemands qui trop souvent exploitèrent le sous-sol français ; l'historien de la marine française a montré à quels écueils se heurtèrent Louis XI, Henri IV, Richelieu et Colbert pour fonder des sociétés de navigation.

L'absence de dispositions natives pour le négoce, le mépris dans lequel le tenaient nos aïeux, frappent économistes, libellistes et voyageurs qui parcourent la France. Au XVIe siècle, un railleur, réformateur curieux au demeurant, Raoul Spifame, préconise dans une série d'*Arrêts* qu'il prête au roi Henri II, de

nombreuses mesures destinées à faire fleurir le négoce que dédaignent ses contemporains. Montchrestien, Laffemas écrivent leurs œuvres pour dénoncer le péril qu'il y a à ne s'adonner point à l' « entrecours des marchandises ». Richelieu, dans son testament politique, est sévère : « Je n'entre pas dans le détail du commerce qui se peut faire aux Indes orientales et en Perse, parce que l'humeur des Français étant si prompte qu'elle veut la fin de ses désirs aussitôt qu'elle les a conçus, les voyages qui sont de longue haleine sont peu propres à leur nature [1]. » Barclay, en son roman d'*Euphormion*, parle du mépris hautain des Français pour le commerce. En 1646, au moment où le négoce du pays est aux mains des Néerlandais, un moine, Jean Eon, rédige un ouvrage qui fait du bruit : *Le Commerce honorable* ; il s'efforce d'inciter les Nantais et les habitants du royaume à se livrer au commerce ; il en montre les bienfaits et la grandeur. Bien que lue et appréciée, son œuvre n'eut aucune portée pratique. Vingt ans plus tard, Colbert se désespère en constatant « que les Français aiment à être protégés et que les marchands ne s'appliquent jamais à surmonter par leur propre industrie les difficultés qu'ils éprouvent dans le commerce, tant ils espèrent trouver des moyens plus faciles par l'autorité du roi... » Hélas ! qu'il a raison, cet historien des Français, Monteil, lorsqu'il écrit avec amertume : « Les marchands français, vous n'êtes pas commerçants ; par mer, du côté de l'Océan, ce sont les Espagnols, les Portugais et un peu les Anglais, qui font votre commerce, ainsi que les Flamands. Par mer, encore, du côté de la Méditerranée, ce sont les Italiens. Par terre, ce sont les Flamands et un peu les Allemands. Les marchands français, vous n'êtes que des détaillants, des revendeurs ! »

Dans l'histoire de la découverte du monde, la France tient une place de premier plan ; dans l'histoire de la colonisation des terres nouvelles, son rôle a été moins brillant. Les Français se portaient peu vers les pays d'outre-mer pour coloniser ; seuls des protestants, las de persécutions, des aventuriers sans connaissances spéciales, des flibustiers, des filles de joie expédiées par ordre, composaient la majeure partie de la population de nos

1. Richelieu, *Testament politique*, éd. de 1764, t. II, p. 126.

jeunes colonies. Lorsque la Nouvelle-France fut reconnue, la colonisation en fut lente. Montchrestien s'étonnait de voir délaisser cette superbe région ; en 1615, Champlain avait si peu de colons qu'un de ses compagnons adjurait les Français de ne plus contraindre leurs enfants à se faire moines pour ne pas diviser leurs terres et de les envoyer dans les pays de l'Amérique du Nord. A la fin du XVII[e] siècle, Diéreville parcourut l'Acadie ; il y étudia la population et ayant reconnu qu'elle s'accroissait rapidement, il chercha à déterminer les raisons pour lesquelles, malgré la multiplicité des naissances, la colonie ne prospérait pas. Il crut reconnaître la cause de cette stagnation dans la mauvaise administration du pays et dans le faible tempérament colonisateur des Français. « Nous savons mieux que les autres nations prendre des villes, toute l'Europe en est témoin, mais nous ne savons pas bien établir des pays », écrivait le voyageur.

On sait avec quel bonheur le tenace Colbert réagit contre la tendance des Français à ne point sortir de leur pays. Il fit plus pour peupler le Canada que tous ses prédécesseurs, mais après sa mort, le gouvernement abandonna ses méthodes et son œuvre périclita. Au demeurant, les colonies n'intéressaient pas la masse de la population ; il fallut que, par le traité de Paris, Louis XV abandonnât nos possessions d'outre-mer pour que s'émut l'opinion française qui comprit, mais tardivement, la perte que subissait le pays.

Si, par tempérament, les Français créaient peu de commerces importants dans leur propre patrie, à l'étranger ou aux colonies, ils étaient confits de préjugés qui les écartaient aussi des professions lucratives. Le commerce n'est pas noble, pensent les seigneurs et avec eux hobereaux et bourgeois. Le désir des uns est de ne pas déroger, l'envie des autres est de sortir au plus vite de la caste à laquelle ils appartiennent.

En France, l'aristocratie n'a jamais joué le moindre rôle au point de vue commercial ; on citerait nombre de négociants anoblis par la royauté soucieuse de prouver le prix qu'elle attachait au commerce, il serait très difficile de nommer quelques nobles ayant trafiqué. En Angleterre la coutume permettait aux cadets de famille de laisser « dormir » leur noblesse et de

s'enrichir par toute sorte de commerce licite pour soutenir un nom qui, sans cela, devenait une charge : dans la péninsule italienne, la plus haute noblesse trafiquait ; en Allemagne, la noblesse prisait le négoce. En France, au contraire, tout noble craignait de déroger en se livrant à des opérations destinées à lui procurer un bénéfice. Au temps de Saint Louis, il lui était interdit de s'adonner au commerce, mais au XIIIe siècle, la noblesse était riche, elle pouvait quitter à d'autres le souci de faire fortune. Quand, au XVIe siècle, elle se fut appauvrie, certains de ses membres eussent aimé rétablir par le travail leur opulence ancienne. Les nobles de Touraine sollicitèrent même l'autorisation de commercer, elle leur fut refusée. L'article 109 de l'ordonnance de 1560, rendu sur la proposition de l'Hospital, dénie à l'aristocratie le droit de se livrer au négoce. Ainsi rebutée, la noblesse se tint sur ses gardes ; elle préféra la pauvreté à la dérogeance ; seule, celle de Bretagne, qui jouissait du privilège de la noblesse dormante, répara parfois les brèches de sa fortune en s'intéressant aux entreprises commerciales.

Aussi, au XVIIe siècle, les cadets de famille se précipitèrent-ils à l'assaut des charges et des bénéfices ecclésiastiques ; ce fut une ruée vers les sinécures. L'habitude de quémander une place, un bénéfice, une pension détourna la noblesse des affaires. Richelieu, Colbert ensuite, présentèrent bien le négoce comme une source d'honneurs et de profits, mais l'aristocratie qui, des siècles passés, avait reçu en héritage le mépris hautain du commerce, ne répondit pas aux invitations des ministres. Le gouvernement multiplia les ordonnances autorisant les nobles à exercer le commerce de gros et le trafic maritime sans encourir la dérogeance, mais elles ne portèrent aucun fruit ; l'aristocratie se confina sur ses terres ou consomma sa ruine par la vie de cour. Sous l'influence des philosophes, des économistes, voire même du clergé, quelques nobles, au XVIIIe siècle, s'éprirent d'un amour passager pour la manufacture, l'industrie ou l'agriculture : ce fut une mode ; mais pour un Buffon, maître de forges, ou un Mirabeau, agriculteur, on citerait cent nobles qui partageaient les préventions de la marquise de Créquy. Cette spirituelle femme résume en une phrase de ses *Souvenirs* l'opinion de l'aristocratie :

« On me dira, écrit-elle, tout ce qu'on voudra sur les bienfaits du négoce et le génie du commerce, c'est tout ce que je connais de plus vil et de plus bas. J'aime cent fois mieux le pillage et la destruction par la violence et l'aveuglement; que le sacrilège et la conservation par un calcul de trafic et d'industrie mercantile. Aussi disais-je toujours à ce bon M. Turgot que Joseph vendu par ses frères avait été le premier exemple et le modèle de toutes les transactions commerciales [1]. »

A défaut d'une aristocratie qui, par son activité, son influence morale, financière ou intellectuelle, ait agi sur la prospérité créatrice du pays, la bourgeoisie aurait pu remplir un rôle analogue à celui qu'elle jouait dans certaines régions de l'Europe, en Hollande ou en Angleterre, par exemple. Elle ne sut pas assumer cette tâche. Par caractère, la bourgeoisie française est prudente, timorée même. Son rêve le plus cher est d'amasser une honnête aisance, de ne pas risquer ses capitaux amassés au cours des années de travail. L'*aurea mediocritas* est le rêve des bourgeois de jadis. Si l'ambition lui manque, la vanité ne lui fait pas défaut. La plus grande hâte d'un marchand est de voir son fils s'évader de la carrière qui l'a enrichi. Un voyageur français, observateur sagace, écrit : « Le marchand et l'artisan, s'il est une fois riche, pousse ses enfants sur les sièges de la justice et croid que sa famille est bien parée si quelqu'un des siens peut porter une robe de conseiller. » Ce que disait le poitevin Coulon est confirmé par un étranger, un Hollandais, Jean Isaac Pontanus. Parlant de la bourgeoisie française, il constate qu'elle se « compose de marchands qui gagnent d'autant plus dans le commerce que les nobles ne s'y livrent pas ; leurs enfants acquièrent pour la plupart des charges qui sont en plus grand nombre en France que dans tout le reste de la chrétienté ».

Brûler l'étape est le rêve de tout fils de négociant, car il se croit déshonoré d'exercer le métier de son père ; il lui faut « se décrotter dans la robe », comme dit Saint-Simon. Aussi bien, l'histoire des maisons de commerce françaises montre que jamais elles ne sont demeurées trois générations aux mains d'une même

1. Marquise de Créquy, *Souvenirs*, éd. de 1867, t. I, p. 19.

famille. » Dès qu'un marchand a amassé un peu de bien, il ne songe plus qu'à estre eschevin et ne veut plus se mêler d'aucun commerce », mande à Louis XIV l'intendant du Berry. « Sylvain de ses deniers a acquis de la naissance et un autre nom, il est seigneur de sa paroisse où ses aïeux payaient la taille », note la Bruyère, et c'est avec justesse. Parlant des Provençaux, l'intendant Arnoul disait : « Les Marseillais ont peu de goût du commerce ; il faut qu'ils s'adonnent à devenir bons et fidèles marchands sans tant rechercher les titres d'écuyer et de noblesse, ce qui les perd aussitôt qu'ils ont un peu de bien. Comme ils sont sobres et fainéants, grands diseurs de nouvelles, ils ne veulent plus rien faire que se promener sur le port, l'épée au côté, avec pistolets et poignards, ce à quoi il est bon de remédier. »

Etant données les dispositions de la bourgeoisie française, soucieuse avant tout de sortir de son commerce, il n'est pas surprenant qu'il ne se soit jamais formé dans son sein une aristocratie commerciale capable de jouer un rôle prépondérant dans la destinée économique du pays. La multiplicité des charges et l'abondance des situations honorifiques permettaient aux jeunes hommes d'abandonner promptement le négoce de leur père. C'était à qui se faufilerait dans l'une de ces fonctions où l'on recueille plus d'honneurs apparents que de fortune. En vue de réagir contre ces fâcheuses tendances, la royauté accordait cependant des dignités aux négociants qui se distinguaient ; elle leur décernait des pensions, des privilèges, des titres de conseiller du roi et les souverains anoblissaient les plus importants des marchands des grandes villes. Ces distinctions stimulaient peu l'ardeur des regnicoles ; seuls, lorsqu'ils n'eurent plus le droit d'acquérir des charges publiques, les réformés constituèrent des lignées de négociants et de manufacturiers, mais noyés dans la masse de la population, l'influence des protestants ne se fit sentir que dans un nombre restreint de cités où les groupait l'affinité de leurs sentiments religieux.

N'ayant pas à défendre des intérêts primordiaux, les Français n'offrirent jamais à la pénétration étrangère une résistance analogue à celle que rencontrèrent les forains qui voulurent trafiquer en Espagne aux XVe et XVIe siècles, en Hollande et en

Angleterre à toutes les époques. Abandonnant aisément le négoce aux étrangers, ils eurent toutes facilités pour s'installer en France, y trafiquer et réaliser sur leurs hôtes des bénéfices considérables.

Quelques exemples suffiront à illustrer ces affirmations. Le commerce de banque a presque toujours été exercé en France par des étrangers : Lombards, Florentins, Allemands, Hollandais, ont monopolisé cette branche du négoce. Les banquiers du trésor furent souvent des forains : Biche et Mouche, au temps de Philippe le Bel ; Sardini, Zamet et des Italiens, depuis le règne de Henri II ; d'Herwarth et Jean Hœufft, au temps de Mazarin ; Particelli d'Emery, Samuel Bernard, Law étaient d'origine étrangère ; Necker vint de Suisse en France. Les transports maritimes ont été aux mains des Hanséates, des Espagnols, des Portugais et des Hollandais. A dater de la signature de l'Édit de Nantes, les Néerlandais ont été rois en France ; à eux appartenaient raffineries de sucres, draperies, papeteries ; le trafic et le transport des vins et eaux-de-vie constituaient pour eux un véritable monopole. Au XVIIIe siècle, Anglais et Allemands se rencontrent en France sur le terrain économique et créent des industries prospères. Tous les Irlandais qui ont passé la Manche et se sont réfugiés en France ne sont pas entrés dans l'armée ; beaucoup occupèrent de hautes situations commerciales. Les mines et le sous-sol français, les industries métallurgiques sont entre les mains des Germaniques, et les Suisses, dès le XVIIe siècle, possèdent en France des hôtels fréquentés.

Les étrangers qui passent nos frontières n'arrivent pas tous à titre individuel ; la royauté les attire par groupes et favorise leur intrusion dans le royaume. Le gouvernement est soucieux de stimuler l'ardeur des nationaux en leur fournissant des éducateurs ; pour des entreprises de longue haleine, les souverains, ne rencontrant point parmi les regnicoles les directeurs, les ingénieurs, les capitalistes ou les ouvriers qui leur sont utiles, sont obligés de faire appel aux représentants des nations étrangères. Louis XI, pour les manufactures de soieries, Henri II, pour les exploitations de mines, Henri IV, pour les dessèchements de marais, la création des fabriques de tapisseries, des manufactures de cuir, Richelieu pour les constructions navales, Colbert pour

cent industries diverses, ont accordé aux étrangers des privilèges multiples pour les inciter à se fixer en France.

Dès 1309, Philippe le Bel accorde des privautés aux Portugais qui s'établissent à Harfleur, Rouen, Abbeville, la Rochelle ; les marchands castillans, en 1364[1], les Italiens et les Génois, en 1385, sont conviés à s'installer dans le royaume. La guerre de Cent ans ruine et désole la France, Charles VII reconquiert le pays et le libère de l'invasion ; Louis XI, pour lui rendre la vie, se trace un programme économique et, dans son plan de réorganisation, accorde aux étrangers une large place. Aux Flamands qui se fixent à la Rochelle il donne toute liberté, leur concède une maison commune dans laquelle ils peuvent traiter de leurs affaires[2]. Par l'autorisation qu'il donne aux Italiens « de tenir banques » à Lyon, il est le véritable fondateur de la colonie florentine de Lyon[3]. Veut-il fonder à Tours des manufactures de soieries, il installe sur les rives de la Loire des Italiens et des Grecs, qui y établissent leurs métiers[4].

Charles VIII ramène d'Italie artistes et artisans[5] ; les Juifs Portugais ou Nouveaux Chrétiens sont introduits en France par Henri II, en 1550[6] ; deux ans plus tard, on s'efforce de faire venir dans le royaume des mineurs allemands[7]. Henri IV adopte les vues de Louis XI, Colbert reprendra les mêmes méthodes ; à cet égard les études de MM. Fagniez[8] et Germain Martin ne laissent aucun doute[9]. Lorsque, sollicités par Colbert, les étrangers pénètrent dans le pays, le ministre se réjouit ; à leur endroit il est prévenant et se montre amical. La révocation de l'Édit de Nantes, les guerres malheureuses de Louis XIV découragent les

1. J. Thieurry, *Le Portugal et la Normandie jusqu'à la fin du XVIe siècle*. Paris, 1860.
2. G. Musset, *Les Flandres et les communes de l'Ouest de la France*. La Rochelle, 1893.
3. A. Rouche, *La Nation florentine de Lyon au commencement du XVIe siècle*, dans *Revue d'histoire de Lyon*, janvier-février 1912.
4. Abbé Bossebœuf, *Histoire de l'industrie de la soie à Tours* Tours, 1901.
5. A. de Montaiglon, *État des gages des ouvriers italiens employés par Charles VIII*, dans *Archives de l'Art français*, 1879.
6. G. Cirot, *Recherches sur les Juifs espagnols et portugais*, dans *Bulletin hispanique*, 1906-8.
7. J. Mathorez, *La Pénétration des Allemands en France*. Paris, 1916.
8. Fagniez, *L'Économie sociale sous Henri IV*. Paris, 1897.
9. G. Martin, *La grande industrie sous le règne de Louis XIV*. Paris, 1899.

manufacturiers français et les privent de main-d'œuvre, Louis XV octroie aux nègres des facilités qu'ils n'avaient encore jamais connues [1]. Les méthodes employées par la royauté pour convier les allogènes à s'établir en France subsistent au XVIII[e] siècle ; un arrêt du Conseil en date du 13 novembre 1785, donne aux fabricants de mousselines, de toiles, de draps, aux tanneurs et quincaillers étrangers toute latitude pour se fixer dans le royaume.

Les princes souverains, aux XIV[e] et XV[e] siècles, favorisent aussi l'intrusion des étrangers dans leurs États. Ils convient les Lombards à se fixer dans leurs possessions. Jean IV et Jean V en Bretagne, les ducs de Bourgogne, le roi René, en Provence et en Anjou, anoblissaient les marchands étrangers qui fondaient d'importants négoces dans leurs provinces.

Rois et princes n'agissaient pas seuls de cette façon ; les autorités locales, les jurats ou les échevins suivaient leur exemple. Les consuls d'Apt usèrent fréquemment de la faculté qu'ils avaient de donner le titre de citoyen à des étrangers [2] ; au début du XV[e] siècle, l'Albigeois était tellement appauvri que plusieurs professions indispensables à une cité manquaient à Albi [3], les consuls attirèrent des ouvriers étrangers qu'ils exemptèrent d'impôts. Les échevins d'Angers ainsi que ceux d'Orléans, sollicitent des Hollandais qui créent des raffineries de sucres [4]. Lorsque les manufactures de soieries de Tours fondées par des Italiens périclitent, des Génois sont invités à les rétablir. Les agriculteurs du Languedoc sont routiniers, on appelle des Anglais pour former des élèves [5] et pour rendre aux fabriques de draps leur prospérité, on va quérir à Londres des ouvriers en tissus.

Dans les chapitres consacrés aux Espagnols, Italiens, Hollandais et tous autres étrangers, on verra par quelle série ininterrompue de privilèges la royauté s'efforça d' « attraire » dans le

1. Isambert, *Recueil des anciennes lois françaises*, t. XXI, édit. du 25 octobre 1716.
2. Arch. dép. des Bouches-du-Rhône, B 1695.
3. Arch. dép. du Tarn, *Introduction à l'inventaire de la série C*, p. 58.
4. J. Mathorez, *Notes sur les étrangers en Anjou*, extrait de la *Revue d'Anjou*, 1919.
5. Arch. dép. du Tarn, *Introduction à l'inventaire de la série C*, p. 59.

pays des forains industrieux. Elle y fut contrainte; lorsqu'elle s'adressait aux regnicoles, elle rencontrait de leur part des résistances stupéfiantes. Contre la conquête pacifique de leur pays par des étrangers, les Français ne réagissaient que faiblement; leur absence de goût pour la boutique ou la manufacture permettait à des milliers d'allogènes de s'introduire parmi eux et d'y acquérir une place prépondérante. La majeure partie de ces forains se sont, il est vrai, agrégés rapidement à la population et, fait curieux, après deux ou trois générations, ils étaient devenus si foncièrement français, qu'ayant contracté les habitudes du pays, ils s'étaient éloignés des professions dans lesquelles leurs pères s'étaient enrichis.

Il a été facile de relever suffisamment de noms d'artistes français ayant travaillé à l'étranger pour constituer des dictionnaires. Du XIIIe au XVIIIe siècle, des hommes éminents dans leur art ou par leur science ont contribué à maintenir hors du royaume le renom et le prestige de notre culture et de notre art. Dès l'époque de Charlemagne les souverains français ont appelé sur leurs terres les hommes de haute distinction et se sont évertués à se les attacher. Ducs de Berry, ducs de Bretagne, princes délicats comme René d'Anjou, rois de France ont favorisé peintres, sculpteurs, verriers, médailleurs, tapissiers, médecins, ingénieurs qui, abandonnant leur pays, voulaient contribuer à la gloire de la France. Aux savants grecs, aux imprimeurs vénitiens ou allemands, aux tapissiers flamands, aux humanistes italiens ou écossais, aux comédiens de Florence ou de Naples, princes et rois ont donné accès dans le royaume. Louis XI, Anne de Bretagne, Charles VIII François Ier, Henri IV ont été des Mécènes généreux ; ils ont attiré et amené de l'étranger les hommes remarquables qu'ils connaissaient ; par leurs amabilités et faveurs, ils les ont fixés dans le royaume. Ils ont inauguré une politique que Louis XIV a encore développée.

Bien qu'il soit entouré de la plus noble pléiade de Français éminents qui fut jamais réunie en un même temps, Louis XIV mande à Paris les étrangers de haute culture ; il fait travailler à ses fastueuses constructions les artistes et les ouvriers réputés qui viennent de l'Europe entière ; il pensionne même les savants qui ne résident pas en France. Les *Comptes des Bâtiments du roi* [1] foisonnent de mentions de dépenses effectuées en faveur des

1. J. Guiffrey, *Comptes des Bâtiments du roi sous le règne de Louis XIV*. Paris, Collection des documents inédits.

forains. Les lettres de naturalité qu'il leur octroie, et elles sont nombreuses, dénotent le but qu'il poursuit et la joie qu'il éprouve lorsqu'il retient en France un homme célèbre ou notable. « Contribuer à la perfection des arts et exciter l'émulation de nos sujets nous engage à prendre sous notre spéciale protection et fixer dans le royaume des étrangers qui s'y distinguent », constitue la formule habituelle du préambule des lettres attribuées aux artistes et intellectuels[1]. Dans le préambule de la lettre de naturalisation de Cassini, Louis XIV exprime la joie qu'il éprouve à l'idée que ce célèbre mathématicien terminera ses jours dans le royaume.

Dans sa déclaration de mars 1671, confirmant les privilèges des artistes logés au Louvre, Louis XIV indique qu'il reprend la politique de Henri IV[2] : « Nostre aieul de glorieuse mémoire... pour plus facilement attirer [en France] les estrangers qui estoient pour lors dans la plus grande réputation d'y exercer, soit pour la peinture, sculpture, graveure, orphevrerie et autres travaux, outre plusieurs marques de sa bienveillance qu'il leur departit libérallement, il voulut les faire loger au dessoulz de sa grande galleryе du Louvre... »

Pour retenir l'homme, le gouvernement s'efforce de faire venir sa femme et ses enfants. On lui insinue que sa famille sera heureuse près de lui, qu'elle sera traitée courtoisement. Lorsque Thomas da Pisano se décide à passer en France sur les instances de Charles V, on lui embellit la vie de telle sorte que sa femme et sa fille, la douce Christine de Pisan, se décident, sur ses instances, à passer les Alpes. Cette tradition ne se perd pas au cours des temps ; François Ier, Henri IV agissent comme Charles V. Colbert s'occupe du sort des femmes des charpentiers hollandais qu'il établit à Rochefort et dans d'autres ports ; une véritable lutte s'engage entre nos ambassadeurs à Venise et les magistrats de la République pour que puissent passer en France les familles

1. J. Guiffrey, *Lettres de naturalités accordées à des artistes étrangers*, dans *Nouv. Archives de l'Art français*. Paris, 1873, p. 222-261.
2. Déclaration publiée dans *Nouv. Archives de l'Art français*. 1873, p. 40.

108 LES ÉTRANGERS EN FRANCE

des verriers de Murano, que le ministre, à grand'peine, a soudoyés et installés à Paris.

Grands seigneurs, princes de l'Eglise : Georges d'Amboise, Sully, Richelieu, Mazarin, Colbert, ducs de Nevers, duc d'Epernon, échevins des villes, régents de collège, tant à Paris qu'en province, universités, s'emploient pour attirer des forains notoires dont la présence jette de l'éclat sur leur église, leur cité ou leur institution.

La France devient le centre intellectuel et artistique de la chrétienté ; à la gloire des hommes nés sur son sol, vient s'ajouter la célébrité des savants et des artistes qu'elle abrite. Des confins du monde civilisé, les notabilités accourent à Paris chercher la consécration de leur talent. Pour jouir de cette vie intelligente que nul autre pays n'offre aussi complète, des milliers de visiteurs parcourent chaque année nos provinces et séjournent à Paris.

The Mulatto in the United States **(2015-05-30 20:08)**

IFRAME: https://archive.org/stream/mulattoinuniteds00reutuoft?ui=embed #mode/1up

---

Race or Mongrel **(2015-05-30 23:22)**

IFRAME: https://archive.org/stream/raceormongrel00schurich?ui=embed #mode/1up

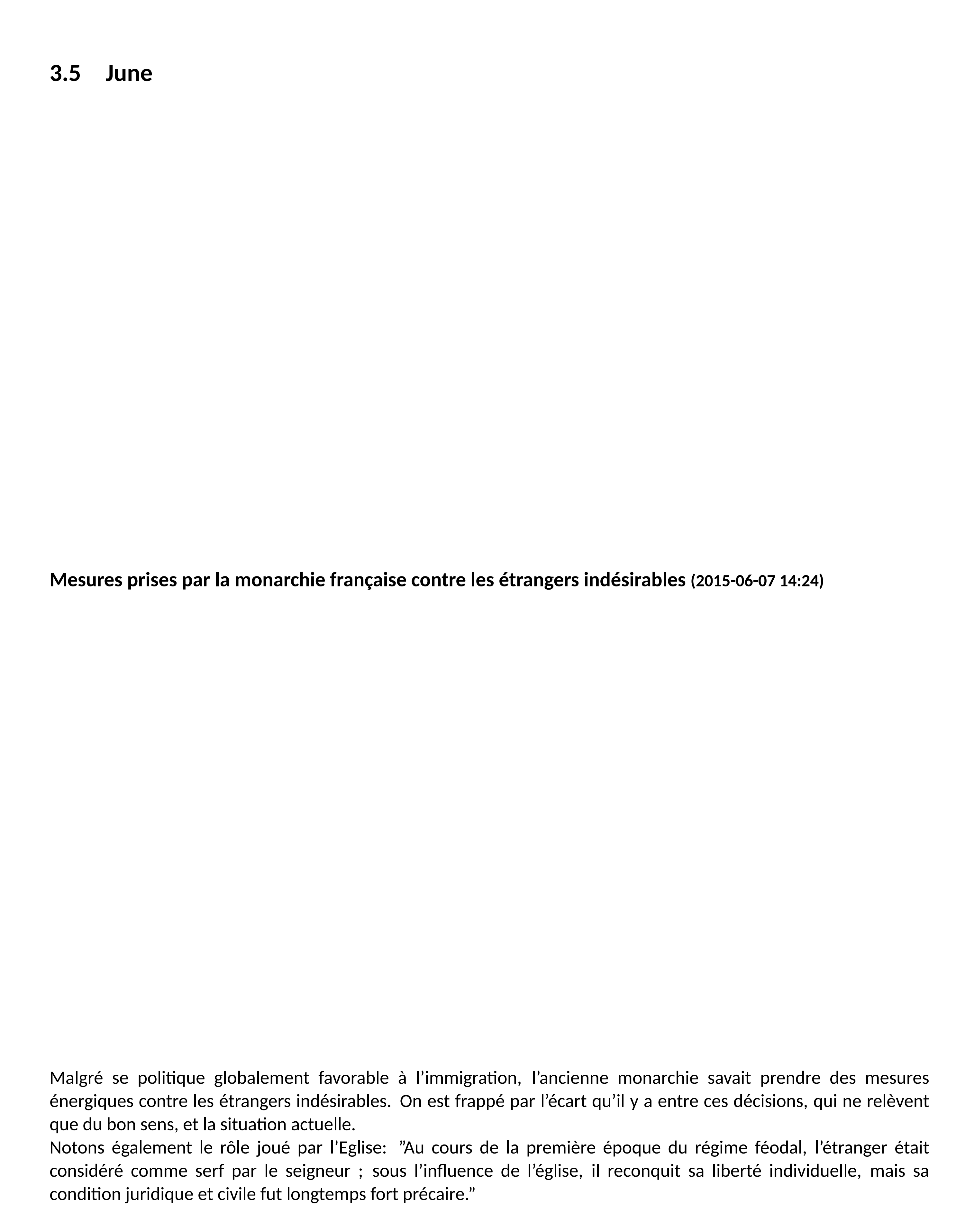
---

The Beginnings of the Miscegenation of the Whites and Blacks in America **(2015-05-30 23:26)**

IFRAME: https://archive.org/stream/jstor-2713814/2713814?ui=embed #mode/1up

---

3.5 June



Mesures prises par la monarchie française contre les étrangers indésirables **(2015-06-07 14:24)**

Malgré se politique globalement favorable à l’immigration, l’ancienne monarchie savait prendre des mesures énergiques contre les étrangers indésirables. On est frappé par l’écart qu’il y a entre ces décisions, qui ne relèvent que du bon sens, et la situation actuelle.
Notons également le rôle joué par l’Eglise: ”Au cours de la première époque du régime féodal, l’étranger était considéré comme serf par le seigneur ; sous l’influence de l’église, il reconquit sa liberté individuelle, mais sa condition juridique et civile fut longtemps fort précaire.”

II

Mesures de précautions prises par le gouvernement contre les forains indésirables.

Ne rencontrant pas d'opposition systématique de la part de ses sujets, l'ancienne monarchie fit aux étrangers de fréquents appels et ouvrit aisément les frontières du royaume à ceux qui se présentaient à titre individuel. Nonobstant la tolérance dont elle fit toujours preuve à leur égard, elle prit toutefois quelques mesures de précaution pour ne point recevoir dans le sein de la famille française des forains indésirables et surtout pour ne pas conserver ceux qui étaient parvenus à s'y insinuer.

A l'égard des groupes importants d'étrangers qui prétendaient à l'honneur de se fixer dans le pays, les ministres royaux se montrèrent également prudents. Ils examinaient avec bienveillance les demandes collectives qu'ils formulaient et les admettaient généralement, mais sous réserves. Avant d'autoriser les forains à essaimer dans le royaume, on les cantonnait dans une région délimitée, de manière à suivre leur conduite. Lorsqu'Henri II admit les Juifs portugais à s'établir en France, il décida que seules certaines villes du sud-est leur seraient ouvertes. Quand, chassés d'Espagne, les Morisques sollicitèrent de Henri IV le droit de se fixer dans le pays, le roi les y autorisa sous la double condition qu'ils se convertiraient et demeureraient dans la région comprise entre la Dordogne et l'Adour. Comme ils ne tinrent pas les engagements pris par eux, Marie de Médicis ordonna qu'on expulsât ces hôtes encombrants.

Richelieu, redoutant la constitution d'un état dans l'état, rejeta une demande d'immigration en masse de Hollandais. Le cardinal avait été saisi par eux d'une proposition tendant à déclarer Le Havre port franc et à y installer quatre cents familles néerlandaises. Il repoussa cette demande; d'accord avec lui, le Parlement déclara qu'il n'y avait lieu « de s'associer quatre cents familles en leur donnant le droit de bourgeoisie, rendre nobles des estrangers incongnuz, establir enfin une petite république dans un royaume. »

Le gouvernement français ne désirait pas voir s'agréger à la nation des groupes d'étrangers turbulents ou de mince valeur sociale. Duguesclin conduisit hors de France les Grandes Compagnies, gens de sac et de corde, venus de tous les coins de l'Europe et qui auraient peut-être fini par s'immiscer dans la population française. Depuis leur apparition en France, Bohémiens et Égyptiens furent traqués et pourchassés ; au début du XVIIe siècle, des bandes d'Irlandais faméliques se répandirent en Bretagne, en Anjou, à Paris, ils mendiaient et n'étaient d'aucune utilité ; ordre fut donné de les réembarquer au plus vite. Cent ans plus tard, les Jacobites immigrés qui ne se procurèrent pas des moyens d'existence se virent contraints de prendre du service dans l'armée s'ils ne préféraient sortir de France.

Pour soutenir les Messinois révoltés contre le gouvernement espagnol, Louis XIV avait expédié en Sicile des hommes et du matériel. L'expédition de Messine n'ayant pas donné les résultats qu'il en espérait, le roi, au printemps de 1678, ordonna au duc de la Feuillade d'évacuer Messine et de ramener en France troupes et armements. Une foule considérable d'insurgés s'embarqua sur les galères royales et parvint à Marseille. Les Messinois furent placés en face d'une triple solution : rentrer dans leur pays en profitant de l'amnistie que le gouvernement espagnol accordait aux révoltés, gagner l'Italie ou s'engager à travailler de leur métier. Prétextant l'aide donnée à la politique du roi, les Messinois estimaient devoir être entretenus par le trésor royal. Rouillé, intendant de Marseille, écrivait : « J'ay trouvé à Marseille tous les Messinois si prévenus que S. M. les devoit enrichir par ses bienfaits qu'ils avoient vendu jusqu'à leur che-

mise en attendant les grâces du roy » ; mais comme on n'entendait point subvenir aux besoins de tous ceux qui prétendaient vivre aux dépens du gouvernement, on frêta un navire qui rapatria les fainéants. Ceux qui voulurent travailler furent autorisés à demeurer en France [1].

L'ancienne monarchie n'admettait pas dans le pays les groupes d'étrangers dont la valeur sociale ne lui semblait pas suffisante. Elle ne consentait pas à faire subsister des forains qui constituaient une charge pour le trésor ou pour les regnicoles. Après une épreuve de quelques mois, le gouvernement expulsait les étrangers qui ne se pliaient pas aux coutumes ou aux usages du pays.

Des motifs politiques incitaient la royauté à écarter les étrangers de quelques régions de France ; dans les provinces ou dans les villes qui furent soumises à leur domination, on prenait à l'égard des Anglais des mesures de précautions fort justifiées. Le commerce ne cessait de les attirer à Bordeaux au xve siècle ; leurs visites donnant des inquiétudes au gouvernement français, on ne tint pas à les voir se fixer sur les rives de la Gironde. Un règlement de 1455 obligea les marchands anglais à s'arrêter à Soulac, à l'entrée de la rivière, en attendant un sauf-conduit pour se rendre à Bordeaux. Ils étaient tenus de laisser leur artillerie à Blaye et de payer un écu par navire ; à Bordeaux, ils étaient logés par le fourrier de la ville et il leur était interdit de paraître dans les rues avant cinq heures du matin ni après sept heures du soir. S'ils achetaient du vin hors de Bordeaux, obligation leur était faite de se munir d'une autorisation du maire et des jurats, d'être accompagnés par les archers de la ville et de payer au connétable, outre les anciens droits, le droit de « la branche de cyprès » pour marque d'avoir été à Bordeaux [2]. Ces obstacles apportés aux communications de la ville avec la Grande-Bretagne constituaient une gêne, mais ils étaient dictés par une loi de stricte prudence imposée aux souverains dans l'intérêt de la sécurité du pays et de l'intégrité nationale.

1. Arch. de la Marine, B^{4} 8, fol. 95 et 97.
2. D. Brissaud, *op. cit.*, p. 239.

Lorsque la ville de Calais eut été récupérée par la couronne de France, on exempta du droit d'aubaine les étrangers désireux de s'y établir ; les Anglais furent exclus de ce privilège.

Il est à peine besoin d'insister sur les mesures que le gouvernement royal prenait à l'égard des étrangers lorsqu'il entrait en guerre avec le souverain dont ils étaient les sujets. Tout gouvernement digne de ce nom adopte, vis-à-vis des forains résidant sur le territoire national, des méthodes qui les mettent hors d'état de nuire. A dater du règne de François Ier, on chassa de France les ressortissants des pays avec lesquels on entrait en guerre. Vis-à-vis des simples « habitués », nulle difficulté ne se présentait ; on leur accordait un délai raisonnable pour sortir du royaume en emportant leurs biens. Les forains naturalisés subissaient parfois le sort des résidents ; en 1543, François Ier décida que tous les Espagnols et autres étrangers, sujets de l'empereur, ayant obtenu des lettres de naturalité, devaient être expulsés du royaume dans le délai de deux mois s'ils ne s'étaient mariés en France.

Louis XIII suspecte Anne d'Autriche de recevoir de fâcheux conseils d'Espagne par l'intermédiaire des étrangers de sa maison, il n'hésite pas à les mettre hors de la cour. En 1672, les Hollandais non naturalisés sont expulsés de France, hormis ceux qui habitent Bordeaux. Quand, le 24 septembre 1688, Louis XIV lance à l'empereur sa déclaration de guerre, les Autrichiens notables résidant à Paris sont saisis comme otages ou boutés hors de France. Les Anglais séjournant en France sont conduits hors des frontières lors de l'ouverture de la guerre de Sept ans.

Les souverains de l'Europe possédaient à Paris des espions chargés de les renseigner, d'autres avaient mission, au XVIIIe siècle surtout, de provoquer des émigrations d'ouvriers ou de soldats. Ces espions, généralement recrutés en pays allemands, étaient mâles ou femelles, seigneurs, négociants, petits boutiquiers, filles de chambre ou femmes de mauvaise vie ; surveiller ces « mouches » était du ressort de la police : elle ne défaillait pas à sa tâche. La seule liste des espions embastillés en l'espace de cent cinquante ans prouve l'habileté avec laquelle elle opérait.

Bien qu'elle manifestât à l'égard des forains d'amicales dis-

positions, la royauté n'admettait pas indistinctement en France tous ceux qui souhaitaient s'y fixer. Le gouvernement procédait à un véritable tri ; sa conduite lui était d'ailleurs souvent dictée par des motifs de sécurité nationale. Quand, après un examen préalable, les forains inutiles, suspects ou dangereux avaient été écartés, une seconde tâche s'imposait aux ministres, elle consistait à assimiler et à transformer en sujets fidèles et dévoués les enfants que la France n'avait pas portés.

La naturalisation sous la monarchie **(2015-06-07 15:05)**

Avant, on parlait de ”dénationalisation” pour quelques centaines ou milliers de naturalisations...

La royauté se montrait facile dans l'octroi des lettres de naturalité ; au demeurant, le caractère même de précarité des naturalisations lui laissait toute latitude pour révoquer celles qui auraient été accordées à des personnages suspects. Dénombrer approximativement les lettres de naturalité expédiées sous un même règne est impossible ; d'après le *Catalogue* de ses actes, François Ier en aurait octroyé environ douze cents à des chefs de famille comportant plusieurs personnes, mais sous ce rapport le relevé des actes de ce roi est incomplet ; on rencontre en effet des lettres de naturalité enregistrées dans les Chambres des Comptes provinciales et qui ne figurent point au *Catalogue* [1]. En quarante ans, trente-cinq chefs de familles espagnoles résidant à Nantes [2] furent naturalisés, trente-neuf chefs de familles hollan-

1. *Catalogue des Actes de François Ier*. V° Naturalité.
2. J. Mathorez, *Notes sur les Espagnols et les Portugais à Nantes*. Paris, 1912.

ASSIMILATION DES ÉTRANGERS 143

daises habitant Bordeaux furent admis à la qualité de Français en moins d'un siècle ; on en compte autant à Nantes et à Rouen. Au xviiie siècle, on a signalé cent trente-six familles d'origine germanique vivant à Bordeaux comme naturalisés putatifs, c'est-à-dire de familles vivant sous le seul couvert des naturalisations générales octroyées depuis Louis XI jusqu'à Louis XVI aux habitants d'un certain nombre de villes impériales [1].

Au xvie siècle, les étrangers naturalisés sont si nombreux que Spifame, dans ses *Arrêts*, se plaint de la « dénationalisation » de la France ; les États de Blois, en 1576, protestent contre la trop grande facilité de naturalisations octroyées à des forains. Mais ces récriminations laissent la royauté indifférente ; elle poursuit sa politique vis-à-vis des étrangers. Henri IV se montre très large à l'égard des Hollandais et des Flamands et de 1635 à 1659 j'ai relevé quatre-vingt-seize lettres de naturalité accordées à des chefs de familles italiennes, enregistrées à la seule Chambre des Comptes de Paris.

---

100 Facts about the Blackman **(2015-06-07 18:53)**

Written by J. A. Rogers
Link: http://www.angelfire.com/realm/ebn/features/100facts.html

---

Courts and Countries After the War **(2015-06-09 22:34)**

This little-known book written in 1925 provides a number of interesting insights on the decadence of Europe. Unlike many books on the subject, it deals with the race question.

IFRAME: https://archive.org/stream/courtsandcountri011111mbp?ui=embed #page/n6/mode/1up

---

The Novellino : A Biological Picture of 15h Century Italy **(2015-06-09 23:16)**

Noble Italian Ladies and Their Amours With Negro Slaves

Juvenal and Martial, early Roman writers, scored the fondness of the Roman matrons of their time for blackamoors, as was said. Masuccio, another Italian writer of the fifteenth century, is even more severe in this respect. In his stories, which throw much light on the history of the period, noble Italian ladies, who are cold and indifferent to men of their own class are infatuated with Negro slaves. In his Novellino XXII, the wife of the rich Nicolao d'Aguito of Trapani, a woman of great beauty, is so deeply in love with her husband's Moorish slave, "a young fellow, strong and robust of body but ugly beyond measure" that she would have killed her husband if the slave had said so, and finally ran away to Africa with him.

Novellino XXIV tells of a young man who was desperately in love with "a gracious and beautiful lady, the wife of one of the foremost gentlemen of the city." After trying to win her in every way, he entered the yard of her home one day, and hid behind a pile of casks, intending to enter the house and get under her bed when she went out. But she stayed at home all that day.

While he was still hiding, a Negro slave came into the yard driving a mule, loaded with wood. The lady, hearing the slave, hurried to the window and began scolding him for being so long. But the slave took no notice of her on which she came down into the yard and began "to sport with him in tender wise with her hand and she went on from one endearment to the other; the wretched lover who stood wonder-stricken and for his own sake wishful that he could have won the favour which was now being granted to the black man without any labour on his part beheld the lady go and make fast the door and then without any farther ado or demur, throw herself upon the mule's saddle which lay there and draw the horrible black fellow towards her. He without waiting at once set himself to the task and gave the wanton what she desired."

Novellino XXV deals with " a very young and beautiful woman" named Geronima, "vain beyond measure" who held captive the hearts of some of the noblest and choicest men without ever letting them taste "the supreme fruit she held in store." One nobleman set himself the task of winning "this finished artist in coquetry" but had no success. Finally he thought of reaching her through one of the Negro slaves of the family, Alfonso. He treated the latter so well that he became more attached to him than to his master. At last the nobleman asked the slave to intercede with the lady for him. The slave, greatly embarrassed, tried to dissuade him. The lady wasn't worth his notice, he said. Pressed for the reason the slave confessed that the haughty dame was already his mistress, and gave the nobleman most convincing proof.[18a]

[18a] Novellino. Trans. by W. G. Waters. London, 1895.

X

IFRAME: https://archive.org/stream/novellinoofmasuc01masuuoft?ui=embed #page/n6/mode/1up

x

IFRAME: https://archive.org/stream/novellinoofmasuc02masuuoft?ui=embed #page/n6/mode/1up

---

Sur l'affranchissement des esclaves en Provence **(2015-06-11 23:17)**

Que les esclaves aient été nombreux en Provence, il est impossible d'en douter. Les textes abondent qui mentionnent les marchés concernant la vente, l'achat ou l'affranchissement de ces captifs. Romeo de Villeneuve, ministre des comtes de Provence, donne ordre par testament de vendre les Sarrasins qui se trouvent sur ses terres ; en 1305, Airaud, pelletier, vend pour 16 livres une esclave de Romanie ; en 1334, Thomas de Port vend à Guillaume Eminade une esclave grecque ; par un acte du 10 avril 1394, Pierre Fabri affranchit un esclave amené tout enfant de la Tartarie, il lui donne un pécule ; en 1395, Julien de Casaulx affranchit son esclave Madeleine et lui laisse par testament 50 florins d'or ; Jean Martin, son vieux serviteur, reçoit aussi, avec la liberté, 25 florins d'or. Depuis longtemps, c'était

1. A. Mortreuil, *Mœurs et institutions marseillaises au Moyen-Age. L'Esclavage.* Paris, 1852.

ainsi une coutume de donner aux affranchis une somme qui leur permit de s'établir ; dès 1266, Jean de Cologne lègue à Jacmete Barbeigate, son esclave et sa nourrice, un lit et 10 livres ; le 12 juin 1372, dame Raynaude Ode donne la liberté à Jean de Brindisi, qui, le même jour, épouse Hugonette, fille d'Étienne Garin, et reçoit une pièce de terre de quatre « carterées » sise au camp de Martel ; leur fille deviendra un personnage important de Marseille.

Au xvᵉ siècle, la Provence est peuplée d'Italiens aisés ; ceux-ci, accoutumés à posséder des esclaves, en ont plusieurs dans leur maison. Ils les affranchissent facilement. Louis Doria, par testament, rend la liberté à son esclave ; Caroline Doria possédait une esclave maure du nom de Clémence qui avait servi sa maîtresse avec dévouement ; elle était de Majorque et avait été achetée, à vingt-quatre ans, moyennant 60 écus, à Vincent Tarigo, marchand génois, par Baptiste de Ponte qui deux ans auparavant en avait vendu une autre nommée Catherine, chrétienne. Clémence devait être affranchie si Caroline Doria, tombée malade, recouvrait la santé et six ans après sa mort, si elle décédait. Le 8 mars 1505, Clémence devenait libre ; ce fait marque que, même après la réunion de la Provence à la France, il y eut encore quelques esclaves dans la région [1]. Louis XI et ses successeurs n'avaient pris aucune mesure générale au sujet de la suppression de l'esclavage.

A la cour du roi René, les esclaves étaient nombreux [2]. Les comptes des agents du roi mentionnent plusieurs Grecs, « Mores, Moresques » et Turcs. Un Grec était enfant de cuisine, Catherine la More était lavandière, Jehan le Turc préposé à la garde-robe de la reine, recevait des gages réguliers. Pour ses ménageries et volières, le roi René employait des Maures comme serviteurs, chameliers, dresseurs d'oiseaux. Falcon, maure favori de René, fut amené par lui de Provence à Angers où il mourut en 1463 ; sa pension fut attribuée à une mauresque, Crescelle, épouse de Bertrand Gomez, gardien des oiseaux de proie. D'autres Orien-

1. Labande, *Les Doria de France*. Paris, 1899, p. 138.
2. Abbé Arnaud d'Agnel, *Les Comptes du roi René*. Voir noms cités et mots Mores, Turcs. — Lecoy de la Marche, *Le Roi René*. Paris, 1857, t. II, p. 151.

taux, achetés par le roi René, menaient une vie assez douce à sa cour, quelques-uns, comme Monnet Alibert, maure blanc, pouvaient circuler librement.

De toute cette population d'affranchis, beaucoup ont dû se fixer définitivement en France ; les uns avaient obtenu des dots, des terres ; d'autres, comme Brindisi, s'étaient mariés ; quelques-uns même avaient été transplantés de Provence en Anjou. Si les documents sont le plus souvent muets à l'égard des descendants de ces affranchis, les suppositions que je fais n'ont rien d'invraisemblable ; les exemples cités prouvent au contraire que certains de ces Orientaux sont demeurés en Provence ou sur la terre française. On ne peut suivre exactement leur trace ; les esclaves perdaient leur nom et losqu'on les baptisait, on leur donnait un prénom chrétien et un patronymique tiré d'une circonstance de temps ou de lieu ; parfois même, l'affranchi prenait le nom de son maître.

Si l'on peut facilement admettre que la France a accueilli dans son sein quelques éléments de population d'Orientaux provenant de la descendance d'esclaves arrivés par la Provence, il n'est pas plus téméraire de croire que par le Roussillon et la Cerdagne, se sont infiltrés dans le royaume d'autres Maures et Sarrasins.

Dans le Roussillon comme dans la Cerdagne espagnole, l'esclavage était pratiqué [1] ; à dater de la conquête de Majorque en 1229, les esclaves furent particulièrement nombreux dans ces deux pays. Maures, Sarrasins, Tartares, Bosniaques, Turcs, Russes, Circassiens, Éthiopiens, fournirent suivant les époques le contingent de serfs nécessaires à la mise en culture du sol et à l'exploitation des domaines. Évêques et laïcs possédaient des esclaves ; par son testament daté du 18 février 1259, l'évêque d'Elne disposait de ses huit esclaves maures.

Tandis qu'en Provence l'esclavage était simplement toléré, la traite se pratiquait librement en Roussillon ; au milieu du XVe siècle on rencontre à Perpignan des marchands d'esclaves : Bernard Serra et Barbaroja, qui réalisent des fortunes dans le

1. Brutails, *Etude sur l'esclavage en Roussillon du XIIIe au XVIIIe siècle*, dans la *Nouvelle Revue historique du droit français et étranger*. Année 1886, pp. 388 à 417.

160 LES ÉTRANGERS EN FRANCE

trafic des Maures. Lorsque Louis XI et Charles VIII occupèrent le Roussillon, le commerce des esclaves ne fut pas suspendu; en 1490, Sébastien de Corssa, écuyer, maître d'hôtel du roi de France, affranchit Madeleine, turque de vingt-quatre ans. Ce fait marque que les souverains français n'avaient pas aboli l'esclavage en prenant possession du Roussillon. La coutume de posséder des esclaves se prolongea dans cette province jusqu'au temps de sa réunion définitive à la France, sous le règne de Louis XIII. A ce moment, s'agrégèrent à la population du royaume les habitants de la nouvelle conquête; parmi eux on comptait probablement des descendants d'Orientaux affranchis ou des esclaves encore sous le joug et que la France libéra.

L'Eglise et l'Orient au moyen-âge **(2015-06-13 21:05)**

x

IFRAME: https://archive.org/stream/legliseetlorient00bruoft?ui=embed #page/n8/mode/1up

---

Les éléments de la population extra-européenne en France du XIVème au XVIIIème siècle **(2015-06-13 21:20)**

Etude contenant plusieurs anecdotes intéressantes quant à la présence des étrangers en France dans les siècles passés. Un certain multiculturalisme existait, initié par, notamment, l'exploration maritime (les "grandes découvertes") et le commerce international.
[EMBED]

All the World's a Stage **(2015-06-14 18:00)**

This tirade from Shakespeare's "As you like it" defines well the human condition that has been actual for several centuries, as tradition declined. Today, the only form of liberation available for certain human types is through specific metaphysical exercises.

–

All the world's a stage,

And all the men and women merely players:
They have their exits and their entrances;
And one man in his time plays many parts,
His acts being seven ages. At first the infant,
Mewling and puking in the nurse's arms.
And then the whining school-boy, with his satchel
And shining morning face, creeping like snail
Unwillingly to school. And then the lover,
Sighing like furnace, with a woeful ballad
Made to his mistress' eyebrow. Then a soldier,
Full of strange oaths and bearded like the pard,
Jealous in honour, sudden and quick in quarrel,
Seeking the bubble reputation
Even in the cannon's mouth. And then the justice,
In fair round belly with good capon lined,
With eyes severe and beard of formal cut,
Full of wise saws and modern instances;
And so he plays his part. The sixth age shifts
Into the lean and slipper'd pantaloon,
With spectacles on nose and pouch on side,
His youthful hose, well saved, a world too wide
For his shrunk shank; and his big manly voice,
Turning again toward childish treble, pipes
And whistles in his sound. Last scene of all,
That ends this strange eventful history,
Is second childishness and mere oblivion,
Sans teeth, sans eyes, sans taste, sans everything.
Le monde entier est un théâtre, et les hommes et les femmes ne sont que des acteurs ; ils ont leurs entrées et leurs sorties. Un homme, dans le cours de sa vie, joue différents rôles ; et les actes de la pièce sont les sept âges. Dans le premier, c'est l'enfant, vagissant, bavant dans les bras de sa nourrice. Ensuite l'écolier, toujours en pleurs, avec son frais visage du matin et son petit sac, rampe, comme le limaçon, à contre-cœur jusqu'à l'école. Puis vient l'amoureux, qui soupire comme une fournaise et chante une ballade plaintive qu'il a adressée au sourcil de sa maîtresse. Puis le soldat, prodigue de jurements étranges et barbu comme le léopard, jaloux sur le point d'honneur, emporté, toujours prêt à se quereller, cherchant la renommée, cette bulle de savon, jusque dans la bouche du canon. Après lui, c'est le juge au ventre arrondi, garni d'un bon chapon, l'œil sévère, la barbe taillée d'une forme grave ; il abonde en vieilles sentences, en maximes vulgaires ; et c'est ainsi qu'il joue son rôle. Le sixième âge offre un maigre Pantalon en pantoufles, avec des lunettes sur le nez et une poche de côté : les bas bien conservés de sa jeunesse se trouvent maintenant beaucoup trop vastes pour sa jambe ratatinée ; sa voix, jadis forte et mâle, revient au fausset de l'enfance, et ne fait plus que siffler d'un ton aigre et grêle. Enfin le septième et dernier âge vient unir cette histoire pleine d'étranges événements ; c'est la seconde enfance, état d'oubli profond où l'homme se trouve sans dents, sans yeux, sans goût, sans rien.

Race of the Soul in Brazil **(2015-06-16 00:05)**

Gilberto Freyre, Brazil's leading sociologist and a white man, goes even further. He says that not only is there a predominant Negro strain in the Brazilian but that the Brazilian, even when white, is psychologically Negro. "Every Brazilian," he says, "even the white with the blond hair carries in his soul, if not in his body, the mark of the Negro. In tenderness, in excessive mimicry, in Catholicism, that delights the emotion, in walking, speaking, singing little lullabies, in all that is a sincere expression of life, we bear the unmistakable stamp of Negro influence. We had it from the *sinhama* (slave woman) who lullabied us to sleep, who gave us suck and fed us; from the *negra velha* (old mammy) who told us our first amazing tales; from the mulatto girl who gave us such pleasure digging out the first *bicho de pe;* from those who initiated us into the art of physical love and brought us to the first complete sensation of what it means to be a man; and from the *muleque* (personal slave of the young Brazilian master) who was our first playmate... .

"We (whites and blacks) are two fraternal halves mutually enriched with diverse values and experiences; when we shall become a whole, it shall not be achieved by sacrificing one element to another."[49]

J. A. Rogers, Sex and Race, Volume 2

Haiti's Little-Known History **(2015-06-20 22:41)**

Who knows Haiti had had the strictest segregation system in centuries? And that the French implemented it? As strict at is was, it was not fully upheld, as detailed in the text below. However, it was light years away from what the Portuguese and the Spanish did, which indicates the presence of a different racial makeup.

Chapter Nine

HAITI, MARTINIQUE, GUADELOUPE

RACE-MIXING in Haiti began in an enlightened and liberal manner for the times. France, although it had bowed to the evils of Negro slavery, had sets its face religiously against concubinage and illegitimacy. In 1685, it had issued from Versailles, under the seal of Louis XIV, a series of laws for the French colonies, known as the Black Code, Article Nine of which not only fixed a severe penalty on the illicit association of white men and Negro women but provided for the legal marriage of black and white and the legitimizing and the freedom of the mulatto offspring. The article read:

"Free men who will have one or several children through concubinage with their slaves, together with the masters who permitted them, shall each be condemned to a fine of 2000 lbs. of sugar, and if they are masters of the slaves by whom they have had the said children, they should in addition to the fine be deprived of the slave and the children, who should be given to the hospital without ever being able to be free. However when a free man who was not married to another person during concubinage with his slave will marry said slave according to the rites of the church, the slave shall be free by this means and the children made free and legitimate."[1]

Accordingly when France took over the eastern part of Hispaniola, or Santo Domingo, now Haiti, from the Spaniards in the latter part of the seventeenth century, this most liberal provision that had yet been made in any colony became a law for Haiti, also. But its observance was almost nil. Marriage with black women, yes—the French from the earliest times had a

predilection for black women, and some of those in the colonies actually had black wives; but the freeing of the mulatto offspring was another thing: that was loss of property. The law, furthermore, confined the master and other white men to only one woman, in this case incidentally a black woman, and such a law had never worked in all history. What was even worse economically: it limited the number of mulattoes possible to be born in the colony. Mulattoes fetched a higher price than blacks; and comely mulatto girls were eagerly sought. The result was that colonial life went on its accustomed way, law or no law. France and the French king and clergy were far away, and the enforcement of the law was in the hands of those whose interests it was to break it.

However, much liberality remained as there were white men who loved their black wives and mulatto children. The latter had, under the law the same rights as white people, and at first were granted most of them.

The colony prospered, thanks to the labor of the blacks. In August, 1670, Louis XIV, in a decree authorizing the bringing in of yet more slaves, had said, "There is nothing which contributes so much to the growth of the colony and the exploitation of its natural wealth as the laborious work of the Negro."[5] The soil was exceedingly rich; there was a great demand in Europe for sugar, cotton, and tobacco, and commerce was so good that St. Domingue became the second richest colony in the New World.

Its fame as an El Dorado spread throughout France. White adventurers, many of whom were impoverished aristocrats and the younger sons of peers, flocked out in search of fortune. Other aristocrats, tired of the emptiness of life at the French court, came out, too, in search of mental rejuvenation. Included, also, were white women of the upper-class, who, now that life had become safer, came in the hope of getting a rich husband.

Soon an aristocracy based on the old French model arose. The lower-class whites, or *petits blancs*, also formed their own caste. These two parasitic elements, saw, as usual, that they could enjoy leisure and luxury only by having a still lower caste to produce for them. In France, it had been other white people, but here, in the tropics, nature had been most kind: It had provided a caste specially colored—a caste that could be kept separate as long as its hue lasted, and so they established what did not exist in France, what had never existed in France, a color-line—a rigid color line—a contempt, outward at least for any mixture, or reported mixture, of African strain. Hilliard d'Auberteuil expressed the spirit of the times when he said, "Policy and safety require that we crush the race of blacks by a contempt so great that whoever descends from it even to the sixth generation shall be covered with an indelible stain."

The result was that in 1724, the provision in the Black Code which permitted a master to marry his black slave, was annulled. It now read, "Article VI. We forbid our white subjects of either sex to contract marriages with the blacks under penalty."[3]

In 1749 and 1763, another influx of aristocrats arrived in Haiti, bringing about such a tightening of the color line that it exceeded that of Virginia and the Carolinas.

The discrimination continued. In January 1767, an order which had already been in vogue in Martinique was sent to the governor of St. Domingue, the purpose of which was to create a distinct line of demarcation in social circles: the aristocrat born in the mother country was to have a superior status to the one of mixed blood born in the colony. This order read, "His Majesty having already excluded those who are descended from a Negro race of any species from all public functions in the colonies, he has excluded them with even stronger reason from the nobility and you ought to be scrupulously attentive to learn the origin of those who will present to you their titles to be registered."

On May 27, 1771, came an even stronger decree to the governor to do nothing that would "weaken the state of humiliation attached to such noblemen having Negro ancestry in any degree," and that "under no pretext whatever was the marriage of whites and mulatto women to be favored." One marquis, who had married a Negro girl in France was informed that he could no longer serve as captain of dragoons. In 1777, the French king sent the following message through the Count de Nolivos, "Noblemen who are descended in any degree whatever from a woman of color can no longer enjoy the prerogatives of nobility. The law is hard but wise and necessary in a country where there are fifteen slaves to one white. One cannot place too great a distance between white and black."[4]

Striking out still further against the mixed bloods, the king, on the advice

of his councillors, "forbade all his white subjects of both sexes to marry blacks, mulattoes, or other colored people ... and that no licenses for same should be issued under penalty." White parents could no longer leave their money and lands to their colored children.

At these and other restrictions numbers of white men sold their estates and returned to France with their colored wives and children. But even there the Haitian slaveholders pursued them. They caused several anti-Negro laws, hitherto unknown in France, to be passed, one of which forbade "the marriage of Negroes and white women which had been strongly encouraged since 1716."[3] This was in 1763. In 1777 another law forbade all mulattoes and blacks, slave or free, to enter France at all.

In 1768, mulattoes who were officers in the militia had their commissions taken away. A law of the governor-general, June 30, 1762, had already decreed jim-crow regiments for the rank and file. It read: "Nature having established three different classes of human beings: whites, near-whites, and mulattoes or free Negroes, this difference will always be observed in the composition of the militia and under no pretext or denomination must the different species be mixed."[4]

Not yet satisfied, the whites determined to pursue the color-line to its limit. In the colony were a number of mixed-bloods, some of them indistinguishable from white, who had been made "white" by law. The next step was to proceed against these by refusing to associate with them and snubbing them whenever possible. To be an officer in the militia was then one of the highest honors, and such "whites-by-law" who were officers were refused places of command in the white militia even though they were the sons of noblemen. Vassiere says, "Le Sieur Baldy was refused a place of command at Port-au-Prince because his maternal grandfather had married a Negro woman; another was refused Sieur de Brethon because he had married Marie Roumat, whose grandmother was a Negro woman of Madagascar.

'The Sieur Chapuzet was barred from a command in the militia because his great-great-grandmother had been a Negro woman. Some enemies of his who didn't want him into the militia dug into the parish registers and found that one of his ancestors in 1624 was a Negro woman. He claimed that she was an Indian. But the government did not declare him wholly white because of the large number of citizens who were in the same boat and wanted the same consideration."[7]

Determined to humble the mixed-bloods still further, some of whom were very wealthy, the white plantation owners went on to enact laws against all of Negro ancestry that could be paralleled only by the caste system of ancient India. Among the things they were forbidden to do were: Not to use any French name or surname for their children but only African ones, under heavy penalty—those having such names were given three months in which to change them; not to wear the same color of clothing as white people nor to be as richly dressed—those who wore jewelry in public ran the risk of losing them; and not to dress their hair in the same style as white people. If a free mulatto struck a white man for any reason he was to be whipped, branded, and sold into slavery.[8]

As for the illegitimate free mulattoes, the provision in the Black Code which had been made for the protection of mixed-bloods, was used against them and they were seized and sold as slaves. If such had property left them by their white fathers it was seized and given to a white next of kin.

Not in any part of the New World, not even in the Southern States at their very worst, were laws so drastic passed against Negroes or any other people.

However, retribution the most awful was to overtake the whites, innocent and guilty alike.

The Negroes, too feebly armed then to revolt openly, resorted to a powerful secret weapon: poison, in the use of which they had been skilled in Africa. Scores of whites, young and old, male and female, died in great agony and their cattle with them. The Negroes, when caught, were burnt alive, inch by inch. In 1777, one of them, Jacques, was burnt alive for poisoning his master and one hundred head of cattle.

To bolster up these cruel laws against the blacks, an attempt was made to increase the white population by bringing in white labor. . This ended in disastrous failure. In 1764, three thousand two hundred and eighty-eight whites were imported of whom 2470 were German, 418 Acadians of Nova Scotia, and the remainder French. Of these 2370 died in one year, 531 returned home, with only 387 remaining. Of 7535 white soldiers also brought out, 75 per cent died in four years.[a] On the other hand of 550 free black and mulatto soldiers "only three died in two years." It became clear that the experiment of white labor would not work.

One governor, Count d'Estaing, realizing that the whites could not retain their power without the support of the mixed-bloods, or *gens de couleur*, proposed to lift the restrictions from the quadroons and octoroons, "eager enemies of the blacks," but the king rejected the proposal. The color line should be absolute, he said.

This brings us to the question: Why was an absolute color line needed, and who were the most eager supporters of it? Answer: The white women. Yes, and they had abundant cause for complaint. Neglect was their lot; they were but so many castaways in the lap of luxury. Partly because of the greater sex appeal of the colored women to the white men; the climate of the colony was hard for white women; and partly because in concubinage the white man had little or no responsibility, the white woman had a most difficult time in

getting a husband or even any sex attention. Hilliard d'Auberteuil wrote in 1777, "Marriages are rare in St. Domingue." Mothers who had brought their daughters to the colony in the hope of getting a rich husband for them arrived to find a colored woman already in the place of honor.

There was still another powerful consideration for making the color line absolute. The "pure" white offspring that was decreed for rulership could be maintained only through the white woman, and if the white man did not marry or cohabit with her, except to a limited degree, how could white supremacy be maintained?

Thus the white slaveholders and the *petits-blancs*, or little whites, found themselves caught in a trap of their own setting. They had to choose between the white woman and the colored one. But few hesitated over this choice. Lespinasse writes, "The white man transported to St. Domingue in a burning climate the influence of which upon the temperament cannot be denied, could not resist the charms of the young African woman. She had in addition to her allure, a sympathy that Raynal, Moreau de St Mery, Ganau and Coulon have perfectly described. 'The natural attractions of the Negro woman,' said Coulon, 'outshone nearly always the vain adornments and coquetry of the white creoles.' The white European woman was the first to be disdained and then the white creole woman, who no matter how seductive, had no longer any empire over the heart of the white man."[10]

Vaissiere said similarly, "Numbers of masters instead of concealing their turpitude glory in it, having in their houses their black concubines and the children they have had by them, and showing them off with as much assurance as if they were the offspring of marriage. Neither the color, nor the odor, nor any other natural disgust, nor the idea of having a slave as offspring and to see him ill-treated or worked at the vilest of labor, or sold, keep them from these monstrous unions... .

"One can thus see scions of the great names of France—a relative of

Vaudreuil, a Chateauneuf, a Boucicaut, last descendant of an illustrious marshal of France pass their lives between a bowl of raw rum and a Negro concubine. Neither age nor absence of good looks is often an obstacle to these half-savage unions. Often these women are the most repulsively dirty and ugly that the Negro race can produce."[11]

The law against intermarriage didn't work either. First, the Church was against it, and some priests, in defiance of the order went on marrying white and black. Second, the Jesuits were then a power in Haiti. They had great farms and an increase in the number of their mulatto slaves meant more wealth. When the slave-trading was abolished, the Jesuits went in for slave-breeding precisely as did the white Virginians.

Impoverished French noblemen would come to Haiti, marry a rich mulatto girl, take her to France, and with her money re-establish his ancestral line. Pons wrote, "French noblemen went to the colonies for the express purpose of repairing, by a matrimonial connection, a fortune wrecked by losses or misconduct. In these cases they despised prejudice. They cared nothing about color, provided it was not absolutely black. Riches were the great desiderata and made up for everything else. They returned to France with their tawny escorts, where their Creole birth detracted nothing from their consequence in polite society."[12] Some of the white men who married the mulatto girls did not even take the trouble to return to France. They stayed in Haiti. Vaissiere wrote, "... this Saint-Martin of Arada, one of the leading citizens of Artibonite, possessing more than two hundred Negroes, which his marriage with a Negro woman, who owned about thirty slaves, alone permitted him to reach the position he now occupied; or like Gascard-Dumesny, who married a Negro woman of seventy years, widow of Baptiste Amat, who had left her a million francs, has become from a mere interne a leading colonist."

Hilliard d'Auberteuil, writing in 1777, says, "There is in the colony three

hundred white men married to mulatto women, some of whom are noblemen."[13] He adds: "There are so many colored people who are so fair that it is impossible to tell them from white, so many families whose origin is forgotten, and whose daughters are married to honest citizens... . The fair mulattoes, who have become rich, have an infallible way, so to speak of elevating themselves to the rank of the whites; even though there are eye witnesses to the dark color of their mother or grandmother. They claim they are descended from the Indians who came from St. Christopher in 1640 when the English drove the French from that island."[14]

As for concubinage that was most common. A census taken in 1774 showed that of 7000 free women of color in the colony, 5000 were living as mistresses of white men.[15] Very few of these women were public prostitutes. Later, however, according to Vaissière, the number of the latter did increase in the towns.

Not all of the white men were after money, however. Members, even of the high aristocracy lost their heads over the colored women, some of whom must have been of great physical charm if we are to judge by the manner in which certain writers of the time went into raptures over them. As Lafcadio Hearn says, "So omnipotent was the charm of half-breed beauty that masters were becoming the slave of their slaves. It was not only the creole *Negress* who had appeared to play a part in this strange drama which was the triumph of nature over interest and judgment; her daughters far more beautiful had grown up too, to form a special class. These women, whose tints of skin rivalled the colors of ripe fruit, and whose gracefulness—peculiar, exotic, and irresistible—made them formidable rivals to the daughters of the dominant race."

So powerful was the charm of these mulatto girls, he says, that it was decreed, "that whosoever should free a woman of color would have to pay to the government *three times her value as a slave*"

Some of these colored women did not measure up to the European standard in facial profile, it is true, but their superb physiques, the rhythm, the primitive grace of their movements, and especially of their dancing, made them none the less irresistible to some of the most artistic of the whites.

Souquet-Basiege, Rufiz, Cornillac, and other writers thought that these mixed-blood French women—especially those in whom the blood of Europe, Africa, and America were blended—were the most beautiful specimens of the human race. Cornillac, a surgeon, was deeply impressed by those mixed-bloods, who still showed the aboriginal Carib strain. He says, "When among the populations of the Antilles we first notice these remarkable *metis*, whose olive skins, elegant and slender figures, fine straight profiles and regular features remind us of the inhabitants of Madras or Pondicherry (India), we ask ourselves in wonder while looking at their long eyes, full of a strange and gentle melancholy (especially among the women) and at the black, rich, silky, gleaming hair, curling in abundance over the temples and falling in profusion over the neck—to what human race can belong this singular variety in which there is a dominant characteristic that seems indelible and always shows more and more strongly in proportion as the type is further removed from the African element. It is the Carib blood—blended with blood of Europeans and of blacks, which in spite of all subsequent crossings, and in spite of the fact that it has not been renewed for more than two hundred years, still conserves as markedly as at the time of its first interblending the race-characteristics that invariably reveals its presence in the blood of every being through whose veins it flows."[15]

Lafcadio Hearn, who was himself a connoisseur of black beauty, and a later arrival, raved about the black girls. He said, "There is something superb in the port of a tall young mountain griffone, or Negress, who is comely; it is a black poem of artless dignity, primitive grace, savage exultatation of movement." In her walk "a serpentine elegance, a sinuous charm ... With us only a finely-

The Universities of Europe in the Middle Ages (2015-06-21 22:22)

This book details the history of an institution which has played an anti-traditional role from its inception on, the christian university. Of particular interest is how it did all it could to uproot the European tradition and replace it with christian, modern elements (see for example in vol. III the chapters on celebrations and leisure).

IFRAME: https://archive.org/stream/universitieseur00unkngoog?ui=embed #page/n11/mode/1up

IFRAME: https://archive.org/stream/universitieseur102rashuoft?ui=embed #page/n12/mode/1up

IFRAME: https://archive.org/stream/universitiesofeu22unse?ui=embed #page/n10/mode/1up

---

John Amos Comenius, or Globalism avant la lettre (2015-06-22 22:42)

Comenius is well known in the Netherlands because of the schools named after him (another popular variant of "free schooling" being the Montessori system, which has, unsurprisingly, obvious links to feminism and theosophy ; https://en.wikipedia.org/wiki/Montessori _education).
His activity is noteworthy (search for an universal language, inter-religiosity, education reform, a.o.) next to that of more often cited protestant reformers (Calvin, etc.): Globalism avant la lettre.
See also: https://en.wikipedia.org/wiki/John _Amos _Comenius
https://en.wikipedia.org/wiki/Pansophism
"The context that Comenius came from is fascinating. His Central Europe was a meeting place of different cultures at the beginning of the 17th century, and then this melting pot turned into a place of conflict. You can see many different influences in his thinking, including – and this is a fascinating element in your book – the Cabbalistic, Jewish influence on his thinking."
http://www.radio.cz/en/section/books/jan-amos-comenius-a-philosopher-fo r-the-21st-century
"As an outcome of the persecutions, some of the Brethren preferred adopting Judaism to forced conversion to Catholicism or emigration. Some Bohemian Jewish families traced their descent to these converted Brethren, among them Brod, Dub, Jellinek, Kafka, Kuranda, and Pacovsky."
http://moziani.tripod.com/home/comenius.htm
G. H.

Quelques réflexions autour de l'enfance de Louis XIII (2015-06-24 23:02)

Ce livre écrit par le médecin Jean Héroard au dix-septième siècle décrit l'"enfance" (nous utilisons des guillemets car l'enfance est une idée qui a beaucoup évolué) du futur Louis XIII. Outre l'intérêt biographique, cet écrit révèle le contraste saisissant entre aujourd'hui et alors : l'enfance, la virilité, l'éducation, le caractère, etc. Nous consacrerons quelques articles sur des éléments spécifiques.

On dit communément - et bêtement - que l'on vivait moins longtemps auparavant. Sur un plan purement numérique, oui. Mais, sur le plan qualitatif, la vie était plus étendue et plus haute. On était considéré comme un homme à sept ans, on vivait très rapidement dans le monde des "adultes", on était beaucoup plus mature et viril (et cela très rapidement), etc.

IFRAME: https://books.google.fr/books?id=I7UFAAAAQAAJ &hl=fr &pg=PP11 &output=embed

IFRAME: https://books.google.fr/books?id=CJtcAAAAMAAJ &dq=Journal %20sur %20l'enfance %20et %20la %20jeunesse %20de %20Louis %20XIII %20tome %202 &hl=fr &pg=PP7 &output=embed

---

L'apprentissage de la sexualité autrefois (2015-06-24 23:30)

L'extrait ci-dessous (du livre de P. Ariès sur l'enfance et la famille) décrit l'apprentissage de la sexualité autrefois, avant l'avènement de la morale humaniste, chrétienne et puritaine. On est sidéré, bien qu'il ne faille sans doute pas rejeter en bloc cette conception, la morale susdite étant certainement pire. Comme expliquait dans l'article précédent, on était homme bien plus tôt et, forcément, la sexualité en est une composante majeure.

* * *

L'une des lois non écrites de notre morale contemporaine, la plus impérieuse et la mieux respectée, exige que les adultes s'abstiennent devant les enfants de toute allusion, surtout plaisante, aux choses sexuelles. Ce sentiment était bien étranger à l'ancienne société. Le lecteur moderne du journal où le médecin du roi, Heroard, consigne de petits faits de la vie du jeune Louis XIII est confondu de la liberté avec laquelle on traitait les enfants, de la grossièreté des plaisanteries,. de l'indécence de gestes dont la publicité ne choquait personne et qui paraissaient naturels. Rien ne nous donnera une meilleure idée de l'absence complète du sentiment moderne de l'enfance dans les dernières années du XVIe et le début du XVIIe siècle.
Louis XIII n'a pas encore un an : « Il rit à plein poumon quand la remueuse lui branle du bout des doigts sa guillery. » Charmante plaisanterie que l'enfant ne tarde pas à prendre à son compte, il interpelle un page : « d'un Hé ! et se retrousse, lui montrant sa guillery ».
Il a un an : « Fort gay, note Heroard, émerillonné ; il fait baiser à chacun sa guillery. » Il est sûr que chacun s'en amuse. De même s'amuse-t-on beaucoup de son jeu devant deux visiteurs, le sieur de Bonnières et sa fille : « Il lui a fort ri, se retrousse, lui montre sa guillery, mais surtout à sa fille, car alors, la tenant et riant son petit rire, il s'ébranlait tout le corps. » On trouvait cela si drôle que l'enfant ne se privait pas de répéter un geste qui lui valait un si beau succès ; devant « une petite damoiselle », « il a retroussé sa cotte, lui a montré sa guillery avec une telle ardeur qu'il en était hors de soi. Il se couchait à la renverse pour la lui montrer ».
Il a un an passé qu'il est déjà fiancé à l'infante d'Espagne ; son entourage lui fait comprendre ce que cela veut dire et il n'a pas si mal compris. On lui dit : « Où est le mignon de l'infante ? Il met la main sa guillery. »
Pendant ses trois premières années, personne ne répugne ou ne voit de mal à toucher, par plaisanterie, les parties sexuelles de cet enfant : « La marquise (de Verneuil) lui mettait souvent la main sous sa cotte ; il se fait mettre sur le lit de sa nourrice où elle se joue à lui, mettant sa main sous sa cotte. » « Mme de Veineuil se veut jouer à lui, et lui prend ses tétons ; il la repousse et dit : otez, otez, laissez cela, allez-vous-en. Il ne veut jamais permettre que la marquise lui touche les tétons, sa nourrice l'avait instruit, disant : Monsieur, ne laissez point toucher vos tétons à personne, ne votre guillery, on vous la couperait. Il s'en ressouvenait. »
« Levé, il ne veut point prendre sa chemise et dit : point ma chemise (Heroard aime reproduire le jargon et même l'accent de l'enfance balbutiante), je veux donner premièrement du lait de ma guillery ; l'on tend la main, il fait comme s'il en tirait et de sa bouche fait pss pss, mais en donne à tous, puis se laisse donner sa chemise. »
C'est une plaisanterie classique, qu'on répète souvent, de lui dire : « Monsieur, vous n'avez pas de guillery » ; « il répond : Hé la véla ti pas, gaiement, la soulevant du doigt ». Ces plaisanteries n'étaient pas réservées à la domesticité, ou à des jeunesses sans cervelle, ou à des femmes de mœurs légères, comme la maîtresse du roi. La reine, sa mère : « La reine, mettant la main à sa guillery, dit : “ Mon fils, j'ai pris votre bec. ” » Plus extraordinaire encore ce passage : « Dépouillé et Madame aussi (sa sœur), ils sont mis nus dans le lit avec le roi, où ils se baisent, gazouillent et donnent beaucoup de plaisir au roi. Le roi lui demande : “ Mon fils, où est le paquet de l'infante ? ” Il le montre, disant : “ Il

n’y a point d’os, papa. ” Puis, comme il fut un peu tendu : Il y en a ast heure, il y en a quelquefois. »
On s’amuse, en effet, à observer ses premières érections : « Éveille à 8 heures, il appelle Mlle Bethouzay et lui dit : Zezai, ma guillery fait le pont-levis ; le vela levé, le vela baissé. C’est qu’il la levait et la baissait. »
À quatre ans, son éducation sexuelle est bien faite : « Mené chez la reine, Mme de Guise lui montre le lit de la reine, et lui dit : “ Monsieur, voilà où vous avez été fait. ” Il répond : “ Avec maman ? ” » « Il demande au mari de sa nourrice : “ Qu’est cela ? — C’est, dit-il, mon bas de soie. — Et cela ? (sur le mode des jeux de société). -— Ce sont mes chausses. — De quoi sont-elles ? — De velours. — Et cela ? — C’est une brayette. — Qué qu’il y a dedans ? — Je ne sais Monsieur. — Eh, c’est une guillery. Pour qui est-elle ? — Je ne sais Monsieur. — Eh c’est, pour Mme Doundoun (sa nourrice). ” »
« Il se met entre les jambes de Mme de Monglat (sa gouvernante, une femme très digne, très respectable, qui ne paraît pas pourtant s’émouvoir — pas plus qu’Heroard — de toutes ces plaisanteries que nous jugeons aujourd’hui insupportables). Le roi lui dit : “ Voilà le fils de Mme de Monglat, la voilà qui accouche. ” Il part soudain et se va mettre entre les jambes de la reine. »
À partir de cinq-six ans, on cesse de s’amuser de ses parties sexuelles : c’est lui qui commence à s’amuser de celles des autres. Mlle Mercier, l’une de ses femmes de chambre qui avait veillé, était encore au lit contre le sien (ses domestiques, parfois mariés, couchaient dans la même chambre que lui et sa présence ne devait pas beaucoup les gêner). « Il se joue à elle », lui fait remuer les doigts de pied, les jambes en haut, « dit à sa nourrice qu’elle aille quérir des verges pour la fesser, le fait exécuter... Sa nourrice lui demande : “ Monsieur qu’avez-vous vu à Mercier ? ” Il répond : “ J’ai vu son eu ”, froidement. “ Qu’avez-vous vu encore ? ” Il répond froidement et sans rire qu’il a vu son conin. » Une autre fois « se joue avec Mlle Mercier, m’appelle (Heroard) me disant que c’est Mercier qui a conin gros comme cela (montrant ses deux poings) et qu’il y a de l’eau dedans ».
À partir de 1608, ce genre de plaisanterie disparaît : il devient un petit homme — l’âge fatidique de sept ans — et c’est alors qu’il faut lui apprendre la décence des manières et du langage. Quand on lui demande par où sortent les enfants, il répondra alors, comme l’Agnès de Molière, par l’oreille. Mme de Monglat le reprend quand il « montre sa guillery à la petite Ventelet ». Et si on continue encore à le mettre, le matin à son réveil, au lit de Mme de Monglat, sa gouvernante, entre elle et son mari, Heroard s’indigne et note en marge : insignis impudentia. On imposait au garçon de dix ans une retenue qu’on n’avait pas l’idée d’exiger de l’enfant de cinq ans. L’éducation ne commençait guère qu’après sept ans. Encore est-il que ce scrupule tardif de décence doit être attribué à un début de réforme des mœurs, signe de la rénovation religieuse et morale du XVIIe siècle. Comme si la valeur de l’éducation commençait seulement à l’approche de l’âge d’homme. Vers l’âge de quatorze ans, Louis XIII n’avait pourtant rien à apprendre, car c’est à quatorze ans et deux mois qu’on le mit presque de force dans le lit de sa femme. Après la cérémonie il « se couche et soupe au lit à 6 heures trois quarts. M. de Gramont et quelques jeunes seigneurs lui faisaient des contes gras pour l’assurer. Il demande ses pantoufles et prend sa robe et va à la chambre de la reine à 8 heures où il fut mis au lit auprès de la reine sa femme, en présence de la reine sa mère ; à 10 heures un quart, il revient après avoir dormi environ une heure et fait deux fois, à ce qu’il nous dit ; il y paraissait, le g... rouge ».

"America began on miscegenation" **(2015-06-29 23:02)**

Chapter Thirteen

THE BEGINNING OF MISCEGENATION IN THE UNITED STATES

BECAUSE English is now the language of the United States, and because England later won domination over Spain, the great tendency is to ignore the fact that the first explorers, the first colonizers, the founders of the United States were Spaniards. Forty years before Sir Walter Raleigh, the founder of Virginia, was born, the Spaniards were in the United States. The first English settlement was Jamestown in 1607. Half a century before that the Spaniards had traveled from Florida to California; had penetrated to the southwest as far as New Mexico and Arizona; to the northwest as far as Wichita, Kansas; and to the north as far as Jamestown, Virginia. They arrived in Virginia, England's oldest colony, in 1526, which also was twenty-six years before Raleigh was born.

The first explorer from the Old World to touch what is now the United States was Ponce de Leon in 1512. After him came Hernando de Soto, D'Ayllon, Coronado, Tristan de Luna and others, with all of whom were Negroes. One of the leaders of the expedition with Ponce de Leon was a Negro, Pedro Mexia; in 1527, another Negro, Estevanico, had traveled with Cabeca de Vaca and two other Spaniards from Florida to California, and this same Negro later discovered Arizona and New Mexico; in 1526, Negroes had gone with D'Ayllon to settle what is now Jamestown, Virginia,[1] had revolted and broken up the settlement, thereby being largely instrumental in later making English domination of Virginia possible. As early as 1540, that is,

seventy-nine years before the English introduced slavery in Virginia, and eighty years before the arrival of the Pilgrim Fathers, a Negro settled in Alabama. He was a member of De Soto's expedition. Pickett says he was "a Christian Negro too sick to travel whom the Indians desired to retain among them on account of his singular hair and sable complexion. He recovered and was doubtless the distant ancestor of the dark-colored savages seen in that region in more modern times."[2]

The oldest city in the United States is St. Augustine, Florida. Negroes are now living there, and they were there at its founding in 1565. Priestley says, "This most ancient city of our modern Black Belt owed much to the labor of Negro slaves whom the Spaniards employed to establish their stronghold. Negro slaves of the Spanish king were sent to Florida in 1581 and a small party of them was engaged for two years in making wooden platforms for the artillery of the fort at old Saint Agustin. Black hands set up the first smith's forge and there made needed repairs while two of the best Negroes were sent to Santa Elena to help the soldiers saw out the boards to be used for covering the fort there."[3] Some individual Negroes lived at St. Augustine at this period for forty years.

In short what was said of race-mixing in the first stages of development of Latin America is precisely true of Anglo-Saxon America, too. That is, the mothers of what were later to be the earliest American citizens were not white, but positively Indian. *America began on miscegenation.* The Negroes also had no women of their own with them, and it was a long time before they had any, as Priestley says; therefore, they, too, had Indian wives or concubines. Later, we shall see the Indian women, as in South and Central America, were very fond of the Negro men and mixed freely with them.

Some of the earliest Spanish settlements were in New Mexico, of which Priestley says, "Here a handful of Indians, half-breeds, and mulattoes, led by a few civilian missionaries and soldiers were engaged in a highly dramatic

episode in Spain's long effort to subdue and hold a continent." Of these earliest pioneers of New Mexico, he says, "Many ... were half-breeds and mulattoes." He adds that "all the cities of Spanish America" had such origin, and pictures "the little farms, ranging in size from five hectares up according to the nature of the land—small self-sufficing empires remote from the markets of civilization" where "rose a half-breed and mulatto element tempering the taciturnity and melancholy of the Indian with the vivacity and pugnacity of the Spaniard."[4]

What was true of the Spaniard was also true of the French, who also arrived before the English. The race-mixing that occurred under these two nations in America will be dealt with according to the different states.

On the quality of the first white inhabitants of America **(2015-06-29 23:27)**

At this point a brief look into the status of the poorer whites will be enlightening. These whites, who were in the majority, were of the most wretched sort. Many of them had been so eager to get away from England that they sold themselves into slavery for a number of years to maritime companies for their passage across. Others were convicts, who chose transportation and slavery in the colonies rather than hanging and quartering at home. Others were prostitutes, who the home authorities thought would make good enough mothers for the new colonies. America, at that time had the worst possible name. As Hughson says, "The better classes in the colonies frequently complained of the unloading of the refuse population of the mother country on their shores. One of the best accounts yet given is by the historian, Doyle. 'It became a trade,' he says, 'to furnish the plantations with servile labor drawn from the off-scourings of the mother country ... a committee was appointed to consider the best means of furnishing labor to the plantations by authorizing contractors to transport criminals, beggars, and vagrants.' ... Runaway apprentices, faithless husbands, and wives, fugitive thieves and murderers were thus enabled to escape beyond the reach of civil or criminal justice."[6]... It is thus seen that a large proportion of the first settlers of America were banished criminals of the lowest sort. In 1619, the

year of the Negro's arrival, one hundred of these miserable whites arrived in the colony. Captain John Smith, third president of Virginia, was, himself, an escaped slave.

Maryland, too, was largely a convict colony; while the First Families of Georgia have had in many cases deported prostitutes as their founders. On the demand for labor on the American plantations slavery which had been abolished in England by Henry VIII, was revived. White children and adults were kidnapped by the thousands and sold in slavery in the colonies. This practice became so prevalent that in 1670 the English Parliament imposed the death penalty "without benefit of clergy" on kidnappers.

W. Stewart Ross says, "Only two hundred years ago the Lowlands of Scotland were a hunting ground for slaves. Who hunted for the slaves? Christians. Who were the slaves? Christians. In the American plantations along with the Negro of Coromandel and Mozambique the Scotsman of Ayrshire and Galloway toiled under conditions of the most degraded slavery ... These naked slaves were Scotland's stubborn Covenanters who had taken dourly to the Bible supplemented by the sword."

After the Battle of Worcester in 1648, 272 captives were sent to Boston for sale but there being no market for them they were taken to Barbados and exchanged for rum. Large numbers of Irish taken by Cromwell were sold into slavery in the New World. Esquemelin in his "History of the Pirates," gives a vivid picture of the hardships of these white slaves.

These whites were sold on the block and in the same markets as Negroes. Act V, 1680, of the Laws of Virginia reads: "For the encouragement of trade and manufacture it is provided that all goods, wares, English servants, Negroes and other slaves imported after September 29, 1681 shall be landed and laid on shore, bought and sold at appointed places and at no other places under penalty."

Whites and blacks were bequeathed in the same wills, as the following:

"Item: I do give to my said wife a Negro man named Tony. Item: I do give to my said wife an Irish woman, named Ellen Grafton."

As late as the middle of the 18th Century white slavery existed in New York. The New York Gazette of July 20, 1730 carries an advertisement, offering three pounds reward, each for two Irishmen who "ran away on Sunday the 12th instant," the property of Philip Livingstone. The issue of August 5, 1731, offers for sale two white men and one white woman.

As regards the Indians, they also were made slaves. A law of 1676 reads," All Indians taken in war shall be held and accounted slaves for life." Later, wars were made on the Indians for the express purpose of making them slaves.

The poorer whites were virtual slaves. If they ran away and were caught they were branded on the cheek with the letter "R" (runaway) just as were the blacks. If to satisfy their hunger they stole "flour and meal given out for baking" their ears were clipped. J. B. McMaster says, "They became in the eyes of the law a slave and in both the civil and the the criminal code were classed with the Negro and the Indian. They were worked hard, were dressed in the castoff clothes of their owners and might be flogged as often as the master and mistresses thought necessary... . Father, mother, and children could be sold to different buyers."[7]

"If the Negro was a Sudra," says Fiske, "they (the whites) were simply pariahs." Ballagh says: "Where the (white) servant was engaged in field labor he was worked side by side with the Negro slave."[8]

The sole difference between the slavery of the white and the black was that after 1680, the Negro became a slave for life, while the white continued to serve for a limited time. If the latter lost his indenture papers or had been kidnapped, and had none—there were thousands of the latter—they were liable to be held slaves for life. Moreover, since the Negro became permanent property and the white was a temporary one the white was worker the harder

and was generally the worse treated.

The attitude of the white upper-class towards both the poorer whites and the Negroes was largely a grasping, piratical one. People migrated to the colonies in the hope of getting rich in the least possible time, thus the Edenic picture so often drawn of the Founding Fathers, and of why they came to this continent is the type of propaganda that thinking Americans now reject. The United States has never had these things, but is working its way toward them. For instance, how many know that the Pilgrim Fathers did not come directly from England, but from Holland? Leaving Plymouth, England, they had gone to Holland in search of religious freedom, and had found plenty of it, too. But food and the wherewithal to live was lacking and so they came to America. For captain of their ship, they chose a notorious pirate convict, Tom Jones, and took him out of prison too. Pirate Jones fooled them and instead of taking them to Virginia landed them on the bleak and inhospitable shores of New England. As for the colonial governors of early America they were, on the whole a cruel rapacious lot. Sir William Phips, first royal governor of Massachusetts was an ex-pirate, who claimed that he discovered a sunken treasure-ship with an enormous amount of loot. Three of the governors of the Carolinas, Eden, Morton and Quarry went over finally to the pirates.

Nothing could be more oppressive or cruel than the early history of colonial America. Irishmen were not allowed to land in Massachusetts; Quakers were tortured in the most horrible manner; Baptists, Jews and Catholics were persecuted; others were burnt alive for alleged witchcraft; and to quote one writer: The Pilgrim Fathers on landing fell on their knees and then fell on the Indians. All of this barbarity was glossed over by pious phrases and heavily interlarded with scripture.

For instance, the first mention of a Negro in Massachusetts provides an instance of as cold-blooded immorality as one may find anywhere. It is how one pious gentleman ordered his Negro female slave to have sexual

intercourse with a Negro man, totally repulsive to her, in order that she might produce him other slaves.

We have the story directly from John Josselyn, a ship captain. The latter tells how on October 2, 1638, a Negro woman belonging to Mr. Maverick, a Puritan gentleman, came under the window of Josselyn's chamber "and sang out very loud and shrill," and how "he went out to her but could not understand her as she did not speak English." He later learnt, he said, that her master had commanded her "to go to bed" with a young Negro man the master kept in the house "as he was desirous to have a breed of Negroes." But the Negro woman, who, it appears, had been a queen in her own country, refused to have anything to do with a Negro she considered her inferior and "kickt" him out every time he came near her.[9]

Under the cruel treatment the white fellow-sufferer and the black found much in common. The whites were disfranchised and as Scharf says, their condition "was regulated solely by the price of the blacks... . The 'Negro' code which was begun about 1650 in Maryland and not completed until 1860 did not distinguish between black and white servant until the Negro slaves outnumbered the white servants and redemptioners."

With many masters, white and black were treated alike and "had to live in common." The result was that they cohabited and numbers of the white servants married Negroes or had illegitimate children for them. Sometimes white and black ran away together to the Indians, and lived among them.

J. A. Rogers, Sex and Race, Vol. II

3.6 July

Les sports et jeux d'exercice dans l'ancienne France (2015-07-03 22:21)

IFRAME: https://archive.org/stream/lessportsetjeuxd00juss?ui=embed #page/n14/mode/1up

---

L’irruption de l’intimité dans la vie (2015-07-04 14:41)

L’intimité n’a pas toujours existé. Avant, au « moyen-âge », la famille vivait de manière collective, dans la rue, même si ça ne voulait pas dire qu’il n’y avait aucun moment à soi. Ce n’est que vers le XVème siècle, sous l’influence italienne apparemment, que les choses ont changé avec, notamment, un réaménagement de l’habitation. Cette irruption de l’intimité eut des conséquences importantes : le développement du « moi », la division de la société (la destruction de son caractère organique), le goût du luxe et plus généralement du matériel, etc.
* *
C’est à la fin du XVIIe siècle et au XVIIIe que j’ai situé, en partant de sources surtout françaises, la retraite de la famille loin de la rue, de la place, de la vie collective, et son repli à l’intérieur d’une maison mieux défendue contre les intrus, mieux préparée pour l’intimité. Cette nouvelle organisation de l’espace privé avait été obtenue par l’indépendance des pièces qui communiquaient entre elles par un couloir (au lieu d’ouvrir l’une sur l’autre en enfilade) et par leur spécialisation fonctionnelle (salon, salle à manger, chambre à coucher…). Un très intéressant article de R. A. Goldthwaite montre qu’à Florence on observe dès le XVe siècle une privatisation de la vie familiale assez analogue, malgré certaines différences. L’auteur appuie son argumentation sur une analyse des palais florentins, de leur apparence extérieure et de ce qu’on peut savoir de leur organisation intérieure. Il s’agit donc de familles patriciennes.
Le palais du XIIIe-XIVe siècle était caractérisé principalement par la tour, pour la défense, et par la loggia ouverte sur la rue au rez-de-chaussée, où parents, amis et clients se réunissaient pour assister et participer à la vie publique du quartier et de la cité. Il n’y avait pas alors de solution de continuité entre la vie publique et la vie familiale, l’une prolongeant l’autre, sauf en cas de crise où le groupe menacé se réfugiait dans la tour.
Hors de la tour et de la loggia, le palais se distinguait mal du voisinage urbain. Sur la rue, le rez-de-chaussée était composé d’arcades qui se continuaient d’une maison à l’autre : entrée de boutiques et aussi accès au palais et à ses escaliers. À l’intérieur, il manquait autant d’unité, et son espace ne coïncidait pas avec celui de la famille : les pièces attribuées à la famille principale se prolongeaient dans la maison d’à côté et, en revanche, des locataires occupaient des parties centrales.
Au XVe siècle, le palais a changé de plan, d’aspect et de sens. D’abord il est devenu une unité monumentale, un massif détaché de son voisinage. Les boutiques ont disparu ainsi que les occupants étrangers. L’espace ainsi distingué a été réservé à la famille, une famille peu étendue. Les Loggia sur la rue ont été fermées ou supprimées. Si le palais témoignait mieux qu’auparavant de la puissance d’une famille, il avait cessé d’être ouvert sur l’extérieur. La vie quotidienne se concentrait à l’intérieur d’un rude quadrilatère, autour du cortile, à l’abri des bruits et des indiscrétions de la rue.
« Le palais, écrit R. Goldthwaite, appartenait à un monde nouveau de “ privacy ”, à l’usage d’un groupe relativement petit. » En effet, le nombre des pièces n’était pas élevé : dans le palais Strozzi, un seul étage était habité et il n’y avait guère plus qu’une douzaine de pièces. Il est vrai que toutes ces pièces étaient en enfilade, sans couloir ou espace central de communication, ce qui ne permettait donc pas de s’isoler et de faire respecter une véritable intimité, comme l’architecture du XVIIIe siècle la rendra possible.
Nous savons d’autre part que la famille florentine du quattrocento n’était pas nombreuse. Le palais florentin n’abritait pas le monde de serviteurs et de domestiques, familiers des grandes maisons de France et d’Angleterre du XVe-XVIe siècle, et aussi de l’Italie baroque du XVIIe siècle, pas plus de deux ou trois serviteurs qu’on ne gardait pas toujours longtemps.
Le modèle florentin est donc différent de celui que j’ai présenté. On le rapprocherait de notre XVIIIe siècle, par la taille de la famille, l’exclusion des domestiques, si la privatisation ne s’accompagnait pas d’une recherche d’espace encore peu compatible avec l’intimité.
L’originalité florentine réside donc dans un mélange d’intimité et de vastitude, bien analysé par R. Goldthwaite : ces palais « étaient évidemment conçus pour attribuer à une famille de petite taille un monde privé, un monde à elle, mais extraordinairement vaste, qui s’étendait bien au-delà des quelques chambres où on vivait. En réalité, la meilleure manière de souligner la nouveauté de ce palais est de la décrire comme une expansion de l’espace privé à partir du noyau constitué par un appartement de dimensions moyennes ».
Sans doute ne connaît-on pas la destination des pièces d’habitation, si tant est quelles en avaient déjà une. Peut-être le studiolo, ancêtre de notre cabinet, a-t-il été dans cette société humaniste, la première forme de spécialisation de

l'espace privé. Et cependant, on a commencé alors à orner de petits objets, à la manière de nos bibelots, ces pièces sans fonction précise, mais vouées à la vie privée. C'est bien la même impression de goût du bien-être privé que nous éprouvons devant les naissances de la Vierge, qu'elles soient flamandes, françaises, allemandes ou italiennes, devant toutes les représentations d'intérieur du XVe siècle, où le peintre se complaît à enfermer les objets précieux ou familiers.
Il est normal qu'en un espace aussi privatisé, un sentiment nouveau se soit développé entre les membres de la famille, et plus particulièrement entre la mère et l'enfant : le sentiment de famille, « cette culture, dit R. Goldthwaite, est centrée sur les femmes et les enfants, avec un intérêt renouvelé pour l'éducation des enfants et une remarquable élévation du statut de la femme… Comment expliquer autrement la fascination, presque l'obsession, des enfants et de la relation mère-enfants, qui est peut-être le seul thème vraiment essentiel de la Renaissance, avec ses putti, ses enfants et ses adolescents, ses madones sécularisées, ses portraits de femmes ».
Si le palais de la Renaissance était ainsi malgré ses vastes dimensions, réservé à la famille nucléaire, repliée derrière ses murs massifs, le palais baroque est, comme le remarque R. Goldthwaite, plus ouvert au mouvement de la domesticité et de la grande clientèle, et il se rapproche du modèle classique de la grande maison (château, manoir, hôtel ou grande ferme) du XVIe-XVIIe siècle, avant le découpage en appartements indépendants du XVIIIe siècle.

P. Ariès, L'enfant et la vie familiale sous l'ancien régime

Guerre et jeu (2015-07-04 17:20)

Ce court extrait décrit l'engouement de nos ancêtres pour ma guerre. Les jeux, très physiques, les préparaient. Ces hommes méprisaient la mort et mouraient sans peur. Certes, ce mépris de la mort était d'une certaine manière noble, surtout lorsqu'on le compare à l'attitude contemporaine qui a peur de la mort. Mais mourir volontiers pour un combat futile ou fratricide, comme il y en a eu tant depuis des siècles, reflète un manque de discernement.

Les jeux ressemblaient à la guerre et la guerre ressemblait aux jeux. Édouard III, roi d'Angleterre (un Français qui régnait à Londres, fils de Français et de Française), part pour cette guerre qui devait durer cent ans comme pour une chasse ou une fête, avec sa meute, ses musiciens et ses jongleurs. Froissart, contemporain d'effroyables batailles, pilleries et carnages, les décrit avec l'admiration émerveillée qu'inspirent les spectacles magnifiques. Cette grande lutte fut comme un immense tournoi d'un siècle; mais, commencée comme une fête, elle finit comme une apothéose : Du Guesclin y trouva ses lauriers, et une sainte, son auréole.

Les guerres conservèrent longtemps ce caractère, et elles l'avaient encore à la Renaissance; certaines saisons leur étaient réservées de préférence, comme pour la chasse; elles n'étaient jamais tout à fait finies, on les recommençait au printemps suivant : « Or si le roi, » dit

Brantôme, parlant de notre Henri II, « aimait l'exercice des chevaux pour le plaisir, il les aimait bien autrement pour la guerre, laquelle il affectait fort, et s'y plaisait grandement quand il y était, et en trouvait, disait-il, la vie plus plaisante que toute autre. Jamais il n'a dressé armée sur la frontière qu'il ne l'ait menée toujours des premiers, en commençant en mars, aussitôt que le beau printemps arrivait, et finissait au commencement d'octobre (1). »

Au dix-septième siècle, les guerres n'avaient pas encore perdu tout à fait ce caractère. « Je m'approchai, » dit Bassompierre dans ses Mémoires, « du roi qui était fort en avant des colonnes et lui dis : — Sire, l'assemblée est prête, les violons sont entrés et les masques sont à la porte ; quand il plaira à Votre Majesté, nous donnerons le ballet.

« Il s'approcha de moi et me dit en colère : — Savez-vous bien que nous n'avons que cinq cents livres de plomb dans le parc de l'artillerie ?

» Je lui dis : — Il est bien temps de penser à cela maintenant ! Faut-il pas que, pour un des masques qui n'est pas prêt, le ballet ne se danse pas ? Laissez-nous faire, Sire, et tout ira bien... — Sur ce, je mis pied à terre et donnai le signal du combat, qui fut fort et rude et qui est assez célèbre. » Il l'est, en effet : c'est le combat du Pas-de-Suze, forcé en 1629. « Les soldats français vont à la mort par divertissement, » observait de même un voyageur étranger en 1692 (2). Il ne faudrait pas, du reste, gratter beaucoup nos écorces assombries

(1) *Les Grands Capitaines françois. — Le Grand Roy Henri II.* — *Œuvres*, éd. Lalanne, t. III, p. 276.

(2) *Lettre d'un Sicilien*, datée de 1692, éd. Dufour, 1884, p. 43.

14 L'EXERCICE VIOLENT

pour retrouver en nous, encore aujourd'hui, ces Français d'autrefois : on l'a pu voir au Tonkin, à Madagascar et dans l'incendie du paquebot *la France* (1).

New York's primitive history **(2015-07-04 23:26)**

We publish the text below because New York can be considered the capital of the modern world and all that it represents.

New York

Under the Dutch in New Amsterdam, now New York, there was also the mixing of white and black. On April 15, 1638, an order was issued against adulterous conduct of white people with Negroes but from its wording it seems not to have been directed against Negroes alone. It reads, "Each and everyone must refrain from fighting, from adulterous intercourse with Heathens, Blacks, and other persons."[7]

The Dutch on the whole, were kindly to the Negroes, very much more than the English. While some were slaves, there were others who were free and worked as mechanics and soldiers on equality with the whites. They worshipped in the same church, were married there, and were served in the same taverns. Some of the most desirable portions of what is now New York City was theirs. They owned land near or on which the New York State buildings now are, as well as property at Thirty-third and Broadway. Negroes, too, were the first settlers of the Bowery. Priestley says, "Emanuel de Groot, a

freed Negro, took ten heads of colored families and founded an agricultural settlement at Werpoes. It became known later as the Bowery and was the first extensive clearing outside the original settlement."[8] As early as 1650, there was a Negro physican in New York, Lucas Santomee,[9] who had been probably trained in Holland. The Dutch, like the English, then had plenty of Negroes in Holland, and it is not too much to imagine that some of them might have been with Henry Hudson when he sailed up New York Bay.

The troubles of the Negroes did not really begin until New York fell into the hands of the English in 1664. Among the first things the latter did was to forbid any freed Negro to own property, to establish segregation, and to forbid the burial of Negroes in the Trinity, and the Bowery churchyards.

Stokes says of the law forbidding the Negroes to own property, "Among the various other provisions detailed in this act is one, that no Negro, Indian, or Mulatto, that shall hereafter be made free, shall enjoy, hold, or possess any Houses, Lands, Tenements, Hereditaments within this colony, but the same shall escheat to Her Majesty, her heirs, and successors." Furthermore any master or mistress who freed a slave was "required to pay the slave twenty pounds a year during the slave's life."[10]

The result is that the Negroes plotted with the Indians and the Irish Roman Catholics, who were then also outlawed. Buildings and plantations were set afire by the Negroes, and the great fort at the Battery, which protected the city also went up in flames. Guards had to be established ail over the city.

Finally in 1741 came the great Negro Plot involving a priest, John Ury, who was said to be a Catholic; Hughson, a white tavern-keeper; Caesar, the Negro leader; Peggy, a beautiful Irish girl, and other whites and blacks. According to Mary Burton, a white servant, and the principal witness, blacks and whites used to meet at Hughson's tavern to drink and dance, and had conspired to burn New York City and kill all the upper-class whites. Peggy

Kerry, "the Irish beauty," was Caesar's mistress, and had had a child for him. Most of Mary Burton's story seemed to have been fiction, but as the Negroes had already revolted and in view of the mysterious fires, the authorities fell into a panic and visited the most barbarous treatment on some of the accused, burning them alive.[11]

During the Revolutionary War, the English officers and the Hessian soldiers of George III added considerably to the mulatto population not only in New York but the other states. As Fisher says, "The progress of the British Army through the country could be traced by them"[12] (the mulattoes). In New York City there was a stockade of white and black prostitutes for the British soldiers, of whom more will be said. Joseph Butler, white, of Cornwallis' army, married a free Negro girl, who hid him in her home, until the surrender of the English army. Her descendants still live in Granville, N. C.[13]

There were also a few race-mixing scandals. One of these involved Charles Mackey, a Jamaican Negro, who was a soldier, freebooter, and privateer of the Revolution, on the side of the English. Mackey sold himself into indentured servitude to John Moor Shaw of New York City, and later to a prominent judge, whose daughter fell in love with him. She was about to become a mother for him and Mackey fled to avoid her father's wrath, which probably explained his activities on the British side. He was captured by Colonel Vanderbilt at the battle of Long Island and Vanderbilt, who it seems liked him, freed him on condition that he remain on the American side.[14]

Mixed couples from the slave South, white men and Negro women, and Negro men and white women, sought the more liberal atmosphere of New York to live in. Many mixed couples also came in the flood of refugees from Haiti during the revolution there in early 1800's and settled in New York. One arrival of the 1810's was Jacques Billaud-Varenne, one of the greatest figures of the French Revolution, with his black wife, Brigitte; but they returned to Haiti, finding life in America too dear.

Unlike Massachusetts, New York never had a law against miscegenation, although it was socially disapproved. English visitors and others to New York tell of the Negro prostitutes on the street along with the white ones in the 1800's.

Especially was this true of Five Points, the most notorious neighborhood of the city. Here poor whites and blacks lived tumbled together. In 1840, the old Coulter's Brewery housed nearly a thousand persons, most of whom were Irish and Negroes. Writers of the 1800's speak much of the inter-racial association that went on in this wretched neighborhood, especially between Negro men and white women. One writer tells also of the scion of an old New York family, who had fallen into poverty, one Blenner-hasset, who lived alone with a Negro woman.[15]

Barnard says that he saw peoples of all nationalities, without regard to creed or color, living mingled in dreary homes at Five Points. "In another corner, what do we see? A Negro man, and a stout, hearty good-looking white woman" all living together, with couples, white and black, in the same room, poverty and distress having obliterated all racial lines.[16]

G. G. Foster said, "The Negroes form a large and rather controlling portion of the population of Five Points. They manage, many of them, to become housekeepers and landlords in one way or another to scrape together a good deal of money. They associate at least on equal terms with the men and women of the parish and many of them are regarded as desirable companions and lovers by the girls. They most of them have either white wives or mistresses, sometimes both; and their influence in the community is commanding."[17]

Robinson, the author of the famous "Hot Corn," also tells of whites and blacks living in the same apartment and often in the same room, one of them "a real good-looking German woman with her husband, a great burly Negro as black as Africa's own son, and a fine looking white boy, four years old as a

lodger." An adjoining room is "inhabited by a Negro and his white wife and a white man and wife."[18]

W. S. Forrest quoted the New York Express of 1851 of how whites and blacks lived tumbled together in this filthy area "often crowded together, fifteen or twenty persons, Negro and white, male and female, adults and children, without any more light and air than what comes through the door."[19]

The largest saloon and dance hall in this notorious area was owned by a coal-black Negro, Pete Williams, and was called Dickens' Place, after Charles Dickens, who visited the neighborhood and wrote about it. Colored and white prostitutes made it their rendezvous, and Negroes and whites were its patrons. Foster, speaking of the Negro prostitutes in the place, said, "Truth compels me to say that, on the whole, they are more tidy and presentable, or rather less horribly disgusting than their white sisters." Williams, said Foster, "has made an immense amount of money from the profits of his dance-house."[20] This place was as popular for slumming on a Saturday night as Harlem was later.

J. A. Rogers, Sex and Race, Vol. II

Histoire de la prostitution **(2015-07-05 23:23)**

IFRAME: https://books.google.fr/books?id=n04MAQAAMAAJ &dq=histoire %20prostitution &hl=fr &pg=PA3 &output=embed

IFRAME: https://books.google.fr/books?id=QdevWbOvptcC &dq=histoire %20prostitution &hl=fr &pg=PA3 &output=embed

IFRAME: https://books.google.fr/books?id=fX-gGj-q _TYC &dq=histoire %20prostitution &hl=fr &pg=PA3 &output=embed

IFRAME: https://books.google.fr/books?id=BfBdAAAAcAAJ &dq=inauthor %3A %22Pierre %20Dufour %20(pseud. %20van %20Paul %20Lacroix) %22 &hl=fr &pg=PA3 &output=embed

IFRAME: https://books.google.fr/books?id=iU1NAAAAcAAJ &dq=inauthor %3A %22Pierre %20Dufour %20(pseud. %20van %20Paul %20Lacroix) %22 &hl=fr &pg=PR4 &output=embed



IFRAME: https://books.google.fr/books?id=s6hEAQAAMAAJ &dq=histoire %20prostitution &hl=fr &pg=PA3 &output=embed

G. W. Bush **(2015-07-05 23:52)**

The Louisiana Territory

In this region white men and black lived on terms of near equality, and both found mates among the Indian women. In 1723, five hundred Negroes from Haiti and two hundred white men from France were sent to work the lead mines of Missouri.[15] Very few white or Negro women came to this region at first. Mrs. Clayton, a Southern white woman, tells of the "number of white men with Indian squaws for wives," she saw while passing through Missouri and Kansas. Brave Negroes were welcomed into the Indian tribes, and several became chiefs. One of the most noted of the latter was James P. Beckwourth, who became chief of the Crow Indians. Beckwourth, who was a noted trapper, and was later a United States scout, was one of the founders of Denver, Colorado.[16]

Incidentally, Mrs. Clayton did not like the greater racial liberality she saw in the West, and her lovely trip on the upper Mississippi was almost spoiled by one incident. She says, "There was only one thing to make me uncomfortable during my stay on this beautiful steamer, and that was seeing the chambermaid, a neat-looking white woman, sit down at table to take her meals with the black men who were waiters on the boat." She adds, solicitously, "We loved our black servants but they always had their dining-table separate. The idea of seeing a white woman sit down to the table to eat with these black men was shocking to me."[17]

Another celebrated Negro of the Louisiana territory was George W. Bush, who led the first party of white people to settle on the Puget Sound. Bush's colony was a success because of his long friendship with the Indians. Bush's wife was a white woman, a German-American. Their son, George Owen Bush, later became one of the most noted men of the state of Washington, being a state senator and a leading farmer. In 1876, he won the first prize for the world's best wheat at the Centennial Exposition at Philadelphia.[18]

J. A. Rogers, Sex and Race, Vol. II

Le Jardin de Déduit **(2015-07-08 01:05)**

Cette image du livre "Les échecs amoureux moralisés" d'Evrard de Conty (XIVème siècle) illustre la culture gynécocratique qui existe depuis plusieurs siècles. Au-delà des commentaires sophistiqués faits par les universitaires, nous

y voyons simplement un camp de prostitués. Métaphysiquement, c'est la force de la nature (la femme) qui attire l'homme (le seul à pouvoir être "plus qu'homme") par la promesse du plaisir et l'absorbe, le détournant ainsi de sa vocation et le dissolvant dans le tourbillon de cet éternel recommencement qu'est la vie physique.

Les éléments symboliques corroborent cette interprétation.

Le pont au-dessus du cours d'eau symbolise la frontière entre un monde "spirituel" et le monde naturel, c'est-à-dire la femme. De plus, l'eau symbolise traditionnellement une force mouvante, la féminité, la fécondité, etc.

Les chiens symbolisent la sexualité débridée.

L'"épée" en érection symbolise l'agitation de la force naturelle chez l'homme.

Le costume bariolé avec plumes de l'homme symbolise l'homme se pliant au jeu de la séduction, se faisant beau comme un paon.

Les murailles symbolisent la difficulté relative de l'accès à la femme, l'homme devant se prêter au jeu aliénant de la séduction ou bien travailler pour la payer. Elles symbolisent aussi le renouvellement permanent chez l'homme de l'envie d'avoir ce qui n'est pas librement accessible.

La femme en bleu à l'air peu accomodant est la superviseuse des prostitués. Outre cela, elle symbolise le pouvoir de sélection de la femme dans le domaine amoureux.



Gynocentrism (2015-07-09 00:17)

http://gynocentrism.com
No mention of race
Influence of christianity not mentioned
Scratch the surface only (open doors...)
American culture kneel before the woman he wishes to marry
Mistaken in interpretation of the relationships between the two sexe in the middle agex

---

Sur la récence de la numérotation (2015-07-09 00:25)

Dans le texte ci-dessous, nous voyons que l'habitude de dater était quelque chose de récent. Tout comme la comptabilisation numérique de l'âge d'un individu. Il y a plus : la numérotation de toutes choses ne fut qu'un des aboutissements visant à inventorier et à fragmenter la société.
* *
Ces portraits de famille datés sont des documents d'histoire familiale, comme le seront trois à quatre siècles plus tard les albums de photos. Relèvent du même esprit les livres de raison, où sont notés, en sus des comptes, les événements domestiques, les naissances et les morts. Il se forme alors une confluence du souci de précision chronologique et du sentiment familial. Il s'agit moins des coordonnées de l'individu que de celles des membres de la famille. On éprouve le besoin de donner à la vie familiale une histoire en la datant. Ce curieux souci de dater n'apparaît pas seulement dans les portraits, mais aussi dans les objets et dans le mobilier. Au XVIIe siècle, l'habitude se généralise de graver ou de peindre une date sur les lits, coffres, bahuts, armoires, cuillers, verres de cérémonie. La date correspond à un moment émouvant de l'histoire familiale, en général le mariage. Dans certaines régions, en Alsace, en Suisse, en Autriche, en Europe centrale, les meubles du XVIIe au XIXe siècle, les meubles peints en particulier, sont datés, et ils portent aussi le nom de leurs deux propriétaires. Je relève au musée de Thoune, cette inscription parmi d'autres, sur un bahut : Hans Bischof — 1709 — Elizabeth Misler. On se contente parfois des initiales accolées de part et d'autre de la date, la date du mariage. Cette coutume sera très répandue en France, et ne disparaîtra qu'à la fin du XIXe siècle. Ainsi l'inscription relevée sur un meuble par un enquêteur du Musée des Arts populaires en Haute-Loire : 1873 LT JV. L'inscription des âges ou d'une date sur un portrait, ou sur un objet, correspond au même sentiment qui tend à donner à la famille plus de consistance historique.
Ce goût de l'inscription chronologique, s'il subsiste jusqu'au milieu du XIXe siècle au moins dans les conditions moyennes, disparut vite dans les milieux de ville et de cour où on dut très tôt le considérer comme naïf et provincial. Dès le milieu du XVIIe siècle les inscriptions tendent à disparaître sur les tableaux (on en retrouve encore, mais chez des peintres de province, ou provincialisant). Le beau mobilier d'époque est signé, ou s'il est daté, c'est discrètement.
Malgré cette importance que l'âge avait prise dans l'épigraphie familiale au XVIe siècle, il subsistait dans les usages de curieuses survivances du temps où il était rare et difficile de se souvenir exactement de son âge. Je rappelais plus haut que notre petit Paul sait son âge dès qu'il commence à parler. Sancho Pança ne connaissait pas exactement l'âge de sa fille que pourtant il aimait beaucoup : « Elle peut avoir quinze ans, ou deux ans de plus ou de moins, toutefois elle est aussi grande qu'une lance et fraîche qu'une matinée d'avril... » Il s'agit d'un homme du peuple. Au XVIe siècle, et même dans ces catégories scolarisées où des habitudes de précision moderne s'observent plus tôt, les enfants savent sans doute leur âge ; mais un usage très curieux de bienséance les oblige à ne pas l'avouer nettement et à répondre avec certaines réserves. Quand l'humaniste et pédagogue valaisien Thomas Platter raconte sa vie, il dit bien avec beaucoup de précision quand et où il est né, toutefois, il se croit obligé d'enrober le fait dans une prudente paraphrase : « Et d'abord, il n'y a rien que je puisse moins garantir que l'époque exacte de ma naissance. Lorsque j'eus l'idée de m'enquérir de la date de ma naissance, on me répondit que j'étais venu au monde en l'an 1499, le dimanche de la Quinquagésime, juste au moment où l'on sonnait la messe. » Curieux mélange d'incertitude et de rigueur. En vérité, il ne faut pas prendre cette réserve à la lettre : il s'agit d'une réserve d'usage, souvenir d'un temps où l'on ne savait

jamais une date exacte ; il est surprenant qu'elle soit devenue une manière de bienséance : c'est ainsi qu'il convenait de donner son âge à un interlocuteur. Dans les dialogues de Cordier on est à l'école, pendant une récréation, et deux garçons s'interrogent : « Quel âge avez-vous ? — Treize ans, comme j'ay entendu de ma mère. » Même lorsque les habitudes de chronologie personnelle entrent dans les mœurs, elles ne parviennent pas à s'imposer comme une connaissance positive, et ne dissipent pas tout de suite l'ancienne obscurité de l'âge, qui subsiste encore quelque temps dans les habitudes de civilité.
Philippe Ariès, L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime

---

Psychoanalysis and Love **(2015-07-09 19:42)**

This book, despite its psychoanalytical tone, contains many insights on a range of different subjects, like the identity of modern man (i. e. the "neurotic" in the text), the occult war, the race question, gender relation, etc. We recommend skipping the first two chapters.
Psychoanalysis has shortcomings and is limitative but it can help understand modern man.

IFRAME: https://archive.org/stream/psychoanalysisa00tridgoog?ui=embed #mode/2up

---

On the education of children **(2015-07-10 22:24)**

Children need love in order to grow strong mentally or physically. I read somewhere a story to the effect that a mediaeval ruler directed that some children be brought up by nurses who would never show them the slightest sign of affection or interest, his aim being, if my memory serves me well, to make extremely virile fighters out of those children, by protecting them against any weakening influence.

As the story goes, all the children died.

I do not vouch for the authenticity of the story but the vital statistics of orphan asylums affirm its plausibility. Children fare better in a poor, unsanitary home, at the hands of a stupid and ignorant but affectionate mother than in an up to date, well appointed, sanitary asylum. They need, in order to develop a strong, serviceable, well balanced autonomic nervous system, the safety which emanates from the breasts, the kisses, the hands, the admiring glances of their mother.

If no doting mother has ever told a child that he is wonderful and the most precious thing on earth, he will never quite consider himself as of much avail and will probably never become wonderful in any respect.

Women more Homosexual than Men **(2015-07-11 22:13)**

Deeds of Violence. Homosexual love has led to as many deeds of violence on the part of disappointed lovers as heterosexual love. The papers frequently publish without comments stories of the shooting of a woman by another woman, caused by the fact that the victim was "too attentive to another woman."

Psychiatrists who can read between the lines recognise in those murders the result of homosexual jealousy and infidelity.

In that respect the behavior of the two sexes seems slightly different.

"It is well known," remarks Havelock Ellis, "that the part taken by women generally in open criminality, and especially in crimes of violence, is small as compared with men. In the homosexual the conditions are to some extent reversed. Inverted men, in whom a more or less feminine temperament is so often found, are rarely impelled to acts of aggressive violence, though they frequently commit suicide. Inverted women, who may retain

[177]

their feminine emotionality combined with some degree of infantile impulsiveness and masculine energy, present a favorable soil for the seeds of passional crime, under those conditions of jealousy and allied emotions which must so often enter the invert's life."

A Homosexual Tragedy. In a recent case in Chicago a homosexual woman shot her former roommate and then seriously wounded herself. They had roomed together and last fall the victim broke off the life together because the invert "was too affectionate." The victim went to her parents' house in the South to get rid of the invert. On her return to Chicago two months later she was bothered by the invert who insisted that she room with her. On April 22d she received a letter from the invert containing a bullet and a threat. Alarmed, she had the invert arrested, but the invert was discharged on promise she would not annoy the girl. The invert had a number of swagger sticks, one of which she carried each day. There is no account of her masculinity of attire. She wrote poems to her victim and made her presents including a diamond ring and a diamond studded watch, all of which were returned. There had been several threats

of killing the victim, before the letter came, if she ended the friendship.

Women More Homosexual than Men. Remembering how the mother's fetishes affect us in the choice of a sexual mate we may expect to find more homosexualism in woman than in man. The facts bear up our theory. While the gross forms of homosexualism are less frequent among women, a thousand mild forms of it are observable in the behavior of even apparently very normal women.

The sentimental attachments of school girls for certain teachers, the pleasure which they derive from spending nights with some friend on whom they have a "crush," the thousand and one bodily caresses female friends shower on each other, the curiosity they manifest about each other's physical condition, their frequent bed room or bathroom conferences, are manifestations of a mild homosexualism, which, however, do not always lead to overt acts.

Galerie des centenaires (2015-07-12 11:34)

Ce curieux livre raconte la vie de plusieurs dizaines de personnes ayant vécu très longtemps, principalement sous l'Ancien Régime. Il est intéressant dans le sens où il tord le cou à l'idée que l'espérance de vie était faible sans le "progrès" et la technique ; il met aussi en lumière, par contraste, la nocivité de l'époque contemporaine.

IFRAME: https://books.google.fr/books?id=1LtbAAAAcAAJ &lpg=PA12 &ots=36iM6lF0aT &dq= %22galerie %20des %20centenaires %22 &hl=fr &pg=PR5 &output=embed

---

Sur la maturité précoce des enfants autrefois **(2015-07-15 20:24)**

Comme dit dans un article précédent, les enfants étaient matures beaucoup plus rapidement qu'aujourd'hui en raison de leur mélange avec les adultes très tôt. Ci-dessous se trouve l'exemple du futur Louis XIII.
*
Grâce au journal du médecin Heroard, nous pouvons imaginer la vie d'un enfant au début du XVIIe siècle, ses jeux et à quelles étapes de son développement physique et mental correspondait chacun de ses jeux. Quoiqu'il s'agisse d'un dauphin de France, le futur Louis XIII, le cas demeure exemplaire, car, à la cour d'Henri IV, les enfants royaux, légitimes ou bâtards, recevaient le même traitement que tous les autres enfants nobles, et il n'existait pas encore de différence absolue entre les palais royaux et les châteaux des gentilshommes. À la réserve près qu'il n'alla jamais au collège, que fréquentait déjà une partie de la noblesse, le jeune Louis XIII fut élevé comme ses compagnons ; il reçut les leçons d'armes et d'équitation du même professeur qui, dans son Académie, formait la jeunesse noble au métier de la guerre : M. de Pluvinel ; les illustrations du manuel d'équitation de M. de Pluvinel, les belles gravures de C. de Pos montrent les exercices du jeune Louis XIII au manège. Dans la seconde moitié du XVIIe siècle on ne pourrait en dire autant : le culte monarchique séparait plus tôt et dès l'enfance le petit prince des autres mortels, même de haute naissance.
Louis XIII est né le 27 septembre 1601. Son médecin Heroard nous a laissé un journal minutieux de tous ses faits et gestes. À un an et cinq mois, Heroard note qu'il « joue du violon et chante ensemble ». Auparavant, il se contentait des hochets habituels aux tout-petits, du cheval de bois, du moulinet, « il s'essaya à fouetter au sabot ». À un an et demi, on lui met déjà un violon entre les mains : le violon n'était pas encore un instrument noble, mais le crin-crin à danser pour les noces et fêtes de village. Nous apercevons ici l'importance du chant et de la musique à cette époque. Toujours au même âge, il joue au mail ; « le dauphin jouant au palemail blessa d'un faux coup M. de Longueville. » Comme si, à un an et demi, un jeune Anglais commençait à jouer au cricket ou au golf. À un an et dix mois, nous savons qu'il « continue à battre son tambourin de toutes sortes de batteries » : chaque compagnie avait son tambour et sa marche. On commence à lui apprendre à parler : « On lui fait prononcer les syllabes à part, pour après dire les mots. » Le même mois d'août 1603, « la reine va dîner, le fait porter et mettre au bout de sa table » : les gravures et les peintures du XVIe et XVIIe siècle représentent souvent l'enfant à table, juché sur une petite chaise-pupitre, où il est maintenu et d'où il ne peut tomber. C'est d'une de ces chaises de tout-petits qu'il devait assister au repas de sa mère, comme tant d'autres enfants dans tant d'autres familles. Ce petit bout d'homme a juste deux ans, et voici que « mené au cabinet du roi, il danse au son du violon toutes sortes de danses ». On notera la précocité de la musique et de la danse dans l'élevage des petits hommes de ce temps : elle explique la fréquence, dans les familles de professionnels, de ceux que nous appellerions aujourd'hui des jeunes prodiges, comme Mozart enfant ; ces cas deviendront plus rares et paraîtront à la fois plus prodigieux, à mesure que la familiarité avec la musique, même dans ses formes élémentaires ou bâtardes, s'atténuera ou disparaîtra. Le dauphin commence à parler : Heroard note en orthographe phonétique son babillage : « À dire à papa » je le dirai à papa ; « Equivez » pour écrivez. Il est aussi souvent fouetté : « Fâcheux, fouetté fort bien (il refusait de manger) ; apaisé, il crie après le dîner et dîne. » « Est parti, fort criant dans sa chambre et fouetté longuement. » Bien qu'il soit mêlé aux grandes personnes, s'amuse, danse et chante avec elles, il joue toujours à des jeux d'enfants. Il a deux ans et sept mois quand Sully lui fait cadeau d'un « petit carosse plein de poupées ». « Une belle poupée à theu theu (?) », dit-il dans son jargon.
Il aime la compagnie des soldats : « Il est toujours aimé des soldats. » « Il se joue avec un petit canon. » « Il fait de petites actions militaires avec ses soldats. M. de Marsan lui met le hausse col, le premier qu'il ait mis, il en est ravi. » « Il s'amuse avec ses petits seigneurs à des actions de guerre. » Nous savons aussi, qu'il fréquente le jeu de paume comme le mail : il couche pourtant encore dans un berceau. Le 19 juillet 1604, il a deux ans et neuf mois, « il voit dresser son lit avec une extrême allégresse, est mis dans son lit pour la première fois ». Il connaît déjà les rudiments de sa religion : à la messe, à l'élévation, on lui montre l'hostie : « C'est le bon Dieu. » Notons en passant cette expression : « le bon Dieu » qui revient sans cesse aujourd'hui dans la langue des prêtres et des dévots, mais qu'on ne trouve jamais dans la littérature religieuse d'Ancien Régime. Elle appartenait, nous le voyons ici, au début du XVIIe siècle, et probablement pas depuis très longtemps, à la langue des enfants ou des parents et nourrices quand ceux-ci s'adressaient aux enfants. Elle a contaminé la langue des adultes au XIXe siècle, et, avec l'efféminement de la religion, le Dieu de Jacob est devenu le « bon Dieu » des petits enfants.

Le dauphin sait maintenant bien parler, il a de ces mots insolents qui amusent les grandes personnes : « Le roi lui demandant (en lui montrant des verges) : “ Mon fils, pour qui est-ce cela ? ” Il répond en colère : “ Pour vous. ” Le roi fut contraint d'en rire. »
À la veillée de Noël 1604, il participe à la fête et aux réjouissances traditionnelles : il a trois ans. « Avant souper, il vit mettre la souche de Noël, où il dansa et chanta à la venue de Noël. » Il reçoit des étrennes : un ballon, et aussi des « petites besognes d'Italie », un pigeon mécanique, jouets destinés à la reine autant qu'à lui. Pendant les soirées d'hiver, où on est enfermé — à une époque de vie au grand air — « il s'amuse à couper du papier avec des ciseaux ». La musique et la danse occupent toujours une grande place dans sa vie. Heroard note avec une pointe d'admiration : « Le dauphin danse toutes les danses » ; il garde le souvenir des ballets qu'il a vus et où il ne tardera pas à jouer un rôle, s'il n'a déjà commencé : « Se ressouvenant d'un ballet fait il y a un an (quand il était âgé de deux ans) et demande : “ Pourquoi est-ce que le petit Bélier était tout nu ? ” Il faisait Cupidon tout nu. » « Il danse la gaillarde, la sarabande, la vieille bourrée. » Il s'amuse à chanter et à jouer sur la mandore de Boileau ; il chante la chanson de Robin : « Robin s'en va à Tours — Acheter du velours — Pour faire un casquin — Ma mère je veux Robin. » « Il se prend à chanter la chanson dont il se faisait endormir : “ Qui veut ouïr la chanson — La fille au roi Louis — Bourbon l'a tant aimée — Qu'à la fin l'engrossit. ” » Charmante chanson pour des petits enfants ! Il aura quatre ans dans quelques jours et il connaît au moins le nom des cordes du luth, et le luth est un instrument noble : « Il se joue du bout des doigts sur ses lèvres disant : vela la basse. » (Heroard transcrit toujours phonétiquement son jargon enfantin, son bégaiement parfois.) Mais sa jeune pratique du luth ne l'empêche pas d'écouter les plus populaires violons qui font danser la noce d'un des cuisiniers du roi — ou un joueur de musette, l'un des maçons qui « raccoustraient son âtre » : « Il l'écoute assez longuement. »
C'est l'époque où on lui apprend à lire. À trois ans et cinq mois « il s'amuse à un livre de figures de la Bible, sa nourrice lui nomme les lettres et les connaît toutes ». On lui apprend ensuite les quatrains de Pibrac, des règles de civilité et de moralité qu'on faisait réciter par cœur aux enfants. À partir de quatre ans on lui donne des leçons d'écriture : son maître est un clerc de la chapelle du château, Dumont. « Il fait porter son écritoirs à la salle à manger pour écrire sous Dumont, dit : Je pose mon exemple, je m'en vais à l'école » (l'exemple est le modèle d'écriture qu'il doit reproduire). « Il écrit son exemple, suivant l'impression faite sur le papier, la suit fort bien, y prend plaisir. » Il commence à apprendre des mots latins. À six ans un « écrivain » de métier remplacera le clerc de la chapelle : « Il fait son exemple. Beaugrand, écrivain du roi, lui montre à écrire. »
Il joue toujours à la poupée : « Il se joue à des petits jouets et à un petit cabinet d'Allemagne » (des objets miniatures en bois que fabriquaient les artisans de Nuremberg). M. de Loménie lui donne un petit gentilhomme fort bien habillé d'un collet parfumé… Il le peigne et dit : « Je le veux marier à la poupée de Madame (sa sœur). » Il s'amuse encore aux découpages de papier. On lui raconte aussi des histoires : « Il se fait conter des contes du compère Renard, du Mauvais Riche et de Lazare par sa nourrice. » « Mis au lit, on lui faisait les contes de Mélusine. Je lui dis que c'était des fables et qu'elles n'étaient pas véritables. » (Souci nouveau d'éducation déjà moderne.) Les enfants n'étaient pas les seuls à écouter les contes : on les récitait à la veillée entre adultes.
En même temps qu'il jouait à la poupée, cet enfant de quatre à cinq ans tirait à l'arc, jouait aux cartes, aux échecs (à six ans), aux jeux des grands, comme « la balle à la raquette », les barres et les innombrables jeux de société. À trois ans, il jouait déjà à « que met-on au corbillon ? », il fallait répondre, dauphillon, damoisillon, un jeu commun aux enfants et aux jeunes gens. Avec les pages de la chambre du roi, qui sont plus vieux que lui, il joue « à la compagnie vous plaît-elle ? puis à bis comme bis ; il fait le maître (le meneur du jeu) aucune fois et quand il ne sait pas dire quelque chose qu'il faut, il le demande ; il joue à ces jeux-ci comme s'il avait quinze ans, joue à faire allumer la chandelle les yeux bouchés ». Quand ce n'est pas avec les pages, c'est avec les soldats : « Il se joue à divers jeux comme votre place me plaît, à turlurette, avec des soldats, à frappe main, à cachette. » À six ans, il joue aux métiers, aux comédies, jeux de société qui consistaient à deviner des métiers, des histoires qu'on mimait. C'étaient aussi jeux d'adolescents et d'adultes.
De plus en plus, le dauphin se mêle aux grandes personnes et assiste à leurs spectacles. Il a cinq ans : « Il est mené au préau derrière le chenil (à Fontainebleau) pour y voir lutter des Bretons de ceux qui travaillaient aux ouvrages du roi. » « Mené au roi en la salle du bal pour y voir combattre les dogues contre les ours et le taureau. » « Il va au jeu de paume couvert pour y voir courir un blaireau. » Et surtout il participe aux ballets. À quatre ans et demi, « il se fait habiller en masque, va chez le roi danser un ballet, ne veut point se démasquer, ne voulant être reconnu ». Il se

déguise souvent « en chambrière picarde », en bergère, en fille (il portait encore la cotte des garçons). « Après souper, il voit danser aux chansons d'un nommé Laforest », un soldat chorégraphe, et aussi auteur de farces. À cinq ans : « il s'amuse froidement à voir jouer une farce où Laforest faisait le badin mari, le baron de Montglat faisait la femme garce et Indret, l'amoureux qui la débaucha » ; « il danse un ballet, fort bien habillé en homme, d'un pourpoint et d'une chausse par-dessus sa cotte (il a six ans) ». Il voit danser le ballet des sorciers et diables dansé par des soldats de M. de Marsan, de l'invention de Jean-Baptiste Piémontais (un autre soldat chorégraphe). Il ne danse pas seulement des ballets, ou des danses de cour qu'il apprend avec un maître, en même temps que la lecture et l'écriture. Il pratique ce que nous appellerions aujourd'hui des danses populaires, et celle-ci qui me rappelle une danse tyrolienne, que les garçons en culotte de cuir enlevaient dans les cafés d'Innsbruck : les pages du roi « dansent le branle : ils sont à Saint-Jean des choux, et se donnent du pied au cul ; il le dansait et faisait comme eux (il a cinq ans) ». Il était une autre fois déguisé en fille pour un divertissement : « La farce achevée, il se fait ôter la robe et danse : ils sont à Saint-Jean des choux, frappant du pied sur le cul de ses voisins. Cette danse lui plaisait. »
Enfin il se joignait aux adultes dans les fêtes traditionnelles de Noël, des Rois, de la Saint-Jean : c'est lui qui met le feu au bûcher de la Saint-Jean, dans la basse-cour du château de Saint-Germain. À la veillée des Rois : « Il fut le roi pour la première fois. On criait : le roi boit. On laisse la part de Dieu : celui qui la mange donne une aumône. » « Mené chez la reine, d'où il regarde planter le mai. »
Les choses changent quand il approche de son septième anniversaire : il abandonne l'habit d'enfance et son éducation passe désormais entre les mains des hommes ; il quitte « Mamangas », Mme de Montglas, et tombe sous la coupe de M. de Soubise. On s'efforce alors de lui faire abandonner les jeux de la petite enfance, essentiellement les jeux de poupée :
« Il ne vous faut plus amuser à ces petits jouets (des jouets d'Allemagne), ni à plus faire le charretier, vous êtes grand, vous n'êtes plus enfant. » Il commence à apprendre à monter à cheval, et à tirer les armes, il va à la chasse. Il joue aux jeux de hasard : « Il tire à la blanque, gagne une turquoise. » Il semble bien que cet âge de sept ans marquait une étape d'une certaine importance : c'était l'âge généralement retenu par la littérature moraliste et pédagogique du XVIIe siècle pour l'entrée à l'école, ou dans la vie. N'en exagérons pas l'importance. S'il ne joue plus, ou ne devrait plus jouer, à la poupée, le jeune dauphin continue la même vie ; il est toujours fouetté, et ses divertissements ne changent guère ; il va de plus en plus souvent à la comédie, bientôt presque tous les jours : importance de la comédie, de la farce, du ballet, dans les fréquents spectacles d'intérieur ou de plein air de nos ancêtres ! « Il va en la grande galerie pour voir le roi courant la bague. » « Il s'amuse à écouter de mauvais contes de La Clavette et autres. » « Joué en son cabinet avec de petits gentilshommes à croix et à pile (nous disons à pile ou face), comme le roi, à trois dés. » « Joué à cachette » avec un lieutenant des chevau-légers. « Il est allé voir jouer au tripot (à la paume) et de là en la grande galerie, voir tirer la bague. » « Se déguise, danse le Pantalon. » Il a plus de neuf ans maintenant : « Après souper, il va chez la reine, joue à colin-maillard, y fait jouer la reine et les princesses et les dames. » « Il joue à je m'assieds », aux habituels jeux de société. « Après souper, la nourrice du roi lui fait des contes, il y prend plaisir. » Il a treize ans passés, et il joue « à la cligne musette », c'est-à-dire à cache-cache.
Un peu plus de poupées et de jeux d'Allemagne, avant sept ans, plus de chasse, de cheval, d'armes, peut-être plus de comédie, après sept ans : le changement se fait insensiblement dans cette longue suite de divertissements que l'enfant emprunte aux adultes, ou partage avec eux. À deux ans, Louis XIII a commencé à jouer au mail, à la paume ; à quatre ans il tirait à l'arc ; ce sont des « jeux d'exercice » que tous pratiquaient : Mme de Sévigné félicitera son gendre de son adresse au mail. Le romancier et historien Sorel sera l'auteur d'un traité des jeux de société qui s'adresse aux grandes personnes. Mais à trois ans, Louis XIII jouait au corbillon, à six ans aux métiers, à la comédie, qui occupent une place importante dans la maison des Jeux de Sorel. À cinq ans, il joue aux cartes. À huit ans, il gagne à la blanque, jeu de hasard où les fortunes changent de main.
Il en est de même pour les spectacles musicaux ou dramatiques : à trois ans, Louis XIII danse la gaillarde, la sarabande, la vieille bourrée, joue son rôle dans les ballets de cour. À cinq ans, il assiste aux farces, à sept ans aux comédies. Il chante, joue du violon, du luth. Il est au premier rang des spectateurs pour voir un combat de lutteurs, une course de bague, une bataille d'ours ou de taureaux, un acrobate sur la corde raide. Enfin il participe à ces grandes réjouissances collectives qu'étaient les fêtes religieuses et saisonnières : la Noël, le mai, la Saint-Jean... Il apparaît donc qu'il n'existait pas alors de séparation aussi rigoureuse qu'aujourd'hui entre les jeux réservés aux enfants et les jeux pratiqués par les adultes. Les mêmes étaient communs aux uns et aux autres.

Philippe Ariès, L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime

---

La célébration de la jeunesse au moyen-âge (2015-07-15 20:28)

Au « moyen-âge », la jeunesse était fêtée, car il subsistait encore un ensemble de traditions et de coutumes rythmant la vie, brisant ce qui est appelé la « vie quotidienne » moderne et remémorant à chacun l'existence d'un certain ordre surnaturel. Le texte ci-dessous décrit ces fêtes. On notera la dénaturation chrétienne et la présence récurrente d'éléments ecclésiastiques dans les carnavals.
*
On constate donc tout au long de la fête, la participation active des enfants aux cérémonies coutumières. On la retrouve aussi à la veillée de Noël. Heroard nous dit que Louis XIII, à trois ans « vit mettre la souche de Noël, où il dansa et chanta à la venue de Noël. Peut-être est-ce alors lui qui jeta du sel ou du vin sur la bûche de Noël, selon le rite qui nous est décrit pour la fin du XVIe siècle par le Suisse alémanique Thomas Platter quand il faisait ses études de médecine à Montpellier. Cela se passait à Uzès. On met une grosse bûche sur les chenets. Quand elle a pris, la maison se rassemble. Le plus jeune enfant prend dans la main droite un verre de vin, des miettes de pain, une pincée de sel, et de la gauche, il tient un cierge allumé. On se découvre et l'enfant commence à invoquer le signe de la croix. Au nom du Père... il jette une pincée de sel à un bout du foyer. Au nom du Fils..., à l'autre bout du foyer, etc. On conserve les charbons qui ont une vertu bénéfique. L'enfant joue ici encore l'un des rôles essentiels prévu par la tradition, au milieu de la collectivité rassemblée. Ce rôle d'ailleurs se retrouvait dans des occasions moins exceptionnelles, mais qui avaient alors le même caractère social : dans les repas de famille. La coutume voulait que les grâces fussent dites par l'un des plus jeunes enfants, et que le service à table fût assuré par l'ensemble des enfants présents : ils servaient à boire, changeaient les plats, tranchaient la viande... nous aurons l'occasion de serrer de plus près le sens de ces coutumes, lorsque nous étudierons la structure familiale. Retenons ici combien était familière, du XIVe siècle au XVIIe siècle, l'habitude de confier aux enfants une fonction spéciale dans le cérémonial qui accompagnait les réunions familiales et sociales, ordinaires ou extraordinaires.
D'autres fêtes, quoiqu'elles intéressassent toujours la collectivité entière, réservaient à la jeunesse le monopole des rôles actifs, et les autres classes d'âge regardaient comme des spectateurs. Ces fêtes apparaissent déjà comme des journées de l'enfance, ou de la jeunesse : nous avons déjà vu que la frontière était incertaine et mal aperçue entre ces deux états, aujourd'hui si tranchés.
Au Moyen Âge, le jour des Saints-Innocents, les enfants occupaient l'église ; l'un d'eux était élu évêque par ses camarades, présidait la cérémonie qui se terminait par une procession, une quête, et un banquet. La tradition, encore vivante au XVIe siècle, voulait qu'au matin de ce jour-là, les jeunes gens surprissent leurs amis au lit pour leur donner le fouet, on disait : « Pour leur donner les innocents. »
Le mardi gras apparaît comme la fête des écoliers et de la jeunesse. Fitz Stephen le décrit au XIIe siècle à Londres, à propos de la jeunesse de son héros. Thomas Becket, alors élève à l'école de la cathédrale Saint-Paul : « Tous les enfants de l'école apportaient leurs coqs de bataille à leur maître. » Les combats de coq, encore populaires là où ils subsistent, dans les Flandres ou en Amérique latine, mais destinés aux adultes, avaient au Moyen Âge une relation avec la jeunesse et même avec l'école. Un texte du XVe siècle de Dieppe le laisse encore entendre, qui énumère les redevances dues au passeur d'un bac : « Le maître qui tient l'escole de Dieppe, un coq, quand les jeux sont à l'escole ou ailleurs en ville, et en soient francs audit batel tous les autres écoliers de Dieppe. » À Londres, d'après Fitz Stephen, la journée du mardi gras commençait par des combats de coq qui duraient toute la matinée. « L'après-midi, toute la jeunesse de la ville sortait aux environs pour le fameux jeu de ballon... Les adultes, les parents, les notables venaient à cheval assister aux jeux de la jeunesse et redevenaient jeunes avec elle. » Le jeu du ballon ; le jeu de la soûle, disait-on en français, réunissait plusieurs communautés en une action collective, opposant tantôt deux paroisses, tantôt deux classes d'âge : « Le jeu de la soûle ou boule de chalendas, qui est un jeu accoustumé de faire le jour de Noël entre les compagnons du lieu de Cairac en Auvergne (et ailleurs, bien entendu) ; et se diversifie et divise icellui jeu de telle manière que les gens mariez soient d'une part et les non mariez d'autre ; et se porte la dite soûle ou boulle d'un lieu à autre et se la ostent l'un à l'autre pour gaingner le pris, et qui mieux la porte a le pris du dit jour. »

Encore au XVIe siècle, à Avignon, le carnaval était organisé et animé par l'abbé de la basoche, président de la confrérie des clercs de notaires et procureurs : ces chefs de la jeunesse étaient un peu partout, au moins dans le Midi, des « chefs des plaisirs », selon l'expression d'un érudit moderne. (Princes d'amour, roi de la basoche, abbé ou capitaine de la jeunesse, abbé des compagnons ou des enfants de la ville.) À Avignon, les étudiants jouissaient, le jour du carnaval, du privilège de rosser les juifs et les putains, à moins de rachat. L'histoire de l'université d'Avignon nous dit que, le 20 janvier 1660, le vice-légat fixa à un écu par putain le prix de ce rachat.
Les grandes fêtes de la jeunesse étaient celles de mai et de novembre. Nous savons, par Heroard, que Louis XIII enfant allait au balcon de la reine voir planter l'arbre de mai. La fête de mai vient après celle des Rois dans la ferveur des artistes qui aimaient l'évoquer comme une des plus populaires. Elle a inspiré d'innombrables peintures, gravures, tapisseries. M. A. Varagnac a reconnu son thème dans le Printemps des Offices, de Botticelli. Ailleurs les cérémonies traditionnelles sont représentées avec une précision plus réaliste. Une tapisserie de 1642 nous permet d'imaginer l'aspect d'un village ou d'un bourg ce jour du 1er mai. On est dans une rue. Un couple d'âge un peu mûr et un vieillard sont sortis d'une des maisons et attendent sur le pas de leur porte. Il s'apprêtent à accueillir un groupe de jeunes filles qui se dirige vers eux. L'une d'entre elles, la première, porte un panier garni de fruits et de gâteaux. Ce groupe de jeunesse va ainsi de porte en porte et chacun lui donne quelque provision en réponse à ses souhaits : la quête à domicile est un des éléments essentiels de ces fêtes de la jeunesse. Au premier plan, des petits enfants, qui sont encore habillés d'une cotte, comme les filles, se coiffent de couronnes de fleurs et de feuilles que leurs mères ont préparées pour eux. Sur d'autres images, la procession des jeunes quêteurs s'organise autour d'un garçon qui porte l'arbre de mai : il en est ainsi d'une peinture hollandaise de 1700. La bande d'enfants parcourt le village derrière le porteur de mai : les petits enfants sont couronnés de fleurs. Les grandes personnes sont sorties sur le pas de leur porte, prêtes à accueillir le cortège des enfants. Le mai est quelquefois figuré symboliquement par une gaule couronnée de feuilles et de fleurs. Mais peu importent les épisodes qui accompagnent l'arbre de mai. Retenons seulement la collecte par le groupe des jeunes auprès des adultes, et l'usage de couronner les enfants de fleurs qu'il faut associer à l'idée de renaissance de la végétation, symbolisée aussi que l'arbre qu'on porte et qu'on plante. Ces couronnes de fleurs sont devenues, peut-être un jeu familier des enfants, certainement l'attribut de leur âge dans les représentations des artistes. Dans les portraits, individuels ou familiaux, les enfants portent ou tressent, des couronnes de fleurs ou de feuillage. Ainsi les deux petites filles de Nicolas Maes du musée de Toulouse : la première revêt une couronne de feuilles, et de l'autre main prend les fleurs dans une corbeille que sa sœur lui tend ; on ne peut s'empêcher de rapprocher les cérémonies du mai et cette convention qui associait l'enfance à la végétation.
Un autre groupe de fêtes de l'enfance et de la jeunesse se situait au début de novembre. « Le 4 et 8 (novembre), écrit l'étudiant Platter, à la fin du XVIe siècle on fit la mascarade des chérubins. Je me masquai aussi et me rendai dans la maison du Dr Sapota où il y avait bal. » Mascarade de jeunes, et non pas seulement d'enfants. Elle a complètement disparu de nos usages, évincée par le voisinage envahissant du jour des Morts. L'opinion n'admit plus le trop proche voisinage d'une fête joyeuse de l'enfance travestie. Elle a cependant survécu dans l'Amérique anglo-saxonne : Halloween. La Saint-Martin était un peu plus tard l'occasion de démonstrations particulières aux jeunes, et plus précisément peut-être, aux écoliers : « Ce sera demain la Saint-Martin, lit-on dans un dialogue scolaire du début du XVIe siècle, évoquant la vie des écoles à Leipzig. Nous autres écoliers, nous faisons ce jour-là, une très abondante récolte... c'est l'usage que les pauvres (écoliers) aillent de porte en porte recevoir de l'argent. » Nous retrouvons ici les collectes à domicile que nous avons notées à l'occasion de la fête de mai : pratique spécifique des fêtes de la jeunesse, tantôt geste d'accueil et de bienvenue, tantôt mendicité réelle ; on a le sentiment de toucher aux dernières traces d'une très ancienne structure où la société était organisée en classes d'âge. Il n'en subsiste d'ailleurs qu'un simple souvenir qui réservait à la jeunesse une fondation essentielle dans certaines grandes célébrations collectives. On remarquera d'ailleurs que le cérémonial distinguait mal les enfants des jeunes gens ; cette survivance d'un temps où ils étaient confondus ne correspondait plus tout à fait à la réalité des mœurs, comme le laisse entendre l'habitude prise au XVIIe siècle de décorer seulement les petits enfants, les garçons encore en cotte, des fleurs et des feuilles qui paraient dans les calendriers du Moyen Âge les adolescents parvenus à l'âge des amours.
Quel que soit le rôle dévolu à l'enfance et à la jeunesse, primordial au mai, occasionnel aux rois, il obéissait toujours à un protocole coutumier et correspondait aux règles d'un jeu collectif qui mobilisait le groupe social et toutes les classes d'âge ensemble.

Philippe Airès, L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime

---

La place du travail et des divertissements dans l'ancienne société européenne (2015-07-15 20:34)

Dans l'ancienne société le travail n'occupait pas autant de temps dans la journée, ni d'importance dans l'opinion ; il n'avait pas la valeur existentielle que nous lui accordons depuis plus d'un siècle. À peine peut-on dire qu'il avait le même sens. Par contre les jeux, les divertissements s'étendaient bien au-delà des moments furtifs que nous leur abandonnons : ils formaient l'un des principaux moyens dont disposait une société pour resserrer ses liens collectifs, pour se sentir ensemble. Il en était ainsi de presque tous les jeux, mais ce rôle social apparaît mieux dans les grandes fêtes saisonnières et coutumières. Elles avaient lieu à des dates fixes du calendrier, et leurs programmes suivaient dans leurs grandes lignes des règles traditionnelles. Elles n'ont été étudiées que par des spécialistes du folklore ou des traditions populaires, qui les situent dans un milieu trop exclusivement rural. Elles intéressent au contraire la société tout entière dont elles manifestent périodiquement la vitalité. Or, les enfants — les enfants et les jeunes — y participent, au même titre que tous les autres membres de la société, et le plus souvent y jouent un rôle qui leur est réservé par l'usage. Il ne s'agit pas ici, bien entendu, d'écrire une histoire de ces fêtes — sujet immense et certainement d'un très grand intérêt pour l'histoire sociale — mais quelques exemples permettront de saisir la place qu'y tenaient les enfants. La documentation est d'ailleurs riche, même si on recourt peu aux descriptions de la littérature folklorique, surtout paysanne : une abondante iconographie, de nombreuses peintures bourgeoises et urbaines témoignent, à elles seules, de l'importance de ces fêtes dans la mémoire et la sensibilité collectives ; on s'attardait à les représenter, à en conserver le souvenir plus longtemps que le bref moment de leur durée.

Philippe Ariès, L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime

---

Histoire de l'avènement et de l'anéantissement des Aryens en Asie centrale (2015-07-15 22:35)

"A des époques très-lointaines, la race blanche s'ébranla dans ses demeures primitives de la haute Asie. Elle commença à descendre avec lenteur vers l'ouest et le sud-ouest du continent. Successivement, ses masses accumulées se partagèrent. Plusieurs, parvenues jusqu'en Europe y devinrent les nations celtiques, thraces, italiotes, helléniques, slaves. Mais d'autres branches non moins puissantes du vieux tronc, s'étendant vers la direction méridionale, y portèrent des populations abondantes dont un groupe resta longtemps attaché au voisinage de la commune patrie ; ce furent les Scythes. Un second, quittant ceux-ci, tourna vers l'est et produisit les aïeux des Hindous ; un troisième enfin, s'isolant beaucoup plus tard et des Scythes et des futurs sectateurs de Brahma, laissa les sources de l'Indus à sa gauche, pénétra dans les terres de l'Asie centrale, et donna naissance aux assemblages que les Grecs et les Romains ont appelé les Perses, mais qui se sont toujours donné eux-mêmes le nom d'Iraniens.
C'est leur histoire que j'entreprends de raconter."
Comte Arthur de Gobineau

[EMBED]

[EMBED]

La naissance de la toponymie chez les Aryens **(2015-07-15 22:42)**

Il faut remarquer aussi, à cette occasion, que ce n'est pas une idée juste que de prêter aux anciens peuples des tendances formelles à la discrimination parfaite en quoi que ce puisse être. De même qu'ils n'avaient pas le pouvoir de bien distinguer les hommes les uns des autres par un nom nettement appliqué et uniquement propre à une seule personne, de même encore qu'ils ne se souciaient que fort peu de détailler les lieux, les temps, les distances, toutes les circonstances enfin dont nous nous montrons si curieux, de même ils n'éprouvaient aucun besoin de conférer à une localité quelconque un nom qui à l'avenir n'appartiendrait qu'à elle, et servirait à jamais à la faire reconnaître dans la série des autres localités. Ils rencontraient une

plaine et l'appelaient « la plaine »; une montagne, ils l'appelaient « la montagne »; ils fondaient une ville, et c'était pour eux « la ville », et rien de plus [1]; et à mesure que les colonisations d'un même peuple allaient en avant et s'établissaient ailleurs que sur le point où d'abord avaient siégé les aïeux, elles promenaient avec elles ces dénominations simples et tout à fait générales, devenues plus tard des noms propres par le seul effet du mélange de langages et de dialectes qui, faisant vieillir certaines expressions, en ont, sans y prétendre, renfermé l'usage dans des limites étroites. C'est seulement aux époques où les faits d'un même genre se sont par trop répétés, et où les esprits ont été plus attentifs aux nuances, qu'il a paru nécessaire et possible de cataloguer des termes capables d'isoler décidément les objets auxquels on les appliquait, et alors seulement on a commencé à multiplier les noms destinés à des usages analogues. Une montagne n'a plus été seulement « la montagne », comme est l'Elbourz de la Parthyène, et les nombreux autres Elbourz qui existent en Asie; il y a eu aussi l'*Around*, « la grande montagne », et bien d'autres encore. Ces noms se compliquaient à mesure que les idées se dédoublaient et perdaient quelque chose de la notion de l'ensemble pour gagner du côté de celle des détails. Cette observation est d'une importance majeure dans les études historiques; sans elle on ne saurait absolument rien comprendre à l'antiquité, parce qu'on ne se placerait pas dans le milieu vague, grandiose, indéterminé, ami de l'action, étranger à la réflexion, qui est le sien. Mais je reviens à la description des pays iraniens primitifs.

Arthur de Gobineau, Histoire des Perses

Le genre de vie des premiers habitants, s'il n'admettait pas le luxe, comportait le bien-être, résultat du travail, et une sorte de magnificence guerrière qui ne pouvait faire défaut à des imaginations attentives aux splendeurs de la terre et, partant, jalouses d'imiter quelque chose de la variété de leurs formes. Le Vendidad mentionne deux espèces de vêtements, ceux qui sont taillés dans les peaux de bêtes, et les tissus de poil et de laine. Cette fabrication était une œuvre domestique, et les femmes de chaque famille y prenaient la plus grande part. Du reste, il n'y a pas à penser que l'industrie proprement dite ait pu exister parmi les Arians. Leur état social ne comportait rien de semblable, et l'ordre d'idées dans lequel ils vivaient y mettait même empêchement. Pleins d'une vénération extrême pour les diverses manifestations de la nature, qu'ils supposaient toutes animées, sentantes, pensantes et susceptibles de souffrir comme de jouir, les Arians réprouvaient l'emploi et l'application du feu dans un grand nombre de circonstances. Beaucoup de métiers étaient donc, à l'avance, déclarés impurs et partant impossibles. On craignait que la sainteté du feu, que la pureté de l'eau, que l'inviolabilité de la pierre ne fussent compromises par des contacts hostiles, et on défendait d'y recourir, ou du

moins on ne le permettait que dans des limites assez étroites. Cependant, la doctrine se relâchait de sa sévérité sur certains points ; l'exploitation des mines, par exemple, a été autorisée dès l'antiquité la plus haute[1]. Les Scythes, les Indiens, aussi bien que les hommes de l'Iran, ont connu très-vite l'usage de l'or et celui du fer. En tous cas, l'autorisation était étroite, et les scrupules religieux et la crainte d'abuser des éléments apportaient des restrictions et des obstacles infinis à tout développement de métiers. Puis, comme les Arians, voués avec amour à l'agriculture, tenaient cet emploi de l'activité humaine pour le plus noble, le plus digne du guerrier et de l'homme de haute naissance, rien de plus simple qu'ils aient répugné à abandonner la glèbe pour se vouer à une œuvre de fabrication. Cette opinion, essentiellement attachée à la race, a été celle des Argiens de l'époque homérique, des premiers Romains, des Germains et de tous les gentilshommes de l'Europe occidentale jusqu'au jour présent, et ces derniers ont reçu un pareil préjugé de leurs ancêtres, issus eux-mêmes de la souche ariane, ou fiers de le faire croire et de se former sur ses modèles. Jamais, au contraire, préoccupation semblable n'a existé dans les sociétés sémitiques, sémitisées ou romanisées, ni, par suite, dans les basses classes des sociétés modernes, qui ont constamment approuvé, considéré avec faveur et admiration les moyens d'augmenter la richesse et le bien-être

[1] Cette opinion n'est pas celle du savant M. Spiegel, et il s'appuie, pour considérer le travail des mines comme emprunté aux Sémites, sur le verset 254 du chapitre VIII du Vendidad. Tout en tenant compte de la répugnance évidente et par ailleurs très-connue des Iraniens pour l'emploi du feu à certains usages, un fait parle fortement dans le sens de l'invention primitive du travail métallurgique par les Arians : c'est que jamais les Sémites n'ont fait autant de travaux de ce genre que les Scythes, les Hindous et les peuples de la haute Asie dans la plus haute antiquité. Les traces s'en trouvent partout, et on ne peut réellement les considérer comme des imitations.

de l'homme, sans distinguer aucunement la valeur morale respective de ces moyens. Les industries les plus notoirement avilissantes pour ceux qui s'y livrent, les genres de commerce les moins propres à relever le moral de l'homme, toutes les façons de spéculer sur les passions, les vices et les faiblesses des multitudes, ont plu à l'esprit de lucre et à la soif de bien-être et de faste des populations abâtardies. Le Melkart tyrien, l'Hermès grec et le Mercure italiote, n'ont jamais éprouvé d'hésitation sur la manière d'augmenter le pécule.

Il est résulté de ces diversités de conscience que la seule et unique fraction de l'humanité qui ait jamais considéré le travail comme une vertu ennoblissante, qui l'ait recommandé à l'égal d'un acte religieux, qui en ait célébré dans ses livres saints toute la majesté, puisqu'elle a été jusqu'à dire que l'œuvre du laboureur avait pour effet de réjouir la terre, que la seule race, dis-je, qui ait flétri résolument la paresse comme un vice dégradant, a passé pour hostile aux occupations pacifiques, parce qu'elle ne les concevait que dans des emplois épurés, propres à conserver et à agrandir la moralité de ceux qui s'y livraient, sans jamais la compromettre ni la flétrir. Elle a aimé et vanté le travail pour lui-même, et surtout pour les conséquences heureuses qui en résultent en faveur de l'individu intérieur et des liens de famille. Elle n'a envisagé la question de gain que d'une façon secondaire. Tandis que l'autre fraction, la partie sémitique ou finnique et les populations qui en sont résultées, depuis les Phéniciens jusqu'aux gens de nos jours, n'ayant jamais accepté la contention d'esprit et de corps que comme la vengeance la plus terrible dont le ciel ait pu s'aviser pour châtier les crimes des humains, et ayant tiré de cette doctrine le droit d'appliquer indifféremment des efforts toujours regrettés à n'importe quel genre d'occupation, cette fraction-là, de beaucoup la plus nom-

CHAPITRE III. — LA SOCIÉTÉ ARIANE. 31

breuse, est tombée d'accord avec elle-même qu'elle était la plus digne de sympathie et d'éloges.

Arthur de Gobineau, Histoire des Perses

Volkswanderung **(2015-07-18 22:04)**

Lorsque Keyoumers ou Yima fonda l'empire, c'est-à-dire la civilisation des hommes, dans l'Ayryana-Vaëja,

Ahoura-Mazda, le dieu céleste, plein d'affection et de confiance, s'approcha de lui et de son peuple, entouré lui-même des dieux secondaires, et lui dit[1] :

« Obéis-moi, ô Yima, le beau, fils de Vivanghao.
» Sois le propagateur et le soutien de la loi. »

Mais Yima était un guerrier, un pasteur, un laboureur, c'était surtout un chef, il ne voulut pas de l'œuvre que lui proposait Ahoura-Mazda, et il répondit avec la fierté d'un homme absolument voué à l'action :

« Je ne suis pas le créateur, je ne suis pas l'institu-
» teur, je ne suis pas le penseur, je ne suis pas le soutien
» qu'il te faut pour ta loi. »

Ahoura-Mazda ne se scandalisa nullement de cette réponse sincère, et il reprit aussitôt :

« Si tu ne veux pas m'obéir, Yima, comme propa-
» gateur et soutien de la loi,

» Alors, élargis mes mondes, rends mes mondes
» fertiles, et obéis-moi comme protecteur, nourricier et
» surveillant des mondes. »

Cette seconde proposition convenait mieux au chef des Arians, et le beau Yima s'empressa de répliquer :

« J'élargirai tes mondes, je rendrai tes mondes fer-
» tiles, je t'obéirai comme protecteur, nourricier et sur-
» veillant des mondes. »

Alors le Dieu céleste remit à Yima des armes victorieuses et l'institua souverain sur la terre. Trois cents contrées lui furent données à régir. Mais bientôt les bœufs, les bêtes de somme, les hommes, les chiens, les oiseaux, les pyrées flamboyants se multiplièrent de telle sorte, que les trois cents contrées ne suffirent plus pour contenir les peuples de Yima.

Dieu aussitôt lui en accorda trois cents autres, et la prospérité s'étendant sur ces nouvelles régions, il vint un

[1] SPIEGEL, *Vendidad*, t. I, p. 70 et seqq.

moment où, encombrées comme les premières, elles se trouvèrent aussi trop étroites pour les innombrables tribus des Arians. Alors le Dieu, toujours libéral, fit don aux hommes purs de trois cents nouvelles contrées.

Ils s'y répandirent comme un flot. Ils en prirent possession, ils y transportèrent leurs richesses, leur bravoure, leur activité, et bientôt les troupeaux, les cultures, les habitations pullulèrent, et si bien que les neuf cents pays donnés par Ahoura-Mazda à la race puissante devinrent aussi insuffisants que l'avaient été les trois cents premiers.

Alors Yima, intrépide, marcha vers les étoiles; il s'avança du côté du midi; il fendit la terre d'un coup de sa lance d'or, la perça de l'aiguillon donné jadis par le dieu, et la séparant avec force, il la rendit d'un tiers plus grande qu'elle ne l'était d'abord. C'était encore trop peu; il frappa de nouveau et parvint à augmenter la surface du sol de deux tiers. Toujours mécontent, il continua à frapper de ses armes d'or, jusqu'à ce qu'enfin la terre bienfaisante eut acquis le double de l'étendue qu'elle avait présentée antérieurement.

« Alors, dit le texte, les bœufs, les bêtes de somme » et les hommes,

» Ont marché en avant, à leur fantaisie et comme ils » l'ont voulu[1]. »

Les annales d'aucun peuple n'ont conservé un tableau aussi vif, aussi complet, aussi frappant des émigrations successives de la race blanche essaimant en dehors de ses territoires paternels. Le privilége réservé à la famille iranienne de nous garder ce fragment merveilleux de notre histoire généalogique n'est bien certainement dû qu'à une seule et capitale circonstance, c'est qu'elle a fait partie du dernier rameau dissident, et que de toutes les agglomérations arianes elle est celle qui s'est d'abord le moins

[1] SPIEGEL, *Vendidad*, t. I, p. 72.

éloignée de son berceau. Si les Scythes avaient laissé leurs chroniques, je ne fais aucun doute qu'ils n'eussent de même raconté les grandes choses dites par le Vendidad. Malheureusement la voix de ces cavaliers belliqueux s'est perdue dans l'espace, et ceux de leurs descendants qui les représentent, les nations germaniques, ont vu et traversé tant d'événements avant de rédiger dans le fond de l'Islande l'amas informe qu'elles ont sauvé pêle-mêle; il est d'ailleurs si difficile de déterminer à quel moment la branche scythique d'où ces guerriers sont descendus s'est elle-même écartée du tronc touranien, et sous l'empire de quelles circonstances elle l'a fait, qu'on peut comprendre pourquoi elle n'a gardé que des lueurs incertaines de tout ce que ses frères du sud ont si bien retenu.

Cependant les autres émigrants n'ont pas non plus omis de nous transmettre des détails qui se rattachent au récit du Vendidad et qui aident à en expliquer le sens intime. C'est ce qu'on va voir à l'instant.

Il y a, suivant le Vendidad, six migrations, divisées en deux grandes parties. L'une contient les extensions dans les neuf cents contrées envahies et colonisées successivement, trois cents par trois cents. L'autre a trait à la conquête graduelle de la terre étendue par Yima, c'est-à-dire à la prise de possession de régions tellement étrangères à l'Ayryana-Vaëja et si loin de son influence, qu'avant d'être amené par le besoin à aller les occuper, on n'en avait pas même connaissance.

Admettons sans réserve la distinction à laquelle le Vendidad paraît tenir, puisqu'il la marque de traits si particuliers, et voyons d'abord s'éloigner paisiblement les tribus de Yima dans la direction de l'ouest et du nord. La première émigration, c'est celle des Celtes ou Cimmériens. Ils marchent vers l'Europe et débarrassent ainsi l'Ayryana-Vaëja d'un premier surcroît de population. Cette période

d'écoulement terminée, les nations demeurées dans la patrie y vivent quelque temps à l'aise, puis, par l'effet même de ce bien-être, un moment arrive où l'espace manque de nouveau, et une nouvelle migration commence. C'est la seconde ; elle a lieu en suivant la même direction que la première, elle produit les Slaves, qui, dans une certaine mesure, se mêlent aux Celtes, premiers envahisseurs des terres qu'ils viennent chercher à leur tour, et ils poussent devant eux le reste de ces anciens frères jusque dans le plus lointain occident. Cette période se prolonge plus ou moins, elle donne naissance à une dérivation nécessairement importante ; une ère de repos et de prospérité la suit pour les peuples de Yima.

Puis, de nouveau la pléthore se fait sentir dans l'Ayryana-Vaëja. Alors se détache un gros de nations qui fourniront plus tard les Mèdes, les Grecs, les Thraces et les peuples de l'Asie Mineure appartenant aux mêmes origines. Ici se termine la première partie du récit du Vendidad. A dater de ce moment, les conquêtes ne s'exécuteront plus du côté du nord et de l'ouest. Elles vont marcher toutes vers le sud. Elles ne procéderont plus pacifiquement, dans leurs débuts du moins. Elles marcheront l'épée à la main, et pour occuper de nouveaux domaines il leur faudra s'en emparer de vive force.

Arthur de Gobineau, Histoire des Perses



Guerre et décadence (2015-07-19 23:02)

La guerre de conquête victorieuse et l'esclavage qui en découlent causèrent-ils la décadence de certaines nations de l'Antiquité ? La haute tension spirituelle nécessaire pour gagner la guerre ne se serait-elle pas relâchée une fois la paix advenue ? Il est imaginable que l'esclavage, la naissance de préoccupations mondaines, le luxe, etc. ne furent que des facteurs de décadence secondaires.

Concernant l'esclavage, ce qu'en dit J. Evola, devrait être pris d'un point de vue théorique uniquement : certes, il y a des hommes faits pour travailler et d'autres faits pour l'action. Mais ces derniers ne doivent être qu'une minorité, des êtres d'élite, car le reste du peuple vainqueur dégénéra plus ou moins rapidement une fois qu'il ne laboura plus lui-même sa terre.

On a conservé les noms de quelques-uns des ancêtres des grandes maisons provinciales. C'est Sughdâ qui a donné son nom à la Sogdiane, nommée primitivement Gaû, « la contrée ». Vehrkana a reçu le même honneur dans son pays, appelé d'abord Khnenta et qui devint, pour cette cause, l'Hyrcanie. A Vaëkereta ou Kaboul, l'éponyme parait s'être appelé Douyak. Le premier de ces grands seigneurs avait un nom de bon augure : il était « celui qui donne la pureté », « le purificateur », et, sans doute, c'était un titre reçu au temps où, mis en possession de la

nouvelle province ariane, il l'avait rendue participante aux mérites de la race victorieuse. Vehrkana se parait d'un nom moins bénin, puisqu'il se vantait de tenir du loup ; Douyak, comme lui, s'appelait « le dur ». On peut s'imaginer que les chefs arians n'étaient pas plus disposés à la mièvrerie que ne le furent plus tard leurs arrière-neveux, Geoffroy Grise-Gonelle, comte d'Anjou, et Hugues Pille-Avoine, seigneur de Chaumont en Vexin. Ils avaient assurément l'idéal guerrier et chevaleresque, mais non pas philanthropique. Nous rencontrerons surtout, en leur temps, les plus fameux aïeux des grandes familles iraniennes dans les montagnes de Rey, lorsque l'histoire s'occupera plus particulièrement de ces derniers fiefs de l'Empire. En ce moment, il suffit de constater que l'éclat du trône souverain n'éteignait nullement celui de beaucoup de trônes secondaires. Le Djem était déjà le « roi des rois », comme le furent plus tard les Achéménides, et la monarchie ariane se présentait toute construite de droits auxquels le souverain ne pouvait pas toucher, toute libre, moins les vaincus et les étrangers.

Ceux-ci introduisaient donc, par le fait seul de leur présence, un élément hétérogène dans l'État, et c'était y apporter une cause prochaine ou lointaine, et, dans tous les cas, assurée, de perturbations considérables. Les mœurs des conquérants commencèrent bientôt à s'en ressentir. Entourés d'esclaves, il parut inutile aux maîtres de s'occuper davantage d'une quantité de soins matériels qui jadis n'avaient pas été au-dessous de leur dignité. Si la philologie a raison de nous apprendre, et elle l'a sans nul doute, que la fille de la maison était exclusivement chargée de traire les vaches et que les fils étaient les seuls domestiques que l'on ait connus d'abord, il vint un jour où la jeune héritière iranienne se fit gloire de laisser des soins fatigants, communs ou vulgaires, au travail des filles dyws,

tandis que ses frères apprirent à se contenter de surveiller les serviteurs esclaves de la maison, sans prendre désormais une part aussi directe à leur ouvrage. En outre, ayant à disposer de beaucoup plus de bras, on cultiva plus de terres, on obtint plus de produits; de la richesse on passa à l'opulence, et on employa ces ressources à augmenter le nombre des dépendants, afin d'accroître l'ancien pouvoir et les respects qui s'y attachaient. L'Arian étant devenu de la sorte un directeur et un surveillant peu occupé des labeurs auxquels s'était bornée l'activité de ses pères, il lui resta des loisirs qu'il appliqua à d'autres soins, et de là naquit une vie sociale assez développée. Il en résulta des tendances vers des notions et des faits jusqu'alors inconnus.

La religion pourtant était un grand obstacle. Purement ariane et probablement rendue moins commode par la réforme de l'homme d'Ourva, elle s'opposait au progrès industriel. Dans son respect pour la nature, elle craignait de souiller les pierres en les travaillant, le feu en l'employant à certains usages, l'eau en y mêlant des substances hétérogènes autres que celles dont la vie matérielle indiquait rigoureusement le besoin. Pour venir à bout d'une difficulté que la direction donnée aux esprits rendait désormais intolérable, on imagina un expédient qui conciliait à la fois les exigences du dogme et les désirs de plus en plus sentis d'élargir le cercle des jouissances.

Si l'Arian ne devait pas et ne pouvait pas consentir à se souiller, il importait peu que ses esclaves dyws subissent des pollutions morales qui n'ajoutaient rien à la dégradation irrémédiable dont ils étaient frappés, de sorte que tout ce qu'on pouvait ambitionner devint subitement possible. Les dyws, servant d'instruments à la civilisation naissante, resteraient seuls chargés des fautes et des déshonneurs qu'elle pourrait traîner après elle,

et les Arians n'auraient à en recueillir que les avantages.

On commença à tailler les pierres et à élever des palais, des maisons, des villes, des forteresses sur des plans plus somptueux que par le passé. On fouilla les entrailles de la terre, et on s'adonna plus largement à l'exploitation des mines. Ce travail n'avait rien de difficile, car il n'existe probablement pas dans le monde un pays dont la richesse métallurgique puisse l'emporter sur celle de l'Iran. Le sage vézyr Shehrest lui-même conseilla au Djem d'abandonner les anciennes armes de bois et de pierre, et on les remplaça par des armes de fer. On fabriqua des casques, des cuirasses, des épées, des lances, des flèches à tête de bronze. Pour orner ces nouvelles inventions, et les trônes et les chars, et les couronnes et les bracelets, on découvrit le mérite des pierres fines et précieuses, et l'on rechercha, dit Mirkhond, les diamants, les émeraudes, les rubis, les turquoises, les cornalines et les opales.

Ces richesses auraient mal figuré sur les simples vêtements dont on s'était contenté jusqu'alors. On s'appliqua à tisser la soie et le fil. Il est curieux de remarquer qu'il n'est pas dit un mot du coton. Ces matières textiles, plus souples, plus riches, plus délicates, mêlées à la laine que l'on apprit à mieux travailler, furent teintes de différentes couleurs et brodées de mille façons. On apprit à les disposer et à les coudre de manière à satisfaire un goût exigeant. On connut aussi le charme des parfums, et l'on mit en usage le musc, l'ambre, l'encens et l'aloès; ce furent principalement les bois de senteur, comme le sandal, qui d'abord se virent recherchés. Bientôt aussi une population forte et passionnée, de tout temps portée aux excès matériels, connut le vin, et voici comment la légende raconte la découverte de cette liqueur.

Race Change in Spanish Nobility (700-1600) (Second Part) (2015-07-19 23:32)

El libro verde de Aragón

or

Jewish and Moorish Ancestry of the Spanish Nobility

Race Change in Spanish Nobility (700-1600)

Second Part

FIRST PART: INTRODUCTION, ON THE CONVERSION OF THE JEWS

Contrary to a common assumption, Jews in Spain had been converting to christianity for centuries before the aggressive measures of 1391 and the coercive Inquisition. That was especially true in Aragón.

For example, before the fall of Zaragoza to king Alfonso I in 1118, three prominent Jews lived in that city: Mosse Sefardi, Ben Ezra and Abraham bar Hiyya. Mosse Sefardi chose in 1106 to be baptized and took the name of Pedro Alfonso. He had been a rabbi for decades. Another case is Pedro de Almería who embraced the cross and became the preceptor of king Pedro I, on whom he wielded a great influence.

A large part of the conversions were not caused by violence or physical threat. It was rather proselytical campaigns and theological debates, such as the disputation of Tortosa (1412-1414), which triggered conversions. The Jews who converted were educated and well-off.

The conversions in Aragón from the beginning of the fifteenth century on were numerous. Registers mention hundreds of families. However, the synchronicity of so many conversions, in such a short length of time, leaves one wonder whether they were part of a concerted action and the disputations mere smokescreens. There is a bolder assumption. That the whole Inquisition affair, which ended up being very beneficial for many Jews who had converted to christianity as it allowed them to quickly climb the social ladder by marrying into noble christian families and obtain infuential positions, was set in motion precisely to reach those aims. After all, was Ferdinand II, the king who established the Inquisition, not of Jewish extraction by his mother?

Were there not several *conversos* who called to their Jewish brethen to convert?

In Aragón, about half of the twelve thousand Jews chose to go on exile but a number of them gradually made their way back over the years. Still, the scattering impact of the Inquisition was great (to Portugal, Avignon/France, Italy, North Africa, etc.). The other half converted to christianity. From a racial standpoint, it is irrelevant whether they truly embraced their new religion or remained faithful to judaism in secret.

SECOND PART: EL LIBRO VERDE DE ARAGON

As previously said, a number of *conversos*, the “new christians”, rose socially and obtained enviable positions through nepotism. The “old christians” saw themselves threatened and a rivalry began. It was about 1550 when “El libro verde de Aragón”, a manuscrit document, appeared. It caused over the years a great stir because it demonstrated that the most powerful families of Aragón had Jewish origins – although the book does not focus only on noble families. In 1622 it was publicly burnt in Zaragoza and banned the following year. Only a few copies were preserved.

That document shows that Spain’s destiny was in the hands of non-European individuals as early as the late fifteenth century, if not earlier. Who knows what happened before? There is no systematic description of the racial state of Spain before that century. We can only assume the race change we describe started before because mass race-mixing does not start all of sudden. It is preceded by

a weakening of the spirit of a people.

We will review three cases.

The Uluf-Sanchez family

The case of this family is particularly interesting as it illustrates over several generations the mechanism of social elevation brought by conversion and interracial marriages.

It begins with Azach Abendino and Myra or Maria Esquera, two Jews from Belchite, who had together four daugthers.

One of them, Jamila, wed Alazar Uluf, a Jew from Zaragoza, from whom she had a daughter, Orosol. The three of them converted to christianity and changed their names to Luys Sanchez, Aldonza Sanchez and Brianda Sanchez.

Their daughter, who had become Brianda, wed Francisco de la Caballieria, who was a *converso* and finance minister of king don Juan, and had together a son, also called Francisco de la Caballieria.

The latter wed Violante de Santa-Maria, also a *conversa*, from whom he had two sons, Pedro and Juan.

Pedro wed Catalina de Albion, daugther of don Bartolomé de Albion, first bailiff of the city of Caspe.

After the passing of her husband, Brianda Sanchez wed don Gonzalbo de Santa-Maria, also a *converso*. They had several children.

One of them, called Gonzalbo, wed a *conversa* and obtained the position of advisor to the governor, although he died in the jail of the Inquisition.

Another one, a girl, had descendants. A female of her blood wed the son of don Juan de Moncayo, who was the governor of the city of Orihuela.

There are many other relatives of this family who climbed the social ladder by wedding non-Jews.

A male descendant, whose Jewish father had managed to become city governor, wed the bastard daughther of the count de Fuentes. The daugther they had wed the lord of Guerto.

Another female descendant wed the lord of Çaydi.

Alazar Uluf, alias Luys Sanchez, remarried after the passing of his wife Jamila. His new wife was a younger sister of Francisco de la Caballieria. They had several children.

One of them was made prior of Arguedas and Exea while another one became a jurist who was executed by the Inquisition because of his involvement in the assassination of inquisitor Arbues.

Alazar Uluf had four brothers – the group was called the “Uluf of Zazagoza” – of poor condition. As Alazar, they converted to christianity and bore the names of Pedro, Anton, Gayme and Juan Sanchez.

Pedro Sanchez became a public notary and had six sons with a *conversa* from Tortosa. He died quickly and a prophecy made by his widow was recorded for posterity: “My sons, I have nothing to give to you. May one day you get tired of receiving the king’s riches!”. Little did she know how soon would this prophecy come true.

One of their sons, Luys Sanchez, obtained the position of finance minister in the government of king Fernando the Catholic and, later, that of bailiff of Aragón – when he obtained the latter position it is his brother Grabiel who became finance minister. He wed a *conversa* from whom he had two sons.

One of them wed a non-*conversa* woman from whom he had a son and a daugther.

That son wed a noble woman after murdering her lover, don Juan de Lanuça. They had a daugther who bore the name of donia Juana Sanchez.

The other son of Luys Sanchez married twice, to a daughter of Juan Enrique de Esparça and to a daughter of Juan de Pomar, lord of Riglos.

Grabiel Sanchez, who is mentioned in the above paragraph, wed donia Albamunte de Santa Anguel, daugther of Luys Santa Anguel. They had two sons and two daughters.

One of them, Luys Sanchez, married twice, to Ysabel de Francia and donia Maria de Toledo, from whom he had eight children. One of them, donia Maria Sanchez, wed don Juan de Torellias. Grabiel Sanchez died in 1505 and it is the aforementioned Luys Sanchez, his son, who became finance minister of the Reyes Catholicos until his death in 1530.

The other son of Grabiel Sanchez was named Gabriel Sanchez, brother of Luys Sanchez. He wed donia Ysabel de Granada from whom he had several children.

One of them, Luys Sanchez, wed Ysabel de Rirl, daughther of the baron of Eril in Catalunya.

One daughter of Grabiel Sanchez wed don Miguel de Gurea from whom she had three children.

The eldest was named don Francisco de Gurea. He became governor of Aragón and wed Ysabel de Moncada, daughter of don Juan de Moncada, from whom he had two children.

At her death, he wed donia Leonor de Castro, daughter of the viscount of Ebol, from whom he had two children.

The other daughter of Grabiel Sanchez, donia Ana Sanchez, wed don Juan de Mendoza, lord of the city of San Juan.

Their only son, don Francisco Mendoza, married twice to noble women - one of them was a *conversa*.

Grabiel Sanchez, son of Pedro Sanchez of whom we have discussed in the above paragraphs, had a brother named Miguel or Grabiel.

The latter wed donia Violante de Castejon from whom he had three sons - Luys, Juan and Francisco - and three daughters - Beatriz who wed Pedro Sanchez, governor of the city of Calanda, Francisca and one who became a nun.

Luys Sanchez wed her cousin Juana de Besalu from who he had a daughter name Ysabel Sanchez.

The latter wed don Juan de Moncayo, lord of Plasencia, from whom she had many children.

One of them, donia Ysabel de Moncayo, wed Phelipe de pomar, lord of Sallillias.

Juan Sanchez became a clergyman.

Francisco Sanchez did not have children.

Another brother of Grabiel Sanchez was Juan Sanchez. He started in life as a public notary but later turned to trading, which made him very wealthy. It seems he was involved in the assassination of inquisitor Epila for he fled and was burnt in effigy. He had wed a *conversa* from whom he had had two daughters.

The latter had many descendants but only a few of them married into the aristocracy.

Another brother of Grabiel Sanchez was Francisco Sanchez. He was the first intendant to the catholic king. He had a son who also became first intendant to the king.

Another brother of Grabiel Sanchez was Alfonso Sanchez. He was finance minister of the kingdom of Valencia. He wed a *conversa* from whom he had several children.

One of them was named Miguel Sanchez. He succeeded his father in the position of finance minister and wed donia Ysabel de Hixar, the bastar daughter of the count of Belchite.

Maria Sanchez was the sister of Grabiel Sanchez. She wed twice, first to a commoner from whom she had a daughther, Maria Sanper. Then, she and her daughter wed respectively don Sancho Perez de Pomar and don Carlos de Pomar, who were the lords of the town of Sigues (Maria Sanper ended up being murdered by her husband for adultery). They had one son and three daughters.

The son, named Sancho Perez de Pomar, wed donia Beatriz de Moncayo, daughter of the lord of Rafales, from whom he had a daughter who wed Francisco de Mendoza.His second wife was donia Catalina Cerdan, daughter of the lord of Castelliar, from whom he had many children.

Blanca de Pomar was one of the daughers of Carlos de Pomar and Maria Sanper. She wed first a commoner and, then, with don Pedro Feriz, finance minister of queen Guermana, from whom she had three children.

Alazar Sanchez had a brother named Anton Sanchez, as written above. He wed Gracia Sanchez de Sunien from whom he had three sons.

The first of them, Juan Sanchez, was a jurist who died without posterity.

The second of them, Anton Sanchez, was first prior of Exea and, then, prior of Sariniena.

The last of them, Martin Sanchez, wed a sister of the mother of the duke of Luna, who was of Jewish origin. They had descendants.

The three brothers were all pursued by the Inquisition, although no death penalty was passed.

Alazar Sanchez had a brother named Juan Sanchez. He wed a daugther of the first bailiff of Zaragoza, don Juan Ruys, from whom he had two sons.

The first of them, Juan Sanchez, wed Leonor de Tamarit, whose fate was to be burnt by the Inquisition, from whom he had three sons - Pedro, Agustin and one who became a church canon - and four daughters.

Agustin Sanchez wed donia Juana de Espital while Pedro Sanchez wed Constanza de Francia from whom he had many children.

One of the daughters wed Martin Doce, governor of Monçon, while another one wed the lord of Arascues. The former had four sons and three daughters.

One of the daugthers wed don Juan de Foces, lord of Balarias, from whom she had a son a daugther.

Their son, Felipe, became lord of Balarias and wed donia Ana de Cuebas, a *conversa*, daughter of the count of Fuentes.

From the year 1486 on, the following members of the family were punished by the Inquisition:

-those who were fined were Aldonza Sanchez, Juan Sanchez and his sons Juan, Luys and Miguel, Martin Sanchez and Pedro Sanchez.

-those who were burnt (B for Body, E for Effigy) were the wife of Juan Sanchez , Leonor de Tamarit (B), her sister Almenenara (B), Juan Sanchez (B), Alfonso Sanchez (B), Anguelina Sanchez (B), Valeriana Tamarit (E), Juan Sanchez (B), Beatriz de Tamarit (B), Brianda Sanchez (B) and Anton Sanchez (E).

As a conclusion, we shall say that relatively few members of the family were pursued and punished by the Inquisition.

The Caballieria-Paternoy families

Vidal de la Caballieria and his wife were two Jews from Zaragoza. They converted to christianity and changed their names to Gonzalo and Beatriz de la Caualleria. They had two daughters who wed Cipres de Paternoy, a farmer, and Gaspar Ruyz, who also was a *converso*.

Cipres de Paternoy had a son, Sanchez Paternoy, who wed Aldonza de Gordo, whose father was executed on the king's order for his criminal activities.They had three sons - Gonzalo, Sancho and Joan - and five daughters - Beatriz, Isabel, Maria and two Violante -.

Gonzalo Paternoy obtained the position of "maestre racional" de Aragon (i. e. finance minister) and was now called don Gonzalo. He wed Leonor de Moron from whom he had one son, Gonzalo Paternoy.

The latter wed dona Isabel de Aragon, daugther of the count of Ribagorza, who had Jewish origins. They had four sons and three daugthers.

Sancho Paternoy, brother of Gonzalo Paternoy, had only one bastard child, Isabel de Paternoy, who wed the bastard son of don Joan Perez de Escauilla, from whom she had three children.

Joan Paternoy, brother of Gonzalo Paternoy, had only one child, Joan de Paternoy, whose mother was Leonor de Sese.

Beatriz Paternoy, sister of Gonzalo Paternoy, wed don Joan de Francia, from whom she had two sons and four daughters.

One of the daughters wed Domingo Aznar from whom she had a son and two daughters.

The son wed the daughter of the lord of Cipres from whom he had a son.

Another daughter of Beatriz Paternoy and Joan de Francia wed the lord of Puisech from whom she had a son and a daughter.

The son wed dona Catalina Gotor and the daughter don Gaspar de Gurrea, lord of Argauiesso.

Many descendants were born.

Isabel Paternoy, sister of Gonzalo Paternoy, wed don Martin Cabrero from whom she had six sons and three daughters.

One of the sons, Joan Cabrero, was archbishop of Zaragoza.

Another one, Martin Cabrero, wed dona Aldonza de Reus from whom he had many children who married into the aristocracy.

Another one, Miguel Cabrero, wed dona Timbo de Torrellas from whom he had many children.

One of the daughters wed don Joan de Gamboa from whom she had many children.

Most of the other daughters wed into the aristocracy.

As said above, Vidal de la Caballieria alias Gonzalo de la Caballieria had a second daughter who wed the *converso* Gaspar Ruyz from whom she had daughter.

The latter wed don Pedro de Francia, lord of Bureta. from whom she had a son, Pedro de Francia, who wed Isabel de la Caballieria.

Before the latter had her husband murdered, they had had a son and a daughter.

The son became lord of Bureta and wed dona Anna de Gurrea from whom he had many children.

One of them wed the lord of Botorrita.

The daughter, Isabel de la Caballieria, wed finance minister Luys Sanchez, as mentioned in the preceding chapter.

Bonafos de la Caballieria and Bienvenis de la Caballieria embraced christianity and changed their names. Bonafos became Pedro. He had two sons, Alfonso and Jayme, before he was executed by the lord of Castellar.

Alfonso de la Caballieria was a jurist who was made vice-chacellor of king Fernando the Catholic. He wed dona Isabel de Arasso, “christiania limpia”, from whom he had two sons and four daughters.

Their eldest son, Sancho de la Caballieria, became very famous for his literary works. He wed first dona Maria Manrique from whom he did not have any children. Then, he wed dona Margarita Cerdan, sister of the lord of Castellar, from whom he had a one son and three daughters.

That son wed dona Joana de Aragon, the bastard daughter of the count of Ribagorza.

The eldest daughter wed Innigo de Mendoza, lord of San Garren, who had been wed to dona Anna Sanchez.

The other son of Alfonso de la Caballieria wed dona Brianda Cerdan, daughter of the lord of Sobradiel, from whom he had one daugher.

The eldest daughter of Alfonso de la Caballieria wed don Pedro de Francia, lord of Bureta.

Another daughter of Alfonso de la Caballieria wed Martin Gurrea, lord of Argauiesso, from whom she had three sons and four daughters.

Their eldest son wed dona Beatriz de Francia from whom he had three sons and four daughters.

Their eldest daughter wed the lord of Quinto from whom she had numerous children.

Another daughter of Alfonso de la Caballieria wed the lord of Alcarax.

We will nor further discuss the case of the Caballieria family because it is a well known case. However, most of the studies on *converso* families do focus on the powerful positions some reached but few mention the extensive race-mixing that occured. Also, only the “Libro verde” goes into so much genealogical detail.

Don Alfonso of Aragón and Estenga Conejo

Don Alfonso, the bastard son of king don Juan, wed Estenga Conejo, the eldest daughter of Auiatar Conejor, a Jew from Zaragoza. She had converted to christianity before she bore him three sons and a daughter.

Their eldest son was made count of Ribagorza. His wife was from the house Lopez de Gurrea and was the daugther of the governor of Aragón. They had a son together. He remarried later and had other children. Their first son had three different wives from whom he had more than ten children who married into noble houses.

Their second son was made bishop of Tortosa and archbishop of Tarragona.

Their third son was don Hernando. He was made commander of commander of San Juan and prior of Catalonia. Their daughter wed the count of Albaida from whom she had a son and eight daugthers who all married into noble houses.

THIRD PART: CONCLUSION

We have discussed only three cases but the "Libro verde" describes dozens of lineages. Below are the names of all the families described:

Acaz Abendino (fol. 2v)

Alazar Uluf (fol. 2v)

S[enn]or de Arascues, de Huesca (fol. 24v)

Aznares (fol. 29)

Arbas (fol. 31, 93v)

Arbolex (fol. 38v)

Arin[n]o (fol. 44v, 79v, 136)

Aldobera (fol. 57v)

Albion (fol. 74, 77, 79, 80)

Almaçan (fol. 76v, 90v, 94v, 147, 174)

Artal (fol. 93, 94)

Aliaga (fol. 95)

Arabiano (fol. 103v)

Arbustante (fol. 116v, 129, 130)

Azlor (fol. 118v)

Abiego (fol. 120, 120v)

Arbues (fol. 130)

Alfajarin (fol. 132v)

Aguilar (fol. 172)

Almenara (fol. 173)

Aduarte (fol. 181)

Ara (fol. 185)

Aragon (fol. 188v)

Aranda (fol. 202v)

Brianda Sanchez (fol. 2v, 3)

Biu de Quinto (fol. 31)

Casanate (fol. 150v)

Carbi (fol. 156v, 165)

Caportas (fol. 181v)

Castro (fol. 193)

Dalmau (fol. 16, 119v, 187v)

Doc (fol. 22)

Diaz (fol. 136v, 187v)

Duen[n]as (fol. 149)

Donlope (fol. 149v)

Duarte (fol. 178)

Espital (fol. 54, 63v, 177)

Exea de Alago[n] (fol. 116v)

Esteban (fol. 119, 121, 122, 123, 125, 156)

Eslaba (fol. 163)

Embun (fol. 184)

Eril (fol. 194)

Espes (fol. 203v)

Ferriz (fol. 18, 51v, 116v)

Fozes, s[enn]or de Vallarias (fol. 22v, 114)

Francia (fol. 33, 35v)

Funes (fol. 101)

Fatas (fol. 111, 176)

Ferrer de Calatayud (fol. 164v)

Faxol (fol. 172v, 186v)

Ferrer de Huesca (fol. 195)

Gurrea (fol. 11v, 34v, 41, 158v)

Gamboa (fol. 30v)

Guilaberte (fol. 89v)

Guete (fol. 108v)

Gonzalez (fol. 133, 134)

Gomez (fol. 183)

Gurrea (fol. 192v)

Garcia (fol. 195)

Herm[an]a de M[icer]. Gonzalbo [de] S[anta] Ma[ri]a (fol. 4)

/fol. 212v/

Jasa (fol. 117v)

Ixar (fol. 126)

Junqueras (fol. 166v)

/fol. 213/

Luis Sanchez (fol. 2v)

Lopez (fol. 102, 107, 110v, 113, 115, 158, 171v, 176)

Luna (fol. 137, 199)

Losilla (fol. 170)

Lunel (fol. 180v, 187)

Moncayo (fol. 4, 4v, 14)

Mendoça, s[enno]r de Sangarren (fol. 13, 39v, 89)

Moreno de Daroca (fol. 21v)

Manente (fol. 32)

Martel (fol. 66v, 108v, 110v, 171)

Monzon (fol. 97v, 176v)

Mauran (fol. 107v)

Maluenda (fol. 115v)

Molon (fol. 129v, 134v)

Moros (fol. 133, 134)

Manresa de Aznar (fol. 142)

Marquina (fol. 165v)

Medrano (fol. 166)

Morales (fol. 175)

Milla (fol. 190v)

Martinez Royo (fol. 205)

Nueros (fol. 202)

Nauarro (fol. 203)

Ortigas (fol. 115v, 128)

Orera (fol. 181)

Omedas (fol. 194)

Pomares, s[ennor]es de Salillas (fol. 14v, 16v, 44)

Perez (fol. 19v, 112)

Porquete de Monzon (fol. 23v)

Paternoy (fol. 26v, 196)

Pueyo (fol. 88, 108)

Pilares (fol. 108, 157v)

Prior (fol. 127)

Porta (fol. 146)

Polo (fol. 148, 174v)

Portoles (fol. 203)

Queralte (fol. 40)

Ram (fol. 15v, 180v)

Ruiz (fol. 35, 73)

Resende, s[enno]r de Alcaraz (fol. 37, 45v)

Rio de Huesca (fol. 72)

Riuas (fol. 96, 101, 180)

Rey (fol. 118v)

Roda (fol. 143)

Robres (fol. 159v)

Romeo (fol. 163)

Sanchez (fol. 2v-7, 9v, 18v, 25v, 131, 153, 155, 168)

S[ant]a Maria (fol. 2v-3, 81)

Saias (fol. 46v)

Santangel (fol. 59v [h]asta 63, 66v-67v, 84, 106, 186)

S[an]ta Fe (fol. 73v, 82-82v, 84v)

Salaberte (fol. 83, 166v)

Soria (fol. 111v)

Santiesteban (fol. 145, 185)

Santuchos (fol. 160)

Sotel (fol. 162)

S[an]t Vicen (fol. 176)

S[an]t[a] Cruz (fol. 177-178)

Sarrion (fol. 179)

Salbate (fol. 180)

S[enn]or de Las Pedrosas (fol. 184v)

Sanguesa (fol. 188v, 194v)

S[an]t[s] Benitos, los fol[ios] ult[im]os

Salas (fol. 161v)

Torrellas, s[enn]or de Nabal (fol. 10, 57)

Torrellas, s[enn]or de Torrezilla (fol. 94v, 165v)

T. L., 2015

---

gads

BlogBook v0.5,
$\LaTeX 2_\varepsilon$ & GNU/Linux.
http://www.blogbooker.com

Edited: July 19, 2015